LE THYRSE

Première Année 1er mai 1899 au 15 avril 1900

Le Thyrse

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

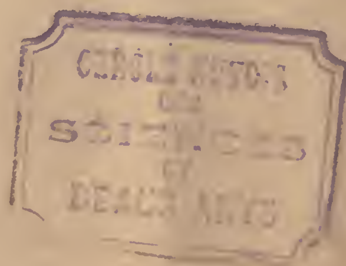


COLLABORATEURS

Paul André. — Franz Ansel. — Brahmacharin Bodhabhikshu.
Gabriel Boissy. — Maurice Boué de Villiers. — Henry Carton de Wiart.
Jacques Ceulemans. — Eugène de Boccard. — Louis Delattre. — Caroline Delbœuf.
Jean Delville. — Eugène Demolder. — Hubert De Moor. — Maurice Des Ombiaux.
Jules Destrée. — J. de Tallenay. — Maurice de Waleffe. — Ed. W. Ecrou. — Paul Germain.
Iwan Gilkin. — Arnold Goffin. — Charles Govaert. — Charles Grolleau. — José Hennebicq.
Maurice J. Lefebvre. — Camille Lemonnier. — Maurice Marchin. — Henry Maubel.
Edmond Picard. — Georges Rens. — A. Salmon. — Rodrigue Sérasquier.
Fernand Séverin. — Lucien Solvay. — Guillaume Vande Kerckhove.
Firmin Vanden Bosch. — Eugénie Vanden Houten.
Arthur Van Mechelen. — Emile Verhaeren.
Léopold Wallner.

COMITÉ DE RÉDACTION

André Baillon. — Albert d'Ailez.
Léon Éry. — Georges Lebacq. — Émile Le Jeune.
Gaston-Denys Périer. — Julien Roman. — Léopold Rosy. — Pol Stiévenart.
Fernand Urbain. — Charles Viane.



TOME PREMIER

BRUXELLES
N. DEKONINCK, imprimeur-éditeur, rue du Fort, 16



Première Année TOME I 1er Mai 1899 No 1

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	**ADMINISTRATION :**
Rue Jourdan, 185, Bruxelles.	Belgique . . . . . 5 francs par an. Étranger . . . . . 7 francs par an.	Rue de Savoie, 24, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Déclaration.

—

Il est d'usage, à l'apparition d'une revue nouvelle, d'y développer le programme que l'on prétend suivre — et celui-là est le meilleur toujours! — d'y indiquer le but que l'on vise et les motifs qui ont présidé à la création du journal. Usage ridicule, croyons-nous, et simpliste, d'autant plus que l'on vit, de tout temps, les programmes violés, que le but est souvent illusoire et que l'exposé des motifs ne cache, ordinairement, que de doux caprices de parade ou d'enfantins désirs de gloriole. Au reste, motifs, but et programme n'ont jamais, à nos yeux, signifié qu'une chose : c'est que l'on fait partie d'une caste, d'un clan à part, dans le petit coin propice avec les amis propices, — et notre horreur des étiquettes, des formules et des écoles nous porte bien loin de là. C'est que nous ne pouvons nous imaginer qu'on puisse tracer un cercle et dire : « Ici dedans est l'art, l'art véritable, le seul art », se placer au centre et y pontifier avec force gestes, force cris et force poils, ou y tourner à la façon des toupies bourdonnantes, sans doute dans l'espoir, au moins fol! de vaincre par l'inévitable agacement.

Après avoir dit cela, ce n'est pas nous qui parlerons de nos tendances ni de nos intentions, puisque, dans le sens que l'on accorde aujourd'hui à ces mots, nous n'avons ni tendances combattives, ni intentions despotiques. Le **THYRSE** n'est pour nous ni un bâton ni un sceptre : nous l'envisageons comme symbole, et, ainsi, il représente l'Idée tutrice des enroulements des fleurs de l'Art. En créant cette Revue, et en y transplantant ces fleurs — que nous voulons aussi belles qu'il nous sera possible — nous ne faisons qu'obéir au besoin d'expansion qui parle en chacun de nous et qui est irrésistible, même pour le plus fort de tous. Et cette expansion, certes, est de source providentielle; car, si nous n'admettons pas, à l'art, de *but* étranger à l'art lui-même, nous ne pouvons nier son *influence* bienfaisante sur l'esprit du monde, et c'est, dès lors, pour nous, en quelque sorte, un devoir impérieux que d'étendre cette influence par les efforts du peu que nous sommes, joints à ceux des hommes de bonne volonté qui voudront bien, par leurs œuvres, participer à notre manifestation présente.

Le Thyrse.



Au Cœur frais de la Forêt. (1)

(FRAGMENT)

—

Nous vivions innocents et charmés. Un sens nous inclina vers le mystère, vers la beauté du ciel et des heures, une sensibilité émerveillée d'enfants devant un prodige. C'était si gentil, cette Iule cueillant la rosée à ses cheveux et l'égouttant en arc en ciel dans le matin frais, avec des yeux éblouis! Couchée sur le ventre près de moi, elle regardait glisser à ma peau les filées de soleil comme des scarabées vermeils et elle criait de plaisir. Elle sentait bon le jour qui se lève, l'écorce humide, le brouillard monté de l'eau, le vent venu de loin avec ses corbeilles d'aromes. Elle avait l'odeur du froment mûr et du pain. Elle était pour ma douce folie la petite chair au goût sauvage qui déjà vivait dans le sein de toutes les mères de sa race et qui un jour était venue vers moi du fond des âges par le chemin de la douleur et de la mort. Cela, petite Iule, je ne te le disais pas encore; c'était une idée qui remuait obscurément en moi et ne s'élucida qu'avec le temps. Et néanmoins, quand avec le doigt, j'effleurais le grain doré de tes épaules comme j'épelais les lettres du vieux livre, déjà elle glissait au bord de ma pensée. O Iule! une chose toujours dérive d'une autre; toutes plongent leurs racines dans la forêt profonde des origines. Un enfant sort de la ville et il voit venir à lui une autre enfant et tous deux sont partis à l'heure dite : ils n'ont pas cessé de marcher l'un vers l'autre à travers la durée des siècles. Ta vie, chère Iule, me fut dédiée de toute éternité. Et à présent, dans cette solitude verte, apaisant nos faims avec les fruits de la terre, buvant les sèves et les frissons de notre substance aux sources mêmes de l'être, nous étions pareils au premier homme et à la première femme et nous recommencions l'humanité. Cependant si quelqu'un des cités était entré dans la forêt et nous avait vus jouant près du ruisseau avec les trous clairs de notre peau sous nos haillons, il nous aurait dénié une âme humaine.

Or voici : Un jour Iule revint encore une fois des bois, toute pâle, me disant qu'elle avait aperçu le même visage qui lui avait apparu un soir.

— Je t'assure, Petit Vieux, ce n'est pas une idée. Il y a un autre homme dans la forêt. Il était là vivant comme toi devant moi. Il me regardait, je n'osais faire un mouvement. Et puis il a disparu comme il était venu.

Je pris ma cognée comme la première fois et ensemble, en nous parlant à voix basse, nous allions sous les arbres, du côté où elle l'avait vu. J'entendais les coups de nos cœurs dans le silence, je n'entendais que cela. Le sol s'abaissa : une flaque rouilleuse, une stagnation d'eau et de feuilles croupies trempait le pli de la ravine. Je restai saisi, sans souffle : l'empreinte fraîche d'un large pas estampait l'humus spongieux. Un homme avait passé là; les foulées ensuite froissaient la mousse à mi-pente. Elles se perdirent dans un éboulis de pierrailles. La solitude, le mystère se refermait sur ce passage d'un être humain fait comme nous.

Nos battues s'étendirent les jours suivants. Des sentes filaient sous bois, étroites, coupées par les dents des lapins, frayées quelquefois par les hautes faunes. La forêt n'avait point d'autres chemins. Nous nous coulions, aux aguets, épiant les pistes. D'anciennes traces avaient séché, des pas qui toujours s'enfonçaient plus loin et ensuite cessaient d'être visibles. Une fois Iule ramassa des champignons fraîchement cueillis et que l'homme sans doute avait laissé tomber. Puis, les pas un matin reparurent au bord d'une zône fleurie : quelqu'un était venu et avait coupé les tiges par larges gerbes.

Voilà, oui : je n'en pouvais plus douter : la forêt avait un habitant. Un solitaire farouche et sournois rôdait aux limites de notre domaine. Peut-être il était venu là avant nous : il semblait connaître les fuites mystérieuses des taillis mieux que nous-mêmes. O quelle ironie, Iule! nous avions cru fuir à jamais les hommes et un homme était là, avec un cœur comme notre cœur, vivait là sa libre vie des bois. Tu pleuras de dépit; je n'osais pas encore te dire quelle chose nouvelle et profonde s'était levée en moi. Je pensais : cet homme sans doute a souffert. L'idée vibra, s'enfonça. Je restai tressaillant à la peine de le savoir plus malheureux que nous, d'une douleur qui nous était ignorée. Je n'éprouvais plus de rancune contre l'humain inconnu. Qu'il partageât avec nous la forêt, cela petit à petit finit par me paraître naturel, puisque nous aussi nous y étions venus, chassés par notre haine des hommes. Je ne voyais pas qu'au fond des cœurs les plus dépris subsiste l'antique lien fraternel. J'avais fui les tribus et ma solidarité déjà s'éveillait, aspirait à ce passant triste des solitudes. C'était un sentiment que je n'aurais pas connu dans la sanglante mêlée des villes . . . .

CAMILLE LEMONNIER.

(1) Pour paraître en mai chez Ollendorff.

Métamorphose.

—

Dans l'orageuse nuit pleine d'enchantements,
A la voix des sorciers il se métamorphose,
Le cher dieu du Désir, l'Erôs à l'aile rose,
Qui fleurit de baisers les lèvres des amants.
Il devient noir, hideux, ailé d'ailes crochues,
Du sang aux yeux, du sang aux dents, du sang aux [doigts!
Un feu rouge et fumeux de pétrole et de poix
Coule sinistrement sur ses formes déchues.

De masure en masure il s'élance en hurlant
Et sa flamme terrible allume au cœur sanglant
Du pauvre, la Colère et l'Envie et la Haine.

Massacre! Après l'émeute et le meurtre et le vol
Et les châteaux brûlés s'écroulant dans la plaine,
Le sang des insurgés abreuvera le sol.

Iwan Gilkin.

Le Regret suprême.

—

L'Art est le népenthès des humaines douleurs.
Celui-là qui, scrutant l'ineffable Mystère,
Sait assouplir le Verbe ou vaincre la matière,
Est réfractaire au mal qui ronge tous les cœurs.

Mais on pourrait compter le nombre des vainqueurs!
L'effort mange le temps; et la rude Chimère
Nous précipite enfin dans la sombre Tanière
Sans que nous ayons su dompter les dieux moqueurs..

Le suprême moment est près de nous. Sans trêve
Nous avons travaillé. Le rêve est resté rêve
Et nous n'avons rien fait qu'ébrécher nos outils.

O deuil! Sentir en soi la Pensée infinie
Et ne pouvoir jamais, malgré nos sens subtils,
Pousser l'Art au-delà du rêve de la Vie!

Julien Roman.

Maïa Damaïanti.

Conte Indou

Dans un éther pur, sans autres tempêtes que le bruissement des feuillées, sous l'épanouissement de mille gerbes de feu lancées perpétuellement d'un beau soleil, comme mille bras aux chaudes et mollissantes étreintes, parmi les gazouillis discrets de légions d'oiseaux, c'était un jardinet, tout petit, autour d'un temple indou.

Des Kchatryas gardant, sous leurs moustaches longues et tombantes, le masque implacable et dur de l'esclave qui risque sa vie, étaient assis sur les marches du portique; leurs armes, rangées en faisceaux, brillaient de mille diamants.

Tout ce que l'imagination riche, luxuriante de l'Inde, avait pu rassembler de beautés florales, étalait, dans les parterres, ses corolles brillantes, ses calices écailleux et luisants.

Toutes, comme des beautés vivantes, toutes, comme des femmes, ces fleurs semblaient rivaliser de parfum, d'éclat, d'ampleur, de luxuriance... Dans un fol effort, la nature avait créé ce Paradis, où tout avait pris les proportions majestueuses, étonnantes, mystérieuses des abords des temples..

Et la légende craintive des Soudras disait tout bas que là régnait la déesse de la Beauté, que Vischnou en avait confié le culte au Radjah pour sa piété, que la regarder c'était mourir, car les désirs font mourir.

Elle disait encore, la naïve légende, avide de mystères, que pour devenir la plus belle des plus belles, la déesse avait juré de n'appartenir jamais à Rama, le beau guerrier, roi de Bankar, qu'elle aimait. Et Rama était mort, car les désirs font mourir et Vischnou l'avait changé en fleur.

On la voyait, au milieu d'un parterre, comme absorbée dans une profonde rêverie, penchée, la tête enfouie dans ses larges feuilles, comme dans des mains, cette fleur étrange, rouge d'un rouge de sang.

L'heure de la sieste est passée.

Les Kchatryas ont soulevé leurs têtes assoupies, rendu grâce à Vischnou de leur sommeil paisible; les fleurs, un instant closes sous les ardeurs de midi qui les brûlerait, ont réouvert leurs calices, d'où s'échappent les papillons captifs.

Les portes du temple s'ouvrent, les gardes se prosternent, un esclave clame d'une voix rude : « Maïa Damaïanti ! »

Et sur le seuil apparait la déesse, donnant la main à son prêtre. Le vieillard à longue barbe blanche l'emmène lentement, la couvrant d'un regard inquiet et jaloux.

Elle a, sur les lèvres, le sourire nimbé d'ennui qui n'appartient qu'aux rêves; dans les yeux l'éclat mœlleux des regards de madones; dans sa marche, la légèreté des souffles du soir; dans son port, la majesté des rois.

Négligemment, sans parler, elle poursuivait sa route à travers les ombrages : elle arriva devant l'étrange fleur. Lentement, languissamment, la fleur relevant sa belle tête, sembla fixer sur elle des yeux que l'on ne pouvait voir.

Les yeux de la déesse brillèrent d'un éclat plus vif et sa main blanche se posa sur la plus large feuille, en la caressant. Lentement elle y fut enfermée, et la fleur, baissant la tête, sembla y poser des lèvres que l'on ne pouvait voir.

Maïa Damaïanti retira la main sans impatience : sur ses joues deux larmes furtives avaient roulé.

Le prêtre l'emmena plus vite, les gardes se prosternèrent, la voix rude clama et les portes du temple se refermèrent sur l'Idole.

. . . .

Le lendemain, devant la fleur, Maïa Damaïanti pâlit :

— « On l'a tuée ! »... rugit-elle.

— « Tu l'aimais trop... je l'ai coupée ! »... prononça sourdement le Radjah.

De la tige décapitée, une sève rouge, rouge de sang, dégouttait lentement ; les feuilles, comme des mains, s'étendaient, larges, vers les cieux, inanimées et criant vengeance.

Maïa Damaïanti ramassa la tête sanglante, pressa le pas, et dans ses yeux on put lire la haine, la hideuse haine sans merci !

. . . .

La nuit sereine et silencieuse étend ses voiles d'argent ; seules les étoiles et la lampe du sanctuaire diffusent leurs tremblottantes lumières.

Et l'on entendit tout à coup un grand cri de désespoir, de rage, de douleur ; et tous les échos du temple le répétèrent en lugubres accents.

On trouva sur l'autel, — couche de roses effeuillées, — deux corps sanglants. Deux larges blessures au cœur du Radjah, et, dans l'une, vibrant encore, le poignard de Maïa Damaïanti.

La main de la déesse pressait sur son sein déchiré la tête rouge, rouge de sang, de l'étrange fleur, et de lèvres que l'on ne pouvait voir, elle semblait y boire la vie et l'amour.

E. Le Jeune.

Les Troupeaux.

Avec les mouvements des houles, au lointain,
Par les matins fougueux sous les voûtes tragiques,
— Tels, voici les troupeaux, aux plaines léthargiques,
Tourmentés et compacts, parmi l'herbe et le thym.

Ils vont, vers la splendeur du grand ciel levantin,
Toujours, aux horizons décevants et magiques ;
Et, pour les exalter de ses cris énergiques,
Un berger les conduit, poétique et hautain.

— Voici passer, en moi, les troupeaux des Pensées,
Parmi les ouragans des rages insensées,
Vers le noble Idéal, qui recule et qui ment...

Et je suis le berger, hanté de ce mensonge,
Conduisant ces troupeaux, infatigablement,
Par les champs du Futur et les plaines du Songe !

Charles Viane.

Chanson d'autrefois.

Pour la Mie.

Tu seras — veux-tu ? — la chatelaine,
Moi, le ménestrel : l'enfant bellâtre ;
A ton vieux rouet, file ta laine :
Je chante l'amour, au coin de l'âtre.

Ma voix va conter, grave et touchante,
Pour charmer ton cœur, quelque complainte
Au bruit du rouet : ron ! ron ! qui chante,
Du rouet qui tourne et dit sa plainte.

Ta lèvre sourit, incarnadine,
Et le jour s'envole en heures brèves.
— Ron ! ron ! le rouet chante en sourdine,
Tourne, tourne, et toi, l'enfant, tu rèves.

Un rideau de soir tombe aux croisées.
... Voici le vitrail blanchi de lune ;
Quittant le fuseau, tes mains lassées
Pendent en repos : j'ai baisé l'une !

En as-tu rougi ? oui, ta main tremble.
— S'endort le rouet ! s'endort la laine ! —
Viens ! nous apprendrons l'amour ensemble :
De doux ménestrel à chatelaine...

Charles Viane.

NOUVELLE

La Nocturne Revue.

A L. Quertinmont.

Sous la clarté blafarde de la lune, la grande plaine de Mont-Saint-Jean s'étend, mélancolique. Les grillons susurrent dans l'herbe drue. Mêlée au bruissement des feuilles, s'élève la chanson d'un rossignol...

Minuit sonne au clocher voisin. Ainsi qu'on égrène un chapelet, les cloches laissent tomber lentement les douze coups de l'heure mystérieuse, de l'heure fantastique où les sorcières et les lutins s'en vont danser leur infernal sabbat.

Minuit sonne. En échos, de clochers lointains, les cloches répondent, lugubres, douze fois.

La plaine, qui vit « la fuite des géants » tressaille. Des vapeurs la couvrent comme si les héros qui reposent en son sein respiraient, haletants...

Un sillon s'entrouvre. Une forme humaine, fantomatique, apparaît.

Ran ! ran !

C'est un tapin.

Clair, sonore, ce roulement de tambour tonne, brisant le silence, troublant la nuit, au loin...

Ran! ran!

A cet appel, d'autres formes se précisent; de tous les sillons, des fantômes se lèvent. Fantassins, cavaliers, artilleurs, de partout surgissant, s'animent, vont, viennent, empanachés — sabres ballottants sur les cuisses, fusils calés sur les épaules.

Des rangs se forment. Les hommes exécutent des mouvements, à des ordres qui couvrent, maintenant, le bruit du tambour.

Les compagnies s'organisent, les bataillons s'ébranlent, les escadrons galopent.

En avant!

Les rayons nacrés de la lune, qui brille, superbe, glissent sur les canons, les baillonnettes, les sabres au clair, les patinant d'argent. Les chamarrures des uniformes resplendissent. La soie des drapeaux joyeusement frissonne. Les panaches se courbent sous la caresse de la brise. A perte de vue, les troupes s'échelonnent, massées de front, dans la lumière crue et vague qui découpe sur la terre de longues silhouettes.

— ... Ils se sont donc réveillés, tous ces héros, ignorés ou célèbres, ceux qui virent Lodi, Arcole, Rivoli, l'Egypte, Marengo, Eylau, Friedland, Wagram?

Ils sont innombrables, déjà, sur la plaine immense, et d'autres paraissent toujours : Ney avec les braves de Moscou; Victor avec ceux de la Bérésina; Masséna, Murat, Lefebvre, Davout. Ils sont là, tous, ceux qui illustrèrent la République; ceux qui luttèrent pour l'Empire; ceux qui portèrent, au loin, le nom glorieux de la France, l'aigle impériale! Et voilà les vaincus de Waterloo : la vieille garde, les cuirassiers du « chemin creux » Cambronne et le « dernier carré ». Ici, le soldat déguenillé de quatre-vingt-treize, là, le brillant troupier de l'Empire.

Hourrah! hourrah!

Les tambours battent aux champs! les trompettes claironnent des hymnes triomphaux!

—.. « Vous qui fûtes l'épouvante du monde, vous avez donc la nostalgie de la vie et des splendeurs qu'elle eut pour vous? Multitude armée, vous avez donc, à nouveau, voulu étaler votre force indomptable? Il vous tenait à cœur de montrer cette puissance dont le souvenir éblouit encore nos sens et dépasse notre compréhension? Oui, vous avez pu dire, à la veille des campagnes Univers, notre course à travers le monde, l'éclat de nos victoires vont t'aveugler! Ferme les yeux! Bouche les oreilles, le fracas de nos canons va t'assourdir, te rendre fou!...

» Et vous fûtes vaincus, pourtant. Courage, bravoure, énergie, tout, vint périr ici. Il ne reste plus rien de vos prodiges, si ce n'est le souvenir. De vos prouesses, il ne reste plus qu'une légende!

» Et c'est ce lieu, qui vit votre chute, que vous choisissez pour ressusciter un instant!

» Amère dérision!... »

— Hourrah! hourrah!

Vive l'Empereur!

Il est là, le géant, le colosse!

Il passe vivement au front des troupes qui l'acclament. Dans ses yeux flambe l'orgueil de dominer encore tous ceux qui virent ses exploits. Ses narines s'enflent! Il se grise des acclamations. Il n'a jamais présidé pareil spectacle.

Les troupiers à plein gosiers clament :

« Vive l'Empereur, vive l'Empereur! »

Il s'arrête. Il va les haranguer. Tout se tait. Muettes, frémissantes, les troupes attendent, suspendues à ses lèvres.

— Un chien hurle à la lune.

... Soudain, endeuillée, une femme surgit, puissante! saisit à la bride le cheval de l'empereur. Sans efforts, elle a pris au collet Napoléon et l'a jeté à genoux, devant elle. Il ne résiste pas. Il tremble. Elle le soufflette! Il gémit. Elle lui crache au visage. Il pleure!

— Oui, pleure, maintenant! Tes larmes payeront-elles celles que j'ai versées? Tu n'as pas craint, bandit, de me ravir mes fils. Tu leur as offert un pan de ton manteau de gloire, hypocrite aumône que tu leur accordais. Sur leurs corps meurtris, troués de balles, sur leurs cadavres tu élevas ton trône. Assassin!

Grisés par tes succès, ennoblis par les titres, vains hochets, que ta vanité leur accordait, ils t'ont suivi, soutenu, haussé, — les malheureux! Tu perdais de vue et tu les forçais à oublier qu'ils étaient fils de 89. Et inconsciemment tu implantais partout où tu passais dans ta course vertigineuse, les réformes dont tu étais né.

Mais regarde tes mains, elles sont rouges de sang. Mes entrailles, dont tu arrachas violemment mes enfants, palpitent encore, pantelantes...

Oh! si tu t'es élevé si haut, ce n'est que pour choir plus bas.

Rampe à mes pieds, coquin!

Rentre dans ton tombeau. Que mon talon défigure pour jamais ta face et te rende hideux à ceux mêmes qui te trouvaient quelque beauté.

Je suis l'*Humanité!*

. . . .

Un chien hurle à la lune. Là-bas, à l'orient, l'aube commence à poindre.

LÉOPOLD ROSY.

La Vérité.

—

Au Thyrse.

En vain, l'on m'éleva de mystiques autels.
Nul n'a pu visiter la sereine contrée
Où règne ma splendeur. Aux regards des mortels,
De ce royal séjour j'ai défendu l'entrée.

Les doutes et l'erreur sous mon sceptre courbés,
Comme des sphinx muets gardent ma ville sainte.
Et dévorent le cœur des suppliants, tombés
En m'appelant, devant l'infranchissable enceinte.

Pour avoir quelquefois pensé m'apercevoir,
Des poètes, trompés par leur orgueil immense,
Ont vu planer sur eux la mort et la démence.

Nul ne contemplera mon lumineux miroir;
Et je reste, déesse à jamais insensible,
Souveraine éternelle et vierge inaccessible.

MAURICE-J. LEFEBVRE.

Isis.

—

A M. J. de Tallenay.

J'ai mis sur ton front la triple couronne
Où vibre l'éclat des pourpres joyaux;
Et ton front, pesant de songes royaux,
S'illumine sous la triple couronne.

J'ai, dans les plis lourds d'un sanglant manteau,
Triste et somptueux comme un soir d'automne,
Drapé ton beau corps qui ploie et frissonne
Sous les larges plis du riche manteau.

Dans ta main j'ai mis la lyre d'Orphée,
A tes pieds j'ai mis le sceptre et le Tau
Et je t'ai dit « Sois la Muse et la Fée! »

Loin de la laideur et du monde vain,
Isis, fais chanter la lyre d'Orphée
Et révèle-moi le secret divin.

MAURICE-J. LEFEBVRE.

Considérations sur l'Architecture.

—

Il est vraiment singulier de constater combien aisément l'œil s'habitue à voir les œuvres de mauvais goût que l'on édifie chaque jour dans nos villes.

Sont-elles abominablement laides ces maisons sans forme, quoique de beaucoup prétentieuses, que l'on érige de nos jours un peu partout.

Sont-elles affreuses, celles surtout que l'on dénomme vulgairement « esthétiques », alors que le mot Esthétique est synonyme de beau.

Sont-elles incomplètes, ridicules mêmes, ces constructions qui, ni de près ni de loin, n'égalent ce que l'on appelle de nos jours le style Horta.

Au moins cet architecte étudie son œuvre. Est-il dans le vrai? nous le discuterons plus tard; mais je dis franchement que la pléïade d'architectes qui sans rime ni raison veulent l'imiter sont loin de créer école.

Tout ce que nous voyons devrait être imprégné du sentiment du beau; toutes nos impressions devraient être débarrassées du grossier, du mesquin. Il faut donner à toutes choses toute la beauté qu'elles peuvent comporter et faire ainsi par l'habitude de leur contemplation, l'éducation esthétique des foules.

Mais ce n'est pas en construisant des maisons plus ou moins bizarres, en créant des portes aux coins arrondis, aux angles effacés, en commençant à donner aux choses des formes allant à l'encontre même de leur destination que l'on parviendra à créer ce mouvement esthétique. Et pour qu'une fois pour toutes ce mot, si abusivement employé, soit pris dans son sens exact, je vais donner, ici même, sa signification.

ESTHÉTIQUE, s. f. (nous vient du grec, *sentiment*).— Science qui a pour objet de rechercher et de déterminer les caractères du beau dans les productions de la nature ou de l'art; philosophie des beaux-arts. *Traité d'esthétique.* Maurice Lachatre nous apprend que : Quoique les spéculations sur un sujet aussi intéressant soient aussi anciennes que la philosophie, le nom en est tout récent et est dû à l'allemand Baumgarten (1750). Employé adjectivement, se dit de ce qui se rapporte au *sentiment du beau.* Une appréciation esthétique.

Or, comment peut-on qualifier d'esthétique des horreurs comme nous en rencontrons un peu partout dans l'agglomération bruxelloise.

Faisons comprendre la beauté de la nature sous toutes ses formes et sous tous ses aspects. Conservons à l'âme humaine ce sentiment instinctif du beau, mais ne faussons point ces idées en ne lui soumettant que des avortons architecturaux.

Mais je m'aperçois que j'ai déjà pris quelque place avant d'aborder le sujet qui doit faire le fond de cette chronique, je tiens, toutefois, à rappeler ici un paragraphe extrait de l'*Art public* du 26 avril 1896 et portant la signature de M. Eug. Broerman, lequel dit avec beaucoup de vérité :

« En matière d'art, les plus louables efforts se heurtent à une résistance absurde. Apparemment les artistes jouissent d'une pleine liberté; en réalité, ils subissent une sorte d'esclavage.

» Ils font tous les genres, chacun a sa spécialité

au fond, il n'y a qu'un genre. . . . et plus loin :

» Les monuments édifiés sous une forme artistique sont comme une protestation contre les milieux dans lesquels ils se trouvent. »

Et c'est vrai, sous prétexte de faire du genre, de la spécialité, nos jeunes architectes ne font que de la copie.

L'architecture antique est la plus belle, par l'harmonie de ses proportions, le bon goût de ses profils, la juste application et la richesse de ses ornements, ainsi que le grand style, autant dans son ensemble que dans ses détails.

Les Romains l'apprirent des Grecs, et y ont imprimé leur caractère. Elle a subsisté chez eux jusqu'à la décadence de leur empire ; alors les peuples barbares qui les subjuguèrent, introduisirent l'architecture gothique ; mais cette dernière est si éloignée des proportions antiques qu'elle n'y a aucun rapport. Elle manque de correction dans ses profils et de bon goût dans ses ornements fantastiques ; mais elle a beaucoup de merveilleux par ses hardiesses et sa légèreté. Cette architecture est originaire du Nord et prend son nom des Goths, qui l'ont introduite d'abord en Allemagne et ensuite dans les autres pays de l'Europe.

(A suivre.) ED. W. ECROU.

Peut-être.

FANTAISIE.

A Mlle ∞

Plus tard, (le temps révèle)
Tu seras moins cruelle,
Toujours aussi belle
Peut-être.
Moi, je serai plus laid,
Bien vieilli, plus mal fait,
Morose, défait.
Pourtant, qui sait ?

Tu resteras moqueuse,
Coquette, radieuse,
Tu seras heureuse
Peut-être.
Et j'irai chemineau
Jusques au dernier saut,
Malheureux, moins beau.
Pourtant, qui sait ?

L'amour, cernant ton âme,
Lui redira sa gamme.
Y croiras-tu ? Dame
Peut-être.
Moi, mon cœur angoissé
Et maudit, ulcéré,
Sera trépassé.
Pourtant, qui sait ?

Tu seras une mère
Et ne songeras guère
A moi, pauvre hère,
Peut-être.
Je resterai garçon,
N'aurai pas de poupon
Ce doit être bon
Pourtant. Qui sait ?

Maintenant agonise
Notre idylle indécise.
Plus tard, imprécise,
Peut-être
Dans un vieux souvenir
Elle saura surgir,
Te faire plaisir.
Pourtant, qui sait ?

LÉOPOLD ROSY.

Coquetterie.

A Mlle ∞

Oui, verra-t-on jamais coquette ainsi que vous ?
Ne vous recriez point, ma gente demoiselle !
Les hommes, je le sais, sont presque tous des fous,
Et n'en conviennent point, c'est vrai, ma toute belle.

Mais la coquetterie est souvent contre nous
Une arme entre vos mains, et cette... bagatelle
Peut n'être pas toujours tout à fait de nos goûts.
Si vous saviez combien sa blessure est cruelle !

Votre désir de plaire est un puissant levain
Dans notre âme où l'amour nait et grandit... en vain.
Voulez-vous un exemple ? Eh ! bien, prenez le nôtre :

Il ne faut, vous voyez, pas chercher loin le fait ;
Je vous le donne ici pour clore ce sonnet :
Vous avez pris mon cœur et conservé le vôtre.

LÉOPOLD ROSY.

Le Sillon.

Creusé surtout par les Bastien, les Blieck, les Smeers, les Wagemans, tous vrais peintres du morceau ; nés coloristes, maîtres de la brosse, bouillonnants d'enthousiasme et légèrement enclins à l'admiration mutuelle. Pour eux, le sujet, l'idée

n'est que prétexte à créer de rutilantes harmonies, à faire surgir d'une ombre chaude et vigoureuse de larges traînées de lumière ambrée, brossées en pleine pâte, d'une seule coulée. Certes, c'est tout un côté de l'art ; c'est l'une des multiples faces, toutes infiniment captivantes, de l'hydre-peinture d'aujourd'hui.

Bastien expose donc plusieurs portraits, quelques figures, qui ont entre autres de superbes qualités de clair-obscur, puis des paysages. Mais plus encore Blieck, dans ses sites ardennais et Brabançons (où il donne libre cours à son instinct) déploie impétueusement la riche gamme des bleus, des verts, des bruns dorés de sa somptueuse palette. — Les Portraits de Smeers et de Wagemans sont peints avec le bris d'un Roybet ; Moerenhout, en natures-mortes, égale Bergeret ou Bellis.

En somme, vis-à-vis de tels peintres on ne peut avoir qu'une seule appréhension : c'est que déjà ils aient atteint l'idéal qu'ils s'étaient proposé. Souhaitons que dorénavant ils ne se contentent pas de se répéter, d'acquérir de la routine, des recettes.

Gouweloos court aussi ce danger. Ses œuvres sont d'une couleur moins juteuse, mais d'une facture plus sèche ; c'est comme une transition entre Bastien et Stevens. On jugerait mal de ce dernier par son envoi à ce salon. Heureusement deux paysages empreints d'une douce et pénétrante tristesse nous rappellent son exposition à la maison d'art, où il avait de très bonnes choses. — Arrêtons-nous aux portraits d'un gris très fin de De la Perche. aux coins de nature, vibrant de lumière et de vie de Bernier, ainsi qu'aux tableaux de fleurs que Me Bernier-Hoppe peint d'une touche à la fois adroite et charmante ; citons encore la sincérité de Mathieu, l'habileté de Verdussen, l'esprit de Mignot.

Voici maintenant un tout autre aspect du sillon. Les Idealistes, nous voulons dire ceux qui, à l'aide de leurs qualités de technique ont voulu exprimer une idée. Tel De Nayer dont les paysages et « le Solitaire » évoquent très fortement la mélancolie des longs horizons contemplés aux soirs vagues, lugubres presque, infinis. Dans la même note aussi, Henri Meunier nous montre des œuvres très senties, des dessins, des esquisses, etc. Puis Bouy, quoiqu'un peu parisien, seduit par la douceur toute féminine de sa mysticité. — Notons les nuits de Delgouffre, saisissantes d'atmosphère et les illustrations pour Edgar Poe par Orazi. Si, par place, elles manquent de sévérité, de profondeur, en revanche elles fourmillent d'intéressantes trouvailles d'imagination.

En sculpture, la tendance à la sensualité, l'amour de montrer « une patte » prestigieuse, se révèle aussi clairement qu'en peinture. Les passions brutales, les mouvements violents séduisent Nocquet : Voici la haine, l'effort, le meurtre, qu'il traduit par des athlètes aux muscles puissants. Figures solidement campées, dénotant un métier très sur. Les mêmes sujets tentent également Mascré : Les Haleurs sont d'un mouvement remarquable. — Même préocupation chez Matton. — Voir son groupe : l'Etreinte, voir les Sybilles de Puttemans, les bustes de Weygers et enfin les figurines de Marin dont l'art paraît s'orienter vers un idéal plus raffiné, qui — nous l'espérons — apparaîtra bientôt nettement.

Tel est l'ensemble des efforts des artistes du « Sillon ». Ils nous montrent cette année, non seulement leur intense vitalité, mais des progrès considérables, prometteurs des plus grandes choses. P. S.

Livres nouveaux.

Un goût de sel et d'amertume. Poèmes, par Marie Closset. (Lacomblez 1899.) — Voici un petit livre triste où l'on a voulu être simple, tellement, que cette simplicité a souvent des allures de négligence, — négligence voulue, pourrait-on croire puisque, dans son avant-dire, l'auteur nous apprend que son personnage (fictif) ne faisait qu'ébaucher ses poèmes. Malheureusement, cette négligence n'est pas toujours agréable, et donne parfois lieu à des dissonances et à des tournures bizarres qu'on aurait pu facilement éviter.

Mlle Closset dédie un petit poème à la mémoire de Laforgue. Indice inutile ; l'influence de l'auteur de l'*Imitation de Notre-Dame la Lune* se revèle à maints endroits, et cette négligence dont je parlais en est une conséquence. Mais peu importe, après tout ; nous trouvons dans cette plaquette amère tant de vers charmants qu'il serait de mauvaise grâce de chicaner. « Le pauvre Blaise était doux, quoique maussade, et il aimait avec un cœur d'enfant ». On ne pourrait mieux déterminer le caractère mélancolique, morose, même, de ces poèmes tendres et émus, et doux de la plus belle tristesse : la résignation.

J. R.

Petite Chronique.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro notre chronique scientifique.

—

Pour rappel.

Exposition des Beaux-Arts, de Mons. — C'est le 10 mai prochain qu'expire le délai d'envoi. Avis aux retardataires.

L'exposition sera, parait-il, des plus intéressantes et s'annonce comme un nouveau succès.

—

La Société *Bruxelles-Attractions,* dans le but de permettre aux élèves des professeurs libres de conquérir un diplôme, a organisé un concours annuel de chant individuel qui aura lieu pour la première fois, à Bruxelles, dans la salle du Marché de la Madeleine, le dimanche 7 août prochain, à 2 heures de relevée.

Le jury sera composé de Mlle Armand, du théâtre de la Monnaie, professeur de chant ; MM. Edouard Bauwens, directeur de l'*Orphéon,* professeur de chant ; Heuschling, professeur de chant ; Seguin, du théâtre de la Monnaie, et Lucien Solvay, rédacteur en chef du *Soir,* critique d'art.

Chaque concurrent devra chanter un morceau imposé et un morceau au choix.

Les distinctions suivantes seront décernées : premier prix, second prix et accessit.

Les récompenses consisteront en médailles et en diplômes.

Les concurrents ayant obtenu un premier prix auront le droit de se faire entendre, aux conditions habituelles, à l'une des matinées musicales de *Bruxelles-Attractions.* *(Communiqué.)*

—

Un cours de Langue Chinoise. — Le Cercle Polyglotte de Bruxelles vient d'instituer un cours de langue chinoise. Le titulaire est un Céleste authentique, M. Yor-Kung-Tian qui dans sa leçon d'introduction a initié ses auditeurs aux mœurs et aux coutumes de l'Empire du Milieu.

Une vingtaine de personnes assistaient à cette intéressante réunion.

Les cours se donnent, 62, Montagne de la Cour au local du Cercle.

—

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 15 MAI 1899 N° 2

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	BELGIQUE . . . . . 5 francs par an. ÉTRANGER . . . . . 7 francs par an. L'abonnement part du 1er Mai.	RUE DE SAVOIE, 24, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

A propos de M. Seguin.

—

I

On raconte que La Fontaine, venant, certain jour, de terminer la lecture de Baruch, s'était mis à parcourir Paris en tous sens, brandissant le volume, arrêtant chacun et criant : « Avez-vous lu Baruch ! » Il est encore des êtres chez qui l'enthousiasme suscite de ces débordements, et nous en avons vu un, mercredi soir, escaladant, avec un air de victoire, les gradins de l'amphithéâtre de la Monnaie, agitant au bout de son bras tumultueux quelques gazettes et criant : « Avez-vous lu ? » Il s'agissait de la « bonne nouvelle », comme on disait ce soir-là, du réengagement de M. Seguin à notre opéra.

Et, vraiment, le bouillant jeune homme, avec son expression éclatante de bonheur extravasé, était la personnification vivante du sentiment de joie et de soulagement que chacun sentait éclore en soi. Depuis une quinzaine de jours, en effet, l'un des sujets les plus fréquents de la conversation était le départ presque certain de notre beau baryton, et il ne fut personne à ne pas le regretter.

Même ces admirables et enviables natures froides, qui considèrent comme un *incident* la chose la plus grave — et celle-là était absolument grave comme on sait — furent dérangées dans leur apathie et allèrent même jusqu'à employer le mot *accident*. Et l'expression est juste, certes ! l'annonce de l'évènement a assez inquiété de pensées, troublé d'esprit et soulevé de révolte chez ces nombreux assidus, jeunes et vieux, des soirées wagnériennes, et, même les indifférents, même, peut-être, ces directeurs... bizarres, ne lui déniaient pas toute l'importance qu'il comportait et qu'on a pu reconnaître par les cris indignés montant de toutes parts.

Un artiste s'est trouvé dont le talent, joint à la compréhension absolue de l'œuvre la plus haute, étonna les intelligences, les remua profondément et leur imposa, par son prestige, l'admiration totale ; un artiste s'est trouvé qui, ayant su incarner toute la majesté d'un personnage emblématique à travers sa tristesse universelle et sa puissance chancelante, se haussa à la grandeur d'un dieu, tellement que l'on ne voyait plus que le dieu, l'homme disparaissant, ou, plutôt, s'étant, pour ainsi dire, transcorporé ; par lui, nous fut donné le spectacle fameux d'un drame dans le drame, car en M. Seguin vit l'œuvre et il vit en elle, et son interprétation, devenant à nos yeux l'action, était une œuvre elle-même. Vous tous qui avez assisté à cette chose grandiose, dites-le avec moi, n'était-ce pas une irrésistible magie !

Eh bien, vous le savez, cela faillit ne plus être pour nous. On avait simplement imaginé cet acte inouï et insensé de nous priver de ce puissant acteur, sans plus s'inquiéter de nous, public, que si nous n'existions pas. Nos manifestations passées et notre ferveur envers ce merveilleux artiste n'avaient, sans doute, jamais rien signifié. Toute cette frénésie qui secouait la foule des spectateurs ne prouvait rien, probablement ; délibérément, on supprimait notre Wotan ! Cela était tout naturel, n'est-ce pas, et M. Seguin est l'interprète qu'on sache le plus avantageusement remplacer. Les artistes de cette envergure pullulent et M. Stoumont n'a que l'embarras du choix. Après tout, le terrible rôle du maître des dieux n'est pas plus difficile que celui de Méphisto ; d'autres, tenant la place de M. Seguin dans Faust, à plus forte raison l'eussent-il fait dans la Tétralogie. Tout cela est très compréhensible pour le cerveau de financier des directeurs de théâtre, puisque quelques milliers de francs étaient ainsi annuellement épargnés. Quant à « tous ces imbéciles de wagnériens qui s'emballent ridiculement sans comprendre rien de rien », quoi de

plus facile que de les laisser aboyer? ils finiraient bien par se taire quelque jour.

C'est le seul raisonnement qu'on ait pu se faire pour se donner le courage de tenter l'effondrement, et l'on aurait continué à donner des représentations de Wagner, afin de n'être pas trop blâmé. — Oui, mais Wotan se trouvait tué à notre scène, par la suppression de M. Seguin, et messieurs les directeurs de la Monnaie en eussent été les assassins. Et nous n'avions pas, dès lors, à écouter les considérations qui les auraient amenés à leur décision vénale; d'autant plus qu'elles pouvaient n'être guère propres, paraît-il, leur intention baroque, dit-on, étant la conséquence de sentiments personnels de malveillance, cachés par des motifs d'économie. Mais ils ont reconnu la grossièreté de leur erreur, s'il faut croire la Presse; ils ont senti que le geste eut été infâmant, dénotant au moins un mouvement d'ingratitude; et, ainsi, ils échappent à l'indignité dans laquelle on les eût laissé croupir.

II

Mais s'il existe, d'une part, ce que, pour rester dans les termes moyens, nous appelons de l'ingratitude, et ce qui fut devenu une hérésie si le projet eut été exécuté, chez nous il n'y a que de la reconnaissance, et de la reconnaissance émue. Et ce n'est pas seulement pour les émotions vastes et les sensations précieuses que M. Seguin a éveillées en nous, mais aussi pour quelque chose de plus considérable et de plus haut qu'il ne faut pas manquer d'envisager. M. Dupont n'y est pas étranger; comme il ne s'agit pas ici de lui, nous nous bornerons, en passant, à lui rendre hommage de la gloire qu'il lui est due et qu'il a conquise.

Tout le monde sait comment fut accueilli Wagner à la scène parisienne, aux premières et même aux suivantes représentations de ses drames; à Bruxelles, l'hostilité fut moins flagrante et moins générale, mais elle exista certainement. Eh bien! ne croyez-vous pas que le talent de M. Seguin, conjoint à la maîtrise de M. Dupont, contribua, pour une forte part, à faire accepter ces drames par un public qui, grand enfant fréquentant le théâtre par délassement, et habitué à l'ordinaire fade musique des opéras à la mode, devait, son instinct d'eurythmie étant rudimentaire, se rebiffer à l'audition d'une nouveauté qui lui demandait des efforts d'attention? Ne croyez-vous pas que c'est par l'influence, en partie, de l'artiste dont on voulait odieusement nous sevrer, que l'Œuvre vit, théâtralement, avec une vigueur admirable et qu'elle est devenue un des aliments nécessaires à notre faim de grandes et belles manifestations d'art? Cela, nous le voyons; tous le voient. Il n'y a que dans l'âme de bois des directeurs d'opéra que cette vision ne peut naître.

Et pourtant, il y eut eu du danger à monter des fragments de la Tétralogie sans un être à la fois grand acteur et intellectuel. L'œuvre wagnérienne a une portée trop haute pour le public ordinaire, et est innaccessible à son intellectualité inférieure. Cette musique, triste ou houleuse, douce ou farouche, émue ou terrible; attendrissement ou fermeté, consternation ou volonté, lamentation ou éclat de colère; cette musique est *expliquée,* si je puis dire, soulignée par chaque geste, par chaque mouvement, par chaque jeu de physionomie de M. Seguin. Il suffit de le regarder, et l'on comprend pourquoi tel thème réapparaît. Et lorsque, imposant sa volonté à Brunnhilde, il part, décisif, on dirait la marche d'un inflexible décret, d'une loi inéluctable, — de la fatalité elle-même. Et c'est ce qui nous faisait dire que l'œuvre vit en cet artiste et qu'il vit dans l'œuvre, car, à le voir et à l'entendre, on constate que le drame entier a en lui son reflet magnifique, sa compréhension la plus élevée, sa contre-partie, son dédoublement sans en être séparé cependant, et cela est si vrai que, lorsqu'on songe à *Wotan,* c'est *Seguin* que l'on voit.

Son art est tel, d'ailleurs, qu'il vous induit à comprendre et que ceux qui n'en sont point capables ont tout de même conscience de quelque chose de très grand.

Maintenant, voyez la foule commune, qui n'a jamais entendu que des productions faciles, ou banales, des *Etoile du Nord,* ou des *Cavalleria,* aux prises avec la *Walkyrie,* par exemple, ayant un quelconque interprête de Wotan. Elle ne regarde jamais, et n'eut jamais à regarder que le côté *visible,* extérieur, d'une pièce de théâtre; elle n'a dû s'arrêter jamais qu'à ce qui lui tombe immédiatement sous les sens; l'orchestre n'est qu'un *accompagnement* qui ne lui demande qu'une faculté, celle de savoir se laisser charmer comme le serpent. Et voici qu'une œuvre *hérissée,* ambiguë, absolument extraordinaire, comme elle n'en soupçonnait pas, cette foule qui aime à se délasser, se présente. Tout lui paraît compliqué, enchevêtré, complexe, car l'orchestre ici ne sert pas que d'accompagnement, mais est inséparable de l'action; forme corps avec elle, en est une expression essentielle, la quintessence, plutôt, l'abstraction. L'obligation où l'auditeur subalterne se trouve de devoir faire travailler sa cérébralité lui est un ennui profond et il ne tarde pas à délaisser une œuvre qui le fatigue. Cette conséquence s'est produite lors des premières représentations des drames de Wagner, et, si elle n'a pas continué à se manifester, c'est que M. Seguin a étendu son influence sur tous. La foule ne comprenait pas, mais l'artiste donnait une telle expression de grandeur qu'il subjugait, et, qu'ainsi,

l'acceptant avec enthousiasme, on acceptait l'œuvre du même coup. A ceux qui nieraient cette influence suprême, nous opposerions un exemple : celui de Fervaal, qui est, à notre avis, un grand effort raté. Fervaal fut accueilli élogieusement par la Presse et par presque tout le monde; il fut acceuilli comme il ne méritait pas de l'être; pourquoi? parce que M. Seguin représentait alfagard.

Nous concluons de cela, malgré le proverbe, que M. Seguin est *indispensable* à notre scène lyrique, non pas, évidemment, pour faire admettre des pièces médiocres, mais pour que l'Œuvre à laquelle il s'est consacré ne puisse perdre chez nous de son importance, de sa beauté, de sa sublimité.

Cette fois, le public a su imposer sa volonté.

Nous espérons que l'idée biscornue de supprimer M. Seguin ne visitera plus la cervelle sénile des directeurs de la Monnaie, car ils doivent avoir compris, par la manifestation mémorable et prodigieuse, folle, dirais-je, tant elle était frénétique, qui lui fut faite à son adieu, qu'il nous est plus précieux que tous et que, outre l'outrage que lui serait une réédition d'infamie, son éloignement causerait, à Bruxelles, le plus énorme préjudice à l'œuvre wagnérienne. Il faut que cela ne soit pas, au nom sacré de l'Art.

JULIEN ROMAN.



Messe des Souvenirs.

—

Le Désir, alangui, dans nos veines s'endort.
— Entends, des Souvenirs, les clameurs magistrales :
Dans nos cœurs, lumineux comme des cathédrales,
Les lys de nos candeurs brillent en cierges d'or.

Entends nos Souvenirs, ces pâles léthargiques
Couchés parmi nos corps comme en des caveaux froids!
— Tels, ces moines féaux, à l'appel des beffrois,
Se levant pour chanter les hymnes lithurgiques.

Ecoute, en nous, les voix des beaux religieux
Mêler les chants d'espoir des fêtes éternelles
Aux orgues des Douleurs, tristes et solennelles,
Gémissant sous l'effort de doigts prestigieux !

— Les Désirs ont tué nos Illusions chastes!... —
Les voix des Souvenirs ont célébré ces morts ...
Elles ont réveillé les lugubres Remords
Qui sommeillaient en nous comme en des cryptes [vastes!
Sur leurs tombeaux, scellés par nos enchantements,
Le granit de l'Oubli faisait d'épais couvercles :
.. Ecoute! Nos Remords ont renoué leurs cercles
Et dansent dans nos cœurs avec des hurlements!...

— Ah! pourquoi nous leurrer, mystiques voix éteintes
Des Souvenirs pieux, de vos hymnes d'espoir
Puisque nous pleurerons, parmi l'éternel soir,
Toujours! ces morts chéris : les Illusions saintes?...

CHARLES VIANE.



Gavarni.

—

Les batailles sociales — politiques, financières, individuelles et criminelles — ont donné, dans ces derniers temps, beau jeu à la caricature d'actualité. Bon nombre de sceptiques dessinateurs — un peu aigus parfois — ont attaqué l'erreur, l'injustice et le ridicule en leurs libres productions satiriques et vengeresses, et nous témoignons avec quelque amour-propre de la large part qu'ont prise à ce tournoi, certains des nôtres. Cette belle joute, ces coups de pointe, où toujours — pour tous — les gouvernements, les juridictions et les cours ont eu le dessous, rappelle à notre souvenir autre époque vaillante où brilla un caricaturiste curieux qui fut, dans une acception plus large — d'une humeur non belliqueuse, mais ayant objectif plus intéressant — *un caricaturiste d'actualité*.

Paul Chevalier, autrement et mieux dit Gavarni, doit accaparer l'attention de qui s'occupe ardemment et efficacement de la philosophie *de* l'art et non *dans* l'art.

Nous proclamerons hautement Gavarni : l'historien iconographe de la belle époque du Quartier Latin : le Romantisme créait types sur types; types extraordinaires visant au même idéal, subissant l'influence du même Génie; mais types tellement individuels et à part, qu'ils différaient chacun et valaient, chacun en particulier, *l'étude*.

Nous dirons que nul n'a dépassé Gavarni dans l'exactitude de l'exécution; son interprétation est toute spéciale et captieuse. Et d'ailleurs, il fut un *littérateur :* à remarquer — c'est un défaut capital chez lui — que le dessin ne va pas sans la légende, parfois même il semble que celui-là vient au secours de l'écriture et qu'il la *justifie*. Il nous paraît que le crayon doit être toujours intensif — surtout dans ces sortes de tableaux — et assez suggestif pour frapper fortement l'esprit et y synthétiser péremptoirement, sans note explicative, le grotesque d'un geste ou

d'une scène. N'est-ce pas? A ce point de vue, la légende doit jouer un rôle très effacé; acceptons, quelquefois de parachèvement, en ce sens qu'elle serve à *pousser* encore l'expression extrême des physionomies et des actes.

L'œuvre de Gavarni est absolument *littéraire* — nous appuyons. Au surplus, elle est immense et formerait bien trente énormes in-folios; elle se place sans effort et en toute conscience en ligne de Balzac, Eugène Sue, etc., qu'elle imagie, immortalise.

Et citons ces créations impeccables : *Les Etudiants, Les Lorettes, Les Enfants terribles, Les Souvenirs de Carnaval et de bals;* puis viennent comme de magnifiques et inguérissables portraits, *Les Artistes, Les Actrices, Les Bourgeois, Les Parisiens,* etc.; *Thomas Vireloque* et sa clique d'éclopés, etc.

Gavarni est un beau dessinateur; quoique naturaliste, il aime avant tout l'harmonie de la ligne, en quelque sorte, la noblesse de son art; il rend mieux ou avec plus d'amour la joliesse de ses types que les étranges facies des misérables de la seconde partie de son œuvre. Il n'a jamais pu se déshabiller totalement de sa manière d'antan —il fit le croquis de modes — ; il a gardé une prédilection pour la belle coupe et le fashionable. Cependant, sa première éducation lui a tenu lieu de science et jointe à son observation infatigable et naturelle, lui a permis sans déroger à *l'habillement,* d'exagérer la tournure ou l'exiguïté de ses personnages; cela lui a permis d'être toujours exact dans le costume et l'accoutrement de ses sujets : note pour l'histoire et des plus précieuses au point de vue de l'imagination et de la représentation.

Tout le travail de Gavarni respire une aisance prodigue de dilettante, à première vue, et les personnages, sans doute, ont sauté sous le crayon au plaisir de l'artiste. Mais, d'un coup, l'intensité des expressions, la correction des galbes et des traits, nous stupéfie — et c'est vrai, jusqu'au moindre soupçon de tracé, d'ombre, tout concourt à la réalisation des physionomies : tout y est, non par l'habitude de la science profonde des faisceaux musculaires ou des armatures osseuses, mais par volonté et par observation capable et juste. C'est ce qui a donné à Gavarni de se distraire de sa faconde ordinaire, de ses sujets *gentils,* pour reproduire les loqueteux, les hâves, les repoussants du « bas-fonds » et cela, sous l'influence de l'air britannique (1849). Nous hasarderons qu'ici, l'on songe involontairement par suggestion, au dessin ténébreux de Gustave Doré, un autre caricaturiste, combien génial, celui-là! Mais n'en disons plus, ne voulant ici que noter une impression passagère.

Lorsque Gavarni publie *Thomas Vireloque* et sa vilaine famille, il nous paraît quelque peu désorienté et transformé, car, avant que cette série de pouilleux, de teigneux, de détestables mendiants, s'en aille hideusement sous sa main, semant partout — gâtant un peu aussi le succès de l'artiste — ses misères haineuses, chassée de la Cour de Miracles ou de Saint-George et de White-Chapel, les « mosieu le coupeur de gorge », les balayeux, les portiers, les soulards, gardaient ce caractère de propreté qui a toujours entaché l'œuvre de Gavarni et qui sûrement lui a valu la haute approbation du gros public marqué lui-même, et sans tergiverser, de stigmates indélébiles.

C'est affirmer, que Gavarni a été sans spéculation, par tempérament et par éducation, un agréable caricaturiste. D'ailleurs, la philosophie de Gavarni, sauf dans *Les Enfants terribles,* dans *Les Fourberies de femmes,* dans *Les Petits mordent* et dans plusieurs, est nulle, ou plutôt, est *entière* et parfaite. Gavarni a la perversité de son art. Il caricaturise, mais il aime sa caricature, et son amour est si *coquin,* qu'il nous gagne et que nous adorons ses femmes, ses lorettes surtout, ses étudiants et ses « Clichy ». Et les moutards! C'est là, avec *La Vie de jeune homme, Les Bals, Les Débardeurs,* la partie mutine et captivante de son œuvre. La satire est puérile, pusillanime, complice, et fait mieux ressentir ce que la bohême, l'amour libre et le libertinage ont d'émoustillant, de savoureux et de joliment pervers. Oh! qu'elles sont désirables ces lorettes, et qu'ils sont « chic » ces étudiants et ces artistes! La bonne chère des gourmandises érotiques et des libertés inaliénables nous assoiffe et nous adorons Gavarni qui vient de piquer gentîment au fond de nous-même, la partie la plus délicate, la plus sensuelle, la plus orageuse, la plus contrainte et la moins satisfaite! Voilà mieux, le grand sujet de succès de cet artiste très vaguement moraliste, plutôt amoureux fou des bizarreries et des aventures de la vie que décidé à faire la leçon à ceux que le débordement et l'anarchie tentent!

Ils sont combien capiteux, ces étudiants mal peignés, grotesquement matérialistes et poètes de si suprême et lunatique façon : voire que le Pierrot immortel vit immortellement dans leur cœur! Qu'importe la religion, l'étude et le monde, à l'heure où ils coiffent leurs chevelures mérovingiennes de la casquette crapuleuse et légendaire du Quartier-Latin : ils aiment, ils chantent ou rêvent, ou se prodiguent, et réalisent, pour la plus grande gloire de leur époque, un type parfait et presque nostalgique qui hantera toujours les jeunes hommes capables d'œuvrer insouciamment et de belle joie au nez et à la barbe des goujats et des haineux. Mais aussi, quelle jolie femme se donne à eux et nourrit leur fièvre d'extravagance et d'irrégulière vie! Les *lorettes* se campent à la porte de leur grenier quand le verbe se meurt en la songerie tabagique, et courent leurs sentiers aux jours d'école buissonnière! O Vilon! et vous tous,

les escoliers moyen-âgeux ! quelle danse, quelle fête avez-vous organisée le jour de la première manifestation étudiantesque ? Or, sans doute, avez-vous saturé l'air de ce Quartier célèbre de vos électriques rêves fougueux et irrésolvables, de vos élucubrations funambulesques et tapageuses, et j'usqu'à la mort du dernier poète français, la bohème, l'amour et la poésie chanteront haut et clair vers vos mânes immortellement réjouies !...

Ces lorettes sont admirables et tentantes de grâce et de désinvolture. — Et belles, et plus savoureuses sont celles-ci, dans *Les Débardeurs*, et aussi riches de pîment que les manolas, quoique ce soit, chez Gavarni, toujours et éternellement, le même minois rond et effronté de Parisiennes des faubourgs.

Les femmes de plume sont simplement des malades et de ridicules cuisinières ! Souvent, la caricature de Gavarni est infime à tel point quelle serait nulle sans la légende ; ici, la satire est belle et bonne, d'un goût assez classique et moderne : elle est aussi pure que le comique de Molière. *Les hommes et femmes de plume* sont bien choisis et *tristes*.

Les artistes sentent leur atelier et font un peu oublier leur besogne, pour ne viser que le côté désœuvré, gouailleur, débraillé et malin de leur caractère.

Notre caricaturiste semble avoir mis à contribution tout son savoir de physionomiste pour donner à ses *bourgeois*, non pas justement leur « tape » prudhommesque, mais un cachet d'animalité, c'est trop doux encore, d'imbécilité répugnante ! Ceci, sans se départir de son beau coup de crayon lumineux et agréable.

En somme, la note tragi-comique dans *Les Gens de Paris* est très forte et cette partie considérée dans son œuvre semble la véritable expression du talent de Gavarni.

Quand il traite ses sujets de basse et noire misère — dont nous avons fait section à part — il est un peu en dehors de lui-même, tout en se surpassant et en demeurant appréciable.

Celui qui a créé *Les Etudiants, Les Lorettes, Les Enfants terribles*, est à jamais immortel.

Nous ne pouvons point citer ici, en particulier, et les analyser, et les admirer, certaines de ces planches : elles sont presque en totalité de haute valeur — très personnelles.

Nous engageons ceux des nôtres qui peuvent voir l'œuvre et l'étudier, à la feuilleter avidement, à s'en pénétrer fortement et à rendre hommage, par leur enthousiasme et leur admiration, à Gavarni qui *illustra* ce qui est de plus pur dans la belle et vaillante jeunesse des IRRÉGULIERS.

GEORGES LEBACQ.

Vieux ménage.

—

Où sont les soirs de jadis ?...
Autour du jeune ménage,
Cinq bambins menaient tapage,
— Deux sont morts, trois sont partis...

Père fume et mère prie
Maintenant, au coin du feu ;
Elle, espérant en son Dieu ;
Lui, dégouté de la vie...

Parfois, il vient du bon fils
Une courte lettre aimante ;
Mère pleure et père chante...

Mais, près de ces jours bénis,
Combien de longs jours moroses,
A parler de vieilles choses !...

E. LEJEUNE.



La femme dans l'Inde.

Conférence que M. CHATTERJI, *prêtre indou, en religion* BRAHMACHARIN BODHABHIKSHU, *donna à Bruxelles, à la demande de la Société pour l'amélioration du sort de la femme.*

Comme vous le savez, on m'a demandé de vous entretenir, ce soir, de la question de la femme dans l'Inde. Peut-être y a-t-il peu de questions concernant l'Inde qui aient été aussi complètement mal comprises que celle qui nous occupe. Il est peu de personnes dans le monde occidental qui sachent quoi que ce soit du sort de la femme dans l'Inde. Le nombre de celles qui n'en sont point ignorantes est si restreint, qu'il me faudrait peu de temps pour les énumérer. Il est vrai qu'il a été publié beaucoup de livres à ce sujet, en toutes langues ; mais je crains que les Indous, en les lisant, ne puissent s'empêcher de sourire. On se demande comment ces descriptions et tout ce que l'on lit puisse être publié et donné au monde comme l'esquisse exacte des mœurs d'une nation.

Quoi qu'il en soit, il en est ainsi. La raison en est que peu d'Européens peuvent savoir quelque chose de la vie intérieure des Indous. Les Indous sont très réservés de leur nature ; et ils n'ouvrent leur cœur qu'à ceux qui sont en sympathie avec eux. De plus, leurs mœurs, leur idée sur la propreté et la pureté, sont tellement différentes de celles d'ici, qu'ils ne cherchent pas à se mêler à l'étranger. (Je ne défends pas ceci, ni ne cherche pas à dire si c'est bien ou mal ; je ne fais que constater un fait). Vous trouverez peu d'Indous orthodoxes qui serreront la main à des Européens ; s'ils sont forcés de le faire, ils rentrent chez eux pour se purifier, pour se laver des pieds à la tête, parce que, dans leur opinion, l'Euro-

péen n'est pas pur. L'Indou croit qu'après ses repas il ne lave pas ses mains. Tous les restes de ses repas y adhèrent et se gâtent. Cela, au point de vue indou, n'est pas tolérable. Ces choses là et beaucoup d'autres, notamment manger de la viande, boire de l'alcool, tiennent l'Indou très éloigné du monde occidental. Voilà pourquoi les visiteurs européens qui vont aux Indes ne voient que les dehors de la civilisation indoue, les rues ouvertes et les mauvais lieux de notre pays; mais ils ne peuvent connaître la vie intérieure de l'Inde. Alors ils reviennent, qu'ils soient voyageurs ou missionnaires, et écrivent de gros volumes en donnant des descriptions « exactes » de la vie indoue. Et beaucoup de monde les prend pour réelles. Supposez que je vienne dans votre pays et que je n'examine que le mauvais côté. Supposez que jamais je ne doive rien connaître de la vie de vos classes élevées; que je recueille toutes mes informations aux coins des rues, et que je retourne aux Indes pour écrire un livre sur les mœurs occidentales. Trouverez-vous cela correct? Si cela ne vous semble pas juste, je ne vois pas pourquoi vous prendriez les récits superficiels des Européens concernant la vie indoue comme corrects. Vous avez bien peu de choses donnant une idée exacte de l'Inde et surtout de la femme; et lorsque je parle de la femme dans l'Inde, je parle de la femme de l'Inde; car l'Inde est le pays des Indous, quoique, à ce moment, il y ait beaucoup de Mahométans et quelques Parsis. Je chercherai donc à vous exposer quelques idées sur la vie des femmes indoues. — Je vous étonnerai peut-être en disant qu'il n'y a pas de contrée au monde où la femme est considérée avec autant de révérence qu'en Inde. Je vous le dis en vérité, avec révérence. Vous hésitez à appeler Dieu : Mère. Avez-vous quelque secte entre vos églises qui révère Dieu comme Mère? Quiconque adorerait Dieu comme Mère serait considéré ignorant. Aucun esprit pensant ne peut attribuer un sexe à la Divinité, c'est pourquoi, lorsqu'on parle de la divinité sous le nom de Père, ce n'est qu'au sens figuré. Si vous pouvez vous servir du langage figuré et l'appeler Père, qu'est-ce qui pourrait vous empêcher de l'appeler aussi Mère? Cependant, jamais ce nom de Mère n'a été employé pour désigner la Divinité. Cela seul montre que la maternité y est quelque chose de moindre que la paternité. Allez en Inde, et vous trouverez des milliers et des milliers d'individus adorant la Divinité sous le symbole de Mère. Pour eux la Maternité est aussi digne de révérence que la paternité. De ce seul exemple, très superficiel, vous voyez quelle est la position de la femme dans l'Inde. La Divinité elle-même peut y être considérée comme principe féminin maternel de l'Univers.

S'il y a aux Indes des gens qui considèrent la Divinité comme n'ayant pas de sexe, s'il y a aussi des hommes et des femmes qui adorent la Divinité sous le titre de Père, il y a cependant tout autant de personnes qui adorent cette Divinité universelle sous le nom de Mère; et l'effet de ceci a été très grand sur la vie des Indous. Elle force l'Indou à considérer le sexe féminin comme quelque chose de sacré. Depuis les temps les plus reculés, depuis le commencement même de la civilisation indoue, il y a des milliers d'années, la femme a toujours occupé une position très élevée. Je ne sais pas si dans vos écritures saintes il s'en trouve qui aient été écrites par des femmes. Je ne le crois pas. Allez aux Indes, et vous trouverez quelques-uns des plus beaux hymnes des Védas, quelques hymnes des Upanishads faits par des femmes; vous les trouverez provenant de l'esprit féminin. Il était permis à la femme d'agir comme prêtresse. Elle pouvait occuper les positions les plus élevées dans sa capacité comme philosophe. Dans l'Inde ancienne, nous trouvons beaucoup de philosophes féminins, des femmes d'une portée morale et intellectuelle des plus élevées. Si vous prenez l'un des Upanishads traduits en français, vous trouverez qu'un certain roi, Janaka, réunit une grande assemblée de tous les grands esprits du pays. Tous les philosophes y sont invités. Il y a aussi des femmes prenant part à l'Assemblée dans l'enceinte; tant les femmes assistaient à toutes les grandes réunions. Mais elles ne s'y mêlaient jamais avec promiscuité; elles se tenaient à une place spéciale et écartée de la place des hommes; et là elles se rendaient pour assister aux discours et discussions les plus hautement élevées et transcendantales. Eh bien! dans cette assemblée, sous les auspices du roi Janaka, nous trouvons un grand discours entre Gakavaljar, le plus grand philosophe et Garki, une femme. Cette femme discutant des questions métaphysiques, des plus hautes, avec le plus grand des philosophes de l'Inde a été même reconnue par les savants de l'Occident. Les pensées qu'elle a émises dans cet Upanishad ont su satisfaire les penseurs de tous les temps. Ce philosophe est donc questionné par une femme et enfin se trouve acculé. Il termine en disant : « Ne demande » pas une telle question; ces questions sont trop au » de là du royaume de l'intellect et de la pensée » humains. Tu me questionnes sur un principe qu'au- » cune pensée humaine ne peut approfondir; une » question qu'aucun esprit ne peut saisir. Vois, Garki, » ta tête peut avoir le vertige, car tu es montée à une » telle hauteur de la pensée ». Telle fut la réponse d'un des plus grands philosophes de l'Inde à une question posée par une femme. Cela peut vous montrer jusqu'à quelle hauteur l'intellect de la femme a pu s'élever dans mon pays natal.

(A suivre.) MACHARIN BODHABHIKSHU.

In manus.

—

Malheureux celui-là, plein de naïveté,
Qui, désirant connaître enfin la vie humaine,
Quitte son rêve un jour pour descendre en l'arène
Où l'homme étale à nu sa monstruosité.

Hélas! j'ai bien pleuré ma curiosité
Voyant qu'à mon amour on opposait la haine
Et que, la chair étant l'idole souveraine,
L'âme ne songeait plus à son éternité!

La fatigue m'accable ainsi qu'un anathème;
Et je reviens à toi, cœur indulgent que j'aime,
Heureux de retrouver ton sourire si doux;

Plus heureux de pouvoir, loin des hordes cruelles,
Remettant mon destin dans tes mains fraternelles,
Reposer à jamais mon front sur tes genoux.

JULIEN ROMAN.



Chronique Scientifique.

APERÇU GÉNÉRAL

—

La chronique scientifique du *Thyrse* n'a pas la prétention d'exposer tous les progrès réalisés par l'activité humaine dans les diverses branches de l'Art, des sciences expérimentales et des sciences appliquées.

Elle se bornera à signaler, en les accompagnant des développements nécessaires pour en donner une idée exacte, les nouveautés les plus saillantes.

C'est ainsi que nous intéresserons le lecteur aux travaux actuels des chercheurs. Les questions pendantes ne manquent pas, et ce sera la caractéristique de notre siècle d'avoir soulevé les problèmes les plus ardus et d'avoir donné à beaucoup d'entre eux des solutions satisfaisantes.

Prenons des exemples : dans ces derniers temps s'est posée la question des notions relatives à la connaissance de l'atmosphère terrestre. Certes, il y a dix ans, nous croyions être parfaitement renseignés sur la composition et les propriétés de ce fluide qui nous entoure, nous imprègne et nous fait vivre. Il a suffi qu'un philantrope intelligent se demande si nous savions bien tout à propos du fluide vital, pour que, de tous côtés, les découvertes abondent.

En 1894, Thomas Hodgins, citoyen de Long-Island, faisait don à la Smithsonian Institution de Washington d'une somme de un million. La rente de ce capital doit être exclusivement consacrée à l'étude des propriétés de l'air atmosphérique. Les fondations Hodgins s'adressent à tous les chercheurs, sans distinction de nationalité.

Depuis cette époque, les découvertes les plus inattendues se sont produites : de nouveaux gaz ont été trouvés, faisant partie de l'air respirable et jouant un rôle dans les fonctions de l'organisme; l'étude des courants aériens a permis d'établir des théories nouvelles, celle de Duponcin, par exemple, sur la circulation des couches atmosphériques à la surface du globe; enfin l'aviation et la navigation aérienne touchent presque au but des recherches les plus audacieuses. Il faudrait, actuellement, des volumes pour exposer les résultats féconds de ce concours d'émulation et faire entrevoir les points encore obscurs, tels que les actions mystérieuses de l'atmosphère sur les corps terrestres. Ainsi, l'on sait que le changement de la densité ou de la pression de l'air en un lieu, est liée à l'apparition de certains phénomènes, tels que les explosions de grisou, les tremblements de terre. C'est même cette remarque qui a permis à Egger et Reuter de construire le « Grisoumètre avertisseur », grâce auquel des centaines de vies humaines sont épargnées chaque année.

Dans le même ordre d'idées, nous sommes portés à donner des causes semblables à la série des explosions de poudrières qui viennent de se produire en France, en Allemagne, en Autriche, en Belgique et en Russie. Il doit y avoir là une cause liée à l'état de l'atmosphère et qui nous échappe encore. Cela nous semble, en tous cas, plus admissible que les accusations de trahison que l'on a lancées à ce propos. On dirait que les peuples, névrosés par des luttes intestines, par une civilisation outrancière, ont besoin, pour cacher leurs faiblesses, de donner, à grand renfort de clameurs, ces spectacles des dégradations et des exils.

Cela nous montre que, contrairement au principe philosophique : « toute énergie se transforme, sans jamais se perdre, » l'énergie humaine, elle, finit par s'user. Et c'est ici que s'ouvre un vaste champ d'investigations, où nous comptons entrer plus tard.

Les forces physiques, au contraire, semblent acquérir, en se transformant, des propriétés de plus en plus nouvelles, de plus en plus étonnantes. Il suffit, pour s'en rendre compte, de se rappeler la rapide évolution de la science électrique en notre fin de siècle. On se souvient encore des rudiments auxquels se réduisait toute cette science il y a trente ou quarante ans. Aujourd'hui, l'ensemble des expériences et des applications s'en est tellement augmenté, qu'il faut la vie d'un homme pour l'embrasser.

Qu'il y a loin de l'arc voltaïque et des séances de l'abbé Nollet, du télégraphe d'Ampère et de la bouteille de Leyden, aux appareils actuels d'éclairage, de télégraphie, de téléphonie et de motricité! Encore, les côtés les plus intéressants sont-ils à peine ouverts à notre curiosité : Voici que Tesla transporte la lumière, sans intermédiaire, à des distances indéterminées, voici que Röntgen nous fait voir l'invisible, voici que Marconi nous donne la télégraphie sans fil!

En revoyant rapidement ce décours d'une évolution de trente ans, on se rappelle involontairement cette brave vieille du Jardin des Tuileries, assistant à la première ascencion d'une montgolfière et s'écriant :

« Mon Dieu! Ils trouveront le moyen de ne plus mourir!... Mais, alors, je serai morte!... »

En réalité, nous n'irons pas aussi loin. Cependant, la science médicale, si décriée de nos jours, ne cesse d'avancer vers l'Idéal. Elle ne se pose pas un vain but, elle ne croit pas à la possibilité de ne plus mourir, mais elle veut que l'on meure le plus tard et le plus doucement possible.

Aujourd'hui, grâce aux efforts des savants, modestes fourmis ignorées, qui travaillent au fond des laboratoires du monde entier, nous savons ce que c'est que la maladie; nous savons quel est l'ennemi, comment il nous attaque, nous envahit et nous tue; nous savons quels sont nos moyens de défense, et les découvertes scientifiques viennent de temps en temps les renforcer. En effet, l'idée géniale de Pasteur a porté ses fruits : à la malaria, à la fièvre jaune, à la peste, autant de fléaux, nous opposons de victorieux serums. Le cancer, même, semble aujourd'hui sur le point d'être dompté, et, il y a quelques jours, le docteur Roux, après nous avoir muni contre la diphtérie, nous donnait un moyen d'entraver le tétanos, cette affreuse maladie qui semblait devoir résister à toutes les médications.

Du côté de l'hygiène, les progrès ont été aussi nombreux, aussi importants. Si le problème de l'alimentation par l'azote à

extraire des milieux où nous vivons, — utopie, sans doute, mais utopie splendide, — n'a pas été résolu, la science et la charité, unies dans un même désir du bien, sont parvenues à créer d'autres ressources.

Citons en passant l'*Œuvre Nouvelle*, cette institution d'un entier désintéressement, qui permet de laisser à la mère l'enfant malade, relève le prestige de cette mère au sein de la famille, lui enseigne ses devoirs et lui remet, lorsque la nature le lui a refusé, le lait nécessaire à l'alimentation de son cher bébé.

L'alimentation rationnelle des adultes a fait des progrès analogues : il serait difficile, en effet, de renfermer sous un plus petit volume, plus de richesse en principes nutritifs, que l'on en rencontre dans certaines préparations industrielles de la dernière heure. Nous ne citerons que l'un de ces extraits de viandes que l'on trouve dans le commerce; c'est l'un des meilleurs et le dernier paru : le *Vir*. Le *Vir*, préparé de telle façon que les matières non assimilables en sont éliminées, renferme, sous un volume très restreint, les proportions de carbone et d'azote nécessaires à une alimentation rationnelle.

Ces progrès, ajoutés aux plus récentes innovations dans les autres branches de l'hygiène, vont permettre de donner aux classes ouvrières des habitations saines, des aliments sains et à bon marché, des ateliers vastes et bien aérés, répondant aux desiderata de la science moderne.

Tels sont les principaux points des connaissances humaines sur lesquels nous nous proposons d'attirer l'attention du lecteur, en profitant de l'espace qui nous est réservé dans les colonnes du *Thyrse*, pour y donner notre note pratique, à côté de la note littéraire et idéale.

Dr Em. Lejeune.

Livres nouveaux.

La petite Cigale, par Gabrielle Max (Lacomblez). — Le titre est parfaitement choisi. C'est là une petite cigale, bien jeune encore, sans doute, car son chant ne porte guère haut. Petite cigale rêveuse, éprise des choses qui n'existent pas, d'un amour imaginaire qu'on voudrait sans doute réel? C'est comme la Jeune Fille à la poitrine plate de la princesse d'Este, elle attend silencieusement toujours celui qui ne vient pas. Celle-ci chante, assez banalement souvent, un peu faux parfois, mais sa chanson nuptiale — ô pouvoir de l'évocation ! — débute par une strophe (en prose) d'un charme délicieux. C'est déjà beaucoup, pour une petite cigale...

—

Le Collier d'Opales, par Valère Gille. — On sait que M. Valère Gille est le défenseur de la forme. Il fut, à la Jeune Belgique, un de ceux qui bataillèrent pour elle, et qui essayèrent de la garder des atteintes du polymorphisme, ce fléau qui aujourd'hui a bien perdu de sa vitalité, et de son arrogance surtout, car celle-ci était plus menaçante que celle-là n'était dangereuse. Nous devons remercier M. V. Gille d'avoir aidé à la disparition du monstre.

Mais M. Gille, d'après ce que je vois par son nouveau volume de poésies, pêche précisément du côté opposé à celui des verlibristes. Je ne veux pas dire que la forme soit trop rigoureuse, évidemment, ni lui reprocher sa maîtrise quant au métier.

J'entends que tout ce livre ne contient que du métier, que partout on y voit la forme, et rien que cela. — Dans un congrès littéraire, l'auteur de la *Cithare* rappelait le mot de Leconte de l'Isle, et il s'en servait comme argument : « Dès qu'il y a pensée, il y a forme ». Parfaitement; mais je ne pense pas que cela veuille dire que dès qu'il y a forme, il y a pensée. Et la preuve en est dans *le Collier d'Opales*, où chaque vers est bien venu, souple, où la rime est soignée avec beaucoup de souci, où toutes les règles prosodiques sont admirablement respectées; malheureusement, on ne peut y voir rien autre, pas même du sentiment; on croirait parfois en trouver; on s'aperçoit vite qu'il n'y a qu'un habile emploi de beaux mots. Encore une fois, la forme est impeccable; mais qu'il y a-t-il dedans? — Du vent.

J. R.

—

Reçu :

Théatre : *Le Mort, Les Mains, Les Yeux qui ont vu*, par Camille Lemonnier. (Ollendorf, Paris).

Cantilènes, par Fernand Bischops. (Lebègue & Cie, Bruxelles.)

Petite Chronique.

Le *Thyrse* remercie les revues et les journaux qui ont bien voulu annoncer sa naissance.

—

Nous informons nos abonnés et annonciers que nous mettons nos quittances en circulation.

Nous les prions d'y réserver bon accueil afin d'éviter des retards dans l'envoi du journal ainsi que des frais inutiles.

Les abonnés dont le journal ne leur parviendrait pas en temps utile sont priés de nous en aviser aussitôt afin que nous puissions prendre des mesures pour que le journal leur soit remis régulièrement.

—

Musique. — Nous nous plaisons à signaler la constitution d'un quatuor à archets plein de promesses. Il est composé de MM. Wagmans, Schmidt, Ecrepont et Linthe. La valeur de ces artistes nous fait bien augurer de l'avenir de ce quatuor.

Quoique organisé depuis peu, ils s'est plusieurs fois déjà produit avec succès, notamment à la fête artistique organisée à la Grande Harmonie, le 26 février dernier, par l'Harmonie du Peuple, et plus récemment en province.

« Le quatuor Wagmans, dit un organe local en rendant » compte de cette dernière exécution (quatuor de Haydn et » de Mendelssohn) joue juste, articule à point, a un ensemble » harmonique où rien ne dépasse et où *tout est cependant mis* » *en valeur*. Aussi le public n'a-t-il pas ménagé ses applaudisse- » ments et le succès de cette intéressante soirée a-t-il été aussi » franc que mérité ».

Nous aurons d'ailleurs le plaisir d'entendre ces Messieurs à la Conférence qu'organisera le *Thyrse* sous peu.

Espérons que ce quatuor aura la vie plus longue que tous ceux, combien nombreux, que virent naître les habitués des séances de musique à Bruxelles.

Correspondance.

Mlle Eug. V. — Nous avons lu avec plaisir la poésie que vous nous avez fait parvenir. Elle paraîtra dans un prochain numéro.

M. Edm. Huyten Dew.... — Vos manuscrits sont à votre disposition. Venez les reprendre un mercredi ou un samedi après 6 heures. Nous vous dirons ce qu'il y a à faire. Bien à vous.

A. Berthel. — Le journal étant déjà composé, vos manuscrits seront discutés pour le prochain numéro.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

Première Année TOME I 1er JUIN 1899 N° 3

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION : Rue Jourdan, 185, Bruxelles.

ABONNEMENT :
Belgique . . . . . 5 francs par an.
Étranger . . . . . 7 francs par an.
L'abonnement part du 1er Mai.

ADMINISTRATION : Rue de Savoie, 24, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Henry Becque.

—

Une catastrophe encore, pour Nous! Remords cuisant aussi, pour ceux qui comprendront trop tard; pour ceux qui se sont acharnés à tomber ce paisible et dédaigneux ouvrier, qui ont manifesté en tous temps, à tous propos, une haine ou une indifférence criminelles pour le cher et suprême métier du Verbe. Indifférence ou haine : vains sentiments nés de l'impotence. — Désespoir, pour Nous, qui nombrons nos Sublimes Maudits. Les voilà tous, avec leurs vastes fronts chargés d'ennui et de puissance; maintenant, parmi eux, autre triste et magnifique visage, Henry Becque : *maudit* aussi, pour avoir dépensé trop de temps à la recherche fiévreuse d'une vocation inutile, quand l'éternel esprit du Vrai tourmentait le travail de son intelligence; *maudit*, pour avoir œuvré si bien et trop peu; *maudit*, enfin, parce qu'il a subi stoïquement, le mépris stupide de la foule, pour laquelle le prêche ou l'étal parfait des Beautés ne prévalent que si cette publication supérieure flatte sa médiocrité ou, sournoisement, ses vices.

Le châtiment de la conscience, pour cette foule, est nul — hélas! — ne l'invoquons plus : l'avenir admettra Henry Becque : son théâtre réclame un public érudit, sensible, *attentif* et passionné de l'extrême commerce des esprits.

Nous comprenons bien, que le tour puissant et impeccable de la phrase de Becque a démonté les flaneurs et les inaptes encombreurs des parterres; nous comprenons bien que cette comédie psychologique, la moins mouvementée possible, a fatigué les abonnés du bruit et de la gesticulation. Il force trop ces spectateurs à scruter, à motiver sa valeur propre d'artiste et de penseur. Les personnages tiennent trop bien leur rôle — dès le début —, ne se permettent aucune digression bouffe ou sentimentale : ils vivent une vie adéquate à leur physionomie et marchent sans broncher sous la volonté active et maîtresse qui les a créés. Le naturalisme *pur* n'a pas encore acquis droit de cité, là où l'élite des beaux esprits tient cour, et Becque a subi sa condamnation avec ceux qui innovaient; mais, comme Becque était un tranquille, il l'a subie plus dure!

Nous ne parlerons pas de *Sardanapale*, un opéra comme tous les autres. Dans *l'Enfant prodigue,* l'idée a manqué le coche, et s'est oubliée, badaude, au milieu de quelques types de nécessaire caricature et trop connus — sujets de scènes sans portée, de burlesques situations où les quiproquos, un peu lourds, remplacent la morale mort-née ou vulgaire. L'idée a manqué le coche! *Michel Pauper :* vigoureuse expression, métier solide déjà; mise en relief et bonne tenue des caractères à travers une proposition sociale, avec, cependant l'amère et juste désillusion, la constatation utile d'un impossible : le rapprochement de deux castes *vicieuses*. — *Les Corbeaux*. Ici, la trame est irréprochable; dès son entrée en scène, on démasque et qualifie chaque personnage, son jeu est net et sans faiblesse. L'impression est extrême et obsédante; au premier acte, un malaise profond, une angoisse vous saisit : vous pressentez une catastrophe : cette sensation d'irrémiscible fatalité — comme une douleur — ne vous quitte plus. Quelle haine vous prend contre ces rapaces, légalement autorisés! Cette magnifique et parfaite comédie, riche de constatations réelles, est d'une morale élevée, essentiellement humanitaire : c'est un chef-d'œuvre, nous le sentons. — Dans *La Parisienne,* il n'est à voir, à notre avis, que le portrait de la femme perfide, le beau et sûr métier de Becque : l'histoire des branchiers étant vieille et même, en passant par Boccace et Brantôme. Vient *Les Honnêtes femmes :* portrait aussi et moindre duplicité, presque justifiée. Puis, *La Navette,* un peu vaudeville, mais spirituelle et pleine de hardiesse au point

de vue de la répétition des mêmes scènes et des mêmes propos. A citer, *L'Enlèvement*, *Le Départ* et quelques pièces un peu faibles.

Nous ne verrons pas *Polichinelles*...

Pour Becque, tous les hommes sont frivoles, intéressés, brutaux; mais les femmes leur rendent des points dans leurs petites infamies, sauf une, la mère de famille, qui se lève, immaculée, dans ce milieu répugnant, inquiète, humble et toujours *simple*, « admirable comme toutes les victimes. »

GEORGES LEBACQ.



Le Réveil de l'Esprit.

(FRAGMENTS)

A Maurice-J. Lefebvre.

I

Terne est le prisme et morne est toute vision;
Et la noble candeur, mère de l'allégresse,
S'est enfuie à jamais; et la divine ivresse
Au fond du gouffre, sombre avec l'illusion.

L'ombre des jours futurs envahit l'horizon.
Adieu, le bel espoir qu'en esprit l'on caresse!
L'âpre fatalité, monstrueuse et traîtresse,
A versé dans mon cœur son terrible poison.

Le découragement, plus lourd qu'un anathème,
A détruit ma ferveur pour les êtres que j'aime,
Chacun ayant déçu mes rêves contristés;

Et j'attends avec fièvre un suprême déluge
Car la vie, au milieu des mortels infectés,
N'étant qu'un vain combat, la Mort est un refuge.

II

Destin, ton geste sombre éteignit le flambeau
Et l'insondable nuit s'établit dans mon âme;
Il n'est plus une étoile, il n'est plus une flamme
Pour me guider encor dans le chemin du beau.

O ténèbres! la vie a l'aspect du tombeau...
Toujours le front se heurte à l'ironie infâme
Et l'aspiration, rare et puissant dictame,
Se meurt, avec l'orgueil qui n'est plus qu'un lambeau.

Puisque le crêpe rend l'Idéal invisible
De qui les grands yeux clairs au sourire indicible
M'étaient une lumière où le rêve vibrait,

Je renonce à ce monde où l'ombre est souveraine
Et je t'adjure, ô Mort, sans crainte ni regret,
De m'accueillir enfin dans ton aube sereine.

III

Dans l'ardente clarté que l'œil spirituel
Seul peut apercevoir, qui l'enchante et l'oppresse,
Au plus haut de l'azur où mon trône se dresse
Entouré des splendeurs du rêve universel

Ont retenti vos pleurs. Et l'Être essentiel,
Ému par votre plainte et par votre détresse,
A senti palpiter sa divine tendresse,
Son amour plus profond que l'inscrutable ciel.

Me voici devant vous. Mon cœur, où vit le monde,
Source de paix pour ceux en qui le mal abonde,
Change le doute amer en infrangible espoir.

Parlez! Le calme plane et l'heure est solennelle;
Sans borne est ma pitié, sans borne est mon pouvoir,
Et pour toute douleur la Muse est maternelle.

JULIEN ROMAN.



Manamava

CONTE AYMARA

L'empire des Incas fut fondé par Manco Capac et sa femme Mama Oello, tous deux d'origine Aymara, c'est-à-dire descendants d'une race blanche signalée depuis les temps les plus reculés de l'histoire américaine. (A. d'Orbigny).

Ils s'étaient présentés comme des enfants du Soleil, envoyés pour tirer les Péruviens de la barbarie.

« Le Gouvernement péruvien devait à la religion son esprit et ses lois. Ses préceptes étaient reçus comme des oracles sortis de la bouche d'une divinité. Le peuple regardait les descendants de l'Inca avec le respect dû à des étres d'un ordre supérieur. Toutes les volontés de l'Inca étaient celles de son pére, le Soleil. Son autorité était absolue, c'était un acte d'impiété de s'y opposer.

« Il faut regarder comme une autre conséquence de cette liaison de la religion avec le Gouvernement, la peine de mort infligée à tous les crimes, indistinctement. Ce n'étaient plus des désobéissances à des lois humaines, mais des insultes à la Divinité. »

(ROBERTSON. — *Histoire de l'Amérique.*)

Le conte qui suit est une adaptation des mœurs des Incas, telles quelles nous sont rapportées par des observateurs témoins de cette civilisation : Gareilasso de la Véga, Orozco, Acosta, etc.

La fille du grand prêtre Algoamaxalotl a frappé trois fois de son front sans rides les trois marches du saint lieu.

Elle a baisé, dans sa route longue, tous les vieux tamarins écorchés par la foudre.

Elle s'appelait hier Manamava, la blonde fille du grand-prêtre.

Elle s'appelle aujourd'hui Batou-Mana — fille sacrée, — comme toutes les filles du temple haut.

Elle servira le grand-prêtre et ne l'appellera plus père.

Elle lui lavera les pieds, qu'elle essuira dans ses cheveux.

Elle préparera son lit de fine soie, qu'elle chauffera dans les nuits du mois des tempêtes.

C'est ainsi que le veut la loi d'en haut!
Allez, nouvelle Batou-Mana!

* * *

Le fils du grand chef N'manami Sourki a relevé la flèche empoisonnée.

Les vallées des monts ont retenti au loin de son cri de guerre.

Il a passé comme une trombe qui déracine les arbres, vide les rivières, ébranle les montagnes.

Son pied ferme vient d'écraser le front du grand chef des Charcas, et la terre lui appartient.

Dans la forêt sombre et funèbre, immense comme l'Océan, ses ennemis se sont enfuis.

La forêt ne les rendra plus, car elle est un monstre aux mille bras portant chacun mille gueules.

Il a dompté le chef des chefs! Glorifions-le!

* * *

Le fils de N'manami Sourki revient triomphant vers le temple-haut.

Il a voué à Gologoloth le tonnerre qui gronde en ses mains.

Ce tonnerre est d'or pur. Il brille comme un soleil en mille jours; son éclat fascine et tue, car c'est l'arme d'en-haut.

Le vainqueur brandit l'arme terrible et son âme se réjouit. Bientôt ses yeux découvrent les porphyres éclatants du temple.

La foule entoure son passage, craintive.

Les prêtres l'attendent au parvis.

La troupe des Batou-Manas entoure de ses soins le Grand-Prêtre et les vieux prêtres saints.

Sur les trois marches du parvis, trois sonneurs de trompe annoncent l'arrivée du héros; leur souffle fait trembler les voûtes et les saintes prêtresses, du fond du temple, y répondent de leurs cris.

* * *

La Batou-Mana Manamava, à côté du Grand-Prêtre, soutient ses bras élevés, défaillants.

Elle est belle, la Batou-Mana, car les pierreries n'ont pas l'éclat de ses yeux et les eaux du Puro n'ont pas la transparence limpide de son regard.

Elle est belle, la Batou-Mana, car le lait des génisses sacrées n'a pas la blancheur de son front et de son sein, et l'écorce du tamarin fraîchement enlevée, n'a pas la brillante couleur de ses lèvres et de ses doigts.

Elle est belle, la Batou-Mana, car le mois des biches n'a pas de couleur fauve comparable à sa chevelure et les crinières des lestes cavales errantes n'ont pas sa longueur.

Le fils de N'manami Sourki l'a vue et son œil est rêveur.

Le vainqueur des Charcas est beau, car le puma féroce n'a pas de rugissement plus terrible que son cri, lorsqu'il bondit à sa victime, et le loup très rapide n'atteint pas sa vitesse.

Le fils de N'manami Sourki est beau, car son front est lisse comme l'onde qui s'accumule dans les larges feuilles de la coupe des pampas, et sa poitrine a retrouvé son calme comme les eaux du grand lac après la tempête. Comme le ciel après l'orage, son visage est serein et brille.

Le vainqueur des Charcas est beau, car il a de larges épaules comme des portes de temple et sa taille est si grande qu'il ressemble au cactus gigantesque dans une plaine d'herbes sèches.

La fille du Grand-Prêtre Algoamaxalotl l'a vu et le pourpre pudique envahit son visage.

Elle évite les yeux du vainqueur des Charcas, mais un charme l'obsède et leurs yeux se rencontrent.

Tel le serpent Lantanaxil, enroulé sous un arbre, fascine du regard le faible oiseau qui tremble.

Malgré lui, on le voit descendre de branche en branche, poussant des cris plaintifs.

Le regard le domine et son dernier saut le jette au monstre.

Ainsi le regard du guerrier fascine la Batou-Mana.

Elle a senti son cœur défaillir et la main qui cache ses yeux, s'éloigne, malgré elle, à la rencontre du vainqueur....

Elle a péché, la fille du Grand-Prêtre!

Elle était consacrée, et son cœur a tremblé.

Des Saints Vieillards, soudain, les bras se sont élevés, réclamant justice et châtiment.

Elle est perdue la belle Batou-Mana.

Sa mort se lit dans les yeux de la foule où la crainte fige les regards; et s'entend dans les cris des vieillards, comme la perte des batailles s'entend au son voilé des trompes fendues.

Pour tuer le puma qui ravage les troupeaux, les chasseurs exposent, sur son chemin, un agneau.

Tel le puma qui ne craint point la foule des chasseurs, et, les bravant, enlève sa victime, tel, et plus rapide et plus fort, le fils du grand chef a saisi la pâle Batou-Mana.

D'un bond il a franchi les rangs pressés de la foule et de son cri terrible la vallée retentit.

Sa voix s'éteint à mesure qu'il s'éloigne, et les prêtres d'en-haut, les bras élevés appellent la vengeance.

Mais le fauve qui sent dans le vent la poursuite acharnée, a plus d'un repaire et sa course est puissante.

* * *

Sur le parvis, les trompes se sont tues, et, dans la foule, l'allégresse est tombée.

Dans les forêts, au loin, le cri ne s'entend plus.

Grave, les yeux terribles, le Grand-Prêtre Algoamaxalotl s'avance et dit :

« L'immensité des bois garde bien ses secrets et l'abîme profond, que chaque pas approfondit, garde bien ses victimes!...

« Le fils de N'manami a fait un crime que la loi d'en-haut punit de mort.

« L'Amour ne les fera pas vivre et la faim les tuera!...

« Qu'ils soient maudits!... »

Ainsi parla le Grand-Prêtre avec fureur et le peuple cria trois fois :

« Malédiction! Malédiction! Malédiction! »

EM. LEJEUNE.



Ave.

Comme les lys rêvant dans la splendeur des soirs,
Près des lacs étoilés que nul souffle ne ride,
Votre âme est paisible et candide.

Sous vos pas, au jardin des mystiques espoirs,
Au rayonnant jardin de calme et de jeunesse,
Fleurissent les fleurs d'allégresse.

Fée au regard charmeur, Reine de pureté,
Onde vivifiante où ma peine se noie,
Vous êtes ma force et ma joie.

Vous êtes le printemps et la sérénité,
L'aurore, le sourire et la douce parole,
La bonne chanson qui s'envole.

Ange aux yeux de Joconde, éblouissants miroirs
Réflétant confiance et suprême noblesse,
Ange qui chassez ma tristesse,

Comme les lys rêvant dans la splendeur des soirs,
Près des lacs étoilés que nul souffle ne ride,
Votre âme est paisible et candide.

MAURICE-J. LEFÈVRE.



La Musique pittoresque.

La Nature attire invinciblement à elle l'esprit des artistes primitifs; elle les subjugue entièrement, leur enlève jusqu'à la notion de leurs originalités sentimentales individuelles. Les arts primitifs sont de pure observation; ils tendent vers une imitation complète des formes naturelles, et le degré de servilité de l'art à ces formes semble le critérium des œuvres. Ainsi, une période de réalisme se rencontre à l'origine des arts; la sculpture débute, en Egypte, par les écoles memphites, en Grèce, par les toreuticiens, les sculpteurs d'athlètes des écoles archaïques d'Attique et d'Egine. Nous savons, par les légendes grecques, que les peintres du v[e] siècle exitaient l'admiration de leurs contemporains par d'habiles trompe-l'œil; les poèmes du cycle homérique sont plus descriptifs que lyriques. Il n'est pas jusqu'aux premiers monuments de l'art architectural qui ne trahissent ces préoccupations réalistes : les spéos, les pyramides, les labyrinthes procèdent des premières habitations naturelles; et parmi les éléments architectoniques principaux que nous ont laissés les Grecs, il en est qui dérivent directement des formes de la nature : ainsi la colonne, avec son stylobale, son entasis, son tailloir ou son chapiteau à décoration végétale continue le tronc d'arbre, soutien de la hutte des générations barbares.

C'est donc là un phénomène bien particulier : au contraire des autres arts, la musique ne fut point réaliste en ses prolégomènes. Il y eut sans doute, à ces époques confuses où nous plaçons les premiers balbutiements artistiques, des tentatives d'imiter fidèlement les bruits les plus caractéristiques de la Nature : le chant des oiseaux, le cri des animaux familiers, le fracas du tonnerre; mais ces essais s'arrêtèrent là; la musique n'en sortit pas. Elle se développa suivant un autre principe : l'accentuation poétique. Chez les peuples antiques, la musique apparait toujours auxilliaire de la parole. On peut se rendre compte, par l'étude des diverses phases du chant grec, de l'influence de la langue sur la détermination des formes expressives de l'art musical. C'est d'abord la déclamation des aèdes, puis le récitatif des tragiques, enfin, les révolutions d'Olympus et de Terpandre amènent l'épanouissement mélancolique qui caractérise l'époque alexandrine.

Ainsi, une direction initiale a éloigné les moyens d'expression de la musique des réalités; ils sont presqu'entièrement une création de l'homme. La langue musicale s'est constituée pour être le véhicule des pensées, des émotions, des sentiments, non celui des sensations; on pourrait dire qu'elle est, cette langue, métaphysique, spirituelle; elle relève, ainsi que le constate Hégel, de la notion de rapport, de nombre, de temps, non, comme les arts plastiques, des notions plus grossières d'espace et de teinte. La Nature n'offre rien de semblable aux formes musicales : l'imitation directe est donc une source d'inspiration entièrement fermée au musicien. La musique est un art symbolique; elle ne peut prétendre au réalisme absolu; la nature qu'elle peint est une nature imaginaire, analogique. Si le trille de la flûte éveille en nous la sensation fraîche d'une ritournelle d'oiseau;

si le nasillement du hautbois évoque des paysages arcadiens peuplés de troupeaux et de pâtres sonnant des pipeaux, si le fracas des timbales fait naître l'idée de l'orage; cette compréhension est indirecte; elle est subordonnée à une préalable initiation; elle n'a lieu qu'à la faveur d'une foule d'associations d'idées, de sensations, et de conventions artistiques auxquelles s'est habitué l'esprit.

La musique initiative exige en outre certaines conditions pour naître et se développer : elle demande un art musical, dégagé complètement des formes poétiques, devenu purement instrumental, et son développement requiert les éléments divers de timbres et de sonorité de l'orchestre. Elle n'entre donc véritablement dans le grand art qu'avec Haydn; mais bien avant le dix-huitième siècle la nature a inspiré les musiciens, et leurs tentatives, naïves parfois, parfois savantes, présentent un intérêt au moins égal à celui des pages magistrales qu'elles précèdent.

Avant d'aborder la musique instrumentale, il faut signaler, dans le chant grec, des essais très caractéristiques de pittoresque. Le chant semble impropre à revêtir ce double caractère d'accentuation poétique est de description physique; cependant, l'esprit grec, cet esprit de mesure et de réalisme, s'est reflété dans hymnes comme dans la statuaire et dans l'art monumental : le chant grec cherche à exprimer les sensations auditives, parfois même des sensations visuelles, en rapport intime avec le sens poétique.

On pourrait en donner une foule d'exemples puisés au hasard dans les quelques hymnes qui nous sont connues. Ainsi, dans la seconde hymne à Apollon — ode hyporchème de la période alexandrine, la mélodie qui soutient ce vers :

Et ce furibond Nérée apaisa ses flots sonores...

se précipite en grondant du sommet à la base de l'octave. C'est ici une image auditive; le second vers contient une image visuelle peignant le « Parnasse au front double », qui montre une vive entente des procédés de coloration mélodique. Cette coloration, s'il faut en croire certaine légende, était parfois excessive : les éphores lacédémoniens condamnèrent Timothée de Milet pour avoir, sortant des canons artistiques, imité dans un poème sur l'accouchement de Sémelé, les gémissements de la femme enceinte.

(A suivre). LÉON ERY.



Byron.

Tandis que l'ouragan roulait ses vagues sombres
Vers le rouge occident d'où, transperçant les ombres,
Jaillissaient les derniers feux d'un soleil amer,
Dans le soir qui tombait il passa droit et fier.

Sur ses lèvres vibrait un rire satanique,
Il allait dédaigneux et son regard tragique
Semblait pétrifier, parmi les siècles las,
La terre frémissant à chacun de ses pas.

Il allait, fier Titan en qui l'orage gronde,
Lui qui tordait la foudre en ses doigts de limons
Lui qui d'un pleur noyait l'âme de tout un monde.

Et fantômes, mortels, archanges et démons
Se dressaient pour entendre au haut de la colline,
Tout l'enfer sangloter sur sa lyre divine.

MAURICE BOUÉ.



La femme dans l'Inde.

Conférence que M. CHATTERJI, *prêtre indou, en religion* BRAHMACHARIN BODHABHIKSHU, *donna à Bruxelles, à la demande de la Société pour l'amélioration du sort de la femme.*

— *Suite.* —

Et l'exemple de Garki n'est pas le seul. Dans le même même Upanishad vous trouverez la femme discutant les questions transcendantes avec son époux. Celui-ci voulait quitter la vie de famille pour se retirer dans la forêt; et il dit à sa femme : « Demande-moi » n'importe quel présent ; tous ces biens que » je possède, prends-les; moi je vais me retirer » du monde ». Et elle répondit; « Est-ce que » ces choses me rendront immortelle? » — Non, » non, ces choses ne peuvent pas te rendre im» mortelle », fut la réponse. « Ces choses-là te » rendront la vie semblable à celle de ceux qui vivent » au milieu des choses sensibles; il n'y a aucun espoir » d'immortalité dans les choses de la terre, dans les » passions des sens. Et cette noble et brave femme » philosophe répondit, c'est-à-dire une voix vint » d'elle disant : « Que ferais-je avec ces choses qui » ne me rendront pas immortelle, ô mon seigneur. » Ainsi la femme indoue rejeta les choses de la terre pour chercher la plus haute sagesse philosophique et son époux la lui expliqua pas à pas jusqu'à ce qu'elle même s'en fut rendue compte. Vous trouverez dans l'Inde beaucoup d'autres exemples de femmes ayant cultivé la nature morale, mentale, jnsqu'au plus haut point. Ce n'est que dans l'Inde ancienne que vous trouverez des femmes astronomes. Le nom de Kana est connu de quiconque sait quelque chose de sanscrit. Elle était tellement développée en algèbre et en mathématiques que son père donna son nom à son fameux livre sur l'algèbre; et ainsi, dans l'Inde ancienne, dans presque toutes les branches de hautes

connaissances, vous voyez s'élever très haut le génie féminin et, comme je l'ai dit, même des livres religieux furent composés par elle. Telle était la position de la femme dans l'Inde ancienne pour ce qui concerne l'intellect et le moral. Pour considérer son influence, je ne puis entrer dans des détails, mais quiconque veut s'en rendre compte, n'a qu'à lire quelques morceaux de littérature ancienne. Même un hymne du Rig-Véda, à une époque aussi reculée, vous dirait que la maîtrise de la maison, de l'époux, est attribuée à la femme. L'épouse était réellement celle qui gouvernait la maison. Cette influence qui domine existe encore actuellement dans l'Inde. J'ai un peu voyagé et j'ai vu quelques phases de la vie; et cependant, nulle part je n'ai vu l'influence de la femme aussi grande que dans l'Inde. J'ai été en Amérique, pays où les femmes sont considérées comme étant les plus développées intellectuellement et beaucoup plus libres qu'ici; et même là, j'ai trouvé que leur influence dans la maison, dans la famille, est à peu près nulle. Voyez alors l'influence de la femme indoue; vous ne trouvez pas un seul indou qui entreprenne une action importante sans consulter sa fille, sa mère ou quelqu'un des êtres féminins de son entourage; à moins que cet indou ne soit un apostat. Ainsi, (dans ce pays-ci, je ne le connais pas), en Angleterre, en Allemagne et en Amérique, je trouve qu'il y a un grand cri de la part de la femme. Elle veut ce qu'elle appelle le suffrage féminin; elle veut voter aux élections du Sénat et du Parlement; elle veut donc agir sur le gouvernement du pays. L'on comprend bien son motif, ses aspirations; et ses efforts sont louables.

(A suivre.) BRAHMACHARIN BODHABHIKSHU.



Chant de Reconnaissance

Il venait de très loin l'ami de la Lumière...
Altéré qu'il était de grande vérité,
Mais encore attristé de voir la fourmilière
Des populations pleines d'anxiété,
Le généreux fervent dut s'imposer la tâche
De les induire enfin au bonheur ici-bas.
Il parla, travailla chaque jour sans relâche;
Par sa voix, son regard, fut rivée à ses pas
Une foule nombreuse à chaque instant grandie...
Qu'en est-il advenu? Qu'en a-t-elle emporté
De votre enseignement, de cette mélodie
De Justice, d'Amour, de Foi, d'Eternité?
Dieu le sait! mais, pour moi, vous fûtes la main chère,
La bienfaisante main qui prodigue au bouton
L'eau qui lui permettra de croître en fleur légère.
Elle ne pourra pas étaler le feston
Délicat et charmant de sa corolle blanche;
Elle ne pourra pas voir encor le soleil,
S'y baigner, l'absorber, y boire l'avalanche
Des beautés, des grandeurs de la Vie à l'éveil.
Il lui sera pourtant donné dans sa croissance
Le consolant bonheur de le sentir en soi,
De le sentir partout avivant l'existence.
Et mon âme a connu Justice, Amour et Foi
Et même Eternité dans votre saint langage;
J'ai senti le soleil divin me nourrissant
Et, dès lors, je m'attache, avec un grand courage,
A faire en tous les cœurs régner l'Eblouissant!

EUGÉNIE VANDEN HOUTEN.



Considérations sur l'Architecture.

— Suite. —

D'où naquit l'architecture? De la nécessité de se garantir des intempéries du temps et des saisons.

Les premiers hommes construisirent des abris en terre d'abord, puis au moyen de perches plantées dans le sol, entrelacées de branchages revêtus d'argile. On leur donna la forme de cônes pour faciliter l'écoulement des eaux.

Au fur et à mesure que la société se forma on perfectionna ces habitations, peu à peu plus solides et plus commodes; on fit choix d'arbres plantés au hasard, à peu près carrément, on les coupa à hauteur égale, on posa horizontalement dessus des troncs équarris destinés à soutenir le plafond (autrefois le plancher); et enfin, on surmonta le tout de solives inclinées.

De là à l'idée de la colonne, il n'y avait qu'un pas et l'entablement suivi de près.

Les chapiteaux et les bases représentent les liens de fer ou de bois vert que l'on mettait aux deux extrémités des arbres pour les empêcher de se fendre. Le tronc équarri posé sur les arbres, est représenté par l'architrave; le plafond par la frise; l'extrémité des solives de la couverture par la corniche et les modillons, et enfin, l'élévation du comble par les frontons.

De là à l'architecture nouvelle, il y a loin. La colonne subsiste puisque toute élévation, maison, monument ou quoique ce soit en découle. Mais les proportions, combien sont-elles exagérées ou réduites. Combien sommes-nous loin des règles de Vitruve ou de Vignole, nos maîtres dans l'art architectural.

Où voit-on encore ces règles de proportion observées? ces règles que ces grands maîtres nous ont laissés et que l'on nous inculqua à l'Académie des Beaux-Arts lors de nos études.

Ils se font rares ceux-là qui ont le courage de rester fidèles à ces principes.

Voyez nos anciennes maisons flamandes aux beaux pignons, à rempants ou à gradins, ces petites fenêtres ou pour mieux dire ces fenêtres à petits carreaux, et, intérieurement, ces vastes salles hautes, à plafonds de bois, à cheminées monumentales décorées d'étains et de faiences, où le goût familial retenait des folies modernes.

A présent nous voyons sur 5m50 ou sur 6 mètres une maison, j'allais dire un éléphant, formés d'un sous-sol fort élevé, d'un rez-de-chaussée et d'un ou deux étages aussi bas que possible. Voyez cette architecture moderne sans goût, sans recherche, ou bien souvent pour unique ornement on rencontre une application florale quelconque.

Les voyez-vous ces lignes en courbes plus ou moins fantastiques, ayant des prétentions esthétiques colossales se perdant dans le vague de l'ensemble. Si parfois dans le nombre une idée originale se fait jour, l'auteur même trouve moyen de diminuer cette originalité par la faiblesse ou par la surcharge du complément.

Certes il faut de l'air, de la lumière; certes nous ne pourrions plus avec le luxe et le confort actuel nous contenter des étroits couloirs et des escaliers tortueux de nos ancêtres, mais alliant les besoins modernes à l'architecture ancienne nous pourrions créer du beau, de l'esthétique.

Voyez nos anciens, Beyaert, Janlet, Van Ysendyck et tant d'autres. Font-ils de ces élucubrations éléphantesques, soi-disant floridées? Pourtant, jamais il n'est venu à l'idée d'un de nous de les critiquer.

Signalons une façade classique de très belle allure : dernier projet de Maquet soumis au Gouvernement pour le dégagement des musés.

Mais lui déjà aussi sacrifie au fantasque. Pourquoi flanquer ce palais grandiose d'une tour. Non confrères, point là n'est le beau, point là n'est l'esthétique.

Employez la flore! soit! rien de mieux, mais qu'elle serve à l'ornementation, à la décoration des styles anciens, garnissez les colonnes, les frises, les chapiteaux et les entablements, enlevez leur un peu de cette froideur classique, mais croyez moi, ne faites pas supporter un toit par un roseau, une poutrelle par des iris. Toute chose en architecture doit être raisonnée et appropriée à son but, le faible ne peut supporter le lourd. Ne supprimez point ni larmiers ni dents de loup, que vos tailloirs soient de formes coquettes et alors vous pourrez dire nous faisons de l'esthétique.

Point de porte-à-faux, point de grands pans de murs non percés de baies, point de lourdeur du bas et trop de légèreté du haut ou vice-versa, raisonnez toujours, donnez à chaque objet sa destination et alors, mais alors seulement, vous pourrez essayer de faire école.

ED. W. ECROU.



Cercle d'art LABEUR.

Il nous semble, presqu'à chaque visite d'une exposition des œuvres de membres d'un cercle, qu'un salon est fait pour désillusionner, car combien, d'entre les nombreux qui s'ouvrent à tout instant à Bruxelles, y en a-t-il qui, au premier coup d'œil général, vous induisent à poursuivre votre exploration ? La vue d'ensemble du *Labeur* n'est pas pour le classer parmi ces derniers et ce n'est que par ce sentiment qui nous dit d'espérer qu'on s'aventure à la découverte. Heureusement, à ce salon, l'instinct qui nous pousse en avant ne le fait pas en vain; mais les œuvres que l'on peut admirer ne sont guère nombreuses. Il est effrayant de devoir constater combien est extraordinaire et surabondante la production qui sort des ateliers où l'activité semble être passée à l'état de fièvre, *est* passée à cet état ; l'activité, calme par elle-même, produirait moins mais mieux, tandis que cette fièvre causée par la perspective du prochain salon devient funeste pour ceux qui en sont envahis. La vision n'est plus juste, ne grandit pas, ne s'amplifie pas, et reste ordinaire, et la désharmonie entre la nature de l'artiste et la nature empêche celui-ci d'avoir une compréhension élevée de l'art à travers lui-même.

Il est au *Labeur* des tableaux (il serait trop cruel de citer des noms) d'une banalité vraiment étonnante, d'un lieu-commun inouï, qui semblent sortir pour l'affront de nos yeux, d'un tas de médiocrités remisées, — des tableaux que l'on croit avoir vus partout, et, de fait, on a vu partout leurs semblables. D'autres sont honnêtes ; ils ne blessent pas trop; ils sont comme les vers de M. Coppée, il nous garde dans le terre-à-terre, malgré, parfois, leurs qualités de lumière ou de coloris. Considérant un salon d'art plutôt comme temple que comme magasin, nous y cherchons ce qui touche ce qu'il y a de plus précieux en nous : le sentiment, la pensée, l'âme, mais le sentiment au niveau de la pensée, et la pensée au niveau de l'âme. C'est cette prédisposition qui nous a fait remarquer les œuvres de M. Baudrenghien qui sont toutes intéressantes, les unes plus que les autres. Cet artiste se tient à part. On lui découvre une pensée et une âme mystique et, ne songeant pas seulement au simple plaisir des yeux de chair, il sait charmer les yeux de l'âme. Sa tendance évidente est de faire de l'art dans le sens absolu du mot, et surtout de l'art religieux. Cette préoccupation devait l'amener à des réminissences de gothiques, c'est le reproche; malgré cela, son groupe *Mater Dolorosa* — ce que nous préférons, — doit le porter haut dans l'estime de tout artiste, avec son *Tombeau,* la *Mise au tombeau* et le *Chef*. Il y a là ce que nous désirerions voir chez tous, non seulement la « patte » comme chez M. Herbays qui n'a rien que cela et encore! ou M. Grandmoulin, mais une grande élévation dans le caractère, et le sentiment de la ligne et du mouvement harmonieux. — Les toiles de M. Baümer, des paysages hollandais, sont profondément impressionnantes. Les cieux calmes et voilés, un peu tristes, la sérénité qui se sent de toutes parts, la fluidité transparente des eaux, — le *Moulin,* une aquarelle traitée supérieurement, les *Maisons ensoleillées;* chaque toile, chaque partie et chaque aspect témoignent de la justesse des tons, de la robustesse et de la sincérité des couleurs, de la poésie émanant de la vie et éparse dans toute l'atmosphère intense. Nous nous sommes alors rappelé la *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas,* et c'est le plus bel éloge que nous puissions faire en disant que M. Baümer confirme l'étude de Taine. — Nous devons passer et citer M. Oleffe toujours évocatif et poé-

tique, mais moins intéressant que l'an dernier, à notre avis; M. Starke qui, dans son *Matin* de belle lumière, a campé un vieillard vraiment suggestif. Nous avons remarqué les fusains de M. Vanderstraeten, d'une habileté curieuse; ses *Minuit,* surtout, où l'on voit l'âme nocturne de la ville, cet aspect interlope et mystérieux très bien saisi, avec la palpitation de la lumière tremblotante des reverbères.

Nous avons omis un nom expressément; celui de M. Schirren; n'ayant pas suffisamment d'espace pour une étude approfondie, nous dirons que son portrait de Mme Blavatzky, sa seule œuvre, et qui mérite une étude, eut l'heur de faire prononcer les mots *crime* et *monstruosité.* Ces mots sont justes. Ils ne sont pas exagérés. Rien n'est plus vrai; cette sculpture est un crime, car en elle est *tuée* la banalité; elle est *monstrueuse* parce que ce qui est plus haut que la compréhension courante est pour celle-ci un *monstre.* M. Schirren a peut-être eu tort d'exposer une œuvre inachevée, dira-t-on; soit: il est des gens qui aiment le papier-de-verre. Les autres verront dans ce portrait plus qu'un portrait: une synthèse. Une vie intense y éclate; la construction en est étonnante; elle est solide, énergique; l'ensemble tient et ce n'est pas seulement de la sculpture, mais de l'architecture aussi, on a l'impression que nous donnent ces débris égyptiens ou grecs, qui furent des divinités de pierre, et, de fait, sans qu'on y sente l'influence de l'antiquité, ce « plâtre » semble de la pierre. En sculpture, c'est la seule chose qui soit *originale,* dans ce salon; c'est la seule où l'on puisse deviner une personnalité libre, préoccupée d'une expression d'art nouvelle, et engagée dans une voie qu'elle seule connaît: que M. Schirren y reste.

JULIEN ROMAN.



Livres nouveaux.

THÉATRE : *Le Mort, Les Mains, Les Yeux qui ont vu,* par Camille Lemonnier. (Ollendorf, Paris).

« C'est du Peuple que sortira l'œuvre d'art qui renouvellera les aspects sensibles du monde. Il porte en lui la foi, la vérité et la justice. C'est au Peuple que je dédie ces essais d'une esthétique sociale impliquant des puissances de beauté qui se réaliseront un jour! » c'est ainsi que se termine l'avant-propos quelque peu.... imposant de ce livre. Ces lignes me paraissent cacher tout un système de pensées et de convictions que j'aurais voulu voir développées car je dois dire que ce mot *Peuple,* lorsqu'il s'agit d'art, n'est pas précisément pour me rassurer. Qu'est-ce qu'on entend ici par Peuple? et que signifie esthétique sociale? Ces questions pouvant être envisagées de maintes manières, les suppositions seraient nombreuses, et ma témérité ne va pas jusqu'à les formuler. Cependant, après avoir lu les *yeux qui ont vu,* j'ai craint cette inclination vraiment regrettable impliquée par la survenue d'un de ces personnages qu'on appelle *humanitaire,* et du parallèle qui surgit entre Christ et cet égaré. C'est donc toujours la même erreur? C'est à cause de ceci que l'avant-propos m'a paru confus et plein d'arrière-pensées.

Mais, enfin, à part ce que ce passage peut susciter de trouble dans mon esprit et pour ne m'occuper que du livre au point de vue de l'art, je dois l'admirer.

Il faut toujours mettre quelque chose d'éternel dans ce qu'on écrit, dit l'auteur. Et il l'a fait. Il y a même mis quelque chose de fatal, et chaque scène des *mains* nous est présentée telle qu'elle doit causer une impression profonde, et terrible comme la fatalité elle-même. Ces *mains* sont l'image concrétisée de la conscience qu'agite le remords inéluctable et dont chacun des assauts porte, à la fin, celui qui en est convulsé à un grandiose aveu public. Cette tragédie fut jouée dernièrement à la *Maison du Peuple* et, bien que le *peuple* n'ait pu comprendre l'ambiguité de ce théâtre emblématique et qui l'est dans chaque personnage, il a dû être remué par des sensations d'irrésistible effroi, l'aspect immédiat, de l'œuvre étant, avec l'action scénique, pour impressionner fortement ceux qui ne savent voir que cela.

Ce livre est constellé d'images vraiment belles et frappantes, — « d'images naïves et mystiques », — dans les *yeux* surtout, et l'on peut dire que M. Lemonnier a réalisé une de ces puissances de beauté dont il parle, et que si cette œuvre d'art sort du peuple, c'est d'un peuple factice qui n'existe que dans l'imagination splendide de l'artiste, et qui ne parle ni n'agit qu'à travers son art émouvant.

—

Les Cantilènes, par Fernand Bisschops, (Lebègue et Cie Bruxelles). — Ces *Cantilènes* sont plutôt un recueil qu'un livre, pour ce motif qu'il leur manque la condition essentielle: l'unité. Et rien n'est plus divers que ces poésies enfilées les unes après les autres, au petit bonheur de l'inspiration du moment; elles me semblent même écrites plus par *virtuosité* que par *sincérité*; c'est une bâtisse sans fondations — qu'on me permette de ne pas dire sans édifice! — Aucune idée-mère n'a servi de base à la construction, encore moins de support; chaque partie en est disparate et contradictoire; par extension figurative, c'est une ordinaire anacoluthe... Et ce qui est impardonnable, et bizarre, c'est que M. Bisschops étale, sans façon, des fautes de français...

A part cela, ce livre n'est pas plus banal que tous ceux que publie notre jeunesse expansive, — ni plus utile. Vous rencontrerez évidemment des strophes bien venues, des vers bien frappés; c'est fort le moins, après tout; — vous remarquerez que le poète est doué d'une grande facilité — qui lui a joué de regrettables tours, très souvent.

Heureusement, c'est un premier livre, et je pense que l'impatience avec laquelle on l'élabore toujours, lorsqu'on est fort jeune, ce premier livre — ce premier péché! — a beaucoup contribué dans ce qu'il a de faible. C'est le résultat ordinaire qui ne manque pas d'être pour l'auteur une leçon, il faut le dire, nécessaire. Soit-elle profitable!

J. R.



Petite Chronique.

—

M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, donnera au bénéfice du *Taciturne,* (œuvres philanthropiques scolaires), sa dernière conférence, avec projections lumineuses, sur son voyage au Congo, en la salle de l'Avenir, Avenue Ducpétiaux, 118, à Saint-Gilles, le lundi 5 juin, à 8 1/2 heures du soir.

On peut se procurer des cartes d'entrée au prix de 2 francs et de 1 franc au local du *Taciturne,* 1, rue de la Victoire, Saint-Gilles.

—

La *Revuette,* littéraire-mensuelle vient de paraître. Nos souhaits.



Correspondance.

—

E. G. Vos vers ne peuvent être insérés. Regrettons.

Périer. Reçu votre *chant du cygne.* Nous feriez plaisir en assistant à une de nos réunions: mercredis et samedis, à 6 heures.

M. H. Dew. Regrets... éternels.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE — TOME I — 15 JUIN 1899 N° 4

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.

ABONNEMENT :
BELGIQUE . . . . . 5 francs par an.
ÉTRANGER . . . . . 7 francs par an.
L'abonnement part du 1er Mai.

ADMINISTRATION :
AVENUE DUCPÉTIAUX, 129, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

L'Église Notre-Dame au Sablon.

—

Les travaux qu'on effectue à l'église de Notre-Dame au Sablon, avec une sage et légendaire lenteur — en Belgique, cette lenteur est officielle — nous préoccupent beaucoup.

On ne peut pas affirmer que c'est là une restauration proprement dite, puisque les appliques architecturales en question, sont dues à l'imagination, à la science d'un homme émérite, M. Van Ysendyck.

Une fois de plus, nous venons de constater combien il est dangereux de s'occuper du parachèvement d'un édifice ancien ; une fois de plus, nous avons à déplorer que la pensée moderne est malhabile, et s'assimile difficilement les exigences et les justifications esthétiques du passé.

M. Van Ysendyck semble avoir oublié le principe caractéristique du gothique, même dans la période tertiaire : l'opposition violente des lumières et des ombres. Sa sculpture extra-fouillée est maigre.

L'église du Sablon est un bijou architectural, si bien que, dans notre admiration, nous pouvons, en quelque sorte, la prendre entre nos bras et l'examiner comme une châsse précieuse. Mais, en raison de cela, l'artiste n'est pas autorisé à exécuter de puériles sculptures, des rinceaux et des ajours extraordinaires ; à fignoler les moindres ornements ainsi qu'il ferait du style d'un meuble. De plus, au point de vue pratique, alors même que ce découpage serait accompli dans la pierre prescrite, la pierre de Gobertange, combien de temps, sous les fluctuations tourmentées du climat de nos provinces, se maintiendra-t-il ? C'est de la dentelle peu justifiée, combien malséante ici, où elle amoindrit l'impression de beau et d'authentique !

Il y avait une disproportion à surveiller, à atténuer, au moment de la conception du projet qui nous émeut aujourd'hui : la longueur démesurée de l'église. L'architecte paraît l'avoir dédaignée. En effet, si nous considérons les travaux très avancés, nous sommes stupéfaits, choqués de voir qu'ils ne dépassent guère le niveau du faîte du toit — une interminable et affreuse ligne droite du chœur au portail sud. C'est justement à propos de ce dernier que nous avons été ahuris de si peu de prévoyance, d'expérience, nous nous permettons de le dire.

Le gable assez svelte — pas assez — élégant et bien travaillé, est flanqué de deux bizarres tourelles qui l'écrasent, l'élargissent, et qui gâtent la physionomie toute spéciale du parvis. Enfin, nous nous demandons ce qui a pu suggérer à l'architecte ces mesquines *petites choses* qui auraient dû être — de tout bon sens — les pinacles de l'édifice. Il y a là du jour, des finesses exagérées, de fausses niches inadmissibles et puis, deux clochetons aussi piteux que deux bonnets de clown ! Pourquoi ne pas élancer, élancer ces tours géminées et leur faire dominer le bouquet du gable et la longueur détestable du toit ?

C'est tellement vrai que de la place du Grand Sablon, la pointe du clocheton gauche est en dessous de la crête du toit ; et, nous le répétons, cette longue arête noire offusque, d'autant plus qu'aucun contrefort, qu'aucun arc-boutant surmontés heureusement de pinacles curieux ne coupent ce dos de crocodile et n'arrêtent la vue.

Nous signalons cependant avec plaisir, de la rue Bodenbroeck, le beau coup d'œil du portail nord, achevé.

Il reste à travailler l'entrée de la rue de la Régence et le chœur : nous avouons que nous sommes inquiets, parce que l'impression générale nous paraît déjà entachée de modernisme.

Il y a aussi de la besogne à l'intérieur de l'église : qu'on nous fasse un jubé digne de ces magnifiques nefs et que l'on ne touche pas à la patine qui teinte si bien les murs, les piliers et les autels. Ayons peur

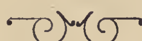
aussi de la polychromie. Oh! quelle vilaine statue que celle de Saint-Georges. Mieux vaut, à notre avis, le chêne et le cuivre.

Il existe, commettons l'indiscrétion, un projet sérieux et arrêté de M. Buls : celui d'abattre entièrement le pâté de maisons qui épaule l'église du côté du Grand-Sablon, et de créer en cette place, entouré d'une grille en fer forgé dans le genre de celle du Petit-Sablon, un cimetière moyen-âgeux avec son calvaire : ce sera une curiosité unique! Félicitons M. Buls de cette proposition généreuse et hardie et signalons certaines pierres tombales qui gisent dans l'église et qu'on pourrait au besoin distribuer dans cette « terre des morts ».

L'aspect des Sablons sera des mieux ordonné, et sur un plan des plus avantageux; trois groupes intéressants s'étageront naturellement : d'abord, le temple et son jardin funèbre, puis les statues et le square, enfin, le palais de Mme la duchesse d'Arenberg.

Quelle joie! Nous aurons le bonheur de compter parmi les coins admirables de notre Bruxelles artistique, une place d'un effet extrême au point de vue de l'Emotion et de notre Nostalgie inguérisable des Beaux temps passés.

GEORGES LEBACQ.



Rêveries.

—

I

Rêve idéal dont l'image légère
En messagère
Descend des cieux,
Pourquoi viens-tu dans l'ombre et le mystère
Charmer mes yeux?

Je cherche en vain à te rendre en paroles
Toi qui t'envoles
Au moindre bruit,
Capricieux comme les lucioles
Errant la nuit.

Que me dis-tu? Je te comprends à peine....
Ta voix lointaine
N'est qu'un soupir,
Le vague écho d'un doux chant de sirène
Qui va mourir....

II

Un astre tombe avant le jour
Des hauteurs de l'immense espace :
Il brille, étincelle et... s'efface...
C'était l'étoile de l'amour.

Des arbres les dernières fleurs
Jonchent le sol de la prairie,
Le vent, courbant l'herbe flétrie,
Les mêle à la rosée en pleurs.

Un cygne balancé sur l'onde
Chante un air triste comme un glas,
D'abord clairement, puis, plus bas,
En s'enfonçant dans l'eau profonde.

De deuil tout paraît oppressé :
La fleur d'Avril n'a plus sa teinte,
L'étoile en tombant s'est éteinte,
Et le chant du cygne a cessé.

J. DE TALLENAY.



La Légende du Calvaire.

(FRAGMENT)

—

CAÏN.

. . . .

Les fils de l'Homme vivaient dans l'inquiétude.

Caïn le Laboureur, par un midi de révolte et d'outrage, abreuvé d'injustice et fatigué d'oppression, tua, dans le soleil, Abel le Berger, le bien-aimé du Maître.

Puis, triste des choses accomplies, il secoua vers l'horizon reculé ses mains rouges du sang fraternel et se mit à pleurer.

« Parce que tu n'as point supporté ta chaîne et que la Révolte a germé dans ton cœur sous l'élan de Justice, tu seras le proscrit des villes et le vagabond des plaines sans fin!

» Il jaillira de tes reins, une race de damnés; ils traîneront par la Vie, comme une insulte, leur idéal et leur fierté, et leur nom seul sera un outrage : on les appellera les Pauvres!

» Et la Race d'Abel l'Immolé, par la route des siècles, les tiendra enchaînés et les souffletera de son mépris fait d'orgueil et de richesse! »

Et Caïn songeait :

« La terre a bu le sang de mon frère, elle sera mauvaise pour ma race; ma peine est si grande que je ne puis la porter : je suis celui qui souffre. »

Et Caïn aux yeux sans limites, sentant presser sur lui l'anathème du Destin, réunit tous ses fils, les chasseurs roux de la Montagne et marcha vers le pays de Nod pour y bâtir la citadelle de Révolte : Babylone la Calomniée!

ESAÜ.

Et les fils de l'Homme vivaient dans l'inquiétude.

Esaü le Fort, un soir de chasse vaine, la faim tordant ses entrailles, par un serment solennel céda à son frère Jacob l'Artificieux, pour un peu de lentilles, sa liberté.

Mais Isaac selon le droit du père pouvait affranchir le fils vendu en lui accordant sa bénédiction avant de mourir.

Il dit à son fils Esaü :

« Je veux une dernière fois manger du produit de ta chasse; la chair des fauves est bonne à celui qui va mourir; et je te bénirai. »

Esaü partit pour la montagne mais Jacob le traître, ayant entendu la parole du père, tua un chevreau.

Or, la lumière s'était éteinte depuis longtemps dans les yeux du vieillard, et Jacob s'étant agenouillé dit :

« Je suis ton fils Esaü, le chasseur. »

Et le père le bénit :

« Que Dieu te donne la rosée des cieux et le froment de la terre! »

Et Jacob s'en alla sûr de sa puissance.

Esaü fatigué revint de la montagne et, devant la trahison de son frère, voleur de bénédictions, il pleura.

Et le père lui dit triste et grave :

« Tu seras l'esclave de ton frère; mais l'épieu brisera l'épieu et après des siècles de servitude et de deuil, tes fils les errants des déserts secoueront le joug à jamais et, le soleil joyeux se lèvera sur la Victoire.

Espère en ta force, l'Heure est en marche . . .

. . . .

PAUL GERMAIN.



Au Seuil de la Forêt.

C'est le soir anxieux où le mal est vainqueur.
La pensée agonise et vacille et s'effraie :
« Ah! semer le blé mûr et récolter l'ivraie!
Renaissez, jours perdus au décevant labeur! »

C'est l'heure lâche, ingrate à la bonne douleur.
Ployant sous le vol lourd de l'angoisse abhorrée,
Le pélerin lassé ne peut franchir l'orée
Lénitive des bois où se tait la rumeur.

De son âme profonde une oraison s'élance :
« Taciturne forêt, frais jardin du Silence,
Dans tes bras maternels n'irai-je point dormir? »

Et soudain, caressé par des Ombres charmeuses,
En un songe très doux, il voit, pour l'accueillir,
Les branches s'écarter sous des mains lumineuses.

MAURICE-J. LEFEBVRE.

La nuit du Grand-Esprit.

LÉGENDE OMOGUA.

Les Omoguas ou Guaranis occidentaux, — branche des Tupi-Guaranis, race aborigène du Brésil, — habitaient le district de Quito. Ils étaient nombreux, guerriers et puissants; les autres tribus les regardaient comme une race d'une noblesse particulière.

Ils croyaient à une vie supérieure, à la vie terrestre, n'adoraient qu'un Dieu, le Grand-Esprit. Ils considéraient le squelette comme renfermant l'âme, ou mieux, comme la partie la plus pure de l'être humain, la seule destinée à perdurer.

La langue Guarani était fort harmonieuse; c'est l'un de ses dialectes, le *tupi*, qui a donné naissance à la *lingoa Géral* du Brésil.

Dans la nuit claire, un squelette d'homme chevauchait un squelette de cheval.

Au galop de la monture, un grincement d'os entrechoqués répondait, sinistre.

Aux orbites des squelettes, des mousses phosphorescentes illuminaient.

Les rayons d'or descendus de la paix du ciel, sur le crâne luisant du maître, s'y brisaient, éclaboussant une éblouissante auréole.

Dans ses phalanges d'os blancs qui craquaient, le cavalier tenait un glaive à large taches oxydées.

A son côté, une gaîne de cuir moisi pendait, où des vers ignobles grouillaient.

La pampa étalait son immensité calme et profonde.

La brise de nuit glissait, faisant sussurrer les roseaux et les ajoncs.

Les grandes herbes sèches s'entrecroisaient, rendant un cliquetis de glaives.

Le coursier dévorait l'espace, franchissant d'un bond ruisseaux, collines, forêts.

Et la brise sifflait, en frolânt les squelettes, une mélopée effrayante, où se mêlait le bruit sec des os et des cailloux roulants.

La plaine fuyait, derrière, comme les nuages, quand les neiges fondantes sont descendues des monts.

En avant, la plaine accourait, rapide, affolée, se roulant aux pieds des squelettes.

* * *

Dans le lointain, une fumée blanche s'éleva tout à coup, capricieuse, tournoyante, se développant en spires allongées.

Le cavalier étendit le glaive de ce côté.

Le cheval hennit furieusement, ses sabots s'appesantirent, plus fermes, et l'espace, à chaque bond, diminuait.

La tribu d'Aomi Parana dormait.

Autour des feux, des ombres accroupies semblaient veiller. Cependant, le fracas épouvantable de cette course de fantômes ne les étonna pas : ils ne l'avaient pas entendu, car on n'entend pas le Grand-Esprit.

Le Grand-Esprit s'arrêta devant le plus grand foyer. Un vieillard dormait là. A sa ceinture, des plumes multicolores indiquaient un grand chef.

Le Grand-Esprit s'arrêta, et frappant le vieillard endormi dans la région de l'âme, il dit :

« Lève-toi, Aomi Parana, lève-toi ! Ton temps est fini et ta gloire est au comble.

Ta main a puni la main du traître.

Ta bouche a rendu des jugements équitables.

Ton oreille n'a pas confondu la voix de la vérité.

Tes yeux n'ont pu souffrir l'iniquité impunie.

« Lève-toi donc, Aomi Parana, lève-toi !

Ton temps est fini et ta gloire est au comble.

Ton pied n'a pas foulé les saints lieux du haut mont.

Tes genoux sont pelés de ton jeûne très long.

Ta tête n'a plus de cheveux noirs : elle est chenue et pure.

« Lève-toi donc, Aomi Parana, lève-toi !

Ton temps est fini et ta gloire est au comble.

Ton père a dit : « J'ai des ennemis grands et nombreux. »

Ta flèche a dit : « Je les terrasserai. »

Ton bras l'a conduite et tous sont morts.

« Lève-toi donc, Aomi Parana, lève-toi !

Ton temps est fini et ta gloire est au comble.

Ta mère vieille t'a demandé un fils.

Ta femme a dit : « Je te ferai ton fils ».

Ton fils est là, impatient et fier, digne de toi.

« Lève-toi donc, Aomi Parana, lève-toi !

Ton temps est fini et ta gloire est au comble !

Aomi Parana tressaillit. Il dit : « Je t'attendais. » Trois longues secousses l'ont ébranlé et les chairs de son corps, mortes et vermoulues, sont tombées.

Son squelette blanc se leva, titubant, rendant un son lugubre.

Le Grand-Esprit dit encore : « Va, ton cheval t'attend. Le brave que tu aimes a blanchi sous tes genoux. Son temps arrive aussi. »

Le vieillard trouve au pieu un squelette blanchi.

Il dit, le grand chef à la voix douce :

« Est-ce toi, Massaniou ? Est-ce toi que j'ai chassé dans la pampa jaunâtre ? Est-ce toi qui m'as conduit au milieu des Sankis, des Toulans, des Saranis ? Est-ce toi dont les jarrets défient le cheval blanc qui erre ?

Le cheval hennit joyeusement à la voix d'Aomi Parana.

* * *

Dans la nuit claire, deux squelettes d'hommes chevauchaient des squelettes de chevaux.

Au galop des montures, un grincement d'os entrechoqués répondait, sinistre.

Aux orbites des squelettes, des mousses phosphorescentes illuminaient.

Les rayons descendus de la paix du ciel sur les crânes luisants, s'y brisaient et rayonnaient d'éblouissantes auréoles.

Les chevaux dévoraient l'espace.

Le lendemain, le corps d'Aomi Parana, le Grand Chef, fils du Grand Chef, fut déposé à côté de ses pères, genoux et coudes pliés : son âme était allée au Grand-Esprit.

Em. Lejeune.



Le Temple ésotérique.

Sur le Symbole de l'entrée :
" Nolite mittere margaritas ante porcos. "

Mortel, arrière ! toi qui vas aux Propylées,
Les yeux encore empreints des ténèbres du Mal ;
C'est ici le séjour des vestales ailées,
Le temple lumineux de Rêve et d'Idéal.

Tu n'es point un Œdipe et le sphinx implacable
Qui plane tout là-haut sur les remparts hautains
Dévore le profane et garde, formidable,
L'Acropole des dieux défendue aux humains.

C'est d'ici que jaillit l'Hippoçrène féconde,
C'est d'ici qu'à jamais hors du siècle, et du monde,
Les fiers initiés sondent l'Eternité.

Vois les glaives vengeurs suspendus sur ta tête :
Tu mourrais d'un regard altier de la Beauté,
Toi le vil insulteur du Christ et du Poète.

Maurice Boué.



Le Chant du Cygne.

A l'ami Armand K.

Le salon s'ennuyait. Dans les coins on prenait à nouveau des bonbons, machonnant sans plaisir, de crainte des silences angoissés. Des hommes, aux fenêtres, fumaient, se cornant la langue, lassés.

Il faisait noir dehors et froid. Des feuilles couvrant le sol, montaient des relents de foin vieux.

Le salon s'ennuyait, s'ennuyait infiniment... Peu à peu des yeux s'étonnèrent; les femmes vinrent, pressant les hommes aux fenêtres, pour regarder.... Une voix très dolente dans la nuit psalmodiait et l'on percevait vaguement des chutes cadencées de rimes chantantes. Quelqu'un dit : « C'est un chanteur de complaintes ; faisons le monter, il nous amusera ! »

. . . .

La porte s'ouvrit et, du noir, miséreux, un famé-

lique adolescent se détacha. Il apportait du froid, le pauvre, dans ses hardes effiloquées; ses paupières cillées aux éblouissements des lumières, il balbutia un timide bonsoir, découvrant des boucles noires à reflets bleus sur un front hâlé par le soleil d'autres régions.

Il prit de son dos une vieille guitare et, comme on l'engageait, il chanta. Mais des toussotements douloureux raclant sa poitrine souffrante déchiraient sa chanson. Alors il dit des vers, des vers de misère — ses vers à lui, peut-être! — et sa voix avait des éclats de douleur poignante mêlés de toussots saccadés... et il dit inlassable, il dit toutes les affres de ses tristesses de mendiant, de ses tristesses lointaines et présentes...

On se taisait, ayant senti passer comme un frisson glacial et mystérieux. Personne ne lui disait : « Assez! » Sous le charme étrange de ses paroles, des femmes avaient des pleurs inconscients.

Puis, quand il fut parti, le silence retomba plus lourd et l'ennui se fit plus morose.

Une, entre toutes, pâle d'une rêverie de vierge spleenétique, suivit longtemps le pauvre s'en allant par les campagnes et, dans son petit lit tout blanc de neigeuses langes, elle revit l'adolescent aux grands yeux noirs, aux boucles bleues dont la voix l'apeurait de ses obsédantes douleurs. Et, dans son cœur spacieux de tendresses ignorées, elle sentit beaucoup de pitié consolante et songea un peu à l'aimer, pour qu'il oublie, — le phtysique rimeur de désespérances.

Irène bercée de songes ferma les yeux dans l'inconnu et doucement s'ensommeilla... Cependant que par la vie pénible le poëte rimait et chantait ses chansons...

Or, un soir vint où le bonheur fantasque le mit dans les lumières des rampes théâtrales et, glorieux, regardant les foules frémissant aux souffles de ses lèvres, il pensa de quelque autre soir lointain où il vit de beaux yeux de femmes se mouiller — la première fois — à ses vers et, dans ce rappel d'autrefois il remarqua et s'attendrit aux larmes plus sincères et plus douces d'une qui fut Irène.

Depuis, semant son verbe d'or par les villes oisives, dépensant son âme, sans souci du mal inguérissable qui lui tenaillait les bronches, il chercha, chercha celle qui s'était faite sa muse et sa consolatrice, celle qu'il sentait sans la voir, l'accompagnant partout et qu'il aimait de tout son pauvre cœur mourant sans la connaître!

. . . .

La salle recueillie attendait le talentueux poëte. Les blasonnés, ceux qui baillent, coudoyaient ceux qui peinent dans un commun assoiffement d'azur, d'idéal, d'autrepart.

Irène était là : une loge où les lumières étaient très douces, craignant qu'Il ne vit sa paleur. Son mari, blasé de tout, amoureux de rien, parcourait de ses jumelles la salle entière, vainement.

Le rideau se leva. Un grand silence d'haleines retenues s'alanguit; seule, une musique froleuse murmura une exquise mélodie.

L'artiste entra. Les lèvres s'entrouvrirent altérées, les yeux palpitèrent de bluettes. Il s'avança, mais son regard tout à coup rencontra celui d'Irène; ses joues alors se rosirent d'une coloration de fièvre, son cœur bondit faisant jaillir le sang vers la tête et sa voix amplement dit des vers d'une innomable émotion : il y mit tout son être transporté de joie et d'amour et dans un dernier vers brusquement expira, s'évanouissant en une extatique adoration. La salle éclata sous un déchaînement d'enthousiasme.

janvier 1899. GASTON-DENYS PÉRIER



Après-midi.

—

L'estival nonchaloir plane en l'air du jardin
Où s'épand le parfum d'une rose vermeille;
L'eau, que la brise oublie en la vasque, sommeille;
Tandis qu'un poisson d'or, immobile et voisin

Du bord, semble écouter un bruissement lointain;
Et que près du bassin, un enfant s'émerveille
Du beau conte ancien que lui dit une vieille
Et du poisson rêveur qu'il veut chasser en vain.

Bientôt l'enfant s'endort aux rythmes d'une ronde
Comme en devaient chanter les grand'mères d'antan.
Dans un songe riant son âme vagabonde,

Et penchant son vieux front sur cet ange dormant,
L'aïeule pense au ciel et prie en un murmure...
— Un poisson d'or rêvait de soleil et d'eau pure.

JACQUES CEULEMANS.



La Musique pittoresque.

(SUITE)

—

Il ne faut point demander une telle coloration aux œuvres médiévales. On pourrait, de prime abord, attribuer ce fait à la seule influence de l'esprit mystique, dédaigneux des matérialités, arrachant les âmes à la contemplation de la nature pour les tourner vers l'adoration des principes spirituels. Ce serait une erreur, car l'art gothique s'inspira très souvent des réalités : un naturalisme sincère se glisse con-

stamment à côté du symbolisme nécessaire aux figurations surnaturelles. Mais si l'art ogival ne fut point, en sculpture et en peinture, un art de formules, d'hiératisme, il le fut en musique. Le plain-chant n'eut jamais, dans les Gaules, les caractères d'un art libre dans le choix de ses formes expressives. L'Église l'avait imposé; c'était là une forme étrangère qu'avaient à grand'peine fait prévaloir les décrets de Pépin et de Charlemagne. Mais l'art national, condamné, n'en subsista pas moins ; il était la seule source d'inspirations nouvelles, et chaque fois que les musiciens purent s'éloigner des canons, dans les commentaires de la parole lithurgique, les gloses en langue vulgaire, et surtout dans les mystères, ce fut aux cantilènes profanes qu'ils empruntèrent leurs thèmes. Quand se relâchait la surveillance des papes, ils en vinrent même — tant leur répugnaient les formes canoniques — à composer des messes entières de ces motifs populaires. Cette lutte continue de deux principes empêcha, jusqu'à la Renaissance, le libre développement de l'art musical.

La victoire de l'art gallican créa enfin, au XIVme siècle, une musique originale, de franche inspiration. Remarquons, en passant, que, tandis que l'art musical s'affranchissait des lourdes formes du plain-chant romain, les arts plastiques, au contraire, commençaient à s'inspirer des formes antiques. La Renaissance eut donc, en musique, des caractères entièrement différents de ceux-là qu'elle eut en architecture, en sculpture et en peinture.

Au XIIIme siècle, la mélodie naît, hésitante encore; le rythme se manifeste déjà; mais l'harmonie reste incorrecte. Au siècle suivant, la mélodie rompt de plus en plus avec le chant grégorien; les caractéristiques principales de la tonalité moderne apparaissent successivement; les contrepointistes de l'école franco-belge, les Deprez, les Dufays, les Goudimel, déterminent les théories harmoniques. La musique chantée reste le genre préféré des XVme, XVIe et XVIIme siècles, mais l'importance du rôle des instruments grandit de plus en plus. Réduits à n'être d'abord que l'humble soutien des voix, ils prennent bientôt une fonction presqu'indépendante; ils exécutent souvent les pièces écrites pour les chanteurs; on voit apparaître des virtuoses du luth, du théorbe, de l'épinette, et les compositeurs s'habituent, peu à peu, à écrire des sonates (*).

Les formules canoniques ayant perdu tout crédit, rien ne gêne l'inspiration; les particularités de l'esprit français, l'amour de la clarté et des réalités, vont se manifester librement dans la musique. Une foule d'œuvres imitatives paraissent : les musiciens peignent des paysages et des tableaux de genre, parfois même des tableaux de mœurs et des scènes d'histoire. En général, ils choisissent les bruits les plus particuliers de la nature : le chant des oiseaux, le fracas de l'orage, la chute de la pluie, etc., mais bientôt ils montrent, dans la recherche d'éléments nouveaux, de singulières hardiesses.

Clément Jannequin excellait à composer ce genre de musique, très goûtée de ses contemporains. Outre ces compositions vocales portant les titres significatifs : « Le Chant des Oiseaux », « Le Caquet des Femmes », il représenta, dans la « Bataille de Marignan », la lutte des Français et des Suisses, fit entendre les coups de canon et les arquebusades, les cris des blessés et figura la débandade des vaincus. C'était là une vaste toile historique dont la nouveauté et la hardiesse excitèrent l'admiration et qui provoqua de nombreuses imitations. Aux côtés de Jannequin, Nicolas Gambert se fit une renommée par ses « Chasses » et ses églogues musicales.

Ce goût du pittoresque se retrouve en France aux siècles suivants, et les compositeurs les plus célèbres y sacrifièrent souvent. Dans les pièces pour clavecin de Couperin, de Rameau, dans les opéras de Monteverde, de Lulli, de Gluck, de Grétry, apparaissent des recherches imitatives parfois curieuses. Rameau, dans l'ouverture d' « Acanthe et Céphise », tragédie lyrique écrite à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, peignit la joie d'un peuple à la venue d'un prince et — il l'indiqua lui-même par une note spéciale — tenta de rendre par les sons l'aspect d'un feu d'artifice. Plus tard Boëldieu imitera le grincement d'un soufflet à feu ; à la fin du XVIIme siècle, bien avant les « Cloches de Corneville » et « Cavalleria », les compositeurs marient fréquemment le bruit des cloches au son des violons.

La recherche de l'expression naturelle fut parfois poussée à ses dernières limites; on prétendit non seulement traduire des aspects généraux de nature déterminés par des phénomènes spéciaux du bruit, mais on voulut fournir au musicien les ressources picturales de la palette du peintre. Vincente Galilée — père du célèbre astronome — rapporte, en ses « Dialogues sur la musique », que les auteurs de son temps reconnaissaient à certaines combinaisons mélodiques et harmoniques le pouvoir de provoquer des sensations de couleur. La teinte des objets que rappelaient les paroles du chant était ajoutée par celui-ci : l'aurore et les flammes des crépuscules étaient teintées de rouge, les cieux et les eaux de bleu, la nuit de noir. On s'ingéniait à trouver des combinaisons expressives nouvelles, on oubliait que tout art possède des limites qui impunément ne peuvent être franchies.

(*) A l'origine, on rangeait les compositions musicales en deux grandes catégories : *pezzi di cantare :* pièces à chanter, et *pezzi di sonare* — sonates — pièces à sonner, à jouer sur un instrument.

« On trouve mauvais — dit Bacilly, maître à danser du XVIIme. siècle — un air où l'auteur a oublié de mettre les notes élevées sous des paroles qui signifient des choses hautes, comme le ciel, les étoiles; ou des notes basses sur les mots qui signifient les choses basses, comme la terre, la mer; en sorte qu'on s'imagine que le chant est mal appliqué s'il n'exprime le sens de chaque mot en particulier »

Si l'on se place, pour juger, de l'importance de ces compositions, à un point de vue de critique historique, on s'aperçoit qu'elles sont les prolégomènes de l'expansion naturiste dans la symphonie au XVIIIme siècle. Mais si l'on doit déterminer la valeur de ces œuvres en elles-mêmes, il est impossible de ne pas reconnaître qu'elles ne constituèrent qu'un genre artistique inférieur, dont la vogue fut due aux facilités de compréhension qu'il offrait à une foule dont l'éducation musicale était peu développée. Pour bien comprendre la portée de cette musique et en déterminer les caractères essentiels, il est nécessaire de jeter un regard sur la situation d'un genre littéraire contemporain : la poésie pastorale. Depuis que la Renaissance avait remis en faveur la poésie païenne, Virgile, Ausone, Longus, Ovide, étaient devenus les inspirateurs ordinaires des Marot, Gilles Durant, Passerat, Tabouret, Vauquelin de la Fresnaie, Baïf, Ronsard. Puis, à l'imitation des latins avait succédé celle des italiens, de Pétrarque, de Boccace, de Politien, du Tasse, de Guarini. Tous les pays avaient leur « Arcadie »; la France, celle de Sannazar; l'Espagne, celle de Lope de Véga; et l'Angleterre possédait celle de Sidney. Au XVIIme siècle, Honoré d'Urfé publia son « Astrée », roman pastoral dont la vogue fut inouïe, et qui fit école : Mairet, Gombault, Rességuier inondèrent la scène de « bergeries », Racan, Chrétien de Croix, Baro, chantèrent à l'envi

« Les vallons, les près et les bois »;

Benserade, pour l'agrément des salons et des ruelles, mit Ovide en rondeaux; Saint-Amant, Godeau, Boileau lui-même, sacrifièrent à cette mode.

Ce fut un reflet de l'églogue littéraire qu'offrit la musique pittoresque. Les poètes avaient compris la nature en hommes des villes; ils l'avaient déformée, rapetissée, rendue conventionnelle. Sous des dehors rustiques, ils peignaient la société des cours; leurs bergers avaient des sentiments de courtisans, leurs bergères étaient des précieuses, et l'on nouait des faveurs roses au cou de leurs brebis. La vraie nature, les musiciens ne la comprirent pas d'avantage. S'ils en reproduisirent les aspects musicaux, ils n'y ajoutèrent ni sentiment ni sincérité. La nature était à leurs yeux une ressource nouvelle; ils l'exploitèrent avec un réalisme parfois étroit, mais ils ne s'élevèrent pas jusqu'à l'interpréter. L'églogue musicale et la poésie pastorale se trouvent donc dans une même situation en face de l'art du XVIIIme siècle.

(A suivre). LÉON ERY.



La femme dans l'Inde.

Conférence que M. CHATTERJI, *prêtre indou, en religion* BRAHMACHARIN BODHABHIKSHU, *donna à Bruxelles, à la demande de la Société pour l'amélioration du sort de la femme.*

— *Suite.* —

L'on est ainsi amené à croire que c'est le pouvoir qui suffira à l'Europe et à l'Amérique; à l'Amérique surtout, car, comme le disait un de mes amis d'Angleterre, tous les hommes en Angleterre sont des prostitués. L'homme est pourri; et ce sont ces hommes, je regrette de devoir le dire qui vont en Inde pour enseigner le Christianisme. Comment cette humanité corrompue pourra-t-elle être sauvée? Par la femme. Comment la corruption de l'homme serat-elle combattue? Par l'effort *organisé* du genre féminin.

Ainsi, l'on comprend bien le noble objet des femmes d'Europe et d'Amérique, lorsqu'elles demandent le suffrage des femmes. Mais en même temps, un observateur indou ne peut s'empêcher de penser que de telles femmes ont peu d'influence dans leur maison. Car qu'est-ce que l'homme après tout? N'est-il pas l'esclave de la femme? Cela sonne étrangement mais c'est bien ainsi. C'est la femme qui domine l'homme sous cette quadruple condition : — comme fille elle influence le père; comme sœur, elle influence le frère; comme femme, elle peut être couronnée comme reine; comme mère, elle peut être adorée comme déesse même. Telle est la position exaltée de la femme sur terre.

Seulement, si elle sait comment user de ses pouvoirs, et le sachant, si elle en abuse, elle devient la plus terrible ennemie, la créature la plus féroce; mais si elle les emploie bien, elle est gracieuse. Mais ayant ses pouvoirs, ne peut-elle influencer la législature tout en restant chez elle? En influençant les législateurs, elle influencera la législature. Eh bien; que sont-ils sinon des pères, fils, frères, etc? Tous peuvent être influencés, guidés par la femme dans sa quadruple capacité, en restant assise chez elle. Le fait seul qu'elle cherche la puissance en dehors de son intérieur, prouve qu'elle a perdu la puissance sur le cœur humain; elle a perdu sa puissance dans la maison. Si vous allez dans l'Inde, c'est tout différent. Comme je vous l'ai dit, tout Indou consulte mère, fille, sœur,

ou tout autre être féminin de sa famille. En fait, c'est la femme qui fournit le pouvoir moteur, et, cette influence, elle l'a exercée depuis un temps immémorial. Au parlement des religions à Chicago, il y avait quelques personnes de mon pays représentant les différentes faces de notre pensée ; et vous serez surpris d'entendre que c'était le groupe des Indous qui avait le plus grand nombre d'auditeurs, qui excitait l'attention la plus profonde de l'audience et tous, à ce qu'on me dit, reconnurent dans les traits indous quelque spiritualité. Eh bien ! ces hommes qui sont allés au parlement des religions, n'étaient que des hommes de troisième classe chez nous. Les plus élevés ne quittent jamais l'Inde. Ils envoient leurs disciples et leurs élèves. Eh bien ! ces Indous-là portaient sur leur figure des marques de spiritualité, me dirent mes amis américains. Quelle en est la cause ? C'est l'influence de la femme sur l'enfant.

(A suivre.) BRAHMACHARIN BODHABHIKSHU.



Livres nouveaux.

EMILE GIELKENS *La Liberté d'Association* IX (Office de publicité 1899.) — A la suite de l'impression de cette dernière brochure — étude de M. Gielkens sur *La Liberté d'Association,* — nous nous sommes intéressés à ses nombreuses et précédentes publications. Nous signalons avec plaisir ses livrets sur le *Droit d'Auteur* réunis en un bouquin.

Nous avons eu, à la lecture facile et agréable de ce travail, l'impression d'une élégante joute, un peu classique et de bonne méthode. Nous désignons M. Gielkens comme un ami de l'Art et du Progrés, au nom desquels il parle avec un solide sentiment d'indépendance.

A propos d'*Œuvres dramatiques et musicales — Droit d'Auteur,* il a parfaitement bien dit à une des Associations les plus despotiques et les plus inconséquentes.

Nous reprochons toutefois à l'auteur, trop de *littérature* comme dans *Réalité.*

Il y a aussi des vers un peu officiels : *Le Carillon de Hasselt, Au Roi.....*

G. L.



Petite Chronique.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle adresse de l'administration du journal : AVENUE DUCPÉTIAUX, 129.

Nous prions les abonnés au *Thyrse* qui ont reçu la revue non taxée, de bien vouloir nous excuser de ce contretemps. Si, à l'avenir, semblable irrégularité se reproduit, qu'ils veuillent bien nous en aviser afin que des mesures puissent être prises.

Exposition Van Dyck. — La Ville d'Anvers va célébrer, de magnifique façon, le 300e anniversaire de la naissance d'Antoine Van Dyck.

Nous attendons avec impatience le 12 août 1899 qui verra s'ouvrir une exposition des œuvres du célèbre peintre.

C'est par une participation unanime et spontanée, que les propriétaires des toiles, eaux-fortes et dessins originaux du Maître, que les pays — l'Angleterre, l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Russie, la Hollande — ont répondu aux demandes du Comité organisateur de l'Exposition patronnée par S. M. le Roi et le Gouvernement belge.

Les envois doivent parvenir avant le 15 juillet au *Comité exécutif de l'Exposition Van Dyck, au Musée des Beaux Arts, à Anvers.*

MM. Max Rooses, conservateur du Musée Plantin-Moretus et Georges Caroly, avocat, secrétaires du comité exécutif, sont chargés de toutes correspondances.

Nous ne manquerons pas de rendre compte des impressions de notre pélerinage par les galeries où seront rangés les chefs-d'œuvres.

Exposition d'Art religieux. — *Durendal,* revue catholique d'Art et de Littérature, ouvrira, en décembre prochain, un Salon d'Art religieux. La tentative est noble par son but élevé ; aussi, nous croyons qu'elle aura tout le succès qu'elle mérite. Conviés trop tard pour en parler amplement dans ce numéro, nous devons remettre à quinzaine l'article que nous voulons consacrer à cette éminente manifestation artistique.

A la Maison d'Art. — *Concert Bianca d'Arville, du royal opéra italien de Madrid et de Lisbonne,* le 7 juin. — Le public s'est montré, et avec raison, très peu enthousiaste de ce produit d'importation étrangère. Mme Bianca d'Arville a débité d'une voix qui n'est pas au-dessus de la moyenne, en français mal prononcé, en italien avec un accent espagnol, des œuvres de Denza, de Verdi, de Mascagni, etc. Ajoutez à cela le luxe tapageur de sa toilette, des gestes et des poses de chanteuse de café-concert et vous vous figurerez aisément que la désillusion a été complète. En vérité, si les Italiens de Madrid et de Lisbonne se contentent de pareils artistes, ils ne sont pas difficiles.

Heureusement que le concert était organisé avec le *précieux concours* de MM. Marix Loevensohn et Emile Bosquet. Chacun connaît ces artistes talentueux, et c'est avec un plaisir nouveau qu'ils ont été réentendus. La sonate de Grieg terminait le concert et sous l'excellente impression que laisse son impeccable exécution nous avons quitté la *Maison d'Art,* satisfaits, reconnaissants envers Madame Bianca d'Arville de nous avoir procuré encore une fois la joie d'apprécier l'art de Grieg interprété par Loevensohn et Bosquet.

Communiqué. — La Commission directrice de la Société royale pour l'encouragement des beaux-arts à Gand a l'honneur de faire savoir à Messieurs les artistes, peintres, aquarellistes, pastellistes, dessinateurs et graveurs, habitant Bruxelles ou ses environs, que la Société prendra à sa charge l'emballage des œuvres qu'ils destinent au Salon de Gand, à l'exception de celles qui mesureraient plus de deux mètres, cadre compris.

Les exposants sont priés de déposer leurs œuvres chez M. F. Mommen, 31, rue de la Charité, à Bruxelles, du 28 juin au 8 juillet, terme de rigueur.

Après la clôture du Salon, les œuvres seront réexpédiées chez M. Mommen, et les exposants seront invités à venir les reprendre, à une date qui sera fixée ultérieurement.



Correspondance.

M. N. Leng.... nous regrettons de ne pouvoir insérer.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 1er JUILLET 1899 N° 5

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	BELGIQUE . . . . . 5 francs par an. ÉTRANGER . . . . . 7 francs par an. L'abonnement part du 1er Mai.	AVENUE DUCPÉTIAUX, 129, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

La Dona Ignota.

—

O fin profil juvénile, pureté des traits dans la candeur transparente du marbre! La foudroyante lumière dessine ta naïve silhouette hautaine, la bouche exquise, délicate et gourmande, le nez droit, les yeux un peu saillants sous leur large paupière mi-close et la sérénité incomparable du front, auquel la chevelure en bandeaux fait un lourd et luxueux diadème...

Audacieuse et chaste créature, grandie au soleil libre, dans la subtile atmosphère de cette vallée; noble fille d'un pays où l'artifice des hommes rivalisa victorieusement la naturelle splendeur des choses... Princesse, qui sait? bourgeoise ou marchande, mais inconnue et immortelle, l'anonyme te donna l'essentielle vertu d'un symbole, le mystérieux pouvoir d'un emblême et tu apparais comme l'image sublimée de la race dont tu sortis, ingénieuse et forte, enivrée de vie sobre et de labeur intelligent.

Ta tête douce et fière s'aperçoit, illuminée toute et ravie, au milieu des chœurs que Fra Filoppo Lippi convoqua à la louange de l'Immaculée; et le bon peintre Ghirlandajo te plaça, imposante et pourtant alerte sous le simple et somptueux costume de brocart, parmi les compagnes de la Vierge Marie, à Santa Maria Novella...

Mais ne te rencontrai-je point vivante, entre les quinconces des jardins de Florence, jeune mère escortée d'enfants délicieux, orgueilleuse et modeste, avec la sérieuse dignité timide d'une matrone ingénue, remplie, déjà, de la conscience grave et de la volonté du devoir, mais exultant aussi de joie puérile devant les promesses généreuses et la magnificence de la vie...

— Blanche effigie qui, du haut de ton socle, — du fond du siècle héroïque, glorieusement, et crédule que tu remémores, — me considéras passer, vain explorateur des musées et des livres, d'un indulgent regard, apitoyé peut-être ou narquois, j'ai voulu te dédier ces lignes comme une guirlande votive tressée de pensées et d'immortelles...

Vœu désolé.

—

Le profond cristal lucide de la large fenêtre outre encore, aujourd'hui, l'ordinaire magnificence de la montagne plantée de sapins trapus et sombres, auxquels les houx démesurés font une luisante lisière ardue.

Les teintes exaspérées des murailles s'enluminent d'étranges mordorures glauques : — car la tenture symétrique, alternée de vert cru et de rouge criard, dont la stridente assonance ravit l'hystérie du jeune prince a pris, ce soir, l'irritante splendeur ensanglantée et fleurie du mystère, l'indicible harmonie sourde et ambiguë de quelque fanfare mortuaire et triomphale, d'on ne sait quelle héroïque marche funèbre : — le charme captieux d'une ineffable caresse prolongée — et mortelle...

Comme du bout magique d'un pinceau de lumière, le crépuscule moire la paroi vide de la Galerie Réservée de figures éphémères, la diapre de vols migrateurs d'oiseaux ignés, ou blasonne sa nudité de grandes fleurs déchiquetées d'un fabuleux incarnat morbide... Mais le loisir impatienté de l'adolescent se désintéresse du faste douloureux de cet intermède, de ce passager isolement quotidien en l'unique salle dont sa volonté éloigne même ses plus familiers favoris, à l'heure où

la féerie uranienne hyperbolise jusqu'à la souffrance l'habituelle beauté désolée du paysage.

Son âme incertaine s'abandonne à la rude oppression, toujours accrue, de ce site inanimé, des épaisses frondaisons de ces sapins qui rétrécissent l'orbe de leur faction innombrable et farouche autour du château, semblent serrer leurs rangs, grandir avec la nuit, dans l'obscurité morne et le silence épouvanté...

Les ombres, cependant, achèvent de brouiller le contour livide des choses; mais, morfondu déjà de la frileuse insomnie dont son sang charrie les anguleux glaçons, l'enfant ne bouge : — l'inperméable masque morose qui protège le fragile secret de son rêve ne se dénoue point et, sous leurs sourcils froncés, ses yeux dardent encore leur dur regard d'apparat...

« L'imbécile gloire humaine de cette existence, à la fin m'injurie, le servage, les vilénies et la stupidité illustre de cette valetaille palatine... Sous ma main, au contact de mes lèvres fiévreuses, tout se métamorphose en or mythologique, insensible et stérile...

» Creuse emphase de la vie! l'amour n'emprunte-t-il point, sur ce théâtre, la hideuse face postiche de la soumission et de la flatterie? Pauvres créatures étourdies, obséquieuses de leur corps, dont la frivole ignominie, l'orgueilleuse bassesse et l'émulation apitoieraient encore mon indifférence! Unique source pestiférée où ma soif s'étanche et m'empoisonne; fleurs artificielles qui, jamais, ne vécurent sous le ciel immense, n'aspirèrent l'haleine du vent, et ignorent la terre nourricière et les astres...

» Trahison quotidienne du monde dont l'expérience blasa précocement l'amertune — et que le dédain et le silence ne consolent pas.

» Hélas! ceux qui croient me connaître m'ignorent davantage! l'imposture universelle me créa cette âme de proie, la fauve âme forcenée d'une bête carnassière que la vue, la grisante odeur du sang, seules, excitent et réjouissent, — et l'atroce plaisir désintéressé de la souffrance humaine...

» Ah! qu'une autre vie s'improvise donc, humble et humiliée, car l'obéissance et la fidélité m'offensent et me contrarient : — je veux combattre, vaincre, — agir! conquérir enfin ma couronne!...

» — Bois royaux, merveilleux pour m'avoir appris, pendant l'horreur monotone des soirs, à me chercher hors de moi-même, que ne puissé-je devenir digne de la suprême amnistie, de l'absolution et de l'oubli... »

ARNOLD GOFFIN.

Soir ancien...

—

Comme un orgueil blessé, comme un roi qu'on détrône,
le soleil va mourir en l'exil froid du soir.
Lourde d'or et de sang, lourde de désespoir,
l'ombre couvre d'horreur la solaire couronne.

A l'horizon brûlé par l'astre impérial,
l'âme des vieux Césars, dans la cendre des bronzes,
obsède les yeux clos que d'impassibles bonzes
dardent sereinement vers l'austère Idéal,

et qui sont hors du temps que l'espace édifie,
sur le rêve écroulé de la mort du soleil.
Afin d'éterniser leur mystique Sommeil,

dédaigneux du frisson, ils planent sur la vie;
et jamais nul tourment, à leur front sibyllin,
n'indique si le monde accomplit son destin.

1896

Le Veilleur.

—

L'ange du feu sacré qui se lève en mon âme
a dressé dans ma nuit son flambeau solennel,
et son geste est si clair et si surnaturel,
que les astres, autour, semblent des yeux sans flamme!

Veilleur des purs destins, sur la tour de clarté
où nul ne voit surgir sa gloire illuminée,
il montre, fixement, la mer prédestinée
dont les grands flots d'azur rythment de la beauté.

Loin des sources d'ombre où vont les lèvres du monde
boire l'eau bourbeuse et sinistre de l'erreur,
et loin de la bêtise et loin de la laideur,

vers l'éclat de son bras que la lumière inonde,
suprême indicateur du céleste horizon,
volent les aigles d'or de toute ma raison!

1896. JEAN DELVILLE.

L'Etrangère.

à Mlle Caro D. de Ramet-Ivoz.

—

Un jour crépusculaire s'insinuait par la fenêtre voilée de mauve, adoucissant les couleurs des choses, rendant indécises les formes sous un reposant réseau de mystère, éloignant, dans une atmosphère illusoire, l'humble chambre d'artiste où peinait l'intelligence fébrile.

Gaspard Pauval, dans un coin où le soir déjà s'amassait, suivait le déroulement vague d'un vers increé; s'énervant à l'épithète impuissante, souffrant du mot subtil qu'il ne pouvait saisir. — Et parfois,

dans la molle solitude, la strophe déjà faite vibrait, répétée étrangement par la caisse sonore d'une mandole, au mur.

Maintenant, les muscles endoloris d'inaction, il erre par la chambre, arrêtant son regard aux bibelots, les métamorphosant, les identifiant aux objets, aux êtres imprécis grouillant dans la vaste scène, pleine de rumeur et de lumière de son cerveau exalté; dirigeant ses bras, en des gestes amples, vers la Figure érigée, brumeusement encore, au milieu du décor : telle une ébauche de glaise où se lisait au socle simplement : « Femme ».

Gaspard l'avait imaginée grandie par un savoir spacieux, en une attitude mystérieuse d'attente, sur une route où traîneraient les lueurs zinzolines d'un soleil couchant, les yeux méditatifs. Les formes se faisaient plus distinctes, l'idée se parait peu à peu, les verbes martelaient en sourdine le rythme large presque harmonieux et le poëte, dans une angoisse frissonnante, marchait, marchait vers la lointaine apparition. Il en reflétait la pose sphingienne, ouvrant démesurément ses paupières comme celles de l'Etre, dans une tension hallucinée, puis se transformant en le passant attendu qui vers Elle viendrait, il clama la strophe sonore terminée.

En ce moment, plein du rythme et de l'idée, Gaspard se rassit devant sa table de travail pour ajouter le quatrain nouveau au précédent. Quand il eut fini, il releva la tête, cherchant l'évocation sublime. — Tout avait disparu et son cerveau lassé, morne, se refusait.

Une nuit dense s'engouffrait. Des antiquailles amorphes, aux angles, grimaçaient. Il y avait comme d'énormes toiles d'araignées qui se tissaient de longs silences. Pas un souffle. L'ombre.

Pauval s'était affaissé, la tête dans les coudes, les paupières closes.

Or, brusquement, surgit, dans la baie d'une portière soulevée, une femme exquisement vêtue de soie bleue et blanche. La lumière fluant d'un lampadaire extérieur la nimbait délicatement de de ses ondes caressantes. Elle restait comme figée, en une attitude héroïque de statue, soutenant, au-dessus de son éblouissante chevelure, les plis lourds de l'étoffe, de son bras souple et nu.

La partie de la chambre où reposait Gaspard restait noyée de nuit, mais le poëte, par une intuition subite de cette clarté infinie, se dressa affolé devant l'étrangère, continuant son obsédante méditation.

« Où s'arrête ton rêve, ô sphinge, dans ma vie ? » appela-t-il vibrant d'un inéluctable émoi.

Elle fit un geste et la tenture somptueusement croula, étouffant la lumière, anéantissant l'illusion.

. . . .

Et quand Pauval reprit le poëme, il y trouva cette brume alanguie, ténue, suave, qu'avait laissé frôler, un instant, l'étrangère, dans sa vie d'artiste; et, le vers murmuré comme une timide et tendre prière, s'exhala longuement plaintif vers l'ultime inconnue :

« Où s'arrête ton rêve, ô sphinge, dans ma vie ? »

GASTON-DENYS PÉRIER.



Révolte.

—

Sous l'entière splendeur de l'Astre immarcescible,
J'ai bâti dans le Rêve, architecte géant,
Pour que nul œil n'y plonge, au plus haut du Néant,
Vertigineusement, ma tour inaccessible.

Seul, je monte aux sommets de ce Songe impossible
Où j'évoque, à mon gré, ton beau corps fainéant,
O Sylphide impudique et lascive ! n'ayant,
Dans tes veines sans feu, qu'un amour impassible.

J'ai lâché vers ton corps tous mes Désirs cabrés
Dans la révolte, enfin ! des Sens immodérés !
... Je fais, sous mes doigts fous, saigner des meurtris-
[sures !

Et mon délire est tel, en mon Rêve obsédant,
Que ma chair sent ta chair se tordre et que ma dent
Sent tes seins indomptés bondir sous ses morsures !...

CHARLES VIANE.



AMES FORTES.

—

Pardon.

—

Julia n'avait pu retenir un cri de stupeur en reconnaissant la maîtresse de son mari.

Dans le salon mi-obscur, planait un silence angoissant, lourd, troublé par la respiration haletante des deux femmes. D'un long regard, ou se reflétait l'anxiété de leur âme, l'épouse et l'amante s'étaient interrogées; ennemies par natures, elles attendaient que l'une d'elles se décidât à parler, toutes deux appréhendant l'issue de ce tête-à-tête.

Et la visiteuse se hasardait. Les mots, entrecoupés de pauses et de hoquets contraints tombaient lamentablement. Elle avait appris que Paul était à l'agonie; elle l'aimait; elle désirait le voir une dernière fois, l'embrasser avant qu'il mourût.

Cela fut dit simplement.

Julia, étourdie par cette démarche inattendue, dont l'extravagance ajoutait au désordre de son esprit, cherchait péniblement à rassembler ses idées, ne

pouvant concevoir la situation qui lui était faite, sans se rendre compte de la demande de cette intruse.

Tout-à-coup, comme si un jet de lumière subite eut éclairé son cerveau, le but de cette entrevue lui apparut : cette femme voulait lui en imposer sans merci ; par une dernière victoire sur l'épouse, elle voulait consacrer son œuvre néfaste.

Dans cette supplique, suggerée à l'amante par le souvenir des voluptés défuntes, Julia ne vit qu'une orgueilleuse démonstration de bravade dont sa rivale se vanterait plus tard, si le résultat lui en était favorable.

L'épouse eut un regard de suprême dédain, de de souverain mépris pour cette fille qui lui croyait assez de naïveté pour ne pas apercevoir le piège aussi grossièrement tendu. Un rire mauvais crispa ses lèvres blêmes, erra satanique, sur son visage....

Elle s'est levée, fière d'être parvenue à discerner l'intention de cette audacieuse.

Elle veut se montrer grande âme néanmoins, et sans éclat, mettant dans sa voix tout ce que son être a d'aversion méprisante pour sa rivale, elle dit :

— Allez-vous en !

L'autre ne bouge pas, ahurie à cette réponse.

L'espoir gonflait-il son âme lorsqu'elle avait tenté la presque inconcevable action qui l'avait amenée là ?

Et subitement, Julia voit rouge, devant cette passive résistance ; elle bégaie des mots incohérents, ses yeux flamboient ; elle s'avance le bras levé vers l'Autre, qui reste pétrifiée d'émotion à la vue de cet accès de colère rageuse.

Mais, les nerfs brusquement détendus, dans un tressaillement de tout son corps, Julia est tombée sur un siège. Inconsciente, elle abandonne ses mains dans celles de sa rivale qui s'agenouille humiliée devant elle. L'épouse sent ses doigts se mouiller des larmes de la maîtresse...

Le soir qui s'est amassé a complètement obscurci la pièce. Il y règne une solennité de cathédrale et le recueillement du lieu, où semble voler pesamment la Destinée, est troublé par des sanglots.

L'amante, prostrée aux pieds de l'épouse, parle à nouveau, et sa plainte est douce et touchante, timide ainsi qu'une confession, ponctuée çà et là par un soupir. Elle excuse celle qui vient de la rudoyer ; elle comprend son ressentiment ; mais dans sa vie, à elle, que de douleurs, de misères ; que d'affres dans ce calvaire sans joie durable, sans plaisir réel, qui est la triste existence d'une courtisane. Quelle stupidité aussi de s'éprendre, lorsque l'on est ce que les femmes honnêtes appellent des « créatures ». Elle parle de Paul, entrevu quelque soir dans la clarté éblouissante des rampes du théâtre, de l'insouciance qui a présidé aux premiers rendez-vous ; elle avoue humblement la joie mauvaise qu'elle a eue de le séduire. Combien elle comprend son tort de l'avoir aimé ensuite, puisqu'il ne lui est pas même permis d'être pardonnée. Le cœur des filles de joie doit être insensibilisé, inaccessible à l'amour.

— Pourquoi l'ai-je aimé, Madame ? Est-ce qu'on sait ? Vous même, après toutes les douleurs qu'il vous a du conter, vous l'adorez encore. Pourquoi ?

Julia sentait monter en elle une immense pitié pour cette *Femme* qui avait souffert, mais instinctivement elle se rappellait que c'était pour cette cabotine que Paul l'avait abandonnée. Et toute sa vie d'éprouvée, de délaissée repassa devant ses yeux, depuis le moment où Paul, vaincu par la nostalgie inéluctable de grande et tapageuse vie de fêtard, s'était relancé dans la cohue des désœuvrés et des jouisseurs outranciers, jusqu'au jour, — il y avait deux mois de cela, — où, viveur usé, il était revenu auprès d'elle. Son esprit lui rémonérait les longues journées, les interminables soirées, dont elle avait subi la morne tristesse, la mélancolique solitude ; elle se rappelait les indiscrétions lâches, les lettres anonymes infâmes qui la tenaient au courant de la conduite déréglée de son mari, lui avaient fait connaître cette maîtresse qui se prosternait devant elle à présent. Ensuite elle revoyait le martyre de ces derniers temps, Paul dépérissant chaque jour, soutenu seulement par une vie factice qu'à force de soins on infusait dans son corps débilité. Enfin les sentencieuses paroles du médecin, en quittant son malade aujourd'hui : « Il ne passera pas la nuit ». Et de l'âme de l'épouse affluait toute la rancœur de ses souffrances qui noyaient dans leur tourbillon les sentiments de pitié qu'avait fait naître la confession de la pécheresse.

Celle-ci implorait toujours avec une humilité anxieuse. A cet appel qui semblait inlassable, Julia sentait se lever en elle des désirs d'oubli qui luttaient désespérément avec les conseils de son être instinctif, remuant dans un chaos douloureux et son cerveau et son cœur.

Comme si l'Autre eût compris le combat torturant qui se livrait en Julia, elle discutait tous les motifs de refus qu'elle aurait pu lui donner, combattant le préjugé qui défendait à l'épouse d'accueillir l'amante.

Julia, malgré les effluves de bonté dont elle se sentait envahir, écouta ses sentiments innés lui commandant impérieusement de ne pas fléchir, et presque implorante à son tour :

— Non, je ne peux pas. Vous le savez bien.

L'amante s'était levée ; la voix affermie à présent, elle s'excusait. Une de ses dernières illusions s'en allait après cette entrevue. Les femmes soi-disant honnêtes ne valent pas plus que les autres : le préjugé les subjuge, l'égoïsme les étreint, sans que la miséricorde fasse vibrer leur cœur. Y avait-il plus

de mérite dans l'action de l'épouse qui venait d'user d'un droit incontestable, que dans la démarche de de l'amante qui s'était humiliée? L'ironie que cette femme mit dans ses paroles, la crise de larmes qui la secoua lorsqu'elle prononça : Adieu, Madame, allèrent susciter au cœur de la Justicière implacable une nouvelle lutte. Comme l'autre s'appuyait maintenant, accablée, au mur, Julia se demanda si tout repentir ne vaut pas un pardon. Elle agissait peut-être mal en le refusant. Pourquoi, s'étant montrée généreuse envers son mari ne le serait-elle pas envers sa complice, une femme, un être faible? De son cœur, lassé d'inutiles tortures, s'éloignait peu à peu la répugnance qu'elle éprouvait pour sa rivale, tandis que doux, avec des griseries d'encens, ainsi qu'une prière, le pardon souverain dictame des âmes égarées lui demandait asile. Tout en elle lui criait maintenant les sublimes paroles du Christ : Pardonnons à ceux qui nous ont offensé, pendant que s'atténuaient les voix mauvaises de son instinct....

Elle ouvrit fébrilement la porte la chambre où le moribond agonisait. La gorge étreinte d'émotion cuisante elle pria la visiteuse d'entrer. Et Julia entendit la voix éraillée, émue, de son mari disant dans le silence grave de cet instant :

— Ia, merci!

. . . .

Des cierges brûlent. Deux femmes s'agenouillent auprès du lit; leurs doigts s'étreignent dans une communion d'amour, de pardon et d'oubli.

LÉOPOLD ROSY.



Sonnet.

—

à Mlle Hélène Moreau.

Clair déploîment ailé vers le beau ciel natal,
L'âme est ressuscitée à l'ardente lumière,
Ayant conquis l'éclat de la splendeur première
Par l'accomplissement de son rêve idéal.

Elle plane, à l'abri des fantômes du mal
Et du joug terrassé de l'obscure matière,
Dans sa liberté forte et dans sa gloire entière
Avec son entité pour suprême fanal.

La durée abolie a détruit la limite
Et tout à coup, parmi la Vérité subite,
Largement s'est ouvert le Portail glorieux.

Sourires! parfums! fleurs! oh, l'éternelle enfance!
Amour! L'âme a plongé, de son vol radieux,
Dans l'extase sans fin de la Toute-Evidence...

JULIEN ROMAN.

La Musique pittoresque.

(SUITE)

—

Le siècle de Louis XIV est un siècle rationaliste. Le même esprit qui produit le cartésianisme imprègne aussi l'art, dont Boileau édicte le code de lois. Il ne faut demander aux artistes de cette époque ni élans lyriques, ni sentimentalité, ni émotion quelconque. Tout est froid, sec, pompeux. La littérature est une psychologie fine, délicate parfois, mais sans chaleur; les arts plastiques, appelés à concourir à l'éclat des palais, redeviennent décoratifs. Lebrun règne; Le Poussin et Le Lorrain sont forcés de s'expatrier, Lesueur, dédaigné, se cloître chez les Chartreux. La musique n'est prisée que pour autant qu'elle apporte son concours au théâtre et serve les plaisirs d'un monarque vain et borné; elle devient ornementale. Le siècle a été favorable au développement d'un seul genre, le théâtre, mais si cet art atteint à un haut degré de perfection, les autres meurent, étouffés dans cette atmosphère des cours.

Au siècle suivant, devenue une arme puissante dans la main de Voltaire, la raison ébranle l'autel et ne respecte guère le trône. Mais ses victoires mêmes la compromettent. L'excès rationaliste amène une réaction. On s'est adressé à l'esprit, à l'intelligence, mais les aspirations immatérielles de l'âme ont été constamment méconnues; la conscience va protester. Rousseau paraît en face de Voltaire; c'est le sentiment en face de la raison. Un élément nouveau s'introduit dans la philosophie, dans les idées, dans les mœurs, et l'art en offre le reflet; cet élément, c'est la sensibilité; c'est la passion, la tendresse, mais aussi la tristesse et l'amertume. Nous sommes, avec Jean-Jacques, transportés dans un tout autre monde que celui qui peuple les salons littéraires et les ruelles.

La misanthropie passe, des âmes, dans l'art; et voici que, dans celui-ci, avec une valeur nouvelle, y paraît la nature; elle est le refuge des cœurs endeuillés, la confidente de ceux-là qui fuyent une société corrompue, se ruant aux plaisirs grossiers des sens, profitant des quelques ans qui lui restent à vivre. Cette nature n'est plus celle des pastorales de l'école de l'Astrée; elle s'est animée, sensibilisée, elle est devenue un être spirituel; elle a ses tristesses et ses joies, ses deuils et ses allégresses. A chacun de ses aspects, l'homme attache un sens sentimental; son humanité s'y reflète toute.

Ce souffle nouveau se fait sentir dans la littérature et dans la musique; Jean-Jacques est le lointain précurseur de Chateaubriand, de Sand, des romantiques; Gluck, Cimarosa, Paesiello, et, plus tard, Mozart, trouvent des accents inconnus avant eux. Mais si

nous voulons suivre, dans la musique, l'expansion du sentiment naturiste, c'est dans la symphonie allemande seule que nous la trouverons.

Haydn crée la symphonie; il détermine la coupe des parties; à chaque instrument, il prête un langage en rapport avec ses ressources et son tempérament; à chaque timbre, il donne une signification particulière. Ainsi, il multiplie les couleurs de la palette du compositeur, il étend le pouvoir descriptif de son art.

Jusque là, la musique, en ses genres supérieurs, a été religieuse. Avec Palestrina, elle est une prière fervente, un acte d'adoration; elle plane loin des mesquines passions des hommes. Bach aussi est un austère; il est d'un sentiment simple, général, d'un bloc. Il n'entre point dans l'analyse des détails, des nuances; il n'est ni compliqué ni raffiné. Haendel s'élève au ton solennel, à la majesté des récits bibliques. Haydn a moins d'austérité, moins de pompe, mais il est plus humain. Ses oratorios n'ont presque rien de religieux; il s'arrête devant la nature, il en lit le grand poème, non en philosophe chrétien, mais en artiste, et ainsi, dans *La Création,* dans *Les Saisons,* il introduit un élément panthéiste dont lui-même, peut-être, ne comprenait point toute la portée.

Pas plus que l'art de Mozart, et moins encore que lui, l'art de Beethoven ne réfléchit des idées en elles-mêmes; ce n'est plus du tout un art de raison, d'esprit, c'est un art de passion, de passion violente, de désespoir sombre et michelangesque (symphonie en ut mineur), de souffrance exaspérée, de douleur tragique (andante de la symphonie en la). Mais un rayon de soleil glisse dans l'œuvre du maître; un apaisement momentané amène un sourire sur ces lèvres d'amertume qui ont maudit la vie et les hommes. Ce rayon de soleil, c'est la *Symphonie pastorale.*

Loin du monde bruyant et vain dont sa noire misanthropie l'éloigne, le grand poète a communié avec la nature, la « bonne nature » qu'aimait Jean-Jacques, cette autre âme blessée. Il a écouté le murmure des sources, le gazouillis des fauvettes, en quelque buisson à l'orée d'un bois, l'appel des cailles à travers la campagne d'août, la chanson des brises dans les feuillées. Longuement, il a joui de la fraîcheur et du calme d'un val agreste; il a oublié la vie et la souffrance. Et le tableau qu'il a peint ne s'arrêtera pas aux formes, aux bruits, aux colorations; ce ne sera point un Hobbéma, mais un Lorrain ou un Salvator Rosa; on y sentira battre un cœur humain; et c'est l'émotion que dégage l'œuvre qui nous envahit et nous y attache, c'est là que résident la puissance et l'originalité de la « Symphonie pastorale » : elle est, selon l'expression du chancelier Bacon, « de l'humanité ajoutée à la nature. »

Ainsi que l'a remarqué H. Taine en sa « Philosophie de l'Art », l'âme des grands artistes reflète toujours plus ou moins leur milieu, et ce reflet passe en leurs œuvres. Nous avons vu que la « Symphonie pastorale » doit, de cette manière indirecte, ses caractères principaux à l'époque qui l'a vu naître, la période limite des XVIIIe et XIXe siècles.

L'âge artistique qui suivit offre d'autres caractères, et nous pouvons prévoir que, les conditions d'ambiances étant totalement changées par l'évolution des idées et l'avènement du Romantisme, si la nature inspire les musiciens, elle sera interprétée avec un tout autre esprit.

(A suivre). LÉON ERY.



Croisade.

—

Les féaux chevaliers sur de lourds étalons,
Les évêques chargés d'apparats dalmatiques,
Parmi les serviteurs dressant les gonfalons,
Pavoisant le soleil d'étendards héraldiques,

Marchaient hors les cités, en de pompeux décors,
Dans les clameurs des serfs insoucieux des tailles,
Cependant que chantaient les beffrois et les cors;
— Et le front triomphal, ils allaient aux batailles.

Le tumulte guerrier des fabuleux combats
Exaltait les manants farouches et candides,
Et d'un rêve illustré de magiques prélats,
Eblouissait leur cœur aux horizons splendides!

— Nos Désirs vigoureux, tels de hauts Templiers,
Ont tenté la Croisade aux belles équipées,
Et nous nous souvenons d'éclatants bris d'épées
Et de chevaux cabrés au choc des boucliers!

GEORGES LEBACQ.



CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

—

Hypnotisme transcendant.

—

Le mysticisme ou fakirisme occidental qui envahit de plus en plus les couches intellectuelles de notre civilisation, n'est que la reproduction des croyances et des rites encore régnants dans les pays orientaux. Nous assistons à cet étrange spectacle de nations arrivées au summum des raffinements, retournant vers la source des origines premières, et, après avoir usé des siècles d'énergie à combattre les traditions de la lignée ancestrale, venir se retremper à nouveau dans la philosophie qu'elle accueillait naguère avec scepticisme. Est-ce un progrès? est-ce une chûte

annonçant la fin d'une civilisation, la fin d'une époque astrale? C'est là un problème troublant et par sa profondeur et par les conséquences que sa solution peut laisser entrevoir. D'aucuns l'ont attaqué de front et s'étayant d'arguments de plus ou moins grande valeur, ont crié à la dégénéressence des races, à la banqueroute de la science. D'autres, au contraire, croient voir dans ce retour aux choses primordiales une régénération des races et des consciences. Nous n'essayerons pas de trancher un pareil différent et nous nous bornerons à étudier les faits et surtout les théories qui donnent aux idées néo-mystiques quelque cohérence. Sous le nom d'hypnotisme transcendant on doit comprendre cette partie de la science hypnotique que la physiologie ne peut expliquer d'une manière satisfaisante pour tous les esprits. « C'est, dit Jeanmard du Dot, toute opération qui dépasse la suggestion hypnotique ou vigile immédiate ou à terme très court; et dans cette suggestion même, c'est le pouvoir exclusif et absolu de l'hypnotiseur. » En d'autres termes c'est ce qui dépasse dans l'hypnotisme les pouvoirs connus de la nature humaine. Les phénomènes principaux qui revêtent ce caractère sont : la suggestion mentale, la thélépathie, la devination ou l'extra-lucidité.

Nous définirons ces différents phénomènes, puis nous passerons en revue les explications qui en ont été données dans les différents milieux

La suggestion mentale est un phénomène en vertu duquel une idée passe du cerveau de l'agent à celui du sujet, sans qu'il y ait aucun rapport sensoriel direct, sans parole, ni signe.

La télépathie est le don de sentir les choses, non seulement à distance, mais encore dans l'avenir.

Enfin, l'extra-lucidité est une fonction qui permet de voir les choses absentes, quelle que soit la distance, quels que soient les obstacles.

Les philosophes thomistes admettent l'existence de ces trois ordres de phénomènes, mais ils les rattachent à une intervention surhumaine, le plus souvent démoniaque.

Mgr Méric, le classique chrétien de l'hypnotisme, admet donc la suggestion mentale, mais n'admet en aucune façon qu'elle puisse passer pour naturelle. Voici son raisonnement: La nature humaine est inamissible, c'est-à-dire que ce qui pourrait en changer les conditions, la détruirait. La nature c'est l'être et l'être qui perdrait sa nature, se perdrait lui-même.

Or, l'homme peut-il percevoir la volonté d'un autre homme sans parole, sans signe ? Non, l'image auditive ou visive est essentielle à notre pensée qui ne peut-être communiquée à l'homme, humainement, sous une autre forme.

Le télégraphe, comme l'écriture, supposent la parole ; ils ne la remplacent pas.

En admettant même que les images de l'idée soient le résultat de vibrations cérébrales, ces vibrations seraient soumises à la loi des distances qui les diminueraient et les éteindraient, ainsi qu'à la loi des obstacles !

Or, la suggestion mentale ne connait ni les distances, ni les obstacles. Aussi faut-il, pour l'expliquer, une action indépendante de ces impédimenta, c'est-à-dire l'action d'un pur esprit, dont l'acte initial est immatériel comme lui, tandis que l'acte humain est semi-matériel comme nous.

La science de l'esprit pur est universelle, en ce qui concerne les choses de la nature. Aussi joue-t-il de la cervelle humaine comme d'une harpe qu'il pince directement, tandis que le docteur qui joue de sa propre cervelle, à deux lieues de distance, est vraisemblablement incapable d'en propager les ondes assez loin pour faire vibrer à l'unisson les cordes cérébrales du sujet.

Rappelant le principe Thomite :

L'opération suit l'être, le philosophe chrétien est amené à conclure que la «suggestion mentale n'est pas humaine, parce qu'elle n'opère pas comme fait la nature humaine ».

Un raisonnement semblable s'applique à l'extra-lucidité. Le thomite ne croit pas qu'une hyperesthésie puisse donner d'aussi prodigieux résultats. Pour lui, il est plus vraisemblable qu'un autre à vu pour le sujet et lui a dit ce qu'il a vu. « Il ne peut y avoir là qu'une hallucination, soit naturelle, soit démoniaque. »

De même, encore l'homme ne saurait voir directement l'avenir qui n'est présent qu'à Dieu, les esprits purs, eux-mêmes, ne le devinant que dans ses causes présentes.

Le savant thomiste définit la télépathie, « le don, pour l'âme humaine, de se promener dans le domaine du non être, puisque l'avenir est aussi nul pour notre perception que le néant »

« Les purs esprits, ajoute-t-il, suivant la théologie, voient sûrement l'avenir dépendant des causes certaines qu'ils connaissent et devinent plus ou moins obscurément l'avenir dépendant des causes libres dont ils ne peuvent connaître sûrement les déterminations plus ou moins probables ». Il est impossible que l'homme perçoive naturellement ce qui n'est pas, qu'il le pressente dans sa cause qui n'existe pas encore, qu'il pressente cette cause qui sera toute fortuite. Le simple pressentiment lui-mème, repose sur la connaissance, si insconsciente qu'elle soit, d'une cause actuelle de faits futurs. *Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas.*

(A Suivre.)

Dr Emile Lejeune.



La femme dans l'Inde.

Conférence que M. Chatterji, *prêtre indou, en religion* Brahmacharin Bodhabhikshu, *donna à Bruxelles, à la demande de la Société pour l'amélioration du sort de la femme.*

— Suite et fin. —

On nous enseigne dès l'enfance que le citoyen qui vit dans son ménage doit considérer son père et sa mère comme l'incarnation de Dieu sur terre. Il doit les révérer et les servir. Tel est le devoir des enfants. Les parents à leur tour pour les mériter doivent se conduire aussi comme tels. La femme est toujours considérée, révérée. Notre grand législateur Manu dit : « La femme doit être aimée et adorée. » Il dit encore : « Les dieux n'acceptent pas les offrandes dans les maisons où la femme n'est pas révérée. » Le nom sanscrit, pour désigner la femme, est toujours très doux et sa signification des plus belles. Ce fait seul montre le sentiment pour elle. La femme est appelée *Celle qui donne la joie* ou bien encore : *La Beauté.* — Comparez à cela le mots par lequel sont désignées les femmes en anglais : *Woman!* Si je devais écrire à une femme dans l'Inde, j'écrirais : *Dévi*, ce qui veut dire : *Déesse.* Ceci est le petit côté de la question ; il montre néanmoins le respect de l'Indou pour la femme. Je trouve ici des femmes plus ou moins éduquées et forcées de gagner leur propre

vie; un fait qui ferait rougir de honte le visage d'un Indou. La femme forcée de travailler, forcée de se battre pour un morceau de pain, pouvez-vous vous imaginer une scène plus cruelle sur terre? A moins qu'elle ne soit née dans une condition où elle l'a appris dès son enfance. En Inde, l'homme gagne sa vie et la partage avec tous les membres féminins de sa famille. La femme doit maintenir la paix et l'ordre, doit donner le confort et la joie dans le champ de bataille de la vie, telle la vestale qui entretenait la flamme de la paix dans la demeure. L'homme fatigué revient de la vie extérieure pour réconforter et apaiser son cœur auprès d'elle. Quant à l'éducation, vous trouverez que les femmes des classes hautes reçoivent une éducation que vous ne jugerez pas comme telle. L'idée d'éducation de l'Indou, diffère de celle que s'en fait l'occidental. Vous dites que quelqu'un est éduqué lorsqu'il sait certaines choses, lorsqu'il a des diplômes universitaires. Notre idée est toute différente. Nous reconnoîtrons chez un homme l'étude nécessaire à obtenir ces diplômes et en même temps nous pouvons le trouv er un grand fou, un grand ignorant. Je sais que dans les pays européens des femmes connaissent beaucoup de langues et sont appelées des femmes éduquées. J'hésite parfois à les appeler *séduites* plutôt qu'*éduquées*. Dans l'Inde, les femmes sont *spirituellement* éduquées. Elles sont préparées à une vie très élevée; leur éducation est plutôt une méditation. De plus l'éducation de la femme doit différer de celle de l'homme, parce que l'homme développe des qualités plus fermes, plus nobles, plus viriles dans des incarnations masculines, et, dans des incarnations féminines, il développe tout ce qui est doux, tendre, grand et fort en même temps. L'âme est également homme et femme, car dans l'homme parfait toutes les vertus de l'homme et de la femme sont développées à leur plus haut degré. Ainsi, la femme doit acquérir certaines qualités de sa nature, elles sont douces mais en même temps fortes: dès lors, l'indou lui donne cette éducation qui sera propre à développer ces vertus. Il élève la femme d'une manière philosophique. Le femme de classe élevée est un exemple d'abnégation.

Par rapport à la séquestration de la femme, laissez-moi vous dire que ce n'est pas une coutume indoue. Dans l'Inde ancienne la femme sortait et allait partout. La séquestration est une coutume mahométane et aujourd'hui l'influence des mahométans existant, il y a séquestration de la femme. Là où il n'y a pas de mahométans, on trouve l'ancienne vie indoue. Là les femmes se promènent dans les rues, mais ne cherchent pas la promiscuité des hommes. Cette coutume de la séquestration fut introduite par nécessité puis par imitation. Les mahométans étaient brutaux et il était difficile de protéger les femmes contre leurs attaques. C'est pourquoi leurs indous enfermèrent leurs femmes chez eux. Voilà le commencement, l'origine de la séquestration. Alors des Indous ignorants les imitèrent, sans savoir pourquoi cela se faisait.

J'espère que par le temps, cette séquestration disparaîtra de l'Inde. Les femmes occidentales peuvent faire beaucoup pour leurs sœurs indoues, mais pas si elles vont — en Inde avec l'idée qu'elles leur sont supérieures, car alors, je crois qu'elles ne réussiraient pas. — Les femmes occidentales manquent de cette majesté, de cette supériorité des femmes indoues et si celles-là peuvent communiquer le courage à celles-ci, celles-ci peuvent spiritualiser très fort les femmes européennes.

BRAHMACHARIN BODHABHIKSHU.



Au Cercle Artistique.

Très artiste, Mlle Callais dans les différents panneaux *les heures*, qu'elle expose en ce moment. Ce sont de charmantes évocations d'une âme de jeune fille. Harmonies grises, violacées, d'ors pâles; de la joie, de la fraîcheur, toute la délicatesse d'une mystifiée; c'est très féminin, d'un généreux groupements. Malheureusement et surtout dans les grandes toiles, la forme est parfois hésitante et sent un peu le par cœur, cela passe inaperçu dans les œuvres plus petites, comme le triptyque : *Les âmes solitaires, fontaine d'amour, et vers la lumière,* œuvre d'un très beau sentiment.

D'ailleurs, un portrait de face et un groupe d'enfants : *Alleluia*, d'une tonalité blonde, sont remarquables par le métier. Il serait désirable que toutes les autres œuvres fussent traitées de la sorte; mais, bref. cette exposition est certes fort intéressante ; ce n'est pas la banalité courante de toutes ces productions florales, etc , des petites demoiselles prétentieuses. Nous devons dire que ce ci nous en porte bien loin et que la simplicité exquise de cet art, peut-être un peu mièvre, nous permet de présager beaucoup pour l'avenir. P. S.



Petite Chronique.

On nous annonce d'Anvers :

L'ouverture de l'exposition Van Dyck est fixée au 12 août.

de Spa :

Dimanche, 2 juillet, ouverture solennelle de l'exposition annuelle des Beaux-Arts.— 38e année — dans la salle de la nouvelle Académie, — fermeture à la fin septembre.

de Mons :

Notre exposition des Beaux-Arts vient de fermer ses portes.

Le montant de la vente des œuvres s'élève à plus de 40.000 fr.

—

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la critique littéraire.



Correspondance.

Jules D... à Nivelles. — N'avez-vous rien autre? Ceci est un peu faible et vous devez savoir faire mieux.

Jules Cul... à Charleroi. — avons lu votre poésie « *Mon cœur en secret...* un peu faible. Envoyez-nous quelque chose!

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 15 JUILLET 1899 N° 6

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	BELGIQUE . . . . . 5 francs par an. ÉTRANGER . . . . . 7 francs par an. L'abonnement part du 1er Mai.	AVENUE DUCPÉTIAUX, 129, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Un livre d'Iwan Gilkin.

—

LE CERISIER FLEURI.

—

Il est à signaler une tentative très noble et courageuse due à l'initiative de Monsieur Georges Barral. C'est la publication, à Paris, des œuvres de « poètes français à l'étranger » — « dans le but, écrit-il au début d'un *Appel au public français,* de rassembler les écrivains qui, dans tous les pays de l'univers se servent de préférence de notre langue pour donner aux productions de leur imagination un vêtement de beauté et de pérennité. »

Cette tentative est noble et courageuse, en effet, car, n'est-ce point, par ce fait de la reconnaissance *enfin!* de poètes français *hors de France,* d'une littérature française différente et originale, *quoique même, en elle* — et jusqu'en ces dernières années si souvent contestée et ridiculisée aussi — n'est-ce point noblement et dignement abdiquer des ambitions chères, des prétentions petites, plutôt, et malheusement fréquentes chez nos voisins du Sud; et cette abdication n'est-elle point tout à notre avantage et n'est-ce pas montrer, courageusement, aux auteurs français contemporains, par cette publication des œuvres belges, que nos écrivains, toujours, sont leurs égaux en force; souvent, même leurs maîtres : certes! Car, parmi l'état-major de l'armée littéraire de France, quel nom, aujourd'hui — quel nom marque? Ils sont là, nombrenx; il n'en EST, pas *un!* Ils sont une belle foule, d'êtres presque semblables.

Chez nous, si nul ne domine effectivement, au moins, chaque nom apporte avec lui le cachet de sa personnalité et chante, bellement et distinct, parmi l'harmonie de l'ensemble.

L'originalité, la couleur dans la langue, la force d'expression neuve sont les signes distinctifs et propres à *chacun* des auteurs belges.

Sous l'influence du dehors : des brumes, du mystère étrange des littératures étrangères — brumes et mystère si adéquats à l'esprit des peuples septentrionnaux — du jour où la France a reconnu ces signes originaux, sitôt a-t-elle voulu se les approprier en les exagérant; et l'originalité, chez ses poètes, est devenue l'abracadabrance, le fantasque et l'incompréhensible en l'expression tortionnée. Et l'on a crié que le mal venait du Nord, d'Allemagne, de Suède, de chez nous, surtout!!

Non! C'est à Paris qu'étaient les esprits égarés : qu'était la plaie! La gangrène contagieuse est venue jusqu'à nous, malheureusement. Des *jeunes* se sont fourvoyés, conseillés par quelques vieux-beaux de notre littérature — aux cerveaux brûlés ou gâteux!

Mais le mal est vaincu, enfin! et, même en France, les plus fougueux se sont assagis.

— Monsieur Georges Barral en faisant choix de poètes belges et en publiant leurs œuvres a montré qu'il était un lettré d'intelligence impartiale et sa généreuse tentative mérite tous les succès.

—

Le CERISIER FLEURI est le dernier volume paru d'une série déjà longue et qui comprend : *La Nuit,* du même auteur; *la Cithare,* de Valère Gille; *Héros et Pierrots,* d'Albert Giraud et le *Collier d'opales,* de Valère Gille, encore.

Iwan Gilkin, ce doux rêveur spirituel et rieur, moqueur et bon, à qui nous devons tous un peu d'exister, littérairement; ce promoteur avec Waller et Giraud du mouvement littéraire belge de 1880 et ce bouillant protagoniste dans la lutte contre le *vers libre,* est et restera le pur poête des sensations délicates du cœur humain en même temps que le peintre élégant des affres et des douleurs de l'âme philosophique.

Le CERISIER FLEURI est son « petit cahier de vacances » et l'on y sent toute sa joie grande d'être libre, une fois, de toute pensée grave et c'est, en effet, comme un écolier frondeur, heureux de vivre, qui gambade loin de la ville et du lycée et du pion parmi les prairies et les saulaies, aux bords des ruisseaux; ou qui promène sa folie aux bosquets ombreux où sa chanson et ses rires se mêlent aux chants des merles et aux trilles des cascatelles.

Tout son livre est empreint de cette joie et de cette bonhommie qui peignent bien l'homme, aux heures d'expansion, alors qu'il rit, le premier et aux francs éclats, d'un mot d'esprit ou d'un trait moqueur dont sa phrase élégante est appogiaturée.

Ce sont des vers, ce sont de petites chansons étonnamment faciles — trop faciles, parfois, et un peu gamines! — ce sont des gammes couleur d'or, couleur de fleur; ce sont des parfums raffinés et délicats; ce sont de fugaces étincelles de soleil qui fusent dans un azur immuable et léger.

Il chante, ce bel écolier, l'amour, surtout, et le vin et la muse et la beauté et toutes choses, et toutes! même d'insignifiantes et banales — mais sa joie est si grande!...

Et tout cela avec une facilité d'expression telle et une simplicité — trop simple parfois et que l'on regrette, alors, tandis qu'il sait si savamment moduler des sons subtils et dire avec tant d'art des phrases affinées.

Ah! pourquoi donc, quelquefois, redire des choses tant de fois dites et si souvent entendues de même façon classique et un peu romance?... Ce sont là, sans doute, de petits poèmes très vieux déjà, parus il y a longtemps dans la chère défunte « Jeune Belgique » mais qu'on eut préféré ne pas rencontrer ici.

Mais à côté, heureusement, combien de pages exquises; combien de strophes d'or vibrant, affirmatives, hautement! d'un talent admirable.

Le *Cerisier fleuri* est l'œuvre d'un artiste sincère; c'est l'œuvre d'un puriste élégant et d'un charmant rêveur et qui vous berce et vous enchante, délicieusement!...

CHARLES VIANE.



LE CERISIER FLEURI.

—

Les Yeux.

—

Je me promène par les rues
Comme dans un jardin mouvant
Où, sous le soleil et le vent,
S'ouvrent mille fleurs inconnues.

Yeux verts comme des résédas,
Yeux bleus pareils à des pervenches,
Yeux d'or flottant sur des mers blanches
Comme les lotus des Bouddhas,

Yeux languissants de violette,
Yeux bruns de doux passe-velours,
Yeux de pensée, ardents et lourds,
Yeux légers de pied-d'alouette,

Mes regards, jardiniers joyeux,
Cueillent ces corolles magiques
Et font des bouquets magnifiques
De toutes les fleurs de ces yeux.

Certitude.

—

Raison? Mais qui donc a raison? Au parc chagrin,
Là-bas, dans le gazon mouillé du boulingrin,
Où, le plâtre écaillé, meurent quelques statues,
Douze filles de rois, ô lumières! vêtues
De soie or et lilas et de rubans brodés
Tout fleuris de muguet, leurs chastes yeux bandés,
Figurent, se tenant par la main, les douze heures.
La règle du doux jeu, fait de grâce et de leurres,
Veut que le joli prince, adorable et follet,
Aille, parmi ces sœurs, baiser l'heure qu'il est.
Mais le joyeux fripon des lèvres papillonne
Gaîment de lèvre en lèvre et chaque enfant mignonne
Croît être l'heure vraie et laisse l'Astre-Roi
Sourire, au ciel, de leur erreur et de leur foi.

La Coupe.

—

Prends ce lingot, ciseleur,
Et dans l'argent brillant creuse
Une coupe bienheureuse
Pareille à la rose en fleur.

N'y grave ni la grande Ourse
Dans les cieux éblouissants,
Ni les flots retentissants
Où les nefs bercent leur course,

Mais la vigne et ses sarments
Et les raisins mûrs que foule
Une jeune et tendre foule
De poètes et d'amants.

Que leur danse agile presse
Dans la coupe un jus doré!
Moi, gaiement je mêlerai
Mon ivresse à leur ivresse.

IWAN GILKIN.

Les Frôleuses.

—

Elle laissa tomber devant les vitraux polychromes la voilette mauve des rideaux, et la lumière mollement tamisée fit s'alanguir un jour de rêve dans la chambre. Les fleurs prirent des teintes lustrées comme sous la caresse d'une clarté de lampe électrique, les meubles eurent des formes fantasques, les globes de cristal au lustre parurent des floraisons étranges où du lilas se fondait dans la pâleur du rose, où du vert un instant palpitait, puis brusquement, se changeait en jaune pour mourir en bleu très vague dans le mauve initial. Eux-mêmes dans cette autre région se sentirent autres.

A présent que l'autel était préparé et sanctifié au silence, Lydiane, dans l'ampleur de sa pâle vêture où du mauve vaguait, alla vers l'harmonium impressionnant, dans l'ombre de lourdes tentures croulant des solives à mi-hauteur. Il n'y eut pas le brusque accord de l'attaque. La phrase musicale s'exhala très douce, venue de loin, comme une continuation.

Le rythme prenait des lenteurs de femme lymphatique près d'un étang, au soir. La plainte longue, infinie du vent, noyait le chant aigu parfois des flûtes, puis reprenait clamante — telle une adjuration pathétique en le silence de l'église.

Lydiane célébrait une angoissante messe d'amour courbant Pascal sous l'aile lourde du mystère, lui infusant l'inquiétude du prochain sacrifice qu'elle rêvait splendidement nouveau.

Elle s'arrêta. Il frissonnait.

L'harmonie ondoyait comme un parfum qui renaît embaumant, puis s'infinise et meurt.

Ils s'approchèrent. Leurs lèvres étaient moites, des bluettes vertes éclataient dans leurs yeux. Leurs mains s'attirèrent.

Un oubli ; l'atavique bestialité et la possession commune souillait leur idéale affection.

Lydiane rompit l'étreinte passionnée :

— Jamais! cria-t-elle.

— Et pourtant tu m'aimes et je t'aime...

— Oui, mais autrement! — Allume; descend le store bleu; fais le silence! reprit-elle impérative.

Pascal, sans répondre, mécanique sous le commandement supérieur de la femme, descendit le store bleu que lézardaient des filigranes d'argent torturés dans le tissus, tourna le commutateur électrique et une aube lunaire glissa du lustre glauquement.

Les fleurs de cristal éclosaient en rose très pâle, ocré par instants, tandis qu'aux vases les fleurs véritables agonisaient en leurs teintes fanées.

Une réverbération venue du store coupa nettement la chambre, pareil au filet subtil qu'aurait tissé un astre du dehors.

Un silence moelleux s'étendit sur toutes choses; dans la brume limpidement violâtre, de vagues parfums s'étirèrent des cassolettes flétries.

Pascal resté rêveur devant une toile tragique évocatrice de terrestres turpitudes, sans hâte se retourna vers Celle oubliée dans le silence.

Lydiane était nue, dans la splendeur du geste, sphinge mortelle arrêtant une minute l'éternité à son héroïque attitude, plongeant son énigmatique regard dans l'âme vacillante de l'ami.

La vibration d'une parole eut troublé l'éloquence grandiose de cette minute : il comprit, adorant tacitement l'aimée sublime.

C'était comme un temple recueilli où traînait l'encens d'une messe terminée, dans la lumière mourante et les souvenirs frôleurs de la musique.

Le désir redoublait ses folles attaques; ses flammes tressautaient dans l'œil du frêle jeune homme, lui mettait aux lèvres la pourpre chaude de son sang, aux muscles la rage d'assouvissance.

Pascal eut peur. Il fit la nuit pour ne plus sentir le glaive du regard étrange de Lydiane.

Mais la sphinge se dressa plus terrible dans l'ombre. Sa nudité se gelait dans le marbre d'une divinité païenne. L'héroïsme de son geste avait grandi — son regard plus perçant ensanglantait l'éphèbe.

L'artiste reprit l'homme tremblant au bord de l'Inconnu.

— Je sais, pensa-t-il et prestement il se dévêtit, éclatant dans la pureté de sa divine jeunesse, sachant qu'il était son égal superbe paré de la seule beauté de son galbe.

Pascal ne tremblait plus. Et le désir fit place à la douceur mystique de l'émoi.

Un trouble solennel errait dans cette extraordinaire ambiance autour de ces héros dressés l'un devant l'autre en une inconcevable extase, se transvasant leurs suprêmes affinités par quelque ultime communion. Et magnifique était ce couple invisiblement enlacé dans un immarcescible paradis d'amour.

Lydiane rompit la ligne de sa pose, enivrée, heureuse de ce qu'il l'avait si délicatement devinée.

. . . .

Ayant fait la lumière, tous deux affectueusement se contemplèrent et, femme, Lydiane, humainement fit s'envoler le silence et le mystère.

— Dis, Pascal, n'avons-nous pas trouvé l'adorable possession ?

(A suivre). GASTON-DENYS PÉRIER.



A la Nature.

A Léon Vanden Houten.

—

Lorsque ton fils pieux vers ta beauté si pure
Tourne ses yeux troublés et son âme en lambeaux,
Dans tout son être, ô Mère, ô sublime Nature,
Ainsi qu'un chant de joie animant des tombeaux,

Circule et retentit l'âme des renouveaux.
— Soupirs de l'univers, délicieux murmure —
Et dans son cœur soudain aussi fort qu'une armure
Se redressent plus grands, plus vivants et plus beaux,

L'Amour, l'Espoir, l'Ivresse et ce désir puissant
Qui lui brûle à la fois et rafraîchit le sang,
De joindre dans ses vers la Grâce à l'Harmonie,

De donner à ses chants tout l'éclat du soleil,
L'accent de mille voix, et puis cette infinie
Solennité des nuits qui berce ton sommeil.

JACQUES CEULEMANS.



Venue.

Au très clair
au très pur
au très doux
sourire de l'aimée.

—

« Est-ce vous, mon prince ? lui dit-elle,
vous vous êtes bien fait attendre. »

CH. PERRAULT.

—

Du poing, j'ai battu les ais de la porte royale où le cuivre imbriquait des signes et des chiffres, et j'ai crié :

— Ouvrez la porte à celui qui vient par la grand'route, tout seul, vers l'Aventure! ouvrez à celui qui chante et qui écoute sa chanson dans les hauts arbres de l'avenue. Ouvrez, je suis celui dont la viole se plaint parmi les voix de la saulaie et pénètre l'âme d'amour et de tristesse; je suis aussi celui qui crie le matin, vers le soleil, et qui fait parfois de grands gestes dans la plaine vermeille, quand l'horizon se tourmente d'holocauste et de tempête rouges. Ouvrez la porte à celui qui vient par la grand'route, tout seul, vers la Cité, vers la vieille Aventure!

La porte barricadait quelque entrée triomphale de marbre, avec des candélabres d'airain et la sonorité des immenses salles seigneuriales, la splendeur gothique des sculptures. La porte empêchait quelque entrée attendue avec des cris de joie ou des appels éperdus d'amour et d'arrivée!

Quelle chose adorée et merveilleuse, que gardait cette porte, allait venir avec émoi ouvrir à ma venue et dire :

— Je te savais sur la route; j'écoutais ta voix et ta viole d'amour; j'ai persisté jusqu'à l'heure où tu heurtas du poing, les ais noirs de la porte : Mes fenêtres ont frissonné de tes appels au matin des magiques levées, et l'ombre de tes gestes fous au milieu de la plaine rouge, a tracé d'impérieuses paraboles et poussé d'évocatives proclamations sans paroles, dans ma salle hautaine et muette. Tu es l'irrégulier qui court par la grand'route, sans souci des bonheurs ni des répréhensions, et tu te perds vers la Cité où la vieille Aventure revit, parce que ton cœur appelle en vain dans les moissons coutumières de nos campagnes monotones.

La porte gardait une chose merveilleuse, qui m'appelait sans doute, que je cherchais, malgré moi : la porte barricadait quelque entrée triomphale.

J'ai chanté avec la fougue et les transports de la Bien-venue, sans savoir quelque langue qui se comprenne, des poêmes vibrants et forts de haute joie et d'espoir! Mais la porte fermée heurtait mon vouloir et mon bonheur! j'ai frappé du bâton les signes et les chiffres de cuivre vert et j'ai défié :

— Ouvre donc, garde couard du castel, ouvre à celui qui cherche l'Aventure et ne craint pas les révoltes et les batailles! j'entrerai malgré toi et tout le monde, et je battrai le maître et pendrai la maîtresse! ouvre donc, par le diable! — Holà! qui garde la porte du manoir? ouvrez! je suis seul, et ne crains pas la Force et les menaces; et si l'on ne me veut point je ferai ma place malgré les Hommes et le Maître! ouvrez à celui qui crie et se débat dans le rouge soir de la route et des campagnes!

Rien n'a tremblé derrière l'implacable chêne de la porte; la Vigie n'a point sonné l'alarme : rien, ni le branle-bas des armes, ni les appels militaires, ni le roulement des bombardes; rien n'a fait battre héroïquement mon cœur!

Ce manoir était muet comme un castel vide où songe un être occulte de gloire et des vieux temps d'orgueil et de Droit divin; j'ai senti toute l'horreur du soir et de mon cher vagabondage de fou assaillir mon âme triste originellement : et les deux bras

ouverts, du front et de la poitrine j'ai heurté le cuivre et le chêne de la porte, en sanglotant éperdûment :

— Vous qui gardez les vieux songes, ou les hautes idées, les beaux émois, et qui taisez les douces et merveilleuses chansons, parce que votre castel est désert et trop grand, ouvrez-moi! J'apporte la viole triste d'amour et la voix qui chante toujours. Et j'ai peur des campagnes et des bois; et j'ai l'effroi des grandes en-allées de la nuit par la plaine. Toute mon âme vous appelle, ô cher Etre d'amour et de tristesse! J'adore votre silence d'orgueil et de hautaine foi, ouvrez-moi je serai le troubadour léger, le maître-chanteur merveilleux du foyer, pour vous distraire et faire trembler en votre cœur abstrait la tendre voix d'amour que les désirs suscitent. Ouvrez-moi, parce que j'ai peur, et que mon pauvre cœur s'affole d'amour, de tristesse et d'horreur!

La porte s'est ouverte; j'ai reculé jusqu'au milieu de la route et je suis devenu veule comme un mendiant humilié : j'ai joint les mains, les yeux mouillés, la voix tremblante et peureuse de résigné :

—Pour l'amour de moi, puis-je entrer, portier? Votre maître ou votre maîtresse, ont-ils permis à celui qui criait et sanglotait contre la porte, de pénétrer dans le castel muet d'Espoir et d'Aventure?

Je suis entré sans vergogne alors, en ma tenue déguenillée d'irrégulier; j'eus des gestes nouveaux de transport et des éclats de voix qui cognaient effrontément le silence seigneurial et hautain des voûtes et des colonnes!

— Où donc faut-il aller, pour remercier le Maître?

J'ai accordé ma viole et suis entré avec la haute joie et l'espoir!

Près de l'Aïeule, ô Charmante, tu gardais le doux sourire des En-allées toujours évoquées; et tes doigts caressaient l'épais vélin d'in-folio merveilleux et manuscrits; et ta voix disait la lente vie du foyer, la chère songerie de l'automne et du soir, et le miraculeux amour des âmes d'espoir. Sur le seuil, je me suis arrêté et j'ai fait trembler et se plaindre et chanter ma viole mélodieuse d'amour et de tristesse, et tes grands yeux ont cruxifié en mon cœur tous mes fameux transports, mes orgueilleux désirs, mes fougueuses révoltes d'irrégulier et de fou!

GEORGES LEBACQ.



La Coupe et le Glaive.

—

L'Ange d'aube a versé l'Idéal dans ta coupe
Qui mire l'au-delà des grands horizons clairs...
Éperonne ta vie écumante d'éclairs
Où soudain la Misère aux yeux creux monte en croupe.

Là-bas est le palais merveilleux et sacré
Que défendent les Sphinx des estuaires d'Ombres;
Vole, foulant les rocs mortels et les décombres
Vers l'apogée en feu du but enténébré.

Pour défendre ta coupe empare-toi du glaive
Et brandit dans la nuit la splendeur de ton Rêve
Comme un astre sanglant éclos de ta Douleur.

Par la lame flambante où ton vouloir ruisselle,
Si tu faiblis, élève ou transperce ton cœur :
Ta mort fera jaillir une vie éternelle.

MAURICE BOUÉ.



La Musique pittoresque.

(SUITE ET FIN)

—

Jusque vers 1830, la symphonie resta un genre bien allemand. A peine, en France, peut-on, en fait de musique purement instrumentale, citer quelques ouvertures de Méhul, quelques pages de Gossec et de Le Sueur, et les essais — d'ailleurs assez malheureux — de Chérubini. Ce ne fut qu'après les auditions, d'abord très rares, du conservatoire de Paris (1824), auditions des œuvres de Haynd, de Mozart, et de Beethoven, que les musiciens français comprirent les merveilleuses ressources de ce genre jusqu'alors dédaigné par les uns, méconnu par les autres. Mais d'abord, par suite de cette influence très vive, les compositions qui parurent s'inspirèrent trop directement des maîtres allemands; elles furent des pastiches un peu froids et trop conventionnels, bien qu'intéressants parfois : telles les œuvres d'Onslow, de Reber, de Gouvy, de Mme Farrenc. Ce fut Berlioz qui dégagea la symphonie des formules classiques, et la vivifia par l'infusion d'un sang nouveau,

L'influence des littératures étrangères, de Shakespeare, de Gœthe, de Schiller, provoquait en ce moment une révolution littéraire dont Hugo fut le chef : le Romantisme. Le Romantisme ne fut pas seulement littéraire; il fut pictural et musical; il produisit Guéricault, Delacroix, et Berlioz.

Nous n'avons pas à parler ici de l'œuvre de l'auteur de la *Damnation de Faust*, nous rechercherons seu-

lement quelle nouvelle conception elle offre de la nature, et à ce seul point de vue nous l'envisagerons.

Le romantisme fut surtout une querelle de rhéteurs; la langue anémiée des classiques se mourait; par la mise en circulation de vocables nouveaux, par l'emploi de tous les artifices de rhétorique, une nouvelle vigueur lui fut donnée par l'école de Hugo. Mais celle-ci commit des erreurs étranges et tomba très souvent dans l'absurde; le lyrisme l'emportait hors de la logique, dans un monde aussi conventionnel que celui de l'école adverse. Ainsi, par exemple, la nature subit une interprétation comparable à celle des églogues du XVII[e] siècle; le mode de déformation seul change. Elle devint fantastique, se peupla de tout un monde bizarre de fantômes gothiques, de fantoches cauchemaresques. Ce fut en ses aspects les plus particuliers qu'elle fut décrite, et les tons mêmes de ces peintures furent choisis éclatants, et surchargés à l'excès.

Telle est aussi, chez Berlioz, la compréhension de la nature.

C'est d'abord l'amour des couleurs intenses, des effets fantastiques; l'orchestre de Beethoven lui semble insuffisant; il en double les parties, introduit de nouveaux éléments de timbre, recherche les sonorités puissantes, et, sous le rapport harmonique, entasse les dissonnances. Beethoven — dont il prétendait cependant avoir pénétré l'œuvre — a rendu simplement la nature qu'il aimait, celle qui était là, sous ses yeux, à sa porte, la seule à laquelle il avait pu confier ses douleurs et ses passions. Mais Berlioz a le souci de la couleur locale au même degré que les écrivains romantiques : la nature en son pays lui paraît terne; et c'est la terre étrangère qu'il voudra peindre. Ainsi, dans « Harold, » apparaissent des paysages italiens; dans la « Damnation de Faust », des vues bohémiennes et allemandes; au besoin, pour ajouter un élément de détermination géographique, il s'inspirera directement d'une mélodie populaire particulière et caractéristique de ces contrées.

Chez lui, la grandiloquence lyrique, le coloris, l'amphase et l'extériorité du sentiment aboutissent, comme chez Hugo, à l'absence de toute émotion simple, vraie et sincère.

Il est une phase du romantisme qui montre une évolution de celui-ci vers l'esprit et les moyens du réalisme : c'est l'orientalisme. Ce fut une mode plutôt qu'une école, mais une mode qui s'étendit en même temps à toutes les formes d'art. Cette période particulière fut, en effet, littéraire avec Hugo et Gauthier, picturale avec Marilhat et Decamps, musicale avec Félicien David. Avec ce dernier, l'interprétation de la nature apparaît presqu'entièrement dégagée de l'esprit romantique.

Réfugié en Orient, où l'avait conduit les revers du Saint-Simonisme, David fut frappé par cette nature nouvelle, simple, grandiose, et en entreprit la peinture. Ainsi nacquit l'ode symphonique « Le Désert » : un tableau aux couleurs chaudes, sans être violentes, aux plans largement établis parfois, et d'un exotisme savoureux. C'est d'abord le silence et la vastitude de la plaine rendus par une pédale persistante, sur laquelle flotte une mélodie vague; puis la marche caractéristique de la caravane qui passe en chantant; puis encore le déchaînement du simoun, la rêverie du soir, des danses orientales, une fantazia aux vives couleurs, l'appel du Muezzin, et, page capitale, un lever de soleil, dont une brusque levée des sourdines armant les violons, aux trilles suraigus, donne l'exacte sensation musicale,

Le « Désert », ainsi que « Le Christophe Colomb », le « Moïse au Sinaï », qui contiennent de nombreuses pages pittoresques, est d'une facture simple, sans recherches excessives, sans audaces harmoniques. Mais bien qu'elle soit une œuvre assez élevée, elle ne contient guère que cette poésie, factice et conventionnelle, de l'orientalisme; elle est, ainsi que l'œuvre descriptive de Berlioz, dépourvue de cette émotion profonde, de cette spiritualité qui est notre critérium artistique aujourd'hui.

Après F. David, d'autres maîtres français ont produit des compositions imitatives dont il en est de très originales : Saint-Saëns a donné le « *Déluge* », le « *Rouet d'Omphale* », la *Danse Macabre* », Massenet, des « *Scènes pittoresques* », Godard, une « *Symphonie gothique* », où le mysticisme s'allie à la description, Reyer, « *Sélam* » et M. Victorien Joncières, « *La Mer* »; ce ne sont là que quelques-unes des productions d'un genre remis en vogue par les compositeurs contemporains.

Nous ne pouvons terminer cette étude sans mentionner les nombreuses pages de symphonie pittoresque que Wagner, agrandissant le moule de Wéber, a introduites dans ses drames-lyriques. De même que, dans le roman moderne, la peinture des ambiances où se meuvent les personnages est devenue une ressource féconde aux écrivains, de même le drame wagnérien offre, autour des héros, la description nécessaire du milieu, description qui en complète la compréhension, et dont nous pourrions dire, en retournant une expression connue, qu'elle « ajoute la nature à l'homme. »

* * *

Nous n'avons considéré qu'un seul genre musical, qu'on pourrait croire adiaphore. Mais nous pouvons, sans trop témérairement généraliser, conclure que les phénomènes divers que nous avons vu se pro-

duire au cours de son histoire ne lui sont point particuliers; qu'au contraire, une même loi régit les arts quelque soit leur mode d'expression : c'est-à-dire qu'une parenté étroite unit les œuvres artistiques, en leur esprit et en leurs formes, aux ambiances où elles naissent; que l'art — ainsi que l'observait H. Taine — est un reflet des temps, des mœurs, des idées, un reflet des milieux. Et la théorie se vérifie pleinement ici; car nous avons vu, inspirées par une nature toujours semblable en ses aspects, se produire des œuvres entièrement dissemblables. Une seule chose a donc pu varier, des Grecs à Haynd, de Beethoven à Berlioz : cette fonction mutable a été l'élément humain, cet élément qui seul donne aux œuvres leur vitalité et leur grandeur.

LÉON ERY.



CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

—

Hypnotisme transcendant.

(suite)

—

En résumé, donc, la divination ou la seconde vue n'est pas humaine. Si certains hommes devinent plus justement l'avenir que d'autres, c'est qu'ils voient plus clair que la généralité, dans les causes présentes, même obscures.

Il résulte de ces considérations que l'hypnotisme transcendant, contraire en certains faits aux notions acquises, est, par là même, reconnu praeternaturel en ces faits. Et comme, d'une façon générale, le résultat des phénomènes est plutôt néfaste, le philosophe s'accorde avec le savant pour reconnaître l'intervention démoniaque et conseiller de s'abstenir autant que possible des expériences tendant à produire de tels effets.

« Même quand on retrouverait dans les actes du sujet hypnotisé l'action de certaines lois physiologiques, cette action, pour être une preuve du caractère purement naturel de l'hypnotisme, aurait besoin d'être la cause totale de ces phénomènes : si un seul lui échappe, c'est qu'une autre force se joint à la sienne.

L'acte physiologique, ou humain, peut coexister avec l'acte démoniaque, puisque le prestige n'est que l'abus des lois de la nature, arrivant à produire des effets d'apparence miraculeuse.

Le Dr Hélot, médecin de l'hôpital de Bolbec, auteur du traîté des « Névroses et possessions diaboliques », appelé depuis trente ans par les archevêques de Rouen, comme témoin, à tous les exorcismes, écrivait en 1897 à Jeanniard du Dot :

« Quiconque est tant soit peu au courant des mœurs démoniaques, et a pu expérimenter, dans les exorcismes, la tenacité, la finesse, l'hypocrisie, les ruses des démons, l'art vraiment infernal qu'ils mettent à profiter de la moindre faute, de l'occasion la plus insignifiante, de l'avance, en apparence, la plus innocente, ne manquera pas de se tenir sur ses gardes. »

Aussi, le Dr Hélot voit-il l'intervention de l'esprit malin dans des phénomènes que d'autres regardent comme naturels.

« Le sommeil voulu et consenti, écrit-il encore, en vient si facilement à produire des effets évidemment extra-naturels et diaboliques, que l'on doit, à mon avis, se méfier et s'abstenir de le provoquer, car il peut être au moins une condition favorable à l'action diabolique. »

Et, avec une belle insouciance, il ajoute : « A quoi bon se torturer pour juger certains faits qui se produisent dans l'hypnose et seraient peut-être susceptibles d'être expliqués naturellement ? »

On n'est pas plus accomodant ; c'est un des plus grands défauts de son système, comme nous comptons le montrer plus loin.

Parmi les catholiques, l'hypnotisme a donné lieu à deux théories différentes. L'une, exposée de façon magistrale par le P. Touroude, prêtre de Picpus et que l'on peut appeler la *théorie orthodoxe ;* l'autre, la *théorie scientiste*, due aux spéculations philosophiques de M. Guibert, le savant prêtre de Saint-Sulpice.

Pour le P. Touroude (1), l'hypnotisme transcendant s'étend bien au delà des limites tracées par les théoriciens thomistes.

Il admet le caractère naturel du fait d'endormir ou de s'endormir par différents procédés matériels, et même par la suggestion verbale pure et simple.

Mais à côté de ces faits qu'il appelle *naturels*, il en d'écrit d'autres qu'il range en deux classes, les *faits suspects* et les *faits extranaturels.*

Parmi les premiers, il cite la perte extemporanée d'un sens, la paralysie subite d'un membre, le transfert, et autres faits d'observation fréquente et qui ne semblent plus, aujourd'hui, présenter rien d'étrange.

Le P. Touroude n'ose pas se prononcer sur la nature de ces faits et il penche plutôt à les faire rentrer dans le domaine transcendant. Aussi range-t-il sans hésiter, à côté des faits de télépathie et d'extra-lucidité, la transposition des sens, la stigmatisation à heure fixe après réveil, la vésication par suggestion, etc. Avec le Dr Trotin, il reconnaît à ces phénomènes une cause supranaturelle.

Après l'exposé d'un grand nombre de faits constatés par des hommes dignes de foi, le P. Touroude décrit les expériences de Bourne et Burot, démontrant au congrès de Grenoble que l'on peut reproduire par la simple suggestion le fameux *miracle des stigmates.*

» Or, dit-il, le but avoué de ces savants était de montrer que ce prétendu miracle n'est autre chose qu'un phénomène hypnotique. Serait-il bien étonnant que, dans de pareilles circonstances, le démon fut intervenu à leur insu pour confirmer ces hommes dans leur orgueilleuse incrédulité ? » D'après le P. Touroude « il y a entre l'hypnotisé et l'hypnotiseur un lien secret, il intervient une force cachée, un agent inconnu qui opère. »

L'hypnotisé, dès qu'il a consenti, devient la *chose* de l'hypnotiseur : *cela ressemble terriblement à un pacte.* Il n'est pas possible de douter, que l'hypnotiseur soit autre chose qu'un intermédiaire entre l'esprit du mal et le malheureux hypnotisé. Qui, en effet, ferait dire ou voir à l'hypnotisé des choses que l'hypnotiseur ne sait, ni ne voit ? Aussi la conclusion du P. Touroude est-elle en tout semblable à celle du Dr Hélot. « L'hypnotisme est dangereux, immoral, antichrétien. »

Un autre philosophe chrétien A. Jeanniard du Dot, va plus loin : il assimile l'hypnotisme au spiritisme, et déclare celui-ci plus clair, plus scientifique.

Il définit, dans l'hypnotisme, des *faits naturels*, des *faits surnaturels* et des faits, qui ne sont ni l'un, ni l'autre, les *faits praeternaturels*, qui sont dus à une nature libre, supérieure à la notre, usant comme nous de la nature physique, mais en modifiant l'action des agents naturels.

« Et, ces êtres supérieurs à l'homme, qui ne se mêlent que trop de nos affaires, ce sont les démons. »

Les faits hypnotiques transcendants ne sont donc que des prestiges n'ayant que l'apparence du miracle, tout en paraissant sortir de l'ordre naturel.

(1) P. Touroude. L'hypnotisme. Imprimerie de Montligeon.

De même que le jet d'eau est un prestige humain aux yeux de l'ignorant, de même, les actes des démons sont des prestiges à nos yeux, parce qu'ils emploient, pour nous tromper, leur science supérieure que chaque progrès nous fait pénétrer lentement, mais dont il leur restera toujours assez pour nous faire illusion.

Au sortir de ces théories abstraites, passons à l'analyse des œuvres si reposantes, si profondément humaines de MM. Guibert et Victor Van Tricht; elles nous offrent une transition facile pour aborder les idées scientifiques actuellement admises.

(A suivre.) Dr ÉMILE LEJEUNE.



A propos d'Art religieux.

—

Ainsi que nous l'avons annoncé, DURENDAL, *Revue catholique d'art et de littérature,* organise pour décembre prochain, une exposition d'art religieux. Nous attendons impatiemment le moment ou nous pourrons juger les œuvres qui s'y rencontreront.

Mais il y a dans cette initiative un fait qu'il importe de noter. Indéniablement, c'est là un des symptômes du mysticisme qui influence à notre époque le domaine de la Pensée. Et ces symptômes sont nombreux, patents, reconnus par les plus sceptiques. On serait tenté de croire que les populations, lassées des excès du Naturalisme, cherchent la formule d'art qui lui succèdera — dans le passé. Evidemment, l'Art religieux a produit des œuvres impérissables, qui, fortes de leur sereine beauté, affronteront les siècles, immarcessibles. Si l'on considère cependant que le Naturalisme est un fruit « de l'essor des sciences « engendrant une conception nouvelle des rapports « de l'homme et de l'Univers », on est en droit de se demander si l'Art religieux peut logiquement succéder à l'Art naturaliste, si cette évolution serait naturelle? Celui-ci, basé sur la Science, peut-il précéder celui-là, puisant sa force dans la Religion? En résumé, les principes artistiques que *Durendal*, avec une conviction fervente, nous nous plaisons à le reconnaître, cherche à faire prévaloir, seront-ils ceux de l'école d'Art de demain?

Nous posons la question, nous ne la résolvons pas.

Mais c'est parce que nous espérons sincèrement que la louable tentative dont nous nous occupons apportera un élément nouveau et précieux à la solution de ce problème troublant, que, quel que soit notre sentiment personnel au sujet de la transcendance de l'Art religieux, nous applaudissons à cette importante manifestation artistique.

LÉOPOLD ROSY.



Livres nouveaux.

Les Chants du Silence, de M. Liévin Huysmans, sont l'inaugural recueil de premières ivresses. Mysticité, contemplation, élans hymniques; de quoi faire quelque chose si M. Huysmans n'était (sans doute) fort jeune, et surtout fort inexpérimenté. « Mieux faire est une question de temps », épigraphe-t-il. N'accordons donc pas à ces *Chants* plus d'importance qu'ils n'en ont, en nous basant sur la juvénilité de l'auteur et — attendons! —

—

Par sa *Ville de Province,* petite plaquette occasionnelle, M. Léon Legavre nous dénombre tous les types d'un chef-lieu, qui l'horripilent et l'emplissent d'un ennui énervé. C'est un acharnement, pas trop compréhensible, ou compréhensible seulement si l'on songe qu'il peut provenir d'une crise personnelle. Il eut été plus méritoire de faire agir et parler ces personnages insipides ou vaniteux — et, alors, quelle possibilité d'étude balzacienne! J. R.



Petite Chronique.

Au Conservatoire. — LE CONCOURS DE VIOLON. — Les concours annuels se sont succédés la quinzaine dernière au temple de la rue de la Régence, les uns plus intéressants que les autres. La curiosité du public s'était portée vers le concours de violon, le maître Ysaye, ayant été remplacé cette année comme professeur par un violoniste de très grand talent aussi, César Thomson. L'on espérait pouvoir juger si celui-ci remplacerait avantageusement son prédécesseur. Disons immédiatement que la classe de violon de cette année n'a pas été inférieure à ses devancières; mais il serait téméraire d'en attribuer tout le mérite au nouveau professeur, car, à vrai dire, celui-ci ne présentait que des élèves qu'il stylait depuis un an seulement au moins.

Pour ce qui est de la distribution des prix, il est d'usage de ne pas être satisfait du classement du jury, et nous nous conformons à la tradition.

Le jury se laisse trop facilement influencer par des considérations qui devraient rester étrangères à celles devant concourir à l'appréciation exacte des concurrents. Il est de règle que ceux qui ont obtenu une mention l'année précédente bénéficient de la part des examinateurs d'une indulgence qu'ils n'accordent pas aux élèves se présentant la première fois devant eux. C'est ainsi que Mlle Mac Cormac (élève de M. Thomson), pour qui, a dit malicieusement un journal, « le jury a été galant », a été proclamée 1re, avec la plus grande distinction. M. Callemien (élève de M. Cornélis), un 2e prix de l'année dernière, comme Mlle Mac Cormac, a obtenu un 1er prix avec distinction. M. Back, qui, la première fois se soumettait à l'épreuve du concours, a obtenu la distinction comme M. Callemien. M. Back a un mécanisme superbe, mais cela suffit-il pour être un artiste? Nous préférons à ce lauréat M. Wagemans (1re épreuve), à qui le jury a cru ne devoir octroyer qu'un 1er prix simple et qui joint à un mécanisme étonnant une virtuosité remarquable.

—

Erratum. — Dans l'articulet sur l'Exposition du cercle artistique, paru dans notre dernier numéro, lire : Harmonies grises, violacées, harmonies d'ors pâles; de la joie, de la fraîcheur, *toute la délicatesse d'une mysticité très féminine; d'ingénieux groupements,* — au lieu de : *toute la délicatesse d'une mystifiée; c'est très féminin, d'un généreux groupements.*



Correspondance.

M. Francis Mont... — Nous venons de recevoir votre prose. Bien, n'était quelques mots à changer, peut-être. Passera au prochain, sans doute. D'ici là, recevrez invitation à l'une de nos séances pour discuter votre article. Votre adresse, s. v. p.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 1er AOUT 1899 N° 7

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION : Rue Jourdan, 185, Bruxelles.

ABONNEMENT :
Belgique . . . . . 5 francs par an.
Étranger . . . . . 7 francs par an.
L'abonnement part du 1er Mai.

ADMINISTRATION : Avenue Ducpétiaux, 129, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Il Cenacolo.

—

Sous la voûte basse d'une salle défigurée, ce tableau s'aperçoit, incomparable à toute description... Les hommes et le temps injurieux conspirèrent la ruine de l'idéale image ; de cruelles éraflures et des lézardes la déshonorent et, repoussée par l'humidité souterraine, sa couleur ternit et s'écaille.

Mais, sans doute, l'enthousiasme du subtil et magnifique artiste se traduisit tout entier en cette vision, issue d'un rêve inspiré, que son pinceau fervent transposa sur la paroi vide du claustral réfectoire : — Miraculeuse fresque dont les personnages semblent descendus de la réalité immortelle, sortis, un à un, des limbes d'une conception surhumaine ; surprenantes figures, apparues peu à peu sous la main frémissante du peintre, qu'elles exaltaient de crainte et de ravissement.

L'ancienneté des âges, le prestige du génie concertent ici avec l'indicible grandeur du mystère ressuscité pour bouleverser le spectateur et rendre à l'œuvre de Léonard l'extraordinaire vie rayonnante qu'il y avait mise :

La parole vibre encore qui consent le parjure et l'absout : — Transfiguré aux yeux enfin clairvoyants de ses compagnons, le Maître se dévoile, soudain, surnaturel d'abnégation et de mansuétude... Le fils de David, vraiment, vient de se révéler à ses disciples interdits, à Judas épouvanté, au milieu de l'insupportable éclat de son abnégation, dans la terrible douceur fulgurante de sa clémence.

L'aîné spirituel, éloquent et pur, le Juste qui, d'un mot, d'un signe, captiva leurs volontés et, depuis, conduisit leurs pas à sa suite, par les chemins de fleurs et de soleil de la Judée, sur la rive brumeuse des lacs, entre les sentiers, la dormante paix des campagnes et l'étonnement des villes ; — le tendre guide familier, pleins de simples discours enflammés et de paraboles, a dépouillé sa faiblesse éphémère, découvert, tout à coup, la secrète majesté ineffable de sa miséricorde éternelle et de sa gloire... Toutes les formes de l'émotion se réfléchissent dans l'attitude, sur les rudes visages populaires des convives, menaçants, éplorés ou plaintifs ; hommes sans mérite supérieur à leur amour et à leur obéissance, et troublés de l'inconcevable prophétie, de l'apparition de celui dont ils n'auront appris à connaître l'identité sublime que pour le perdre aussitôt et le trahir...

Le silence éperdu et le doute oppriment le cœur des apôtres, stupéfaits d'angoisse. Nimbée de toute-puissance douloureuse et de résignation, auréolée d'épines et de lueurs, humble et divine, l'ardente et suave tête du Sauveur se penche, lourde d'humanité consentie... Car l'émoi dont il attrista la veillée pascale se propage, sature l'atmosphère de contagieux effroi et d'alarme, revient vers lui, inquiète son âme lucide, l'accable de l'amertume anticipée de son sacrifice méconnu.

Vénus florentine.

D'après Sandro Botticelli.

—

Tandis qu'affublés du casque éblouissant et de l'armure abandonnés par Mars, d'espiègles amours jouent et s'essayent à brandir sa lance irrésistible, — accoudé en une pose nonchalante, le gracile contour de son corps exquis voilé d'une robe mièvre de printemps et de fleurs, la déesse considère d'un œil aiguisé de surprise enfantine et d'expérience, naïf, à la fois, et perspicace, l'adolescent divin assoupi dans sa force souple et sa virilité.

Le port jeune et hardi de l'immortelle, l'ovale

pointu de son visage, creusé à la naissance du nez d'une précoce ride altière, témoignent l'orgueil d'une âme nativement élyséenne. D'entre ses impérieuses lèvres subtiles, — de ses yeux, impudents d'ingéniosité, irisés sous leurs sourcils fiers, de malice clandestine et d'extase, — d'inépuisables effluves émanent, fascination parfumée, périlleux et suave vertige.

Exhalées du bois voisin, planté de noirs lauriers aux fûts frêles et droits, les vibrations rhythmées de la cithare sévère et de la lyre, comme des ondes harmonieuses et volatiles, se propagent parmi la très pure atmosphère, exhaltent le paysage à l'unisson ardent de leur incantation, vont enivrer et ravir Vénus, elle-même, de la naturelle apothéose, de l'efflorescence grave et chaste, de l'héroïque volupté de la terre langoureuse et sanglante...

ARNOLD GOFFIN.



Initiation.

—

A Julien Roman.

Au cœur des bois sacrés chantent des voix bénies,
En la nuit magnétique aux effluves puissants.
Chaste Muse du rhythme et des nobles accents,
Me révéleras-tu la loi des Harmonies?

Le lac dormant reflète un vol clair de Génies.
Un luth a tressailli dans les airs frémissants.
De lumière baigné, mon rêve, tu pressens
Le langage secret des sphères infinies.

Des astres purs, tu suis le magique sillon
Et leur ronde te mène au divin tourbillon.
Un fluide cristal autour de toi ruisselle.

Et l'amour m'investit d'un lucide pouvoir :
Je vois les cieux ignés vibrer et s'émouvoir ;
Mon âme s'est unie à l'âme universelle.

MAURICE-J. LEFEBVRE.



En perdition.

—

Mon cœur, comme un bateau désemparé roule et tangue, malade et dépravé, sur l'océan d'horreurs qui le tourmente : ces chiens de matelots, ces matelots du Mal, du Vice et des Révoltes, ont tout brisé à bord, pour quelque vieux dessein qu'ils ont nourri d'accord et fomenté contre moi. Un désordre infernal les unit pour l'instant : ils m'ont mis dans les fers : j'ai embauché les marins du Crime et des vieilles Idées, pour mon voyage fou vers l'autre Terre ou l'autre Mort : en épave, mon cœur dérive et s'en va vers la mort et la terre communes. Ces matelots maudits ont dématé mon navire ; ils ont bu mon vin et cloué à l'avant mon âme neuve et magnifique ; leurs chants d'orgie tuent mes volontés et j'ai l'âpre désir d'être un mauvais gabier pour boire leur alcool et croire à mon destin.

J'ai suivi mon rêve et j'ai appareillé vers un point cardinal que nul n'a relevé : des terres y sont vierges, des vies y sont neuves. Mes voiles claires ont chanté sur la mer gonflée au soleil exultant de mon Idée ; l'horizon était rose comme pour les départs des Héros ; de grands oiseaux de neige guidaient mon beau voyage.... tous ces vieux matelots ont eu peur de la mer — tout est brisé à bord — mais rien ne peut les ramener au port. Enchaîné sur le pont, je me tais : leurs chants d'orgie me bercent et j'ai le mauvais désir de boire leur infernal alcool.

La nuit hallucine ma route. La tempête est formidable et muette ; le cauchemar, sans doute, pousse à sa perdition le navire maudit de mon cœur malade. Des éclairs blancs fouaillent l'océan et font surgir au loin des continents, des écueils et des pics inquiétants : vers un monde de spectres, mon bateau roule et bondit au gré de l'océan qui le tourmente ; et dans la cale empestée, ces chiens de matelots, ces matelots du Vice et du Mal, se gorgent de mes vins et chantent si haut que j'ai l'âpre désir de boire leur alcool et de croire au destin.

juillet 1897. GEORGES LEBACQ.



Eucharistie.(1)

—

Nos robustes baisers sont des communions
Où notre âme se livre en un beau sacrifice ;
Sur l'autel des coussins, viens célébrer l'office,
Au rythme large et lent des doux spaltérions.

Prêtresse de l'Amour, aimons-nous et rions !
Erige haut ton corps affranchi d'artifice,
Fier et fort comme un roc et comme un édifice,
Triomphal dans sa gloire et vêtu de rayons !

Jette tes vains bijoux au fond des sacristies !...
— Tes lèvres de piment sont de rouges hosties
Qui s'offrent dans le rire au divin sacrement :

Fille d'Eros ! je t'aime ! — Et mon baiser farouche,
Brutal de voluptés, irraisonnablement,
Dévore l'Amour-Dieu qui vivait dans ta bouche !

CHARLES VIANE.

(1) Extrait des *Messes païennes* — à paraître prochainement.

Myriam.[1]

—

LA MAISON DE MYRIAM

Le soir descend lentement, doux et triste sur la ville; l'heure grave se fane à l'horizon et le regret s'éternise en la mer infinie du crépuscule; c'est l'heure du recueillement, l'heure de l'élévation des âmes vers Jehovah-Elohim. Mais c'est surtout l'heure impitoyable où l'on rentre en soi-même et où l'on sent s'effeuiller les orgueils et se préciser la tristesse. C'est l'heure tragique où l'on entend frissonner l'âme inquiète des choses dans la divine musique du silence.

La maison de Myriam s'endort dans le soir à l'ombre de la porte de Benjamin que gardent les soldats. Elle est peinte en rouge à la mode babylonienne.

Les lourds bâtiments de pierres de taille et de briques, percés de hautes fenêtres intérieures aux jalousies d'accacia, semblent accroupis, songeurs, autour de la vaste cour aux dalles de marbre.

Au milieu de la cour, la citerne où rève l'eau du ciel, et le puits glacé à la margelle qui grince parfois sous l'effort des servantes; et le bassin plaqué d'oliviers pour les bains parfumés du matin.

Dans la chambre haute, Myriam est étendue sur son lit de sycomore aux incrustations de marbre, aux figurines de vieil ivoire d'Elam : voici Rebeccâ qui se couvre le visage voyant venir Isaac son fiancé, et voici Ruth qui emporte dans son manteau les six mesures d'orge que Booz lui a données.

La chambre est lambrissée de bois de Santal venu de l'Inde. Des médaillons de jaspe vert finement ouvrés par les artistes d'Ophir rappellent les anciens Rois et les juges porteurs d'épée.

En face du lit sommeille le miroir d'argent aux ciselures délicates où sont gravées les plus anciennes chansons d'amour.

Myriam regarde au loin les toits plats de la ville immense que baise le soir sanglant.

Ses femmes sont agenouillées, muettes sur les tapis syriens :

Thamar dont la taille a la souplesse du palmier, Déborah, infiniment svelte et mignonne comme les petites almées du Gange et Naomi dont les yeux rient sans cesse.

Elles n'ont point quinze ans encore et sont toutes trois de la tribu d'Ephraïm, l'antique tribu aux belles courtisannes ; et chaque soir, en souvenir des anciens privilèges, elles chantent les louanges d'Astarté, déesse d'amour, chaste et lascive éternellement féconde et vierge.

Thamar est celle qui tresse les longs cheveux de la maitresse bien-aimée ; Déborah lui teint les ongles et les seins avec la poudre jaune de copher, les cils avec la poudre noire de pouch et de henné ; Naomi drape sur les épaules polies la simba et le voile.

Et toutes trois brûlent les parfums.

Et toutes trois dorment, la nuit, dans le lit curve de la radieuse maîtresse quand elle a dédaigné les armateurs et les marchands.

Car l'ardente Myriam en souvenir pieux des grandes amoureuses de Lesbos, de Mytilène et de Kypre aime à soupirer parfois sous les lèvres glaneuses de ses femmes aux seins odorants.

Naomi, qui est venue de Sichem, chante les versets du Cantique de Salomon ou quelqu'autre chanson d'amour; tandis que Thamar et Déborah, qui sont venues de Siloh, font résonner langoureusement le kinnor aux huit cordes.

Mais ce soir, agenouillées dans leurs tuniques violettes, sur les tapis syriens elles sont muettes car la nuit tombe et la maîtresse rêve.

LE RÊVE.

Myriam songe au petit village de Magdala sur la colline.

En fermant les yeux, elle voit, près de la fontaine, au tournant du chemin, une maison qu'elle connaît bien, d'argile rouge au toit de terre battue couvert de gazon et de mousse.

Et voilà la maison qui s'anime, et les champs d'alentour; les petits frères, demi-nus, jouent avec les chiens gardeurs de brebis, la mère d'un geste lent et presque solennel cueille les dernières grappes du raisin noir qui demain sera foulé dans le pressoir de pierre verte, tandis que le père, déjà courbé sous le vent des montagnes, ramène vers l'étable le maigre troupeau des longs bœufs blancs, aux sons de sa flûte de corne, sa néhila aux six trous.

Tout là-bas, elle entend bruire, mystérieux, le lac de Génésareth.

Et Myriam songe au temps lointain où, petite fille, elle paisait ses trois chevreaux dans l'enclos des vignes qui font de l'ombre; elle est vêtue d'une courte tunique de lin blanc et ses jambes sont nues; elle est souple et svelte comme un roseau et déjà elle aime à danser toute seule au son des crotales de bois, tandis que doucement, chante la brise de Génésareth et que l'âme des hysopes et des genets s'en va mourant dans le soir qui tombe.

Elle songe aux fêtes familiales sanctifiées par la lecture, le chant et la prière.

Voici la fête des Tabernacles : une chaumière de myrte et d'olivier est dressée sur le toit de la maison en souvenir des ancêtres, les patriarches nomades ; le chandelier à sept branches est allumé et le père ayant

(1) Extrait d'un roman à paraître en octobre prochain.

déroulé les rouleaux du papyrus antique lit à haute voix les très vieilles saintes histoires ; et les grands yeux de la mère, la rêveuse Syrienne, scintillent de flammes mystiques.

Ainsi elle a grandi dans la crainte du Dieu des prophètes et c'est pour sa plus grande gloire qu'elle a dansé devant ses prêtres, les jours des solennelles processions, rythmant le roulis de ses hanches à coups de tambourin.

Elle a longtemps prié sur la montagne.

Mais voilà que soudain s'est levé dans son âme l'ardent désir des bijoux et des parfums ; et, sans trop savoir pourquoi, un soir, elle a suivi une caravane de marchands phéniciens qui ont amené vers le lac, des chevaux d'Egypte, et dont les vaisseaux en rade d'Asyomgaber attendent frémissants les chargements d'huile d'olive, de miel et de baume.

Elle a dansé pour eux les danses voluptueuses ; et en échange ils lui ont mis aux chevilles les anneaux d'or d'Orphir, au cou, les triples chaînes d'argent, et le léhaschim où sont gravées les formules incantatrices.

Ainsi elle a descendu le Jourdain, le Fleuve prédestiné, s'arrêtant pour prier à l'endroit où, jadis, les tribus de Ruben, de Pab et de Manasjé à qui Josué venait de donner sa bénédiction érigèrent en présence des Envoyés de Siloh, l'autel de marbre qui devait être dans la suite des âges le témoignage de l'union de toutes les tribus d'Israël et l'irréfutable preuve de Jéhovah seul Dieu.

Et, chaque soir, elle dansait sous les tentes de crins noirs, à la clartés énervante des étoiles au son du nébel à dix cordes.

Enfin elle est arrivée à Jérusalem, la Formidable, l'antique cité du grand roi David, la ville de volupté et de délices tout à la fois bénie et maudite par les prophètes sonnant le Christ.

Et la voici courtisane somptueuse et adulée pour qui les marchands récoltent l'or et les pierres précieuses, pour qui les poètes brulent le doux parfum de leurs strophes d'amour, vers qui se rue toute la ville qui l'aime et la désire et la veut.

Elle sait qu'Hérode lui-même, le Roi, aspire à l'ivresse de dénouer sa ceinture, mais elle préfère au vieux monarque les jeunes matelots revenus de longs voyages sur les mers orageuses ; et c'est en vain, que le Roi dépèche vers sa beauté ses émissaires porteurs de joyaux et de buires de parfums.

Elle sait qu'une ondulation de ses hanches peut jeter dans la Mort les plus fiers et les plus beaux ;

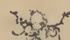
Mais ce soir elle est sans orgueil car elle songe au village de Magdala ; et la voici qui danse, toute frêle dans l'enclos des vignes qui font de l'ombre, vêtue de sa courte tunique de lin blanc, les jambes nues ; aux sons des crotales de bois tandis que, doucement, chante la brise de Génésareth et que l'âme des hysopes et des genets s'en va mourant dans le soir qui tombe.

Mais soudain Myriam a tressailli, un pli amer a crispé sa bouche désenchantée, car les trompettes et les buccins ont déchiré le silence, et une fanfare guerrière plane sur la Ville ; les corps de garde des portes proclament que Jerusalem peut s'endormir dans la paix et la tranquilité sous la protection de ses soldats.

Le soleil vient de s'éteindre derrière la montagne de Sion et les trompettes se sont tues.

. . . .

PAUL GERMAIN.



Incantation intérieure.

A Edmond Picard.

—

Salut à toi, salut, essence de mon être,
Je sens en moi le dieu d'éternité renaître !
Par toi je suis esprit et je suis éternel,
et je me sais vivant à travers l'immortel.
Dans le sang de la chair, quand sommeille la bête,
l'angélique beauté de l'âme se reflète
comme un ciel sidéral en un cloaque obscur.
Mon âme est à la fois passé, présent, futur ;
tout est en l'âme ; l'âme est en tout, car en elle
passe le grand frisson de l'âme universelle.
Au-dessus de la vie, au-delà du trépas,
dans le royaume clair où l'ombre ne vient pas,
afin de se voir mieux en face de soi-même
avec ce que l'on croit, avec ce que l'on aime,
je me vois un visage ébloui de beauté,
fait de l'auguste oubli de ce que j'eus été,
si j'avais effacé, d'une main lourde et noire,
les divines splendeurs qui sont en ma mémoire.
Tout au fond de mon cœur s'ouvre un autre univers :
J'entends son souffle pur palpiter à travers
en des mystérieux et doux murmures d'anges
pénétrant de leur vol les astres et les fanges
et faisant, pleins d'Amour, de Paix et de Bonheur,
tous leurs rythmes divins s'accorder dans mon cœur.
O joie, ô grâce, ô voix et qui chante et qui pense,
ô Verbe dont les mots sont fait du grand silence
où l'homme intérieur entend l'écho sacré,
je renais, je revis, je suis régénéré
dans l'influx immanent de ta force idéale !
C'est l'heure, l'heure en moi, lucide et aurorale,
l'heure claire qui sonne en mon destin béni,
où je me vois selon la loi de l'infini

monter l'escalier d'or de la pure lumière
sur l'effluve de feu d'une ardente prière
tel un fluide élément par lui-même aimanté,
atôme qui se perd dans la Divinité.

JEAN DELVILLE.



Les Frôleuses.

(suite)

II

Chez Lydiane se réunissaient de pâles jeunes filles à bandeaux cachant les oreilles, à robes amples pour la beauté des gestes, à paroles neuves, et dont les noms suaves, d'une légère harmonie païenne chuchotaient : Hylmée, Mélisette, Flavie, Sémillia.

Elles formaient comme un collège virginal de nymphes pour des jeux de rêves sur les fleurs, ou de prêtresses pour des cérémonies vagues sur des autels de religion rare — et c'étaient d'inquiètes tragédiennes pour les drames de Maeterlinck.

— Il y a des fleurs qui sont tombées, parla Flavie.

— Des fleurs blondes comme tes cheveux en sont poudrés, reprit Mélisette.

— Il y a du soleil si les fleurs sont blondes au dehors, répondit Hylmée.

— Allons nouer de longues danses sur les fleurs blondes au soleil, émit doucement Semillia.

Leurs voix ensemble firent les chutes cristallines d'une cascatelle se répercutant dans les feuillages jaunes du dehors et que la brise tenue ramenait par les fenêtres ouvertes.

Le jardin — comme un décor immobile pour une enfantine féerie — était tout flamme et or ; ses allées soigneusement sablées miroitaient sous l'éblouissance solaire au bleu du ciel ; l'étang rêveur conservait en son iris le paysage inverse de la nue et des arbres. Chaque fleur s'orfèvrait immuable. Le papillon posé sur quelqu'une continuait le découpage.

Un rustre qui passait près de la grille noire, là-bas, rida désagréablement cette artificielle nature et fit trembler un commencement de vie, comme les premiers troubles d'une naissance, d'une entrée en scène.

Lydiane aimablement apathique parut au bras de l'ami. Ils se parlaient, peut-être, puisque de jolies moues venaient éclore à leurs lèvres et que leurs cils tremblotaient plus que de coutume.

Les entours alors s'animèrent, tels les décors du théâtre à la voix de l'acteur, à son geste, à sa présence seule. Le papillon quitta la rose, la fleur embauma, les arbres murmurèrent. —

« Lydiane! ».... et toutes les petites voix fusèrent vers le couple de conte...

Du soleil, des fleurs éparpillées, Mai trillant sous la gaze des premières pousses, et des éploîments de lumières roses, bleus, roses, violets, mauves, bleus suivant l'ondulation d'Hylmée, Melisette, Flavie, Sémillia nouant des danses autour de Lydiane et Pascal!...

Ces adorables êtres de serre prenaient des attitudes folles, d'une lasciveté chaste et troublante.

Les courbes, les ovales, les serpentines encerclaient d'un impalpable réseau l'adolescent et sa dame. Les étoffes, les clartés, les couleurs embrumaient exquisement autour.

On eut dit le chevalier Printemps dans le jardin de Mai!

Mais toute cette chair palpitante, ces mains caressantes, ces bras enveloppeurs, ces lèvres tentatrices enfièvraient l'éphèbe. Ce n'était plus Lydiane seule qu'il désirait, c'était elles, elles toutes dans l'offrande de leur véritable beauté, de leur unique splendeur!

Toutes ces vestales officiant à quelque mystère de tendresses et de voluptés encore innomables!

Et il se mêlait à son désir la hantante souvenance de sa première maîtresse, de ses premières folies de la chair qu'il blasphéma et qui à nouveau s'imposait.

Il voulut le silence sous les arbres et quitta la ronde et Lydiane pour s'esseuler.

Elles ne firent aucun reproche, respectant admirablement les fantaisies de l'artiste.

Il s'en alla vers l'ombre des ramures.

Lydiane et ses amies prirent le chemin de la maison et chantèrent, sachant la musique adoucie des lointains agréable à la rêverie du poète.

Le crépuscule coula du ciel, traina au long des plantations et mit la nuit déjà sous la ramée.

Dans une quiétude subtile les vagues dernières modulations musicales du chant au loin — peut-être filtrées à travers les vitres de la maison — flottèrent comme le dernier souffle du jour.

La nature à nouveau se figea. Pascal s'assit sur une souche dans cet état de repos d'un dieu sous la contrainte inexprimable des choses où demeure le Destin.

Il devint partie intégrante du décor où ses pensées, ses souvenirs, ses rêves allaient paraître.

(A suivre). GASTON-DENYS PÉRIER.



Résolution.

A Pol Stiévenart.

—

Afin que dans l'oubli se relègue le spectre,
Le spectre grimaçant de l'ennui morne et noir,
Prends ta lyre, Poète ; et que l'agile plectre
Fasse rendre à la corde un vaste chant d'espoir...

— Nous voulons aujourd'hui désaltérer notre âme
Que le feu du souci consumait lentement
Et que l'atroce angoisse, avec sa griffe infâme,
Rendait indifférente à tout enchantement.

Nous voulons, rassemblant les volontés lassées,
Dans un désir nouveau d'étreindre le bonheur,
Ressaisir fièrement les rames délaissées :
Dompter les flots rétifs de l'amère rancœur,

Et, le cerveau hanté par les futures fêtes
Vers qui tendent toujours nos aspirations,
Franchir tous les écueils, traverser les tempêtes
Et doubler tous les caps des désillusions !

Faire de l'énergie une armure invincible
Nous préservant enfin des flèches des douleurs,
Et pouvant à jamais nous rendre inaccessible
A nos vils assaillants : les funèbres horreurs,

Les lâchetés, le doute et la peur multiforme,
Tout le peuple infernal des monstres odieux
Dont les masques hideux et le sarcasme énorme
Nous laissent plus tremblant qu'un vieillard vicieux.

— Nous voulons refouler la fatale épouvante
Pour aboutir au port de la sérénité
Afin que, délivré de l'entrave accablante,
L'esprit se développe en son éternité ;

Car, lorsque apparaîtra l'aurore avant-courrière,
Ayant vaincu la vie et son impureté,
Nous prendrons notre essor vers la libre lumière
Pour nous épanouir dans la Divinité !

JULIEN ROMAN.



La Retraite du Chef.

(LÉGENDE GUARANIE)

—

Ce récit est relatif à la disparition, de la scène terrestre, d'un homme qui a dû y jouer, dans son milieu, s'entend, un rôle considérable.

Lors de la conquête du Pérou et du Brésil, les Espagnols rencontraient fréquemment, dans leurs incursions, de vieux chefs abandonnés auprès de foyers, mourant comme eux, faute d'aliments. Invariablement, ces vieillards racontaient que leur tribu les délaissait à cause de leur grand âge. Impropres au travail comme à la chasse, ils devenaient une charge, des bouches inutiles.

Cette « *Retraite du Chef* » peut être considérée comme le récit d'un abandon semblable, enluminé d'une partie fictive destinée à faire croire que ces malheureux vieillards, se sacrifiaient sans arrière-pensée, passant d'une vie misérable en une éternité de gloire et de bonheur.

—

Le saint vieillard, le premier des grands chefs : Anamanoxil, voyant ses mains couvertes de rides et la peau se sécher sur les os, dit adieu à la tribu qu'il avait aimée ; puis, laissant à son fils l'arc de bois noir qu'il ne savait plus bander, il s'éloigna à pas lourds vers la montagne sacrée.

Les cris de sa femme et ceux de ses filles ne le firent pas hésiter, car il suivait son devoir, comme le fleuve majestueux suit la pente le menant à l'Océan qui l'absorbe tout entier.

Et quand il eut disparu au bout de la grande plaine, la tribu exulta de joie, en chantant l'hymne de « *ceux qui s'en vont et ne meurent pas.* »

« Celui-là ne meurt pas, qui conduit sa tribu au combat et tombe dans la victoire. Car ses guerriers le retireront du tas des cadavres et le placeront dans la grotte sépulcrale des ancêtres, les genoux pliés, dans l'attitude d'un homme qui parle et discute.

» Celui-là ne meurt pas, qui vieillit à l'endroit où ses pères ont vieilli, s'appuyant sur l'arc de bois noir où ses pères s'appuyaient, préparant le poison vert dont ses pères lui ont laissé le secret : car il mérite qu'on lui plie les genoux et qu'on l'accroupisse dans le cénacle des anciens.

» Celui-là ne meurt pas, qui, plein de gloire guerrière, abandonne l'arc de bois noir à son frère cadet et, d'un pas sûr, n'écoutant ni les cris de sa femme, ni ceux de ses filles, va vers la forêt sacrée et devient un saint vieillard. Car, il trônera gravement, les genoux pliés et les bras croisés sur la poitrine, dans les loges des serviteurs du temple et la mémoire des siens sera fidèle à son nom.

» Celui-là ne meurt pas, qui, plein de force et d'ardeur comme son père et ses frères, ambitieux comme les jeunes, fort comme les taureaux aux épaules velues et grand comme le cactus gigantesque, abandonne le sentier de la guerre, et, enfouissant ses armes et le poison, prend le chemin du temple et s'y consacre à l'étude des saintes lois et de la sainte langue. Car il sera prêtre et fils du Grand-prêtre, le père de tous, et son corps reposera sur les pieds, debout, enveloppé de bandelettes imprégnées d'aromates, dans la crypte des saints. »

. . . .

Cependant le vieux chef a traversé la forêt sacrée et son pied tremblant a foulé les flancs de la montagne sacrée. Déjà il voit briller là-haut les marbres du temple et les ornements d'or des colonnes. Les prêtres se rassemblent sur le parvis, le Grand-prêtre au milieu d'eux, les bras soutenus par les Batou-Manas, les vierges sacrées.

Le vieillard s'arrête à la première des trois marches du parvis et la frappe trois fois de son front qui résonne.

Le Grand-Prêtre lui dit :

« Homme mortel, comment t'appelles-tu ? »

Le vieux chef ferme les yeux devant la gloire des Saints Prêtres et répond :

« Je suis le premier des grands chefs, Anamanoxil. »

Et les Batou-Manas font un signe et le vieux chef s'arrête à la seconde marche, la frappe trois fois de son front qui résonne.

Le Grand-Prêtre lui dit :

« Homme mortel, que viens-tu faire au temple-haut ? »

Le vieux chef ferme les yeux devant toute cette gloire et répond :

« Je sens que le Grand sommeil est près de frapper mes paupières et je ne veux pas mourir ! »

Et les Batou-Manas font un geste et le vieux chef s'arrête à la troisième marche, la frappe trois fois de son front qui résonne :

Et le Grand-Prêtre s'écrie :

« Homme mortel, puisses-tu vivre et ne jamais mourir ! »

Anamanoxil relève le front et répond :

« Puissé-je vivre et ne jamais mourir ! »

Les saints vieillards et les Batou-Manas s'écrient en chœur :

« Puisses-tu vivre et ne jamais mourir ! Car celui-là ne meurt pas, qui, plein de gloire, abandonne son arc de bois noir et ses guerriers, pour se retirer au saint temple et servir le Grand-Prêtre. Suis-nous, vieillard, et ton corps trônera gravement, les genoux pliés et les bras croisés sur la poitrine, et la mémoire des tiens sera fidèle à ton nom.

ÉMILE LEJEUNE.



La mort des Génies.

—

Jadis, au temps de gloire et de noblesse altière,
Quand ils mouraient, nimbés de leur rêve immortel,
Venaient s'agenouiller au pied de leur Autel
Les prêtres et les rois et les grands de la terre.

Les mondes accroupis au bas de leur calvaire
Voyaient naître un soleil de leur geste éternel
Et des bras de leur croix érigée en le ciel
Jaillir soudainement des ailes de lumière.

Siècle putréfié devant ton siècle aïeul,
Vois parmi les titans perdus dans les rafales
Chanceler le génie orgueilleusement seul...

Il est mort, le vaincu des luttes triomphales,
Il est mort, et la nuit tombe comme un linceul :
Debout ! pourceaux, voici des entrailles royales !

MAURICE BOUÉ.



L'Art en Wallonie.

(FRAGMENTS D'ÉTUDE)

—

Il ne faudrait point juger de l'art wallon par un mode quelconque de comparaison avec l'art flamand. Ils sont, ces arts, d'essences trop différentes pour qu'un parallèle soit possible. L'art des rives de l'Escaut reflète l'esprit d'une race, et *parce que* d'une race, il est vaste, profond et puissant. Les caractères superficiels de cet esprit peuvent varier, mais le fonds est immuable. Au contraire, l'esprit wallon s'est localisé ; il n'a inspiré un art qu'en une seule région — moins qu'une province, guère plus qu'une ville — là où il fut assez vigoureux pour résister aux influences du dehors, assez original pour attirer l'attention. Ainsi, si l'art du pays de Liège n'est point l'art wallon tout entier, du moins, il en résume, avec le plus de force, les caractères principaux. Ailleurs, l'arbrisseau n'a guère poussé que des bourgeons maladifs, anémiés ; ici seulement la fleur s'est épanouie, a étalé au soleil propice le bariolage éclatant et bizarre de sa corolle.

Une autre cause de localisation est la parenté de l'esprit wallon et de l'esprit français. Si l'artiste liégeois eut exploité le fond commun à ces deux esprits, il devait inévitablement aboutir à l'imitation française, à subir les influences des écoles d'outre-Quiévrain. Il a préféré créer un art superficiel, mais au moins original.

Un art tel que l'Art flamand peut vivre non seulement de ces éléments mutables qui sont les idées, les aspirations religieuses ou politiques du moment, les ressources spéciales de la langue, mais aussi des éléments profonds, étant primitifs, de la race. Ses formes expressives sont nombreuses. Les arts qui, comme la musique et les genres sévères de la littérature et de la peinture, demandent un fond riche d'idées générales pour atteindre à leur complet développement, peuvent s'inspirer de cet esprit.

Par sa localisation, l'Art wallon, lui, ne peut guère exploiter que des idées particulières. Quelques genres littéraires le déterminent complètement, et les artistes qui ont tenté de sortir des limites imposées ont constamment échoué. Par suite de l'absence d'idées générales bien caractéristiques, nous ne rencontrerons ni musique, ni peinture, ni poésie lyrique bien wallonnes, en tant qu'arts complets, mais seulement les genres inférieurs, la comédie de mœurs et la chanson.

Ce particularisme de l'esprit wallon a pour immédiate conséquence, dans l'Art, le réalisme de l'idée et de l'expression — un réalisme spontané, rationel, autre que celui, discutable et trop artificiel, des écoles françaises nées après la période romantique.

Cet art est avant tout un Art populaire. La plupart

des écrivains patoisants sont sortis du peuple et ont vécu en constante communion avec lui. Ils n'ont reçu qu'une éducation très rudimentaire, sont restés ouvriers toute leur vie. Par leur ignorance des courants littéraires qui auraient pu les séduire, ils sont demeurés naïfs, et cette naïveté est leur grande force. Par là, ils sont à cent lieues des professionnels de la littérature. Ils n'écrivent que lorsqu'ils sont émus; ils peignent simplement, sans artifices, sans fleurs de pompeuse rhétorique, souvent avec maladresse, toujours avec ingénuïté, ce qui, au cours de leur vie calme, les a particulièrement frappés. Ainsi que chez tous les artistes primitifs, leur art est d'observation et d'émotion, non de réflexion et de philosophie.

Dans la vie, ils n'ont aperçu que des intrigues très peu compliquées, que des personnages plus fortement caractérisés par leur rang social, leur profession manuelle, leurs petits ridicules de manières et de langage, que par leurs pensées intimes, leur intellectualité. C'est pourquoi les thèmes de leur théâtre seront simples, peu variés — leurs personnages peu nombreux, ramenés aisément à quelques types — et traités sans prétentions de profonde psychologie.

Un amour contrarié, une scène de carnaval, un quiproquo, les mésaventures d'un pêcheur à la ligne, la passion pour le petit verre, les combats de coqs, les concours de pigeons, la dame de pique, ou bien un héritage inattendu qui ahurit un pauvre homme et lui fait renier ses vieilles habitudes, ses proches, sa langue même, et singer le ton et les modes d'une classe trop au-dessus de lui, ou encore la coquetterie et les émois des demoiselles en quête d'un mari : tels sont les lieux communs de la comédie.

(A suivre.) LÉON ERY.



Chronique Artistique.

—

En ce moment chôment les expositions particulières; on travaille, et l'hiver nous ramènera, au Musée Moderne, au Cercle Artistique, à la Maison d'Art, etc., l'ample moisson de paysages et d'esquisses de grandes œuvres que nous sommes accoutumés de voir.

Cependant, Bonquet, le récent prix de Rome en sculpture a envoyé le certificat de bonne conduite que le gouvernement réclame de tous ses subsidiés.

Hâtons-nous de dire que c'est une très belle œuvre — *Tentation*. A part toutes les qualités que l'on connait à l'école de Lambeaux : possession parfaite de la technique, puissance, etc., ici, une recherche de synthèse, une recherche de pensée augmente considérablement l'intensité d'expression et l'intérêt de cette œuvre.

—

Il nous a été impossible de nous rendre chez Weijgers, le talentueux sculpteur que nous a révélé le *Sillon*. Son envoi pour le salon de Gand est, paraît-il, remarquable : nous y reviendrons d'ailleurs lors de notre visite au salon.

Livres nouveaux.

—

L'idée fixe chez les Aliénés, par Armand KLEEFELD. — Cet essai de physcologie physiologique est l'œuvre d'un jeune, admirant volontiers ceux que l'on nomme « les princes de la science ». A part une théorie ingénieuse, basée sur les plus récentes recherches neurologiques, — théorie qui n'est pas neuve, d'ailleurs, — nous trouvons quelques assertions fort risquées. Nous n'en citerons qu'une seule; elle a l'avantage de montrer combien les théories vieillissent vite, surtout en sciences médicales.

« D'ailleurs, écrit M. Kleefeld, comme nous ne connaissons pas du tout la nature, l'essence de l'attention, c'est se payer de mots... », etc. Et précisément à l'époque où l'auteur, s'appuyant évidemment sur des *auteurs*, publiait ces lignes, un chercheur de mérite, M. le Dr Joanny Roux faisait connaître une théorie nouvelle de l'attention. Après en avoir étudié toutes les formes, depuis l'attention organique, inconsciente, jusqu'à l'attention volontaire, consciente, il conclut que toute attention est le résultat d'un réflexe qui a pour but de faciliter le passage de l'influx nerveux, en diminuant les résistances en certains points déterminés. L'attention serait donc constituée par une série de processus physiologiques, se produisant tous sur le même type.

En somme, c'est une bonne étude, vulgarisant, en même temps que la théorie de l'orientation des neu es en associations définitives, une bonne classification des idées fixes en idées sensitives, émotives et intellectuelles.

C'est un genre de travail qu'il faut souhaiter voir imiter plus souvent par nos étudiants et qui mérite tous les encouragements. E. L.



Petite Chronique.

—

Il est éminemment regrettable de constater combien est mal organisé à la Bibliothèque royale, le service des revues et périodiques. C'est ainsi que l'on n'y trouve ni *la Plume*, ni *la Vogue*, ni *la Revue blanche*, ni *la Revue mauve*, ni d'autres encore peut-être.

Nous signalons ce déplorable état de choses à M. Qui de droit.

—

A la Chambre. — M. De Bruyn, répondant à M. Destrée, député de Charleroi, a dit qu'il ne se refusait pas à examiner, avec la commission de surveillance et le directeur du Conservatoire, s'il n'est pas possible de prendre des dispositions nouvelles en vue de satisfaire davantage le public quant à la publicité des concours, publicité qui, bien qu'établie par le règlement organique de l'établissement, est effectivement illusoire. Nul n'ignore, que les concours, accessibles de droit à tout le monde ne le sont que pour les favorisés.

Nous félicitons M. Destrée de son intervention et M. le le Ministre de sa promesse. Mais ce n'est là qu'une promesse et nous doutons fort que l'on arrive à donner satisfaction à la légitime réclamation dont le député de Charleroi s'est fait l'écho. Car, pensons-nous, on ne parviendra pas à concilier les exigences de tous ceux qui ont le privilège des entrées au Conservatoire, avec le désir des amateurs d'art musical, voués à un véritable ostracisme des auditions, tant de celles de concours que des autres.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE | TOME I | 15 AOUT 1899 N° 8

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	BELGIQUE . . . . . 5 francs par an. ÉTRANGER . . . . . 7 francs par an. L'abonnement part du 1er mai.	AVENUE DUCPÉTIAUX, 129, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

A propos de l'œuvre d'Edmond Rostand.

—

Un poète, un vrai, qui ne s'est pas laissé influencer par les brumes des littératures septentrionales. On se souvient de l'enthousiasme, du délire qui accueillit *Cyrano de Bergerac*. Le maître tant attendu, tant désiré, le génie qu'il fallait aux lettres françaises était-il enfin né? D'aucuns, et des plus autorisés, — Catulle Mendès, entre autres, — n'hésitèrent pas à le déclarer. Cependant, Rostand n'a plus rien produit, et nous attendons toujours l'apparition de l'*Aiglon*, annoncé depuis longtemps déjà.

Avant *Cyrano*, il avait donné au théâtre : les *Romanesques*, dont le succès n'est pas épuisé, — la Comédie française vient de la remettre à l'affiche, — et la *Samaritaine*, qui, bien qu'interprétée par la grande Sarah, fut reçue plus froidement.

Les *Romanesques*, œuvre de jeunesse, fruit de la luxuriante imagination du poète, vive, spirituelle, gaie, alerte, pendant trois actes nous tient sous le charme des aventures de deux jouvenceaux épris, poétiques, fous de jeunesse, à qui l'amour de l'imprévu et des situations « romanesques » joue plus d'un tour.

Comme beaucoup, Rostand a subi la tentation contemporaine des sujets mystiques; il écrivit la *Samaritaine*. Il fallait une audace bien grande pour mettre à la scène la sublime figure de Jésus, d'en faire le personnage principal d'une pièce. Car, malgré notre incrédulité, notre irrespect des choses sacrées, il nous messied toujours de voir des Etres divins participer au terre à terre de l'existence vulgaire. Habilement, l'auteur fait graviter autour du Christ, une action à laquelle il ne prend pas part, mais qu'il influence continûment.

Prés du puits de Jacob, un jeune homme est assis,
Ses cheveux ont la couleur blonde
On croit voir l'arc-en-ciel qui rassure le monde
Dans chacun de ses beaux sourcils,

dit Photine, la Samaritaine.

C'est le Nazaréen pâle, doux, pitoyable, tendre, bon, sans colère et sans haine qui s'impose, persuasif. Délicieuse et émotionnante conception de l'Etre supérieur, présentée dans un style biblique, paraphrase suave de l'Evangile.

Incarner dans un corps difforme une âme idéale, telle est l'idée magnifique qui sert de thème à *Cyrano;* elle a séduit plus d'un poète et nous lui devons des chefs-d'œuvre dont les types s'imposent à notre admiration : Hugo, dans *Notre-Dame* nous a dépeint *Quasimodo*, Banville, nous a présenté *Gringoire,* Coppée, le *Luthier de Crémone*, personnages bossus, tordus, contrefaits, malingres, grotesques, malheureux, dont l'âme est pure de souillure, grande de dévouement, superbe d'abnégation, d'amour. Nobles figures auxquelles Rostand a ajouté celle du spadassin-poète au nez démesuré, du tendre amoureux de la douce Roxane, du cadet de Gascogne, fier et désespéré de sa difformité, de son « panache ».

Dans cet admirable poème, l'auteur dépense toute sa verve, véritable verve de Méridional, qui convenait au héros, légendaire déjà. Et il n'y a pas que cette pétulance d'esprit, il y a du sentiment, de l'épopée, du lyrisme qui font passer l'auditeur par toute la gamme des émotions.

Cyrano de Bergerac est une des pièces les mieux construites du théâtre contemporain. Rostand y a confirmé la parfaite connaissance qu'il a de la scène et de toutes ses « *ficelles* ». Il serait même à craindre que le superbe poète ne s'effaçat plus tard devant le charpentier de pièces, qu'il ne devienne un pastiche de Sardou.

En résumé, si son œuvre contient parfois des vers négligemment construits, — faiblesse de poète à l'inspiration facile, au travail aisé, — il s'en détache toujours une impression générale : notre âme attendrie avec *Cyrano,* rêveuse avec la *Samaritaine,* gaie avec les *Romanesques,* tressaille d'une secousse bienfaisante éveillant en nous les sentiments bons, doux, humains.

LÉOPOLD ROSY.



La Nixe.

à M. J. de Tallenay.

—

Au morne jardin de mes songes
Ou se glisse le désespoir,
S'épanouit sous le ciel noir
La livide fleur des mensonges.

Je suis la Nixe au cœur pervers.
Mes pâles mains sèment l'ivraie
En l'âme éperdue attirée
Par la flamme de mes yeux verts.

En ce monde errant incomprise,
Ne pouvant aimer, je méprise
Les pauvres fous que j'asservis.

Et voilant mon obscur martyre,
A la seule Nuit je veux dire
Tous mes désirs inassouvis.

MAURICE J. LEFEBVRE.



Hôpital.(1)

—

Aux Miens.

Lorsqu'on s'attaque au ciel, c'est Dieu qu'il faut viser.

H. DE BALZAC.

Vous, à qui je donnerai ces lignes à lire, ne m'en voulez point parce que la sensitive de mon âme est malade d'amour, d'illusions encore ; mais peut-être le cri qui m'est éclaté dans le cœur comme une alarme épouvantable, vous prémunira-t-il, chers, contre cette curiosité hardie et fatale qui nous porte à vouloir toucher du doigt les plaies, les cautères de cette vieille chienne teigneuse qu'on appelle Société.

G. L.

Je passais près d'un bâtiment dont la façade chaulée jadis, moisissait, couturée de longues gerçures noires et vertes, grangrenée d'humidité. Je fus frappé de l'air aveugle et sourd de ce piteux corps de logis où toutes les fenêtres étaient hermétiques et les carreaux éteints au « gras blanc ». Une grand'porte sale brusquait, à gauche, l'attention éveillée et justifiait l'attitude rébarbative, malade et louche de la maison. On y lisait sur un écriteau : HOPITAL COMMUNAL.

Il pouvait bien être quatre heures du soir ; personne ne devait occuper le Directeur de ce singulier asile qui me tirait invinciblement à lui comme nous tire infiniment à elle, la Mort, depuis l'heure originelle.

Machinalement, je regardai autour de moi. Pas une âme ne pouvait soupçonner mon intention et me regarder : la rue — presque une venelle savoyarde de pauvres maisons, au revers d'un grand domaine — était déserte. Mon idée, lumineuse, trempait dans du courage. J'allais commettre un de ces actes dont on se glorifie en *a parte,* parce que l'on se rend compte de toute la peine volontaire que l'on s'est imposée obligatoirement pour un but supérieur et d'utilité humaine peut-être. Quelque chose comme une envie de souffrir me mordait le cœur : je fis tinter la cloche de l'établissement.

Un gros infirmier ouvrit : calotte noire en arrière, bedaine ronde sous le tablier réglementaire : un beau garçon d'officine. Je m'adressai, en soulevant mon feutre :

— Puis-je voir, Monsieur le Directeur de l'Hôpital ?

— Oui, Monsieur, il est dans son bureau.

Je pénétrai dans la cour où végétaient de maigres platanes : des bouquets de lauriers verts masquaient, tout au fond, une promenade circulaire autour de deux hauts et larges marronniers — une pauvre piste où devaient se morfondre et s'alanguir les convalescents.

C'était tranquille comme le simple enclos d'un presbytère.

A droite, la salle de consultation, le logis du directeur, le réfectoire des internes, la cuisine, la buanderie et la pharmacie formaient une seule aile ; le trottoir, en très larges dalles de pierre de taille, illusionnait, évoquant quelque dépendance de pensionnat modeste — si cher à nos souvenirs d'écoliers — dans un vieux bourg à grandes maisons, au fond de la province.

Sitôt, l'œil se heurtait au triste bâtiment de gauche à un étage, tout nu, repoussant de brutale dénonciation : l'on songeait obstinément à une industrie qui infecterait d'odeurs nauséabondes, maussades, les alentours. Qui sait, un abattoir, peut-être.

Je frappai à la porte du bureau. Le préposé — très bien là, sous tous les rapports, pensai-je, en regardant son vulgaire et insoucieux visage — m'accueillit en se levant. Je me présentai :

— Monsieur, je me suis peut-être témérairement hasardé ; mais en pénétrant ici, j'ai compté hardiment

(1) Extrait de « Les Malades irrésolvables » à paraître prochainement.

sur votre bienveillance. *(Il me fixa).* Je suis un jeune artiste. *(Il parut dire : je le vois).* Je serais heureux d'ajouter aux choses vues déjà, qui m'initient aux vies nombreuses de notre monde complexe, la visite de votre établissement, dont l'examen doit être plus impressionnant que n'importe qu'elle incursion dans les immenses et riches asiles de la Ville. *(Il voulut parler).* L'heure me paraît être on ne peut meilleure pour que vous m'accordiez votre permission, un infirmier me guiderait, ne vous dérangez pas, je vous en prie, Monsieur le Directeur.

J'étais arrivé au bout de mon fil, enfin !

Le bonhomme acquiesça à ma demande.

— Mais, dit-il, je veux vous accompagner, j'ai le temps; je suis libre; je vous piloterai avec joie; j'aime bien *ceux* qui travaillent et qui cherchent : même lorsque ce sont de jeunes artistes...

Je saluai en rougissant...

En me retrouvant dans la cour, je fus surpris : le soir, doucement, passait ses mains d'or rose dans les feuillages et caressait les murs badigeonnés de l'hôpital; il y avait de l'ombre bleue sous les platanes, où se promenaient plusieurs convalescents. Quelque effusion intime chargea mon âme d'un trouble excellent.

Mon cicerone m'expliquait :

— L'hôpital est divisé en deux sections : hommes et femmes. Nous irons d'abord voir les femmes qui logent ici.

Il me devançait.

Avant d'arriver à la porte d'entrée, je remarquai trois femmes assises dans la sereine et soyeuse lumière du soleil doux qui remémorait particulièrement les confiances religieuses, à cette heure de repos et de consolation universels; elles semblaient profondément unies, si rapprochées l'une de l'autre qu'ont eût pensé qu'elles se contaient de merveilleuses histoires; qu'elles s'avouaient de chères confidences, ou qu'elles priaient. L'une tricotait, l'autre lisait, l'autre encore, les mains croisées sur ses genoux écoutait peut-être. Non : leurs âmes conféraient dans l'ultime accord de leur silence : elles semblaient se repenser.

Ce séjour calamiteux s'affublait d'un décor lévitique : je m'arrêtai quelques instants. Me croyais-je alors dans un monastère? Les gens allaient sans bruit, discrets; l'air était plein de pieuses sollicitations; je m'imaginai un lieu de retraite et de rédemption.

Le directeur revint vers moi :

— Cette jeune fille qui tricote, n'a que seize ans; elle est atteinte d'une maladie spécifique, non dangereuse, heureusement. Et sachez bien, qu'elle a sa mère.

Les deux femmes baissèrent les yeux sous mes regards et l'autre, sans s'arrêter de travailler, attacha ses grands yeux doux comme des fleurs dangereuses, sur mon conducteur.

Je sentais que les intelligences nerveuses devaient, ici, être affinées, idéalement sensitives, oserai-je dire.

J'eus une appréhension indéfinisable, de froisser quelqu'un.

Je m'étais cependant recoiffé sur l'intimation de mon guide. Je le suivis, presque inquiet, en gauche écolier qui singe son recteur; et dans ces salles des pauvres souffre-douleurs de notre monde, où j'aurais dû passer avec piétié et le front découvert, et les pieds chaussés de laine, je marchai comme un goujeat, comme *lui*, tiens! au bruit grossier de nos bottes et le chapeau sur la tête.

Mon cœur pourtant était sauf et respectueux : ce n'est qu'en sortant que ma conscience me cravacha.

Je faillis reculer lorsque nous pénétrâmes dans la première section : le mal, de sentir cette odeur extraordinaire d'iodoforme, de sinapisme, de chair malade, de sueurs de fièvre, de graisse chauffée, de crasse!

Il y avait là, cinq malheureuses : le lieu était déjà trop petit pour elles et il y avait dix lits?

Toutes nous saluèrent en reportant leurs yeux sur moi. Je pris pour garder un air calme, la froideur entendue et la bienveillance coutumière d'un *habitué*, d'un interne. Les malades m'interrogeaient des yeux et je savais que mes regards allaient jusqu'à leur âme, car je me sentis profondément malheureux. Ma volonté prit heureusement le dessus : je regardai.

Une femme convalescente était assise dans un fauteuil. Une autre, récidive, buveuse invétérée, grognait, enfouie sous ses draps.

Je regardais. Toutes ces créatures souffrantes et torturées, devinrent des sujets que j'étudiai vivement, d'un coup d'œil, comme on croque un profil ou un geste, d'un trait de crayon.

Tout au fond, dressée sur son séant, hébétée par la douleur et déjà l'agonie, une vieille hachait, bégayait des mots sans suite et sans raisonnement, et nous souriait. Affreuse, ses bras décharnés et nus plantés dans les oreillers, l'étayaient. Elle nous souriait et disait qu'elle allait mieux.

Elle semblait assez bien une de ces petites statuettes monstrueuses que les Japonais peinturlurent grotesquement idéales, après leur avoir planté sur le chef une touffe de poils gris et sales. Mais elle, la vieille qui barbotait en souriant, elle avait la face hideuse : jusqu'au nez, le haut du visage était terreux et le menton devenait blanc, crayeux, comme s'il était de chaux et mort.

La mort s'attaquait par place à ce pauvre reste et lui mettait un masque.

Elle sourait, allait mieux.

— Tuberculose pulmonaire, me dit à l'oreille, le Directeur. — Voyez cette pauvre mignonne toute brûlée.

Pauvre! Petite martyre! Si résignée!

Et comme on la questionnait sur son état :

— Goed, fit-elle tranquille.

Et ses petits membres étaient rongés jusqu'à l'os; son doux visage était couturé, défiguré, les yeux étaient rouges et sanguinolents. — Goed! — Pauvre petite misère! Pauvre petit Jésus crucifié. Ses frêles bras tordus demeuraient forcément dans la même pose. La fillette tourna vers moi, ses yeux d'agneau qui interroge le sacrificateur, parce que je m'étais penché sur elle pour voir.

J'étais froid comme un terme; rien ne m'émouvait; je ne tremblais pas : je me serais pincé pour me révéler à moi-même la vie. A la fièvre dont je fus pris en sortant, à l'inintelligence de mes raisonnements, je compris que j'avais atteint le paroxisme d'émotion et de volonté. Pas une fibre n'avait frémi durant mon pélerinage cruel.

A côté de l'enfant, une femme qui revenait, les joues un peu roses, les yeux ravissamment cernés de bleu, le regard limpide comme celui d'une amante vierge, les cheveux bien nattés, lisait un cahier manuscrit, et me salua d'un sourire extatique.

L'horreur, froide, monstreusement sereine, avait étalé ses ailes sur les quatre murs nus et jaunes. Au-dessus de chaque chevet, un écriteau noir marqué de chiffres et de barres à la craie, un ou deux thermomètres, mais pas un christ, pas une image sainte, pas une évocation quelconque, pas une futilité qui fît songer, qui rappelât à la vie. On souffrait. On guérissait. On mourait sûrement.

Sur les guéridons, il y avait des livres de prières, des peignes aussi et des fioles!

Sur le seuil, je me retournai pour jouir et me pénétrer du coup d'œil.

Nous allâmes à l'étage.

Sur le palier, le Directeur parlait de beaux cas, d'opérations; les mots techniques roulaient à tort et à travers dans ses explications, et j'écoutais, visais obstinément, sans me raisonner, le côté comique de mon personnage. J'étais arrivé à un degré d'indifférence, d'insensibilité si grande heureusement, que j'exprimai le désir de venir voir le malade dont le cas serait extraordinairement grave, douloureux, effrayant, horrible!

Et dans cette conversation singulière et répugnante le Directeur se plaignait aussi de son personnel; théorisait sur le manque d'installation et de nécessaire; parlait de sa vie, de son dévouement.

Nous entrâmes dans une salle spéciale où était reléguée deux gangréneuses : deux vieilles femmes septuagénaires. Dois-je écrire tout cela? Elle se chamaillaient, assises, quasi-mortes toutes deux et pleines d'âpreté.

—Oui, Monsieur le Docteur, dit l'une en s'adressant à moi (mon habit noir la trompait)..... et elle bafouillait des réclamations. Je me taisais, je la regardais, je l'écoutais avec calme, comme on considère un sujet d'étude : dévêtue jusqu'au nombril, elle était exaspérément misérable..... Elle bégayait, me gourmandait, voulait se lever, se vêtir, et ses gestes qu'anéantissait l'inanition, retombaient avec horreur.

Le croquis était synthétique : la vieille valait l'idée. Mon observation était complète.

L'autre glapissait; puis montrant une croûte de pain sec qui durcissait entre son gobelet et ses bouteilles, elle supplia qu'on lui apporta du café. Le cœur faillit me crever.

(*A suivre.*) GEORGES LEBACQ.



Le sacre d'Erôs.

—

LE CORTÈGE.

Les fils de nos baisers, Désirs effervenscents
Tels des prêtres vêtus de rochets et d'étoles,
Montent parmi nos corps, vers les clairs capitoles,
Foulant les fleurs de chair et les fruits turgescents.

Aux sons d'hymnes païens, sous des voiles d'encens,
Les moines de l'Amour vont sacrer leurs Idoles ;
Et nos Illusions comme de pâles folles,
Mêlent aux chants impurs leurs pudiques accents.

Erôs, sous le dais d'or, sourit et les contemple!
— Ils marchent vers notre âme ainsi que vers un temple
Ou la stèle s'érige en l'attente du Dieu :

Le cortège parait, inondé de lumières,
Et gravit, tout entier, les marches du Saint-lieu
Sur les cadavres blancs de nos candeurs premières.

CHARLES VIANE.



Les Frôleuses.

(Suite et fin.)

—

II

C'étaient du dehors qu'ils approchaient comme si une autre matière encéphalique dispersée dans l'univers eut conservé l'impression de son passé.

...Un matin d'octobre de sa dix-septième année, roussâtre des dernières lueurs estivales. Et des feuilles bruissantes sur le sol, pareilles aux corolles vieillies d'étranges floraisons de cuivre; et de longs fûts d'arbres tels des colonnes moussues de temple dévasté, sous un ciel morne et gris, sous un ciel plein de désespoirs.

Or, c'était à cette époque de deuil qu'ils s'aimèrent et cependant leur amour devint une offensante antithèse à cette automnale nature car ils souillèrent de leurs charnelles offrandes l'admirable douleur de ce vaste reposoir. — Dans les matins et vers les crépuscules sacrés ils se possédèrent inlassables, recommençant, comme pour un satanique et voluptueux suicide. Et cependant Pascal jamais n'eut les yeux plus clairs, les bras plus robustes, le teint plus rose et jamais son cerveau ne fut plus vide, profondément plus vide et son cœur plus malade du fiel des tristesses et des rancœurs.

Si bien qu'il rêva d'autres femmes, dont les voix seraient géniales, dont les gestes anobliraient le port; — il rêva de ces vierges au savoir spacieux, pareilles à de saintes courtisanes habiles aux spirituelles possessions et qui seraient drapées dans le chaste manteau protecteur de l'œuvre réprouvée... Et dans une mourante après-midi d'hiver, dont d'épais bandages de neige cèlaient les plaies, il vit son souvenir s'arrachant aux tentacules ardents de sa féroce maîtresse; il vit son souvenir triomphal du dégoût superbe de la chair en route pour les plaisirs héroïques de l'intelligence...

A ce moment un vide noir troua où s'engouffrèrent les chagrines remembrances.

Pascal sentit du froid entre les épaules, ses yeux s'étonnèrent de vaines illusions. Il se leva pour le retour, hors de ce parc immergé d'ombres — un chant de femmes y mélancolisait. — Il revit la lumière de tantôt, et Lydiane et les pâles amies nouant des danses sur les fleurs.

Ils perçut des clartés aux fenêtres; il eut la conscience du temps. Le calme de la nuit s'infiltra dans son être; son esprit s'aviva de hautes songeries.

Il passa la grille du jardin vers les véritables campagnes où s'éparpillaient les demeures rurales, mais avec lui le jardin s'étendit au dehors sous l'effet nocturne.

A cette heure la restauration des primitives régions s'établissait : le lieu scénique avant le jeu théatral des comédies humaines.

O! l'inanité puérile des vies puérilement affairées dans cette immuable et sublime monotonie du décor terrestre, seul disposé pour un monde de divinités imposantes en harmonie intime avec lui!

Pascal avait souffert des taupinières cubiques où pantèlent les corps harassés des travailleurs inutiles, des réverbères sur la chaussée emprisonnant des lambeaux de flammes mornes et vaines, des chemins conduisant vers de ridicules usines dressant leurs matamoresques cheminées.

Et c'était maintenant des temples endormis sous l'effluve du sol fleuri, au tournant des routes enguirlandées de lampadaires pour une mystérieuse procession, et c'était la hautaine contenance des fiers phallus dressés ça et là pour le culte cérémonieux.

Tout à coup, il y eut comme une tache de lune dans l'air...

« Les nymphes! les nymphes encore! » cria Pascal en un sanglot énervé. Et il s'enfuit vers son habitation rustiquement dans le village.

III

Pascal descendit la mousseline rouge pivoine contre l'éclat furieux du soleil devant l'étroite croisée de sa chambre, et la lumière se diffusa ensanglantant les murailles tapissées de papier rougeâtre à fleurs blanches tourmentées en des guirlandes symétriques, mit sa buée chaude au long des peintures claires et sanguines où des nymphes étendaient leurs roses nudités près d'étangs zinzolins, où d'autres fuyaient à l'œil lubrique d'un faune étoilant sous des herbes bleues; — cependant un calme tiède lentement s'infusait.

Des livres s'entr'ouvraient à la page étudiée, l'encrier débouché, la plume dans le goulot, des notes éparses encombraient la table dans l'attente du travail — de quoi fumer.

Il bourra sa pipe d'un tabac mol au palais, alluma sans hâte à la flamme presque rose d'une allumette, se plut à la saveur des premières bouchées, — paresseusement.

Une chaise faisait un angle avec le mur; il s'y étendit, las de penser, incapable de lecture. La tiédeur peu à peu l'assoupit.

Une chevauchée incompréhensible galopa dans tout son être, un instant, puis disparut, activant le battement de l'aorte. Ce fut le repos fiévreux où le cerveau se tend douloureusement.

La fumée indolemment frôlait la muraille, éloignant, imprécisant les peintures dans une atmosphère mystérieuse et vivante. Le jeune homme se trouvait devant des îles de songes, baignées d'ondes irréelles, fleuries d'illusoires floraisons, sous des cieux d'aurore innomable, vibrantes de la chair païenne veloutant leurs grèves blondes, pamée en une exquise et éternelle pâmoison.

Maintenant les formes s'étiraient, les yeux regardaient sous la peluche des cils, les chevelures se mouvaient, les flancs palpitaient jamais assouvis.

C'étaient Hylmée, Flavie, Mélisette, Sémillia, c'était Lydiane, tendant la volupté de leurs impalpables nudités! — Elles recommençaient l'énervement de leurs frolis chastes, de leurs lascivetés voilées, torturant, broyant la force.

Et continûment les bouffées roses, en torsades, ondoyaient au long de la muraille, amplifiant les formes picturales, avivant les voluptueuses chairs dans un rayonnement d'ardente moiteur.

Aussi une tentation féroce, au paroxysme, fit-elle se lever Pascal. Il cria des mots de haine contre ces maladives et hypertrophiées femelles, dont il subissait douloureusement les malsaines frôlaisons. Et, cependant que ces imprécations grondaient, ses yeux s'agrippèrent à quelque insignifiant portrait de femme ; il s'approcha, lut une date presque effacée par la clarté des jours et des larmes jaillirent, bonnes, consolantes, fraîches dans cette chambre imprégnée d'un remugle de chair...

En un rappel lointain d'apriléenne jeunesse, accueillante aux bienfaisantes étreintes, se dressait l'humaine nudité de sa première maîtresse...

GASTON-DENYS PÉRIER.

Forest, 31 septembre 1898.



Éclosion.

—

Mystérieux enfant exilé sur la terre,
J'ai plongé mon œil sombre au fond des livres saints;
Et quand je les fermai de mes doigts incertains,
Mon âme palpitait dans des flots de lumière.

Elle avait absorbé le vin spirituel
Que verse le miracle ineffable du Verbe,
Et l'adoration, en lumineuse gerbe,
S'élévait de mon cœur fervent vers l'Éternel.

J'avais douté... Rempli de pesantes ténèbres,
Mon esprit subissait leur joug terrible et lourd...
Vous m'avez inondé, Seigneur, de votre amour
Et tout s'est dépouillé de ses aspects funèbres.

J'aime! A mes yeux nouveaux tout est resplendissant.
Mon cœur ressuscité librement se dilate;
La vie harmonieuse en sa splendeur éclate,
Car je suis entouré du rêve éblouissant.

J'aime! Et je pressens tout : les beautés éternelles,
Le mystère effrayant, merveilleux, ingénu,
Et l'invincible attrait du sublime inconnu...
Tout chante et tout rayonne, et je me sens des ailes!

Mon regard clairvoyant parcourt l'orbe infini.
Je plane, libéré de l'entrave charnelle,
Et, sentant battre en moi la vie universelle,
En elle je me suis enfin épanoui.

Grands arbres éloquents aux poses extatiques,
Patriarches émus tendant toujours aux cieux;
Mer immense élevant votre hymne radieux;
Astres qui tournoyez dans les ondes lyriques;

O terre maternelle, et vous, cieux palpitants,
Univers grandiose où règne l'harmonie,
Etres qui le peuplez, pour vous l'âme éblouie
N'a qu'un puissant amour plus vaste que le temps.

Mais c'est surtout pour vous, Être-Dieu, que je vibre,
Et j'aspire à l'heure où votre Divinité
Recevra mon esprit rayonnant, pur et libre
Car le but de la vie est votre Éternité...

JULIEN ROMAN.



L'Art en Wallonie.

(Suite et fin.)

—

Le mélodrame et le drame apparaissent plus rarement. Ils se caractérisent par ceci : c'est qu'ils sont plutôt la peinture des malheurs sociaux — tableaux de misère parfois brutaux, où percent souvent les revendications ouvrières — que la peinture de luttes morales.

Les personnages sont croqués sur le vif, en leurs costumes, leurs gestes, leurs manies. S'ils sont grossis légèrement, jamais cependant ils ne s'élèvent aux types de la comédie moliéresque : ils restent toujours types incomplets, parce que trop près de la réalité. Ces types sont peu variés : le théâtre wallon, par sa nature même, s'interdit de les choisir en dehors du peuple et de la petite bourgeoisie.

Mais si le fonds est pauvre, le détail est exhubérant. L'abondance de l'ornementation noie les lignes achitectoniques trop simples et trop incorrectes.

Cette ornementation, c'est d'abord la langue, sonore, colorée, riche en inflexions musicales, possédant, à côté des mots d'exquise délicatesse, d'autres d'un réalisme toût rabelaisien, insoucieux du respect dû au spectateur. Cette langue établit un dialogue enjoué, vif, émaillé à chaque instant d'un trait d'esprit, d'un coq-à-l'âne; ou bien, c'est le rappel d'un proverbe populaire, d'un « spot » ancien ou créé d'hier, l'allusion railleuse à un évènement local que personne n'ignore. Parfois, le dialogue s'interrompt, les comparses s'immobilisent, l'acteur débite quelques

couplets en rapport avec la situation présente, sur quelque vieux pont-neuf du terroir ou quelque motif d'opérette à la mode ; puis la scène se continue, sort du thème en de longues excursions pour y revenir ensuite, avec une remarquable insouciance des fameuses règles classiques.

A la lecture, la pièce semble froide et illogique; il lui faut, pour l'animer, la mise en scène et la gesticulation, le jeu des physionomies, l'excessive tolérance d'un public en belle humeur, sympathique aux acteurs d'occasion...

* * *

La poésie des bords de la Meuse se réduit à deux variétés de la chanson, variétés correspondant aux caractères prédominants du peuple : la chanson sentimentale et la chanson satirique. Les poètes wallons tombent parfois dans l'excès, l'incohérence des images, le grivois ou le larmoyant; ils trahissent leurs origines populacières. Certains, d'âme plus délicate, ont su éviter ces trivialités; ils se sont élevés d'eux-mêmes à une spiritualité plus intense, et ont produit des chefs-d'œuvre de franche inspiration. Parmi ceux-là, Nicolas Defrecheux est le plus célèbre; satiriste et moraliste, mais surtout élégiaque, il a chanté, en des vers doucement émus, sans feintes, sans « littérature », le pays natal, les fleurs, l'amour, les enfants, les yeux bleus ou noirs des filles du faubourg. Quelques-unes de ces œuvres de grâce mélancolique ont conquis la grande popularité. Defrecheux est le Lamartine de la poésie wallonne, mais un Lamartine sans mensonges littéraires, un Lamartine qui serait un primitif.

A côté de lui, Vrinds s'est fait une place à part par ses tableautins de la vie des humbles. — Citons encore E. Gérard — un Villon — et J. Bury — parmi les mieux inspirés.

On a tenté — et l'essai était louable — de rendre l'âme wallonne en des œuvres d'expression française. Mais, ainsi qu'on l'a vu, le fonds n'est pas assez riche pour permettre le développement d'un art à visées un peu hautes. Certes, les œuvrettes des Célestin Demblon, Delchevalerie, Stiernet, Gerardy, ont un parfum de terroir prononcé, une saveur piquante, mais elles ne se peuvent comparer aux pages d'ampleur ou de subtile métaphysique d'un Lemonnier, d'un Eeckhoud — d'un De Coster; d'un Maeterlinck. — Dans les arts du dessin, les compositions de Donnay, de Bergmans, de Maréchal, de Namur, bien qu'extrêmement originales, sont vouées à une même infériorité relative.

Constatons, pour finir, que la Renaissance patoise touche à sa fin. Les œuvres originales deviennent très rares : le procédé remplace la naïveté, l'artificiel, la vérité. Le fonds d'idées et de faits a été exploité entièrement en quelque dix ans; les écrivains d'aujourd'hui ne font guère que redire les maîtres d'hier. Les préoccupations politiques, un moment étouffées, ont repris le dessus, et cette agitation des esprits a contribué pour beaucoup à affaiblir le besoin d'expansion artistique dans l'âme du peuple wallon.

Léon Ery.



Sonnet.

A M. G. D. Périer,
en souvenir d'un soir d'été.

Ainsi que les parfums, les mots ont leur ivresse,
Les doux mots qu'à l'oreille on murmure très bas.
Ils ont l'effleurement léger de la caresse
Dans le charme subtil de leurs sons délicats.

La voix se fait troublante et glisse avec mollesse;
Ils tressaillent alors, les cœurs blessés ou las,
Car notre lèvre sait, d'une exquise souplesse,
Chanter comme un baiser ou pleurer comme un glas !

Et des amours défunts, dans l'âme rajeunie,
Le souvenir parfois jaillit à l'harmonie
Des mots mystérieux qui nous ont fait vibrer.

. . . .

Ainsi que des parfums, les syllabes berçantes,
Dans la moiteur des soirs, semblent s'évaporer
Du calice entr'ouvert des bouches frémissantes.

Caroline Delbœuf.

Ramet, 11 juillet 99.



Au Jardin mystique.

Allons dans ce jardin, allons parmi ces fleurs...
Le cœur est plus paisible et l'âme est plus sereine
Lorsqu'ils sont caressés par la berceuse haleine
Des œillets et des lys, loin des sombres rumeurs.

Sous le charme discret de vos yeux protecteurs,
Par cet humble sentier qui m'attire et m'entraîne,
J'irai vous conduisant dans ce chaste domaine,
Votre main paternelle en ma main de douleurs.

Nous y verrons ces fleurs candides et légères
Et ces autres aussi plus grandes, plus austères,
Et leur sainte union dans leur diversité.

Ainsi dans le jardin nuancé de nos âmes
Se mêlent à jamais en l'unique beauté
Mes frêles sentiments à vos pensers de flammes.

Eugénie Vandenhouten.

Chronique Artistique.

WEYGERS

Désiré Weygers n'est pas un inconnu. Il a déjà à son actif des œuvres nombreuses et admirées : les *Rameaux,* acquis par le Musée national de Berlin, le *Cygne,* par l'Etat pour le Jardin Botanique de Bruxelles, et plus particulièrement *Misère* et la *Glaqueuse*.

Cette année, Weygers expose au salon de Gand la *Vierge aux Marins* supérieure à ses précédentes compositions et qui ajoutera encore à la renommée déjà grande du talentueux artiste.

Aux marins, natures simples, frustes et croyantes, lorsque la mer est démontée, que le vent souffle rageusement, soulevant des flots de vagues menaçantes, qui risquent d'engloutir les frêles coquilles de noix que sont les barques de pêche, la Vierge doit apparaître, belle et souriante, animant dans leur cœur l'ineffable espérance.

Et c'est belle et souriante que Weygers l'a représentée, présentant aux hommes en danger son fils comme gage de leur salut. Vierge rubénienne qui gracieusement se courbe en arrière élevant, de nos deux bras d'un beau galbe flamand, au-dessus de l'ovale plein de son visage, l'enfant Dieu, que le sculpteur a délicieusement réussi.

L'ensemble, d'une souple et belle allure est d'une grace simple et tranquille, qui contraste avec les mouvements larges et violents, les tortions de muscles des œuvres de Jef Lambeaux.

Ceci est à l'honneur de Weygers, qui, bien que s'inspirant des conseils du maître, affirme résolument sa personnalité. Et sous ce rapport il se rapproche du délicat de Lalaing.

Nul doute que la *Vierge aux Marins* n'obtienne à Gand un succès digne de sa valeur.

J. D.

Chronique musicale.

Au Waux-Hall. — Théâtres et concerts chôment à présent dans la capitale. Cependant, malgré cette disette des récréations artistiques, ceux que leur bonne ou mauvaise fortune retiennent ici, ne sont pas privés totalement de délassements musicaux.

Nous étonnerons certains en faisant l'éloge des concerts du Waux-Hall. Leur monotonie, leur médiocrité même était, jusque l'année dernière, quasi légendaire, et l'on ne s'y rendait que pour y jouir de l'air frais du Parc; la musique était accessoire, — à peine un ressouvenir de la Monnaie. Cette année, l'orchestre est en grand progrès et il faut en attribuer le mérite à l'habile et énergique direction du chef actuel, M. Ruhlman, qui, réellement, se donne beaucoup de peine.

Nous ne médisons pas de M. Dubois, qui dirigeait avant lui, mais si l'ancien directeur est un compositeur de grand talent, on peut lui dénier les qualités nécessaires aux bons « *cappelenmeister* ». Tous nos vœux vont à M. Ruhlman qui fait preuve de grandes capacités, et nous souhaitons que les musiciens soient moins nonchalants et lui accordent un peu plus de dévoûment.

Quant à la Commission administrative, elle a fait de notables efforts dont nous lui savons gré et nous la félicitons de l'initiative, de l'audace qu'elle affiche en n'hésitant pas à produire des débutants. Et son choix est des plus heureux.

Ainsi, il y a quelques jours, se faisaient entendre Mlle Ramaeckers, cantatrice et M. Wagemans, violoniste.

Mlle Ramaeckers est une toute charmante personne, possédant une très jolie voix que l'émotion, bien excusable, empêche de mettre parfaitement en relief. Pour ce qui est de M. Wagemans, le succès, l'ovation que le nombreux public lui a faits nous ont comfirmé dans l'idée que nous avons émise ici : ce jeune violoniste est artiste de grande valeur, une *nature ;* l'avenir ratifiera le jugement que nous avons porté sur lui, et il n'y aurait rien de surprenant que Wagemans devint un des *maîtres* du violon.

Avec ceux de toute la presse bruxelloise, qu'il reçoive nos compliments pour l'exécution impeccable du concerto de Becker et du 1er concerto de Vieux temps dont on connaît le difficulteux *staccato*.

L. R.

Petite Chronique.

A Gand, le salon s'est ouvert, le 13 août, **à Anvers**, l'exposition Van Dyck, le 12. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Le théâtre italien ne manquera pas de pièces nouvelles, la saison prochaine. Outre la *Tosca,* de M. Puccini, on annonce comme nouveautés : *Sirenetta,* de M. Enrico de Leva, et *Anna Mikaïlow,* musique de M. Giuseppe Orsini, texte de M. Menici.

M. Léoncavallo travaille activement au *Roland de Berlin,* qui lui a été commandé par l'empereur d'Allemagne. M. Pietro Mascagni, en attendant que M. d'Annunzio lui fournisse le livret du *Roland furieux,* d'Arioste, achève le *Maschere* (le Masque) qui sera représenté à Rome et à Venise à la fois, et ébauche un opéra en quatre actes, *Vestilia.*

Enfin, l'éditeur Sonzogno vient de commander un opéra à M. Ettore Panizza, un tout jeune compositeur, qui a tout récemment fait jouer avec grand succès l'*Élu du Cœur,* au théâtre municipal de Savone.

M. De Bruyn, le jovial et légendaire Ministre des Beaux-Arts, l'homme aux promesses jamais réalisées, vient d'être remplacé par M. le baron Vander Brugghen. L'Art ne peut pas perdre au change. Y gagnerait-il ? Peut-être bien : on fait grand état de l'érudition et des goûts artistiques du nouveau Ministre.

Théâtres. — Aux *Galeries Saint-Hubert :* Cyrano de Bergerac, d'Edmond Rostand. Au *Parc,* jeudi 17 août, une seule représentation de Ruy Blas, de V. Hugo, avec M. Silvain, du théâtre d'application ; samedi 19 août, une seule représentation de *Amants,* de Maurice Donnay, avec Madame Jeanne Granier.

Correspondance.

M. Laly, du chat Noir.— Vous devez pouvoir certainement mieux faire que ce *conte vénitien.*

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 1er SEPTEMBRE 1899 N° 9

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	RUE DU FORT, 16, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

A propos de la *Sagesse Antique*.

Conférence de Mme ANNIE BESANT.

—

La Sagesse antique, tel était le titre, évocateur d'une science sublime, que Mme Annie Besant, la célèbre conférencière théosophiste de Londres, de passage à Bruxelles, est venue faire ces jours derniers à la Salle Kevers. J'ignore si, en Belgique, beaucoup connaissent même le nom de cette femme incomparable, qui est considérée en Angleterre, en Amérique et aux Indes, comme étant l'une des personnalités féminines les plus extraordinaires de ces temps. La presse belge, si empressée autour des fantoches politiques et des nullités tintamaresques, malgré qu'elle ait été prévenue de la présence de Mme Besant à Bruxelles, n'a pas cru nécessaire d'annoncer la conférence en question. Ah! s'il s'était agi de la fille Pays ou d'une Cléo de Mérode... N'insistons pas. Cependant, il eut été au moins curieux et actuel de signaler au public ne fût-ce que *l'existence* de cette Hypatie moderne, une authentique missionnée apportant à notre époque d'aveulissement moral et intellectuel la parole de sagesse et de lumière. Car elle apparait, en effet, cette femme vénérable, à cette heure douloureuse et ténébreuse, une vivante et fécondante lumière, dont le rayonnement pénètre le cœur et l'âme de ceux qui savent l'entendre, l'écouter et la comprendre.

Et il ne s'agit plus ici de la claironnante et orgueilleuse dialectique d'un Péladan, toute d'apparat et de bariolures idéologiques, toute de parade et de superfétation, mais, au contraire, du véritable et pur langage de *quelqu'un qui sait.*

Orateur de race, (1) — à tel point que des Anglais lettrés n'hésitent pas à comparer sa force d'éloquence à la puissance oratoire de Gladstone! — Mme Besant développe les plus profonds problèmes de métaphysique transcendentale avec une clarté et une pureté d'expression qui convainc et subjugue les plus rébarbatifs des sceptiques. Philosophe, elle pénètre dans les secrètes splendeurs du monde moral, du monde intellectuel et spirituel avec la lucidité des plus grands génies philosophiques.

A côté des spéculations de notre philosophie occidentale et de notre science positive qu'elle connaît *à fond* et dont elle a rejeté l'obscure et stérile inconhérence, elle connait les secrets de cette vaste et mystérieuse doctrine secrète que quelques rares adeptes ont pour mission de disperser aux quatre vents de l'esprit.

Autrefois matérialiste, socialiste militante, cette grande âme de femme, toujours orientée vers les hautes aspirations de l'humanité souffrante et pensante, a évolué vers la science théosophique, véritable mine de connaissances les plus précieuses, source sacrée à jamais tarie et dont les eaux divines ne sont buvables que par les bouches de pureté et de sagesse.

Mme Annie Besant continue et parachève l'œuvre de rédemption intellectuelle commencée par Mme H. P. Blavatsky, cette autre grande et mystérieuse figure de femme qui imprima, pour le salut des siècles prochains, une impulsion vraiment puissante de spiritualité active, impulsion qui puise ses forces au sein même des fraternités visibles et invisibles de l'Orient.

La Sagesse antique dont est venu nous entretenir Mme Besant d'une manière forcément cursive et avec toutes les difficultés d'énonciation française, langue qui n'est pas la sienne, est cette doctrine *mystique et scientifique* dont Diotime, femme merveilleuse de l'antiquité, transmit le secret à Socrate et qui parvint, par la voie de transmission initiatique, au poète de la *Divine Comédie*, le Dante, dix-sept siècles après qu'elle avait été révélée en Grèce par les hiérophantes

(1) Il doit être bien entendu que la faculté oratoire de Mme Besant ne se manifeste que lorsqu'elle parle en anglais.

égyptiens, et qui nous est transmise à nouveau, venant de l'Inde renaissante, par l'auguste et immémoriale initiation brahmanique.

C'est cette *Sagesse antique*, toujours vivante, à jamais indestructible, qui est destinée à produire des changements profonds dans l'organisation sociale et religieuse de l'Europe. C'est par elle, quoiqu'en pensent les orthodoxes, que le grand principe de l'*Unité* des Religions s'établira sur le monde, car c'est dans la réalisation de ce principe que se trouve les éléments même de la fraternité universelle.

Dans l'histoire des doctrines humaines la *Sagesse antique* est celle qui brille du plus inaltérable éclat. Les générations successives d'initiés orientaux et occidentaux, la transmirent, inaltérée, à travers les alternatives séculaires d'obscuration et de lumière, aux temps modernes sous le nom de Théosophie — Sagesse de Dieu —. Elle n'est autre que le gnosticisme philosophique révélé selon les besoins de l'époque par les esprits de vérité qui, au cœur de l'invisible, veillent sur la destinée de l'humanité et, grâce aussi aux intelligences initiées de la terre qui ont pour mission d'en illuminer les sciences, les religions et les littératures humaines.

L'Orient, l'Egypte, la Grèce sont les sanctuaires de la *Sagesse antique*.

Rama, Khrisna, Hermès, Moïse, Orphée, Phythagore, Platon, Jésus, Manès, les premiers Pères de l'Eglise, les Saint Clément d'Alexandrie, Saint Irénée, Saint Jean et les Apôtres furent les plus puissants et les plus lumineux propagateurs de la science des mystères divins. Toute la pure et mystérieuse christologie de chaldéens, égyptiens, hindous, persans et grecs, qui connaissaient, avant la venue de Jésus-Christ, le symbole de la Croix, prouve, en effet, que la *Sagesse antique* est une science *révélée* dont l'unité se perçoit clairement sous les divergences apparentes des cultes à base ésotérique.

Il convient donc de ne pas détacher, comme l'ont fait des théologiens à ignorance subtile, le Christianisme de cette *Science de l'Ame* et de ne point la considérer comme une défection hérétique.

Cette gnose ou Sagesse antique est donc bien véritablement le Christianisme intégral, fondamentale et toutes les théories chrétiennes générales sont sorties d'elles indiscutablement.

Car la Sagesse antique est la sagesse universelle. Les S. Panténé, les Athénagore, les Origène la sachant sortie des temples de Thèbes, de Memphis et de Saïs en ont propagé les hauts enseignements. Le mysticisme primitif, c'est-à-dire antérieur à l'orthodoxie théologique moderne ne vient pas nier ou détruire complètement cette dernière. Elle vient, toute rayonnante de savoir et de vérité, pour l'illuminer, la rendre plus translucide et faire, du bloc de pierre morne qu'elle est, un diamant d'éblouissante illumination psychique capable de régénérer le genre humain.

Jésus-Christ, fondateur divin du Christianisme, qui n'est autre qu'une adaptation nécessaire de la *Sagesse antique*, de la Science des Mystères, n'a-t-il d'ailleurs pas dit aux sectaires du cléricalisme pharisaïque : « *Malheur à vous qui vous êtes saisis de la clef de la science et qui, n'ayant pas pénétré dans ses sanctuaires, les avez encore fermés aux autres.* »

JEAN DELVILLE.



Menuet.

—

Parfois, quand vous dansez, savante au pas rythmique,
Mon regard vous admire et tournoie avec vous.
Mais vous partez! je reste et, dans mes rêves fous,
Revient communément ce rêve balsamique :

Au jardin de mon âme où vous apparaissez,
Brune et joyeuse almée au sourire d'aurore,
Je sens s'illuminer le brûlant météore
Qu'est mon sublime amour au ciel de mes pensers.

Et, dans son rayon d'or qui tremble et s'extasie,
Dans l'éblouissement respectueux et pur,
Je vous vois avancer, le pied tranquille et sur,
Par les chemins ouverts à votre fantaisie.

Je vous vois avancer au jardin merveilleux :
D'imaginaires fleurs parfument vos allées;
Des oiseaux inconnus, d'entre les azalées
Jalouses, cherchent des mots pour chanter vos yeux.

Mais vous, aux bords des eaux, pâles admiratrices,
Vous lissez vos cheveux, sous vos doigts réunis,
Et dans vos prompts regards, ces lumineuses nuits,
Je vois briller l'éclair de folâtres caprices :

Et voici que, foulant le smyrne des gazons,
Vous dansez, gracieuse et fort savante Dame,
Aux sons lointains et lents de mes instruments d'âme :
Musique des espoirs et des illusions!...

CHARLES VIANE.



Exposition Van Dyck.

—

Nous avions le cœur battant en traversant la généreuse, la claire et pimpante Anvers toute pavoisée et vibrante de couleurs, de musiques, solennisée de miri-

fiques cortèges au branle-bas glorieux des cloches : plantée dans le soleil, la lumineuse tour de Notre-Dame dominait ce spectacle grandiose ; les vieilles et superbes maisons étaient plus suggestives, capables d'évocations merveilleuses. Nous songions aux splendeurs passées où les cathédrales s'illuminaient et chantaient ; à ces artistes royaux, adulés par les princes, les cours et les peuples, au passage de qui, les jours de *Te Deum*, les étendards s'inclinaient et frissonnaient, et qu'environnaient les monarques adorateurs, épris et soucieux de tant de génie et de gloire ! — Nous pensions les beaux vers d'Albert Giraud.

Notre émotion ne pouvait être déçue, et c'est, religieusement, l'âme palpitant d'admiration, que nous rendîmes grâces au doux et lumineux poète Van Dyck. Sa vie d'amour et d'artiste précisait notre trouble, exaltait notre esprit tourmenté d'une harmonie merveilleuse, chanteuse dirons-nous, émanant de de ses superbes toiles. La lénifique assurance du Maître nous pénétrait de consolante *joie* et point n'étions-nous dépaysés en cet œuvre jeune et moderne malgré tout ! Nous répétions : le génie est *immortel*.

S'offraient d'abord, pour intensifier notre communion de poètes, les compositions religieuses de ce fervent du sentimentalisme chrétien : la douleur du Christ, le navrement de la Vierge, l'extase des saints croyants, ont été exprimés de façon admirable et touchante. Le rêve du peintre simple et aspirant à la sublimité s'est réalisé, peut-être par accident ici, le portrait ayant accaparé Van Dyck ; cependant il est avéré que sa plus grande affliction fut de n'avoir pu effectuer un ensemble de décoration qui eût rivalisé avec les miraculeuses fresques italiennes.

L'Ecole de Rubens ne pouvait manquer de laisser des traces irréparables dans la technique de son élève ; mais il est heureux que Van Dyck étudia, comprit et adora les artistes de la Péninsule : au rude coloris du Flamand il soumit la finesse, l'élégance extrême, la poésie du beau des Titien, Véronèse, Botticelli, Giorgione, etc.

C'est ainsi que Van Dyck paraît avoir acquis presqu'une sobriété de couleur alors que sa palette est lumineuse — tant une harmonie toute-puissante ordonne ses compositions.

Nous devrions citer une quantité d'œuvres, les noter, les détailler en toutes leurs beautés et les exalter : nommons en quelques-unes seulement, bien flamande : Le *Saint-Martin* (n° 28) de Saventhem ; *le Christ tombant sous la croix* (n° 13) dont la face tuméfiée, sanglante, pitoyable, se tourne vers la Mère blanche d'horreur ; *Saint-Augustin en extase* (n° 25) où l'intensité du masque des anges et du Saint est magique : et le ciel est ouvert à ce possédé d'hystériques et sublimes contemplations ; *le Christ au tombeau* (n° 25) : nulle mère pâmée de douleur au chevet d'un fils mort n'a dépassé la crise de désespoir impuissant, d'abnégation et d'offrande dans laquelle Van Dyck a saisi la Vierge, et combien le ciel représenté par trois anges sanglotants est lui-même bouleversé par la souffrance maternelle qu'il avait prévue ! Et voici le paroxisme de la torture humaine en la tortion mourante du *Christ expirant sur la croix* (n° 13) ; le Sauveur a oublié son offertoire : il souffre et le crie exaspérément vers son père ! Plus sévère de couleur est le *Christ en croix avec Saint-Dominique et Sainte-Catherine de Sienne* (n° 20). Sous l'influence italienne Van Dyck a peint plusieurs tableaux, entre autre : *La Sainte Famille* (n° 6) où le saint enfant endormi est d'inexprimable beauté !

Et voici toute une galerie de portraits qui forme l'œuvre capital et supérieur du Maître parmi plus de trois cent cinquante tableaux qu'on lui attribue, existant en Europe.

Van Dyck possédait toutes les qualités requises pour parfaire l'iconographie des somptueux et hautains personnages de la cour de Charles Ier. Le dessin est d'une élégance, d'une finesse, d'une sûreté irréprochable ; la pose heureusement est tellement dissimulée par le naturel et le décor accessoire très sobre qu'on l'oublie ; la composition est d'une simplicité moderne ; le coloris chatoyant ou sévère, enchante et captive ; il n'est pas un portrait en pied, un buste qui ne soit riche d'évocation, de poésie, de sentiment, d'intelligence.

Voici les richissismes portraits de *Lord George Digby 2^d^ comte de Bristol* et de *William 5e comte et premier duc de Bedford* (n° 52), de *Marie de Médicis* (n° 65), de *Lady Ritchie née Anna Cavendish* (n° 69), de *Lords John et Bernard Stuart* (n° 78), de *Geneviève d'Urfé, marquise d'Havré et duchesse de Croy* (n° 80), du *vicomte de Grandisson* (n° 82) ; les portraits symboliques de *Marie Ruthven* — supposé — (n° 71), de *Philippe Lord Wharton* (n° 85).

Parmi les portraits dont le réalisme déconcerte signalons sous les n°s 86 et 87 *Messire Witte et son épouse ;* les n°s 88 et 89 deux bustes de vieillards ; *un syndic* n° 90 ; *un prêtre* n° 92 ; *une dame et son enfant* n° 98 ; *Martin Pépyn* n° 67.

Une mention spéciale pour l'icone de Van Dyck n° 54 tableau admirable ou l'artiste s'est représenté très jeune, pâle, névrosé, le front chargé d'une prédestination géniale.

Nous ne citerons pas les gravures, les crayons, les lavis, les grisailles du peintre que l'Exposition avait réunis, plus une quantité de photographies magnifiques. Les dessins sont d'une finesse, d'une légèreté de touche impeccable.

Que la ville d'Anvers reçoive ici l'expression de notre gratitude et de notre bonheur ; jamais plus riche

et plus complète manifestation d'art n'avait été réalisée jusqu'ici et elle était nécessaire, urgente : pour la naissance du siècle prochain il est à souhaiter qu'un mouvement sain, tout puissant et immortel relève les artistes de toutes les erreurs, les exagérations qui ont indisposé les amants de la Perfection !

GEORGES LEBACQ.



Race future.

A Fernand Brooks.

Vous qui devez venir, qui reviendrez au monde
et qui serez un jour la sainte humanité,
vous les vivants nouveaux après avoir été
ceux que la mort plongea dans l'essence profonde,

vous tous qui renaîtrez par l'ordre et la beauté
pour vouloir que l'Esprit immortel vous féconde,
et pour que, simplement, se prépare et se fonde
un règne fait d'Amour et de Fraternité,

ô vous, semeurs divins des idées nouvelles,
dans l'auguste avenir, l'aube des temps meilleurs
attend vos corps plus beaux et vos âmes plus belles,

et le Christ rayonnant brillera dans vos cœurs,
comme un soleil parmi la rosée dans l'herbe,
— et vous serez la chair et le sang de son Verbe !

JEAN DELVILLE.



Charles De Coster.

LETTRES A ÉLISA.

A M. Ch. Potvin.

De tous les témoignages qui se rapportent à la personne et au caractère de Charles De Coster, il n'en est aucun à mes yeux qui soit d'une portée plus largement et plus efficacement documentaire que les *Lettres à Elisa*.

Je veux parler de ces lettres d'amour que, dès sa 24me année, Charles De Coster écrivit à une amie, de qui il souhaitait alors, avec cette belle fougue qui demeure un des plus précieux privilèges de la jeunesse, faire la compagne de sa vie et l'inspiratrice de ses travaux.

Ces lettres, au nombre de plus de 150, où De Coster a confessé ses aspirations et dévoilé son âme d'artiste, ont été réunies en un recueil, en préface duquel, M. Ch. Potvin, un pieux admirateur de l'auteur, a publié une biographie émue où revit la pâle et songeuse physionomie de l'illustre écrivain.

Etant donné ce caractère de confidences écrites, on comprendra que les *Lettres à Elisa* se voient conférer par quiconque s'intéresse à l'œuvre si puissante de De Coster (dont on a pu dire sans exagération qu'elle était à elle seule toute une littérature) une valeur renseignante tellement considérable que ce serait une grave omission que de ne pas leur réserver ici une place privilégiée...

Feuilletons donc ensemble ces pages où De Coster a embaumé le souvenir d'une passion de sa jeunesse. Relisons ces notes où quelque chose de lui se perpétue et se présente à nous avec cette douceur mélancolique propre aux évocations. Nous nous sentirons un peu sous l'empire de cet attendrissement qui s'attache au récit d'un amour malheureux, à l'odyssée douloureuse d'un sentiment enthousiaste et pur qui naît dans la candeur de la foi et se voit aussitôt jeté dans la contrainte et l'hostilité des circonstances environnantes.

Les *Lettres à Elisa* suscitent en nous un peu de cette émotion contagieuse que tant de générations ont demandé à l'idyllique histoire de Paul et Virginie. Toutes les amours n'ont pas la pittoresque destinée de sombrer dans le tumulte d'une tempête, où l'essoufflement des vents déchaînés et l'assaut des hautes vagues écumantes s'ingénient à mêler l'horreur d'un décor romantique, il en est, et des meilleures, que la vie apaise comme la mort et qui, vibrantes et lyriques aujourd'hui, se traînent, le lendemain, sur les routes de l'oubli et vont s'achever dans le navrement des ruptures laborieuses ou dans l'outrageant parti-pris des indifférences gourmées.

A suivre. GUILLAUME VAN DE KERCKHOVE.



La Volonté suprême.

à J. V.

Viens, prends-moi par la main et mets ta confiance
En notre amour immaculé ;
Nous allons parcourir notre rêve étoilé
Au fond du ciel qui nous fiance.

Déployons l'aile ! Il faut que notre effort immense
Nous porte dans l'illimité ;
Nous y contemplerons dans sa sublimité
La divine magnificence !

Je veux me libérer du monde mensonger
Et jusqu'en l'infini plonger
Afin que notre amour soit pur comme la vie :

Là seulement se trouve un durable bonheur
Car toujours règne l'harmonie
Dans l'éblouissement de l'unique splendeur !

Recueillement.

A Mme H. Lefebvre.

Le soleil a plongé derrière les portiques
Que construit sa splendeur dans le calme couchant,
Et la mer, où se jouent des reflets magnétiques,
Comme un hymne d'amour pour les beaux cieux
[mystiques,
Elève dans les airs l'ampleur de son plain-chant.

Les astres, lentement, âmes mystérieuses,
Fleurissent de leurs ors vibrants et palpitants
Les champs d'azur baignés de clartés radieuses;
On dirait, tous ces yeux aux flammes bienheureuses,
Le sourire éternel d'un céleste printemps.

Les bois vertigneux où vient s'accroupir l'ombre,
Les grands bois surhumains restent silencieux;
Ils semblent écouter les murmures sans nombre
Qui, les émerveillant dans leur profondeur sombre,
Montent du sein terrestre et descendent des cieux.

Le calme plane sur la plaine taciturne
Et les êtres heureux plongent dans le sommeil;
Car la paix a versé les flots bleus de son urne...
La nature travaille en son repos nocture,
C'est la mort d'une nuit dans le divin réveil!

Et mon âme, ravie en extase profonde,
Ivre de liberté se disperse en tout lieu;
Elle s'identifie aux lumineuses ondes,
Aspire à remonter à la source des mondes,
Ressentant la présence invisible de Dieu...

L'Apôtre.

A M. Hyacinthe Lefebvre.

N'ayant foi qu'en le rêve et son divin délice,
D'un geste, j'ai chassé le désir entêté;
Et, reniant le monde et sa banalité,
Je me suis revêtu du bienfaisant cilice.

Ainsi débarrassé de tout aspect factice,
Le cœur plein de candeur et de simplicité,
Je parcourus la morne et triste humanité
En prêchant l'Esprit-Saint, l'Amour et la Justice.

Me voici de retour, tout couvert de crachats...
O Christ! grand cœur fécond en sublimes rachats!
Si mon rêve fut vain et mon œuvre avilie,

Songeant aux temps futurs, satisfais mon désir
De vider le calice aussi jusqu'à la lie
Et de verser mon sang pour laver — l'Avenir!

JULIEN ROMAN.

Reflets sur la sombre route.

—

UN LIVRE DE PIERRE LOTI.

Quand on devient trop las et trop meutri pour s'attacher aux gens comme autrefois, c'est cet amour du terroir et des choses qui seul demeure, pour encore faire souffrir.... P. L.

Titre alléchant que celui du dernier livre de Pierre Loti; et si évocateur de choses neuves qu'il me tardait énormément de l'ouvrir. Je m'imaginais Loti rajeuni, revenu avec des paysages et des êtres autrement compris, et nous les contant dans une forme neuve, fardée des dernières nuances, troublée un peu de ce vague délicieux qui erre au long des âmes inquiètes de notre époque; mais, il est vrai, que je n'eus plus retrouvé l'auteur de *Mon frère Yves* avec ses petites mélancolies — comme on dirait avec ses éternelles bondieuseries — : des petites mélancolies d'oncle âgé, au coin du feu, qui causette de son passé de façon tout de même si agréable qu'on ne se lasse de l'écouter pour cela même.

Reflets sur la sombre route est un recueil d'impressions et de souvenirs. L'auteur se plait à nous y détailler des coins du pays basque où passent des vieilles femmes, des contrebandiers et des loqueteux; on y respire toute l'atmosphère pyrénéenne, somnolente de soleil et le plus souvent de brumes où s'agitèrent les sympathiques joueurs de paume de *Ramuntcho*. On y revoit plus délicatement dépeints, — et c'est un plaisir oublié qui remonte à l'esprit — les entours; parce que s'y promène l'auteur plutôt en promeneur qu'en romancier.

D'autres pages, les meilleures, entr'ouvrent, discrètement émotionnantes, les sentimentalités toutes personnelles de Loti, où frissonnent de lointaines et pensives tristesses, où soupire un spleen indéfinissable, — et qu'il intitule : *Pitiés vaines, Nocturne, Aubades, Ma Parente du Sénégal, Nuit de Fièvre.* Elles donnent l'impression que le doux narrateur, à voix berceuse, est comme un mélancolique exilé, errant, désespéré de ne pouvoir enfin découvrir la terre des joies consolantes et du repos. — Les régions de soleil, de fleurs, d'amour, parcourues au hasard des voyages, vite quittées; les affections nouées de-ci, de-là et brusquement rompues lui ont mis au cœur cette plaintive nostalgie d'un autrepart qu'il ignore et vers où essorent ses dernières illusions, ses rêves, qui sont de bienfaisants reflets sur une sombre route.

Telle est l'impression qui, pour moi, se dégage du livre de Pierre Loti, et, si je faisais pressentir, plus haut, qu'elle n'est pas plus nouvelle que celle qu'on éprouve à la lecture de ses autres ouvrages, j'ai été,

je l'avoue, trop exclusif. Une page fait exception à ce « déjà lu », et elle suffit pour relever d'un parfum rare et troublant l'arôme douceâtre des autres : la phrase, d'une imposante concision, enclôt nerveusement l'idée comme pour la condenser et ne la laisser s'évoporer que peu à peu et bien après encore la lecture exquisement.

Cette page, la voici : — Elle sera le point d'orgue sonore, vibrant, et qui demeure après que les cordes sont quittées, à ma très humble causerie. —

GASTON-DENYS PERIER.

Une audience du Grand Sphinx.

Je me souviens d'être allé, une nuit d'hiver, demander audience sous la pleine lune au grand Sphinx d'Egypte.

C'était notre première entrevue, mais son visage légendaire, depuis bien des années, hantait mon esprit, — son visage unique au monde, terrifiant de calme et de durée. Et, de l'avoir ainsi rencontré en effigie partout, j'en étais venu presque à le croire inexistant comme un visage de rêve.

Cette nuit-là, j'étais parti du Caire en voiture, après avoir soupé dans un hôtel très moderne au milieu de touristes quelconques, extravagants ou luxueux.

Et c'est si imprévu : tout de suite au sortir de cette bruyante ville, trouver le grand suaire du désert de Libye... Une route, d'abord plantée de palmiers et, ensuite, de petits arbres rabougris ; puis, plus rien ; le pays devenu une sorte de chose vague aux contours mous, une sorte de nuage rose, où les pas ne font plus de bruit : les sables, les éternels sables, mornes sous la lune.

Au bout d'une heure de course en landau on me fit mettre pied à terre pour me conduire au Sphinx, dans un silence subit, à travers ces sables où l'on ne s'entendait plus marcher. A côté de grandes silhouettes triangulaires des pyramides, roses aussi comme les sables à la lueur lunaire, apparaissait une masse informe, un rocher eût-on dit, ayant confusément tournure de bête assise : c'était *lui ;* il était là, éternellement là, défendu un peu pas son lambeau de désert contre l'envahissement des hommes de nos jours.

Nous l'abordions par la croupe et, vu ainsi, il décevait mon attente, il n'inspirait point de crainte, il ne représentait rien. Seul, ce silence des sables était pour impressionner : notre marche s'étouffait ici comme sur le tapis épais d'un sanctuaire.

Mais soudain *sa* figure se présenta, plus durcie encore et plus modifiée sous le froid rayonnement de la lune, sa grande figure de mystère, superbement posée là-haut contre le ciel, et regardant ce qu'elle regarde depuis des siècles sans nombre : l'horizon vide...

Et elle souriait, dédaigneuse, la grande figure, malgré les mutilations des âges qui lui ont fait le nez camard des têtes de mort. Je m'assis en face, sur ce sable où la lune traçait au pinceau mon ombre bleue, et, levant la tête, je rivai effrontément à ses yeux mes yeux de pygmée éphémère. Alors le sentiment me vint qu'il me voyait aussi ; peu à peu, une fascination terrible se dégagea de lui et je demeurai hypnotisé, de silence et de néant....

PIERRE LOTI,
de l'Académie Française.



CHRONIQUE SCIENTIFIQUE.

Hypnotisme transcendant.
(suite)

A l'inverse des savants dont nous venons d'analyser les théories, le P. Victor Van Tricht déclare ne rien trouver d'étrange, rien d'inexplicable dans les phénomènes que nous présente l'hypnotisme.

D'une part, « toute la série des phénomènes qui se déroulent durant le sommeil hypnotique n'est autre chose qu'un rêve suggéré par un étranger, tandis que le rêve du vrai sommeil est suggéré par nous-mêmes. La voix de l'hypnotiseur remplace, pour l'hypnotisé, la petite détente du cerveau ou la sensation présente obtuse, qui met en train notre imagination endormie. »

Il n'y a donc pour V. Van Tricht aucune différence entre le sommeil normal et le sommeil hypnotique, aucune différence entre le rêve normal et le rêve suggéré. « L'hypnotisé dort comme vous dormez, il rêve comme vous rêvez. »

Pour ce qui est des faits transcendants, le P. Van Tricht les nie délibérément.

« Je n'y crois pas, dit-il, je voudrais le voir, le voir de mes yeux, le toucher de mes mains, l'entendre de mes oreilles ». Et si nous lui répondons que d'autres ont vu, touché, entendu, sa riposte est prompte et nette : « Qui sont-ils, ces *autres?* » Et le savant physicien reparaît : le P. Van Tricht a sacrifié sa vie à l'étude des lois de la physique ; mieux que personne, il sait que « les forces de la nature ont un cachet net, précis, invariable ; qu'elles sont fatales, nécessaires ; qu'elles agissent suivant des lois inéluctables, que leur action est serrée dans une formule chiffrée comme dans un étau ». Il sait, en outre, combien l'expérience est difficile, délicate, sujette à l'erreur et combien il faut de formation et d'étude précisément dans le genre d'observation qui nous occupe. Or, en supposant que les faits rapportés soient véridiques, quelle est cette force naturelle qui agit par humeur, par caprice, sans règle, sans frein, sans formule ?

Si ces faits sont constatés, nour sortons de l'ordre naturel des choses, pour aborder l'au-delà des choses tangibles. Et dès lors, ce n'est plus le médecin, ce n'est plus le physicien, c'est le théologien qui nous conduit.

Il nous fait voir notre science positive, incomplète et inachevée, nos tableaux de l'univers magnifiques par le bas, mais dont le haut est vide, notre échelle des êtres trop courte, et, des créations de sa foi, le prêtre complète la science, finit les tableaux, et fait s'étendre l'échelle des êtres jusqu'à l'esprit pur,

dégagé des entraves matérielles, illuminé dans son intelligence, libre dans le vol de ses volontés comme la pensée franchissant les espaces. Ces êtres purs, soumis comme nous à l'épreuve du devoir, se sont séparés en deux camps : les fidèles dans l'un, les révoltés dans l'autre. Et s'il fallait nommer cette force, à l'existence de laquelle il ne veut pas croire, cette force de caprice, d'incohérence, d'anomalie, le P. V. Van Tricht n'hésiterait pas : elle serait le « Menteur dès le Commencement. »

Le tempérament du savant perce partout dans cette théorie spiritualiste, où l'on sent que l'amour de la science et la vénération d'un Dieu ont soutenu l'homme jusqu'au bout, ne lui permettant ni de croire à des forces occultes, ni d'abaisser la divinité jusqu'à lui faire jouer un rôle dans de prétendus sortilèges.

Les idées de M. Guibert sont plus larges encore, tout en conservant un égal caractère scientifique. (1)

Pas plus que Van Tricht, il ne trouve dans l'hypnotisme rien qui ne puisse être expliqué naturellement. Sommeil, catalepsie, léthargie, somnambulisme, suggestion, tout cela, écrit-il, n'a rien qui puisse surprendre, la suggestion appliquant le sens à un objet déterminé et le détachant de tout autre, l'attention est ouverte aux moindres impressions qui en émanent. Aussi reconnaît-il à l'hypnotisme un pouvoir sans limites pendant le sommeil et à la suggestion la propriété de produire tous les phénomènes qu'il plaira à l'agent d'imposer à son sujet. Et c'est ainsi que Guibert admet la suggestion post-hypnotique dans toutes ses formes, y compris la vésication et les stigmates. Voilà certes un progrès important, si l'on veut bien comparer ces principes à ceux de Meric et de Touroude. Dans la dernière partie de son ouvrage, M. Guibert expose les faits relatifs à la vision à distance, la divination, la vision à travers les corps opaques et la suggestion mentale. Il en forme le chapitre des *difficultés*. Après avoir exprimé cette pensée que « les savants pénétreront aussi dans ce domaine, » l'auteur examine la nature des faits dits merveilleux. Il divise le merveilleux en naturel et surnaturel. Le fait naturel ne dépasse pas les forces de la nature : le territoire du merveilleux naturel s'agrandit tous les jours par suite des progrès de la science.

Le fait surnaturel dépasse les forces de la nature ; il peut être l'œuvre de Dieu ou de Satan. Cela étant donné, peut-on admettre l'existence de la suggestion mentale ? Un homme peut-il, sans paroles, sans signes, imposer ses volontés à un sujet hypnotisé, comme s'il lui parlait ?

« *Il le peut,* affirme Guilbert, *à condition qu'il ait un moyen physique de communication avec le sujet sur lequel il opère.*

Cette condition est nécessaire, et elle suffit : elle est nécessaire, car, dans l'état présent, nos âmes ne communiquent entre elles que par l'intermédiaire des corps ; elle suffit, car une fois les facultés de l'hypnotisé atteintes par la volonté de l'hypnotiseur, celui-ci les gouverne et leur *suggère efficacement les actes à accomplir* »

Cette théorie suppose l'existence d'éléments physiques en dehors de ceux que nos sens nous permettent de percevoir. Ces éléments existent-ils ? Peut-on les percevoir ?

L'auteur n'hésite pas à répondre par l'affirmative, se basant sur quatre propositions que nous exposerons brièvement.

1° Tous les êtres de la nature, et l'homme en particulier, sont des sources d'émanations diverses qui ne sont à la portée d'aucun des sens externes : vue, ouïe, toucher, goût.

Comme exemple, Guibert cite les effluves magnétiques des aimants ;

2° L'homme n'est pas insensible à ces éléments qui n'affectent pas ses sens externes.

Tel sujet qui ne se ressent à l'état de veille aucunement du voisinage d'un aimant, dès qu'on l'hypnotise, offre des phénomènes de transfert, de contracture, etc. ;

3° Les actes internes des facultés sensibles sont la cause d'ébranlements divers qui se propagent au dehors.

Nos pensées sont le résultat d'images produites par l'état vibratoire de l'organe propre à la faculté de penser. Ces vibrations d'amplitude variable suivant les idées qu'elles comportent, se propagent au dehors suivant les lois des ondulations ;

4° On peut concevoir qu'une personne attentive aux influences qui lui viennent d'une personne voisine, soit amenée à être affectée des mêmes images et des mêmes idées.

Faites vibrer un diapason devant les cordes d'un piano, et de suite ces cordes rendent des sons harmonisés avec ceux du diapason. De même deux cerveaux, l'un pensant fortement, irradiant la pensée, l'autre, passif, s'influencent de telle sorte que leurs cellules vont vibrer à l'unisson et reproduire avec la même image une pensée identique.

Nous verrons bientôt que ces théories de M. Guibert se rapprochent des théories scientifiques les plus récentes au point de les faire pressentir jusque dans leurs plus petits détails.

(A Suivre.) Dr Em. Lejeune.

(1) *Etudes sur l'hypnotisme :* les faits, les théories, les difficultés.



Livres nouveaux.

Kalliphaëe, par José Hennebicq. Tirage à part de la revue « *L'Humanité Nouvelle* ». Conte philosophique où l'auteur par la bouche du sage Sokrate émet hautement ses principes sur l'Art et la Beauté. Bien que les idées qu'il y développe, avec une concision antique, ne soient pas neuves, qu'elles soient celles de tous les jeunes épris d'un pur idéal, et pour lesquelles le divin Mallarmé créa sa langue d'évocation et de musicalités, qu'on y rencontre comme une aimable réminiscence de théories de Schopenhauer, on ne peut se soustraire au charme original qui se dégage des phrases « architecturales et rythmiques » où se grave profondément et s'impose l'Idée : — « Souviens-toi que ce qui doit nous importer, c'est l'essence des choses et non leurs apparences » ou encore : — .... la Beauté parfaite. Cette Beauté incréée ne prend ni les formes, ni les couleurs humaines, elle n'est ni corporelle, ni sensible : pure et absolue elle ne peut être perçue que par l'ame détachée du commerce des sens.... »

Il y a dans les quelques pages de Mr José Hennebicq, sujet à tant de méditations et discussions qu'il serait nécessaire de tout citer pour être complet. De combien d'écrivains nouveaux pourrait-on en dire autant ? — dont les œuvres se fanent et s'effeuillent, comme des fleurs anémiées, faute de sève. Et j'ai songé, ayant lu Kalliphaëe à ce vers de l'immortel Baudelaire :

« Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre. »

G. D. P.



Petite Chronique.

L'administration du journal est transférée définitivement rue du Fort, 16.

A titre de propagande, nous avons décidé de servir des abonnements d'une durée de six mois, pour le prix de 2.75 francs.

Bien ignoré du gros public, le peintre Antoine Fourlard, vient de mourir à Mons, petite ville de province où quelques « gazettiers », taupes du journalisme lui ont bien souvent décoché leurs traits d'ignorante critique, de stupide sarcasme, insoup-

çonneux qu'ils étaient de leur puérilité. Bourlard déplorait leur myopie incurable, les excusait, puis se remettait au travail, continuant son rêve.....

La *Figure de Femme*, au musé de Bruxelles, bien que fort endommagée donne une idée assez juste de la grandeur de son dessin et de la maîtrise avec laquelle il « savait faire le morceau ». En Italie, où il resta trente ans, il donna de la campagne romaine une impression à la fois si intense et si personnelle, qu'elle fit sa gloire auprès du monde italien; elle fit même la fortune d'habiles initiateurs. De retour à Mons, « où il revint pourrir », il peignit plusieurs tableaux d'histoire, entr'autres : *Gilles de Chin terrassant le Dragon*, d'une composition tout à fait remarquable. Malheureusement, ses œuvres ne furent jamais vues que d'un public très restreint. Au surplus, jamais l'artiste ne songea à les rassembler. Dispersées çà et là, très peu les connaissent. C'est ainsi qu'un de nos sculpteurs voyageant en Italie dut avouer ne pas connaître le « grand peintre belge », dont les Milanais conservent jalousement quelques toiles.

Quoi qu'il en soit, plus d'une page du Maître restera, plus d'un tableau de lui fera l'admiration des générations prochaines.

Emmanuel Hiel, le talentueux écrivain flamand, est mort à Bruxelles, il y a quelques jours. Flamingant convaincu, il fut parfois, souvent même injuste à l'égard de l'art français; cependant, on ne peut enlever au défunt ses grandes capacités littéraires.

« C'est le plus fécond et un des meilleurs poètes de notre « terroir, une pittoresque et originale figure, un homme de grand « cœur et de caractère magnanime, qui vient de nous être ravi « avec Emmanuel Hiel », dit Georges Eekhoud dans un article qu'il lui consacre dans la *Réforme*. Appréciation élogieuse bien méritée.

A la Monnaie. — Le spectacle d'ouverture sera *Aïda!* La Direction aurait pu faire des recherches parmi les accessoires du théâtre; elle aurait trouvé peut-être un opéra plus empoussiéré, plus sopirifique, croulant sous plus de débile vétusté que celui-là, pour nous l'offrir comme primeur de la saison qui va s'ouvrir.

Au Parc. — La série des représentations de Mme Réjane, au théâtre royal du Parc, commencera le 25 septembre; comme précédemment, la grande artiste parisienne, dont la longue tournée en Europe est dirigée par M. Dorval, sera accompagnée des artistes du théâtre du Vaudeville de Paris; Mme Réjane jouera *Ma Cousine, Madame Sans-Gêne, Zaza, La Parisienne, Lolotte* et comme nouveauté le grand succès du Vaudeville de la saison dernière : *Madame de Lavalette.*

Au Waux-Hall — Le concert classique consacré aux œuvres de Richard Wagner, le 19 août dernier, a pleinement réussi. L'orchestre, au grand complet, à très soigneusement exécuté les morceaux du programme; une ovation lui a été faite après le Prélude de Lohengrin, délicieusement rendu; des acclamations ont salué le vaillant chef, M. Ruhlmann, Tristan et Iseult terminé. Mlle Gottrand, du théâtre de la Monnaie, de sa voix douce, a détaillé suavement « Seule dans ma maison » de Lohengrin, et deux mélodies : *L'Ange* et *Rêve*.

Beau et franc succès, bien mérité du reste, qui a engagé la Direction à donner une seconde audition des œuvres du maître, le 31 août.

Où donc est le temps où Wagner était froidement acceuilli, sifflé à certains endroits! On s'en souvient comme d'un mauvais rêve.

L'exposition Van Dyck restera ouverte jusqu'au 15 octobre. Le prix d'entrée est de 2 francs sauf le samedi où il est de 5 frs. Qu'on nous permette de penser que ces droits sont excessifs et d'émettre le vœu que le comité organisateur réduise ce tarif, par trop élevé, exagéré même.

D'Anvers. — Le concours de chant d'ensemble, à l'occasion des fêtes Van Dyck, a été l'objet d'une belle joute en division d'honneur entre les sociétés d'Herstal (directeur M. Colinet), et de Paturages (directeur M. Duysburgh). *L'Echo du Peuple* de Bruxelles (directeur M. Weyts), participait également à la lutte; mais ce cercle s'est montré inférieur de beaucoup à ses concurrents : mauvaises entrées des ténors, hésitation générale des chanteurs.

Les chœurs imposés étaient : *La Bruyère*, de Blockx, texte déplorable, résultant d'une mauvaise traduction en vers français du poème flamand, mais en revanche, d'une musique délicieuse, savante; et *Espérance*, de Radoux, classique.

Herstal chante en premier lieu. Le premier chœur est exécuté sans aucune nuance, à pleine voix, de ces belles, superbes voix de la province de Liége. Mais l'œuvre de Blockx n'a pas été comprise, elle ne produit pas d'effet. *Espérance*, est rendu admirablement, bien phrasé et met davantage encore la valeur des voix en relief.

Puis la société de *Paturages* qui, interprétant comme il faut *la Bruyère*, en donne une exécution sublime, qui déchaîne dans l'auditoire un enthousiasme fébrile, bien compréhensible. M. Duysburgh a su faire rendre par ses choristes toute la mélancolie, toute la suave beauté de la musique de Blockx. Très bien aussi *Espéranoe*, mais que les chanteurs aux voix rudes du du Borinage n'ont pas enlevé avec autant de brio que leurs concurrents.

Par 14 voix contre 9, le jury a décerné le premier prix à ces derniers, décision qui a mécontenté et surpris bien des auditeurs.

Il est vrai qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux résultats des concours de chant d'ensemble : on sait, en effet, que les sociétés qui s'y rendent recrutent des membres occasionnels, parmi ceux d'autres cercles, et achètent souvent l'appui de professionnels. Cet état de choses est imputable aux auteurs qui écrivent leurs compositions de telle sorte que les masses chorales ordinaires, qui forment nos sociétés, sont incapables de les exécuter, le nombre trop restreint des chanteurs y mettant obstacle. Quant à la composition du jury, elle est toujours défectueuse, car il contient des chefs de chœur, qui n'ont pas, pour juger, toute l'impartialité nécessaire en pareil cas, et qui se laissent guider, pour émettre leurs avis, par des considérations, rancunes, amitiés, préférences personnelles qui devraient rester absolument étrangères en l'occurence, dans l'intérêt supérieur de l'art choral.

A Paris. — Il est question d'organiser, pendant l'Exposition, un festival de musique religieuse avec les œuvres de Mozart, Haendel, Haydn, Wagner, Gounod, Massenet, etc. L'exécution de cette idée, dit le *Journal*, serait confiée à M. Eugène d'Harcourt. Cette haute manifestation d'art, qui rappelle celles qui eurent lieu dans la cathédrale de Dresde et dans l'église des Saints Apôtres, à Rome, se ferait à l'église Saint-Eustache.

Tous nos souhaits vont à cette heureuse et artistique initiative.

A la Bibliothèque royale. — Une nouvelle salle, dont le conservateur est le R. P. Van den Gheyn, vient d'être instaurée. Les belles collections d'estampes, d'incunables, de manuscrits et d'autographes, dont on savait notre Bibliothèque propriétaire, sont disposées avec une méthode parfaite; de nombreux portraits historiques y sont exposés.

Nous engageons nos lecteurs à aller admirer la série de richesses qui se trouve dans la nouvelle salle : leur énumération serait trop longue et forcément incomplète.

—

L'Abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro la critique du « Salon de Gand ».

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 15 SEPTEMBRE 1899 N° 10

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	RUE DU FORT, 16, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Quand tombe le soir...

—

Après les clartés, les rumeurs énervantes du jour, dans le repos somnolent d'une petite retraite toute intime avec une croisée ouverte sur un coin de campagne où tous les bruits et les lumières se sont éteints, viennent étrangement des souvenirs, mais comme déformés et tout autres des autrefois qu'ils évoquent. Ils donnent l'impression d'être tamisés, épurés exquisement à travers le réseau mystérieux des ombres quand tombe le soir...

Ainsi, accoudé à la baie étroite de ma fenêtre, les yeux perdus dans la bruine crépusculaire où toutes choses s'imprécisent et se fondent rêveusement, j'entrevoyais une époque bizarre, une époque lointaine de ma vie. Dans ces silhouettes vagues dressées comme des découpages indécis, je devinais les arbres frisés, les pavots moqueurs, les œillets ébourriffés, tiquetés d'inombrables goutellettes roses, rouges, mauves ou blanches encombrant les jardinets des villas d'été, de l'autre côté de la route.

Et Celle qui était la petite fée du paysage, blonde des reflets de soleil partout luisant; la singulière petite vierge aux yeux immenses de neige bleuâtre... j'épelai tendrement son nom, éparpillant le frisson des syllabes — Zéliette! — dans l'air ravivé d'extraordinaires remembrances. Puis ce fut Alors.

Un printemps je vis une des villas tout-à-coup aménagée. Aux fenêtres des coquetteries de rideaux et de fleurs faisaient pressentir une âme de jeune fille dans la demeure si longtemps close. Devant, au milieu du jardinet embroussaillé, fripon de l'échevèlement des végétations déjà accrues, un homme sarclait les herbes folles et une pâle blondine embrassait des gerbes de coquelicots fauchés. Ce qui me donnait l'impression d'une gravure fine, allégorique, où quelqu'idéale moissonneuse liait une moisson de cœurs saignant aux pointes de flèches fragiles.

En voisin je saluai et Elle me répondit par un sourire si amical qu'il me semblait retrouver un camarade un peu changé, un peu malade et que je ne reconnaissais pas tout à fait.

Je fis vite son entière connaissance au hasard des fréquentes rencontres, car Elle aimait s'en aller par les solitudes fleuries. Or comme Elle était seule, elle ne s'égarait guère loin de crainte d'inquiéter ses parents. Aussi ce fut avec joie qu'Elle s'empara de mes loisirs pour vagabonder vers les horizons boisés, en grisailles, dans le ciel. Nous choisissions l'heure molle, un peu tremblante avant le crépuscule tardif, quand s'adoucit l'ardente atmosphère et que ne se courbent point encore les fleurs sous le serein glacial. Alors le calme, l'attente réparaient la fièvre de ses pauvres nerfs malades et son cœur à ses lèvres balbutiait de mémorables paroles, en un tutoîment d'ami adorable de confiance.

— Tu vois, disait-Elle, ce nuage, blanc comme un ange et si léger qu'un frisson de brise l'anime... Regarde.

Et je regardais voguer le nuage vers une nappe d'or rutilant, liquide, où s'alanguissait la chevelure baignée du soleil sombrant.

— Tu vois l'ange pur qu'un peu de brise a fait mouvoir a rêvé de soleil... et maintenant il ne reviendra plus jamais dans le bleu très frais du ciel...

Et je souriais sans comprendre, m'étonnant en moi-même de mon étrange camarade qui regardait, en une extase presque douloureuse, ce peu d'ouate engloutie dans cette poussière de clarté — peut-être imaginaire! Dans ses yeux flamboyait la magie des célestes décors et qui sait les sublimes visions entrevues par cette âme raffinée, qu'en ma bonne santé de villageois je devais longtemps ignorer!

Son regard m'apeurait et je la conduisais alors,

pour une diversion apaisante, vers le crépuscule d'un sentier dormeur sous les ramures. Là, toute la bonté de la solitude, du silence en prière la rendait d'une naïveté de fillette. Elle me prenait la main et nos pas sautillaient sur la blondeur du sable où brillaient des ronds de lueur tombés d'entre les branches.

Parfois Zéliette se baissait comme pour les ramasser; et je songeais, la contemplant, à quelque Colombine d'un conte bergamasque cueillant des fleurs de lune.

— Si c'était de grosses pièces d'argent? interrogeait-elle d'une voix toute enfantine. Et je demandais — « Qu'en ferais-tu ? »

— Mais... nous vivrions toujours à deux!...

O ! cette idée de devenir ma femme la tourmentait et me mettait au cœur le regret morose de ne pas l'aimer.

Non — je ne l'aimais pas, je ne pouvais l'aimer cette femme qui s'était élancée dans ma vie d'un élan de sympathie spontanée, d'amour indiscutable, et pour laquelle je ne ressentais que la plus haute et la plus désintéressée des amitiés.

Elle ignorait le charme pervers des amoureuses. Ses regards ne tissaient point les filets hypocrites qui captivent, ses mains étaient inhabiles aux jeux lascifs des caresses. Et cependant elle était femme, mais d'une essence si spéciale, avec une âme toute primitive qui se confiait sans feinte.

. . . .

Cet aveu que je n'avais pu lui cacher l'avait fait souffrir d'un désespoir imposant, de déesse sous l'irrésistible destin, car elle partit un matin de septembre subitement, sans me revoir. — Maintenant que tombe le soir j'ai réveillé le souvenir de l'étrange petite fée et il me revient à l'esprit, pendant que revit l'ambiance où nous vécumes pareils à de cruels et folâtres papillons, une lettre inoubliée, la première, la seule, qu'elle m'envoya depuis son éternel départ.

« Je comprends que tu ne m'aimeras jamais, écrivait-» elle, et j'aurais voulu être à toi, toujours, la camarade » des quelques mois innocents d'alors, mais l'amour a » grandi d'une façon atroce dans mon cœur. Mainte-» nant que je suis loin et que tu en as arraché les fleurs » érigées hors mon être, la racine de l'horrible plante » me ronge entièrement. Mes nerfs ont amplifié la » sanglante blessure, et, me sentant mourrir, j'ai rêvé, » ô délicieusement, d'une ultime possession où » mon *moi* tout entier s'anéantissait en une extase » infinie.... Tu lis et je suis morte, indigne de toi » peut-être, » avait elle écrit tout au bas de la page.

Et à cette heure où les souvenirs m'assaillaient, j'avais la sensation obsédante d'avoir perdu une souveraine amie, dont je venais de saisir, soudainement, l'enigme étrangement formulée quelque immémorial crépuscule d'été :

— Tu vois l'ange pur qu'un peu de brise a fait mouvoir a révé de soleil et maintenant il ne reviendra plus jamais dans le bleu très frais du ciel....

GASTON-DENYS PÉRIER.

Forest, septembre 1899.



Souvenir du Rhin.

à Victor Rousseau.

—

Semant, dans l'onde où traîne un rayon de topaze,
Ses lumineux frissons de mobile cristal,
La nuit au geste lent, sous le ciel triomphal
Etend son voile obscur de vaporeuse gaze.

Un serpent moiré d'or et d'émeraude embrase
La songeuse nuée adornant le fanal
Imprécis de la lune au reflet boréal,
D'où tombent mollement du rêve et de l'extase.

Les âmes des rimeurs et des amants défunts,
En leur rythme joyeux se mêlent aux parfums
Qui font plus tiède l'air troublant de la clairière.

Cependant que la voix du vieux fleuve enchanté
Grave comme le Styx, doux comme le Léthé,
Murmure sa lointaine et discrète prière.

MAURICE J. LEFEBVRE.



Charles De Coster.

—

LETTRES A ÉLISA.

(Suite)

—

Elles sont inanalysables, ces lettres, à force de spontanéité naïve et de charme parfumé; elles sont comme un mélange d'agenouillements ravis devant l'Elue et de passionnés et fervents désirs; elles sont comme un chœur confus où chantent toutes les timidités et toutes les ardeurs du jeune homme, ses ivresses et ses haines, ses espoirs et ses appréhensions, ses superbes intransigeances et ses fougueux enthousiasmes. Mélodieuses comme des appels de sirènes, tantôt, ce sont des voix implorantes, enjoleuses et douces qui ensuite s'obstruent de sanglots ou bien éclatent en colères et en imprécations.

Ces lettres, je le répète, sont un legs précieux; elles permettent de prendre contact avec l'écrivain, à une époque de sa vie où sa vocation littéraire cherche à se manifester, où certaines tendances de son esprit, certaines prédispositions de son caractère annoncent déjà la trempe du grave et viril poète qui

écrira, un jour, cette immortelle légende d'Ulenspiegel, à laquelle il prêtera les proportions de l'épopée de tout un peuple luttant pour sa libération.

Tournons maintenant, si vous le voulez, les pages de ce recueil posthume : dès les premières lignes, nous sommes étonnés du don merveilleux que possède De Coster de pénétrer et de traduire si finement *les mille petites nuances charmantes de l'amour.*

Nul plus que De Coster n'a éu la vive inspiration des choses de l'amour et son œuvre s'offre à nous comme un monument de cette casuistique du cœur, de ce sûr instinct de la sentimentalité, qui valent à De Coster une place à part dans notre littérature.

Mais, est-il besoin de le dire, à ses yeux, l'amour se voile toujours de mélancolie. De Coster ne sait pas assez insister, au cours de ses lettres à Elisa *sur cette tristesse délicieuse qui est tout l'amour;* tantôt il parle *de ce bonheur un peu triste qui repose sur un amour partagé;* tantôt il écrit à son amie : *Il y a dans l'amour que je ressens pour toi, une espèce de tristesse indéfinissable que j'aime et qui est douce tant que des éclats de gaieté folle ne la froissent pas.*

De Coster se laisse aller aussi à des aveux qui révèlent toute l'exquise sensibilité de sa nature d'artiste : « *Je hais de me poser en jeune homme sentimental et mélancolique, cependant je suis l'un et l'autre.* »

En effet, de toute cette correspondance amoureuse se dégage une impression de langueur mélancolique et de tendre gravité : la passion de De Coster pour Elisa est souvent en proie à une anxieuse appréhension de l'avenir, elle tremble devant les obstacles imaginaires et ce jeune homme d'apparence crâne qui imprime à sa moustache un retroussis conquérant n'est qu'une sensitive qui frissonne à tous les souffles. C'est une harpe éolienne où le vent éveille en passant une plaintive mélopée... Cependant, n'exagérons rien, cet amour lui est aussi un baume, un réconfort, un viatique.

Aux heures de confiance et d'espoir, De Coster en ressent la douce influence : il oublie alors sa tristesse, il secoue cet abattement qui lui est si naturel et il s'ouvre à un sentiment de force calme et de sereine douceur.

Il trouve des mots ingénieux et touchants pour dépeindre cet état d'exaltation réchauffante, de folie capiteuse et l'on sent que son amour lui a comme frictionné le cœur et en a aussi accéléré le rythme :

Il me semble à chaque minute qu'il me tombe sur le cœur une goutte d'un vin comme il n'en existe pas et qui me rend heureux en poussant de gros soupirs.

Ma poitrine se dilate comme si j'étais dans un bois plein de violettes et d'églantiers... Je sens ton amour qui m'enivre comme un parfum.

Je sens tes idées courir dans ta tête et me tomber sur le cœur comme des baisers.

Il y a en moi un amour si grand que tu pourras t'y reposer toute ta vie comme un oiseau dans le nid.

Et cet amoureux se refuse à admettre que l'âme toujours est étrangère à l'âme, que nous sommes ici-bas d'éternels isolés, malgré nos protestations et nos étreintes, et un besoin de communion plénière, une soif d'intimité profonde le possèdent, un souci jalousement inquiet des plus secrètes pensées de son amie le hante, un désir d'union indissoluble, cimentée de confiance affectueuse et de loyal abandon le travaille, et, il met une touchante insistance autant qu'un art attendri à bercer Elisa de ces thèmes impérieux, si chers à son cœur.

Lisons plutôt les quelques fragments qui suivent; leur grâce juvénile opérera sa séduction sur les plus guindés d'entre nous :

Je veux que comme nous nous donnons le bras, nos esprits qui sont des êtres aussi marchent toujours ensemble; je veux, et cela est possible avec toi, qu'il n'y ait pas un petit coin de ta tête que tu ne m'aies montré.

Quels jolis petits oiseaux babillards et chantants, quels petits anges aux ailes de velours, quels papillons richement nuancés doivent être tes pensées. Comme cela doit être beau. Veux-tu les mettre en cage pour moi, je leur rendrai la liberté. Ce sont des riens cela, mais tu sais que l'amour est fait de riens comme cela.

Tu feras de moi un homme complet, je sens cela, un homme qui n'aura ni petites colères, ni bouderies, ni impatiences, mais qui sera tout cœur et toute intelligence.

J'ai tant besoin de quelqu'un qui m'aime avec tous mes défauts, avec ma maussaderie, quelquefois avec ma folie.

Les « *Lettres à Elisa* », écrites de 1851 à 1858 embrassent sept années de la jeunesse de Charles De Coster et sont contemporaines de l'époque où l'auteur publiait dans diverses revues les « Contes brabançons » et les « Légendes flamandes », dont nous parlerons dans de prochains articles.

Déjà alors, la littérature exerçait une irrésistible fascination sur De Coster. Certaines des lettres qu'il écrit à sa confidente peuvent être consultées à cet égard comme les notations d'un journal intime où se fixe un état de conscience.

Que d'aveux sont consignés dans ces pages : « il n'a pas une tête scientifique »; les études univer-

sitaires sont sans attraits pour lui ; il espère cependant être assez fort pour résister à l'influence crétinisante du grec approfondi et de la philosophie transcendante ».

Et puis ce sont des bouffées d'indépendance, des résolutions de travail ; il est alerte et vaillant, il forgera son talent et ne relèvera que de son effort : *Je voudrais tant ne marcher sur les traces de personne, me faire une spécialité. Je resterai crânement et fortement ce que je suis.*

Il déclare qu'il marchera droit dans la voie qu'il s'est tracée, que « ses ennemis ne le feront ni biaiser ni tergiverser » et que sa plume ne sera jamais un outil. Une ardeur l'anime et se renouvelle en lui car la peine sera longue : *Un coup de pioche ne suffit pas pour me préparer la niche où je dois vivre et mourir.* Il s'arme aussi de cet optimisme nécessaire à toute entreprise et qui n'est qu'une vigoureuse espérance : « *Tel vaut l'homme comme il s'estime, moi je n'estime que tout juste dans le présent et beaucoup dans l'avenir.*

(A suivre). GUILLAUME VAN DE KERCKHOVE.



MESSES PAÏENNES
Calvaire.

—

Divins et purs, pareils à de saintes reliques,
Nos Rêves dans l'Oubli, simple et lourd monument,
Dorment ensevelis, irrémisciblement,
Aux cryptes de nos cœurs, comme en des basiliques.

A l'heure des Regrets, doux et mélancoliques,
Nous voulons, quelquefois, pour tromper le Tourment,
Ressusciter ces morts, irraisonnablement,
Dans le reveil de nos ferveurs apostoliques ;

Mais surgit devant nous, ironique et cruel,
Au seuil enténébré, l'implacable Réel,
Fils d'Erôs triomphal : le lascif Moine rouge !...

.. Et, toujours, nous portons, à travers l'Univers,
Eternels impuissants, ce cœur où rien ne bouge
Que les Remords rampants comme des lézards verts !..

CHARLES VIANE.



Hôpital

(Suite et fin).

Nous sortîmes : j'étais calme, très positif dans mon jugement. Je notais en mon esprit, comme sur un carnet, mes malheureuses, leur état d'âme et leur condamnation. Etrange. Sans me le certifier, j'agissais rudement, posément, coutumièrement comme un praticien.

Le Directeur, frappé sans doute de ce parallèle, me considérait. Il me sembla deviner en ces paroles et ces avances, une sorte de respect admiratif, tant son verbiage s'animait et devenait prolixe. Je ne desserrais les lèvres que pour m'intéresser au mal d'un malade dont l'état pire m'attirait et je ne causais que des souffrants qui agonisaient déjà, qui se tordaient ; qui mourraient — qui tantôt « claqueraient ». — Je nombrais le décès avec une sorte de jouissance inavouable, naturelle, tentatrice, étrange, démoniaque.

Y en avait-il, dont on avait coupé bras et jambes, ouvert les entrailles ! qu'on avait torturés, démolis, estropiés, atteints mortellement ! Ceux-là, je voulais les voir, les regarder de près, les entendre gémir tout bas comme des bêtes qui crèvent, et c'était un concert, un spectacle qui m'élevait, me fortifiait, me grandissait : j'étais froid ainsi qu'un terme ; le front haut, les lèvres serrées, le regard bienveillant — qu'*ils* connaissent tous — je marchais, le pas lourd et posé ; j'approchais des couches de douleurs et me penchais sur les patients.

Je vis ainsi de très près, pris de spasmes, un tuberculeux de dix-sept ans : ses membres étaient émaciés idéalement selon l'affreuse suggession des souffrances suprêmes ; de larges plaques rouges et violettes où vivait et marchait le poison, envahissaient la peau ; il haletait d'une façon rauque, courte, extrême. Je m'approchai, je regardai, j'écoutai. Puis ce fut le tour d'autres blessés. Un vieux de l'hospice qui terminait là, le reste de son temps, fit un effort pour se redresser et nous répondre qu'il allait mieux.

Je restai longtemps dans cette salle, parce qu'il y avait beaucoup de malades, d'affreux malades ; parce que l'horreur était plus grande et plus souveraine et qu'elle s'offrait à moi, sans vergogne, et que je la saisissais en face pour la regarder longtemps, longtemps et ne jamais l'oublier, toute ma vie.

Je regardai, j'écoutai avec une ivresse mal cachée ; j'avais l'air de savourer un parfum dangereux, un narcotique, un poison fameux répandu dans l'air par des choses mauvaises, pour causer ma mort, et que je défiais hautain, calme, froid, insensible, l'œil tranquille et confiant ; le pouls régulier et solide ; à l'aise comme devant ma table de travail ; transporté, illuminé devant cette œuvre irrémiscible, parfaite, ce chef-d'œuvre absolu de douleurs, de destruction humaines.

Sur le palier, nous regardâmes par la fenêtre les convalescents tourner sur la piste, sous les deux marronniers. Je ne pus m'empêcher de sourire. La mort, ici, d'un comique macabre : l'un des promeneurs atteint de myélite chronique, ventru, subissant les manifestations aiguës de son affection, paraissait marcher avec ostentation, au milieu de ses compa-

gnons. Mais cela, d'une façon si visible, si grotesque, que sans la certitude de son mal, il eût prêté au sarcasme.

Nous allâmes visiter l'amphithéâtre; vide et sans sujet. Le lanterneau jetait un jour clair, un jour glacial, dans cette pièce carrée et nue. Mon cœur ici se serra. Je m'imaginai quelque scène sanglante d'opération d'expérience; j'en eus le frisson, parce que le décor était cruel et peu rassurant. Il y avait des menaces et des cris de souffrance et de torture imméritée dans cette pièce carrée où le jour tombait froid et devait tuer celui qui rouvrait les yeux, le bistouri dans les chairs.

— La maternité se trouve dans un autre bâtiment, me dit le directeur de l'hôpital. Il nous faut traverser la cour.

L'air produisit sur moi l'effet immédiat et brusque qu'il provoque chez l'homme ivre qui sort du cabaret. J'eus un éblouissement; un trouble agita mes sens, une légère détente se fit dans mes nerfs. Mais je n'eus pas le temps de réfléchir. Et la scène qui se présentait à mes yeux était plutôt charmante.

Dans la salle réservée aux accouchées, il règnait joliment une lumière de chambrette.

J'eus toutes les chances d'émotions : trois jeunes filles-mères occupaient trois lits dans le fond. J'eus une bouffée de joie et je souris. Elles me saluèrent simultanément :

— Bonjour, Monsieur!

Je leur hochai la tête, bienveillant.

J'avais remarqué avec attendrissement — et avec la subtilité de l'observateur — leur premier geste; j'en fut ravi. L'une, debout près de sa couche, rejeta d'un mouvement prompt, les couvertures du lit jusque par-dessus l'oreiller; l'autre assise, allaitant son mioche, en fit autant pour le berceau de son enfant, et rassembla les draps autour d'elle.

La troisième, couchée, tourna vers moi ses regards brillants — elle paraissait heureuse.

Je fus resté là, sans penser à les quitter.

La jeune mère qui était debout, en jupon court, avait un corps à ravir le plus sévère critique; ses jambes moulées dans des bas noirs étaient d'une ligne irréprochable, et quelle gorge, et quels seins, et quels bras! je lui souriais : elle était forte, avait une rude chevelure noire, et toute confuse rougissait adorablement.

L'autre avec une précaution infinie et gauche tenait son enfant collé à la mamelle qu'il suçait.

Dans son berceau le dernier-venu dormait, tout rouge encore, tout petit. J'avais l'âme en fête.

Ces trois malheureuses fautes s'idéalisaient et formaient en mon esprit un concert magnifique d'amour, de passion et de dévouement.

Elles me paraissaient, ces trois chères filles-mères, séparées du monde et personnelles à mon sujet, à mon poème, à mon rythme, à mon cœur, à ma chair! O Mon Dieu! toute ma vie chantait dans leur bras, dans leur cœur, dans leur remords, leur tristesse et leur courage!

— Descendez-vous?

C'était mon guide.

J'étais au ravissement. J'exultais, je tressaillais de joie égoïste et haute; j'avais vu, vu! je n'oublierais jamais! j'avais envie de remercier avec effusion, le bonhomme, patron de mon allégresse, et je désirais impérativement, sans justification, m'en aller au plus vite!

Comme je mettais le pied dans la cour, un fiacre stoppa. Les infirmiers se précipitèrent. Ils portèrent sur leurs bras une fille toute geignante, dans la salle de consultation, une dame en cheveux suivait, rouge d'émotion.

— Ah! Monsieur le Directeur, elle est malade, la pauvre enfant, bien malade!

— Qui est-ce cette fille?

— C'est ma servante. Monsieur le Docteur est venu la voir. Hier, elle a dansé, elle a bu ayant chaud. C'est une *pleurésie-pneumonie*.

Le Directeur, me regarda d'un air goguenard :

— Y a-t-il de la place pour cette pauvre fille?

— Oui, oui, madame.

— Quand peut-on la visiter?...

J'avais eu on ne peut plus de chance; j'avais joui de tout ce soir, comme si j'avais vécu dix ans à l'hôpital. En mon bonheur, je serrais la main au Directeur, le remerciant, encore, encore. Je lui étais reconnaissant!

Une dernière fois, je regardai la cour : le jardin avait un air particulier que revêt une chose admirée et aimée : et tout me sembla en harmonie, doux et endormant.....

Et riche, très riche, je m'en allai.....

Oh! à peine quelques pas plus loin, le revirement de mes sens! Oh! le cri tardif et fou que je lâchai en me bouchant les oreilles et les yeux! Oh! je ne voulais plus voir, plus entendre ce que je verrais et entendrais éternellement.

J'eus horreur de rentrer chez moi et d'habiller ma chambrette du lugubre appareil de ces salles de malades : mon lit de camp m'effrayait, la nudité et l'esseulement de la mansarde m'hallucinait! Comment rentrer chez moi? Je courus, toute la nuit, les ruelles dangereuses des quartiers mal famés de la ville, et le matin, je fus ramassé, ivre-mort, à la porte de L'HOPITAL COMMUNAL.

GEORGES LEBACQ.

Irréductibilité.

« Par delà cet azur que nul œil n'a scruté,
» Grave, au fond de l'éther immuable et paisible,
» Puissance redoutable ! es-tu donc impassible
» Aux cris que nous poussons vers ta paternité ?

» L'âge de la Douleur est fait d'éternité :
» Nous le savons, ô Dieu ! mais ta force indicible
» Ne peut-elle ébranler ton silence inflexible
» Afin de nous ravir à la Captivité ?

» Ecoutez... une voix va parler dans la nue... »
Et c'est ainsi que dans sa candeur ingénue,
L'homme, enivré du vin de l'Espoir imposteur,

S'abaisse à mendier un terme à son supplice.
— Mais moi, tête d'orgueil, je mange ma rancœur,
Et je bois, à longs traits, le poison du Calice !...

JULIEN ROMAN.



Séparation.

Et je chéris, ô bête implacable et cruelle,
Jusqu'à cette froideur, par où tu m'es plus belle.
C. BAUDELAIRE.

LUCIE,

Excusez-moi, Ma... Dame, de l'attention que je vais exiger, non, implorer de vous. Je sais que vous vous mécontentez du moindre effort auquel vous êtes astreinte, et cependant j'espère que vous m'accorderez la suprême, la dernière faveur que je sollicite de vous : me lire. Le papier, si obligeamment s'est fait le complice de mon action, que j'ai eu la lacheté d'accepter son assistance. Vous possédez sur moi une puissance d'annihilation volontaire terrible et je n'ai pu me résoudre à vous demander l'entretien où je vous aurais annoncé ma résolution, arrêtée fermement. J'ai eu peur d'une entrevue où toute ma force, tout mon courage se seraient peut-être brisés, anéantis contre votre indifférence outrée, votre froideur énigmatique. Votre beauté de déesse m'aurait fasciné au point de me rendre muet.

Je vous quitte. Je suis calme, croyez-moi ; d'un calme qui m'étonne moi-même. Quand vous lirez ceci, vers de lointaines contrées je serai parti. Le divorce vous sera aisé. Tout est prévu pour ce faire et vous n'éprouverez aucune difficulté.

Pourquoi je m'en vais ? Parce que je vous aime. Etrange, n'est-ce pas ? Mais tout dans notre union n'a-t-il pas été bizarre ? Depuis le jour où je vous ai épousé, — il vous en souvient peut-être comme d'un odieux cauchemar, — vous avez subi mon adoration, adoration du fanatique pour l'Idole. Je dis subi, car il vous en devait coûter de sentir sans cesse auprès de vous cet homme que vous n'aimiez pas, que vous n'avez su comprendre, que vous ne pouviez d'ailleurs ni aimer, ni comprendre ; vous deviez être lasse d'entendre incessamment la prière idolâtre que vers vous j'élevais, d'écouter le perpétuel hosannah dont je vous encensais.....

Votre corps, beau comme la beauté antique, sous les baisers que je m'efforçais de rendre plus énivrants chaque fois est toujours resté impassible comme un marbre ; jamais, sous mes caresses, dans mes étreintes, il n'a frémi. O douleur ! posséder cette beauté idéale, en être le souverain, et ne pouvoir l'animer de vibrations voluptueuses au souffle de l'amour. O rage ! Rien dans votre regard, pas une parole après nos possessions. Un soupir résigné parfois soulevait votre poitrine où votre cœur scandait toujours régulièrement votre vie, sans les secousses, les tressauts des émotions érotiques. Et ces soupirs, quels cinglants reproches pour mon être débile, veule. Quels stimulants aussi, souvent ! Mais malgré mes élans de passion, mes enlacements forcenaires, vous étiez, vous restiez insensible ; pas un tressaillement précurseur des ivresses amoureuses !

Et le navrement de cette situation s'est émoussé à votre impassibilité persistante, et je me suis dit, pauvre fou prétentieux, que vous symbolisiez celle par qui le poète fait dire :

Je hais les mouvements qui déplacent les lignes,
Et jamais je ne pleure, et jamais je ne ris.

Oui, mon orgueil d'homme voulait que ce fut votre chair qui fut de glace : votre cœur *devait* être fermé à toutes les déclarations, *devait* être éternellement rebelle aux paroles d'amour. Nul ne saurait vous faire éprouver de frémissement des sens ; vous ne connaîtriez jamais l'énivrante sensation d'abandon, ni les joies de la tendresse, ni les frissons de l'amour. Non, jamais.

Et alors, dans les fêtes, où par des ordres muets, vous me contraigniez de vous accompagner, je me pris à envier ces hommes dont les regards ardents ignés, déshabillaient votre beauté sphyngienne. Je les enviais, car eux au moins vous possédaient en rêve, sans éprouver l'amer décevoir de ma désillusion. Oui, maître de ce corps dont ils admiraient la pureté des lignes, la souplesse des contours, j'étais jaloux de l'illusoire possession dont ils se grisaient.

Ma vaniteuse conception de votre impassibilité a sombré.

J'ai vu, j'ai compris.

L'autre soir, à ce bal, — ma mémoire en gardera l'atroce souvenir, — je vous épiai, inconsciemment, je vous le jure. Devant le feuillage où je m'étais

blotti, vous passiez au bras d'un homme ; j'ignore et je ne veux jamais connaître son nom. Il n'a pas parlé, mais sur vos mains, votre nuque, il a posé de longs et passionnés baisers. Vous ne vous défendiez pas. Je suffocais. De ses bras d'athlète, il vous a prise fougueusement, collant sa bouche avide contre vos lèvres, tes lèvres et je t'ai vue tressaillir longuement, éperdument. J'étais haletant. Mes paupières brûlantes arrêtaient mes larmes. Je n'ai su pleurer mon *Paradis perdu*. La lucidité se faisait dans la nuit de mon cerveau. J'étais impuissant ! Cette impassibilité que j'avais crue immanente à votre nature, n'existait que par ma débilité.

Je songeai combien vous deviez me haïr. Je sentis mon cœur se broyer à l'idée que vous étiez malheureuse, par moi.

Une lutte obscure et terrible s'engagea dans le chaos de mon âme. Malgré le désir insensé, égoïste, que j'avais de garder quand même votre beauté, je devais dénouer notre lien, pour l'amour de vous. Puisque, indubitablement, vous alliez tomber dans l'adultère, — je ne vous ai jamais fait l'injure de croire que vous m'ayez trompé — il fallait l'empêcher. Ma volonté exécutant les ordres de ma raison victorieuse me dit : Pars. J'obéis.

Je ne pense pas être lâche en vous abandonnant. Vous m'accorderez, j'espère, qu'il y a dans ma résolution un peu d'abnégation pour laquelle je voudrais que vous me sachiez gré. Je ne puis, je ne veux pas songer qu'il y aurait pu y avoir pour vous une âpre jouissance à aimer... et à me trahir. Toujours à mon esprit, votre image radieuse se présentera impolluée.

Un indicible serrement me comprime le cœur en vous fuyant. Je souffre de penser que plus tard, demain, un autre plus heureux vous possèdera. O sombre avenir ! O douloureux passé ! Nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. J'aurais dû songer que votre nature trop différente de la mienne ne comprendrait pas mon amour ; vous auriez dû vous douter que mon être trop mièvre enlacerait inutilement votre corps, auquel il faut, je le sais trop tard, hélas ! la brutale étreinte du beau mâle.

Mais à quoi bon, ces vains reproches ?

Songe à moi, quelquefois, Lucie, donne-moi la pensée lénitive que l'on accorde aux miséricords, si tu peux, ô ma beauté.

JULIEN.

Elle froissa négligemment de ses doigts effilés les pages : « Au fait, murmura-t-elle, il a peut-être raison. » Et elle glissa sur le parquet, comme une sylphe, dans la gaîne d'étoffe pâle que moulait ses formes admirables. Elle s'en allait vers l'Amant, vers l'Inconnu !

LÉOPOLD ROSY.

Lied.

—

Elle est très douce, ma mignonne
Aussi pour sa grave douceur,
Sans un seul regret je lui donne
Les aveux que j'ai dans le cœur.

Elle est très belle, et je frissonne
Devant sa beauté, chaque jour :
Ce n'est pas trop quand je lui donne
L'idéal que j'ai dans l'amour.

Mon amie est surtout très bonne ;
Pour aimer c'est l'essentiel...
Est-ce assez donc, si je lui donne
La place que j'ai dans le ciel ?

E. DE BOCCARD.



Chronique Artistique.

—

LE SALON DE GAND.

Le jury d'admission préférait certes la quantité des œuvres à leur qualité. Peut-être en agissant ainsi n'aura-t-il fait aucun mécontent, mais en revanche il a nui énormément à l'intérêt artistique du salon.

Il nous importe assez peu que les œuvres ne soient pas groupées d'après les nationalités des artistes, mais il est très désagréable que des tas de « petites machines » médiocrités plus que banales et parasites des vraies œuvres d'art, viennent constamment distraire et fatiguer les regards. Tout ce que la Belgique compte de vieux bonzes pontifiants ou ayant pontifié s'étale là avec toute l'arrogance de l'ineptie officielle : les antiquailles des Stallaert, des ineffables Del'Aqua et Van Severdonck, les portraits au pied, au mètre, et à l'heure d'Herbo, tous les produits de la firme Van der Ouderaa, Portielje et Cie, leurs successeurs et contrefacteurs..... Mais passons, il nous tarde de dégager de ce limon les quelques pierres précieuses qui y sont tombées.

Le paysage. Voici les fraiches et claires visions que nous connaissons : Le « Matin rose » et la « Campagne ensoleillée » de Claus, plus ardent luministe que jamais. Et, comme lui, nos paysagistes : Verheyden, Carpentier, Wytsman, Farasyn et Nys. Parmi les étrangers : L'italien Ségantini que nous avons vu au cercle artistique de Bruxelles, Stewaert, cet anglais de Paris dont les nus en plein air sont d'une vérité aussi intense qu'étonnante. Puis les habiles peintres et puissants coloristes tels que : Binjé, Baron, Blieck, Verdussen, Hamesse, Cambier, Anten, et alors les poêtes, ceux que requiert d'abord le sentiment, les chantres des heures tristes et recueillies : Gilsoul « Buées du soir ». Le Sidaner : La « maison au bord du canal » pensive et toute imprégnée de douce tristesse donne une impression inoubliable. On sait aussi tout le charme des clairs de lune de Stevenson. C'est une fête de voir ici sa rêverie : « Romance sans paroles ». Citons également celles de : Ottevaere, Delgouffre, Oleffe et Humphrets Johnston. « Le chant du cygne » de Rion, page toute subjective est une haute et superbe élégie. Nous voudrions encore citer les Luyten, les Chevalier, les Homotiace, etc. Mais arrivons à l'envoi de Levêque, sans contredit l'un des plus remarquables du salon : Circé, Le Triomphe de la Mort et le Repos, sont des projets de fresque dont les lignes, dans une harmonie d'ors, sont d'une grandeur et d'une puissance admirables.

Ah! comme des œuvres de cette envergure, malheureusement trop rares ici, vous consolent vite de la puérilité de l'ambiance! A côté de Levêque, « l'Adam et Eve » de Van Biesbroeck, conception élevée aussi, et talentueuse réalisation, si toute fois elle est moins complète que la précédente. Parmi les habitués de la cimaise, rien que nous ne connaissions déjà; les Laermans, les Frederic, les Struys que nous avons vus l'hiver passé à Bruxelles; l'esquisse de Cottet et quelques études où se retrouve toute l'émotion du peintre du pays de la mer, puis le tryptique de Charlet « les pêcheurs » qui s'apparente singulièrement au précédent. En somme ce sont plutôt les peintres étrangers de retour du champ de Mars qui ont donné des œuvres nouvelles à Gand. Ainsi il y a trois Lenback mais c'est une déception! Serait-ce le déclin du maître? Enfin c'est en vain qu'on le chercherait dans le salon si l'on n'était pas prévenu par le catalogue. Le français Alexander est plus heureux dans son portrait de femme dont l'originale disposition et le mouvement des lignes en font une page de grand intérêt. Les portraits sont d'ailleurs très nombreux. Citons ceux de Roybet, de Richir, de Lefèbvre « une dame en rouge » d'un dessin, et d'un coloris à la fois sobre et sévère, très intense d'expression.

Remarquons encore De Nayer, Stevens, Daens et les artistes du « Sillon », Bastien, Blieck, Smeers et Wagemans. Ils occupent presqu'une salle entière. Ils exposent leurs portraits par eux-mêmes, ou par eux tous peut-être, on ne saurait trop le dire. Certains sont d'un matamoresque plus qu'outré. Mais tous ont cette chaleur, cette rutilance de coloris que vous savez. Du « Sillon » encore : Gouweloos et Morenhout, qui peint les natures-mortes avec la maîtrise des Bellis, des Bergeret, des Fantin-Latour également présents.

Enfin il y a encore environ trois à quatre cents aquarelles, dessins et gravures. Peu de visiteurs savent encore regarder.... Perdus dans un tas de choses absolument grotesques, on découvre nos maîtres du martre et du Wattman : Uyterschaut, Cassiers, Staquet, puis on retrouve Claus, Raffaelli, Carier-Belleuse, des dessins de Frederic, des gravures et des eaux-fortes de Biot, Danse, Goffint, l'Ermitte, etc., etc..., puis encore toute une salle d'architecture.

La sculpture mériterait à elle seule une longue énumération, mais force nous est d'écourter. Arrêtons nous cependant à l'admirable haut-relief (bronze): « Aux Champs », de Constantin Meunier. Voici Jef Lambeaux et les jeunes que son art fascine: Boncquet, Nocquet, Herbays. Passons la froide et prétentieuse figure tombale de de Lalaing. Notons enfin le liseur de Rousseau, la Vierge des Marins, de Weygers, dont nous avons déjà parlé ici dernièrement, le « Roland », de Beaudrenghien et les œuvres de Van Biesbroeck, Leroy, Marin, Braecke, De Vreese, Dupon, etc. P. S.



Livres nouveaux.

Dans « la Collection des Poëtes français de l'Étranger » publiée sous la direction de M. Georges Barral vient de paraître le dernier livre d'Iwan Gilkin : *Prométhée*, poëme dramatique.

Prométhée, c'est l'antique légende de l'Esprit animant la matière d'un souffle que ne pourront plus arrêter les puissances occultes. Les êtres pensants scrutant l'Infini, découvriront qu'il n'est rien hors leur propre conscience. Que tout ce qui est, existe de par leur volonté et que par conséquent cultes et mystères cérémonieusement instaurés en l'honneur des dieux, ne sont que vaines simagrées asservissant la saine raison au joug d'imaginaires créatures.

« *Il faut arracher l'homme aux dieux* » sécrie Prométhée, ... *ils s'évanouiront en fumée sous le fixe regard d'une ferme pensée.* » La Science née de la Raison anéantira le Mensonge et la Tyranie sous l'éclat de ses immortels flambeaux : la Vérité et la Justice. — Et ce sera la Paix et la Liberté sur le monde.!

« Tel est le sujet grandiose, dit M. Georges Barral, qui devait tenter le large esprit d'Iwan Gilkin » ; — mais il me vient comme un regret de trouver au lieu de l'impeccable *poëte* de la nuit, marteleur de rythmes sonores, orfèvre de rutilantes rimes, un verslibriste plus savant et moins artiste. Il semble qu'une inquiète défaillance ait fait choisir à l'auteur la forme aisée du vers libre de préférence à l'architecturale beauté du vers parnassien. Il s'en excuse d'ailleurs dans une note très originale placée à la fin du volume et où il dit entre autres choses assez justes : « J'estime que le vers libre convient surtout aux ouvrages d'une certaine étendue. Il répond à peu près à la peinture à fresque, tandis que la versification parnassienne équivaut aux procédés plus serrés de la peinture des tableaux de chevalet. » Cependant son œuvre hautement philosophique et morale eut gagné à l'échange et l'Idée superbement parée des parnassiennes draperies se fut imposée plus brillante, plus fière, plus durable à l'esprit du lecteur.

Toutefois le livre de M. Iwan Gilkin m'a remué d'une émotion profonde pareille presque à celle que fait éprouver l'audition d'un drame poëtique de Wagner.

G.-D. P.



Petite Chronique.

Nous remercions les journaux : *Le Journal de Bruges, Le Journal de Mons, L'Express, Le Messager de Bruxelles, Le Peuple*, qui ont bien voulu rappeler à leurs lecteurs la publication du *Thyrse*.

A la Monnaie. — On continue à reprendre sans trop de heurt, sans grand cahot, l'ancien répertoire : Aïda, les Pêcheurs de Perles, Faust. Combien de temps ces reprises vont-elles durer et que vaudront-elles? Qui sait.

Au Parc. —Comme nous l'avons annoncé, les représentations de Madame Réjane commenceront le 25 de ce mois.

Aux Galeries. — *Le Vieux Marcheur* fait rougir de dépit son déjà pourtant leste frère aîné : *Nouveau Jeu*. M. Lavedan a, on le sait, la spécialité des pièces rosses et celle-ci atteint le maximum de *l'osé*. Vaut la peine d'être vu pourtant, pas par les jeunes filles évidemment. Les décors sont superbes; Dubosc s'est surpassé et il y a lieu de le féliciter. Remarqué surtout les grisailles qui sont de M. Lefebvre.

A Namur. — Le concours de chant d'ensemble. — Journée encore moins intéressante que celle qui a clôturé le concours d'Anvers. Quatre sociétés s'étaient fait inscrire; deux seulement ont persisté : « La Légia » et le « Cercle Tilman » d'Ixelles — considérablement revu et augmenté! —

« La Légia » a chanté avec toute la fougue intempestive imaginable et en pleine « gueule » — d'un bout à l'autre des morceaux — faisant valoir encore une fois *rien que les voix*, sans se préoccuper en aucune façon de *l'essence* du chœur ni de *son exécution*. Certes, si le « Tilman » eût été dirigé par un Goossens, par exemple, et s'il avait *appris* ses chœurs, eût-il remporté sur la « Légia » une facile victoire.

Mais, outre sept ou huit fausses entrées, on y sentait une hésitation continuelle, de la mollesse dans les attaques, et un ensemble qui laissait parfois bien à désirer.

En somme, la « Légia » méritait son prix. Mais pour les amateurs vrais, quelle décevante journée, bon Dieu!...

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE — TOME I — 1er OCTOBRE 1899 No 11

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	RUE DU FORT, 16, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Gaspard de la Nuit.

IMPRESSIONS.

—

« Et moi, pelerin agenouillé à l'écart sous les orgues, il me semblait ouïr les anges descendre du ciel mélodieusement. »

ALOYSIUS BERTRAND.

Entouré de vieilleries fantasques, de moyenâgeuses panoplies aux murs, d'incunables poussiéreux, devant un vitrail incendié d'un crépuscule rougeoiant, serait, ouvert sur un prie-dieu ciselé ainsi qu'une chaire d'église flamande, cet exquis eucologe d'Aloysius Bertrand... Livre admirable, combien ancien déjà, et ignoré de beaucoup. Viens, ami lecteur, que je t'y conduise, mais secoue sur le seuil du sanctuaire la poussière banale de la rue et les rumeurs vulgaires de la foule ; sous les cintres sonores et d'ombres, amortis le claquement trivial de tes pas pour ne point inquiéter le monde léger des génies, des truands, des juifs et des archers diaboliques qui les hantent.

— Entends, dans le silence, l'air magique de Jehan de Vitteaux qu'un clerc du gai savoir étire suavement sous le prie-dieu, de son rebec et qui semble s'exhaler d'entre les pages de velin du précieux livre. Il évoque les suggestives fantaisies de Breughel d'Enfer ou de Van Ostade, de Rembrandt ou de Callot.

— Des coins enfumés de cabaret borgne, l'esquisse émaillée d'une venelle où jacassent des passants une langue vieillote et pittoresque, la cave d'un alchimiste feuilletant « aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond Lulle, » un envol biscornu de sorcières pour le sabbat.

Chaque tableautin s'anime d'une vie si intense qu'on tressaille croyant voir passer ces êtres d'autrefois. Pas un détail qui n'impressionne par l'art de sa forme et par son coloris. Le style s'orfèvre subtil, raffiné d'une sélection d'épithètes hallucinantes. D'un trait antithétique l'auteur sait rendre, dirai-je, tout un état d'ambiance : « Et les buveurs qui fument dans l'estaminet borgne, et la servante de l'hôtellerie, qui accroche à la fenêtre un faisan mort. »

Puis l'âme frissonne par instant à l'âpre saveur de quelque amère ironie qui s'évapore d'entre la mélancolie des phrases comme si Satan s'ingéniait à grincer son rire sarcastique. Qui sait si l'harmonieux ménestrel ne ménageait de ces discordances afin de relever d'une note bizarre la mélopée de ses ballades. Qui sait si ce n'est pas par un fatalisme chagrin de désillusions qu'il laissait tout-à-coup sourdre une désespérée tristesse hors la moindre de ses peintures où un sourire s'éclaire presque comme une larme.

Mais la communion se fait alors plus intime, plus affectueuse entre lui et le lecteur parceque la souffrance est beaucoup de la vie et que rien n'existe qui ne pleure. Si douce, si discrète est elle cependant, derrière le voile où surgissent tant de sujets variés qu'à la nouveauté du détail l'esprit s'arrête pour songer et oublie...

Entouré de vieilleries fantasques, de moyenâgeuses panoplies aux murs, d'incunables poussiéreux, devant un vitrail incendié d'un crépuscule rougeoiant, serait, ouvert sur un prie-dieu ciselé ainsi qu'une chaire d'église flamande, cet exquis eucologe d'Aloysius Bertrand...

O ce missel consolant sur le pupitre, — retourne souvent, cher lecteur, y retremper ton être fatigué des vulgarités de la route et t'isoler dans le monde si lointain du nôtre où flottent sur de l'encens ses troublantes et idéales marionnettes !

GASTON-DENYS PÉRIER.

Cœur paisible.

—

Comme la fleur qui s'ouvre à la pure lumière
dans la sérénité divine du matin,
ton âme s'est ouverte au mystique destin,
fleur adorable éclose au jardin du mystère.

Dans ces yeux bienheureux, qu'on sent sous ta pau- [pière
emplis de la splendeur d'un cœur diamantin,
les visions d'orgueil et les rêves d'instinct
ne jettent jamais plus leur ombre et leur poussière.

Au très clair souvenir d'avoir vécu là-bas,
où nul glaive ne luit pour d'iniques combats,
dans un monde où la vie est faite de science,

un sourire éternel enchante ton silence
et me laisse entrevoir, ô juste et calme sœur,
la paix mystérieuse et sainte de ton cœur.

JEAN DELVILLE.



Charles De Coster.

—

LETTRES A ÉLISA.
(Suite)

—

Mais, nous le savons, De Coster est sujet à de prompts revirements, à de subites défaillances; son courage s'exalte et fléchit d'un moment à l'autre; un grand « lâchez-tout » succède à ses plus sonores « je maintiendrai » et pour cela, il suffit de la moindre contrariété, la plus légère épreuve; l'écœurement et la lassitude, alors, lui font pousser de gros soupirs et le jettent dans le marasme.

C'est l'heure où, selon son expression « *les oiseaux bleus s'envolent et où viennent les corbeaux* », c'est-à-dire l'heure des lamentations et des bras levés au ciel, c'est l'heure d'amère dépression et de maussaderie énervée, où, inerte devant la tâche, on s'enlise dans l'ornière glaiseuse alors que là-bas l'idéal radieux brille comme un Saint-Graal au soleil et requiert ironiquement notre large coup d'aile.

Cependant, en dépit de ces crises de doute et de tristesse où si souvent se débattait De Coster, il convient de lui rendre ce témoignage que jamais il ne s'est abaissé à faire de la littérature utilitaire ou de sottes tirades politiques, auxquelles aient pu applaudir les badauds; non, toujours il a eu le respect de soi-même, toujours il a affermi et magnifié en lui la notion de son rôle d'écrivain et s'il a pu constater, maintes fois, que le « scrupule est un lourd pavé aux pieds de celui qui court après le succès », il n'a cessé pour cela d'obéir aux prescriptions de sa dignité d'artiste.

Les « Lettres à Elisa » prennent comme on le voit dans l'œuvre de De Coster, la valeur d'un point de départ, où, plus tard, en cours d'évolution, on pourra ramener, pour en admirer les prestigieux développements, toutes les manifestations du talent de l'écrivain. Comme l'humble gland contient en ses frêles parois la bruissante armature du chêne géant qui, un jour, s'érigera avec orgueil sur l'horizon, ainsi, ces lettres de jeunesse sont la virtuelle promesse de toute une délicieuse floraison d'art, de tout un rayonnement de douces clartés, que nous verrons s'épanouir et se réfracter dans l'immortelle légende d'Ulenspiegel.

Ainsi, quand lisant cette légende, cette Bible Flamande, nous sentirons s'insinuer en nous, comme un philtre subtil, cette émotion à la fois mélancolique et purifiante, qui se dégage de certaines pages, pourrons-nous ne pas nous reporter en pensée vers ce passage des « Lettres à Elisa » où De Coster expose à son amie qu'en littérature, le triste lui semble le sceau de la beauté et le plus sûr moyen de nous gagner par contagion à cette amertume de vivre, qu'à certaines heures, les plus expansifs et les plus effrénés ressentent si profondément :

As-tu remarqué dans les beaux livres, cette fine mélancolie, cette tristesse recherchée qui touche les fibres les plus secrètes du cœur, et bien! j'ai en moi l'idéal de cette mélancolie, je suis souvent dans cet état et tout ce qui ne porte pas ce cachet, que ce soit en musique, en littérature ou en peinture, est réputé par moi indigne d'être réputé, lu ou regardé. Tout l'art est là et tout artiste qui est grand ou qui peut le devenir doit posséder cela en lui. Mais entre sentir et reproduire, il y a un abîme. Je sens cela, je ne le reproduirai jamais.

Quand, d'autre part, nous parcourrons la Légende et que nous y verrons cette loyale glorification du travail, cette incessante exaltation du peuple, de ce peuple si bon, si résigné, que les pouvoirs cruels foulent comme le blé sous la meule, alors nous nous remémorerons des fragments de ces « lettres à Elisa » où De Coster fustige de son ironie « ces pantins en habit noir qui font parader leur bêtise au soleil » et qui se complaisent dans ce qu'on appelle le monde, c'est-à-dire, selon notre écrivain, dans ce qu'on connaît de plus nauséabond et de plus opiacé..... Nous nous rappelerons aussi ce passage où le jeune artiste dit à son amie : « *Si l'on veut encore chercher de la chaleur, de la jeunesse, de l'enthousiasme, de la force, c'est dans ces hommes qui portent la blouse et ont des mains calleuses.* »

Et c'est chose singulière que cet amour si profond du peuple, que ce culte si vivace et si sincère pour tous les travailleurs qui halètent à la peine, pour ces paysans qui fouillent les glèbes ingrates d'un soc acharné, pour ces pêcheurs hardis et hâlés qui draguent les mers décevantes de leurs amples filets; c'est chose singulière, dis-je, de la part de ce même De Coster qui manifestait si naturellement un goût décidé pour *tout ce qui est doux, délicat, aimant et pur.*

Cet amour du peuple possède De Coster, quoiqu'on en puisse dire, il s'accompagne chez lui d'une curiosité toujours en éveil pour les vieilles coutumes et les mœurs pittoresques d'autrefois. Cédant à cet attrait si puissant, De Coster parcourut, sans relâche, la Flandre et la Hollande, y observant la nature et la vie, y poursuivant et y notant tous les vestiges d'un passé glorieux; il entreprit même, de compagnie avec son ami Adolphe Dillens, un long voyage en Zélande dont certains numéros de 1874, 1878 et 1880 de la revue parisienne : « *Le Tour du Monde* » ont retracé les péripéties.

C'est à force de sillonner ces pays flamands que ses « instincts d'homme et de poète le portaient à aimer » que sa légende d'Ulenspiegel a pu résumer, en une impérissable épopée, toute la vie obscure et héroïque, guerrière et domestique de ce peuple, toute son iliade et toute son odyssée, et c'est pour cela aussi que Camille Lemonnier a pu appeler si filialement la légende d'Ulenspiegel « *Le livre de tous les clochers de Flandre!* »

Nous ne pouvons, oh! non! fermer ce livre où la jeunesse du grand écrivain revit dans un cadre si simple d'aveux et de confidences amoureusement chuchotées, sans y souligner ce qui y fait prévoir en De Coster un homme, empreint avant tout de cette ivresse de la Nature, de ce culte si débordant pour les beautés de la Flandre fleurie et parfumée.

L'Œuvre de De Coster, c'est un cantique suave à la bienfaisante nature. Un panthéisme ému y embauche les rustiques pipeaux du vieux Pan. Une lumière amie y circule et de fortifiants aromes s'en dégagent. De calmes et rectilignes canaux s'y resserrent entre leurs berges gazonnées et de larges fleuves y jettent une mouvante ceinture et l'Océan y gronde au pied des estacades.

Et cette œuvre nous apparaît tel un cycle solaire où tout se règle sur la marche de l'astre éblouissant qui dispense à tous une vaillance de vivre, une vitalité forte et une bonne allégresse. Le gueux a faim, le gueux est fatigué, le gueux est trempé de pluie, il allait désespérer, mais voilà le soleil qui se lève et aussitôt le gueux oublie ses souffrances et son épuisement et il rend grâce à Monsieur du soleil qui lui réchauffe les reins.

O grand artiste patrial! sois glorifié, toi, qui dans ta ferveur aimante pour cette nature inépuisable et féconde, as uni, par une inspiration si vraie et si géniale de ton symbolisme profond, la douce chaleur et la lumière rayonnante du soleil à l'espérance qui renaît au cœur de l'homme, à ce renouveau de vaillance qui, après chaque épreuve, après chaque déception, nous retrempe et nous sacre pour de nouveaux combats.

Nous avons compris la grande leçon que tu nous donnes de ne désespérer jamais et, ainsi qu'Ulenspiegel, le doux vagabond, chaque fois qu'en ton œuvre le soleil se lève, nous y voyons une invitation à panser nos blessures et à continuer, en chantant, notre morne pèlerinage.

Et maintenant j'évoque ces lettres déjà si anciennes où, préludant à de tels accords, tu disais si gentiment à ton amie :

— *Tu vas aimer le soleil, la Nature qu'il faut comprendre et que les amoureux seuls apprennent à lire, car c'est un livre ouvert pour eux, fermé pour les autres.* Et plus loin, ordonnant par avance les détails d'une vie commune, terre promise, où, hélas! tu n'as jamais abordé, tu ajoutais avec conviction : *Quand nous serons mariés, nous irons à la campagne pendant nos vacances. Cela retrempe et ce n'est que là que l'on vit réellement.* Enfin, dans la même lettre, je trouve cette phrase qui me suggère une émotion affectueuse pour ta mémoire, cette brève phrase que je relève comme la plus significative de cet admirable recueil de lettres : *Je te dois deux choses que je n'avais jamais connues avant : les larmes et l'amour de la campagne.* Et cette phrase t'évoque, tout entier, à mes yeux. Oui, c'est bien toi, je vois sur ta pâle physionomie qu'un grand amour malheureux a passé par là et une inguérissable mélancolie te cerne les yeux. Mais de ta ruine, quelque chose de vivant survit encore et vibre et palpite et je sens que ce quelque chose te sauvera. Oui, il te reste, dans ta détresse, l'amour de la Nature, l'amour de cette infatigable pourvoyeuse de la vie multiple et éternelle et voilà pourquoi, tu te secoueras *comme un chien détaché* et voilà pourquoi ton cœur se « réconfortera encore devant les arbres, les prairies et le clair soleil. »

L'originalité indiscutable de Charles De Coster réside dans ce mélange harmonieux de tristesse et de gaieté, dans cet éclat de rire qui frappe l'air comme un appel de clairon et qui se meurt aussitôt en soupir de hautbois et en berceuse bleue. De Coster se sent au cœur une mélancolie inépuisable qui déborde dans toute son œuvre. Mais cette tristesse vient adoucir les franches couleurs dont est chargée la riche palette de l'artiste. Elle ajoute à son œuvre

ce charme délicat, cette grâce inimitable, cette finesse de touche, cette nuance enveloppante et exquise, cette douceur veloutée et fraîche qu'on définit mal mais dont on subit la séduction et qu'on trouve si radicalement absente dans Rabelais, par exemple, dont l'exubérance étalée et le pantagruélisme foncier jamais ne sont pénétrés de ce subtil rayon de mélancolie...

(A suivre). GUILLAUME VAN DE KERCKHOVE.



Evocation.

(PHILIPS LORD WHARTON)

à Mademoiselle De Salle.

—

O bel enfant! vers toi, dans ses transports mystiques,
Mon âme, retrouvant un être fraternel,
S'élance avec l'ardeur des pouvoirs ascétiques! —

Te voici, rayonnant du charme originel :
Ta jeunesse est fleurie et parle d'innocence
Et ton corps enfantin n'est qu'à demi charnel.

Sans doute la clarté de la divine essence,
Te choisissant parmi tes frères les plus beaux,
T'inonda, comme un sage, au jour de ta naissance,

Car tes yeux sont pareils aux magiques flambeaux
Allumés à jamais à la flamme incessible
Qui rend tout lumineux jusqu'aux plus noirs tom-
[beaux,

Et ta face, ô douceur! candeur immarcescible!
En sa noblesse insigne est le reflet vivant
Des habitants du monde aux sens inacessible.

O miracle! le sceau terrible et décevant,
Par l'opération des vertus sympathiques,
Cède au verbe injonctif de mon esprit fervent,

Et vers toi, cher enfant, dans ses transports mystiques,
Mon âme, retrouvant un être fraternel,
S'élance avec l'ardeur des pouvoirs ascétiques

A travers mon amour et le rêve éternel!

JULIEN ROMAN.



Contes à la bonne Hôtesse.

—

INVENTION SUBTILE POUR VOLER.

Bien des gens, se souviennent encore de Jean Revel, manouvrier au hameau de Carcuit. C'était un grand petit homme trapu et carré, le plus intelligent à jurer et boire du lait caillé qu'il y eût dans toute la paroisse.

Or, un jour que les fumées du fromage blanc lui avaient monté à la tête, il imagina un moyen merveilleux pour voler. Pour l'exécuter sans en rien dire à sa femme, il fut à sa grange, saisit son van d'osier qu'il coupa en deux, s'en fit des ailes qu'il s'appliqua sur le dos, et passa ses bras dans des anses qu'il y avait ajustées pour leur donner le mouvement.

Mais ayant essayé son jeu, il s'aperçut qu'il lui manquait une queue, ce qui est pourtant d'un grand secours aux oiseaux pour voler. Donc, après avoir bien ruminé, il avisa sa poêle à frire qu'il se passa entre les jambes en attachant le manche le long de son ventre. Après quoi, il monta au haut d'un poirier afin de mieux prendre le vent. Et enfin, s'étant élancé en l'air, il tomba la tête en bas dans l'égout de son fumier et se cassa une épaule dont il ne put jamais si bien se guérir qu'il n'en restât incommodé toute sa vie; ce qui l'empêcha de perfectionner sa merveilleuse invention.

Qui plus haut va, tombe plus bas,
Qui plus loin court, revient plus las.

D'UN ANE DANS UN PRÉ.

L'âne d'un nommé Jacques Forin s'étant échappé de sa cour entra dans un pré où, trouvant de l'herbe à foison, il se mit à jouer des mâchoires et se refaire la panse. Et comme tous les organes de la digestion étaient bien disposés, il ne tarda pas à fumer la prairie aux dépens des herbes dont il se bourrait, puis à battre, comme on dit, son avoine, en se roulant sur le vert et mangeant ensuite tout couché.

Une pie qui le suivait à la piste en épluchant ses crottes, s'approcha peu à peu, et, épluchant toujours, vint jusqu'à lui fourgonner familièrement de son bec au derrière, ce dont notre âne semblait tout éjoui. Mais cette pie ayant fiché sa tête un peu trop avant, et son bec ayant piqué par malheur le gros boyau du baudet, celui-ci se serra, et le cou de la pécore avec sa tête se trouva pris. Mais la pie se mit à se débattre et jouer si furieusement des ailes en arrière qu'elle traîna l'âne, la queue en avant, d'un bout de la prairie à l'autre, tant qu'à la fin celui-ci venant à lâcher prise, la pie, par la rapidité de son vol en arrière, vint donner contre un grand pommier dont elle fit tomber plus de six sachées de pommes. Et l'âne eut le dos tout écorché, même qu'il fallut plus de six mois à Jean Gouin pour le guérir.

Il faut toujours, en toute affaire,
Regarder devant et derrière.

La Nouvelle Fabrique, DE LASTRE, imprimeur 1579.

LOUIS DELATTRE, *traducteur.*

Le Sacre d'Erôs.

—

LA CÉRÉMONIE.

Nous te sacrons, Erôs, seul Dieu ! libre et puissant.
Nous avons égorgé, selon ta loi fatale,
Dans sa cathèdre d'or, la divine Vestale :
La Pensée orgueilleuse au front éblouissant.

Maître du Temple saint, viril Adolescent,
Pour ainsi consacrer ta gloire triomphale
Viole sur l'autel, dans ta force brutale,
Ces cent Illusions, vierges aux cœur naissant !

— Moines inquisiteurs, teints de rouges macules,
Sur le bucher de fleurs des vertus ridicules
Nous brûlons les corps blancs des victimes en pleurs ;

Et nous dansons, pareils à d'infernaux génies,
Mêlant les hosannas et les hymnes vainqueurs
Aux longs gémissements des lentes agonies !...

CHARLES VIANE.



„ Chants Sacrés "

—

Les trois chants qui suivent sont reproduits d'après un dialectede l'antique langue Quichua. Le culte de Tohil était propre aux Quichés. Leur Capitale, Utatlan, dans la Guatemala, possédait un temple de Tohil. D'autres divinités y avaient aussi leurs temples. La mythologie des peuplades Guatemaliennes et Mexicaines antiques n'est pas encore élucidée. Nous savons cependant que l'on y trouvait beaucoup d'analogie avec les mythologies de l'Ancien Continent, à tel point que Tito Vésino disait ne pas douter de leur parenté.

Humboldt est du même avis.

Au reste. les constructions qui subsistent de ces temps éloignés offrent des ressemblances frappantes avec les créations indiennes, égyptiennes, babyloniennes, chinoises, etc. La preuve d'une pareille assertion mettrait enfin, dans l'éthnographie et la linguistique, une unité que l'on prêche depuis longtemps, sans l'avoir encore démontrée.

Notons, en passant, la présence dans la mythologie mexicaine, d'un Bah-ab, ou fils du Pére, dont la mère était Chemelham.

Bah-ab est représenté écrasant un serpent. Il était impatiemment attendu des Mayas ; c'est le Votan des Tzendales, le Quetzalcoatl des Mexicains, le Messie des Juifs, le Bouddah, des Indous, le Zoroastre des Parsis.

Tohil était la déification des forces terrestres ; sa religion était toute matérialiste.

I.

Le Temple.

A la ville haute, que des murs pesants défendent, le temple saint, le temple de Tohil s'élève, sur la plus haute pointe.

Le temple est brillant, au dehors, des reflets de la pierre précieuse que les Quichoas ont découverte bien loin, au-delà des monts, au bord des grands-lacs.

Elle brille de mille reflêts, cette pierre qui se polit par l'âge et reluit plus fort en vieillissant.

C'est la pierre sacrée que Tohil a créée pour son temple et le palais des rois du Grand-Empire.

* * *

Le temple est brillant, au dedans, des reflêts des pierreries aux mille couleurs, enchassées dans des montures d'or.

Cet or vient de loin et il est le plus pur, car les Quichoas l'ont trouvé là-bas, dans la terre mouvante que de grands fleuves traversent et couvrent de paillettes dorées.

Cet or vient du sein de Tohil, qui l'a remis aux Grands-Prêtres pour orner son temple et le palais des rois du Grand-Empire.

* * *

Le temple est superbe et grandiose. Ses colonnes, nombreuses comme les lianes de la forêt, sont d'une seule pierre, et le fronton du parvis, en tombant, peut tuer dix mille hommes, ennemis de Tohil.

Le bruit des pas se répercute aux voûtes comme la voix de l'Océan dans les cavernes profondes des abîmes inférieurs.

La voix des Prêtres y ressemble au tonnerre qui fait trembler les biches, au fond des bois, et dompte le courage des hommes, les fiers guerriers.

Le temple est immense, et la vue n'en découvre ni le commencement, ni la fin ; car les prières de tous les hommes de tous les temps s'y sont accumulées, et Tohil n'est pas encore satisfait.

Dans sa grotte étincelante de cent mille richesses, tout au fond du temple, Tohil veille et gronde,

Eternellement !

II.

Les Prêtres. (1)

Sacré collège des Grands-Prêtres, prêtres et sacrificateurs, voici que l'on chante votre louange :

O Grand-Prêtre vénérable, fils de Tohil, qui parles par sa bouche et regardes par ses yeux qui voient l'éternité, ton nom est Ahau-ah-Tohil et tu es assis dans la gloire, à la droite de ton dieu.

(1) Il y avait deux grands-prêtres : l'un, le plus vieux, Ahau-ah-Tahil, c'est-à-dire l'interprête de Tahil ; l'autre, Ahau-ah-Gucumatz, l'interprête du Peuple. Les prières du peuple étaient censées parvenir au dieu par l'intermédiaire de ces deux ministres.

L'Idole était de bois ou de métal creux et l'on y enfermait un bœuf que l'on faisait mugir de faim. Le peuple croyait alors entendre la voix formidable de dieu.

Les mêmes artifices étaient employés chez les Astèques.

Tu ne perds pas une parole de Tohil.
Tu ne perds pas un regard de Tohil.
Tu ne perds pas un signe de Tohil.

Gloire et vénération à la Droite de Tohil.

* * *

O Grand-Prêtre admirable, petit-fils de Tohil, qui écoutes de l'oreille droite ce que dit Ahau, qui parles les paroles qui tombent de sa bouche, qui frappes de la main droite ce que sa main droite t'indique et regardes par ses yeux, ton nom est Ahau-ah Gucumatz et tu es debout dans la gloire, à la droite de ton père.

Tu ne laisses pas perdre une parole de ton père.
Tu ne laisses pas tomber en vain un regard de ton père.
Tu comprends tous les signes divins de ton père.

Interprête du peuple, tu es debout dans la gloire, à la droite de ton dieu, à la droite de ton père.

Gloire et vénération à la droite de Tohil.

* * *

Oh! Prêtres et Sacrificateurs, vous baissez les yeux devant la gloire des Grands-Prêtres et la vie des plus dures privations vous est réservée.

La forêt ne fournit point de racines trop amères pour rebuter votre jeûne éternel, et les serpents n'ont point de venin assez brûlant pour tenir éveillé l'homme criminel pendant toute votre veille éternelle!

O Prêtres, vos genoux sont usés jusqu'à l'os. Vos bras défaillants sont recourbés à différentes places et la barbe blanche de votre menton, semble croître, en rampant, comme la mousse, entre les pierres du temple.

O sacrificateurs, vous attaquez de front le bœuf sauvage et l'abattez d'un seul coup, d'un seul, sur l'autel de Tohil. Le feu éternel brûle par vos soins éternels, et le fumet des sacrifices dilate jour et nuit les narines de Tohil et vous torture
Eternellement!

III

Le Sacrifice.

Les prêtres sont treize, par relai, pour veiller, nuit et jour, sur la gloire de Tohil et la vénération des Grands-Prêtres.

Ils sont treize se traînant sur leurs genoux usés, les yeux figés, en contemplation, sur la face de Tohil. Ils sont treize que l'on doit fustiger pour les tirer de l'extase, si grande est leur terreur de Tohil et profonde leur adoration.

* * *

Au second rang, sont neuf chefs des chefs, relayés tous les quarts de lune par neuf chefs des chefs, les plus grands guerriers du Grand-Empire.

Ils viennent ainsi, neuf à neuf, des extrêmes limites du monde de Tohil, se connaissant de nom, à cause de leurs exploits.

Les mains des chefs sont sans armes et ne portent plus que les dépouilles des victimes et les plantes odoriférantes qu'ils ont apportées de la forêt ou des rochers très éloignés.

La bouche des grands-chefs est vide des imprécations terribles de la guerre, et de leurs lèvres coulent d'humbles supplications pour Tohil, qui les couvre de ses regards redoutables.

* * *

Au troisième rang, au-dehors du temple, le peuple se tient muet, terrifié par les gémissements des bisons sacrifiés et par les hurlements sinistres qui remuent Tohil à chaque sacrifice.

Du temple, par le parvis, sortent, comme du sein de la terre, la fumée épaisse des buchers et les hurlements du dieu, mêlés aux chants des prêtres, dans une langue que le peuple ne peut comprendre.

La terreur fait chanceler les plus braves et, la foule, la face contre terre, adore Tohil et le supplie d'être enfin satisfait!

Em. Lejeune.

25 septembre 1899.



Aubade.

—

Un clair rayon vient d'Orient
Mettre un baiser sur ta paupière
Et s'en retourne souriant,
Emportant aux cieux ta prière.

En un frisson délicieux
Fuit l'émoi d'une nuit de rêve :
Le soleil se mire en tes yeux
Où ton trouble rit et s'achève.

Le jour décroise tes bras blancs,
Où dormait l'amant de ton songe
Et tu les caches tout tremblants
Eperdus d'un si doux mensonge.

Et ton cher souffle parfumé
Où ton baiser résonne encore
En un soupir meurt embaumé
Sur l'oreiller baigné d'aurore.

Arthur Van Mechelen.

La Vierge à l'Étang.

—

L'étang, derrière la grille du château, repose, captif entre les ajoncs roses. Un saule désespéré larmoie éternellement dans l'onde immuable que plisse rarement la brise venue d'entre les silves avoisinantes.

Une attente mélancolique fige chaque chose en une immobilité d'illusoire paysage.

C'est l'heure où le ciel apprête les voiles discrets pour les nocturnes assoupissements.

Esseulée, sur la berge dormeuse, une femme, si belle qu'on la dirait descendue d'un socle décorant quelque boccage apprêté, regarde peut-être un souvenir, embrumé et qui glisse, comme un doux fantôme familier, au-dessus de l'étang.

S'illumine, maintenant, un sentier apparu sous les feuillages soulevés par la robuste poigne d'un travailleur quittant son labeur journalier. Un tressaillement inquiète, à cette apparition, les âmes subtiles des plantes, qui bruissent dans l'air troublé.

Une crainte inconnue joint les doigts de la vierge, et l'homme s'arrête intimidé de cette présence presque miraculeuse de la châtelaine, à cette heure de la brune. Il se découvre et tremble à sa voix un imperceptible « Bon soir ».

— Jean ! appelle la rêveuse adolescente, comme il se fait tard et que le parc me fait peur, voulez-vous m'accompagner jusqu'au château ?

Et s'approchant : — « Oui, mademoiselle », répond-il.

Les allées se déroulent étrangement devant leur marche silencieuse par dessous la nef des ramées.

Les fûts mousseux s'alignent pareils à des colonnades de porphyre et magnifient ce couple solitaire.

Elle s'est rapproché de l'homme et, la nuit veloutant les formes, la châtelaine identifie le frustes campagnard au doux fantôme familier hantant sa rêverie. Une molle sympathie attendrit son cœur gonflé d'amour ; elle s'en vient à songer aux étreintes vigoureuses, aux voluptés saines entre les bras de ce primitif, respectueux, adorateur peut-être de sa frêle et nerveuse personne.

Un raffinement exquis de sa cervelle exaltée lui laisse entrevoir un drame d'une païenne splendeur :

Ce serait un soir semblable, alors que le temps paraît s'arrêter dans sa course. Les ombres draperaient de cérémonieuses tentures les arbres avoisinant. L'eau serait gelée comme un miroir limpide où se fixerait la scène céleste.

Dans une barque, le gars robuste la conduirait vers ce pavillon en manière de temple grec, de l'autre côté de l'étang. Son torse hâlé serait antique sous l'effort des muscles poussant la gaffe. Il serait muet, ainsi qu'à cette heure, car elle redoutait que sa voix rude faussât l'harmonie divine de ce soir.

Languissamment couchée dans l'ampleur d'une neigeuse toge, elle évoquerait l'attitude d'une déesse voguant pour un sacrifice d'amour vers quelque autel préféré.

Puis acceptant le bras du naute, elle quitterait la barque, imposante sous le dôme vespéral. Lui, attacherait l'esquif à la rive, tandis que, dans le sanctuaire, hiératique, s'érigerait la mormoréenne nudité de la délicate châtelaine. L'homme alors, viendrait tremblant, hors la nuit, implorer sa beauté..... — Et quelle extase ce serait, cette conjonction grandiose, sacrée !.....

Et par dessous la nef des ramées se déroulent étrangement, devant leur marche silencieuse, les allées.

La jeune fille a posé son bras sur le bras du campagnard, qui s'étonne, depuis longtemps, de cette petite main si blanche, si irréelle, toute annelée d'or étincelant, et qui se confie virginalement à son bras grossier et souillé, comme une colombe surprise par l'orage. — Cette petite main !... il frissonne quand elle frôle anxieuse, son poignet découvert, cette petite main spéciale, qu'il compare à celle fuselée de la Sainte Vierge dans la chapelle du village.

En lui traine un indéfinissable émoi. Il voudrait que le chemin s'éternise vers une région paradisiaque qu'il ne sait pas, ayant toujours, sur son bras, la douce pression de cette mignonne main de porcelaine....

Brusquement les lumières éblouissantes aux vitres du château trouèrent, orgueilleuse dans la nuit, avec un rire glacial et satanique, au fond du cœur de ces deux êtres égarés en d'idéales songeries.

Or comme Jean s'extasiait encore devant la main céleste, Elle la lui donna franchement entre les cals de ses doigts, puis disparut dans la gloire tapageuse des lumières du château.

. . . .

Angoissé d'une désespérance étrange le campagnard n'est jamais plus retourné au château.

Mais le regret douloureux de n'avoir pu fixer le charme délicieux de ces instants uniques dans sa vie, l'affole d'une attirance magnétique vers le parc.

Et dans les soirs quand officie le silence et que verse le vent l'hymne de ses orgues sacrées parmi l'encens des fleurs, il va, posant son front fièvreux contre la grille du château, s'anéantir en une contemplation ultime dans le souvenir hallucinant de la Vierge Inexprimable....

— Le paysage est mystérieux comme une féerique région de vieille légende.

GASTON-DENYS PÉRIER.

EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE DE TOURNAI

« Notre salon vient d'ouvrir ses portes. Ensemble des plus satisfaisant bien que quelques œuvres soient des plus médiocres. Le jury était évidemment animé des meilleures intentions — ne l'en blamons pas: mieux vaut accepter dix mauvaises toiles qu'en refuser une bonne.

Passons rapidement et citons :

De Gilsoul un *Vieux château* et *le Canal à Dixmude,* ou se retrouvent les fortes qualités qu'on lui connait ; de Verheyden, deux toiles — vers une chapelle, de bons paysans pélerinant ; et une cabane riante, baignée de soleil — dans les tons violacés qui lui sont propres. Stobbart présente un coin d'écurie aux tons aténués de gris fins, dans cette athmosphère spéciale qu'il rend avec tant de maitrise. Charmants, les coins de villes, jolis et délicats, de Louis Taverne, qui nous font évoquer l'âme des anciennes maisons et des vieilles rues tranquilles, si pittoresques — et de plus en plus rares, hélas !

Les quatres petites toiles qu'il expose constituent sans contre dit l'un des meilleurs envoi du salon.

De Dauhardt, de beaux coins tristes et sauvages de la forêt de Soignes, tableaux impressionnants largement enlevés et d'une couleur puissante; deux jolies aquarelles complètent son envoi.

Remarquons de Firmin Baes, outre une grande toile pleine de soleil, un *Semeur,* effet bizarre ou le soleil, mi-caché par une colline, éclaire étrangement les sillons.

Henri Roidot expose quatre œuvres où se retrouvent ses habituelles qualités d'observation tenace, de sincérité et de fougue. L'impression qui s'en dégage en est intense: c'est de la saine nature, vue à travers un tempéramment original et fort. Citons particulièrement, l'*Arbre,* la meilleure chose, peut-être, de son envoi, dont la mise en page est large et sévère.

M. Menta, un peintre de talent presque inconnu chez nous, nous montre un *Moulin en Provence,* dans une belle gamme ambrée. De Goemans un *Bord de canal,* un peu gris pour un effet de soleil.

La *Bruyère rose* de Mme Wystman, a tenu à justifier son qualificatif.

Wystman, Claus, Coppens, nous présentent de bonnes œuvres, mais crayeuses parfois, jusqu'au blanc.

Citons pour finir: de Richir un beau pastel, de Rotthier un portrait et un bon paysage ; de Vanaise, des portraits ; de Van Strydonck de curieuses vues d'Orient ; etc.

Parmi les sculpteurs : Lambeaux, Rousseau — dont l'éloge n'est plus à faire — et Breack.

Les ateliers de Glatigny, les cristalleries du Val St-Lambert et quelques autres exposent des *objets d'art,* jolis, ajoutant ainsi un élément d'intérêt de plus à l'exposition.

Et voilà. En somme, exposition réussie et nouveau succès pour la société des Beaux-Arts de notre ville. »

J. J.



Petite Chronique.

L'Etat a, paraît-il, l'intention d'acquérir, pour le Musée des Beaux-Arts de Bruxelles, une des grandes toiles de Fantin-Latour, qui a eu beaucoup de succès à Gand.

A la Monnaie. — Les vieux bonzes qui pontifient à la Direction de la Monnaie ont donc fait le vœu de nous donner toute la lyre des œuvres qu'on devrait soigneusement mettre au rancart ? Après *Aïda, Faust, Les Pêcheurs de Perles, La Muette de Portici (!)* on nous donne la *Favorite (!?).* Il ne faut pas désespérer ; on nous en servira peut-être d'autres : Le Musée d'antiquités n'est pas épuisé, n'est-ce pas ?

Heureusement, *Thaïs,* paraît à l'affiche et Massenet est mandé pour venir diriger les derniers répétitions de *Cendrillon.* — Autant de pris sur l'ennemi !

Au Parc. — La réouverture aura lieu lundi 2 octobre, avec *Ma Bru,* de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhoud, dont le sujet est tiré d'une pièce du XVIIIe siècle qui eut pour auteur Monsieur Borde.

Au Molière. — C'est *Le Lis Rouge,* la comédie tirée du roman d'Anatole France, qui sera la pièce dans laquelle débutera, le lundi 7 octobre, la nouvelle troupe, ou nous avons le plaisir de retrouver Mlle Anne Ratcliff.

Aux Galeries. — Enfin, *Le Vieux Saligaud,* pardon, *Vieux Marcheur* quitte l'affiche. C'était décidément une comédie d'un « décolleté », d'un « osé » trop révoltant.

La Compagnie Artistique du Tam-Tam, dont notre camarade Périer est directeur, inaugurera son nouveau local, 16, rue du Fossé-aux-Loups, le 9 octobre 1899, à 8 1/2 heures du soir.

La réouverture solennelle des cours d'adultes et des cours libres organisés par la Commune de Saint-Gilles aura lieu dimanche 1er octobre, à 10 1/2 heures, dans la salle des séances du Conseil communal (Hôtel communal).

M. Heger, Recteur de l'Université libre de Bruxelles et Directeur de l'Institut Solvay, prononcera le discours d'ouverture.

Les cours reprendront le lendemain 2 octobre.

Jean Delville, notre excellent collaborateur, fera paraître sous peu *La spiritualisation de l'Art. Etude d'Esthétique idéaliste avec une préface de Edouard Schuré,* 1 volume de 250 pages. Editeur : Georges Balat.

Massenet vient de terminer une nouvelle œuvre dont on dit grand bien : *La Terre promise.*

A Saint-Gilles, sous les auspices du *Thyrse,* s'ouvrira sous peu une classe de violon, dont M. Léon Ecrepont a bien voulu se charger et qui, peut être, sera le départ d'une organisation plus étendue, d'une Académie de musique comme il en existe à Schaerbeek, Ixelles, Anderlecht.

Notre prochain numéro contiendra les renseignements complémentaires relatifs à cette œuvre.

L'Art et l'Affaire. — On a lu dans les journaux quotidien la lettre par laquelle le célèbre compositeur norwégien, Edouard Grieg, invité par M. Colonne à venir diriger à Paris un concert composé de ses œuvres, a refuser de répondre favorablement à cette demande. Et M. Grieg, indique comme motif de ce refus, l'attitude de la justice militaire française dans l'Affaire Dreyfus. Quelle que soit notre admiration pour le compositeur, nous déplorons amèrement qu'il ait cru devoir établir une certaine relation entre *l'Art et l'Affaire.*

La France qui marche, quand même, à l'avant garde des Nations, dans tous les chemins de l'Intelligence, est plus à plaindre qu'à blâmer. — Du reste, l'Art n'est-il pas universel et bien au-dessus de nos mesquines luttes?



Correspondance.

Mademoiselle M... — C'est bien faible ! Mais vous êtes jeune, sans doute, très jeune.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 15 OCTOBRE 1899 N° 12

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	RUE DU FORT, 16, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Fécondité, par Emile Zola.

—

Emile Zola, pendant l'exil de quelques mois qu'il s'est imposé, a « accouché » de *Fécondité*. Œuvre de beaucoup inférieure à ses devancières, dans laquelle il a examiné la grave question de la dépopulation de la France. La décroissance de la natalité chez une grande nation valait certes la peine d'être étudiée et l'on comprend que l'esprit génial de Zola s'en soit préoccupé, ait cherché la solution de cet émouvant problème.

Il faut procréer, dit Zola; et pour nourrir la famille, travailler la terre.

La stérilité relative du peuple français a plusieurs causes qu'expose un des personnages, le docteur Boutan, dans une page réellement superbe qui peut compter comme une des plus belles du livre :

On fait grand bruit de notre névrose moderne, de notre dégénérescence, de nos enfants de plus en plus chétifs, mis au monde par des femmes malades, détraquées, affolées.

Mais avant bien d'autres causes, moins graves, la fraude est la première, la grande cause, celle qui impoisonne la vie à sa source. Mais c'est la fraude, la fraude universelle, préméditée, obstinée, vantée, qui nous jette à cette décrépitude précoce, et qui nous achèvera !... Songez donc ! on ne trompe pas impunément un organe. Imaginez-vous un estomac qu'on nourrirait d'un continuel leurre, dont des corps indigestes appelleraient sans cesse le sang, en ne donnant jamais rien à la digestion ? Toute fonction qui ne s'accomplit pas dans l'organe normal devient un danger permanent de troubles. Vous énervez la femme, vous ne contentez chez elle que le spasme, vous en restez à la satisfaction du désir, qui est simplement l'appât générateur, sans consentir à la fécondation qui est le but, l'acte nécessaire et indispensable. . . . .
. . . .

Plus on fraude, plus on pervertit, plus la population s'affaiblit et se dégrade. On en arrive à notre fameuse névrosisme moderne, à notre prochaine banqueroute physique et morale. Voyez nos femmes, comparez-les aux fortes commères d'autrefois. Nos femmes désespérées, frémissantes, éperdues, c'est nous qui les faisons, par nos pratiques, par notre art et notre littérature, par notre idéal de la famille restreinte, *immolée aux furieuses ambitions d'argent et de pouvoir.*

Il apparaît donc clairement que la cause de la dépopulation réside dans la volonté de ne pas procréer, dans la « fraude » dont les classes dirigeantes et bourgeoises donnent l'exemple, déplorable, je le concède. Mais les folies ambitieuses et surtout, ce que Zola semble négliger, les difficultés de l'existence sont les raisons primordiales de ces agissements. Le retour à l'agriculture est indiqué par lui comme une source de richesses, et son principal personnage : Mathieu Froment, après avoir été employé d'usine, se fait cultivateur. Il réussit dans son entreprise, il s'enrichit même. Cependant il convient de citer une des anomalies (combien nombreuses) de cet ouvrage : le premier fils de Mathieu en âge de se subvenir à lui-même retourne à l'usine d'où son père avait fui. Mais ce n'est là qu'un détail, et c'est par sa base même que l'œuvre pêche. Comment peut-on préconiser, en France, la culture comme une NOUVELLE source de prospérité, alors que dans la lutte sur les marchés agricoles internationaux entre l'Ancien et le Nouveau Monde, celui-ci, pouvant produire plus et mieux, aura toujours le dessus. Donc, si l'on trouve nécessaire que la France doit chercher à augmenter sa population — Zola eut dû nous en faire la preuve, et peut-être se fut-il heurté à des lois inéluctables d'évolution, — ce n'est pas vers l'agriculture qu'il faut tendre. Quel est l'objectif à viser ? je n'ai pas à l'indiquer.

Ce qui attriste dans *Fécondité*, c'est la méthode nouvelle de l'auteur, qui abandonne ici la ligne de conduite qu'il exposait dans le *Roman sentimental*.

« Le déterminisme, disait-il, domine tout, c'est » l'investigation scientifique, c'est le raisonnement

» expérimental qui combat une à une les hypothèses » des idéalistes et qui remplace les romans de pure » imagination pour les romans d'observation et » d'expérimentation. »

Or, *Fécondité* est un roman d'imagination basée sur un sophisme, étayé pour la défense du dada qu'a enfourché Zola, et il serait téméraire pour celui-ci de déclarer « un roman d'observation et d'expérimentation », cette histoire presque fabuleuse de Mathieu Froment. Mais c'est précisément, dans ce formidable volume de 700 pages, lorsque Zola abandonne son point de vue imaginatif qu'il écrit ses plus belles pages où l'observateur, le physiologue se révèle dans toute son ampleur.

Cependant le volume est rempli de hors-d'œuvre de tout acabit, parfois nauséabonds, répugnants, avec, dans les tableaux de maternité, des hideurs, susceptibles de donner aux femmes le dégoût d'être mères. L'histoire des Froment, en antithèse avec ces malpropretés, ces misères, apparaît comme une exception chimérique, et, malgré tout, pas heureuse toujours. Et lorsque l'on referme le bouquin, dont un panégyrique intempestif de l'œuvre colonisatrice clot la trame, on ne peut se défendre d'établir un parallèle douloureux entre la famille Moineaud et la famille Froment, très nombreuses toutes deux, celle-ci relativement heureuse d'un bonheur irréalisable et celle-là, croupissant dans la pire des misères, des insuffisances vitales!

Puis, l'on s'attarde à songer à l'étrangeté de ce docteur Boutan qui prêche la fécondité et qui se contente d'être un stérile; l'on plaint Norine, la fille-mère dont le rejeton devient un bandit! l'on songe tristement au cimetière de Rougemont, le charnier où sont enterrés tous les bébés assassinés par des nourrices vénales, l'on maudit la Couteau, type superbe de la mégère entremetteuse qui approvisionne les tombes de Rougemont, et l'on se dit que la maternité à des revers pénibles. Et ces tableaux sont d'une saisissante réalité, d'une effrayante justesse rendus avec maîtrise, il faut le reconnaître.

Mais, dans une société marâtre qui renie la fille-mère, qui tolère l'exploitation scandaleuse du lait nourricier, qui autorise les tueries de bébés, faut-il procréer?

En définitive, j'ai éprouvé peu de plaisir en lisant « Fécondité » et le style de feuilletoniste, négligent parfois, répétant monotonnement, sans effet, certaines périodes, le dénûment quasi-complet de cachet artistique n'étaient pas faits pour me disposer en sa faveur. Oh! le vide de l'œuvre que l'on n'a pas revêtue du superbe et inappréciable manteau de l'Art!

Néanmoins, il faut rendre hommage à Zola du courage qu'il a montré d'oser s'attaquer à aussi grave question. Il n'a pas réussi à la résoudre, peu importe, il a tenté! Il n'en reste pas moins « Génie de la Pensée humaine », comme l'appelait Enrico Ferri, il n'en restera pas moins l'immortel auteur des *Rougon Macquart*.

LÉOPOLD ROSY.



Sonnet d'Automne.

—

Chère, voici venir la frileuse saison. —
Adieu, le beau soleil à la gerbe enflammée,
Les campagnes en fleurs, la forêt parfumée :
Cessons, il en est temps, l'estivale chanson.

Déjà, parmi le corps, je sens un long frisson;
E t je songe aux bons soirs; et mon âme calmée
Aspire tendrement à la joie innomée
De plonger en tes yeux aux lueurs du tison.

Et pendant que partout l'ouragan et la neige
Martyriseront l'homme, un divin privilège
Fera que nous pourrons, en notre hiémal séjour,

Parcourir le jardin de nos âmes mystiques,
Et, trouvant un printemps dans nos cœurs pleins [d'amour,
Y cueillir les baisers, fleurs rares et magiques.

JULIEN ROMAN.



Introspection.

—

Le rapide crépuscule précipite ses ombres. Projetant de suprêmes gerbes rougeoyantes de rayons, le soleil disparaît derrière les collines de San Miniato, dont les ifs, la cime éclaboussée de lumière, élancent, de place en place, comme des cierges de verdure, gracieux et sombres, dans le soir exalté.

L'adorable feu d'artifice éteint ses dernières fusées qui enluminaient de pures lueurs violettes, de transparentes flammes incarnadines, d'un prodigieux vert humide et mordoré, la vallée illustre, les sommets sanctifiés, les villas des Apennins et le haut firmament inaccessible.

Les marbres colorés du Campanile de Giotto et de la façade de Santa-Croce luisent encore cependant, retiennent, ainsi qu'un regret de clarté, le reflet presque posthume du jour révolu.

Silhouette ardente, vigie profilée au-dessus de l'agglomération nocturne, — étonnant cyclope, fruste et splendide, — le Palais Vieux dessine ses âpres machicoulis, ses durs créneaux que surplombe la roideur héraldique du beffroi, la fière tour lancéolée

dans son inflexible posture, violente plus que jamais et altière...

— Attardé sur la terrasse supérieure du jardin grand-ducal, un passant contemple s'obscurcir la trop courte vision évanouie, le panorama de cette contrée heureuse, avec les avides yeux jaloux, le regard tristement émerveillé, chagrin de la proximité appréhendée du départ. Guidé par le cours du fleuve, la ligne scintillante des quais, mentalement il chemine le longs des rives que, de distance en distance, des ponts rejoignent, voûtes noires sous un tablier de clarté vive, — et, une fois de plus, refait, avec une piété déjà nostalgique, les éblouissantes stations de ce pèlerinage de beauté : — Monuments où la Foi et l'Art rivalisèrent de miracles et dont l'inaltérable prestige concerté continue de conquérir les âmes...

Et le seul plaisir d'énumérer ces étapes embrase sa pensée et l'enivre, car, à se remémorer leurs noms, il se sent extasié, d'avance, de la chère superstition et de l'enthousiasme du souvenir : Cité qu'une fleur armorie, fabuleuse et pourprée, — non le lys de fer strict et ardu, le lys forgé des Valois, mais le lys déchiqueté et vermeil dont l'élégante et svelte énergie, la fantaisie hautaine, la nerveuse grâce ornée substituent et symbolisent tes caractères essentiels, ô capitale de la Beauté juvénile!

— Esprit orgueilleux, tu te dilates ici, jouis et t'affliges de même que si, depuis toujours exilé parmi des peuples hostiles, hôte méprisé et taciturne d'un foyer étranger, la joie venait de t'être donnée, soudaine et enfiévrée d'amertume, de revoir l'inespérée patrie, la fugitive terre inconnue de ton rêve originel; — et ta faiblesse souffre en même temps et se console, à s'imaginer que ce sol béni aurait pu féconder l'activité vaine, l'œuvre stérile de ta vie, épanouir en toi les fleurs outrées, sanglantes et candides, du véritable amour et de l'Art.

ARNOLD GOFFIN.



Vaine Révolte.

—

Viens! je veux ton corps pur ainsi qu'un ostensoir.
— Vêts-toi de soleil clair; pare-toi d'argyroses;
Dans l'éblouissement d'albes apothéoses,
Dresse-toi, sur les fleurs qui sont ton reposoir.

Illumine ta chair de pudique lumière.
La nuit de tes cheveux voilant tes seins puissants,
Je veux t'admirer chaste et refréner mes sens
Et parfumer mon cœur d'innocence première.

Hiératique Beauté! Monument de candeurs!
Je te sacre Déesse, en tes splendeurs mystiques!
Je veux, pour mes Désirs buvant des narcotiques,
Expier à tes pieds mes charnelles ardeurs.

Recommençons le rite aux messes virginales.
Oublions fermement nos adonnations.
Mes mains savent encor les saintes onctions
Et mes yeux sont plus doux que des lueurs aubales.

Une félicité sur mon être descend.
Entends nos Souvenirs qui chantent l'offertoire...
Divinité! voici mon cœur expiatoire!
— Mais, déjà, le Désir renaît, recrudescent;

L'heure n'est pas sonnée encor du beau Miracle :
Erôs nous a repris, plus fort que nos vouloirs!
Et sur notre amour pur comme les ostensoirs,
Nous refermons notre âme ainsi qu'un tabernacle!

CHARLES VIANE.



Proses à Rolyne.

—

Rolyne, tu es celle que j'attendais.

LES FLEURS SONT MORTES

Sous les maronniers roses et les platanes d'or, octobre doucement trainait sa languissante mélancolie.

Hors la brume bleuâtre des lointains, celle que j'eusse aimée est venue, silencieuse, dans l'allée aux reflets des ramures fanées. A ses pas le sable de la route s'illuminait d'une pâle lumière d'avril et j'ai vu ses grands yeux de printemps sourire aux fleurs imaginaires de ses rêves. Ses mains, ses blondes mains, sans parures factices, comme celles des saintes, portaient des herbes mortes, longues, graciles et qui frissonnaient.

Mon âme s'ingénia alors a tisser le roman de la douce passante qui ne reviendrait plus, en magicienne à la science subtile...

Leger était son nom, et sombre et si mystérieux qu'aucune parole humaine n'aurait su l'épeler : il évoquait des souvenirs, des illusions, des regrets. — Un poëte égaré dans ses songes se fut sans doute souvenu de celui de Sapho, et moi je l'appelai, tout bas, dans mon cœur : Idéa.

Idéa! je t'ai suivie dans ton pélerinage vers l'église que toi seule connaissais, j'ai écouté la messe de tes pensées et j'ai souffert au sacrifice de ta vie.

J'ai su que celui que tu aimais, était parti, bien qu'il y eut alors des parfums et des chansons et des neiges de floraisons estivales. Les grands bois se pavoisaient d'étendards de soleil, les oiseaux versaient

dans l'air comme la rumeur sacrée d'une idéale région : C'était fête d'amour chez les choses, deuil d'absence chez Toi, pauvre amie!

Tu avais attendu l'automne pour réveiller dans la quiétude consolante, les remembrances de ton passé. Tes yeux souriaient aux fleurs exquises d'autrefois, sublimant les longues et graciles herbes mortes à tes mains. Tu respirais, extasiée, le parfum illusoire de leur feuillage flétri et dans le pays de tes rêves passait l'haleine mélodieuse des harmonies de l'Été inoubliable où il t'avait quittée...

A l'horizon, dans les velours de soir déjà drapés, Elle est passée Celle que j'eusse aimée et qui ne reviendra plus, jamais plus!...

La Musique dans le Silence.

En un tête-à-tête d'amis, Sylvaine et Lazare écoutent la nuit s'insinuer dans la chambre.

Elle est brune. Ses yeux sont pareils aux reflets d'un astre sur l'eau stagnante. Des pensées admirables processionnent dans leurs regards. Sylvaine sait les choses qui charment.

Il n'y a pas longtemps qu'elle est venue et Lazare affirme l'avoir toujours connue, car il n'a vécu que le jour où Sylvaine, levant ses lourdes paupières peluchées sur l'infini de ses prunelles, a regardé dans l'âme de l'humble joueur de guitare.

Le silence inquiète comme le bruit d'un immense phalène aux ailes d'ombres. Pour faire de la vie, Lazare a décroché du mur l'instrument monotone et sous ses doigts semble s'exhaler délicieusement la chanson du silence.

L'endroit, à la magie des sons, se peuple d'hallucinations, des fleurs tombent, des sources ruissellent, des cieux s'azurent, des théories de jouvencelles dansent légèrement comme des marquises d'aquarelles, de l'amour enveloppe, enfièvre, soupire et pleure. La mélodie erre désespérée parmi des paysages d'automne, des rappels d'autrefois sanglottent, dans le soir un glas s'effeuille sur des tombes et c'est la mort...

Las, le jeune homme s'est arrêté, suivant la vague résonnance qui s'étire, s'infinise, s'éternise et passe...

— O! n'est-ce pas du mystère qui frôle dans les voix de la musique ailée? dit la troublante comédienne, interrogeant les esprits qui demeurent autour d'eux.

Mais les paroles s'en sont allées avec la musique vers les abîmes d'autre part, au delà du monde et le silence seul a répondu ses énigmatiques sensations.

Aussi la douloureuse désespérance du non-savoir, l'affre éternelle de leur solitude dans la foule des inexprimables existences angoisse-t-elle ces deux âmes anxieuses d'idéal.

— Pourquoi, parle encore Sylvaine, les notes éparses troublent-elles d'un chaos formidable les entours, métamorphosant les choses, versant l'oubli d'être, nous transportant dans une région dont nous ne pouvons jamais nous souvenir?...

— Loin... commença Lazare dressant un geste prophétique vers le ciel; mais Sylvaine sans écouter avait ouvert la porte et s'était sauvée dans la nuit, parceque Lazare avait des yeux de fou fixés sur elle.

— Il venait, peut-être, d'avoir la brusque aperception de l'Idéal!...

Le vent qui soufflait par la porte restée ouverte ranima son front brulé de fièvre. Il vit le vide de la chambre délaissée par Sylvaine et comprit que son rêve s'en était allé avec elle et qu'il ne le ressaisirait plus. Comme après une nuit d'ivresse, il était frileux, spleenétique, désemparé; trainant ses pas deci, delà, s'arrêtant aux objets, les regardant sans les voir, cherchant une chose dont il ne se rappelait plus.

La guitare, tout-à-coup, se mit à murmurer sous l'archet frôleur et plaintif du vent, comme si l'âme de Sylvaine tremblait aux cordes de l'instrument...

— « Elle n'est pas partie » dit-il, et il sourit à la douce illusion qui passait.

Gaston-Denys Périer.



Histoire de Hezzar Mushkil (1)

PRINCE DE BUKHARIE.

Au temps jadis, il y avait un grand et puissant royaume en Bukharie; il touchait à la Perse et à la Chine et il était gouverné par un monarque à qui rien ne manquait de tout ce qui peut faire le bonheur d'un homme. Son pays était doté d'un climat agréable, où l'on ne connaissait ni les chaleurs accablantes de l'été, ni les froids rigoureux de l'hiver.

On y trouvait les fruits les plus choisis, dont le sol récompensait les efforts du laboureur, et la famine n'avait jamais élevé son front hideux parmi ces populations. Le peuple était heureux de vivre sous la férule paternelle de ce roi et lui-même était en paix avec tous ses voisins. Il avait le bonheur de voir à ses côtés un vizir très sage, aidé par de sages conseillers, et il ne manquait ni de bons généraux, ni de vaillants soldats.

Il y avait cependant une chose qui manquait pour parfaire son bonheur : il n'avait pas d'héritier mâle à son trône, il n'avait pas de fils.

En vain il avait ordonné des prières dans toutes

(1) Conte persan, traduit des Œuvres de Mirza Melek al Shohera, poète royal à la Cour de Fatteh ali Shah. (1797-1834.)

les mosquées; en vain il commandait à ses prêtres de jeûner; en vain il jeûnait lui-même et il imposait à sa cour toutes les mortifications : ses désirs ne s'accomplissaient pas, ses femmes ne lui donnaient que des filles.

Pas un an, pas même un mois ne se passait sans que, par désespoir, il ne prît une nouvelle femme dont il recevait encore des filles; il envoyait de tous côtés, de par son royaume, des émissaires discrets, chargés de découvrir les familles dont les filles pouvaient être connues pour engendrer des garçons, et toujours, lorsque ces démarches réussissaient, son mauvais sort ajoutait une fille à sa smala.

Cependant, ses filles grandissaient et formaient un corps formidable au sein de l'État, bien que, suivant les lois prescrites, elles ne parussent jamais en public.

C'est qu'il y a toujours des esprits brouillons et ceux-ci leur avaient fait croire que, en présence de l'intention évidente de la destinée de priver le royaume d'héritier mâle, il était certain, suivant les coutumes des autres contrées, que les femmes seraient appelées à occuper le trône.

De telles doctrines se répandant, le harem devint le siège des projets les plus extravagants et le shah désira chaque jour plus ardemment d'y mettre fin par la naissance d'un fils.

Enfin, poussé aux bornes de la désespérance, le roi prit la résolution de faire un pélerinage auprès d'un saint homme qui vivait sur un des pinacles les plus élevés du mont Alboy, et duquel on disait qu'il savait toutes choses. Le roi comptait que, par sa science, le saint homme pourrait fléchir enfin la destinée adverse.

Pour effectuer ses projets, le shah eût recours à ses astrologues, qui, après avoir consulté les étoiles, annoncèrent, avec des regards pleins d'horreur, que, dans toutes leurs observations, ils n'avaient pu découvrir aucune conjonction de planètes favorable à une telle entreprise.

Le roi, qui se fâchait rarement, entra cette fois dans une violente colère, déclarant qu'il allait congédier ses mages et en prendre d'autres chez ses voisins, jusqu'à ce qu'il en trouvât qui remplissent ses désirs. L'expédition fut donc décidée et voici quel fut le cérémonial arrêté :

Chacun devait porter les habits les plus grossiers, aux couleurs de deuil; s'abstenir de teindre la barbe, les sourcils et les ongles; porter un turban de couleur sombre. Personne ne pouvait fumer le tabac, ni boire le vin; on ne devait distribuer que le café le plus amer.

Pendant la route, des hérauts désignés à cet effet devaient s'arrêter à certains endroits, ramasser de la poussière et la jeter en l'air en criant : *Hak! Hak! Hak!* Poussière! Poussière! Poussière!

Le jour avant d'arriver auprès du saint homme, chacun devait faire une déchirure à la couture de son vêtement, de deux palmes au moins, et cette déchirure ne pouvait être recousue que lorsque l'on saurait si la prière du roi avait été entendue.

C'est dans ces conditions que l'ordre arriva de se tenir prêt pour le départ, le roi s'y préparant lui-même par des prières continuelles et la plus grande abstinence de toutes les choses agréables de la vie.

La sortie de la ville devait s'effectuer par une longue rue aboutissant à un pont. Près de ce pont, dans une cabane misérable, vivait un être malheureux, une femme possédant à peine un châle pour couvrir sa nudité, et dont l'histoire était un mystère. Elle habitait là depuis plusieurs années. Il y avait une sorte de fierté mâle dans sa tenue, ce qui en faisait un objet de terreur pour les timides, et un sujet de curiosité pour les autres.

Elle ne fréquentait personne; sa nourriture était grossière, et souvent composée uniquement de charogne; elle était si fière qu'elle n'aurait jamais accepté mieux de personne.

La chose la plus remarquable, c'est qu'il lui manquait le sein droit, qui semblait avoir été excisé; mais elle prenait grand soin de le cacher aux regards du public.

On l'appelait généralement la folle; mais ceux qui se prétendaient mieux renseignés sur son histoire, racontaient tout bas que c'était une Amazone, de cette étrange nation entièrement composée de femmes.

Le jour du départ du roi, elle parut plus excitée qu'à l'ordinaire, et on la vit s'installer sur le toit de sa masure, les yeux tournés constamment vers la porte de la ville.

Aussitôt qu'elle aperçut la tête du cortège, s'armant d'un long bâton et découvrant contre son habitude, le côté droit de sa poitrine, elle se tint dans une pose saillante, ses hardes et sa longue chevelure noire flottant au vent. Elle attendit avec une impatience visible, murmurant des mots inconnus, lorsque, le roi venant à paraître, elle s'écria d'une voix forte, au milieu de l'étonnement de tous :

« Arrière, oh! Roi! Où donc vas-tu? Es-tu devenu fou, pour aller ainsi demander un fils à un vieillard? Viens à moi, et je te dirai où tu dois aller — va au pays des femmes, — va là-bas où l'homme est détesté et rejeté, — c'est là que tu trouveras une femme qui te donnera ton fils! Que toutes les malédictions tombent sur ton royaume, si tu n'obéis pas à mes paroles. »

Ces paroles sonnèrent aux oreilles du roi, du vizir et de ses courtisans comme des avertissements du sort; chacun levant les yeux, considéra cette créature extraordinaire plantée devant eux comme l'image du Destin.

Le cortège s'arrêta; le roi lui-même, qui partait le cœur plein de mauvais présages et d'appréhensions, et qui, au seuil de la Cité avait senti son cheval buter, le roi s'arrêta, ne sachant ce qu'il devait faire, rentrer en ville ou continuer sa route.

Son grand vizir, qui n'avait jamais plaidé en faveur de l'entreprise, aperçevant l'hésitation de son maître, s'approcha avec toutes les démonstrations du plus grand respect, et, touchant la terre de la main, et levant celle-ci au-dessus de sa tête, il dit :

« Je suis votre sacrifice ! oh ! centre de l'Univers ! Les paroles de cette folle sont des paroles extraordinaires ! Puisse le roi vivre éternellement ! Parfois la sagesse peut naître de l'insanité et la lumière sortir des ténèbres ! et s'il en est ainsi, pourquoi ne tenterions nous pas le sort de cette façon, plutôt que de vous exposer aux dangers d'un long voyage ?

« Tu as dit la vérité fidèle, répondit le roi : rentrons au palais; que l'on m'amène cette femme à notre salle des audiences et arrive ce que veut Allah ! »

Le cortège retourna sur ses pas, tandis que la femme, montée sur un cheval, était conduite au palais. Amenée devant le roi, elle fut questionnée minutieusement et ses réponses ayant excité une grande curiosité, on la pria de raconter toute son histoire, ce qu'elle fit, avec une grande douceur empreinte dans ses regards, mais toujours avec le même air d'indépendance, dans les termes que voici :

(A suivre).



Charles De Coster.

—

LETTRES A ÉLISA.

(Suite et fin)

—

En De Coster, un accord harmonieux, une pondération sage s'est établie entre la tristesse et la gaîté. Il est de la forte lignée de Rabelais, mais un penchant aux larmes le sauve des vulgarités et des outrances du curé de Meudon. Et, d'autre part, ce n'est pas un pleurard, un sonneur de jérémiades, un poète dolent qui fond en eaux, au moindre prétexte. Dans son héroïque parti-pris de gaîté, sa naturelle tristesse est moins une défaillance qu'un contraste heureux. La vie est là, infinie et mouvante, qui réclame son effort. Il ne peut pas bouder à la vie. Le courage, c'est la gaîté, donc, il sera gai, donc il rira, tout en nous faisant sentir quelquefois que « rire est une manière de pleurer ».

D'autres peuvent se dépenser en plaintives élégies, lui, n'a cure de geindre; une œuvre de vie et de bataille, une œuvre d'une ampleur d'épopée requiert son génie, il saura y pourvoir.

Le rire de De Coster ne vous terrasse pas comme celui de Rabelais qu'on a pu comparer à une catapulte ou à une baliste, c'est un rire où se concentrent la bonhomie un peu désappointée et l'humeur si philosophique du penseur profondément humain dont l'attitude dit : « On a toujours à se résigner à propos de quelque chose »....

Ce rire est une arme. Le héros légendaire, Ulenspiegel à force de rire aux dépens de toutes les dominations mauvaises qui opprimaient la terre des pères, a libéré la patrie de toutes les tyrannies.

C'est par le rire, par le courage, que les abeilles laborieuses ont chassé de la ruche patriale les frelons voleurs....

Le rire d'Ulenspiegel, c'est le rire de la conscience victorieuse qui, morts les bourreaux, inaugure le règne de l'intelligence sereine et du progrès indéfini...

Mais je pense que cet article éveillera chez certains la curiosité toute sentimentale de savoir quelle issue les circonstances ont réservé à cette passion de De Coster pour Elisa. Une question se pose, un peu bourgeoise si l'on veut, mais d'inspiration immédiate : Se sont-ils mariés ?

Soyons généreux et ne laissons personne dans l'ignorance du dénouement, déjà prévu par chacun du reste.

Le mariage s'imposait après d'aussi longs rapports. De Coster était impatient d'un bonheur plus loyal, qu'il pût avouer.

Le jour où tu me diras, parle à mon père, écrivait-il, je mettrai mon habit noir et mes gants blancs et j'irai te demander à lui.

Que de fois aussi n'avait-il pas répété à Elisa que : *leur amour les ferait passer par dessus ce que le mariage a de prosaïque et de vulgaire;* ils se promettaient bien *d'être fous dans le mariage* et de défendre leur seuil contre les réalités désenchantantes et contre cette tristesse grise que traînent à leur suite les intimités obligées et réglementaires.

Mais quand cet amour, très profond du reste, eût jeté le plus bouillant de sa lave, Charles De Coster hésita à prendre une résolution.

La fantaisie de l'artiste, l'inconsistance de son humeur, ses besoins d'indépendance et aussi son manque de foi en l'avenir le firent reculer devant le « oui » suprême.

D'autres circonstances encore qu'il est bien inutile de rappeler ici, l'empêchèrent d'accomplir cet acte, que sa loyauté d'homme et son amour persistant pour Elisa auraient dû lui imposer comme un devoir.

A cette occasion, De Coster encourut de vifs reproches de la part de son excellent ami Félix Thyes qui, ne prenant conseil que de sa droite conscience,

blâme énergiquement la conduite de De Coster, lui écrit des lettres d'une grande élévation de pensée où il fait grief à son ami de sa folle insouciance, des écart de sa fougueuse imagination qui l'emportent au delà des limites du réel ou du possible et lui créent des tourments ; il termine en lui disant avec franchise : *tu te fâcheras, si tu veux... tu est trop romanesque.* Effectivement De Coster était romanesque. Lui-même en avait de bonne foi consigné l'aveu, quand il écrivit, un jour, à Elisa : *J'ai le grand tort de donner à mes joies comme à mes tristesses* (et il aurait pu ajouter avec autant de vérité « et comme à mes imaginations ») *des proportions exagérées.* Je devrais admettre l'à-peu-près qui est toute la vie. Ah oui ! « admettre l'à-peu-près qui est toute la vie », l'ordonnance est bien rédigée et le diagnostic ne s'est pas fourvoyé. Tous nos poètes chevelus, dédaigneux de nos grand' routes stériles, et qui se sont installés vaille que vaille de hautaines tours d'ivoire sont en posture de tirer profit de ce conseil de clairvoyante thérapeutique. Richepin, un médecin brutal celui-là, mâtiné de gouaillerie blasphématoire, aurait prescrit à De Coster de :

Posséder pour tout cœur un viscère sans fièvres, « Un coucou régulier et garanti dix ans ».

Quoiqu'il en soit, en 1858, Charles De Coster, âgé alors de 31 ans, écrit une dernière lettre à Elisa, où il lui dit :

« *Vous me faites faire ici, Mademoiselle, ce que personne ne peut se vanter de m'avoir fait faire, vous me faites, après une lutte de dix mois, immoler ma fierté pour la jeter à vos pieds et vous dire : Je vous aime* ».

Puis De Coster semble l'oublier, il s'étourdit dans le bruit du monde et mêne une vie d'aventures et de voyages : « il a l'occasion a de rares intervalles de vivre avec des rouées, des brutes et des catins, il se dit alors, c'est là le monde et il pleure en dedans ».

La généreuse et dévouée Elisa, dont le père était mort depuis 1858 et dont la famille s'était dispersée, survit douze années à cette rupture et puis s'éteint doucement, comme une douce vierge sage, d'une phtisie lente, dans la famille de sa sœur.

De Coster qui, avant de la quitter, lui avait écrit : *Vous avez été tout mon bonheur, toute ma poésie, toute la vie de mon cœur. Votre place est au plus profond de mon être, au milieu des chants les plus doux de ma jeunesse, au milieu des plus pures, des plus saintes inspirations de mon cœur,* De Coster, dis-je ne l'oublia pas, il continua à lui vouer un culte profond et ardent, et quand mourut Elisa, qui avait été pour lui un ange de bonté et de dévouement, une grande désolation dut s'emparer de lui. L'alerte pélerin pélerinant sur toutes les routes de Flandre et d'ailleurs porta le deuil ; quelque chose en lui se cassa et il pleura la chère en allée à sanglots refoulés et en cachette, comme pleurent les hommes.

Guillaume Van de Kerckhove.



Rêve.

Le démon reculait, car j'avais repoussé
Les présents captieux qu'il offrait à ma bouche
Et ses membres tremblants et son corps affaissé
Dominaient la noirceur de son regard farouche.

Bientôt une lueur m'entoure de ses flots,
Qui, chassant ma douleur, enveloppent mon âme
D'harmonieux accords, chants graves et dévots.
Parmi ce divin chœur, une voix me réclame.

O vision, ô joie, un ange blanc sourit,
Il m'appelle son bien, jure de sa constance.
Ma tête à ses genoux d'un geste il me bénit
Et d'un chaste baiser, unit notre existence...

O réveil douloureux... Rêve de pureté
Sois le phare en ma vie ; illumine ma route.
Que le mal soit partout et toujours rejeté...
Mais déjà, l'ange du bien me captive toute.

Eugénie Vanden Houten.



Ad Deum. (1)

De l'enfer du monde nous nous sommes exilés, princes asservis, archanges enchaînés, dieux déchus. A ce monde de laideurs et de ténèbres nous opposons nos œuvres de lumière et de beauté, aux vains et pitoyables honneurs nous opposons notre orgueil, aux revers, notre vouloir, à la misère, notre noblesse, au siècle notre dédain.

Mondes ! temps ! nature ! nous avons érigé notre temple d'Art comme un suprême défi. Venez confronter vos œuvres aux nôtres — quelle femme jamais osera se comparer à la Joconde, à la Primavera, à la grande Nuit ? Quels colosse, ô mortels, oseront se mesurer aux titans de Michel Ange, quels incroyants, quels barbares, quels profanes oseraient douter du geste de l'Annonciateur du Vinci ? Quels Césars oseraient opposer leurs victoires à la Nikè de Samothrace ?

(1) *Le Thyrse*, étant une tribune libre, notre collaborateur Julien Roman, se promet dans notre prochain n°, de répondre à l'article de M. M. Boué.

Monde d'enfer, l'Art vous aveugle, tel un paradis resplendissant, monde pittoyable, l'Art vous écrase de toute sa hautaine sublimité, monde poussière, ô néant, l'Art vous éclipse et vous domine de tout son infini et de toute son éternité, car l'Art est la Beauté, car l'Art est la Vérité, car l'Art est Dieu.

Que les foules pourrissent dans leur décadence, qu'importe? Que la terre sombre, qu'importe? Que vienne la fin du monde, qu'importe? Nous sommes les microcosmes d'où jailleront les univers nouveaux les univers d'Idéal, les astres ce sont nos pensers, l'infini c'est notre âme et le paradis perdu nous le recréerons dans nos œuvres. Si pour les viles masses il n'est plus de Dieu, ni de dieux, c'est nous qui serons dieux pour la gloire de Dieu. Nous restaureront Eleusis, nous reconstruirons des temples de Mystère et de Beauté, nous rebrandirons des tours inaccessibles, nous redresserons des Parnasse et nous donnerons naissance à des déesses surnaturellement pures; le Fiat lux c'est notre pensée, il n'y a de fraternité que celle des œuvres, ô monstres! et la seule grande et glorieuse patrie, c'est l'Art.

Orgueil! fais chanter nos pensées comme des fanfares triomphales; inspiration? anime l'indigne argile de nos corps; vouloir! magnétise notre esprit; génie! donne-nous les ailes archangéliques dont la vie nous prive.

Par notre pensée, nous nous sommes élevés jusqu'aux astres, nons serions montés plus haut si nous en avions eu le pouvoir, d'hommes, nous nous sommes fait dieux par le miracle du Verbe: thérapeutes foudroyés d'extase, thaumaturges éblouis, théurges brûlés par les incantations, alchimistes plongés dans l'athanor, nous nous sommes élevés où seuls les immortels s'élèvent. Sans fin, nous nous élevons non contents d'être des dieux, nous voulons connaître l'Unité divine, et là, dans la Puissance, dans la Beauté et dans la Vérité, nous serons *Nous,* nous serons ce que nous avons été et ce que nous voulons être, et si comme Lucifer nous tombons de notre piédestal de lumière, nous emporterons au moins dans notre éternité le sublime orgueil et la gloire suprême d'avoir tenté d'égaler Dieu.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.

tiré de « La Porte du Mystère »
Livre de l'Ordre de « la Croix d'Emeraude »
Paris 1899.



L'Alliance artistique.

—

C'est la première exposition de la saison : Un début, un lever de rideau. Ces jeunes artistes, plutôt réunis par camaraderie que par similitude de tendances vers un idéal collectif, savent brosser convenablement un paysage, enlever avec brio des natures mortes, pommes ou citrons, faire des portraits bien ressemblants, mais ils paraissent, pour la plupart, ignorer que l'œuvre doit avant tout exprimer quelque chose, et que jongler sur la toile avec des brosses et de la couleur, n'est qu'un bien petit côté de la peinture.

Voici donc la série :

Des paysages de MM. Hautekeet, Hogewijs, Mailly, Mans, Hannay, Van den Acker et François. Un clair de lune, de ce dernier, sort de sa recette habituelle et n'en est que meilleur. Mettons à part, comme témoignant d'une préoccupation supérieure à l'habileté du métier, les très vraies et très claires impressions de Verdijen, Herremans et Leroy; puis les intérieurs d'église de M. Van den Eeden, dont la vision, considérablement éclaircie, donne beaucoup plus d'intensité au sentiment. Voici de Moreau, *la parade foraine, le soir,* étonnante d'atmosphère. Citons, pour l'originalité de l'interprétation, l'intérieur portugais de Van Melle, des scènes de la rue (bien crayeuses), de Gaillard; des sujets rustiques de Jos, des chiens de Van der Meulen. Quant aux portraits, couvrons-les de l'euphémisme : insignifiants. Nous préférerions même ne pas connaître ceux de Impens et conserver le souvenir de ses petits intérieurs sirupeux ou de ses petits nus, vieux jeu, mais curieux dans leurs réminiscences. De Franck, dans sa *vision (?) au bord de l'eau,* (bien épaisse, la vision), nous donne une singulière idée de son idéal plastique. Heureusement, son « petit nu » nous montre de très appréciables qualités d'exécution.

Enfin, comme dans tout salonnet qui se respecte, il y a des natures-mortes de MM. Bellis, Laureys, Ruytinx; des aquarelles de MM. Allard, Elle, Modave, Lagije; des gravures (combien déjà vues) de Danse et de la sculpture.

Plusieurs médaillons de Des Enfants, de Cantillon, des bustes de Lefever, puis un groupe, pas précisément neuf de De Wever (une renommée sonnant de la trompe) et enfin, une figurine : *Atavisme,* superbe et de premier ordre par Hyp. Leroy.

Tel est ce salonnet, en général, morne et terne, malgré la valeur de quelques-uns. Mais c'est d'une parfaite honnêteté : on vendra beaucoup.

P. S.



Petite Chronique.

—

Monsieur Georges Barral, dans son édition des « Poètes Français de l'Étranger », publiera en novembre les œuvres complètes d'André Van Hasselt.

Vers la même époque, une plaque commémorative, surmontée d'un médaillon par Craco, seront placés à l'angle de la rue André Van Hasselt, à Saint-Josse-ten-Noode.

Concours de Rome. — M. François Rasse, le second prix du dernier concours a été proclamé, par 4 voix contre 3, premier prix pour la composition musicale. M. Dupuis a obtenu, à l'unanimité le deuxième prix.

Aux concerts Ysaye. — Les répétitions ont repris. A la première, qu'Ysaye dirigeait lui-même, au pupitre : une ouverture de Beethoven, une œuvre de Raway. Un petit incident incident à marqué le début de cette répétition. Le *Maître* a complimenté le nouveau prix de Rome Fr. Rasse, qui est violoniste à l'orchestre Ysaye. Et tous les camarades du lauréat, spontanément lui ont fait une ovation!

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE — TOME I — 1er NOVEMBRE 1899 — No 13

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION : Rue Jourdan, 185, Bruxelles.

ABONNEMENT : Un An. . 5 francs | Six Mois fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

ADMINISTRATION : Rue du Fort, 16, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Les Charlatans.

—

D'après un seul, jugez de tous les autres.
VIRGILE.

On avait cru la farce péladane terminée et les tréteaux enfin remisés sans retour... — Depuis quelque temps, le Grand-Maître-Pître de la Rose-Croix-Parodie ne fait plus entendre la grosse-caisse de son verbe superfétatoire et de son orgueil arrogant, et cesse, semble-t-il, de singer les Sages Chaldéens dont il ne sut jamais la science sublime. Même plus : celui qui, chez nous, l'imitait peut-être timidement, le défendait en toute occasion et s'en montrait l'adepte officiel, l'a renié, sans doute, puisque, dans ces colonnes, s'est trouvé l'indice de son... apostasie ! — Oh, ironie cruelle ! Baladan balaie les dieux de l'autel, le Tau s'étant changé en Croix ! —

De ces deux frères, seul, le second s'est assagi. Le premier, pour avoir renoncé au tapage public, ne travaille pas moins qu'auparavent; mais son œuvre actuelle est insinuatrice, en vertu du prestige maléfique de sa grave pîtrerie sur les badauds et gobe-bourdons adolescents. Le temple rosicrucien écroulé, Péladan-le-Néfaste maintient son postiche extérieur assyrien et continue à se produire comme Mage, l'imposteur, pour le plus grand malheur d'une jeunesse irréfléchie qui, fascinée par le serpent funeste, trouve chez lui l'école rhétoricienne, emphatique et surtout antifraternelle, où sont enseignés l'orgueil immense, la suffisance énorme, la prétention sans limite, la présomption folle et le ridicule par dessus tout.

C'est ce qui vient de s'établir encore; le Gorgias moderne a sans doute trouvé bon d'oublier la leçon humiliante que lui donna le jeune Socrate hindou. Grâce à la protection insidieuse du rhéteur, un Ordre nouveau s'est créé. La Rose-Croix ayant vendu son matériel de tréteaux et de planches, ses tam-tams, ses timbales et ses porte-voix de sept lieues, son glossaire de mots de l'occultisme et toutes les recettes indispensables pour les grimaces et l'« épat » nécessaires, on a monté la baraque à Paris ; l'amphithéâtre de la Science-Nulle : La Croix d'Emeraude ! La Belgique n'a plus rien à envier à toutes les gloires, car elle a celle d'être représentée à la Secte dans la personne d'un des trois chefs ! C'est ce candidat-mage, pendant qu'à l'intérieur la troupe se grime, qui, vêtu de la simarre à très longue traîne, débite le boniment boursouflé, fait de vide et d'ignorance, à la Porte du Mystère.

Peut-être dira-t-on que j'ai tort de m'occuper de cette nouvelle parade charlatane, et de prendre la peine, surtout, d'en parler. Mais, lorsque je songe aux conséquences déplorables que peut provoquer l'influence de la *farce* seconde sur notre jeune littérature, comme aux temps où florissait la monstrueuse et mortelle tubéreuse péladane, il me semble que c'est irrésistiblement un devoir pour tous de signaler aux jeunes esprits, afin de les en éloigner, la présence de la plante perfide dont le parfum, c'est-à-dire l'Orgueil, le misérable et stupide Orgueil, les anéantirait dans leur fécondité.

Naguère, dans cette revue, à propos de Mrs Besant, M. Delville écrivait : « Il ne s'agit plus ici de la claironnante et orgueilleuse dialectique d'un Péladan, toute d'apparat et de bariolures idéologiques, toute de parade et de superfétation, etc. » Ceci s'applique à tous les charlatans de l'espèce, et c'est inévitable.

Eblouis par le clinquant sonore de celui qu'ils ont pris pour maître, ils ne songent pas à se rendre compte de la cause de cet éblouissement : soleil ou fusée. Ils liront le *Sepher Bereschit,* que le Sâr s'imagine avoir reconstitué ; ils le liront et le comprendront d'autant moins que, pour pouvoir tirer quelque chose, malgré Péladan, de ce fatras pédantesque et amphigourique, il faut avoir acquis des connaissances qu'ils ne

possèdent pas; ils parcoureront Eliphas Lévi, sa *Clef des grands mystères,* mais ils ne pourront rien y saisir, depuis l'Image fatale jusqu'au Neshamah, et n'y découvriront même pas le septénaire, voilé à dessein, car la pneumatologie kabalistique les aura vite fatigué, par l'effet nécessaire de leur ignorance. De la sorte, ils ont *vu* beaucoup de ces traités d'occultisme, le *Livre des nombres* chaldéen, le *Mantuan Codex*; ils vous citeront beaucoup de titres d'ouvrages spéciaux, se diront thérapeutes, thaumaturges, théurges, « alchimistes plongés dans l'Athanor », déclameront : « Unité divine, ...Eleusis, ...Lucifer, ...Puissance, Vérité, Esotérisme », et beaucoup de phrases obèses, enflées et creuses; mais si vous vous avisez de leur demander un exposé de cet occultisme dont ils ne prononcent que le mot et duquel ils ne font rien connaître, ils prennent aussitôt un air mystérieux et ne répondent pas. Calliclès, au moins, répondait au sage grec; ces sectaires sont plus forts que Calliclès, ils éconduisent les curieux; ils savent que leur seule riposte amènerait leur confusion et les ferait succomber dans la dispute, comme Péladan succomba sous le brahmane! Il ne vous sera jamais possible d'obtenir d'eux une discussion; quelques-uns, peut-être, ayant lu plus que les autres, condescendront à vous exposer une théorie banale; mais ne faites pas la contradiction, malheureux! vous seriez foudroyés de gestes tumultueux et de paroles de colère. Quoi! oser soupçonner d'erreur ce qu'ils disent, eux, les dieux!

Car c'est là une de leurs marottes: ils sont des dieux déchus, des archanges asservis, — ils sont tout ce qu'il y a de divin, mais ils oublient d'être charitables. Leurs harangues sont des mercuriales aux bourgeois et toute leur philosophie, un *pessimisme* exhilarant *d'optimisme!* « Le monde est un enfer », mais ces clowns extra-cosmiques font partie des légions célestes! Mais c'est eux les pires damnés de l'enfer du monde, car ils sont l'Orgueil, l'Impuissance et l'Egoïsme, et leurs œuvres, puisqu'ils en ont, n'est que le cri poussé par le désespoir qui les ronge d'être cela et de se savoir n'être que cela, et de vouloir paraître autre chose.

Mais, de leurs œuvres, parlons-en. La *Croix d'Emeraude,* secte composée de quelques membres de la Rose-Croix, est aussi un cercle artistique. Ici, on s'intitule *Le Sillon,* le *Labeur;* cela est trop ordinaire et ne frappe pas l'œil de l'imagination. Ces gens de l'hermétisme à quatre sous préfèrent l'emphase et, juchés sur les tréteaux de l'arrogance, (j'y reviens), singent leur dérisoire pontife. Ils lancent à plein gosier leur manifeste : « Venez comparer vos œuvres aux nôtres! » On se demande, fort justement, quelles sont leurs œuvres? O mes frères, que vous avez de naïveté! Voyez donc : ils vous montrent les statues de Michel-Ange, les toiles de Léonard, celles de Botticelli; leurs œuvres! mais, regardez! la Victoire de Salamine, le Thésée, tous les miracles de la Grèce! Mais *leurs* œuvres!? Attendez; le chef embouche le porte-voix : « Nous sommes les microcosmes d'où jailliront des univers d'Idéals, les astres ce sont nos pensers, l'infini c'est notre âme, et le paradis perdu, nous le recréerons dans nos œuvres, etc. » Il est admirable, dit Pascal, que l'on doive si souvent rappeler au monde combien il est de vanité! — Recréer le paradis perdu, en admettant que cela signifie ce que je veux bien comprendre, ô vous, les vains, ne savez-vous pas, vous qui êtes plongés dans l'obscurité épaisse qu'autour de lui amasse l'Orgueil, que l'Orgueil jamais n'atteindra au But, c'est-à-dire à la Vérité dont vous parlez tant, mais que vous n'entrevoyez même pas; ignorez-vous, ô les insensés, que la présomption est la source de l'erreur, la suffisance l'indice de l'impuissance, et que l'Art vous sera fermé, tant que vous vous obstinerez à rester en dehors de la Vie?

Si vous lisiez les ouvrages ésotoriques dont vous parlez constamment; si votre érudition était faite de réelles connaissances et non de la vaine terminologie de sujets qui échappent à votre compréhension, vous sauriez que l'Orgueil est le premier mal et qu'il conduit à la déception définitive; vous sauriez qu'il est la discordance, étant l'instrument de l'Egoïsme, et que celui-ci n'a jamais permis à personne de s'élever vers les hauteurs sereines que vous paraissez viser, car il rend l'âme aptère. L'Orgueil, ce prisme trompeur qui grossit tout ce qui est *vous* et diminue ce qui vous est étranger, ne peut vous donner une vision juste de la réalité *vraie,* et vous induit à la disproportion, la plus nuisible de ses conséquences en tout travail, méditatif ou vulgarisateur. Et puisque vous prétendez vouloir connaître l'Unité divine, songez qu'aucune philosophie, qu'aucune religion ne vous conseille l'Orgueil comme moyen, — mais vous êtes au-dessus de la Religion! — Or, je vous jette le défi de me prouver qu'on puisse arriver à la Connaissance par le chemin de l'Orgueil, et par conséquent à l'Art, considéré par vous comme Dieu. Mais l'Art n'est pas Dieu; la Beauté n'est pas Dieu; celle-ci en est un aspect et celui-là l'expression de cet aspect.

Il est étonnant de devoir rappeler encore qu'en dehors de l'Harmonie il n'est ni Beauté, ni Art, et que l'Harmonie réside seulement dans l'Amour. C'est évidemment vous opposer, avec toute la conviction de la raison et de la foi, qu'au point de vue spirituel, l'Orgueil, par vous incanté, est stérile, et que l'Art doit être, non ce que vous en faites, un cri de gloriole et d'ambition absurde, mais l'hymne rédempteur de l'Amour qui, faut-il le dire encore! — est Dieu même.

JULIEN ROMAN.

Prométhée.

—

Scène IV.

Les cieux étoilés.

HERMÈS.

Quand vers le maître de la foudre
Vole ma folle ubiquité,
Mon être aspire à se dissoudre
En sa paternelle unité;

Mais quand sa volonté m'envoie
Courir le monde, mon désir
Ici, là, partout, fou de joie,
A tout être cherche à s'unir.

Tout cède à mes baisers avides,
Tout est fécondé tour à tour,
Car bientôt ma course rapide
M'entraîne vers d'autres amours.

Et que m'importe, que m'importe
Où me mènent mes belles ailes,
Les fines ailes d'hirondelle,
Dont le battement clair m'emporte?
Le mouvement, le changement,
C'est mon plaisir et mon tourment.

Dans les abîmes de l'espace
Insondables à la pensée,
Agile et fluide, je passe
En agitant mon caducée.

Et les astres dans l'éther,
Et les paroles dans l'air,
Et dans les canaux de chair
Le sang aux légers globules,
Tout circule, tout circule.

Et les matins et les soirs,
Les pensers et les vouloirs,
Les désirs et les espoirs,
Les voluptés et les peines,
Tout s'enchaîne, tout s'enchaîne.

Et les produits des saisons,
Les troupeaux et les moissons,
Les lointaines cargaisons
Et le vin de la vendange,
Tout s'échange, tout s'échange.

Les longs travaux des savants,
Le labeur des paysans,
Les doux baisers des amants
Dans les nuits tièdes et tendres,
Tout engendre, tout engendre

Et les astres et les dieux,
La beauté des amoureux,
Les empires orgueilleux
Et l'écume de la houle,
Tout s'écroule, tout s'écroule.

IWAN GILKIN.



Proses à Rolyne.

—

LE CHEMIN LÉGENDAIRE.

Des fleurs souriaient dans la clarté des feuilles entremêlées comme un réseau diaphane d'où fusaient, vers l'azur, des grisollements d'oiselets. Du ciel s'éparpillait une bruine de paillettes agitées, sonnaillantes de rumeurs. Et la sente sous les branches était blonde, joyeuse, bourdonnante de chansons, merveilleuse de lumières; toute parée de jeunesse et de bonheur pour le doux accueil aux frêles et craintives amoureuses.

Cependant vint, troublant d'un frisson de mélancolie les entours, un pâle éphèbe aux yeux inquiets.

Malgré l'antithèse attristée qu'il opposait à la joie des feuillages, une sympathie mystérieuse fondait l'âme des choses en son âme tourmentée. Un silence splendide, cerémonieux, ainsi, honorait ses précieuses pensées.

L'éveil d'un pas léger l'extorqua de ses méditations. Il vit — le hasard matérialisant ses spirituelles impressions — la passante de ses rêves, et son cœur souffrit d'un regret aigu et bizarre.

Parmi l'éclat du printemps aux arbres, le ruissellement des sèves, le rire des fleurs, il souffrait de l'avoir rencontrée.

Elle s'avançait, douce infiniment, et, venue des campagnes bleues, ses vêtements nimbés encore de soleil, ses corolles blanches et roses étoilant son corsage contrastaient avec la beauté songeuse de sa jeunesse atténuée. Ses yeux où dormaient les lointaines fièvres d'avril, les traits de son visage où s'immobilisaient les tristesses des premières désillusions, sa démarche alentie, fatiguée des promenades d'autrefois l'eut anoblie dans les décors fanés d'automne comme une mélancolique semeuse de souvenirs.

Elle passa. — L'éphèbe s'endolorit alors du singulier désespoir de cette vierge sereine surgie trop tôt dans son chemin.

Et la sente sous les branches était blonde...

*
* *

Il est revenu, à l'automne, dans la sente recueillie sous l'ombre molle de ses impériales vêtures aux

teintes apaisées de vieilles choses. Son cœur sphacélé d'une indicible désespérance tremble aux mélancolies qu'exhalent les rebecs d'automne sous le revers des feuilles délicates et frissantes comme des paillons où luit un reflet figé de soleil.

Il écoute : — il semble que des brouillards s'avancent par les plaines givrées de lune, et cependant il n'est pas encore soir dans les feuillées. —

Son âme apeurée s'angoisse alors de tout l'inconnu qui approche. Il voudrait fuir le sentier, mais les fanes qui bruissent sous ses pas le retiennent éperdu.

Peu à peu une remembrance se précise; il prie ardemment que Celle du chemin printanier revienne consoler les ambiantes tristesses, de sa paisible beauté.

Il l'attend, frileux d'une inéluctable détresse, comme un indéfinissable dictame.

Et la brume seule s'engouffre, lente, frôleuse, avec l'infinie précaution de ne pas déranger les ramures, la moindre feuille au chataignier qu'elle enveloppe.

Or, suivant la procession de ses rêves dans la nuageuse lactescence de l'air, il aperçoit, imprécises, deux formes enlacées qui traversent la sente.

C'est Elle ! — En un rythme de vision elle passe au bras du dernier fiancé de l'automne de sa jeunesse.....

— A cette heure spécieuse du soir, des sanglots se brisent, inachevés parmi le silence brumeux du légendaire chemin.....

GASTON-DENYS PÉRIER.



La Cruauté du printemps. (1)

Qui me délivrera de l'insulte des fleurs ?
Car mon cœur, aujourd'hui, promène ses malades,
Hélas ! et trop de fleurs jonchent ces promenades.

Refermez-vous, lilas que j'eusse aimés ailleurs ;
Et toi, lys, orgueilleux comme une fleur qu'elle aime,
Laisse-moi me distraire et d'elle et de moi-même.

Annoncez-vous l'enfant que je n'espérais plus ?
Oh ! parfumez, alors, la sente qui l'amène ;
Effeuillez-vous, lilas, sous les pieds d'une reine.

Mais ne me rouvrez pas de paradis perdus,
Si j'en dois cueillir seul les fleurs pour elle écloses ;
Le souris qu'elle aura me navre dans les roses.

Je veux me résigner, ô toi qui ne viens pas ;
Mais donne à mon tourment la pitié de l'absence ;
Que nul autre printemps n'évoque ta présence.

Tantôt entre mes bras, tantôt loin de mes bras,
Pourquoi fuir à jamais mon rêve qui t'implore ?
Ton fantôme trop beau m'a lassé de l'aurore.

Tes dédains m'ont brisé ; j'en châtierai les fleurs !
Je vous effeuillerai, roses des rosiers mièvres ;
Vos lèvres, trop souvent, m'ont parlé de ses lèvres.

-- Le vain courroux d'enfant, que trahissent des pleurs !
Tu m'as flétri le cœur, cher cœur de l'inconnue,
Mais je n'ai pas cessé d'espérer ta venue.

FERNAND SÉVERIN.

(1) Extrait des *Poèmes enchantés* de Fernand Séverin, septième volume de la *Collection des poètes français de l'étranger*, publiée à Paris chez l'éditeur Fischbacher, rue de la Seine, 33, sous la direction littéraire de M. Georges Barral. Sous presse : à paraître en décembre 1899.



Après la victoire.

HYMNE GUARANI

L'hymne suivant appartient au même dialecte Omogua, — de la branche Tupi-Guarani, — auquel nous avons emprunté la *Nuit du Grand-Esprit*. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que les Omoguas étaient une race supérieure et par ses vertus guerrières et par sa culture Intellectuelle.

Le chef des chefs a vaincu le Tani ! Il l'a vaincu, et, fier de sa victoire, il a planté dans la terre ennemie, son javelot à la pointe acérée. Il a vaincu et la terre est à lui.

Dans la plaine, les cadavres des ennemis sont couchés et le soleil les mange. Les têtes coupées sont enfouies dans les fourmillières ; les vermines rongeront la chair jusqu'à l'os et poliront les crânes.

Autour du feu de joie, les femmes ont étendu nos blessés et les baumes des montagnes arrêtent le poison subtil de la plaine. Tandis qu'elles soignent les mâles guerriers, les femmes chantent à mi-voix :

« Il est beau, mon maître terrible, et fort comme le taureau sauvage !

Il est courageux dans la douleur, et les morsures les plus cuisantes, pas plus que les blessures envenimées, ne troublent la paix de son front !

Il est célèbre, car son corps est couvert de cicatrices roses et son nom fait trembler la femme de la plaine.

Et voici qu'il est heureux et que son regard brille : le cri du grand-chef l'a éveillé et ses armes étaient prêtes.

Je l'ai suivi pour panser ses blessures, car la femme des montagnes connaît les baumes qui se jouent du poison ennemi. »

A l'écart, de larges pierres entassées recouvrent les restes de nos morts glorieux, de nos braves tués.

Les veuves veillent là, tandis que les filles répètent les exploits des défunts.

Que l'on prépare le repas des vainqueurs. Les taureaux gémissent sous la massue de silex et le sang rose circule dans les coupes de terre. Buvons ce sang qui rend fort et donne le courage : il vient du taureau sauvage à tache blanche.

Cependant, le fumet des chairs grillées et des aromates s'épand au loin et les chiens des prairies hurlent de faim, là-bas, sous le vent.

Allons, jeunes guerriers, dansez la danse de la victoire et vous, jeunes vierges des montagnes, chantez pour réjouir le cœur des vieux héros!

EM. LEJEUNE.



Sonnet.

—

à Charles Viane.

Attirés au ruisseau par de secrets aimants,
Des rimeurs débauchés, fils de la décadence,
Epris du vice louche et de la pestilence,
Au palais des blasés offrent de forts piments.

D'autres, esprits brumeux, égoïstes amants
De la tristesse lâche et de la défaillance,
Névrosés sans vigueur aux âmes sans vaillance,
En vers anémiés pleurent sur leurs tourments.

Fiers poètes, marchons vers les cimes heureuses :
Laissons aux Borgias les drogues ténébreuses;
Laissons aux pauvres fous l'horreur des cabanons.

Par nos chants, ramenons l'espoir dans les cœurs [mornes,
Déployons largement nos ailes et planons
Sous la pure lumière et dans l'azur sans bornes.

MAURICE-J. LEFEBVRE.



C'est l'heure de pleurer...

—

A M. Hubert Krains.

Alphonse Daudet trouvait exorbitant que l'on eût encore l'ingénuité d'écrire des « arbres séculaires » ou des « accents mélodieux ». « Quel ennui profond, ajoutait-il, doivent éprouver les épithètes qui vivent depuis des siècles avec les mêmes substantifs ». Sans être meilleur samaritain qu'un autre, moi aussi je compatis au désenchantement de ces pauvres mots innocents qu'un caprice d'écrivailleur impuissant marie l'un à l'autre, sans consulter leurs affinités et sans s'émouvoir de tout le ridicule qu'une union si bêtement assortie doit faire rejaillir sur eux.

O lamentables barbouilleurs qui prenez sur vous de violer ainsi les droits sacrés des destinées que vous rivez l'une à l'autre, vous ignorez donc que ces liaisons sont d'autant plus dangereuses qu'elles font courir un cruel dommage à votre poussive littérature, en ameutant contre elle la protestation du bon goût outragé?

Notre sort à nous, vous paraît-il mieux conditionné? pourvu davantage du généreux privilège de dévier des grands chemins battus et stériles?

Je pense moi que, comme les mots dont parle Daudet, pauvres mots qui se sont acoquinés malgré eux dans de banales compagnies, notre sort est trop souvent voué à de dures contraintes!

On l'a encadré dans de strictes et menues combinaisons d'évènements, d'où l'imprévu et la fantaisie sont sévèrement bannis. Il faut marcher dans le sens des ornières que d'un soc paresseux la routine a tracées. Engagez-vous dans la carrière d'un pas résigné et conforme, sans ruade ni écart. A la moindre velléité d'accélérer l'allure prescrite, vous verrez l'ingénieux appareil des règlementations conventionnelles et des programmes arbitraires vous maintenir, d'une pesée discrète, dans le rang et dans le rythme.

Entre mille, voulez-vous que je vous administre une preuve de cette affadissante uniformité où nous nous enlisons à petit bruit? Eh bien! j'en atteste la tyrannie des anniversaires, tyrannie qui, pour n'avoir aucun étendard sanglant à brandir contre nous, n'aboutit que plus facilement à nous placer sous son joug.

Le calendrier était autrefois un enregistreur à notre service; aujourd'hui, il est devenu un ordonnateur insolent de nos joies et de nos douleurs. Rogue comme un valet affranchi, il donne des ordres et fait la grosse voix. Il prend sur lui d'encourager ou de tenir en suspens les battements de notre cœur. Selon ses injonctions, vous chanterez une ode à Bacchus ou vous psalmodierez quelques fastidieux versets.

Le calendrier en use à notre égard comme un Ecclésiaste vigilant qui s'en irait clamer sur les toits de nos rectilignes maisons : c'est le temps de cesser les baisers; c'est le temps de verser les larmes du regret ou bien c'est l'heure des folles chansons et des danses échevelées; c'est l'heure de donner cours à tous nos désirs d'ivresse et de tapage...

« C'est le temps de verser les larmes du regret, » disais-je plus haut et voilà que ces paroles écrites au petit bonheur de l'inspiration se mettent à bourdonner à mes oreilles comme pour me dénoncer que la Toussaint qui vient leur prête un écho digne d'attention. Et c'est vrai, la célébration des jours noirs que

le calendrier a moulés en caractères gras nous est une preuve nouvelle de cette dictature des fêtes dont la mode régnante décrète les rites invariables.

La Toussaint, qui n'en connaît les mélancoliques attributs? Je vois brimbaler dans les bourrasques d'automne toute sa sonore ferblanterie mortuaire. Je vois s'amonceler dans les cimetières bourdonnants les regrets éternels en perle et en métal et les somptueux monuments disparaissent sous une avalanche de fleurs artificielles... La Toussaint fait sonner toute la naïve quincaillerie du souvenir, où elle sait que volontiers s'approvisionne notre besoin de démonstration... Et puis, elle attache de sombres draperies, ponctuées de larmes d'argent, aux voûtes des cathédrales; elle envoie la désolation de tous ses glas gémir dans les villes et les campagnes et partout ses orgues pleurent des requiems et des Miserere! Comment, voulez-vous que cette poésie de deuil ne fasse pas vibrer nos cœurs à flammes égales, que, armés d'indifférence, nous nous raidissions contre cette suggestive invitation à pleurer nos morts, à leur tresser des guirlandes et à pavoiser leurs tombes de toute cette débordante floraison de verre soufflé et de fer battu?

Oui, c'est l'heure de pleurer! Exigence d'almanach! engouement invincible! Tout le monde pleure! Les pharisiens un peu plus haut que les autres, voilà tout!

Voulez-vous un autre symptôme de la moutonnière unanimité des larmes et des soupirs? lisez les journaux. — Vous verrez que la prose de toutes les revues convenables se met en deuil; que d'insipides petits messieurs y publient de doléantes chroniques sur la douceur de ce jour solennel où un désir de gémissement s'empare de quiconque a une âme; sur le réconfort qui nous vient de toutes les chères voix d'outre-tombe et sur les mille autres considérants de contagieuse édification.....

Après tout, quand on tient vaille que vaille une plume entre les doigts et que soi-même on a bénéficié de ces aubaines qui consistent à dégager la poésie fugitive des anniversaires qui passent, on est mal venu de maugréer et de briser d'un poing crispé les précieux clichés, qui, à date fixe, viennent s'offrir à nos doctes développements et nos graves controverses.....

Aussi, je les conserverai intacts en vue des générations qui suivent et j'espère qu'elles me voueront une profonde gratitude pour cet acte de pieuse conservation et de sage modérantisme.

Qu'il me soit permis, cependant, de me mettre en marge de cette foule de pleureurs — de m'isoler de toutes ces vestales d'un culte qu'une convention hypocrite vient ranimer chaque année et de hasarder sur la célébration du jour quelques commentaires de grincheux.

Ces morts — tous ces morts — qu'un revif de vénération entoure, aujourd'hui, et dont nous mêlons la mémoire à la pompe des lithurgies et au refleurissement des nécropoles, méritent-ils nos hommages éperdus par le fait qu'ils ont cessé de vivre?

Faut-il que nous rééditions à leur adresse, sans sourdine ni réserve, tous les pieux mensonges que perpétuent sur les dalles opulentes les épitaphes hyperboliques? Faut-il que nous les bercions de cette flatterie de rhétorique, de ces superlatifs éloges dont se pare communément l'éloquence funèbre et que nous glorifiions même les plus indignes d'entre eux?

Pourquoi, grands dieux, cette docilité à pleurer quand peut-être il faudrait maudire?

Pourquoi ce parti-pris d'attendrissement quand pêut-être il faudrait anathématiser?

Hier, tel homme était vivant, vivant surtout pour le mal et ses tortueuses machinations. Sa dureté, son égoïsme bourru et ses instincts malfaisants le vouaient aux malédictions de tous ceux qui subissaient son odieuse tyrannie.

Aujourd'hui que le voilà cousu dans son linceul, que ses membres raidis et glacés sont comme des pétrifications inertes, qu'il est pour jamais emprisonné sous une épaisse couche de glaise, vous allez à lui, vous, ces victimes d'hier, émus et grandiloquents et vos bras, encore marbrés de ses violences, peut-être, s'évertuent à accrocher des ex-voto sur son mausolée.....

Pourquoi? Les brebis ont-elles jamais bêlé des panégyriques en l'honneur des loups voraces?

Ah! j'y pense, si toutes les canailles qui dorment dans les cimetières abandonnés, à l'ombre des tables de pierre, où se déroule la nomenclature de leurs vertus surhumaines, pouvaient recommencer parmi nous, leur vie anéantie, et s'employer à mériter réellement leurs épitaphes menteuses, combien vite notre pauvre monde serait amélioré et galvanisé d'un souffle de justice et d'amour?

Rien d'exaltant, de généreux et de pur comme le culte des bons morts. Je me sens pour eux d'inépuisables ressources de reconnaissance filiale et, en passant devant le tertre gazonné du plus humble d'entre eux, j'ai le besoin d'incliner mon front bien bas et de bénir le bon combat qu'il a livré dans son court passage parmi nous. Aucun effort ne se perd, le courage des ancêtres nous est légué comme un précieux patrimoine moral. Nous véhiculons dans nos artères battantes toutes les nobles ardeurs de nos devanciers comme aussi notre vibrant organisme subit l'ébranlement et accuse les tares indélébiles qui résultent de toutes leurs misères nerveuses, de tous leurs vices honteux, de tous leurs abus criminels.....

La mort est un mythe... la vie seule est vraie... Quand un des nôtres descend sous les voûtes épaisses d'un caveau, vous vous dites, c'est fini de lui, le voilà

emmuré sans retour et vous vous trompez grossièrement... Car sous une forme mystérieuse c'est encore et toujours la vie qui continue...

Au delà du sépulcre, l'hérédité jette un pont tragique qui relie les solitudes recueillies des champs de repos au cœur de nos cités grouillantes...

Et ce pont décrit une arche où l'œil clairvoyant du philosophe voit passer, en escadrons serrés, toutes les forces de bien et de mal, toutes les vertus et tous les vices; tous les héroïsmes et toutes les aberrations...

Je discerne ici l'origine de ce que vos mythes puérils et consolants appellent des anges gardiens. Je discerne en même temps la genèse de toutes ces croquemitaineries ingénues où l'on parle de revenants. Anges gardiens et revenants, ce sont les voix qui nous viennent de par delà la tombe pour nous réconforter dans la bataille de vivre ou pour nous pousser aux capitulations honteuses...

En ce jour de commémoration machinale, je refuse mon hommage à tous les mauvais morts, à tous ceux dont la débauche criminelle a jeté de pauvres êtres candides et désarmés dans les serres tenaillantes d'une hérédité de souffrance.

Mais d'un élan vraiment attendri, j'associe ma faible voix à la glorification des morts dont les antécédents se répercutent parmi nous sous la forme bienfaisante d'une éternelle exhortation au bien, au travail et à la fraternité.

Ceux-là sont nos mentors et nos infatigables collaborateurs. Ils sont nos pourvoyeurs d'optimisme et nos professeurs d'énergie...

Pour le châtiment des mauvais morts, je voudrais qu'à la porte des cimetières, où va s'engouffrer bientôt la foule éphémère et murmurante, on puisse dresser sur un haut échafaudage tous les enfants dont les os endoloris et les cerveaux oblitérés crient vengeance contre la barbarie révoltante des parents qui ont, par leurs abus, empoisonné les nobles sources de la vie.

GUILLAUME VAN DE KERCKHOVE.



Les Cloches.

Tels des tours déployant des étendards de sons
Dans la brise flâneuse et les cieux pacifiques,
Nous possédons en nous des cloches magnifiques :

Vibrant jusqu'à notre âme en sonores frissons,
Domptant les sifflements des funestes rafales,
Chantez, cloches d'Orgueil, vos hymnes triomphales!

Lentement, dites-nous de votre vieille voix,
Cloche des Souvenirs, pieuse et maternelle,
Du Passé fastueux la légende éternelle.

Aux rires, arborés comme de clairs pavois,
Unissez librement vos chansons lunatiques,
Cloches de la Folie aux mots énigmatiques!

Et vous, tocsins puissants du Mal et de l'Erreur,
Cloches du Désespoir tristes comme des râles
Accalmez pour jamais vos clameurs magistrales :

Dormez au fond de nous aux gouffres de l'horreur.
— Cloches des Voluptés vibrantes et magiques,
Ressuscitez enfin, les instincts léthargiques.

Pour la gloire d'Erôs, pour sa sublimité,
Fanatiques féaux des lois originelles,
Nous sommes des clochers où des cloches jumelles

A larges coups de cœur rythment l'Eternité!

CHARLES VIANE.



L'Esthétique de Tolstoï.

ÉTUDE CRITIQUE

I

On peut, d'une manière très générale, diviser en deux catégories, les écrits sur l'essence de la Beauté et de l'Art. Cette division ne correspond pas à la nature et aux caractères différents des théories auxquelles les esthéticiens aboutissent, car toutes ces théories sont dissemblables presque entièrement; elle correspond aux moyens de recherche employés aux méthodes adoptées.

Ainsi, deux écoles sont en présence; nous ne nous occuperons que de l'une d'elles, à laquelle appartient Tolstoï; mais, pour en faire connaître l'esprit particulier, il semble nécessaire de l'opposer à la seconde; cette comparaison permettra de faire ressortir, d'autant plus vivement, ses caractères principaux.

L'une de ces écoles — de constitution récente — tend à considérer l'esthétique comme une science exacte; elle l'envisage comme un tout, indépendant, aux limites précises : c'est par l'observation et l'étude des phénomènes artistiques seuls qu'elle croit pouvoir, arriver à la solution des problèmes du Beau. Sa méthode consiste en la collection patiente de mille détails particuliers, en la classification prudente de menus faits innombrables; c'est ce travail préparatoire, qu'accomplit l'archéologie moderne, une archéologie savante, méthodique, débarrassée de préjugés, inconnue du siècle dernier; et, d'un autre côté, dans un ordre différent de faits, la physique et la physiologie y apportent leur concours. C'est ensuite, après l'observation des phénomènes matériels et des phéno-

mènes moraux, le dégagement de vues de plus en plus générales; la vérification assidue de tout un édifice de propositions solidaires, déduites les unes des autres, s'enchaînant et se soutenant comme des séries de théorèmes géométriques; le rejet des hypothèses quelles qu'elles soient; l'application d'une dialectique sans défaut.

La science du Beau ne fait que naître; elle en est encore à ses prolégomènes : on trouverait donc malaisement une doctrine générale construite par elle. Les progrès d'une science, d'ailleurs, sont très lents : toute précipitation, toute hâte de conclure ne peut amener que de regrettables compromis, des défaillances de criticisme, viciant les jugements en leur base même.

La seconde école, que nous pourrions appeler l'école philosophique, continue, elle, une tradition remontant très haut dans l'histoire des écoles. C'est l'école de Platon, d'Aristote, de Plotin, et de la grande majorité des modernes, Reid, Hant, Hegel, Schelling, Schopenhauer, Cousin et leurs disciples; on pourrait même — par extension — prétendre qu'elle contient aussi certains esthéticiens évolutionnistes, tels que Darwine, Grant Allen.

Le caractère particulier de sa méthode est de faire, de l'esthétique, un chapitre de la philosophie générale; en raison de son importance, elle lui accorde un développement particulier, mais elle en nie l'indépendance; elle affirme que, livrée à ses seules ressources, il lui devient impossible d'aboutir. Elle prétend donc la plier à ses principes, l'enchaîner à son esprit et à ses procédés d'investigation, étudier les phénomènes de l'Art à la lumière de systèmes préalablement établis. Ainsi, privée de toute liberté, l'esthétique n'est plus qu'un ordre de preuves spéciales; ses conclusions sont fixées d'avance; la part de vérité ou d'erreur que celles-ci contiendront, elle ne la doit plus à elle-même, mais à la doctrine philosophique dont elle dépend. Aussi, généralement, cette école néglige l'observation minutieuse, la documentation persévérante; elle laisse le détail dans l'ombre, parce qu'il lui importe peu. Si parfois, elle descend aux faits, c'est pour en tirer, par des généralisations hardies, quelque vue d'ensemble, qu'elle accorde aussitôt avec des théories, mais elle sait que la valeur de celles-ci n'en dépend point, que c'est là, simplement, un luxe d'argumentation, et qu'une réfutation du système esthétique n'est possible que par une réfutation du système philosophique entier, parce que le premier est solidaire de l'autre, en est une partie, un fragment. Détruisez le platonisme et il ne reste rien de l'esthétique du « Banquet » et de l' « Hippias »; montrez l'erreur de l'hégélianisme, et vous renverserez les doctrines du Beau de Hégel, de Weisse, de Ruge, de Vischer...

C'est à cette école que nous rattachons Tolstoï. Le critère qu'il a développé principalement en son livre : « Qu'est-ce que l'Art? » est né moins d'une conviction artistique que d'une conviction philosophique générale. Ainsi, la seule manière de saisir l'exacte portée de son système, d'en pénétrer la substance, d'en caractériser l'esprit, et de remonter à la source même des erreurs qu'il peut contenir, est de déterminer, avant d'en aborder l'analyse, les particularités originales — du moins en ce qu'elles ont de propre à nous éclairer sur notre sujet — de la philosophie tolstoïenne.

(A suivre). LÉON ERY.

Mars.

—

Du haut d'un ciel moins gris l'hiver lance à poignées,
Comme un adieu gamin, ses blanches giboulées.

Déjà les livres chers que fatiguaient nos mains
Gisent sur le divan près du feu qui s'éteint.

Au timide soleil dorant les dieux de marbre
Le rire du Printemps s'éveille dans les arbres.

Des aurores d'opâle éclairent nos boudoirs
Où des couchants plus beaux solennisent les soirs.

Dans la neige qui fond tremblent des primevères
Et notre âme se sent joyeuse et plus légère.

Ferme tes grands albums et l'antique clavier
Où tes doigts réveillaient les lieder familiers.

L'amour frileux languit dans un décor de givre.
Les lilas vont fleurir! Notre amour va revivre!

Viens! Coupons des rameaux symboliques de buis
Pour verdir le chevet des maigres crucifix.

— Plus discret qu'un boudoir clos de tentures sombres,
Je sais des coins du parc tout pleins de fleurs et d'ombres.

Nous irons y cueillir les prémices d'Avril
Pour étoiler la nuit de tes cheveux subtils.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

Correspondance.

—

Paul d'Avr... — Bien reçu votre saynette. — Sera discutée pour le prochain numéro.

Maurice Boué. — Voulez-vous nous donner votre adresse à Bruxelles? Merci.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 15 NOVEMBRE 1899 N° 14

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	RUE DU FORT, 16, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Lettres.

—

MON CHER CONFRÈRE,

Quelques mots au sujet de votre article, LES CHARLATANS, paru dans le dernier numéro du *Thyrse*.

Je n'ai pas à divulguer les raisons personnelles qui m'ont fait rompre toute relation avec Joséphin Péladan, mais puisque vous avez cru nécessaire d'insister sur une phrase de moi visant l'occultisme incomplet et trop décoratif de ce mage, vous permettrez j'espère, que je m'explique un peu devant les lecteurs du *Thyrse*?

Il y a dans vos diatribes contre le SAR des choses fort justes et que vous n'avez pas à regretter, mais je crains que, entraîné par votre ardeur combattive, vous ayiez dépassé les limites de la réprobation.

Vous avez confondu dans un égal mépris et le SAR qui est devenu méprisable, et l'Ecrivain, qui est resté malgré tout, digne d'admiration.

Ma conscience d'homme et d'artiste exige plus de justice dans la critique, malgré que je sois un de ceux qui eurent à souffrir le plus directement des agissements péladanesques.

Si le caractère de l'homme en Péladan est détestable à plus d'un point de vue, et si sa manière d'être confine trop souvent au grotesque, il n'en est pas moins vrai que l'*Auteur*, en lui, a du génie.

Celui qui a conçu et écrit *Babylône*, la *Prométhéïde*, deux tragédies d'une haute puissance d'inspiration, le *Livre du Sceptre*, le *Vice Suprême*, le *Prochain Conclave*, la *Terre du Sphinx*, etc... celui-là a droit au respect de toutes les intellectualités impartiales et restera parmi les gloires littéraires de nos temps.

Vous conviendrez avec moi, si le parti-pris ne vient pas déséquilibrer votre jugement, que beaucoup de ses détracteurs ne seraient pas même dignes de nettoyer l'encre de sa plume, et que, s'il me plaisait de vous rappeler certaines de ses pages lyriques, vous seriez le premier à admirer.

La lacune dans cette personnalité complexe vient de ce fait : trop catholique pour être occultiste, et trop occultiste pour être catholique, Péladan se trouve être doublement contrarié dans son évolution spirituelle. — C'est entre le conflit permanent de cette antinomie psychique, dont il n'a pas su encore déchiffrer l'arcane, que se dresse, orgueilleux, gigantesque, ébloui de lui-même, son MOI.

Certes, il a dévoyé dans ce sens beaucoup de jeunes intelligences, mais j'ose vous affirmer qu'il en a sauvé autant de la contamination matérialiste et athée. Cet homme qui, s'il n'avait pas ridiculement gaspillé les forces géniales dont il disposait, cet homme, qui est plus grand que l'on croit et plus petit que l'on s'imagine, ne doit cependant pas être rendu responsable des erreurs de quelque jeune ébloui. — Il est vraiment trop aisé de rejeter sur quelqu'un les bévues d'autrui. Qu'un éphèbe s'illusionne et se gave de mots dont il ne saisit pas encore la portée, faut-il en accuser celui qu'il prend pour son maître? *Charlatan* est vite dit....

Quant à moi, je tiens à ce que les lecteurs du *Thyrse* sachent bien que mon «*apostasie*» ne va pas jusqu'à vouloir méconnaître l'évidence du génie chez un écrivain dont je réprouve, désormais, les actes et dont je déplore les erreurs.

Il faut être juste — même envers son ennemi.

Votre confraternel,

JEAN DELVILLE.

—

Qu'il agrée que je fasse remarquer combien je me suis attaché, dans l'article visé, à envisager seulement en M. Péladan le «MAGE» bruyant et réclamier.

Craignant de paraître m'attaquer à l'écrivain, je me suis bien gardé de parler de son œuvre littéraire et, expressément, intentionnellement, j'ai insisté sur cette phrase et n'ai mentionné que la soi-disant restitution du Sepher. Il est donc visible que je n'ai pas confondu, dans un même point de vue, la personnalité et l'artiste. Si j'ai pris celle-là à partie, c'est à cause de son influence dépravante sur les jeunes esprits incapables de regarder plus loin que l'extérieur tout théâtral, et entraînés, par l'occultisme verbeux du Sâr, loin de la pensée saine, de la philosophie réelle, de la vérité. (voir prospectus des XXXVII de la CROIX D'ÉMERAUDE.)—La responsabilité du MAGE selon moi, est entière, car il est certain que chacun de nos actes publics est un exemple. Quant à l'artiste, je lui reconnais, comme tout le monde, un grand talent; il ne faudrait pas me presser beaucoup pour que je lui trouve du génie esthétique: *Babylone*, en effet, l'atteste, ainsi que la trilogie eschylienne. Mais si ce génie tient de la beauté, il participe aussi du mal; il fait songer bien plus souvent au satanique qu'au divin; si ses tragédies sont d'une inspiration élevée, sa *Décadence latine* est perverse de raffinement dans la volupté érotique. Mettez dans un plateau le bien qui en est résulté et, dans l'autre, le mal, —le diable rira d'aise!

JULIEN ROMAN.

AU « THYRSE »

—

Ayant l'habitude de répondre aux insultes et aux calomnies par des œuvres, ci ma réplique première, avec, pour le pygmée du terroir, auteur de l'article : *Les Charlatans*, ce que mon *silence* a de dédaigneux.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.

—

Et « l'éphèbe ébloui » fait suivre cela d'un des articles de son prospectus : *La Croisade spirituelle*, une enflure dans le genre d'*Ad Deum*. Je ne suis pas aussi niais que semble croire M. Boué en supposant que le *Thyrse* va lui insérer gratuitement une réclame. Le tapage qu'il fait est bien suffisant sans cela et, de plus, je veux le sauver d'un nouveau ridicule, car j'ai pour lui une pitié toute chrétienne.

Je ferai seulement remarquer que son envoi ne concernant pas mon article *Les Charlatans*, rien ne peut forcer la revue à le publier. Bizarre façon de traduire par des clameurs de foire un silence dédaigneux. Mais M. Boué rage de dépit, ce qui se conçoit, avec son orgueil bouffi. Sa colère est telle qu'il laisse tomber, du haut de sa redingote légendaire, ce qu'il prend pour une injure : *pygmée*. Certes, je n'ai pas fait la Niké, ni le fronton du Parthénon, ni la Joconde, puisque je ne suis pas M. Boué, et je n'ai jamais crié, comme ce pitoyable égaré, que je fusse un géant. Il sait pourtant bien qu'une épithète ne signifie rien ; il le sait d'autant mieux qu'il lui sera fort indifférent que je l'appelle, non pas microcosme, mais microbe de l'art — Et cependant ce serait l'expression fidèle, très fidèle, de ma pensée sincère, très sincère.

JULIEN ROMAN.



LA MANDOLINE[1]

—

Chute des Feuilles.

—

O suprême et triste minute!...
Chute des feuilles dans les bois!
Et, dans nos cœurs frissonnants, chute
Des frêles songes d'autrefois!

L'été qui se meurt, mais qui lutte
Encor, mêle en ses douces voix
Les derniers soupirs de la flûte
Aux derniers sanglots du hautbois...

Tandis que la forêt s'endeuille
Et se dépouille feuille à feuille,
Notre âme aussi perd son parfum;

Et ses rêves fanés vont suivre,
En se détachant un par un,
Les feuilles aux teintes de cuivre!

—

L'Orgue d'Automne.

—

Du même salon qu'autrefois
J'entends, berçant ma songerie,
Se plaindre avec la même voix
Le même orgue de barbarie....

Oh! que de fois il nous troubla,
Ce pauvre orgue mélancolique,
Quand tu souriais encor là,
Dans ta frêle grâce angélique!

Dès qu'octobre voile à demi
Le clair décor du paysage,
Il revient, comme un viel ami
Qui n'a pas changé de visage.

---

(1) Recueil de *Petites chansons*, à paraître.

Il revient, et les anciens airs
Qu' il répète devant les portes,
Font danser, sur les seuils déserts
Le tourbillon des feuilles mortes.

Il va s'épanchant lentement,
Comme un cœur plein de confidences....
Et c' est ma joie et mon tourment
De l' entendre égrener ses danses!

Mais il en est une surtout,
Une humble valse surannée,
Qui me rappelle jusqu'au bout
Nos doux bonheurs de l' autre année :

Souvent, alors qu' à mon foyer
Frissonnait ta jupe de soie,
Cette valse fit tournoyer
Mon rêve d'amour et de joie....

Mais aujourd' hui que sur mon seuil
S' est assise à ta chère place,
La Tristesse en robe de deuil,
Cette valse d' antan me lasse.

Ses accords au rythme traînant,
Bien qu' ils soient demeurés les mêmes,
Ne font plus tourner maintenant
Qu' une ronde de spectres blêmes....

Et j'écoute, dans ce refrain
Mystérieux et monotone,
Pleurer avec tout mon chagrin
Toute la langueur de l'automne!

FRANZ ANSEL.



LITTERATURE RUSSE.

—

Poésies de Tutschef. (1)

—

LE JOUR ET LA NUIT.

Sur le monde mystérieux des esprits, — au-dessus de cet abîme sans nom, — est jeté un voile d'or par la volonté souveraine des dieux. — Le Jour, ce voile brillant, — le Jour, cette source de vie des êtres nés sur terre, — ce baûme salutaire de l'âme endolorie, cet ami des hommes et des dieux.

Mais le Jour tombe, la Nuit arrive,— elle est venue et, ramassant le tissu du voile bienfaisant de ce monde fatidique, — elle le jette de côté. — Et l'abîme est béant devant nos yeux, — avec ses terreurs et ses brumes, — et il n'y a plus de barrières entre elle et nous: — Voilà pourquoi la Nuit nous épouvante.

LE VENT NOCTURNE.

Pourquoi hurles-tu, ô Vent nocturne, — de qui te plains-tu avec tant de démence ? — Que signifie ta voix étrange,— tantôt sourdement plaintive et tantôt bruyante? — D'une langue compréhensible au cœur tu répètes ta plainte inconnue, — et tu fouilles et soutires d'elle parfois des sons déchirants !

O ne chante pas tes chants effrayants,— les chants du chaos, ton vieil ancêtre. — Avec quelle avidité le monde de l'Ame nocturne — écoute cette légende favorite ! — Une ressouvenance s'arrache alors de la poitrine mortelle et désire ardemment se confondre avec l'infini.... — O, ne réveille pas les tempêtes endormies: — En dessous d'elles s'agite le père du Désordre.

LE GLAÇON.

Regarde, comme au large du fleuve, — en aval des eaux revivifiées,— vers la mer qui embrasse tout, flotte un glaçon après l'autre.

Scintillant en prismes au soleil, — ou, flottant la nuit dans l'obscurité tardive, — eux tous se dissolvent inévitablement et voguent à l'envie.

Tous ensemble, grands ou petits, — perdent leur forme première, — tous, indifférents comme l'élément — ils conflueront vers le gouffre fatal !...

O séduction de notre pensée, — ô, *Moi* humain ! — ta signification n'est-elle pas pareille, — ton sort n'est -il pas le même?

EVOCATION.

De nouveau je vois tes yeux, — et un seul de tes chauds regards, — comparable à la nuit mélancolique de Kymmris, — a fait évanouir tout à coup le froid du

(1) **Tutschef** (1803-1874) appartient à la glorieuse pléïade qui entourait l'astre rayonnant de génie d'Alexandre Pouschkine. Ce poète est un parnassien dans la belle acception du mot. Sa langue est riche et souple; sa forme impeccable. Il professe un panthéïsme poétique, à l'instar de son illustre modèle Goethe.

Chose curieuse, son âme russe ne parvenait à trouver des inspirations poétiques qu'au contact de l'occident européen. Chez ce poète-diplomate, la politique a tué à la longue sa veine lyrique si profonde et si distinguée à la fois. Tutschef est un amant passionné de la nature, surtout celle du midi de l'Europe, — et de l'âme féminine.

Malgré ses éminentes qualités ce poète est loin d'être populaire en Russie. Sa muse est trop aristocratique et, en apparence du moins, trop peu expansive. Néanmoins il occupe une place d'honneur au Parnasse de la poésie russe.

sommeil. — Devant moi surgit un autre pays, le pays heureux, — l'on dirait un paradis perdu pour le fils par la faute des ancêtres.

Le balancement des sveltes lauriers—agite l'atmosphère bleue ; — la douce respiration de la mer rafraichit la chaleur de l'été. — Là-bas, toute la journée, le soleil chauffe les grappes du raisin doré, — et sous les arcades de marbre s'évoquent de fabuleuses légendes.

Comme un songe monstrueux s'évanouit le Nord fatidique ; — et du ciel la voûte légère et superbe luit au dessus de moi. — Et de nouveau, de mes yeux avides, — je bois la lumière vivifiante, — et sous ses purs rayons — je reconnais mon pays merveilleux.

LES JUMEAUX.

Il est deux jumeaux pour les êtres nés sur terre, deux divinités : — la Mort et le Sommeil, — ces frère et sœur d'une ressemblance si grande, — mais elle est plus morne et lui plus doux....

Il est deux autres jumeaux, — et il n'y a pas au monde un couple plus beau — et d'une séduction plus terrible — pour le cœur qui leur est dévoué,..— Il existe entre eux une alliance de sang non fortuite, — et seulement aux heures fatales —ils viennent nous ensorceler — par leur mystère indéchiffrable.

Ah, qui, dans la plénitude des sentiments,— quand le sang bouillonne ou se fige, — qui n'a-t-il pas connu vos tentations suprêmes—ô Amour, ô Suicide!

LÉOPOLD WALLNER.

L'Ange des Pardons.[1]

—

Vous qui m'êtes venue en cet exil des cieux
Où ma faiblesse, en vain, luttait contre elle-même,
Quel ange des pardons se révèle en vos yeux?

Vous pleuriez, n'est-ce pas, sous votre diadème?
Est-ce pour mon néant que vous m'avez aimé?
Mon cœur reste sans voix devant ce don suprême.

J'ai souffert trop de nuits, et tout est consommé.
Qui n'oublierait, pourtant, la fièvre et l'agonie,
Sous le manteau de fleurs dont vous m'avez semé?

« Les cieux, déclos pour vous, ont vu votre insomnie,
Pourquoi désespérer, enfant, comme autrefois,
Parmi cette douleur que vous avez bénie?

Vous fûtes longtemps seul, hélas ! en d'humbles croix.
Ecoutez, à présent, des berceuses fidèles,
Tout le soir printanier qui chante dans ma voix.

Dormez ! Et, vous Seigneur, avant les croix nouvelles,
Accordez le sommeil à mon frère brisé,
Ah ! Seigneur, un sommeil éventé par des ailes. »

Et vous êtes partie, après un long baiser,
En laissant, après vous, des rayons de vos nimbes
Sur ce front de douleur, maintenant apaisé,

Ma sœur, ma sœur d'en haut, descendue en mes limbes!

FERNAND SÉVERIN.

PROSES A ROLYNE.

—

La petite Eglise dans la Nuit.

—

La petite église perdue, là-bas, avec ses vitraux illuminés, est étrange par cette nuit claire d'automne. Les cyprès et l'immense saule pleureur qui découpent leurs ombres tragiques sur ses murs chaulés de lune, la magnifient fantastiquement. Dans un angle que forment le transcept et une des nefs latérales, un grand christ sanglant tord ses membres crucifiés, bien que ses yeux resplendissent de toute la sereine beauté du ciel. A ses pieds endoloris, parmi les sapins roux et les buis, une solitaire adolescente s'extasie. Les lueurs polychrômes qui fluent infiniment d'un vitrail épandent sur elle un glacis de changeantes couleurs.

Un mystère de subtile angoisse a conduit vers ce lieu de douleur la morne vierge suppliante. Vers l'éternel agonisant elle est venue, traînant l'inquiétude de son âme fragile à la dernière heure de sa virginité, que demain l'époux sacrifiera au stupre de sa vulgaire passion. Elle est venue parce qu'en elle vibre sublimement une lointaine impression, indéfinie, obsédante qui s'est insinuée parmi les fibres sentimentales de son être, énervante, un jour frileux et de tristesses.

Elle s'alanguissait par quelque après-midi d'octobre en sa chambre muette, regardant le jour crépusculaire ouater de mélancolie les êtres et les choses, quand, suivant la banalité des passants au long des maisons closes, elle vit s'arrêter devant sa fenêtre un jeune homme. Il l'avait regardée et ses regards à elle s'étaient faits très tendres, très accueillants aux

(1) Extrait des *Poèmes enchantés* de Fernand Séverin, septième volume de la *Collection des poètes français de l'étranger,* publiée à Paris chez l'éditeur Fischbacher, rue de la Seine, 33, sous la direction littéraire de M. Georges Barral. Sous presse : à paraître en décembre 1899.

sombres regards agités de l'inconnu. Attirée peu à peu par le charme enlaceur de ses prunelles, elle s'était toute abandonnée à leur magnétique prière. Puis, quand il fut parti, pour ne jamais plus revenir, un trouble grandissant l'avait enfiévrée d'une inexprimable anxiété.

Elle avait vécu, depuis, une vie imprécise, hantée du magique souvenir. Aussi, lorsqu'elle avait aimé, l'impérieuse remembrance s'était-elle mêlée, bizarre, à son affection. Et maintenant, bien que le temps eut adouci la souffrance de cette satanique hantise, elle était venue supplier Dieu de l'en exorciser complètement.

Soudaine, la cloche, au clocher, tressaille et l'heure en la nuit s'évapore.

Se transpose alors le paysage. Au vitrage meurent les vastes clartés; seul, discrètement, le reflet tremblant de la veilleuse au sanctuaire, étincelle parmi les carreaux.

Les dernières feuilles aux bouts des ramures s'agitent, se détachent et roulent par les gazons comme de petites ombres falotes.

Mystérieux, d'un pas hâtif, quelqu'un a marché vers l'église. Ses yeux frissonnaient pareils aux vitres les soirs d'orage. Par instants les boucles noires de sa chevelure se déroulaient, fantasques, dans le vent.

Il était passé près de la douce agenouillée, troublant de sa spectrale venue son extase consolante.

Et un grand souffle d'angoisse parcourt maintenant l'ambiance. L'ombre du saule et des cyprès balaie de gestes effrayants la blancheur molle de la lune sur les murs.

Une plainte..., une musique gémit, vaguement éclose aux flûtes de l'orgue, dans l'église. Le vent l'arrache et la traîne, éparse, parmi les herbes aigues et sifflantes, et l'étouffe quelque part au creux farouche d'un vieil arbre vermoulu où elle s'éteint comme l'écho sinistre d'un lointain huhulement.

Mais, par une accalmie, l'hymne clame, dramatiquement déployée, exhaltant de merveilleuses oraisons.

On devine, dans la fantasmagorie que les ombres peluchant les pilastres, les éclairs allumés aux ors des orfèvreries par la veilleuse du sanctuaire, instaurent sous un épais remugle d'encens, le musicien sublime déversant la mer houleuse des saintes harmonies.

C'est une messe admirable que ses doigts agités orchestrent, — où tout son amour affiné de spéciales douleurs se ressouvient pathétiquement.

Tandis qu'au dehors la quiétude bleue de la nuit calme les dernières brindilles échevelées par le vent et que la vierge s'anéantit en une plus profonde extase. Au sommet du clocher tressaille à nouveau la cloche. La messe inoubliable se meurt en un envol suave, immatériel, de blanches gammes. Alors s'est levée celle qui priait, plus inquiète de l'extrême communion avec l'âme stupéfiée de cette messe suprême.

La lourde porte lamée d'acier et bosselée de clous, avec des lenteurs sourdes, s'engouffre sous le porche. L'homme sort. Les yeux splendides des visions qui s'y sont évoquées suivant les dernières modulations sacrées qui, au lutrin, frissonnent encore.

« Je t'aime ! » exclama désespérément la triste solitaire, se précipitant au devant de ses pas.

Il fut saisi et la trouva belle, mais la secrète douceur de l'aimée dans le silence morne derrière les vitres de ce lointain soir d'octobre passé, s'évanouit en cette révélation trop humaine. Il la repoussa et s'enfuit.

. . . .

La petite église perdue, là-bas, est étrange par cette nuit claire d'automne. Les cyprès et l'immense saule pleureur qui découpent leurs ombres tragiques sur ses murs chaulés de lune, la magnifient fantastiquement.

Une femme agonise et la cloche effeuille sur elle un glas désespéré.

GASTON-DENYS PÉRIER.



Anniversaire.

—

Loin sont les chastes temps où nous faisions grand cas
Du seul parfum — exquis — d'un baiser, par dimanche !
Quatre saisons ont fuit : l'automne, à pleine branche,
La veille de sa mort, dissipait ses ducats.

Alicantes, chablis, jurançons et muscats,
Les baisers sont des vins dont notre soif s'étanche,
Et l'âme, jadis pure, est libertine et franche :
L'ivresse fait sembler les vins moins délicats...

— Voici que refleurit le premier chrysanthème...
Je suis ivre !.. Qu'importe, ô ma Beauté : je t'aime !
Et ton corps triomphal dans sa gloire, est mon bien.

Entends !.. nos cœurs battants sonnent comme des [forges !..
... Sens-tu, Femme ? à travers mon baiser et le tien,
Le feu de nos désirs qui brûle dans nos gorges ?...

CHARLES VIANE.



L'Esthétique de Tolstoï.

(Suite et fin).

—

Tout autre méthode serait, ce semble, défectueuse. Car se proposer, par exemple, la recherche des parts de vérité et d'erreur que contient une théorie sem-

blable, en abordant directement la critique, nécessiterait l'édification d'une autre théorie, et l'assurance que celle-ci soit seule bonne et vraie, la critique d'un système ne pouvant se faire, logiquement, que par sa comparaison avec un autre système d'absolue perfection.

II

La science est la grande religion des temps modernes. Des orthodoxies anciennes, seules survivent, parce qu'entrées profondément dans les mœurs, les formes et les pratiques du culte, mais l'esprit d'examen a tué la foi, et les sagesses antiques semblent agonir. C'est à la science qu'aujourd'hui l'humanité demande la solution des graves problèmes de la vie, c'est elle qu'on interroge sur l'essence et la finalité de l'être, et qu'on charge de reviser les Codes d'économique et de morale. La science a ses dévôts, ses temples, ses fanatiques et ses martyrs, ainsi que les dieux qu'elle a détrônés.

Mais il est des esprits qui n'en reconnaissent point encore l'autorité; ils ne fondent sur elle aucun espoir. Elle peut — disent-ils — modifier les formes et les caractères superficiels de la vie, mais le domaine moral lui reste fermé. Jamais elle ne pourra analyser, en ses cornues, les cerveaux et les âmes, ni lire, dans les firmaments, les destinées de la race. Vaines sont les promesses faites en son nom par ses hiérophantes.

Tolstoï est un des détracteurs du culte nouveau. De la science, il en discute les conclusions et en condamne la méthode. Jamais, selon lui, les choses, quelque profonde qu'en soit l'analyse, ne nous découvriront le secret de nous-mêmes, et le chercher dans cette voie est folie.

C'est en nous qu'est le salut. Faire taire l'Intelligence présompteuse, réprimer la révolte de l'Esprit, c'est là la vraie sagesse.

Autrefois des hommes comprirent cela, et ils s'humilièrent. Loin des cités, seuls avec eux-mêmes, ils vécurent, et pour eux, les ténèbres de l'âme s'illuminèrent d'albescentes clartés ; ils déchiffrèrent les énigmes absconses, et la vérité s'épendit à leurs yeux éblouis. Ces prophètes — Moïse, Orphée, Bouddha, Jésus, Confucius — répandirent la bonne parole et montrèrent aux peuples les chemins du Bonheur. Mais ils furent rares ceux qui les comprirent. En les écoutant, les Pharisiens sourirent de pitié ; ils opposèrent leurs philosophies et leurs sciences aux doctrines des sages, amusèrent les foules de leurs sophismes et de leurs oripaux pailletés, les pervertirent par la puissance de l'erreur. Et les générations nouvelles ont continué la recherche des vérités à jamais obcurcies pour elles qui, pharisiennes, s'obstinent dans la rebellion de l'esprit.......

Seuls, les humbles savent. Ils obéissent aveuglément aux forces qu'ils sentent en eux, qui les mènent vers la vérité et le salut, et leur instinct est plus sûr que toutes les vaines spéculations. Obscurément, ils vivent la vraie vie, sans orgueils et sans révoltes.

Cette doctrine mystique, le grand penseur russe ne l'a pas seulement développée en ses ouvrages de pure métaphysique ; on en découvre aussi l'application constante dans ses contes et ses romans. De tous les personnages qui les animent, un seul, paysan, le moujik, est sympathique. Sa primitivité le place au-dessus du civilisé, de l'intellectuel, et chez celui-ci, Tolstoï se plait à montrer l'inutilité de la pensée, la vanité de l'action et de la souffrance, le vide d'une vie dont le sens ne fut point compris. Sa philosophie générale est une apologie de l'instinct et de la foule. (1)

Cette préoccupation, nous la retrouvons dans son esthétique.

L'homme des classes riches et intelligentes — qui seules s'intéressent aux choses de l'art — définit la Beauté par une certaine satisfaction des sens et de l'esprit, un jeu, un plaisir de luxe, différente et dégagée des notions du vrai et du bien ; tous les philosophes, critiques et artistes modernes professent, avec Kant cette opinion que le beau plaît nécessairement, sans conceptions et sans avantages pratiques. Ce dilettantisme est des plus grossiers ; l'activité artistique, qui absorbe des vies humaines et détourne d'immenses richesses d'une fin directement avantageuse au bien-être de la société, ne peut avoir pour seul but la production d'une chose sans objet, sans nécessité matérielle ou morale. Ce n'est donc pas à ceux-là qui ne cherchent, dans l'art, que de vaines jouissances de raffinés, qu'il faut demander le critérium esthétique. L'instinct du vulgaire le fournira plus sûrement, et c'est lui qui doit être interrogé. Or, chez l'homme du peuple, chez l'ouvrier dont l'esprit n'est pas encore corrompu par les spectacles qui plaisent aux riches et aux intellectuels, la notion du beau n'existe pas ; elle se confond avec la notion du « bon », de l'utile. La preuve de ce fait, c'est que la langue, d'accord avec le sentiment populaire, ne les distingue point, ces conceptions. « L'examen des significations données au mot beauté en langue russe, ainsi que dans toutes les langues antiques, sans en exclure celles d'Europe où s'est établie la théorie esthétique, nous montre que toutes ces nations ont attribué au terme « beauté » une signification particulière, celle de bonté » (2).

Ainsi, l'art ne peut être considéré ni comme réali-

(1) Tolstoï : « *La Guerre et la Paix* » — « *La Vie* » — « *Le Salut est en vous* » — etc.

(2) « *Qu'est-ce que l'Art?* » page 28.

sation d'un idéal transcéndant, ni comme un jeu, un passe temps des classes privilégiées. Sa fonction est essentiellement morale et bienfaisante; « L'art est une activité qui permet à l'homme d'agir sciemment sur ses semblables au moyen de certains signes extérieurs, afin de faire naître en eux, ou faire revivre, les sentiments qu'il a éprouvés ».

Le bon art, ce sera celui là qui communiquera des sentiments de solidarité, d'amour, des pensées élevées, utiles au bien-être moral de l'humanité, nécessaires à la marche progressive vers le bonheur de la société. Au contraire, les œuvres qui expriment des sentiments opposés, ou simplement indifférents, doivent être rangées dans l'art mauvais et bas.

C'est à ce critère que devait aboutir fatalement — étant donnée la nature de ses convictions philosophiques — l'auteur de « La Guerre et la Paix », et nous avons montré le lien d'intime parenté unissant sa conception de l'art à sa conception morale.

D'autres avaient déjà étudié les problèmes artistiques au point de vue social — Proudhon, Guyau, Brunetière — mais toujours ils arrivèrent, conservant également le critère esthétique et le critère moral, se heurter à des antinomies irréductibles. Par le caractère même de sa méthode, Tolstoï évite l'obstacle, et l'on ne peut nier, sous ce rapport, l'extrême originalité des doctrines auxquelles il aboutit (1).

LÉON ERY.



Épanchement.

—

J'aime les doux instants d'aurore
Lorsque le soleil dilaté
Épanche un fleuve de clarté
Sur le ciel qui sommeille encore.

Et c'est pourquoi je vous adore,
Car votre Juvénilité
Sourit comme l'immensité
A l'heure où le matin la dore.

Vous êtes un ciel frais et doux;
Et quand je suis à vos genoux
Je vois le soleil de votre âme,

Et je sens ses rayons joyeux
Verser un chaleureux dictame
Dans mon cerveau tumultueux.

JULIEN ROMAN.

(1) Cet article est la première partie d'une étude très étendue sur « l'Esthétique de Tolstoï ».

Chronique Artistique.

—

JEF LAMBEAUX

O Poète-Sculpteur de nos Ivresses vaines,
Qui, pour nous, fais jaillir, du marbre, la Beauté,
Tel Moïse aux Hébreux, dans les désertes plaines,
Faisait jaillir des rocs l'Onde et la Vérité,
Ton chant est immortel : tes ciseaux ont sculpté
Nos Rires et nos Pleurs, nos Amours et nos Haines,
Le *Calvaire* éternel de notre Humanité,
Dans un Hymne de marbre aux Passions Humaines !

Si la Grèce a eu son Phidias pour immortaliser la splendeur harmonieuse de ses conceptions théomorphiques et humaines; si la Renaissance a produit son gigantesque Michel-Ange, — résumé magnifique de ses aspirations vers le Beau; — *l'Art Flamand*, déjà glorifié et synthétisé, pour la peinture, par son prodigieux Rubens, a enfin trouvé son Michel-Ange et son Phidias bien à lui, tout à lui : JEF LAMBEAUX, dont le *Calvaire de l'Humanité*, enfin terminé après un travail de plus de dix-huit ans, est certainement la plus grandiose et la plus colossale conception de la sculpture, depuis la *Renaissance*.



C'est dans un coin silencieux et presque désert de l'immense Parc du Cinquantenaire, un peu à l'écart, comme dans la crainte des profanes, qu'est bâti ce temple de l'Art.

Devant le monument, comme pour préparer le visiteur, se dressent deux groupes : à gauche, celui des *Lutteurs*, si puissant de mouvement et de vie avec sa musculature vibrante — symbole peut-être de la lutte obstinée de l'Art contre l'Ignorance brutale et de sa victoire; à droite, un pendant, en bronze, un peu maigre en proportion de l'édifice. Nous le supposons n'avoir été placé là qu'en attendant une œuvre définitive du Maître. Du reste, la décoration extérieure du monument semble incomplète, comme l'attestent, à gauche et à droite, deux socles vides de statues.

Mais, montez les degrés du temple, poussez une petite porte, qui glisse mystérieusement et à vos yeux éblouis, tout d'un coup, s'enlève une gigantesque chevauchée d'Art, œuvre titanesque de mouvement et de grandeur, toute puissante de lumière et de vie. L'âme se sent angoissée, abîmée devant l'écrasant et formidable monument du *Calvaire de l'Humanité*.

Mais l'œil se fait aux proportions énormes, et bientôt se dégagent et jaillissent, lumineux, les différents épisodes de l'Epopée colossale :

La Séduction, si belle, si douce dans sa lumière d'ombre mystérieuse et chaude : une Jeune Vierge, tout alanguie et frémissante, énivrée aux paroles berceuses que lui chante, à l'oreille, l'Aimé vainqueur;

Puis *La Maternité* : une mère, dans l'épanouissement calme de sa maturité féconde, tient sur ses genoux l'enfant dont elle est fière. Grave, elle veut l'empêcher de saisir la Pomme tentatrice, éternel symbole des séductrices Voluptés : elle pressent que plus tard, il voudra mordre au fruit de damnation, lorsqu'il marchera dans les sentiers énivrants de la folle jeunesse. Hélas ! à quoi bon ! Il suivra, lui aussi, la *Danse bacchique* qui s'élance, envolée lumineuse de chairs blondes, radieuses, exubérantes, chantant par tous les pores de ces luxuriantes carnations fémi-

nines, l'ardente Ivresse de la Vie. Le voilà, l'hymne grandiose de l'Amour charnel, l'hymne sublime et mystérieux de la Nature, la Mère éternellement féconde : il éclate dans la beauté rayonnante de figures rubéniennes, inoubliables, dans les torses vibrants, amoureusement caressés de ces Bacchantes, prêtresses divines qui étalent, glorieuses, la splendeur tentatrice de leur corps brûlé du feu terrible de l'Orgie sacrée.

Elle s'élance, elle monte, l'éblouissante théorie ; mais, au bout de la grande ligne lumineuse, — *le Calvaire et le Divin Martyr*. Sublime de réaliste douleur, de ses bras crucifiés, il domine les horreurs dantesques de notre Humanité; *le Viol*, si tragiquement rendu dans sa brutalité — un des morceaux capitaux de l'œuvre, agonie terrible d'énergie désespérée : *la Lutte*, avec son vainqueur aux muscles d'"acier — contraste admirable de la force sauvage, près des chairs enamourées des Bacchantes ; *le Suicide* farouche, et *le Désespoir*, au serpent torturant, et toutes les autres visions de l'Enfer terrestre, si effrayantes, qu'Adam et Eve, épouvantés des maux dont ils sont la cause, s'enfuient éperdus...

Et planant au-dessus de ces scènes lumineuses ou horribles... la Mort, au masque camard, ricanante, qui enveloppe de ses grandes ailes, linceul presqu'invisible mais inéluctable, le drame tout entier.

Les yeux, l'âme saisis, on se retourne, on cherche le génie créateur, qui a pu — sans faiblesse — faire vivre, faire palpiter tous ces corps, et l'on reste confondu qu'un homme, qu'un seul homme ait pu réaliser des conceptions si grandioses, si surhumaines, et si dramatiquement dissemblables. Et quel homme ! Petit, sec ; mais avec un masque fin d'où j'aillit l'éclair de deux yeux gris-clair perçants ; mais avec un corps dont on devine la nerveuse et inquiète énergie ; mais avec une âme trempée, d'une infatigable et opiniâtre volonté.

Tel est l'homme, qui tout jeune et déjà *lui*, toujours lui, s'est conquis une gloire universelle. Son œuvre s'est imposée, victorieuse, partout où elle a rayonné : tous se sont inclinés devant le noble triomphe de l'artiste, même les profanes. Voyez la foule, là-bas, dans le Temple ; une angoisse mystérieuse l'étreint. De leurs yeux agrandis, tous contemplent, silencieux, saisis d'un respect presque religieux ; ils boivent la Lumière, la Beauté, et c'est à pas lents et muets qu'ils quittent le sanctuaire, où à leurs yeux fascinés, s'est révélée, pour la première fois peut-être, l'ineffable spendeur du Beau.

N. MAURICE.



Livres nouveaux.

—

Eternelle chanson, par Arthur Colson, Liège.

Simplement, un peu naïve, mais tendre toutefois, elle s'exhale cette éternelle chanson, que scande au hasard des émotions le cœur adolescent du poète. Les strophes se déroulent, ingénûment écloses aux premiers soupirs, aux premiers sourires d'amour, heurtées souvent, exquises quelques fois.

Le charme qui s'en dégage discrètemement est fait plutôt de la fraiche aventure qu'on devine, tissée d'adorables tristesses et d'émois éternels, que de la mélodie mièvre et inhabile qu'elle rythme et que l'on voudrait plus œuvrée, plus neuve d'expression, de musicalité.

Car c'est un reproche à décocher à M. A. Colson — que nous révèle, certes, poète sa récente œuvrette — que la hâte fiévreuse d'avoir voulu quand même livrer aux pages imprimées cette chanson qu'il eu fallu remanier, ciseler, rendre d'art par un travail de méditation sérieux.

— Mais elle est si gentîment excusée dans cette délicieuse dédicace qui salue, au seuil du volume, la douce-cruelle muse du poète !....

G. D. P.



Petite Chronique.

—

Nous prions instamment les personnes,—prévenues qu'un abonnement de six mois à titre d'essai leur allait être servi,—qui n'auraient pas l'intention de faire bon accueil à notre quittance de deux francs septante cinq, de vouloir nous en avertir sans plus de retard afin de nous éviter des frais inutiles ; les recouvrements allant être faits bientôt.

Inauguration du médaillon Van Hasselt. — A l'occasion de cette cérémonie qui aura lieu le 30 novembre au coin de la rue Van Hasselt, le *Thyrse* a pris l'initiative d'une petite manifestation sympathique à la mémoire du poète. Notre collaborateur Julien Roman y prononcera une allocution de circonstance.

Edouard Meyer, le talentueux et bien connu artiste vient de mourir. Il était né en 1839, — et durant sa joyeuse et triste vie aussi, que de petits amours nus sont nés dans des fleurs, sous son habile pinceau.

Ses dernières années n'ont été qu'un long martyr ; mais vaillamment il supportat le mal qui l'a enfin vaincu.

Pieusement, nous conserveront dans notre mémoire le souvenir attendri de ce glorieux et doux bohême.

On nous annonce la réapparition de la "*Lutte*", revue littéraire et d'art, pour janvier prochain ; 32 pages format du "*Mercure de France*", — en petit texte.

Bonne chance !

L'Œuvre Nouvelle. — (Hygiène et alimentation des bébés), organise le 29 novembre prochain sa fête de fin d'année, au cirque russe, boulevard Jamar. Nous recommandons chaleureusement cette fête de bienfaisance et lui souhaitons le plus grand succès.

Le mois théatral. — Sous cette rubrique, à partir du prochain numéro, le *Thyrse* publiera mensuellement un compte rendu détaillé du mouvement théatral.

La date de la réception de Henri Lavedan a l'Académie est fixée au 28 novembre.

Ancienne Compagnie artistique du « Diable au Corps » (Maison de l'Etoile, Grand'Place). — C'est à la fin de ce mois que le « Diable au Corps » rouvrira ses portes au public, avec un répertoire entièrement nouveau et de nombreux éléments de nature à donner une physionomie nouvelle aux soirées de la Maison de l'Etoile.

La salle ne sera point transformée. La direction s'est abstenue d'engager spécialement aucun artiste de Paris.

Les décors sont toujours d'Amédée Lynen.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

Première Année TOME I 1er DÉCEMBRE 1899 No 15

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
Rue Jourdan, 185, Bruxelles.	Un An. . 5 francs | Six Mois fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	Rue du Fort, 16, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Pour André Van Hasselt.

—

Le Poète grandit....

...il sera impossible que la cérémonie ait lieu le 30 novembre; mais, ajournée, elle sera fixée dès que faire se pourra...,

Ernestine Van Hasselt.

—

Il vécut à cette époque dont l'évocation éblouit notre imagination, à cette époque où Victor Hugo, fustigeant la Doctrine, révolutionnait l'Art et en donnait une formule nouvelle. C'était le temps des fougueux enthousiasmes, des juvéniles ardeurs pour des idées neuves, ce temps que nous regrettons sans le pouvoir ressusciter. Nous sommes veules, sans énergie; le romantisme nous aveugle de sa lumière éclatante encore, et nous ne trouvons pas dans nos veines, même le courage nécessaire pour donner à l'heure actuelle un soupçon de brillant, un semblant de poli. Le public admire les médiocrités, qui ne se font pas faute de profiter de cet état d'esprit, et les vrais, les beaux poètes restent dans l'ombre.

Si, par hasard, on tente d'en faire sortir l'un d'eux, fut-il Van Hasselt, d'étroites et injustifiables hostilités font échouer les projets.

Et pourtant Van Hasselt n'est pas de ceux, combien nombreux! dont l'effigie encombre inutilement nos places publiques.

Dans la noble pléïade dont le romantisme s'honore Van Hasselt est un des poètes les plus beaux, et cette appréciation élogieuse, ce n'est pas nous qui l'émettons — par chauvinisme... D'autres l'ont placé au premier rang des écrivains du siècle. Les débuts de ce doux rêveur datent de 1834, quand, âgé de dix neuf ans, il donna: *Primevères*. Ses *Poésies* furent publiées en 1852. Jusque-là, ses œuvres se ressentent de l'exagération des formules romantiques, tout en possédant de solides qualités. Ce ne fut, cependant, que dans ses *Etudes rythmiques* qu'il affirma nettement sa personnalité. La banalité des livrets d'opéra, la médiocrité des vers mis en musique l'avaient frappé et il conçut le projet d'approprier aux sons musicaux les ressources de sonorité de la langue. C'était une entreprise hardie que Castil Blaze avait préconisée et dont Van Hasselt sortit vainqueur. Si l'on examine la monotonie de la langue française, où l'accent tonique est si peu marqué ou conviendra que notre poète eut plus d'une difficulté à vaincre, et, si l'essai qu'il tenta n'a plus été repris dans la suite, la conclusion à tirer de ce fait est tout à l'avantage de Van Hasselt : il réussit là où d'autres n'osèrent pas s'aventurer. Ses traductions du livret d'*Obéron* et des mélodies de Schubert sont, à ce titre, remarquables.

Le poëme : *Les quatre incarnations du Christ*, quoique étant le chef-d'œuvre de Van Hasselt, n'est pas son ouvrage le plus connu. Il suffirait, pourtant, à la renommée de son auteur. « C'est la haute philosophie religieuse — disait Emile Deschamps, — revêtue des charmes de la prosodie savante et ciselée. » C'est une œuvre bien personnelle dont notre pays peut s'enorgueillir et qui s'écarte par le fond et par le métier de toutes celles de nos voisins du sud.

Van Hasselt possède au plus haut point le don du rythme auquel il joint celui d'une imagination variée et d'un style soutenu.

C'est lui qui, faisant parler Ahasverus, a écrit :

Dans le palais détruit où régnait Cléopâtre,
L'obscur silence entend hurler les chiens du pâtre,
Et les oiseaux de nuit, dans leur vol anguleux,
Heurter leur aile grise à ses pilastres bleus.

. . . .

Quatre cents ans, j'ai vu, dans ce laboratoire,
Atelier ténébreux où travaille l'histoire,

Ce que sa main écrit de drames effrayants
Et de combien d'orgueils elle fait nos néants.

Or, pour rendre hommage à l'auteur de ces vers, nous avions décidé une manifestation le 30 novembre.

Mais une stupide hostilité ne nous a pas permis de mettre notre projet à exécution, et la cérémonie est remise à une date ultérieure. Un monsieur a trouvé crâne de refuser, au dernier moment, d'abandonner la partie de façade de sa maison où il était convenu de placer le médaillon du poëte ! Le prétexte ? La plaque commémorative ne lui plait pas. Nous ne voulons pas nous apesantir sur ce refus ni examiner quel est le critérium de ce « bourgeois glabre », pour s'ériger en juge.

Qu'il refuse l'honneur — qu'il n'a pas compris — de laisser disposer de sa propriété pour glorifier un poète, qu'il use de son droit incontestable de propriétaire et d'ignorant. Nous plaignons la petitesse de son esprit.

Mais il est un devoir à remplir par l'administration communale de Saint Josse-ten-Noode; c'est d'offrir, au monument, une place convenable et digne du poëte que nous entendons célébrer. Il y a *utilité publique* à rappeler à toute occasion le nom des écrivains, il est nécessaire que l'on glorifie tous ceux qui, par leur talent, leur génie ont doté l'Art et leur pays — d'une Œuvre.

LÉOPOLD ROSY.



LA MANDOLINE

—

Du Rire aux Larmes.

—

La gaîté de tes yeux pervers,
Où le désir brûle et flamboie,
M'affole, par les soirs de joie....
Le vent rit dans les arbres verts.

La saveur de tes lèvres mures,
Amère et douce tour à tour,
M'enivre, par les soirs d'amour....
Le vent chante dans les ramures.

Les frêles accords de ta voix,
Que l'écho répète et prolonge,
Me bercent, par les soirs de songe....
Le vent soupire dans les bois.

La tristesse dont tu t'endeuilles
Et l'angoisse de tes chers yeux,
Me navrent, par les soirs d'adieux....
Le vent sanglote dans les feuilles.

FRANZ ANSEL.

LITTERATURE RUSSE.

—

Poésies de Tutschef.

—

PAYSAGE.

Sous l'haleine de l'intempérie — les eaux se gonflent, s'obscurcissent et se couvrent de plomb, — et, à travers leur lustre sévère — le soir, se vêtant de pourpre sombre — luit en rayons multicolores.

Il verse des étincelles d'or, il sème des roses de feu — et le courant les emporte : au dessus de l'onde azurée et sombre — le soir orageux et enflammé effeuille sa couronne....

LES LARMES.

Larmes humaines, ô larmes humaines — vous coulez le matin et le soir, — vous coulez invisibles — inépuisables, incalculables, sans fin — vous coulez comme les averses de nuit — durant la sourde automne.

SUR LA NÉVA.

Et de nouveau l'étoile plonge — dans le sein léger des ondes, — et de nouveau l'amour lui confie — sa nacelle mystérieuse.

Et, entre l'élément et l'étoile, — elle glise comme un songe, — et emporte avec elle deux visions — au loin sur les vagues.

Sont-ce des enfants de l'oisive paresse — qui dépensent ici leurs loisirs nocturnes, — ou sont-ce deux ombres bienheureuses, — qui quittent ce monde terrestre ?

O toi, étendue comme la mer — onde superbe et rapide — daigne donner asile dans ton espace — au mystére de cette humble nacelle.

PAYSAGE.

Ah ! comme le fracas des o ges d'été est gai — quand elles soulèvent la poussière volante et que fondant avec la nuée elles troublent l'azur céleste. — Tout à coup la forêt est assaillie avec une rage véhémente, — et commence à tressaillir, bruissant et étendant ses feuilles ! — Vois, sous le pied malfaisant de la tourmente — les géants de la forêt cèdent et plient ; — leurs cîmes craintives murmurent comme si elles se concertaient entre elles, — et, à travers cette agitation soudaine, — l'on entend les sifflements continus des oiseaux — et, ça est là, la première feuille jaunie en tourbillonnant tombe sur la route.

SONNET.

Le jour est au déclin, la nuit est proche, — l'ombre de la montagne s'allonge, — dans le ciel s'éteignent les nuages, — il est tard déjà. Le jour tombe.

Mais je ne crains point l'obscurité nocturne, — je ne regrette nullement le jour qui s'amincit, — pourvu que toi, ô ma vision magique, — pourvu que toi, tu ne me quittes pas!...

Revêts-moi de ton aile, — calme l'agitation de mon cœur — et ton ombre sera bienfaisante pour mon âme fascinée.

Qui es-tu? D'où viens-tu? comment le dire : — Habitante de la terre, du ciel ou de l'air? Peut-être bien, — mais avec une âme féminine passionnée.

—

Le soleil luit, les eaux scintillent, — sur le tout un sourire, la vie dans le tout, — les arbres tressaillent joyeusement, — et se baignent dans le ciel bleu.

Les arbres chantent, les eaux reluisent, — l'air est saturé d'amour, — et le monde, le monde fleurissant de la nature, — est enivré de l'excès de la vie.

Mais dans cet excès de l'enivrement — il n'y a pas d'enivrement plus fort qu'un seul sourire attendri de ton âme lassée.

LÉOPOLD WALLNER.



DEUX SONNETS FUNÈBRES (1)

Le Tombeau.

—

Lorsque mon souvenir dormira dans ton âme,
Comme dort un enfant qu'on a longtemps bercé;
Quand le spectre pensif de l'ancien fiancé
Ne visitera plus tes doux songes de femme;

Quand l'oubli dans ton cœur aura tissé sa trame,
Effaçant mon image et celle du Passé;
Quand l'amour, dans ton sein, sera mort et glacé,
Qui jadis y mettait tant de vie et de flamme :

Alors, quand mon nom seul survivra d'autrefois
Sur le seuil refroidi de ton cœur empli d'ombre,
Ah! si parfois encor, ma sœur! tu l'y revois

Incline ton front clair sous ta couronne sombre,
Et salue en pleurant, du geste triste et beau
Dont on salue un nom gravé sur un tombeau!

—

Funérailles blanches.

—

La cloche a tinté son glas mortuaire :
Le cœur envahi d'un chagrin nouveau,
Nous allons porter à son froid caveau
Notre amour, tout blanc dans son blanc suaire.

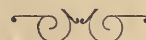
Il n'y aura point foule au sanctuaire :
Notre amour était trop pur et trop beau,
Pour qu'un peuple vil vienne à son tombeau
Et souille en passant ce chaste ossuaire!

Seuls, d'humbles enfants suivront le cercueil;
Tandis que, parés de blanc pour tout deuil,
Les prêtres diront une messe d'ange :

Car ce doux amour ne sut point pécher :
Il naquit avec les fleurs du pêcher
Et mourut sans tache avant la vendange.

FRANZ ANSEL.

(1) De *La Couronne d'Ombre*.



MÉDITATIONS

à M. Alph. Gard...

—

Le Soupir Universel.

—

« Cette terre est une vallée de larmes.... »

Que le silence de la nuit bleue, la bave sanglante du soleil mourant, le parfum de la plante expirante et l'immobilité douloureuse de la chose, contiennent de navrements!

Comme il est puissant et universel ce cri de souffrance râlé par la nature toute entière, pour qui sait l'entendre et pour qui sait l'écouter!

Tout sanglote dans le monde; la vague battue par la rame du pêcheur, la barque qui crie sous les corps entassés, la roue du char qui grince et les pavés usés par les rudes baisers du fer et du cuir. Les larmes elles-mêmes pleurent les grottes ombreuses où, stalactites brillantes, elles dormaient d'un sommeil léger. Elles pleurent les caresses ondées des paupières mauves, leurs amantes lascives.

La mère met à bas dans la douleur et le cri de l'enfantement est une exécration crachée à la destinée déchirante. Le nouveau né gémit quand il vient en ce monde et le vieillard pleure des larmes silencieuses en le quittant. Le cri de l'enfant n'est que le cri de la souffrance future et de la souffrance acquise, car il porte en lui, lot sinistre, les nervosités imbéciles de la femme qui l'a porté et les appétits féroces de l'homme qui l'a engendré. La lutte commence entre ces trois êtres, individualités qui vont se heurter et se faire souffrir — à chaque instant.

Et dans ce dur combat, l'enfant fera crier sa mère, de ses illusions déchues, le père de son orgueil abattu, son propre cœur dans ces liens mystérieux qui rattachent l'être à ceux qui lui ont versé leur moëlle et leur sang.

Ah ! ces larmes des choses de l'homme, des *inerties* qui se regardent dans l'ombre sans jamais pouvoir s'atteindre, des cœurs meurtris ! larmes de sève, larmes de feuilles mortes, larmes d'eau vierge et spirituelle toutes bues par la glèbe, et qu'on entend sangloter certains soirs dans le vent triste de l'automne ! Et ces lamentations éparses par toute la terre, à certains crépuscules, quand les bruits du jour meurent et qu'elles peuvent enfin se faire entendre, mélancolise l'âme... infiniment. C'est la tristesse qui tombe alors sur vous.

Un moment auparavant, vous étiez joyeux, heureux, content, puis voilà que dans le bourdonnement de votre âme ensoleillée, tinte le glas triste des désespoirs qui passent, et c'est fini alors de la joie et du bonheur. — Ils passent, chevauchée éternelle, au travers les routes fleuries de votre âme et l'obscurité se fait et les fleurs ne sont plus que couronnes mortuaires.

D'ailleurs ne suffit-il pas de fermer les yeux et dans l'obscurité ainsi faite, propice à la création et au ressouvenir, dans la horde tumultueuse et fantômatique de toutes les ombres quotidiennes entrevues à nos côtés, de se rappeler les visages anxieux, les yeux tristes, les bouches tordues et les corps fatigués des pauvres unités humaines regagnant leurs tanières, lasses, très lasses.

Et le silence lui-même est plaintif, bruissant de tous les vagissements vagues de la souffrance qui va naître et de celle qui finit.

Vivre, c'est lutter et lutter c'est engendrer la souffrance.

Oui, il est fort et mâle l'orgueil de saigner un autre cœur que le sien. Et si le sang a une odeur enivrante qui plaît à l'homme, le plaisir en est grand et pervers que de faire jaillir une nouvelle douleur et d'être Dieu enfin ! d'aller fouailler l'âme en ses bas fonds qui semblaient inaccessibles et de la faire hurler sous ses coups, comme le corps, — âprement, méchamment. —

Quand la souffrance doit conduire à la création, l'effort en est magnifié et il sonne sataniquement fort, le râle qui dans le mystère de la conception, messe noire, clame la naissance d'un être nouveau, voué à la douleur !

Mais sainte et bénie entre toutes, est la détresse humaine qui s'unit à l'agonie divine. O moines, qui mêlez, sublime mixture, le pus de vos plaies à la sanie de la crucifixion, quelle ivresse supra terrestre doit être la vôtre, vous qui vous vautrez ainsi dans la fange du sang caillé de vos flagellations et dans la sueur de vos âmes en prière — à genoux éternellement. —

Vous pétrissez ainsi votre cœur dans la douleur et les larmes pour offrir à un Dieu, qui est Plaie, ce rouge levain nécessaire à la levée d'êtres nouveaux.

Et les idées elles-mêmes, de quelle tension en sueur faut-il donc écarter les lobes cérébraux pour les éjaculer, jet fécondant, en le monde. Il faut, de ses ongles, arracher une portion de son âme, et l'emmaillotter dans les langes étroits des mots concrets pour qu'il puisse vivre, ce morceau de la viande de notre pensée, que nous allons jeter tout palpitant, dans la vie, en butte aux haines furieuses et aux envies sournoises.

Tout est conception, tout est donc souffrance. Et Dieu l'Etre infini, est l'Etre d'amour et l'Etre de Pitié.

Douleur que j'accepte sans amertume et sans aigreur, sarcloir divin dont le tamis rejette l'égoïsme de nos pensées, la mesquinerie de nos sentiments et la dureté de nos cœurs petits — filet glanant l'infini des tendresses dans la mer sans fond de la souffrance humaine sans limites. Calice de pleurs, Source de pitié, vous qui nous libérez de la combattivité pesante d'une santé bien nourrie, qui nous dépouillez de tous tranchants d'une suffisance injustifiée, qui nous amollisez par la perception confuse de notre faiblesse entrevue et qui nous faites pleurer les misères d'autrui, miroirs de nos propres chagrins. Je t'aime, ô Douleur ! pour le sel des larmes dont tu me brûles les yeux, pour la torture dont tu m'écartèles le cœur, pour la fièvre pantelante dont tu fais trembler mes lèvres.

C'est Toi qui me faits ramasser avec tendresse les pétales tombés des fleurs flétries, baiser le muffle humide du chien errant et esseulé, aimer les sourires noirs et doux des vieilles gens et des vieux murs — consumés par le soleil et la pluie fécondante.

Fronts lumineux et clairs des tout petits enfants, comme dans les ténèbres de mon âme en pleurs votre aurore m'apporte de lumière et de joie! Mains nouées et osseuses des vieux, phalanges du squelette apparu, que vous me faites souffrir, remembrances de la mort prochaine, à la douleur inconnue !

C'est Toi toujours, torture incessante, morsure cruelle, qui me fis préférer les tristesses des choses aux rires de la vie, le ciel sombre au ciel clair, les rivières urbaines, aux fleuves agrestes, la banlieue dans sa nudité crasseuse de pauvresse rebutée : terrains vagues et chenus, dont les seules floraisons sont : chiffons salis, bouteilles éculées, réverbères falots, geignants et courbés par le vent solitaire — aux paysages splendides et aux horizons lointains !

J'aime mieux les meurtrissures de vos lèvres bleuies, violettes humbles, que le sein opulent et charnel de la rose rutilante, le pli de ta bouche retombante, ami malheureux, que la gaîté des yeux de l'ami heureux, les joues ravinées et les épaules abattues des vieux que la carcasse solide des jeunes, le noir du vêtement d'où émerge, lotus blanc, le front ivoirin, que les papillons voyants, et vous, gencives pâles,

teint de chlorose de l'aimée, que les pommettes colorées et le trou saignant des bouches fraîches.

Douleur mienne, noyau de tout ce qu'il y a de beau, de noble, de généreux en moi, buée divine ternissant mon orgueil, reflet de la souffrance ultime, atome vibrant du gémissement universel que soupirent les feuilles tombées, les corps fiévreux et les âmes — en mal de souffrir ! — soyez bénie !

HUBERT DE MOOR.



Au Moulin.

—

Planté droit au bord du chemin,
Le moulin chante, à sa manière :
Tic ! tac !... Et, la main dans la main,
S'embrassent meunier et meunière.

Et le tic-tac de leurs baisers
Se mêle aux battements des roues :
Ici, tombent les flots brisés ;
Là-bas, les baisers sur les joues.

Le poids des folâtres ruisseaux
Fait tourner les meules en fêtes,
Pendant qu'auprès des claires eaux
Les baisers font tourner les têtes.

Et les amants, toujours plus fous,
Ont des caresses plus troublantes...
Mais les ruisseaux, un peu jaloux,
Disent des choses plus galantes.

Si bien que, lorsque vient la nuit,
Les flots berçant l'âme des meules,
Tendrement, s'éteint leur doux bruit...
Et les voix d'amants restent seules.

CHARLES VIANE.



PROSES A ROLYNE.

—

La chanson lointaine.

—

C'était un crépuscule d'inoubliable automne. Toutes choses étaient embuées exquisement sous la gaze bleuâtre qui lentement descendait d'un ciel lunaire. Même l'heure vibrant au clocher semblait étrangement emmitoufflée d'ouate.

D'une villa lointaine exhalée, flottait par l'irréelle atmosphère une imprécise mélodie. Enveloppante elle s'enroulait aux ramures molles des hauts platanes de l'avenue, se déroulait rampante au long du chemin, s'en allait, disparaissait dans la vapeur d'ombres du fossé. — Et l'homme qui passait, sentait, en lui, son âme fondre.

Au soir, alors que l'esseulement attriste, si pénible, on éprouve comme le besoin d'aimer, d'entendre battre un cœur ami, de voir la lèvre aux paroles sensibles qu'on aspire comme un parfum de fleurs choisies, et dans les yeux montent des pleurs indicibles. Ce charme, le passant de cette heure, le souffrait singulièrement. Il arrêtait son souffle pour croire un plus long temps à la chanson magique consolant son nocturne retour.

Il tendait ses regards vers l'adorable bouche invisible, qui tressaillait au loin. Pendant les silences où la voix se taisait comme engloutie dans l'infini d'une solitude, il hâtait anxieusement ses pas, suivant la fragile agonie d'une dernière modulation.

Enfin, il vit au balcon d'une demeure, qu'il savait sur la route, une liquide lumière adoucie à la soie d'un abat-jour. Elle fardait de nuances précieuses la vêture ample, brisée de plis sculpturaux, d'une femme, accoudée à la balustrade habilement ajourée en ornementations subtiles. Il s'arrêta dans l'ombre large d'un fût d'arbre. Et la voix comme invitée par quelque mystérieuse influence s'évapora à nouveau parmi le sommeil de la nuit, telle un rêve indolent trainant en de printanières visions ses mélodieuses mélancolies.

Pour lors glissa vers le cerveau de l'admirable fou cette bizarre obsession d'une lancinante volupté qu'impose si souvent l'onctueuse harmonie des plaintives romances : l'inexplicable appétence de la mort.

Il se plut à aiguiser cette suprême douleur, rêvant la raffinée angoisse d'un anéantissement éternel, dans l'extrême bonheur une fois goûté savoureusement, pour à jamais.

Une branche se détachait neigeuse et brillante de lune hors l'ombre, il s'y pendit.

Macabre, grandiosement, fut ce suicide dans la nuit. Le grotesque sourire du pendu ricanait dans le glacial baiser de la lune. Et la vierge au balcon emplifiait désespérément son homicide chanson, les yeux fixés, indifférents, au corps du supplicié.

Quand le dernier soupir à sa bouche se fana, latonnant, l'aveugle disparut dans la douce lumière filtrée de l'abat-jour de soie....

GASTON-DENYS PÉRIER.



Histoire de Hezzar Mushkil

Prince de Bukharie.

(Suite).

—

— « Que voudriez-vous connaître d'une pauvre réfugiée comme moi ? Devenue presque folle par excès de malheur, j'ai quitté ma patrie, et, telle que je suis, votre pays ma reçue et protégée. J'ai mangé votre sel et je ne serai pas ingrate. Par ma tête et mes yeux, que tout le bien que je puis faire retombe sur vous. Prêtez donc l'oreille, ô Shah ! Car, misérable comme je le suis, je puis encore vous faire connaître des choses qui changeront les destinées de votre race.

Je suis née au pays des Amazones. Sous les ordres de ma mère, je devins l'une des plus adroites et des plus fortes de ma tribu. A l'approche de la nubilité, le sein droit me fut enlevé et l'on m'apprit tous les exercices de la guerre. Je n'attendis pas longtemps avant que mon courage fut mis à l'épreuve. Notre nation était en guerre avec une bande de montagnards qui s'étaient aventurés sur notre territoire. En vérité, je montrai les vertus d'une véritable amazone, mais, pour le malheur de toute ma vie, je blessai un jeune guerrier d'une façon si malheureuse qu'il tomba prisonnier entre nos mains.

Il était beau, et, après tout, je ne suis qu'une femme. Il fut soigné sous notre toit ; une affection mutuelle grandit entre nous et, quand il se sentit assez fort pour partir, je ne pus supporter la pensée de cette séparation. Cédant à ses conseils, je le suivis. Combien je devais regretter cette faute ! J'appris bientôt que son amour n'était profond, ni sincère ; et non seulement il cessa de m'aimer comme sa femme, mais encore il avait décidé de me vendre comme esclave !

L'ingrat ne connaissait guère l'âme d'une Amazone. Déterminée à m'enfuir, je me vengeai et j'abandonnai son cadavre, que des mains étrangères devaient ensevelir. Le malheureux apprit trop tard la différence qu'il y a entre l'amour et la haine d'une femme.

Pendant des jours et des nuits j'errai par des montagnes arides et des déserts inconnus, cherchant ma subsistance dans la nourriture que Allah prépare aux animaux sauvages.

A la fin, mes pas me portèrent au pied de ce trône, et j'ai vécu, près de vous, comme un paria, de la charité de vos gens. Pour vous rendre ces bienfaits, je retournerai dans mon pays avec une escorte d'honneur et j'irai chercher une fille de notre tribu : cette femme vous donnera un fils, car les Amazones, n'engendrent que rarement des filles. L'enfant sera votre héritier et les difficultés qui surgissent dans votrs royaume prendront fin.

Par Allah ! la pauvre créature qui a si longtemps mendié à votre porte, veut ainsi montrer sa gratitude. »

Ces mots produisirent une grande sensation sur le roi et les sages de sa cour.

Des préparatifs pour un long voyage furent ordonnés, des personnages de haut rang désignés pour accompagner l'Amazone et des firmans délivrés et scellés.

Tandis que l'ambassade sortait de la ville, des prières étaient dites dans toutes les mosquées et la population toute entière exprimait ses vœux ardents pour la réussite de cette mission.

. . . .

Cependant, cet évènement avait mécontenté les filles du Roi. Leurs plaintes, formulées avec peu de réserve ne pouvaient manquer d'arriver aux oreilles du souverain et pour les faire cesser, suivant les conseils de son Vizir, le Roi resolut de chercher des maris pour toutes ses filles.

A cet effet, il envoya des messagers aux princes et aux gouverneurs des provinces pour leur annoncer l'honneur qui leur était réservé et les prier de faire leurs préparatifs pour recevoir, comme femme, une princesse royale.

Ce fut une nouvelle agréable pour les filles du roi, quoiqu'en aient pu penser les princes et gouverneurs. Elles étaient, en effet, fatiguées de la vie du harem et elles devinaient plus de liberté dans leur nouvelle existence.

Mais ce changement dans leur condition n'en amena aucun dans leurs sentiments ; aussitôt mariées, leur premier soin fut d'influencer l'esprit des maris et de les exciter à la révolte contre le père.

. . . .

L'impatience du Roi s'était presque changée en un profond découragement, quand, un jour de printemps, on vit un messager franchir la porte de la ville, courir au palais et se faire introduire d'urgence auprès du Roi. Il venait annoncer le retour de l'ambassade. Elle ne se trouvait plus qu'à un jour de marche de la capitale, et ramenait une princesse de toute beauté, nièce de la reine des Amazones.

La nouvelle s'en répandit rapidement par la ville, portant la joie chez ceux qui souhaitaient le bien de l'Etat, mais chargeant de nuages les sourcils de ceux qui trouvaient que tout était pour le mieux.

Toute la population était sortie des remparts pour assister à l'arrivé de la nouvelle reine : La jeune femme apparut non voilée, suivant la mode de son pays, et montée sur un cheval superbe. Un arc et un carquois plein de flèches étaient jetés sur son dos ;

elle tenait en main un petit épieu, un bouclier pendait à son bras et sa tête était ornée d'un petit casque de fer, garni d'or, d'où tombait une plume de paon.

Elle était belle, mais d'une beauté masculine; ses regards étaient hardis, sa tenue décelait la décision rapide et l'indépendance. La nouvelle reine était en tout l'opposé de ces êtres doux et effeminés, vivant dans les harems, et dont les regards d'un homme n'ont jamais caressé la face.

Le Shah, assis sous une tente luxueuse, à un parasang de distance de la ville, la reçut en personne. Dans sa joie de posséder une reine si précieuse, il déploya la plus grande magnificence.

. . . .

Après quelques mois, l'attente du Roi et de son peuple sembla devoir se réaliser. Tous les expédients que l'on croyait capables de rendre le ciel propice furent employés. Lorsque le jour arriva, toute l'Ulémah fut requise pour jeûner et prier; tous les médecins, toutes les sages-femmes de la contrée furent appelés et l'on s'accordait à dire que si, après tout, une fille devait naître, le ressentiment du Roi l'aveugleraient à tel point qu'il ferait tuer toutes ses femmes et ses filles et s'en irait cacher sa tête couverte de poussière dans quelque coin ignoré.

Mais il n'en fut pas ainsi : à la joie de toute la nation, ce fut un fils qui vint au monde.

Le Roi ne vit point de limite à son bonheur; des actions de grâces furent ordonnées dans toutes les mosquées, les échoppes furent fermées, et les façades décorées de rameanx, toute la population revêtit ses plus beaux habits et se promena par les rues en disant ce seul mot : « Mobarek ! » Partout on buvait le vin sans qu'il y eut rien à craindre des prêtres.

Le prince devint l'objet de toutes les conversations. C'était, disait-on, le plus bel enfant que l'on eut jamais vu, mais il portait, — chose étrange, — un arc et une flèche dessinés sous le sein gauche. Les hommes sages assurèrent que ce signe annonçait une âme de grande bravoure; mais les viellles femmes et les têtes grises y devinaient le caractère de la mère, rêvant à son pays et à ses aventures, alors qu'elle n'aurait du penser qu'à son enfant.

L'héritier fut nommé Hezzar Mushkil ou les « mille difficultés », pour qu'il se souvint toujours de l'anxiété qui avait précédé sa naissance. Ce jour-même, sa mère insista pour qu'il dormit auprès de son cheval favori, la tête reposant sur un glaîve, pour lui inculquer l'amour des armes et de l'équitation.

L'éducation du royal enfant fut confiée à la vieille Amazone, qui porta, dès lors, le titre de *Dedeh*, — c'est-à-dire nourrice. Sous sa direction, il apprit tout ce qu'une Amazone pouvait lui enseigner, et, outre sa virilité naturelle, il parut s'imbiber de toute l'énergie de ce caractère sauvage.

Cependant les filles du Roi, aussi bien que leurs mères et leurs maris, voyant à quelle infériorité ils étaient tombés depuis l'arrivée de ce fils, brulaient d'impatience de trouver une occasion pour montrer leur dépit.

Le Gouverneur de la ville de Bikend, marié à l'une de ces filles, était un homme hautain et belliqueux; de sa personne, il était robuste et il avait prouvé sa valeur sur le champ de bataille. Sa femme l'avait si bien suggéré, qu'il se déclara lésé dans ses intérêts, et, agissant sur ses beaux-frères, aux prises eux-mêmes avec les récriminations de leurs femmes, il devint le chef d'une ligue révolutionnaire.

Le Roi, avançant en âge, vivait dans la paisible jouissance de son pouvoir, et, rassuré par la présence d'un héritier, négligeait les affaires de l'Etat.

Hezzar Mushkil avait atteint l'âge de 17 ans. La plupart des provinces étaient mures pour la révolte. Aprés bien des difficultés, le Roi, ayant compris la nécessité d'agir avec rigueur, consentit à appeler au pied de son trône, le fauteur principal. Le Gouverneur de Bikend reçut l'ordre de venir à Boukhara. Ce fut le signal de la révolte ouverte : il refusa d'obéir, déchira le firman royal et ferma les portes de sa ville. Il devenait, par là même, *Yaghi*, c'est-à-dire rebelle.

Lorsque les nouvelles de cet évènement arrivèrent au Roi, le prince Hezzar Mushkil était présent et l'on remarqua que, impuissant à observer le respect qu'il témoignait à son père, il s'écria :

« Grâce à Allah ! la main a donc saisi le glaive ! »

(A suivre.) EMILE LE JEUNE.



L'Art Religieux.

—

C'est là une opinion communément partagée par le public, les critiques et les artistes eux-mêmes, qu'une œuvre appartient au genre religieux quand elle est la représentation d'une scène biblique ou d'un fait historique des annales de l'Eglise — Christ en croix, Mises au tombeau, Saintes familles, Martyres — ou bien l'expression symbolique d'un dogme théologique — Mariages mystiques, Paraboles, Visions apocalyptiques, Jugements derniers, etc. — C'est là le sens ordinaire; quelquefois cependant, pour justifier cette qualification, on exige qu'à la religiosité du sujet s'ajoute celle de l'interprétation. Ainsi certains artistes qui s'inspirèrent des Ecritures ne sont pas considérés comme religieux, le sentiment général dégagé par leurs œuvres étant en contradiction avec l'esprit de la doctrine. Quand, dans les

« Noces de Cana », Véronèse place le Christ à côté du Grand Turc, et vêt tous ses personnages d'habits sompteux; que Rubens peint des Saints herculéens et des Vierges désirables, et fait dans la « Descente de Croix » apparaître un Crucifié raidi et glacé par la mort, cadavre déjà jauni qu'aucune puissance ne pourra ressusciter, il est évident que c'est là un art tout profane malgré la nature particulière des sujets. Il est donc nécessaire que la tradition soit observée respectueusement et que soient rendus sensibles — par l'expression extatique des figures, la sveltesse des corps, la signification totale de l'œuvre, — les caractères originaux des dogmes.

Cette définition correspond à la conception vulgaire des caractères de l'Art religieux. En réalité, elle s'applique uniquement à ce genre particulier qu'on pourrait dénommer orthodoxe; mais l'art religieux, dans l'exacte acception du terme, est chose entièrement différente de cela. Il importe de restituer aux mots leur valeur réelle, surtout en ces matières délicates du domaine de la critique, car trop souvent des querelles artistiques s'éternisent qui ont pour origine quelque ambiguïté ou quelque indétermination de terme. Or, en ce qui nous occupe, on a confondu orthodoxie et religion, confusion aujourd'hui générale et que rien ne justifie.

Dans toutes les sociétés, chez toutes les races, à tous les âges, il existe toujours une conception totale de la Vie, somme et moyenne de toutes les conceptions particulières. Aidée par le sentiment ou les forces de l'intelligence, la foule a trouvé la solution des problèmes du pourquoi de l'existence, fixé la cause du monde physique et du monde moral. Un ensemble de légendes transmises de générations en générations, de croyances métaphysiques, de notions morales, une conscience commune nécessaire à la multitude comme sanction de ses actes et comme explication de l'univers visible, constituent la religion; cette religion est un produit du milieu, comme l'esprit de l'homme lui-même, les problèmes s'étant posés différemment selon les races et les peuples; elle est aussi essentiellement mutable, chaque génération ajoutant aux fonds laissés par les ancêtres le produit de sa propre expérience.

A suivre. LÉON ERY.



AU MUSÉE MODERNE

—

Les Aquarellistes.

C'est toujours la même collection de jolies futilités. Comme l'an passé, comme les années précédentes Binjé, Cassiers, Staquet. et Uyterschaut nous redisent, de la même voix, la même chanson sur le même air. Les paroles, cependant, ont subi quelques modifications. Exemple : De Staquet, en 98 : *Intérieur à Volendam* (*Hollande*) — en 99 : *Intérieur en Hollande* (*Volendam*) — De Binjé, en 99 : *Port endormi* (*Dunkerque*) — en 98 : *Coin de Port* (*soir*)... *à Dunkerque...*

C'est de l'art de fumoir ou d'antichambre; en musique, des variations pour petite flûte. On n'est pas plus habile, ni plus superficiel; mais il faut en convenir, tout cela est très joli, frais, pimpant et de beaucoup préférable à cette autre manie, fort envahissante aussi, cette année : l'aquarelle militaire. (Maison principale en France, représentants pour la Belgique MM. Abry, Romberg et Van Severdonck. Il y a encore une série de vues de villes microscopiques, timbres-réclames avant la lettre, sans doute; une enseigne pour débit de tabac « au Dalmate » par C. Del'aqua et un tas de choses divertissantes qu'on voudrait voir ailleurs qu'au Musée Royal.

Une vingtaine d'œuvres, cependant, témoignent d'une réelle préoccupation d'art. Ce sont les sombres et graves compositions de Mellery, les têtes de houilleurs de Constantin Meunier — Elles, non plus, ne nous apprennent rien de neuf sur l'art de ces Maîtres; mais c'est le sceau de la personnalité que nous retrouvons dans ces œuvres, et non pas cette nullité mal cachée par un métier subtil.

Voici, de Bartlett des paysans et une vieille Hollandaise, dans cette atmosphère calme qui entoure la vie des simples. — Une ruelle déserte de Delaunois est une saisissante étude balzacienne : on entend, on croit voir, derrière ces petites portes verrouillées, les vieilles bigotes chuchotant des histoires de curés.

Knopff expose des dessins réhaussés merveilleux, entre autres deux masques : la *Défiance*, et la *Méduse*, qui, par un regard par la forme d'un œil nous en disent bien plus long que maintes compositions aux nombreuses figures gesticulantes. — Citons encore G. La Touche, avec deux effets d'automne très sentis et enfin Bach, et Uth, des paysagistes allemands.

P. S.



Petite Chronique.

—

La première Conférence du *Thyrse* aura lieu samedi, 9 courant, par invitation. Sujet : *Un pamphlétaire catholique révolutionnaire : Léon Bloy*. Monsier Ecrepont s'est chargé d'organiser une partie musicale.

Le quatuor Thomson est dissout. Malheureusement, pour les amateurs de musique. Il paraît que des personnalités influentes ont voulu imposer à certain de ses membres des obligations inacceptables.

A Uccle, il existe, près de l'avenue Defré, une vétuste maison flamande du plus pur style, qui dans un décor admirable, est une petite merveille. Son propriétaire la conserve avec un soin jaloux ...et intelligent. L'édilité uccloise a permis qu'on élève devant elle une horrible construction moderne — pignon blanc couvert de grandes lettres barbares : *Pension de famille.* — et qui masque complètement l'antique maisonnette. Ne pourrait-on exproprier, pour cause de danger public, de voisinage malsain et d'immoralité esthétique, ces vandales prostituteurs du pittoresque ?

D'autre part, les beaux arbres de l'avenue des Sept Bonniers — l'une des dernières encore belles ! — sont cicatrisés de coups de hache. Vont-ils disparaître ? Et la Société *protectrice* des arbres et des sites ? Pourrait-elle pas châtier les misérables, auteurs des faits ?

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain n° l'article : le MOIS THÉATRAL.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 15 DÉCEMBRE 1899 N° 16

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION : Rue Jourdan, 185, Bruxelles.

ABONNEMENT : Un An. . 5 francs | Six Mois fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

ADMINISTRATION : Rue du Fort, 16, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Au Thyrse (1)

—

Je tiens à vous faire remarquer que, juchés sur le tréteau local que vous appelez tribune libre, vous m'avez empêché de vous répondre et vous avez cru bon, à ma réplique première, de jouer sur les mots. Est-ce mauvaise foi et déloyauté ? Pour les yeux qui ne verraient pas, je tiens à montrer en quelques mots l'inanité de votre polémique.

1° Le Sâr Peladan n'est pour rien dans l'Ordre de la Croix d'Emeraude, où tous, nous avons pour LE Maitre le respect que mérite tout génie ; 2° vous avez jugé un ordre *ésotérique* d'après un manifeste *exotérique*. Il faut distinguer aussi les Sectes, l'Ame de l'Esprit, les Poètes des Philosophes ; 3° la campagne a été menée à propos de *Ad Deum*, un simple fragment de ma *Porte du Mystère*, et l'un des Sept Symboles gardant la Porte a été pris pour la Porte elle-même, Symbole au poison désharmonique suscité par les paroles goétiques et la litanie incantatoire.

Inutile de dire que je n'adresse pas la parole au pygmée qui s'est lacéré lui-même : son vide il la fait sentir — les sondeurs d'Arcanes trouvent une révélation partout et les ignorants du vide, du vent, etc.. alors que dans l'erreur même il est de la vérité tangible — sa charité chrétienne, il l'a prouvée par ses insultes et sa petite vanité est digne de pitié.

Etre combattu est une preuve de puissance. Mais faut-il le répéter : nous méprisons à un égal degré l'admiration, la jalousie et la critique d'un monde qui osa même siffler un Wagner et l'accuser d'impuissance, de l'*ignobile vulgus* (Horace) qui assassine les génies et n'encense que les médiocres.

C'est maintenant une inutilité et une déperdition vaine de fluide que la perpétuelle critique de l'époque. Songez aux montagnes de griefs dressées devant elle et réfléchissez : ces montagnes ne parviennent ni à la masquer, ni à l'étouffer. Occultement, la raison en est simple : la critique a une action dissolvante, non pas créatrice. Elle diagnostique le mal et souvent par un mouvement inverse et reflexe le fait empirer.

«En place de déconsidérer le monde, me disait un de mes adelphes qui me donna l'accolade mystique devant le grand Peladan, il faut — pour l'intérêt du Verbe — créer. Il faut créer des formes nouvelles aux traditionnelles idées, une expression neuve, car les idées — par essence — sont immuables, mais leurs manifestations transitoires. Seul le Sâr a essayé une rénovation systématique ; elle a échoué pour de nombreuses raisons : l'infinie minorité à laquelle il s'est adressé n'a vu en son action que le moyen de manifester son individuelle rancœur, et Il a été trompé. Et puis... le Christ nous l'enseigne : rien dans cette vie ne se fonde sans sacrifice. Or où se trouve le sacrifice dans la critique, l'attaque ; satisfaction égoïste d'une colère ? Sur un plan le Sâr a échoué — encore que son influence ait puissamment relevé les esprits — mais il ne désarme pas et lorsque les circonstances de la vie lui laisseront la paix il reprendra le service du Graal ; de ce vase sacré où repose le sang, la parole de Jésus et qu'il faut faire rayonner à nouveau. Il faut considérer ses déviations, non pas désarmer — encore moins renoncer. Ce serait là un crime contre le Saint-Esprit. Au jour — prochain sans doute — d'une chevauchée nouvelle, j'espère que vous serez un de nos nobles chevaliers. »

Au nom de la Croix d'Emeraude je n'ai pas le droit de laisser s'échapper de la Lumière du Temple. Comme le pygmée l'a dit, je le répète, je suis au seuil avec le dragon, je suis simarré d'orgueil et bardé de haine peut-être, j'ai les paroles magiques et les Glaives.

Je trouve grotesque autant qu'insinuant celui qui

(1) *Voir numéros précédents.*

se mêle de ce qui ne le regarde pas ; nous n'avons pas daigné demander son humble avis et nous ne demandons à personne de nous croire, au contraire...

Alchimistes nous avons trouvé la pierre philosophale de l'Ame, thérapeutes et herméneutiques nous servons le Livre de la Lumière en lisant les lignes ténébreuses, théurges nous avons la clef d'un Mystère effroyable et sacré et d'une Magie invincible par son Secret, thaumaturges nous ferons demain le grand Miracle !

L'heure sonnera : SERI - GAGLA - EUNOM. L'incognoscible saura.

Le but mystérieux je l'ai sondé et pourrai clamer eureka quand la Voix aura résonné. Que je brandisse un glaive d'orgueil ou de haine, nul ici-bas n'a le droit de sonder ma pensée et je n'ai de compte à rendre à personne.

J'ai dit : c'est tout ce que j'ai à vous dire, à part cela je garde SILENCE ; l'on peut donner libre cours aux insultes, le Charlatan a parlé.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.
Chef de la Secte d'Art
de l'Ordre de la " *Croix d'Emeraude* ,,

—

. . . .

...Il en est mort !

J. R.



La Venue.

A Franz Ansel.

Celle qui, si longtemps, fut un songe est venue....
Le verger n'est fleuri que pour sa bienvenue;
Et la neige des fleurs ne jonche les sentiers
Que pour faire un tapis virginal à ses pieds.
Doucé comme le jour, pure comme l'enfance,
Celle qui fut un songe est venue en silence
Dans le rayonnement de sa simplicité!
La voici : comme fait un hôte souhaité,
Elle entre sous mon toit, naïve et familière;
Mais ses petites mains m'apportent la lumière,
Et mon cœur la bénit comme un ange envoyé.

Elle a pour compagnons l'Amour et la Pitié;
L'un sourit, l'autre pleure, et tous deux ont des ailes.
L'Espoir suit, jeune et beau, le front ceint de fleurs [frêles;
Et l'enfant, que couronne un nimbe de douceur,
S'avance au milieu d'eux comme une jeune sœur.

1898. FERNAND SÉVERIN.

L'Amour aux Fleurs.

—

LES VERGERS BLANCS.

Dans le matin clair, ta beauté, ton rire et ta joie étaient aussi de la clarté. Et sur notre passage il neigeait des pétales blancs de pommiers, de cerisiers. Toute une adoration des fleurs du verger semait pour nous au travers de la prairie, parmi les hautes marguerites, un chemin de gaîté.

Nous partions à nous deux, Margyne, très tôt. Nous nous sauvions de la maison alors que les hautes herbes étaient toutes emperlées encore de larmes qu'elles avaient pleurées durant toute la nuit. Car les herbes des pelouses et les fleurs des parterres étaient tristes de vivre une nuit entière sans nous voir, s'éjouir au spectacle de notre bonheur, Margyne! Et les herbes et les fleurs pleuraient.

Et voilà que le soleil aussi se révélait quand il nous avait aperçus. Et sa grande clarté blanche illuminait les larges bouquets blancs des vergers. Cette aube était radieuse de tant de joie que nous nous arrêtions, Margyne, au coin d'une haie, toute blanche aussi des floraisons d'aubépines, et doucement, comme pieusement, je te serrais dans mes bras. Notre étreinte dans ce matin blanc, parmi les blanches chutes lentes des pétales du verger, était douce et délicieuse et longue et notre amour candide comme le grand sourire épanoui des marguerites aux élégantes salutations.

Je m'appuyais à la haie d'aubépines neigeuses et tu abandonnais ta grâce frêle, Margyne, sur ma poitrine dans laquelle mon cœur battait fort, entre mes bras qui t'enlaçaient, toute. Ton visage de pure beauté et de charme adorable se tournait vers mes yeux extasiés d'ineffable tendresse. Nous ne prononcions pas une parole et cependant nous nous disions tant de choses! Des oiseaux chuchotaient, s'appelaient pour venir nous regarder, puis s'enfuyaient dans un éclat de rire. Le grand soleil montait plus haut dans le ciel et envoyait au travers des branches quelques rayons indiscrets découvrir notre muette étreinte. Les herbes avaient séché leurs larmes.

Et quand un pétale de cerisier vint tomber sur ta joue, caresse blanche sur la peau rose, nous nous prîmes à rire tous les deux de ton émoi et, dans une grande joie bruyante, nous tenant par la main, nous sortîmes du verger et nous entrâmes, radieusement jeunes et aimants, dans la brillante sérénité de la pleine lumière ensoleillée enfin survenue.

LES TRÈFLES ROUGES.

Vers le milieu du jour, nous sortions du bois et devant nous s'épanouissait le cirque majestueux des campagnes déclives relevées en amphithéâtre au delà du val; dans le fond du décor, sur les versants,

des moissons jeunes habillaient la terre de toutes les nuances du vert et, parmi ce vert, ici et là étaient épanchées de grandes taches saignantes.

Les trèfles fleuris sont de larges blessures faites aux champs, et dans le soleil de midi nous admirions rutiler ces floraisons sanglantes.

Le long du bois, à nos pieds, s'étendaient de ces trèfles opulents aux gros épis rouges veloutés. Dans l'ombre de la lisière, nous nous sommes arrêtés, nous nous sommes étendus parmi les trèfles.

Tu te souviens, Margyne ?

Tu caressais du revers de la main les douceurs de ces fleurs rouges. Par endroits un coquelicot insolent ouvrait sa corolle farouche, détachant sur le grenat du trèfle l'éblouissement intense du vermillon.

On n'entendait pas un bruit autour de nous. C'était l'heure lourde des apaisements dans toute une journée de vie et de labeur. Les choses comme les êtres s'étaient laissés envahir par une torpeur, et sur ces moments de calme, le soleil aux embrasements torrides versait une lumière de fournaise.

Pourtant, dans l'ombre du bois, dans la fraîcheur des hauts fourrages, nous goûtions la douceur inexprimable de notre solitude.

De ta main nonchalante, Margyne, tu cueillis une des fleurs rouges, une des grappes veloutées et tu la portas à ta bouche.

Et dans le sang de tes lèvres il me sembla voir saigner une autre blessure et je me précipitai pour l'étancher. Mes lèvres arrachèrent à tes lèvres la fleur sanglante et nous nous mîmes à rire de l'émotion de mon erreur ; mais mes lèvres n'avaient pas quitté les tiennes, m'aimée, et nos deux rires ne faisaient qu'un. Ils ne faisaient qu'un comme d'ailleurs nos regards, nos souffles, nos bouches ne faisaient qu'un, — comme nos cœurs, nos pensées, tout notre amour, n'est-ce pas, Margyne, ne faisaient qu'un? Mes lèvres longuement, lentement, savourèrent la douceur de tes lèvres; mon baiser s'insinua, délicieux, dans la volupté caressante de ton baiser. Contre tes dents blanches mes dents appuyèrent le nerveux désir de tout mon être, manifesté dans cette seule présente tendresse, ô ineffable ! de notre ineffable baiser.

Mes bras aussi t'enveloppaient et tu me serrais dans les tiens, et nos yeux se souriaient l'un dans l'autre, et nous restâmes ainsi d'inoubliables instants, Margyne!

Tant que, discrets, peu à peu, les trèfles hauts se refermèrent sur notre étreinte et que leurs fleurs rouges recouvrirent notre grand baiser. Et un coquelicot écarlate pencha par dessus nous la pudeur outragée de ses pétales rougissants.

Les Genêts d'or.

Et puis, Margyne, le soir revint. Toute la splendeur de ce grand jour de prairial dut s'anéantir dans l'ombre de la nuit. Nous avions redescendu la montagne au travers des blés jeunes et des champs de trèfles rouges et nous retournions vers la haie d'aubépines, le verger, vers la petite maison dans les fleurs.

Aux revers des talus s'échevelaient les crinières d'or des genêts, incendie éblouissant, gerbes en feu dans la lumière rouge du couchant. Les genêts couronnaient les crêtes, les genêts s'accrochaient aux parois des rochers, les genêts s'étendaient dans les plaines, parmi les jeunes plantations de mélèzes et partout, les genêts, somptueux, opulents, s'enflammaient.

Et cet or dans l'or du soleil, ces feux brûlants dans d'autres feux étaient une apothéose magnifique à l'incommensurable joie, à l'exubérante allégresse de nos cœurs, Margyne.

Il nous semblait, dans l'orgueil de notre grand amour, que la campagne se paraît pour lui de toutes ses plus riches splendeurs, et que ce grandiose éblouissement devait saluer le passage des deux amants superbes que nous étions.

Les genêts d'or des montagnes sont les torches triomphales de la nature.

Et nous sentions s'épanouir en nos âmes une fierté et aussi une joie nouvelle encore après toutes les autres. Et nous devions, Margyne, montrer dans nos sourires, dans nos regards, dans nos gestes tout ce qu'en cet instant nous éprouvions de bonheur, car les paysans se retournaient sur notre passage, nous regardaient longuement de leurs yeux étonnés; d'autres s'interrompaient dans leurs travaux, arrêtaient les bœufs de l'attelage ; des jeunes gens avaient pour nous des regards émus d'envie et d'admiration; les vieux souriaient.... On le voyait, Margyne, ô oui! on le voyait bien que nous nous aimions. Et de cela j'étais très fier.

Et, ta taille en mon bras, ta tête adorée sur mon épaule, mes yeux dans les tiens, lentement, sous les curiosités sympathiques des gens, dans la lumière du couchant fauve, parmi l'incendie majestueux des genêts d'or, — nous sommes passés, m'Aimée, tout orgueilleux de notre immense amour!

Paul André.



Sonnets.

—

I

Te voici dépouillé de ta claire auréole
Et ton regard n'a plus ces feux miraculeux
Qui montaient de ton âme en faisceaux fabuleux,
Inscrivant dans tes yeux un mystique symbole.

Tu ne voulus ouïr ma prudente parole;
Tu descendis bien bas, de gloire soucieux;
Et, pour atteindre enfin aux honneurs fastueux,
Tu sacrifias l'art à ton désir frivole.

Sanglote! ton esprit est exilé des cieux...
Quant à moi, je n'ai garde, habitant les hauts lieux,
De renier la foi, le rêve et la sagesse

En allant parader sur l'ignoble tréteau,
Car, demeuré fidèle aux dieux de ma jeunesse,
La source du bonheur réside en mon cerveau!

II

Heureux qui du Travail fait une stricte loi
Dissolvant sous son joug la sceptique atrabile
Et, grâce au fort vouloir en puissances fertile,
Par lui sait engendrer l'œuvre de pur aloi.

Par son sacré pouvoir il n'est de désarroi
Qu'un mâle effort ne rende à tout jamais ductile
Et ne détruise enfin, avec le sort hostile
Et l'âcre incertitude au dépravant effroi.

Labeur! ton nom vibrant fait palpiter mon âme!
Etant pour tous les cœurs l'universel dictame
Tu prodigues l'espoir, ce germe du bonheur;

Tu grandis les esprits à ton culte fidèles
Car ils trouvent en toi la magique ferveur
Par qui sourit la vie aux vertus virtuelles!

JULIEN ROMAN.



La Complainte du Fol.

—

Que ma main doucement enclose la tienne, mignonne; que tes paupières mettent un voile de nuit rose entre le monde et tes yeux, afin que nul reflet n'en distraie, ni ternisse l'azur qui me regarde. Lors, par mes paroles, j'évoquerai pour eux une vision de rêve, le paradis lointain d'extase et d'amour où par couple les âmes se frôlent et se connaissent. Ferme les yeux, veux-tu? Vois, en toi, ces fleurs mystérieuses, ces fleurs mobiles et grouillantes qui sortent de nous, qui deviennent nous-même et, mêlées, unissent nos substances. Respire-les, si grisantes qu'elles tueraient si la mort se pouvait encore en cette terre de bonheur, où je te convie, la terre du Silence et de l'Oubli.

Tac.... tac.... tac ... c'est le faucheur qui frappe sa faux, le faucheur qui fauche les fleurs et les moissons, la récolte d'Amour.

*
* *

Viens, mignonne. Trop j'ai souffert du regard des hommes, comme des mains sur Celles que j'aimais avant toi. Je hais les yeux, les yeux qui fouillent, les yeux qui souillent, les yeux qui volent. Tout regard sur ta Beauté m'enlève une parcelle de toi: bientôt tu ne seras plus que l'ombre de toi-même, éparpillée aux mille prunelles qui te brûlent, te fondent à leur flamme cupide. Viens là-bas, nous y serons si près de tous, si près que le bruit de leurs pas rythmera notre joie, et si loin cependant, si loin que nul ne tentera l'aventure de t'y chercher. Seuls! Et mes baisers sur toi couleront comme une onde et nos chairs se confondront comme la pulpe molle de fruits trop mûrs.

Tac... tac... tac... c'est le faucheur qui frappe sa faux, le faucheur qui fauche les fleurs et les moissons, la récolte d'Amour.

*
* *

Viens, mignonne. Tu trembles et sur ton front filtre une rosée froide, les perles de l'Effroi. Cependant là-bas, l'amour sera si doux et, pour le départ, coquette, je te fleurirai de larges coquelicots tout rouges, comme la couleur de ton sang. Toi-même, tu seras toute blanche, comme une fiancée, ma fiancée. Toute blanche, oui, avec des coquelicots et des rubis sur ta blancheur. Tu as peur? Tu cries. Folle!

Tac... tac... tac... c'est la Mort qui fait saigner, la Mort qui fauche les filles et les fleurs, la récolte d'Amour!

ANDRÉ BAILLON.



Noëls.

—

Voici Noël! l'heure est mystique;
Noël parmi le minuit blanc.
— Noël en nous, mais érotique:
L'amour est né, rose et troublant.

L'amour est né, qui nous parfume,
En notre cœur illuminé.
— L'église est claire et l'encens fume:
Gloria Deï! Christ est né!

Pour lui, bergers ont trait les chèvres
Et tondu leurs maigres troupeaux.
— Joie et sourires sur nos lèvres,
Frissons de plaisir sur nos peaux;

Baisers, communion des âmes,
Baisers timides et premiers!
— Prières d'hommes et de femmes
A genoux, près des hauts piliers;

A l'autel fleuri, sous les cierges,
Voici les prêtres, bénissant....
— Bénédictions des mains vierges,
Caresses des doigts frémissant;

Et les yeux! fenêtres en joie
Disant la fête des cœurs chauds.
— Ainsi, la lumière flamboie,
Révélatrice, aux clairs vitraux,

Tandis que l'orgue et les cantiques
Résonnent pour Jésus aimé.
— Chantez, doux émois poétiques :
Noël en nous, l'amour est né!

CHARLES VIANE.



Histoire de Hezzar Mushkil

PRINCE DE BUKHARIE.

(Suite).

Des ordres furent donnés immédiatement pour réunir des troupes et marcher contre la ville rebelle. Le Prince devait accompagner l'expédition sous la garde de sa Dedeh. Mais celle-ci, plaçant beaucoup plus de confiance dans les vertus guerrières de ses compatriotes que dans les connaissances stratégiques de la nation qu'elle servait, envoya secrètement un message à la mère du Prince pour la prier de venir à l'aide d'Hezzar Mushkil.

. . . .

L'armée du Roi, soutenue par l'attitude belliqueuse du Prince, s'avança à marches forcées et fut bientôt en vue de l'ennemi. Après des sommations auxquelles le Gouverneur de Bikend répondit par des insultes, la bataille s'engagea.

Les archers, s'avancèrent avec précaution, se cachant derrière les replis du terrain, et commencèrent l'action.

Derrière eux venaient les Chirkaies ou cavaliers, fiers de leurs brillante armures. Comme rien de décisif ne se dessinait, le Prince, à bout de patience, ordonna le Yurish, ou charge générale. Les deux armées se heurtèrent, mais après un court combat, malgré l'énergie et le courage d'Hezzar Mushkil, des traces de désordre apparurent dans les rangs des soldats royaux.

Au même instant, un nuage de poussière apparut dans le lointain, s'avançant rapidement, bientôt acompagné du cliquetis des armes et de cris guerriers. Mais ces cris n'avaient rien de ceux des hommes et les éclats aigus des voix dépassaient le bruit des armes : la Dedeh reconnut l'armée des Amazones.

Jamais fracas aussi épouvantable d'armes, de chevaux et de voix de femmes n'avait été entendu et la charge des Amazones, l'arme au poing, fut irrésistible. Elles marchaient en corps compacts, s'excitant les unes les autres par des cris sauvages, semant partout la panique et la mort.

Des rebelles, qui ne s'attendaient point à rencontrer de pareilles troupes, frappés de terreur à cette apparition, s'enfuirent dans tous les sens.

C'est alors qu'Hezzar Mushkil se mit à la tête de la poursuite, s'élança en avant, dépassant bientôt ses compagnons et se laissa emporter, dans son ardeur vengeresse, jusqu'au moment où il se trouva entièrement seul, engagé dans un labyrinthe de rocailles, dont il essaya en vain de se retirer. La nuit tombait déjà, et sentant l'inutilité de ses efforts, le Prince se coucha à terre à côté de son cheval. Il dormit d'un profond sommeil jusqu'au jour. Jetant alors les yeux autour de lui, il ne vit plus qu'une solitude aride et sans bornes, où rien ne s'offrait qui put guider ses pas. Mais il fut bien plus effrayé encore lorsqu'il constata que son cheval avait disparu.

Cependant, rafraîchi par l'air matinal et soutenu par la gaité de la jeunesse, il s'avança dans la direction qu'il croyait la bonne. Pendant de longues heures il s'enfonça de plus en plus dans le desert, souffrant de la faim et de la soif, sous un soleil brûlant.

Enfin, il s'assit à terre, découragé, sentant qu'il s'était trompé et qu'il essayerait en vain de retrouver sa route. Il se remit cependant à marcher, se traînant lourdement jusqu'à la nuit, désespéré, exténué de fatigue. Vers minuit, il s'affaissa sur le sol. Voyant sa dernière heure prochaine, Hezzar Mushkil se coucha, en plein désert, pour y mourir.

Il y était à peine, qu'il sentit un coup de vent et entendit un bruit d'ailes. Avec terreur il découvrit qu'un grand oiseau de proie, le prenant pour un cadavre, était descendu sur lui, suivi d'une longue file d'autres rapaces. Appelant à lui toutes ses forces et se dressant, il brandit son glaive, tandis que l'oiseau se retirait sur un endroit élevé pour veiller sur ce qui devait devenir sa proie certaine, et que les autres, arrivant en grand nombre, planaient en larges cercles et faisaient entendre des plaintes sinistres.

Hezzar Mushkil, devant l'horrible mort qui l'attendait perdit tout courage et s'écria pitoyablement : « Allah ! Allah ! Secoure l'héritier du trône de Bukhara ! ». A peine avait-il proféré ces paroles, que des sons de clochettes arrivèrent à ses oreilles et ses yeux distinguèrent bientôt, dans le matin naissant, une caravane défilant, auloin, sur les ondulations de la plaine, tandis que deux cavaliers s'avançaient vers lui au galop.

. . . .

Saisi brutalement, ligotté et jeté sur le dos d'un

chameau, Hezzar Mushkil fut amené devant Aga Okoos, le chef de la caravane, auquel il donna ses noms et conta son aventure. Le vieux marchand se contenta de sourire d'un air incrédule et le cortège reprit sa route, emmenant le Prince prisonnier. Après un long voyage, Hezzar Mushkil fut vendu comme esclave, sur le marché de Hérat, à un chef muletier qui partait pour la Perse. Arrivé à Ispahan, l'infortuné Prince fut acheté par le jardinier du roi et employé dans les jardins du Harem.

Hezzar Mushkil avait accepté sa nouvelle condition avec une résignation d'autant plus grande qu'un pressentiment lui faisait espérer la fin prochaine de ses maux. Près du trône, désormais, il trouverait sans doute le moyen de se faire connaître. Aussi se mit-il au travail avec une assiduité qui le fit remarquer, et Hassan, le fils du jardinier-chef, se l'attacha bientôt comme un ami et un confident.

Aux heures du repos, Hassan lui racontait en détail la vie du harem, qu'il lui avait été donné de suivre tant qu'on l'avait considéré comme un enfant.

Depuis un an il en était exclu. Mais un sentiment plus habile que tous les eunuques du Serail, l'avait amené à tromper la terrible consigne, et, caché dans un réduit secret du châlet où les Almées venaient s'ébattre, il parvenait à voir encore sa divine Fatma, la suivante de la Sultane, qu'il aimait.

Parler à la favorite, se faire connaître, l'apitoyer sur son sort, tel était le dessein qu'Hezzar Mushkil caressait, depuis ces confidences. Hassan finit par céder à ses supplications, et, au jour convenu, ils se cachèrent tous deux, à l'endroit habituel, à l'heure où les eunuques chassaient du jardin les profanes et préparaient l'arrivée de la reine.

Au milieu du jardin s'élevait un kiosque de forme octogonale. Au centre jaillissait une fontaine, en une vasque de marbre blanc. Tout autour étaient disposés des sofas et des coussins de velours et de soie. Le pavillon était ouvert, de tous côtés, à la brise et sa richesse, autant que sa fraîcheur, l'avait fait surnommer le « huitième ciel ». Aux angles, au dessus des portes, on avait ménagé de petites niches et c'est dans l'une d'elles que le Prince et Hassan s'étaient dissimulés.

(A suivre). EMILE LE JEUNE.



L'Amie perdue.

—

Je te connus, ô chère, à l'âge d'innocence ;
(Car tout en n'étant plus le petit être-roi
De notre bon foyer, nous étions la nuance
De l'enfant à la femme, alors, rappelle-toi.)

J'ai vu ton grand œil bleu, sa force magnétique ;
Ton doux sourire d'ange offensé, pardonnant ;
Et j'ai perçu ta voix ainsi que la musique
D'un vieux lied bien aimé, simple mais rayonnant.

Ayant su pénétrer souvent dans ta pensée,
J'en ai pu comtempler la rose immensité ;
Fraîche et candide autant que la fleur élancée,
Ineffable et profonde autant qu'un ciel d'été.

O ! si je t'ai perdue et si ton être émerge
Des flots capricieux de ma vie, en son cours,
Laisse-moi donc chanter, amie au nom de vierge,
La joie et la clarté que tu mis dans mes jours.

Heureux qui rencontra ton âme aimante et chaste :
Une corde ignorée aura pu, dans son cœur,
Vibrer à l'unisson de sa lyre si vaste.
Il t'enverra son hymme et dira son bonheur.

EUGÉNIE VANDEN HOUTEN.



L'Art Religieux.

(Suite et fin.)

La religion n'est pas la propriété d'un parti ni d'une caste, qui peuvent la modifier ou l'hiératiser à leur gré ; elle est la propriété commune à tous les membres de la Société ; tous les actes de sa vie politique, et intellectuelle s'y rattachent en quelque façon, et les codes de lois n'en sont que le commentaire et l'application précisée. Jadis, quand existait la croyance en des êtres divins maîtres des humaines destinées, c'était le chef de la famille qui ordonnait les cérémonies d'adoration ou de supplication et sacrifiait aux dieux.

L'art ancien fut essentiellement religieux ; toujours, il s'inspira de la conscience de la foule. Quand, chez les Grecs, la religion plaçait le bonheur en ce monde, l'art était l'expression de la joie de vivre ; il exaltait la beauté physique, condamnait le mysticisme et les sentiments efféminés. Lorsque, chez les Romains, les plus hautes vertus étaient le sacrifice entier de la personnalité à l'Etat, la valeur politique et la gloire militaire, l'art glorifiait la Patrie ; il déifiait les grands capitaines et les grands législateurs.

La doctrine du Christ, quand elle pénétra dans les gaules, ne fut point acceptée telle qu'elle se présentait venant d'orient. Elle dut s'adapter lentement aux caractères du milieu et de la race, et cette adaptation s'effectua pendant tout le moyen-âge. Chaque jour, à la parole ancienne s'ajoutait un commentaire original ; et le culte modifiait ses cérémonies. Le christianisme vivait, de la vie de la foule, et l'accord de celle-ci et du dogme était parfait. C'est pourquoi,

du 8e au 15e siècle, l'art médiéval affecte les formes expressives les plus variées, et c'est mal le connaître que le qualifier d'art hiératique, ainsi que font certains critiques qui ne le comprennent point.

Pendant la première période, la religion se ressent encore de ses origines exotiques et traduit l'influence des mythologies gauloises. Une foule de légendes et de cérémonies païennes s'y infiltrent. L'art reflète ce composite des doctrines : il est un amalgame de styles divers, romains, byzantins, celtes. L'époque romane qui vient ensuite est caractérisée par l'aspect tyrannique de la croyance; c'est l'âge apocalyptique : la terreur envahit les âmes à l'approche de l'an 1000, et des prédications sinistres jettent partout l'épouvante Aussi, l'art emprunte des formes massives, et dans les basiliques, sombres comme les âmes, des figures démoniaques, horrifiantes, rampent le long des murs ou s'accrochent aux chapiteaux.

Mais peu à peu la clarté pénètre dans les consciences; le côté profondément humain de la morale chrétienne se dégage; la religion s'épure, et, chez l'élite, devient intellectuelle. L'art gothique se développe parallèlement au dogme, et, après en avoir traduit toutes les variations, comme lui il finit par s'hiératiser.

Aujourd'hui, la doctrine s'est séparée de la conscience de la foule. Elle s'est fixée, et constitue un tout si cohérent qu'il ne peut être modifié ou corrigé sans que le système entier ne soit détruit. C'est du reste l'orgueil de l'église de se continuer sans variations à travers les siècles. L'orthodoxie s'est constituée, mais si les hommes modernes sont restés fidèles aux formes sensibles des croyances anciennes, ils se sont séparés de leur esprit. L'accord s'est à un certain moment, par l'évolution des sociétés, trouvé rompu; une nouvelle conscience religieuse apparaît à côté de l'orthodoxie; nous n'avons point à décider si elle est un progrès ou une récurrence, il suffit de constater qu'elle est autre. L'art religieux moderne est donc chose entièrement différente de l'art orthodoxe. D'où vient donc qu'on ait pu les confondre si aisément? C'est que le premier n'existe aujourd'hui qu'à l'état de possibilité; il reste dédaigné, et les critiques ne comptent pas avec lui.

L'artiste moderne est aristocratique; il s'adresse à une élite, à une classe particulière, vivant d'une autre vie intellectuelle que la foule. Il est un raffiné, s'intéressant aux travaux des penseurs et des savants, s'inquiétant avant tout de découvrir des formules neuves et d'exagérer son individualité. Quoiqu'il fasse, il ne peut revenir en contact avec la conscience religieuse, et tous ses efforts en ce sens n'aboutissent qu'à la grossièreté et à la fausse naïveté. Ce que nous appelons, art populaire, art bourgeois — drames de Montépin et de d'Ennery, feuilletons de Decourcelle, Mary et Cie, romances sentimentales des beuglants, chromos du « Petit Parisien » et du « Petit Journal » — n'est accepté par la foule que faute de mieux, mais cet art-là ne sort point de ses propres entrailles, et ne l'émeut qu'en corrompant son goût et son bon sens.

Il existe bien ça et là, dans certaines littératures locales (1), des œuvres s'inspirant vraiment de cette conscience de la foule, mais, inconnues et dédaignées, ou considérées simplement comme des curiosités folkloriques, elles ont un cercle d'action infiniment restreint.

Ainsi l'Art Religieux — dans le vrai sens du mot — ne possède dans notre société aucune existence propre. Les œuvres modernes s'y rattachent cependant plus ou moins; c'est cette part de religion qu'elles réflètent qui trahit les particularités des ambiances où elles naissent, permet de les attribuer à telle race, à tel peuple, de distinguer des écoles, flamandes, françaises, slaves, anglaises, hollandaises, italiennes, etc. Mais ces caractères superficiels ne suffisent point à eux seuls à déterminer un courant artistique spécial, et, du reste, de jour en jour ils s'affaiblissent et disparaissent par la tendance actuelle vers le classicisme et le cosmopolitisme.

LÉON ERY.



Livres nouveaux.

Histoire de la littérature française — XVIe siècle. — Résumé du cours de M. Chassaing, du cercle Polyglotte.

Ce n'est pas un livre, l'auteur le dit lui même dans la post face, ce n'est pas non plus un syllabus. Des notices biographiques sur les auteurs du XVIe siécle, bien agencées, b en documentées, écrites élégamment. L'ouvrage eut certes gagné à conteni r des extraits plus longs des auteurs dont il est question. Mais le XVIe siécle est si peu connu, malheureusement, qu'il faut savoir gré à M. Chassaing d'avoir écrit cette brochure. Puisse-t-elle être beaucoup lue. Elle propagera dans le public le goût des auteurs primitifs de notre langue. Et ce sera un résultat très appréciable déjà.



Petite Chronique.

Au Thyrse. — Notre *première conférence* a obtenu un franc et légitime succès : M. Devogel d'ailleurs, a parlé de M. Léon Bloy d'une façon originale et élégante, avec le brio qui convenait à l'étude de ce pamphlétaire catholique révolutionnaire. Après s'être expliqué sur les 3 épithètes qu'il accorde à son sujet, lequel se défendrait peut-être d'être phamphlétaire et d'être révolutionnaire — bien qu'en réalité il est l'un et l'autre — l'orateur a donné une notice biographique de l'écrivain, puis a examiné ses principaux livres : *Devant les cochons*, l'*Entrepreneur de démolitions*, le *Désespéré*, le *Mendiant ingrat*, *Sueurs de sang*, je cite sans ordre ; il en a lu plusieurs passages. Une nouvelle tirée de *Sueurs de sang* a fait grande impression sur l'auditoire, tant par le sujet et le style et qui par la façon parfaite avec laquelle M. Devogel l'a présentée. Examinant ensuite

(1) Voir, à ce propos, une précédente étude, « L'Art en Wallonie », parue dans cette revue.

le côté littéraire de l'œuvre, le conférencier à fait ressortir la puissance qu'y a l'insulte et Bloy, la manie en virtuose. « Mais celui-ci, a-t-il dit, n'est pas de son siècle, c'est un phénomène il *date*. Il eut dû vivre trois siècles en arrière. »

Il en est arrivé à faire un parallèle entre les deux catholiques étrangers de notre siècle Huysmans et Bloy; n'a pas ménagé les « jeunes », oh ! non! puis a terminé par ces mots :

« A ceux qui crient contre Bloy, qui répondirent à son insulte » par des grossièretés, à tous ceux qui ne le comprennent pas et » le condamnent, nous disons qu'il faut peut-être avoir pitié de » lui ! »

Une vigoureuse salve d'applaudissements a salué l'orateur.

Une partie musicale organisée par MM. Ecrepont, Schmidt et Vandermeulen avait précédé la conférence; une autre a suivi, puis on a dit des vers. Voilà, à notre acti, une bonne soirée qui, nous l'espérons, aura plusieurs lendemains.

Le mois théâtral.

Certes il était intéressant pour nous, jeunes, d'entendre le poète ultra « moderne » Verhaeren, parler du poète classique par excellence : Racine. Cette bonne aubaine, nous la devons à M. Chomé qui a organisé pour son compte, au *Théâtre du Parc*, les conférences littéraires qui primitivement devaient avoir lieu au Conservatoire. La première a eu lieu le 7 décembre. Plus d'un aura été surpris des éloges sans restrictions que le conférencier à prodigués à son sujet. « Racine, a-t-il dit, est tellement supérieur aux poètes et aux écrivains, même aux plus talentueux, que M. Taine, le plus grand critique français, n'a pas compris la philosophie de son art. » L'écrivain de Port Royal, pour M. Verhaeren, est immortel, parce que, humain d'abord, il a produit son œuvre en dehors des préoccupations du moment, de l'époque; que ceux-ci n'ont fait sentir leur influence que très superficiellement. Il est un génie qui n'a d'égal que Michel Ange, Rembrandt, Puvis de Chavanne, dans la sculpture, dans la peinture.

Et l'orateur a développé cette idée dans une langue élégante, et riche d'images, en étudiant les principaux personnages du poète classique. Puis les artistes du *Théâtre du Parc* ont déclamé quelques scène de Racine. Remarqué surtout Mlle Van Dooren, qui a fait preuve de beaucoup de talent.

Cette conférence nous a appris, que Verhaeren professe à présent, pour l'*unité de temps*, au théâtre, un certain faible dont on peut s'étonner de la part du poète révolutionnaire — artistiquement parlant. Est-ce à dire, M. Verhaeren, que toute pièce qui n'a pas cette qualité, puisque telle est votre opinion, soit mauvaise?

Cependant l'*Avenir*, que le *Théâtre Molière* a représenté ne la possède pas. La comédie est-elle défectueuse? Je ne pense pas et si la pièce de M. G. Ancey a des défauts, il faut plutôt en voir dans la scène du podagre du second acte, beaucoup trop longue et inutile peut-être. L'*Avenir* est d'un réalisme vrai qui laisse planer sur l'âme de l'auditeur, une mélancolie, — est-elle bienfaisante, est-elle nuisible? — dont le : « c'est pourtant ainsi » est le motif. L'auteur n'a pas, je pense, voulu faire une pièce à thèse, mais simplement nous présenter une « tranche de vie ». Et il l'a fait de façon satisfaisante, puisqu'il touche. Mais sa pièce n'aura certes pas plu à ceux qui veulent doublement : 1° que le théâtre ait une action moralisatrice; 2° que cette action soit produite par un exemple moral. Pourtant, on peut combattre le mal par le mal !

L'*Avenir* voisinait sur l'affiche avec *Les Gaités de l'Escadron* du joyeux Courteline. Il semble que la vogue soit aux pièces gaies : M. Mouru de Lacotte, que ses essais malheureux au *Nouveau Théâtre* n'ont pas découragé, a rouvert l'*Alcazar* avec *Joli Sport*, et le *Parc* donne en ce moment l'*Anglais tel qu'on le parle* Ce sont là encore deux exhilarantes bouffonneries qui font courir la foule.

A la *Monnaie* on va toujours son petit train train. On se repose sur *Cendrillon*, dont le succès pourrait bien avoir été surfait par la presse, et l'on jette négligemment aux amateurs une assez bonne reprise de *Tannhäuser*.

—

A titre de renseignement, voici la liste des conférences organisées au *Parc* par M. Chomé :

Jeudi 28 décembre,	*A. de Musset*,	par	M. de Waleffe.
» 11 janvier,	*A. de Vigny*,	»	Albert Giraud.
» 25 »	*Corneille*,	»	Ernest Verlant.
» 8 février,	*Villiers de l'Isle Adam*,		Henry Maubel.

Mme Bréma donnera à la *Monnaie* 3 représentations, le lundi 18 décembre, *Orphée*, le 20 et le 22, l'*Attaque du Moulin*. M. Mounet Sully donnera 2 représentations au théâtre du *Parc*, les 20 et 21 décembre.

Pour paraître fin décembre, dans la *Collection des Poètes français de l'étranger*, publiée sous la direction littéraire de M. Georges Barral, les *Poëmes Ingénus* de Fernand Séverin.

Henri Heine, le poète bilingue, celui dont Louis Veuillot, a dit qu'il était « par excellence le poète parisien et, ce qui peut étonner, poète lyrique et grand poète » a eu, le 13 décembre son centenaire, célébré avec quelque solennité en Allemagne. Dans les théâtres, des conférences ont été organisées à cette occasion et des représentations de *Ratcliff*, un des drames de l'écrivain, ont été données ; on a chanté un peu partout de ses vers.

Il parait que nous sommes sur le point d'être dotés d'un nouveau quatuor à cordes qui ne le cédera en rien, quant au talent de ses membres, au quatuor Thomson.

Le 31 décembre, à l'Alhambra aura lieu un grand concert symphonique où le maître Ysaïe se fera entendre dans quatre morceaux dont un concerto de Bach, un de Beethoven, une œuvre de Saint-Saens.

A l'Exposition d'Estampes modernes ouverte à Genève, deux de nos compatriotes : MM. Motter, qui expose d'exquis souvenirs du pays flamand et M. Rassenfosse, un des meilleurs disciples de Rops, ont obtenu beaucoup de succès.

L'Exposition d'Art religieux organisée par *Durendal* s'ouvre le 16 décembre, à 2 heures de l'après-midi, au Musée Moderne.

Extensions Universitaire et de l'Université Libre.

Le comité local mixte Saint-Gillois de ces deux extensions nous promet des cours du plus haut intérêt : *M. Pergameni* examinera en 6 leçons (le dimanche à 11 heures) à partir du 14 janvier, **le Romantisme en Europe et particulièrement en France.**

M. Edmond Picard, traitera les **Permanences dans l'Art** (en 6 leçons, le jeudi à 8 heures, à partir du 18 janvier).

Il est question en outre, d'une série de conférences sur **Rabelais et Montaigne**, qui seraient faites par Me Spaak, dont le discours de rentrée au Jeune Barreau, cette année, a fait sensation.

Le droit d'inscription à chacun de ces cours, absolument gratuits, est de 1 franc.

Ils se donnent à l'Ecole n° 6 rue de Bordeaux, 14.



Correspondance.

M. Eug. de B... à Vill... Remercions de votre chronique. Prière de nous donner une vue d'ensemble et non tous ces détails qui sont peu intéressants ; votre prose est assez faible. Merci néanmoins. Envoyez toujours vos vers. A quand votre article dans journal suisse ? A vous.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE — TOME I — 1er JANVIER 1900 N° 17

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION : Rue Jourdan, 185, Bruxelles.

ABONNEMENT : Un An. . 5 francs | Six Mois fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

ADMINISTRATION : Rue du Fort, 16, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Joseph Dupont.

—

Il est mort!

Et ceux auxquels sa renommée portait ombrage n'auront plus à mener contre lui ces campagnes sourdes, ces petits complots qui ont pu l'attrister, mais l'abattre, jamais! Son cœur tendre et bon pardonnait aux méchants; son génie modeste trouvait sa satisfaction dans le devoir accompli et le triomphe ne l'enorgueillissait pas au point d'en éclabousser ses rivaux. Ses rivaux? En eut-il? Il fut le plus fort, et ceux qui jetèrent sur son chemin des embûches pour le culbuter, maintenant que les voila les maîtres, trouveront-ils pour hisser jusqu'au fauteuil des *Concerts populaires* qu'on n'avait pu lui ravir, quelqu'un pouvant occuper dignement cette place, assumer la lourde responsabilité de ce pesant fardeau.

Les *Concerts* étaient sa vie; il en était l'âme et dire leur histoire, c'est raconter toute son existence, à lui! Il fut chargé de leur direction en 1873 et dès lors il s'y consacra entièrement. On lui doit — et lui en a-t-on suffisamment voué de reconnaissance? — de nous avoir fait connaître et apprécier les premiers au dehors de l'Allemagne, l'incomparable Wagner! Et ne fut-ce que pour cela, le monde artiste lui gardera une gratitude sans limites.

Mais il ne se borna pas seulement à ces magistrales exécutions du maître allemand; il livra au public les œuvres des musiciens d'élites : l'école française avec Saint-Saëns, Bizet, Guiraud, Lalo et d'autres; l'école scandinave; les compatriotes de Wagner : Brahms, Strauss, sans oublier les Belges : Benoit, Tinel, Mathieu, Gilson, Raway, Jehin, Blockx, tous, dont notre école nationale peut à juste titre se prévaloir et qui sans Dupont seraient peut-être encore des méconnus. Nul mieux que lui n'avait le flair des talents, nul mieux que lui, sans doute, dans les timides essais des jeunes n'a sut discerner et prévoir les « natures ».

Les *Concerts populaires* suffiraient à sa gloire, s'il n'avait à son actif, pour la compléter, ses directions admirables de notre Opéra, dont brutalement des pharisiens sans scrupules l'arrachèrent, précisément après cette inoubliable campagne qu'il mena avec son ami dévoué Lapissida, de 1886 à 1889.

Tous les journaux ont rendu hommage à son talent et retracé sa laborieuse et féconde carrière. On a dit les multiples opéras qu'il mit à la scène : *Gwendoline, la Valkyrie, Jocelyn, Richilde, le Roi d'Ys, Fidelio,* etc.; on a dit aussi les superbes engagements qu'il refusa à l'étranger, à Paris, où la direction de l'Opéra lui fut offerte; on a dit les intrigues dont il fut victime, les basses convoitises, les mesquines oppositions dont il dut souffrir et desquelles il ne se plaignait pas. L'opinion publique le soutint, — c'est là un hommage à lui rendre, — et aidée de la presse et d'amis sincères, lui fit rendre justice, si bien qu'on fut obligé de renoncer à lui retirer la jouissance de la salle de la Monnaie, pour ses *Concerts;* on n'osa pas appliquer la draconienne condition d'engagement imposée aux musiciens, empêchant ceux-ci de jouer ailleurs qu'à l'orchestre de la Monnaie.

Ah! ce dut être pour lui une bien grande joie, le jour, où fêtant le 25e anniversaire de sa direction aux *Populaires,* tous ceux que l'Art touche, émeut, vinrent l'applaudir, le féliciter....

Mais sa carrière déjà touchait à sa fin alors, et il ne dirigea plus que de rares fois. Pour la dernière exécution qu'il avait préparée, il dut faire appel à Strauss, et c'est, caché parmi les musiciens, qu'il assista à son *Chant du Cygne*. On peut dire qu'il est mort à la tâche.

Sur sa tombe fraîchement fermée, nous déposons l'hommage ému de notre respectueuse admiration!

Le voilà disparu!

A l'heure où paraîtront ces lignes, son successeur sera peut-être désigné. Que celui-ci le prenne pour exemple! Qu'il se souvienne, en s'asseyant au pupître d'où Dupont dirigeait une œuvre avec l'enthousiasme d'un chef d'escadron conduisant une charge, qu'il se souvienne que plus son prédécesseur était grand, plus il faudra d'efforts pour l'atteindre. Bien que cet héritage des *Concerts populaires* soit lourd, la voie pour les mener à bon port est toute tracée : Dupont l'a illuminée de son talent, de son génie; mais malheur à celui qui l'obscurcirait! Des compétitions vont sans doute se faire jour pour cet héritage; on se bousculera sur ce nouveau chemin de Damas; mais puissent ces heurts pour la succession du grand homme, ne pas avoir d'effets désastreux.

Il est mort; mais nous gardons dans nos cœurs, fidèlement sa mémoire et elle protesterait contre toute atteinte malveillante que l'on porterait à l'Œuvre du Maître?

LÉOPOLD ROSY.



Le Cloître

—

deuxième acte

LE PRIEUR

Ce cloître a délaissé les pratiques anciennes. Un moine, un de vos frères, me les a rappelées. Depuis que les confessions publiques sont abolies, la vigueur morale de notre ordre est atteinte. Il y a dix ans, sous Dom Gervais, mon maître et mon prédécesseur, elles florissaient encore. Je les rétablis aujourd'hui.

Vour allez entendre la confession d'un parricide...

THOMAS (se levant tout a coup et restant debout)

D'un parricide ?

LE PRIEUR (continuant froidement)

... D'un parricide dès longtemps pardonné. Devant le monde, un aussi large et gratuit aveu serait impossible. Mais vous êtes des moines vous comprenez la beauté et l'héroïsme de l'aveu, vous exalterez ce que des âmes moins hautes que les vôtres, ne comprendraient pas. (A DOM BALTHAZAR). Confessez-vous, mon frère.

DOM BALTHAZAR (se lève et s'agenouille sur la natte de paille, au milieu du chapitre)

Je vous demande pardon à tous, d'avance, car mon crime est ancien et j'ai vécu indemne en ce cloître,
pendant des jours et des années...
Mon père est mort, je l'ai assassiné,
La tête folle et sauvage de vin
Pris follement, comme un levain,
Le soir, au fond d'un bouge.
Notre maison dormait. Une lumière rouge
Brûlait, seule, dans l'ombre, près du lit.
Mon père était encor, quoiqu'affaibli,
Un vieillard rude et fort. Je vis sa gorge à nu
Dont les veines saillaient. Son front chenu
Vivait d'un éclat pâle, et sa fierté
Sans défense, le défendait : je m'arrêtai...
— Ah ! si dans ce moment, j'avais pu voir,
En un éclair, les yeux fixes du désespoir
Darder ; si cette croix (il désigne celle du mur) où s'épui-[sent nos bouches
Avait gardé mon père et défendu sa couche,
Si l'un de vous, celui qui m'est doux et ami,
Avait, dès ce temps-là, compté parmi
Ceux dont les cœurs me sont prière et flamme,
Jamais le mal n'aurait ensanglanté mon âme,
Jamais je n'aurais vu la mort inévitable...

LE PRIEUR

Il faut vous confesser plus calmement, mon fils.

DOM BALTHAZAR

A cet instant gonflé d'avenir redoutable,
Mon père ouvrit les yeux et tout à coup bondit,
Terrible et droit, devant ma haine;
Ma gorge était brûlante et mon haleine
Semblait morte. Mon père avait saisi mon bras
Et le serrait, mais sans crier, ne voulant pas
Qu'on sût jamais, en quel orage,
Un nom tel que le nôtre, avait sombré. Ma rage
Se ralluma, rien qu'à sentir des doigts brutaux,
Et secs, serrer ma chair en leur étau.
Une colère fauve
M'emplit ; je repoussai, jusqu'à l'alcôve,
Mon père, et le couteau brilla devant ses yeux...
Il paraissait, lui seul, être tous mes aïeux
Si grande était sa taille et si dure sa force.
Mes doigts cherchaient le chemin de son torse
Mais s'égaraient. Il évitait mes coups ;
Ses poings nerveux me saisissaient au cou
Et ses ongles marquaient en moi leur rouge empreinte.
Je n'eus le temps que de l'abattre en une étreinte
Suprême. Alors encore, une dernière fois,
D'un grand sursaut, il s'échappa de dessous moi
Et surgissant « On meurt debout dans ta famille »
Me cria-t-il. Puis tout à coup, les mains tranquilles,
Sans crainte aucune et sans orgueil crispé,
Il défia mon arme et je frappai.

Voilà, dans l'âpre horreur de sa toute bassesse,
Mon crime immonde et fou. Je le confesse
Tel qu'il s'est déroulé, un soir, voici dix ans.

LE PRIEUR (se levant)

Bien qu'il soit grand d'opprobre et ruisselant de [sang,
Notre maison entre ses murs l'étouffe.
L'herbe mauvaise est détruite par touffes
Et se brûle dans l'or en feu du repentir.
Nous allons vous juger. Votre deuil va finir,
Mon fils,....

EMILE VERHAEREN.



Phébé.

Pour Alfred Bastien.

Dans l'azur lavé d'ocre et de pourpre sanglante
Où brillent les pleurs d'or des étoiles du soir,
C'est une aube de lune, élévation lente
Par d'invisibles mains, d'un céleste ostensoir.

Seule, la plainte, au loin, d'un oiseau qui module
Charme le soir qui tombe.... Au long des flots dor- [mants,
Une frêle vapeur, voile de rêve, ondule....
Phébé verse la paix au cœur de ses amants.

C'est l'heure de se taire et d'oublier la Vie.
Les songes vont fleurir dans notre âme assoupie,
Car, pour panser nos fronts des blessures du jour,

Dame du bleu Silence et reine du Mystère,
La lune au cœur très pur, lampe du chaste amour,
Avec ses mains d'argent magnétise la Terre.

CHARLES GROLLEAU.



Noël d'Amour.

Exquise était cette vesprée parmi l'inoubliable magie des neiges aux arbres, aux buissons, aux toits gibbeux des lointaines chaumines.

Te souvient-il encore, Lucyne, de cette sente grise qui se déroulait vers la chapelle illuminée et solennelle sous le rêve bleu de la lune. Nous allions, ta main frileuse serrant la mienne, échappés de la maison avec ce joyeux prétexte d'assister à l'office nocturne.

Tes joues, au froid de la bise, étaient roses et bleuâtres comme les lucides porcelaines de Chine, tes yeux étaient clairs et brillants comme ce ciel d'étoiles et de lune. Silencieuses, tes lèvres restaient adorablement closes ; silencieuses aussi étaient les miennes.

Nous songions aux avrils parfumés le long des aubépins roses, aux caresses du timide soleil dans ta chevelure ténébreuse, aux baisers des sources sur tes mains d'opale. Et peu à peu nos doigts s'entrelaçaient, nos regards s'énamouraient, nos bouches osaient s'éclore, désireuses de baisers.

Or, de là-bas, s'égoutèrent dans la limpide quiétude les douzes notes de minuit, émouvantes, venues des cloches célestes. Elles passèrent en nos âmes avec un frisson d'ailes mystiques, agitant un souffle de brises tant idéales que chastement nos cils se penchèrent et nos doigts dénouèrent leur étreinte d'amour. Et maintenant, la nuit nous parut la nuit divine de la Galilée d'autrefois, même, je me souviens d'avoir entendu frôler de simples pipeaux et bruire le ruisselis de clarines rustiques ; d'avoir vu, majestueux en leurs simarres gemmées, les trois rois mages et des foules, en procession muette et recueillie, glisser vers la chapelle illuminée et solennelle sous le rève bleu de la lune. Alors, chère, dans nos cœurs l'hymne de l'orgue exhalta ses splendides cantiques d'adoration et, en prière, tous deux longuement nous nous arrêtâmes près de la petite église, dont les vitraux faisaient fleurir un parterre de fleurs illusoires sur la neige.

Puis, quittant notre extase délicieuse, quand je voulus sur ta joue, purement, déposer un simple baiser de Noël, sereine comme une sainte, tu relevas tes beaux yeux remplis de songes vers le ciel et je compris que ton regard me montrait, tout au loin de l'azur, l'étoile du berger.

GASTON-DENYS PÉRIER.



Suprématie.

Orgue majestueux, voix sereine et pieuse
Qui, pleine de candeur et d'amour et d'espoir,
Berces en nous, ainsi qu'un mystique encensoir,
L'âme ravie en son essence radieuse ;

Océan surhumain, rumeur mélodieuse
Caressant nos douleurs au fond calme du soir ;
Forêt musicienne où l'ombre vient s'asseoir
T'écoutant gravement, lyre prodigieuse !

Rien des bruits que la terre étend par les chemins,
Rien des chants des oiseaux et rien des chants hu- [mains,
Rien des hymnes qu'ici l'oreille peut entendre

Ne vaut, à l'heure heureuse où, divinément pur,
Dans la Divinité notre esprit veut s'épandre,
La voix des astres d'or éparse dans l'azur !

JULIEN ROMAN.

Histoire de Hezzar Mushkil

PRINCE DE BUKHARIE.

(Suite et fin).

Bientôt, les deux compagnons entendirent les sons de la vina et des tambourins et des chants d'allégresse, puis il distinguèrent au fond d'une avenue, un cortège de femmes. Sous des costumes légers de couleurs brillantes et variées flottant au gré de la brise, la démarche des almées décelait la joie innocente et libre de toute contrainte.

Hezzar Mushkil découvrit la Princesse favorite, à demi couchée sur une litière incrustée d'argent et portée par huit servantes. Lorsque, quittant ses coussins, elle gravit les marches du kiosque, il put la voir de face, la tête haute, dans toute la dignité de sa beauté, et le cœur du jeune homme cessa de battre et ses yeux, éblouis par les charmes de cet être admirable, se fermèrent pieusement.

La Sultane était la fille favorite du Roi de Perse, et, par sa beauté suprême, son noble caractère, ses talents de poétesse et de musicienne, elle imposait à son père un despotisme mignon, à peine perceptible. Elle était dans la primeur de sa jeunesse et elle avait juré de n'appartenir jamais qu'à l'homme qu'elle aimerait. C'était, comme l'a dit le poète Hafiz, « une beauté avec un visage semblable à la lune, odoriférante comme le musc, ravissant les cœurs, délectant l'âme, séduisant les sens, belle comme la pleine lune. »

On la nommait la Pleine Lune de Beauté.

Quand elle se fut assise, une gamine rieuse s'approcha d'elle et lui enleva ses babouches. La Princesse, alors, posa ses petits pieds roses et blancs sur un coussin de soie bleue.

« Voilà Fatma » murmura le jardinier en indiquant la servante.

En même temps, le Prince entendit la Favorite s'adresser à ses suivantes d'une voix pleine d'harmonie et de douceur :

« Si les eunuques sont partis, dit-elle, comme la journée est chaude, vous pouvez vous baigner. » Et ce fut une envolée tumultueuse de ces jeunes enfants avec des cris de joie et des chansons. Seule, Fatma demeura auprès de sa maitresse et, s'approchant de la niche, elle dit à mi-voix :

« Hassan, venez vite ! La Sultane veut vous voir ! » Puis, après un instant : « Eh bien ! vous ne bougez pas ? »

— Je viens, dit Hassan, mais...

— Holà ! Qui avez-vous caché derrière vous ?

— Chut ! taisez-vous ! C'est un ami...

— Que dit Hassan ? demanda la Sultane, pourquoi tarde-t-il ? »

La servante, anxieuse, n'osait répondre, lorsque Hezzar Mushkil, ne pouvant résister davantage à la fascination exercée par la divine beauté, sauta de la niche et se précipita aux pieds de la Princesse.

A cette intrusion inattendue, elle articula un léger cri de terreur, bientôt changé en éclat de rire, lorsqu'elle vit Hassan à genoux, suppliant : « Pardon ! Grâce ! Ce n'est rien ; je l'ai amené pour lui faire voir Fatma ! »

S'adressant alors à Hezzar Mushkil, la Reine de Beauté lui demanda qui il était et pourquoi il s'était aventuré, au péril de sa vie, dans une pareille entreprise.

« Qui êtes-vous ? dit elle. Si vous êtes tombé dans le malheur, parlez : je promets de vous secourir. »

— Je suis un malheureux ! répondit le Prince. La Destinée, qui travaille un jour pour le mal, un autre jour pour le bien, avec la bénédiction d'Allah me tirera de mes maux. Cependant, que le Ciel soit remercié pour la grâce qu'il me fait en me permettant de rafraîchir mes yeux à la lumière qui brille aujourd'hui sur eux.

— Etes-vous d'Ispahan ? reprit la Favorite.

— Votre esclave n'est pas de ce pays ; sa patrie est loin d'ici. Des aventures étranges et presque incroyables ont fait que l'héritier de tous les biens que l'on peut désirer ici-bas, est sans ami et forcé de travailler la terre pour se subvenir. Mais il ne s'en plaint guère puisqu'il a vu ce que de moins heureux désirent vainement voir. »

La Princesse le regardait avec attention, et remarquant la dignité répandue sur toute sa personne et l'élégance de son langage, elle comprit qu'un mystère se cachait sous ces grossières hardes. Avec intérêt et bienveillance elle dit :

« Il faut vous éloigner, jeune homme, car ici votre vie est en danger. Dites-moi en quoi je puis vous aider et je serai avec vous.

— Votre esclave met sa vie à vos pieds. Puisse venir le jour où il pourra parler un langage plus intelligible et, dès lors, son ambition sera d'éveiller en vous d'autres sentiments que ceux de la pitié.

— Que voulez-vous dire ? Pourquoi ne pas parler ouvertement ? Pourquoi vous cacher ? Ne vous ai-je pas dit que la porte du Roi vous sera ouverte sur mon ordre ?

— Eh bien ! avec l'aide d'Allah, votre serviteur s'est aventuré jusqu'à chercher à vous voir. Il baise l'empreinte de votre babouche ; la poussière qu'elle soulève est un baume pour ses yeux. Pardonnez cette audace : un seul instant de votre déplaisir serait sa mort ; il vient, poussé par son cœur, attiré par votre bienveillance : oh ! souvenez-vous en, car il ne vit que de vos sourires. »

Chaque mot frappait la Princesse d'étonnement et elle se laissait aller à traiter le misérable comme un égal, tandis que son cœur battait d'une émotion qu'elle ne connaissait pas.

— « Oh! parlez, s'écria-t-elle, dites-moi tout!

— Je ne vous célerai pas plus longtemps quel est l'homme pitoyable qui se tient devant vous. Je n'ai personne ici qui puisse répondre de la véracité de mes paroles, et, si je ne trouve pas dans votre cœur de sympathie à mes maux, je n'aurai plus qu'un refuge : le désespoir!

Celui que vous voyez sous l'habit du moindre des moindres, c'est Hezzar Mushkil, l'héritier du trône de Bukhara. Il sait qu'il ne lui est pas permis de se mettre à vos pieds, puisque son père est roi, et il ne compte que des rois parmi ses ancêtres. Jeté par une série d'aventures étonnantes à l'état où vous le voyez, il n'a plus d'espoir qu'en vous, pour obtenir la permission de quitter la Perse et de retourner dans son pays. »

Hezzar Mushkil se dressant alors de toute sa haute taille, le front levé, raconta, d'une voix que les malheurs avaient rendue grave, toute son histoire : son imprudente poursuite, la faim, la soif et la désespérance dans le désert, les violences subies à Hérat et la dégradation, la servilité finale.

« Mais que m'importent aujourd'hui, ajouta-t-il, ces infortunes et ces rancœurs, puisqu'il m'a été donné de vous approcher et d'admirer ces charmes sans rivaux!

— Oh! noble Seigneur! reprit la Princesse, tremblant d'une joie inconnue, votre conduite et votre langage me sont des garants de votre haute naissance. La Destinée toute puissante nous a réunis et, peut-être, laissez-moi l'espérer, elle nous conduira au bonheur futur!

— Princesse adorable! s'écria Hezzar Mushkil transporté d'amour et d'espoir, vienne le jour où, après avoir vu le Roi, mon père, il me soit permis de demander le privilège de vous approcher et de vous adorer à jamais! »

Ces paroles prononcées à voix très haute et sans retenue, avaient attiré l'attention du chef des eunuques. Rassemblant aussitôt ses satellites, il leur ordonne de fouiller tous les coins du jardin, et lui-même accourt au pavillon où il trouve le Prince aux pieds de la Sultane favorite.

A peine les a-t-il vus, qu'il pousse un cri terrible, comparable au rugissement d'une bête furieuse. Sa face se gonfle de colère, ses mains tannées saisissent son cimetère. Se voyant entouré de ses aides, il s'élance vers les deux amants, comme un tigre affamé se jete sur sa proie.

Aux cris sinistres de l'Ethiopien, la Sultane et le Prince se sont levés, frappés d'épouvante : Hezzar Mushkil veut se placer, comme un bouclier, au-devant de la Favorite, mais, au moment où l'eunuque étend le bras pour saisir le profanateur, elle s'élance entre eux et s'écrie :

« Chien d'Ethiopie! tu ne toucheras pas le Prince de Bukhara! Il sera mon prisonnier dans les dépendances du harem. Et, jusqu'à ce que le Roi ait rendu son arrêt, tu me répondras de sa vie sur ta hideuse tête sans barbe! »

L'eunuque recula devant l'injure et la menace. La Sultane, telle une lionne défendant son mâle blessé, couvrait la brute de regards fulgurants où se lisait sa condamnation.

. . . .

L'intervention de la Princesse ne pouvait que faire retarder la peine de mort : le Shah refusa d'entendre sa fille et Hezzar Mushkil fut condamné à la décapitation. L'exécution devait avoir lieu l'après-midi du même jour.

Lorsque le Prince comprit que tout espoir était perdu, il demanda à écrire deux lettres :

Dans l'une il faisait part à son père des malheurs qui l'avaient assailli depuis la folle poursuite de Bikend et le priait de venger sa mort. Dans l'autre, il exprimait à la Princesse toute la sincérité de son amour et réclamait une place dans ses souvenirs en échange de sa vie.

. . . .

L'appareil du supplice avait été dressé devant la porte principale du palais, la Porte Allah Capi; la grande place qui s'étend devant la résidence royale était couverte d'une foule houleuse. Au centre, un espace circulaire avait été ménagé, où l'on voyait, les bras nus, l'arme au poing, le bourreau attendant la victime.

Enfin, le prince Hezzar Mushkil parut sous la voûte de la porte. Le torse nu, les bras liés sur le dos, le front haut, sa barbe noire ondulant sur la poitrine, il s'arrêta pour jeter sur la tourbe qui l'insultait des regards où passait une telle expression de mépris, que les plus proches se turent, devant cette majesté, tandis que les femmes versaient des larmes sincères sur la victime de l'amour.

A ce moment, l'eunuque saisissant le Prince par le bras et se tournant vers la foule, s'écria : « Voici celui qui se dit Prince de Bukhara! Crachezlui à la face, aux termes de la loi! »

Et joignant l'acte à ses infames paroles, le misérable cracha à la face d'Hezzar Mushkil.

Sous l'injure, le Prince jeta un cri strident, si violent et si étrange que chacun recula épouvanté. Tout à coup, dans la foule un cri semblable retentit : c'était le cri de guerre des Amazones.

L'attention de l'assistance fut alors attirée par une troupe de voyageurs dont le costume disait assez l'origine tartare. De ce groupe, un cavalier s'était

détaché et, fendant la foule, s'avançait au galop vers le condamné.

Celui-ci venait de reconnaître la vieille Amazone, sa Dedeh !

« Enfin ! s'écria-t-elle, lumière de mes yeux ! Je vous ai retrouvé ! »

Sautant de cheval, elle se jeta à ses genoux, embrassant les pieds du Prince. Puis, tout à coup, se relevant :

— « Eh ! bien ! Que faites-vous sous ce costume ? Pourquoi ces liens ? Pourquoi ce bourreau ? »

— « Ma pauvre Dedeh, je vais mourir ! Ces misérables ne veulent pas croire que je suis le fils du roi de Bukhara ! »

— « Pas croire ? Ah ! ils ne veulent pas croire ? Eh bien ! nous allons voir ! »

Déjà la troupe des étrangers entourait le Prince, et le bourreau s'impatientait, lorsqu'arriva un messager avec l'ordre de surseoir à l'exécution. Le Roi venait de recevoir l'avis qu'un embassadeur lui était envoyé de Bukhara et il désirait lui donner le spectacle de sa justice.

. . . .

L'ambassade se fit admettre immédiatement devant le Shah et la vieille amazone lui exposa que le Roi de Bukharie avait perdu son fils et envoyé des missions dans tous les pays d'Asie pour le rechercher. Elle avait été assez heureuse pour arriver avant qu'un crime horrible fut commis : le condamné de ce jour n'était autre que le fils d'un Roi, le plus sincère allié du Shah.

Le Grand Vizir, voulant s'assurer contre toute supercherie, demanda quelle preuve la Dedeh pouvait donner de son assertion.

« Une preuve ? dit-elle, soit ! Si le prisonnier ne porte pas un arc et une flèche dessinés sous le sein gauche, je déclare qu'il n'est pas le Prince de Bukhara ! »

Le malheureux fut introduit. Sur l'ordre du Shah, il écarta sa large barbe soyeuse et le signe qu'il portait depuis sa naissance apparut aux yeux de tous.

Le Vizir, s'inclinant alors profondément, prononça la formule :

« Mashallah ! Ajaïb ! Gloire à Delah ! C'est un miracle ! » et chacun la répéta en se prosternant.

. . . .

Aujourd'hui, les cris de joie ont remplacé les clameurs de mort. Le Prince de Bukhara s'est assis, pour les fiançailles, devant la Sultane favorite et le Shah les a donnés l'un à l'autre, au milieu des honneurs et des réjouissances. Jamais deux mortels ne s'assirent avec plus de désirs sur « le tapis du bonheur » Le poëte du Roi écrivit en leur honneur un poëme de cinquante mille stances. Rien ne manqua à leur gloire : Hezzar Mushkil régna très longtemps ; son peuple bénissait le couple royal ; et la vielle amazone vécut assez pour s'assurer que la dynastie de Bukhara ne finirait pas avec son cher Hezzar Mushkil.

EMILE LE JEUNE.



PROSES SYMBOLIQUES.

L'amour vengé.

La despotique Vérité, l'Idole inassouvie des esprits anxieux, celle dont la puissante main prosterne à ses pieds d'innombrables et fanatiques amants, la pure Science établit sa royauté souveraine sur mon âme.

Et l'Amour qui régnait sur mon cœur comme le parfum des fleurs sur la nature printanière, l'Amour, encens divin donné à tout cœur pour l'ivresse nécessaire, est monté au ciel en longues spirales, désolées et fières comme une âme vierge. Hélas, maintenant c'est un miraculeux nuage qui me suit et m'obcède, où mes yeux fascinés retrouvent pour toujours la forme que j'aimais ; un nuage éternel qu'aucun souffle ne pourra désormais disperser et répandre en rosée bienfaisante ; une ombre vengeresse de l'Idéal trahi ;

O Science, funeste amante ; toi qui m'appris le volontaire oubli de la seule beauté, de l'unique raison de l'existence humaine ; laisse un amant vaincu par le regret ; et vois : Soit que ta voix impérieuse demande à mon génie d'ajouter à sa splendeur sans égale l'éclat de quelque monde nouveau, arraché à l'inconnu ; soit qu'éperdu, mon regard cherche à sonder les eaux mornes de quelque abîme où la mort puisse être calme et douce ; toujours, pour affirmer son exclusif empire et l'erreur de mon dédain ; toujours, dis-je, majestueux et lent, l'universel nuage vient s'imposer à ma pensée, et plane entre mes yeux et l'Infini d'en haut, ou celui d'en bas, son image.

JACQUES CEULEMANS.



Nivôse.

De blancs atomes pelucheux,
Janvier se pare la jaquette :
Le ciel morose déchiquette
De blancs atomes pelucheux.
Et, dans le soir morne et grincheux
Sous les coups du vent qui hoquette,
De blancs atomes pelucheux
Janvier se pare la jaquette.

Sous la cagoule de la nuit,
La lune enfouit sa frimousse ;
Seul un nuage se trémousse
Sous la cagoule de la nuit.
Ces amoureux, qu'un désir suit,
Rêvent au ciel clair, à la mousse...
Sous la cagoule de la nuit,
La lune enfouit sa frimousse !

O! comme ils ont, pauvres amants,
De tristes soupirs nostalgiques
Evoquant les forêts magiques!...
O! comme ils ont, pauvres amants,
De fous désirs d'enlacements,
En leurs larges cœurs léthargiques!...
— O !comme ils ont, pauvres amants,
De tristes soupirs nostalgiques!...

CHARLES VIANE.



Chronique artistique

L'Art Religieux.

Cette très louable initiative prise par la *Durendal* a singulièrement atteint son but. « *Montrer à la foule et au clergé qu'il existe des peintres, des sculpteurs etc., capables de réagir contre une décadence que chacun constate et que chacun déplore.* » En effet, mieux que dans tout autre salon, ici nous pouvons *constater* et *déplorer* cette décadence. — Quant aux artistes qui réagissent, les expositions d'art profane nous ont depuis longtemps révélé leurs œuvres religieuses.

Le Comité de rédaction de la *Durendal*, qui s'était improvisé pour la circonstance : jury d'admission, nous avertit que le plus loyal éclectisme a été son principe fondamental : ils ont admis toutes les écoles, tolérants surtout envers celle de la médiocrité, tandis que de réels artistes ont été écartés à coups d'élogieuses excuses parce que leurs œuvres « n'avaient pas le caractère religieux. » Comprenez : parce qu'ils avaient négligé tous le saint rituel et les habitudes de la maison : nimbes, auréoles, yeux de cabillauds en extase, pour exprimer leur pensée sous une forme personnelle et libre d'entraves.

Toutes les œuvres énumérées au catalogue se rapportent rigoureusement par leur sujet à l'orthodoxie catholique ; plusieurs d'entre elles, même, n'ont eu qu'à changer de titre pour entrer à ce salon.

Ceci dit, félicitons vivement les organisateurs d'avoir obtenu de M. Durand Ruel un superbe Puvis de Chavannes. Les musées de Bruxelles ne contiennent aucune œuvre complète du maître, c'est donc, pour beaucoup une occasion exceptionnelle qui vaut à elle seule une visite à cette exposition. *La décollation de Saint Jean-Baptiste.* — sans doute peinte avant 1860 — rayonne d'une vie intense. Le contraste dans l'expression des personnages, la simplicité dans l'exposé du fait, l'élévation du style vous donnent, de cette œuvre une impression aussi émouvante qu'inoubliable.

Parmi les autres exposants, ces infatigables, qui, si régulièrement, viennent jouer le rôle de repoussoirs dans tous les salons, méritent une mention spéciale : Les Lempoels, les Lybaert, les Vanderouderaa, les Van Aise. — On pourrait toutefois en réduire le nombre, et les caser ailleurs qu'à la cimaise.

Voici une très curieuse composition de La Touche : *Le Christ outragé*, se détachant en silhouette sur la foule vociférante, masse noyée dans la lumière.

Puis Osbert, très expressif par la couleur et l'athmosphère de sa : *Dernière Méditation du Christ.* — Un triptyque de Frédéric : *Saint-François d'Assise. Les trois Rois Mages* de Point. *Le baiser de Judas* de Jacob Smits. *Une tête d'Apôtre* de M. J. Lefebvre, toute d'expression concentrée, très vivante et dans cette note sévère qui lui est propre. — L'envoi de C. Lambert est des plus intéressants : *Le Christ guérissant une malade* et *la Résurrection de Lazare*, pages très personnelles, révélant de sérieuses qualités de peintre et d'artiste. Citons encore M. Denis (d'une bizarrerie curieuse), De Nayer, Rothier, Middeleer, Stevens, Mlles Callais, Wante (sans aucun doute élève de Devriendt,) et Bosiers. Il y a encore des noms à effets comme : Walter Crane, Grasset, Léonard, Rude, Gustave Doré, etc.

En sculpture c'est d'abord le *Saint-Jean* réduction en bronze de Rodin, que l'on cherche : il est très beau comme figure ; on peut ne pas être d'accord quant à la conception — Puis c'est Constantin Meunier avec un Christ superbe (*Ecce homo*)... et tout humainement découragé.... Voici des bas-reliefs de Beaudrenghien, un jeune dont les tendances sont spécialement bien en situation ici. Au premier aspect on croirait voir des fragments de quelque église romane, et leur sentiment vous pénètre avant que vous ayez débrouillé le sujet. C'est le cas, par exemple pour *les saintes Femmes emportant le corps du Christ.* Enfin, notons quelques artistes connus, avec des œuvres plus ou moins déjà vues : Desenfans, Charlier, Marin, Braecke, Craco, Lagae et Falguière, moins que quelconque.

Dans l'art appliqué, de l'orfèvrerie, des reliures, des livres de prières, etc. — comme dans les magasins qui tiennent ces articles.

P. S.

—

Exposition Rubens-Club.

Dans la jolie salle du Rubens-Club, rue Royale, sont exposées, jusqu'au 3 janvier, une trentaine d'œuvres de MM. Eyckelbosch, Caron et Douhaerdt. — Les aquarelles de ce dernier, bien enlevées, largement vues et exécutées, sont très intéressantes, et parmi les plus remarquées, je citerai : *Les Sous Bois, — La Masure au Hibou. — La vieille Chapelle abandonnée* — et le *Portrait du Paysagiste Roidot*, très ressemblant.

D'un aspect plutôt décoratif, sont en général, les productions de M. Eyckelbosch ; ses peintures murales, *La Séduction*, et *La Perdition* deux grands panneaux dans la note grise, obtiennent beaucoup de succès. Très joli et très délicat son pastel *La femme au bain*, et fort original son fusain l'*Histoire*.

L'envoi de M. Caron, d'un très bon ensemble, marque un pas en avant, énorme, et un étonnant progrès. Sa *Ferme rustique* est une petite toile délicieuse, d'une grande finesse de ton, et d'un charme pénétrant, charme que l'on éprouve du reste, devant *l'Après-midi d'Octobre*, la *Lisière de Forêt, les derniers rayons* et presque tous les tableaux de M. Caron, empreints de la saine poésie de la bonne nature, l'éternelle inspiratrice.

L. T.



Livres nouveaux.

Le Cloître, par EMILE VERHAEREN, chez l'éditeur Deman, à Bruxelles.

Ce n'était pas sans une impatience bien compréhensible que l'on attendait la publication de ce *Cloître* qu'on nous promet cette saison au théâtre du Parc.

Le drame est bâti sur ce thème combien de fois traité déjà, de la persistance des remords chez le criminel, thème dont *Macbeth* est et restera la plus sublime incarnation.

Dans un cloître, aux dures et rigides règles, aux bâtiments froids, à l'austère et recluse vie commune, un parricide se réfugie pour expier son forfait. Cependant cette mortification,

volontairement acceptée, ne suffit pas à son remords et hanté par son crime, dom Balthazar l'avoue au chapître et foulant aux pieds la Religion qui n'a pu lui donner le repos, il hurle aux croyants sa faute Nous assistons, outre cette intrigue, à des compétitions entre frères, à de petits complots, contre le moine criminel surtout.

Telle est la trame.

Verhaeren nous la développe tantôt en prose, tantôt en vers... libres et, certès, l'œuvre eût gagné et de beaucoup, a être écrite en ces beaux vers alexandrins, — le sujet s'y prêtait — comme le Poète sait en faire et dont il nous a donné des exemples dans plus d'une de ses compositions. Le vers eut donné au drame une puissance, un souffle d'ampleur qui parfois lui font défaut.

Balthazar apparaît, bloc d'orgueil, au milieu de ses « frères » gens ambitieux, haineux entre lesquels cependant émerge la douce figure de Marc, simple mais bon, croyant, miséricordieux.

Le *Cloître* n'a pas le sceau de la Fatalité dont Lemonnier imprégna ses *Mains*; et l'intérêt qui s'en dégage réside plutôt dans la satisfaction étrange de pénétrer le milieu d'une maison monacale qui, pour nous, profanes, reste toujours mystérieux.

L'impression scénique de l'œuvre pourrait être bonne, pourtant, et nous ne voulons rien préjuger de l'accueil qui sera réservé à la pièce nouvelle d'Emile Verhaeren.

L. R.

Clio par *Anatole France*, chez C. Lévy, Paris

« Tout ce qui ne vaut que par la nouveauté du tour et par un » goût d'art vieillit vite. La mode artiste passe comme toutes les » autres modes. Il en est des phrases affectées et qui veulent être » neuves comme des robes qui sortent de chez les grands coutu- » riers : elles ne durent qu'une saison .... Nous devons donc » dire avec M. Ludovic Halévy que la forme simple est la seule » faite pour traverser paisiblement, non pas les siècles, ce qui » est trop dire, mais les années. »

C'est Anatole France qui écrit ces lignes et peut-être nul de nos vieux bonzes pontifiant sur les qualités de style ne sut, comme lui, suivre dans ses écrits les préceptes qu'il enseigne aux autres.

Voici un nouveau livre, recueil de contes d'une suavité délicieuse et qui font éprouver une émotion douce, reposante, ineffable. Et cela par le charme enveloppant de la simplicité et la délicatesse des sentiments.

Anatole France possède un talent de conteur subtil et incomparable. Il est certes le plus fort des prosateurs français modernes. Ne serait il pas aussi le plus beau des poètes ?

Je n'ai voulu parler de *Clio* que pour rendre hommage, une fois de plus, au conteur impeccable et pour lui dire tout mon culte dévot.

Disséquer cette œuvre serait la déflorer ; mieux vaut qu'on la lise — et savoure le délicat parfum qui s'en dégage, exquisement.

L. R.

L'Anatomie des Instruments de Musique; — par Madame Ernestine Van Hasselt. — Bien que l'auteur, en sa préface, prétende s'être gardée de faire œuvre d'érudition, nous reconnaissons, à son honneur, que les pages, peut-être de lecture un peu aride, consacrées à l'anatomie des instruments de musique témoignent d'un travail consciencieux. Toutefois, il nous semble que Madame E. Van Hasselt eut pu répandre avec moins de parcimonie ses anecdotes et nous les conter en une langue, si pas neuve et d'art, du moins plus soignée, même un tantinet plus « française ».

— L'intérêt qui se dégage du livre excuse suffisamment ses faiblesses.

G.-D. P.

Petite Chronique.

Nous commencerons, dans notre prochain nº, une série de *Romans étrangers*, par une œuvre originale et du plus haut intérêt : **La Tuna**, roman espagnol, par E. Segovia Rocaberti et publié par la Bibliothèque Demi-Monde, Gonzales et fils à Madrid.

Le traducteur est notre collaborateur et ami Emile Le Jeune.

Les décès. — Presque en même temps que mourait à Bruxelles notre regretté Joseph Dupont, d'Ostende on apprenait le décès de Nestor Massart, de Paris celui de Lamoureux. Pertes cruelles pour l'Art que la disparition de ces trois musiciens talentueux. La presse entière a rendu un hommage ému à la mémoire de ces trois vaillants. Leurs biographies ont été longuement écrites. Mais dira-t-on jamais assez le vide qu'ils laissent derrière eux et toute l'émotion que provoque leur disparition constituera-t-elle un hommage en raison de leur travail, de leurs efforts, du courage qu'ils déployèrent, des qualités qu'ils dépensèrent dans l'intérêt de cette idole toujours inassouvie et quand même adorée : l'Art !

Massart était né à Ciney, en 1849, et après avoir été officier de l'armée belge, il fit partie successivement des troupes de la Monnaie, de l'Opéra de Lyon, parcourut l'Italie, l'Amérique, conquérant des lauriers, acquérant une grosse fortune, applaudi partout où il passait. Il avait été nommé, la saison dernière, directeur du Kursaal à Ostende. C'est dans cette ville que la mort l'a surpris, âgé seulement de 50 ans.

Lamoureux lui, avait 65 ans, et était né à Bordeaux. D'abord violon à l'*Opéra de Paris*, puis chef d'orchestre à l'*Opéra comique*, second chef au *Conservatoire*. chef à l'*Opéra*, il quitta ce dernier poste pour s'occuper de l'organisation de ces admirables concerts qui portent son nom et par lesquels il fit connaître Wagner en France. On sait quelles résistances il éprouva pour y implanter le *Wagnérisme*, que de difficultés il dut vaincre, que de cabales il dut essuyer. Mais il sortit célèbre et triomphant de cette lutte, grâce à sa volonté, à son énergie, à son talent. Il avait créé récemment le *Nouveau Théâtre* pour la représentation de spectacles lyriques et tous les journaux français ont enregistré le succès de *Tristan* et *Iseult* qui fut joué dernièrement.

La question de la direction des concerts populaires vient d'être ouverte par suite de la mort de Joseph Dupont. Question épineuse dont on ne peut pas préjuger du réglement. Peut-être va-t-elle se compliquer de celle de la Direction de la Monnaie : M. Calabresi parlant de démissionner. On met plusieurs noms en avant : Kufferath, Guidé, et celui d'un maître allemand qui vint plusieurs fois diriger les concerts Ysaye.

Puisque l'on parle de changer de Direction à la Monnaie, ne pourrait-on pas exiger quand le moment sera venu, un peu plus d'activité et de sens artistique des directeurs ? Ceux qui trônent actuellement laissent péricliter notre scène lyrique qui put revendiquer jadis la première place — où est ce temps ? — parmi les scènes similaires du monde. Nous demandons en tout cas, avec l'*Eventail* que l'on rappelle à la simple exécution de ses engagements, la Direction actuelle, pour le temps qui lui reste à gérer.

L'ancienne Compagnie Artistique du Diable-au-Corps annonce pour très prochainement des représentations populaires à prix réduits dans sa grande salle.

C'est mercredi 27 décembre qu'à eu lieu au théâtre d'ombres de la *Maison de l'Etoile* la première représentation (reprise) du *Cheval Bayard*, légende du pays de Termonde, qui obtint un si franc succès l'an d'avant.

Location sans frais — Téléphone 598.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE — TOME 1 — 15 JANVIER 1900 N° 18

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	RUE DU FORT, 16, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Projet d'une Enquête sur la Situation des Lettres Belges

Nous avons envoyé la lettre suivante à nos principaux littérateurs :

Une littérature est une perpétuelle évolution. Si certains caractères en sont immuables — en rapport avec ce fonds de sentiments et de pensers sur lequel vit la Race, avec cette conscience commune et profonde qui, à travers les âges, se perpétue sans variations — il en est d'autres, plus superficiels, d'extrême mutabilité : ils manifestent le moment historique, les préoccupations, les aspirations, les états d'esprit particuliers à chacune des périodes de la vie nationale.

Le mouvement littéraire belge n'est point arrêté, hiératisant ses formes d'expression; il continue à vivre autrement que sur le fonds ancien d'idées et d'images exploités jadis par les maîtres de l'Ecole. Ceux-ci d'ailleurs, en leurs œuvres dernières, trahissent d'évidente façon une transformation profonde de leur talent. En intime concordance avec la situation présente des esprits et des âmes, s'affirment des tendances nouvelles.

En tous cas, d'abord, afin que, puisse consciemment s'orienter et s'appliquer l'effort des « jeunes » — ensuite parce que c'est l'existence et la vitalité même de notre art national qui est en question — il importe que soient, de façon exacte et complète, déterminées la situation et les tendances présentes des lettres belges d'expression française.

C'est pourquoi, Monsieur, il nous serait agréable — et vous nous honorerez infiniment de satisfaire à ce désir — de recevoir sous forme de réponse au questionnaire votre appréciation à ce sujet.

QUESTIONS : I. Existe-t-il encore, actuellement, des tendances communes aux écrivains de nationalité belge, tendances originales et caractéristiques de notre Ecole littéraire nationale?

II. Quelles sont ces tendances, et à quelles influences sont-elles dues?

III. Quelles sont les œuvres qui — selon vous — sont la manifestation la plus heureuse et la plus complète de l'évolution de la littérature belge ?

Aréez Monsieur, etc.

Le Thyrse.

Le Triomphe noir.

—

J'ai vu des cœurs râler à mes pieds orgueilleux.
La supplication blanche et le noir blasphème
Ont mêlé dans ma nuit leur refrain douloureux
Sans effleurer les bords de mon âme anathème.

Car j'ai fauché les fleurs sensitives pour mieux
Proscrire à tout jamais le sourire suprême
Et j'ai voilé mon rêve ardent comme les cieux
Pour me faire des pleurs un sombre diadème.

Satan ! mage puissant, grand maître des maudits,
Prince des nuits d'amour et des noirs paradis
Vois mon œuvre seconde et que ta voix ordonne.

Pour venger à jamais l'Idéal insulté
Ces martyres d'amour, ces muses de bonté,
Ces vierges aux yeux bleus, Satan, je te les donne.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



Conte merveilleux.

—

A Georges Lebacq.

La route est morne parmi la grande douceur des neiges, et les gens joyeux qui vont, entre les arbres, semblent une procession de diaboliques sorciers pris de vin. Leurs gestes fantasques, alors qu'ils passent déjà au loin, se découpent agrandis d'ombre sur le bleu débile du ciel. Après ceux-là d'autres viennent et gesticulent et disparaissent, mais leur troupe se fait moins nombreuse plus la nuit vers l'aube s'avance.

Et maintenant qu'au clocher l'an neuf, en une note vibrante, s'éveille, les environs caressés du songe éternel des secrètes étoiles semblent avoir conservé de la bizarrerie des gestes fous de la foule noctambule.

Les platanes faméliques échevèlent en bras griffus leurs ramures décharnées, la feuille oubliée de l'automne graille comme une satanique chauve-souris, les buissons dressent leurs dards, semblables à des hérissons infernaux.

Passe alors un frisson de bise et la lune voilée d'un solitaire et maussade nuage, coule, triste, un regard infini et qui rêve sur l'étrangeté de la route ; son azur glauque amollit la glaciale monotonie blanche de la neige, nimbe de quiétude les attitudes mauvaises et prépare au matin nouveau un accueil paisible et serein.

Ce pendant que hors la ville inapaisée s'avance un pâle éphèbe aux paupières lasses, sur des regards joyeux. Blonde est sa chevelure et tendre son pur visage comme tendre et blond devait être le premier jour dans le premier jardin.

Ses mains font des signes ingénus et son pas est inégal et indécis. Il quitte la route morne pour la nouveauté des neiges vagues. Sous ses pas s'évapore le parfum des enivrantes illusions fleuries d'entre les soucis anciens et fanés. Il baigne son esprit dans les détails naissants des choses précisées. Longuement son œil s'attache au découpage orfévré des arbres sur le jour, au reflet rose et suave du soleil dans un sillon et tout à coup s'inquiète d'apercevoir, miraculeux sur la neige, un coquelicot incroyablement rouge. Parmi l'ouate liliale, il épanouit de larges et incarnadines corolles de velours. Son éclat brusque trouble la paix discrète de l'ambiance et l'âme du jeune et frêle pélerin. Mais, cependant, à bien voir, l'adolescent remarque la fleur magnifique se mourir, se fondre comme sucée par la plaine neigeuse. La crainte le quitte. Il court pour cueillir l'admirable et singulier rubis, mais ses doigts se retirent tâchés de sang.

Fiévreusement, alors, il fouille la neige sous la macule rouge et met à jour la rose et laiteuse nudité opaline d'une morte. — Bleuâtres les paupières closes, fauves les cils comme brulés de fards, délicates extrêmement les joues ravagées par le maquillage, et la flétrissure des vénales caresses.

L'enfant la trouva belle et pleura ; il eut voulu jouir des voluptés de cette chair somptueuse. — Au matin de l'année, il pleurait les plaisirs inconnus de l'an défunt. —

Alors héroïquement, dans le décor grandiose de cette tragédie, le blond chevalier de l'An neuf emporta le corps défaillant et lumineux de la symbolique courtisane vers des horizons encore inaperçus.

GASTON-DENYS PÉRIER.



IMPRESSIONS ET CROQUIS

Paysage d'Automne.

—

C'était l'automne, avec ses champs couverts d'éteules,
Sa pluie à l'infini, ses vents qui meuglaient sourds,
Et ses prés couverts d'eau, changés en marais veules,
La détresse raclant l'abandon des labours ;

C'était l'automne au chant lugubre qui s'enroue,
Ses peines qui partout vous font pénible accueil,
Ses feuilles pourrissant dans des mares de boue,
Ses espaces sans fin sous le ciel de mon deuil,

Et seul, parmi les champs, un orme à noires branches
Écartelait ses bras sur le gris d'aujourd'hui,
Et ce crucifié, sabré des avalanches
De la pluie et des vents, clouait là son ennui.

Moulins à Vent.

—

Dans la plaine, parmi les blés, tournent les ailes
Des grands moulins à vent. Des buttes de gazon
Les dressent vers le ciel, et tout en or des grêles
Du soleil, elles vont fauchant de l'horizon.

Les ailes sont en croix, elles rythment le geste
De la religion sur l'espace indolent,
Comme pour consacrer par ce signe céleste
La moisson qui murit sous un air tiède et lent.

Et c'est d'un vol égal, très large sur la plaine,
Que les ailes virant du grand moulin gardien
Affirment sans lasser, six jours en la semaine,
Le Credo des paccants et leur signe chrétien.

Semailles.

—

Dans le soir solennel où chante du silence,
Le semeur à pas lourds promène ses haillons
Et d'un geste royal prodigue la semence
A la glèbe qui dort, découpée en sillons.

Il arpente la plaine et partout la domine,
Etant celui qui va dans son espoir raidi;
Et si le poids des ans accable son échine,
Tout son labeur sacré doit l'avoir agrandi.

L'étendue et le ciel, tout prie et se recueille,
La nature comprend, regarde et sans un bruit
Sur le semeur en marche avec lenteur effeuille
Les bénédictions de l'ombre et de la nuit.

CHARLES GOVAERT.



Vers le Repos.

—

— Je quitte la belle Rosine. Décidément cela ne va plus : elle ne passera pas la nuit. Et quelle misère !

— Comment? Et le baron, le banquier... les autres?

— Disparus. Plus personne ma chère; une vieille qui fait semblant de la soigner, pour voler ses derniers sous ! C'est tout.

— Ah ! les hommes !

Dans les coulisses d'un théâtre, à travers les clameurs d'un changement de décor, Luc perçoit ce potin que deux danseuses, un peu rieuses, un peu tristes, se murmurent à l'oreille. Plus que les autres, il avait aimé Rosine en triomphe de paillettes et de chairs nues aux applaudissements cupides d'une salle en sueur; plus que les autres il avait souffert de son amour bafoué, traîné douloureusement aux pires tortures qu'invente l'inconsciente perversité d'une âme féminine. Mais elle était restée la Rosine et Luc l'adorait toujours.

En sanglots, il arrache l'œillet épanoui à la boutonnière de son habit et court dans la nuit porter à celle qui meurt, le pardon de ses larmes....

Déjà d'obscurités, telles de crépuscule, s'endueille la déclinante vie, vieille malgré les vingt éclosions printannières à peine vécues : les gestes flasques se figent d'immobilité pâle ; un halètement râcle la poitrine plate et secouée. Malgré les orbites creuses, et les saillies — déjà ! — du crâne, la beauté du visage triomphe, ennobli de souffrance qui le nimbe de mystère, à l'égal des vierges d'enluminures, extatiques dans la flamme du bûcher ou sous la morsure tenaillante des pinces.

— C'est toi, Luc !

— Oui....

Luc voudrait parler, sa langue remue des paroles douces et consolantes et ses mots sont un gravier qui heurtent ses dents, le bâillonnent et ne veulent tomber. Il reste muet dans l'ironie de son uniforme de fête, devant ce corps jeune qu'absorbe le Néant.

— A boire....

A la rencontre du verre présenté, les lèvres s'allongent goulues, fièvreuses, comme pour un baiser ; puis le visage se tire, se casse de rides profondes, plaqué de taches vertes et blanches. On dirait d'un masque étrangement colorié, grimace figée dans de la chair qui se décompose, où seuls les yeux jettent des éclairs de vie palpitante. Y défilent sans doute les mystérieuses visions du passé, comme réflétées dans une glace de désillusion, que soutiennent des phalanges sèches.

Les forces fuient, avec elles la faculté de souffrir. Luc amèrement songe qu'il en est mieux ainsi. Il regarde le corps se détendre, glisser voluptueusement dans la mort, comme dans une eau frôleuse qui berce mollement une épave sans poids. La glace reflète encore des images, mais lointaines et vagues à travers une buée : c'est l'eau, la mort qui monte, vers les yeux plus hagards et laiteux.

— A boire... à b...

La bouche baille, où la Mort jette le silence. Un souffle, un affaisement ridicule de pantin vidé... Adieu Rosine, en triomphe de paillettes et de chairs nues, enviées par les mains applaudisseuses d'une salle en sueur.

Doucement Luc lui ferme les yeux, regarde une suprême fois le visage blanc dans le deuil des cheveux noirs à flots, baise les lèvres rosies avec un filament de sang vers le menton, ainsi que d'un scel livide dont un peu de cire se serait épandu.

Puis il remonte la lampe et comme aux jours de joie et d'amour naïf, lorsque Rosine revenue dans sa loge, frémissante, emportant dans les plis de sa jupe — si courte — les désirs d'une foule, le congédiait d'un sourire pour achever seule sa toilette, il part discrètement en fermant la porte silencieuse.

A la rue, les fenêtres philtrent une lumière de boudoir : fenêtres tragiques derrière lesquelles la comédienne lentement se démaquille, lave ses fards, prête à la transitoire réalité de quelques os dans un cercueil, tandis que l'amoureux pleure, attendant je ne sais quoi, dans la nuit lugubre qui pleure aussi.

André Baillon.

Aux Fontaines.

—

pour Gaston-Denys Périer.

Au site où me conduit souvent
Mon doux et vague instinct d'artiste,
L'enfant, aux regards d'améthyste,
Arrive, les jupes au vent.

Près d'elle, une autre fille ambule,
Rousse comme un soleil mourant;
Rêveuse, elle a l'œil fixe et grand,
Pareille à quelque somnambule.

Les branches font de clairs arceaux
De feuillages, au-dessus d'elles,
Et l'on ouït un envol d'ailes
Qui s'effarent, hors des berceaux.

Avec un bruit d'actives ruches,
L'eau chante, en un mode plus doux,
Et sur le bord, ployant leurs cous,
Les filles vont remplir les cruches.

Or, cependant que des rochers
Jaillit la folle voix des sources,
J'entends le chagrin sans ressources
Que soupirent les cœurs fachés:

Avec l'Aimé, l'une est en brouille;
L'autre aime d'amour incompris
Et sent, dans son beau corps épris,
Un peuple de désirs qui grouille...

« Quel dommage, il était si beau!
— C'est triste, il eut été si tendre!... »
On les croirait, à les entendre,
Déjà prêtes pour le tombeau.

Cependant, les cruches s'emplissent,
Et les filles, en se baissant,
Découvrent leur mollet puissant
Où les rougeurs du soleil glissent.

Elles s'en vont, courbant les reins,
Le front baissé, toute balourdes,
Elles ont l'air vieilles et lourdes,
Mais c'est du poids de leurs chagrins....

Charles Viane.

extrait de « Pipeaux et Clarines. »



ÉTUDES D'ESTHÉTIQUE.

L'Art et le « Jeu »,

d'après l'Ecole de l'Evolution.

—

Les évolutionnistes de l'Ecole anglaise : Spencer, Darwin, Grant-Allen, Sully, au contraire des autres philosophes — qui définissent l'Art : une activité dont le but est de produire la Beauté, et recherchent tout d'abord la nature et les lois de celle-ci — font dépendre la question du Beau de la question de l'Art. Une activité de telle intensité ne peut, prétendent-ils, avoir pour seule fin la reproduction d'un Idéal transcendant, vague, réfléchi, d'un concept abstrait et froid, par lui-même incapable de passionner, de prendre cette importance considérable que possède l'Art dans toutes les sociétés.

L'Art est donc autre chose que la vaine copie d'une création de l'imagination ou de l'intelligence ; il met réellement en jeu des éléments profonds intéressés à la vie même des organismes et de l'esprit. Il n'est, ainsi, que l'un des aspects particuliers d'un phénomène très général, dont l'étude relève tout autant du domaine de la psychologie que du domaine de la métaphysique.

Ce phénomène général, d'après Herbert Spencer, est le « jeu ».

I

Le travail utile, productif, répondant aux nécessités matérielles de l'existence, n'absorbe point, ordinairement, la totalité de l'énergie des êtres. Il reste toujours un surcroît de forces dont la dépense devient un besoin, l'inertie des organes pouvant provoquer leur affaiblissement ou même leur complète atrophie. Ce surcroît s'emploie sans souci d'un but extérieur à atteindre, sans préoccupation de quelque utilité objective. Ce sont ces mouvements complètement désintéressés, accomplis uniquement en vue d'écouler un trop plein d'énergie, qui contitue le « jeu ».

Une loi très rationnelle, dite loi du « moindre effort » constate qu'il est en tout organe une tendance très prononcée à parvenir au but proposé par une dépense minimum de force ; cette loi s'applique au jeu ainsi

qu'au travail. Les actes que renouvellera le « joueur» avec le plus de plaisir, seront ceux-là qui lui causent une fatigue minime. Or, c'est un effet de l'habitude de rendre les mouvements de plus en plus spontanés, irréfléchis, automatiques, et de plus en plus inconscients; l'habitude est essentiellement conservatrice d'énergie. C'est pourquoi le « jeu » consiste surtout, dans la répétition d'actes souvent accomplis antérieurement. Ainsi que le remarque après Herbert Spencer, l'écrivain français Guyau, « le jeu consiste à *simuler* les actes ordinairement utiles pour l'existence de l'individu ou pour celle de l'espèce; ces actes en effet, par cela même qu'ils sont les plus habituels, offrent au trop plein de force nerveuse une pente facile et des voies d'écoulement. Le chat et le lion guettent une proie, bondissent et la roulent sous leurs griffes : c'est la comédie de l'attaque. Le chien court après une proie imaginaire ou fait semblant de combattre avec d'autres chiens : il s'irrite par la pensée, montre les dents et mord à la surface. La lutte pour la vie, simplement simulée, est devenue un jeu. Il en est de même chez les hommes. Les jeux des enfants, celui de la poupée et de la guerre, sont la comédie des occupations humaines. Outre le plaisir de l'imitation, il faut voir là le plaisir de mettre en œuvre des énergies encore inoccupées, des instincts inhérents à la race. Dans presque tous les jeux, la satisfaction la plus grande est de triompher sur un antagoniste; or, l'amour de la victoire est, — comme la victoire elle-même, une condition d'existence pour toute espèce vivante; aussi avons-nous un perpétuel besoin de le satisfaire. A défaut de triomphes plus difficiles, tel ou tel jeu d'adresse nous suffit. Sans le savoir, un pacifique joueur d'échecs obéit encore à l'esprit conquérant de ses ancêtres. Le combat est l'une des sources les plus profondes du jeu, et tout jeu, chez les peuples encore sauvages, tend à prendre ouvertement la forme d'un combat : leurs danses, leurs chants sont en partie une représentation de la guerre. » Ajoutons que, avec la lutte, le besoin de la génération, la conquête pacifique ou belliqueuse de la femelle, trouve fréquemment aussi son simulacre dans le jeu. Il est tels actes de la vie journalière, accomplis inconsciemment, le plus souvent, dont on ne peut découvrir l'exacte signification qu'en remontant aux besoins, aux habitudes et aux mœurs des hommes primitifs, et à leurs conditions d'existence.

Le jeu est quelquefois sans application; ainsi la danse, la chasse, la lutte, la course, et en général tous les sports, ne laissent après elles aucune trace, aucun résultat tangible. Mais il peut s'accompagner de création; l'enfant confectionne une poupée d'un chiffon, et y attache plus de prix qu'au bébé savamment articulé qu'on lui offre; quand il acquiert, par l'âge, la faculté d'observer avec suite, il trouve son plaisir le plus vif dans l'imitation tantôt des animaux, tantôt des hommes qui ont fait sur lui une impression profonde : il se travestit en soldat, en vieillard, en roi d'opéra-comique, en prêtre, en cocher; il reproduit ces images qui occupent son esprit par des dessins naïfs, que complète et qu'anime son imagination. Devenu adulte, il restera sensible encore à tous les simulacres qu'il pourra produire, mais sa raison, murie par la réflexion et par l'expérience, donnera au jeu une autre direction.

(à suivre) LÉON ERY.



Rimes Lunaires.

Baume de tout chagrin amer,
Allume ta clarté féerique,
Bonne Dame, Lune chimér-
ique!

Le ciel est tendu comme un dais,
L'or des astres brode ses voiles :
La terre attend que tu te dé-
voiles.

Rose blanche qu'incendia
Le même soleil qui te fane,
J'aime ton calice dia-
phane.

Quelle joie, en buvant le thé,
De t'admirer du coin de l'âtre,
Comme un masque chinois de thé-
âtre!

Tu vas dans le ciel, d'un pas lent,
T'accrochant au nuage terne,
Ainsi qu'une céleste lan-
terne.

O Reine, parais dans ton char,
Quitte la ceinture brumeuse
Dont s'abrite ton corps, ô char-
meuse.

Amante du Poète, s'il
Abandonne un monde perfide,
Laisse un rayon flotter, ô Syl-
phide!

Comme Ariel, il volera,
Baigné par tes lueurs limpides,
Ouvrant de larges ailes ra-
pides.

Et tes paysages amis
Le verront marcher et se taire,
Au milieu de ton calme mys-
tère.

Par des plaines blanches de lys,
D'une aube toujours renaissante
Il verra la clarté palis-
sante.
En buvant ton liquide éther,
Il vaincra l'ivresse charnelle,
Au milieu d'une extase éter-
nelle.

CHARLES GROLLEAU.



LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

—

EMILIO SEGOVIA ROCABERTI.

La Tuna

Roman espagnol.

—

La Marquesita de Ventisquero revint en Espagne, après avoir achevé son éducation dans un pensionnat français. Elle venait d'atteindre dix-huit ans, lorsqu'elle s'installa chez son oncle et tuteur, le duc de Titulcia, grand d'Espagne et Sénateur de droit. Elle habita le palacio que les représentants de cette race noble et antique se transmettaient depuis le XVII[e] siècle.

La maison seigneuriale, fondée par dom Alphonso Gusman y Quiros de la Montana, sixième duc du nom, s'élevait au centre du vieux Madrid, dans une de ces rues tortueuses et malfamées qui aboutissent à la vieille église San Pedro, près de la nonciature apostolique.

Le duc de Titulcia était sexagénaire. Outre ses revenus de la Grandesse, il jouissait d'une fortune immense. Il avait réclamé le droit de siéger au Sénat, apparemment, pour combattre les insomnies dont il souffrait depuis l'âge mûr. Après les séances, il passait la soirée au Casino, et quand le Parlement ne siégeait pas, la soirée tout entière et même la nuit. Mais, à l'époque des sessions, le duc ne perdait jamais l'occasion de cette savoureuse sieste sur les fauteuils rouges, somnolent délicieusement, tandis que, du haut de la tribune, l'orateur défendait, en efforts pénibles, les projets du Gouvernement.

La Marquesita ne le préoccupait guère. Le duc avait chargé son intendant de l'administration des biens de tutelle et, croyant ainsi accomplis tous ses devoirs, il laissait à sa nièce la liberté la plus absolue. Sous le titre de Dame de compagnie, il l'avait cependant dotée d'un duègne d'origine anglaise possédant toutes les qualités d'une duègne espagnole, — mais ayant un amour immodéré pour la boisson! Cette affection spéciale amenait la bonne miss à boire, par jour, huit à dix bouteilles de cervoise, tout en rendant aux vins nationaux le tribut qu'ils méritent.

Le tuteur et la pupille ne se voyaient guère qu'au moment des repas. Bien des soirs, cependant, par crainte du froid ou de la pluie, le vieux duc mangeait au Casino.

La Marquesita menait donc plutôt l'existence d'une veuve que celle d'une héritière. Après six mois de cette vie indépendante, elle s'y attacha si étrangement qu'elle n'aurait pas échangé son sort contre celui de la femme la plus heureuse : peut-être, même, se croyait-elle cet être fortuné.

La Marquesita de Ventisquero était blonde et de grande taille, avec une telle expression de gaité et de santé parfaite, tant de grâce native, qu'elle apparaissait comme l'incarnation de la Jeunesse.

Dans sa chevelure splendide irradiaient des tons dorés, comme si l'aube d'un beau jour y avait semé la poudre ténue qui flotte dans la lumière matutinale.

Son visage, aux lignes merveilleuses, décelait la sérénité de son âme. Comme l'ange dont parlent les Ecritures mystiques, elle semblait formée d'un flocon de neige et d'un rayon de soleil, animés par une brise aurorale.

Dès son entrée dans les salons, toutes les beautés en vogue furent éclipsées : elle vint, on la vit, elle vainquit.

Une nombreuse cour de prétendants et d'admirateurs l'entourait dans les fêtes aristocratiques, mais ancun d'eux ne pouvait se vanter d'avoir obtenu la moindre marque de préférence. Les meilleurs partis s'offrirent à elle, les héritiers des blasons les plus illustres et des plus grandes fortunes briguèrent sa main : la Marquesita, indifférente pour tous, sourde aussi bien aux suggestions de l'ambition qu'aux fadeurs amoureuses, poursuivit sa carrière triomphale.

La calomnie se chargea d'expliquer au monde l'étrangeté de cette conduite.

Les relations de la Marquesita avec une jeune fille de son monde et de son caractère furent interprétées de la façon la plus répugnante — et l'amour-propre de ceux que blessait l'indifférence de l'aristocratique blonde, se trouva satisfait.

Esprit viril, dans un corps de nymphe, elle opposa le mépris aux inventions malveillantes. Le vieux duc prevenu des murmures que soulevait la conduite de sa pupille, se promit de la surveiller. Mais l'héritière des Titulcia ne donnait prise à aucun reproche et le brave tuteur retourna tranquillement à ses cartes et aux séances de sieste à la Haute-Chambre.

La Marquésita languissait dans cette société où tout est artificiel et affecté.

Elle était lasse de vivre parmi ces prétendus dépositaires du bon ton et du bon goût, qui n'hésitaient pas à la diffamer.

Jusqu'alors elle n'avait jamais rien envié à personne ; mais ajourd'hui, lorsqu'elle parcourait en voiture les Allées des Recollets et du Retiro, elle portait

envie aux jeunes bourgeoises qu'elle voyait défiler à pied sur les côtés de l'Avenue. Elles, du moins, n'attiraient point sur leur réputation les haineuses attaques de la calomnie.

« Heureuses, pensait-elle souvent, ces enfants qui se contentent de voir l'Opéra du haut des bancs du paradis; la parade et la procession du haut de la Acera! Perdues dans la multitude, elles sont spectatrices toujours, actrices jamais, de cette stupide comédie à laquelle s'applique, comme la bague au doigt, ce titre de Pailleron : *le Monde où l'on s'ennuie*.

« Trompées par leur luxe, filles bourgeoises, n'enviez pas celles que vous voyez couvertes de riches étoffes, enfouies au fond des loges d'un théâtre ou parmi les coussins d'un landau.

« Sous vos modestes vêtements, l'ouvrage de vos mains, vous êtes infiniment plus heureuses!

» Dans vos fêtes de familles, les dimanches, — fêtes ridiculisées au théâtre et dans les livres, — règne la franche expansion qui en fait tout le prix. Aux accents de l'orgue ou du clavecin aux touches jaunies comme une denture mal soignée, vos cœurs battent à l'unisson, l'allégresse déborde et l'amour, sans cérémonie, va de couple en couple, concertant d'heureuses fiançailles.

» Vous serez femmes de juges, de fonctionnaires, de marchands, de médecins, d'hommes utiles, enfin, et vous brillerez au premier rang, dans le rayonnement de votre bonheur intime, à vos solennités!..

» Et la Marquesita de Ventisquero, la petite-fille de Guzman et des Montanâ, sera la femme d'un décavé, d'un repu, d'un inutile! Et je ne pourrai jamais être fière, comme vous, de *mon homme*! Je ne le verrai pas admiré sincèrement par les autres hommes et envié par mes compagnes! »

La marquesita se révoltait à la pensée de l'avenir qui l'attendait et des larmes brûlaient ses paupières, malgré la force d'âme qu'elle puisait bans sa fierté.

Aussi, bien des fois, elle caressa l'idée de se mêler à la foule commune pour surprendre le secret de ses ambitions, de ses aspirations et de ses désirs. Cette pensée s'imposait chaque jour plus impérieuse. La jeune femme étouffait dans l'atmosphère de conventionalisme où s'enveloppe le monde des belles manières, et elle aspirait à descendre au sein de la classe moyenne, où son instinct lui faisait pressentir des cœurs aux palpitations énergiques, qu'elle trouvait de moins en moins sur la scène où elle était condamnée à vivre.

Pour mettre ses projets à exécution, le Marquesita comptait profiter du Carnaval, qui approchait. Ces festivités, quoique déchues, lui offraient l'occasion de se mêler au peuple et de se débarrasser inpuñément de toutes les conventions sociales. EM. LE JEUNE.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

Exposition M. Blieck, au Cercle Artistique. — De bons paysages, de la saine et opulente nature, largement vue, puissamment traduite. Nous y trouvons les truculents ragouts savamment saucés que nous connaissions; mais à part ces brillantes qualités de métier communes à tous les artistes du *Sillon*, Blieck sait mettre en ses œuvres une très belle émotion romantique. Sa personnalité s'affirme; nous sommes convaincus que bientôt elle se dégagera totalement des réminiscences qui la dissimulent encore, et nous verrons alors l'artiste tel qu'il est : un très beau paysagiste.

P. S.



Livres nouveaux.

—

Poèmes ingénus, par FERNAND SEVERIN. — « Il semble, dit » Edmond Picard, dans un de ses récents cours (1) que nous » sommes à la veille de pouvoir saluer, ici, en Belgique, un » grand artiste, qui donnera son nom à son siècle. Et pour le » comprendre, il faut travailler le plus possible à la diffusion de » l'Art et à la compréhension de celui-ci. » Le conseil de M. Picard parait être superflu. Nous assistons à un véritable mouvement artistique, à une rénovation généreuse vraiment intéressante dont une des preuves est le succès obtenu par la publication sous la direction de M. Georges Barral des poètes belges à l'étranger.

Voici le 7e volume de la collection et nous ne doutons pas qu'il obtienne un succès aussi grand que ses devanciers.

M. Severin est un de ces jeunes poètes à qui la *Jeune Belgique* tant regrettée ouvrit et montra la voie. Le poète a réuni sous ce titre générique : *Poèmes ingénus* la plupart de ses productions depuis ses premiers vers à la *Jeune*.

Et ce sont de doux poèmes, dont la mélancolie, l'ingénuité laissent doucement rêver le lecteur. Sans le lasser, ces beaux vers polis, bien ciselés, au rythme varié, chantent leur musique douce, soit qu'ils disent la tristesse tendre où la joie ineffable des pensées de l'auteur :

» *Vêtez de chasteté ce jeune et frêle corps,*
» *Vêtez-en les plus doux, les plus tendres trésors,*
» *Feuilles fraîches, ô frêle et première aubépine!* »

Merci à M. Barral d'avoir réuni les vers du délicieux et pur Séverin, qui certes laissera

« *de trace plus durable*
» *Que le pas incertain d'un enfant sur le sable.* »

L. R.

Impressions et Croquis par Charles Govaert.

Recueil de vers qu'une appréciable originalité distingue de la foule des fades plaquettes d'amoureux ou « d'éphèbes éblouis ».

De très personnelles impressions ressenties les soirs de mélancolie et de brumes, les aubes indécises et dolentes en la solitude, les bruyères, les sables, émeuvent par le charme des épithètes particulières, savoureusement évocatrices, vibrantes de rythmes rudes et bellement frustes. Entre toutes, ai-je gouté *Semailles*, *Paysage d'Automne*, les *Hérons* silhouettés sur un ciel baudelairien et les *Moulins* — transposition réussie et agréable des *Moulins* de Verhaeren.

Govaert est un artiste — et franchement de terroir ; c'est le meilleur éloge qu'on puisse lui décerner.

G.-D. P.

(1) Les permanences dans l'Evolution de « l'Art » donné actuellement à l'école no 6, rue de Bordeaux, sous les auspices du comité local de l'Extension universitaire.

Le Mois théâtral.

Le *great event* du mois a été la démission de MM. Stoumon et Calabrési, directeurs du théâtre de la Monnaie. A vrai dire, on s'y attendait un peu et on la souhaitait énormément. Cette année, la Direction de notre opéra s'était montrée d'une indifférence telle... pour ne pas dire plus — envers le public, que ce souhait n'était que trop justifié. Et maintenant, se pose, anxieuse, la question : Qui allons-nous avoir ? Nul ne le sait, et les compétitions se font jour, d'heure en heure plus nombreuses ; mais au moment de la désignation, il restera peut-être deux ou trois candidats. Peut-on augurer qu'on choisira les meilleurs ? Hélas, il est permis d'en douter.

En attendant, on continue à jouer les pièces du répertoire, on a repris *Lakmé* et *Carmen* avec assez de succès et l'on annonce comme un grand évènement la première de *Thyl Ulenspiegel* pour le 20 janvier, sauf avis contraire d'ici-là.

A part cette démission qu'on nous a servie comme cadeau d'étrennes, la campagne est terne. Aux théâtres de comédie, la semaine de Noël et du jour de l'An, reprise, à l'occasion des fêtes qu'elle amène, des spectacles de famille : *L'Abbé Constantin* au *Parc*, le doucereux *Maître de Forges*, au *Molière*. A ce dernier théâtre on nous avait offert le *Père Naturel*, dont la médiocrité explique le peu de succès. Le ou les Auteurs y ont glissé un peu de thèse, une bonne scène molièresque, beaucoup de mauvais esprit pour un sujet grave et quelques calembours d'un goût fort douteux. On fait ce qu'on peut, quoi ! Un rôle menaçait d'être intéressant au troisième acte, lorsque le personnage, par une brusque volte face a rendu indifférente, même idiote, sa situation, après un beau mouvement ne manquant pas d'originalité et de grandeur. C'est celui du mari trompé qu'a très bien rendu M. Kemm. Quant à Mlle Ratcliff, toujours supérieure cependant, elle paraissait ne pas être dans son élément. Le lever du rideau qui précédait cette... comédie, *Maître Rancelot*, montre chez son auteur, un débutant, de sérieuses qualités. Nos meilleurs souhaits. Remarqué dans cet acte le jeu de Mlle Clerc.

Au *Parc*, Noblet est venu jouer l'*Amour pleure et rit*, d'Aug. Germain, pièce honnête, écrite élégamment avec de la gaîté, de l'a propos dans les situations, et aussi parfois une sentimentalité douce ; le talent de son principal interprète, lui a assuré un beau succès. Mlle Vandoren fait de très grands progrès, il n'y aurait rien de surprenant qu'elle remporte plus tard les palmes du grand succès. Dans *Un beau soir* qu'on représente actuellement avec *Petit chagrin* elle n'a pas paru cependant tout à fait dans un rôle de son tempérament. *Petit chagrin* est une fantaisie d'un délicat poète Maurice Vaucaire, où l'on a retrouvé un peu de la *Dame aux Camélias* ; d'*Adrienne Lecouvreur* et autres pièces du genre. La pièce, écrite sans doute pour Mlle Yahne, est jouée par celle-ci avec un goût exquis. Au deuxième acte, elle dit d'adorable façon, un poème d'amour voluptueux. La beauté de l'actrice n'est peut-être pas tout à fait étrangère au succès qu'on lui fait, succès d'ailleurs partagé par ses camarades parmi lesquels il convient de citer MM. Draguin et Darcey.

Puisque nous parlons du *Parc*, disons le succès qu'y ont obtenu M. Berr et Mlle Bertiny, de la *Comédie française* qui sont venus donner en matinée la toujours agréable comédie de Banville : *Gringoire* et la toujours jeune pièce de Regnard : Les *Folies Amoureuses*.

A la *Maison de l'Etoile*, la joyeuse compagnie artistique du Diable au Corps continue à charmer son public ; les pièces d'ombre : les *Douze Travaux d'Hercule, le Café concert* entre autres sont très goutées.

Un mot avant de finir des matinées littéraires : A l'*Alcazar*, M. Mouru de Lacotte a invité M. Tristan Bernard, auteur gai, plus gai cependant à lire qu'à entendre. Au *Parc*, M. M. de Walleffe a conférencié sur *de Musset* et M. Valère Gille sur *La Fontaine* Grand succès pour les deux orateurs. Musset est et restera notre grand et peut-être notre seul poète du XIXe siècle et l'on est toujours heureux de l'entendre louanger. Il est peut être vrai, comme l'a dit M. de Walleffe dans la péroraison de sa remarquable conférence que « dans l'avenir des temps, trois figures symboliseront notre siècle : Napoléon, Darwin et Musset. »

L. R.



Petite Chronique.

Notre roman LA TUNA

L'action que nous présentons sous ce titre paraîtra des plus simples, jugée à travers l'éducation spéciale à nos mœurs. Mais si l'on se reporte au milieu où elle se déroule, elle étonne par sa hardiesse. C'est qu'il y a loin, en effet, même dans les cercles les plus éclairés de l'Espagne, entre l'Hidalgo, *le fils de quelqu'un*, l'altier représentant des fiers chevaliers castillans, et le fils du modeste bourgeois.

Or, ce sont précisément ces éléments que rien ne semble pouvoir réduire, que nous verrons venir l'un à l'autre et se fusionner dans une mésalliance monstrueuse, là-bas, quoique devenue chez nous d'une simplicité grande, peut-être un peu vieillotte et souvent contée.

De José Hennebicq paraîtra bientôt un recueil de proses intitulé : *Contes et Paraphrases d'Amour*.

Préface : *Les deux Aphrodites et les deux Erôs*.

Contes : *L'Amour de Phidias*. (Kalliphaée.)
L'Amour mortel.
L'Amour du Rana.
L'Amour Phénix.

Paraphrases : *L'Amour de Prométhée.*
L'Amour de Myriam.
L'Amour du Christ.

M. **Ray Nyst** fera paraître sous peu sa *Forêt nuptiale*.

La **Mission de l'Art**, de Jean Delville, vient de paraître chez l'éditeur Balat.

Au **Musée Moderne**, la 20e exposition du Cercle : *Pour l'Art* s'ouvrira le 20 janvier.

A la Maison d'Art. — Du 15 janvier au 18 février, exposition de l'œuvre de A. J. Heymans, tableaux anciens et récents.

Au même local, M. José Hennebicq donnera, ce 21 janvier, à 8 heures du soir, une

Causerie sur l'Art.

Dans la Légion d'honneur M. Porto Riche, l'auteur d'*Amoureuse* et M. Paul Adam, le distingué écrivain parisien, le puissant romancier de la *Force*, viennent d'être créés chevaliers. Puisque ce hochet est une façon officielle de reconnaître et de récompenser le talent, nous félicitons chaleureusement de cette distinction, le Gouvernement de l'avoir octroyée, les nouveaux décorés de l'avoir obtenues.

Mais pour un Paul Adam, un Porto Riche dont on daigne se souvenir au moment des nominations, combien d'autres maîtres laisse-t-on dans l'oubli ?



Correspondance.

MM. Germain, De Busscher, Sérasquier, De Moor, Eh bien chers amis — à quand de vos nouvelles ?

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME 1 1er FÉVRIER 1900 N° 19

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION : Rue Jourdan, 185, Bruxelles.

ABONNEMENT : Un An. . 5 francs | Six Mois fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

ADMINISTRATION : Rue du Fort, 16, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Le Sâr Peladan.

—

« Les Idées et les Formes. »

—

« Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » Cette parole contient l'entière relation du créé au Créateur, du fini à l'infini. C'est le mystère que les puissants du monde doivent méditer avant de susciter les formes nouvelles des immuables idées.

Le siècle avait rejeté toutes les évidences de tradition : la pensée, la foi, l'art, la vie des époques mortes d'hier seulement ne valaient plus et la vérité jusqu'alors inconnue venait tout à coup d'être révélée aux cris et aux crimes d'un peuple fatigué d'impôts et trompé par des ambitieux. Rien de ce qui avait été n'était plus, parce que — disait-on — c'était erreur, mais en réalité parce que l'ignorance, l'inconscience et la vanité dirigeaient les facultés. Porté par ses louanges le siècle passait, mais le regard du voyant découvrait à son spectacle les pires vices, la médiocrité générale, l'absence d'idéal conscient, tares formidables que ne venait balancer aucune qualité suffisante. A ces considérations quelqu'un allait sentir l'effroi l'envahir et l'indignation du Passé commander sa voix.

Lorsque le *Vice Suprême* clama aux Latins leur décadence, la latinité entendit parce que ce cri répondait au sentiment secret de tous et au vide, au désespoir de nombre d'âmes. Tous ceux dont les lois iniques avaient opprimé la fierté; ceux qui ne trouvaient pas dans l'ambiance médiocre la matière à leur puissance native; ceux fatigués de vulgaire, assoiffés d'Unité s'émurent et beaucoup vinrent à l'écrivain qui proclamait la parole enclose en leurs poitrines. Ainsi le Sâr Péladan devint vraiment le *Sâr*, c'est-à-dire le penseur filié étroitement à nos ancêtres primordiaux, le penseur héritier des forces qui leur donnèrent l'existence et l'actuelle survie. Il fut le Sâr, titre attestateur de son action et non pas vain panache d'un vain désir. Il voulut alors pétrir les volontés offertes en un pain d'offrande à Dieu : créer une manifestation nouvelle de l'Idéal. Quelles autres raisons, quels procédés autres que ceux complémentaires de leur nature pouvaient convaincre et guider ces expectants d'idéal ? L'œuvre dut subir les imperfections, fruits de la longue rancœur de tous; subir les perverses faiblesses d'êtres épuisés par la lutte contre une atmosphère hostile et par cette même décadence. Aussi, sans doute, le mépris du Passé avait été tel que son retour violenta trop la nécessité présente; les volontés faiblirent quand l'épanouissement vengeur dût se transmuer en effort.

Cherchez la preuve de ces conclusions dans la *Terre du Sphinx*, ce livre, concrétion d'une pensée et d'une œuvre. Au Sphinx — hiérophante de la puissance humaine, face conceptible du mystère —, à la solennité révélatrice des temples le Sâr a parlé et leur a demandé les enseignements cachés dans leur être ; il leur a dit son œuvre pure ou fautive, triomphante ou vaincue. Confessions grandioses où le devenir se décharge des erreurs et que peu d'hommes présentèrent à la postérité ; dialogues où passent les vérités essentielles révélées par la cogitation du vivant uni au mort ! Là, l'effort humain, pensé ou œuvré, se synthétise et devient la preuve splendide de la vérité chrétienne ; les formes antiques enseignent les lois métaphysiques et religieuses, esthétiques et morales en un langage doux et clair aux abstractions, mélodieux aux mélodies de la nature, grave aux profondes expressions des arts, multiple comme les faces de l'Etre, toujours identique au Beau comme l'Etre lui-même.

Ajouté à tant d'autres, ce livre éclairera-t-il la puissance, la profondeur et la pureté d'une œuvre. Le disciple réfléchi, séduit par la levée d'orgueil des

Comment on devient Mage et *Ariste,* comprendra que cet orgueil, nécessaire pour secouer des torpeurs, se résolve en humilité à l'*Occulte catholique.*

L'involution précède l'évolution : nul ne reçoit s'il ne donne auparavant. Il faut se renoncer soi-même avant d'inciter autrui au renoncement; modérer invectives, colères, mépris envers le temps et les hommes, trop facile satisfaction, sentiments utiles à l'ascèse, stériles aux réalisations. Surtout il faut méditer cette terrible loi du devenir, contenue dans les Evangiles, maintenant éclairée par le Sâr : l'état d'après la mort sera proportionnel à nos conceptions.

Cette surprenante transformation agira. Orgueil devenu logiquement Humilité; n'est-ce pas la vraie voie : l'être en une révolte prend conscience de lui et cette conscience l'oblige à retrouver devant Dieu son attitude naturelle. L'humilité pratique le sacrifice : celui qui est humble devant son Dieu n'oublie pas que la loi apportée par lui, la loi de vie est le sacrifice. Rien ne s'établira qui n'ait pour base sa Parole et ce sera encore bien pâle imitation de ce divin sacrifice : la descente du Fils, de l'Agneau eucharistique ici-bas.

L'orgueil vous a éveillé; apprenez maintenant la suprême vérité; réalisez d'abord en vous, toute autre réalisation viendra par surcroit. Allez, penchez-vous, compatissants aux douleurs humaines, supportant les personnalités de vos forces, sinon vous serez condamnés à l'irrémédiable impuissance. Alors vous résoudrez bien des énigmes. Vous ne serez pas, éphémères, des refractaires de décadence mais des apôtres de rénovation. Vous apprendrez le secret que le Sphinx a dit au Sâr; le secret qu'il n'a pas révélé parce que seule la puissance de le découvrir prouve celle de ne pas le profaner.

Cet enseignement est celui que j'ai reçu.

GABRIEL BOISSY.



Adieu-Vat.

—

Vers les sentiers joyeux que nos pas ont foulés,
Sous les rameaux penchés qui virent la caresse
De nos âmes, avant que l'amour disparaisse....
Viens respirer l'adieu des printemps écoulés.

Viens, et que le couchant nous regarde descendre,
Pensifs et les yeux pleins d'un douloureux regret,
Tandis que le soleil à l'horizon fondrait
Comme un vaste îlot d'or dans une mer de cendre.

Le bois où nous aurons notre dernier beau jour,
Dans les replis ombreux de ses sentes fleuries,
Près des arbres peuplés de douces rêveries,
Nous verra, froidement, enterrer notre amour.

Grisés du deuil secret qui mouille nos paupières,
Nous irons sur la route où nous fûmes heureux,
Chercher une suprême ivresse, tous les deux,
Où nous puissions trouver l'oubli de nos misères.

Aux objets qui jadis ont vêtu les couleurs
Du rêve, pour notre âme amante du mensonge,
Nous irons demander, chère, la fin du songe,
Quelque rayon perdu pour dorer nos pâleurs.

Puis, résignés, n'ayant pas même l'amertume
D'un baiser — le dernier — au détour du chemin,
Nous nous éloignerons, sans agiter la main,
Perdus dans le linceul grisâtre de la brume.

CHARLES GROLLEAU.



Le bon Chemin.

—

J'étais très jeune lorsqu'un jour je quittai mon père. Auprès de lui, dans la retraite toute de calme solitude d'un château, j'avais passé mon enfance, sans rien jamais connaître du monde et des hommes autre chose que ce qu'il m'en avait appris sans avoir vu plus que ce que je pouvais admirer de nature agreste et paisible et belle autour du domaine patrial ou parmi le parc somptueux.

— Va, me dit mon père. Je t'ai préparé pour la vie comme mon cœur et mon savoir m'ont fait juger qu'il le fallait. Pars et cherche toi-même le meilleur chemin. Tu me reviendras un jour — pas trop tard — : les années ont passé nombreuses déjà pour moi et je n'en dois plus attendre beaucoup ; mon heure ne peut tarder à sonner. Prends garde que ton père était vieux lorsque tu l'as quitté.

*
* *

Et je suis parti seul. De grand matin : un matin tout clair et lumineux d'été. J'ai pris le chemin des villes, pour voir, pour savoir. Il faisait tout chantant et très doux. Des murmures câlinaient mes oreilles : c'étaient peut-être le petit vent d'aube, le réveil ingénu et joyeux des oiseaux, les rires de toutes les fleurs sortant du sommeil, les cris mutins de l'eau qui jouait tout au long de sa course ou simplement le badinage de l'air, un air d'or pâle et de bleu, un air frissonnant, bruissant, tout égayé comme après la longue tristesse de la nuit qui lui aurait fait pleurer des larmes encore déposées en gouttes scintillantes sur les verdures.

Et cela m'enchantait de marcher dans ce ravissement.

J'avais gravi entre des prés un chemin qui mène à la grand' route. Arrivé au sommet, avant d'entrer dans un bois qu'il me fallait traverser, je m'arrêtai pour découvrir derrière moi tout ce que je quittais. Jamais je n'avais dépassé cet endroit dans l'éloignement de mes promenades et je connaissais par cœur chaque détail du tableau que ce jour-là je contemplais avec une impression très émue où se partageaient de la tristesse un peu, de l'étonnement et beaucoup d'espoir et de joie aussi.

Le château de mon père, très vieux, solennel, tapissé d'un lierre sur tout un pignon, émergeait du parc boisé que ceinturait un mur délabré par endroits. A une fenêtre, il me sembla distinguer la forme incertaine de quelqu'un qui regardait. C'était peut-être mon père. Mais il ne répondit pas aux signes que je fis.

Le soleil, un disque blanc, — plutôt une flambée de feu d'argent dans un nuage tout incendié de lumière pâle, montait peu à peu au-dessus des toits du château et celui-ci paraissait un décor sombre et fruste sur cette éblouissante toile de fond du ciel illuminé. Les chansons autour de moi se faisaient plus claires et vives : un nouveau jour allait être né tout-à-fait.

J'entrai dans le bois et ce fut l'inconnu dès lors.

Et de mettre ainsi entre mon passé et moi l'obstacle qui me séparait définitivement des choses que seules je savais au monde, anéantit mes quelques tristesses et ce fut en mon cœur une aube de gaîté aussi réjouie que celle qui exultait au ciel et parmi tout ce qui m'environnait.

J'arrivai à une clairière et je vis venir à moi une Femme.

Une Femme ou une Enfant, je ne savais au juste ; un rêve en tous cas, radieux, exquis et dont l'apparition me ravit plus encore qu'elle ne m'étonna.

C'était très blanc, très blond, très rose et du sourire, de la candeur, de la grâce ! On eut pu s'imaginer qu'un petit nuage blanc frangé d'un peu d'or était descendu dans ce bois, qu'en passant il avait accroché une gerbe d'épis blonds dont il s'était fait une chevelure pour encadrer un visage tout en tendresse avenante et qu'il venait vers moi avec un geste attirant de deux mains frêles et de nacre.

Et de sa bouche savoureuse comme un fruit et musicienne ainsi qu'un pipeau d'églogue sortirent pour moi les mots les plus câlins et tentateurs.

Tu pars vers la Vie et tout pour toi, c'est l'indéfinisable. Veux-tu ? je te ferai connaître le seul bonheur. Ne suis pas le chemin d'inconnu et de hasard qui va vers la grand'route, mène jusqu'aux villes en tumulte et en désordre.

Reste auprès de moi, suis le sentier par où je vais partir et je te guiderai vers la paix reposante, la félicité et la douceur de vivre. Je suis la Bonté, la Joie, le Travail et la Santé. Par où je te conduirai tu ne rencontreras ni le souci, ni les craintes, ni les souffrances, ni la méchanceté. Viens, jeune voyageur incertain, obéis au geste bienveillant de ma main de tendresse, au sourire de mes yeux, à la douce persuasion de ma voix....

Et la Femme blanche et blonde et rose et de grâce puérile glissa d'une calme envolée sous les arceaux de feuillages du sentier tapissé d'herbe et de mousse.

Et je ne la suivis pas.

***

A midi le soleil était d'or. Accrochée très haut, l'incandescente gerbe de ses rayons traînait jusqu'à terre. Je marchais depuis des heures sur la grand'route sans ombre et j'avais rencontré quelques gens qui n'avaient fait nulle attention au passant comme eux que j'étais, des rouliers et six mendiants qui m'avaient demandé l'aumône. Mon pas, lassé, s'était alenti et la chaleur du mi-jour m'accablait. En ce moment la route était déserte. Encaissée, elle virait entre deux talus étoilés de fleurs claires, de marguerites et de petites corolles jaunes, de clochettes d'un bleu fané. Je m'étais assis sur un tertre, au bord du chemin, et je songeais....

Un éblouissement, comme une grande flambée de lumière, m'entoura et j'aperçus soudain devant moi une Femme encore, — apparition plus émerveillante que celle du matin. C'était cette fois comme la somptueuse splendeur d'une déité magnifique. Un casque de cheveux fauves irradiés d'un diadème étincelant, un masque de hautaine beauté, un corps qu'on devinait d'une unique et parfaite sculpture drapé dans des vêtures d'ors et de joyaux constellées, — mes yeux purent admirer cette magnificence.

Et il me sembla que je perdais notion de toutes choses, tant mon admiration fut immense, lorsque cette créature de rêve splendide inclina vers moi sa majesté souriante et que sa voix me dit, me chanta des mots inoubliables :

— Tu t'en vas, enfant, errer dans l'inconnu de la Vie. Au début de ton départ tu rencontreras ici Celle qui peut te montrer le seul chemin du vrai Bonheur. Je suis l'Or et le Faste et la Fortune. Tout est soumis à mon empire. Là par où je puis te mener tu ne sauras que les splendeurs et les jouissances du Riche. Viens, une étoile t'a guidé vers moi. Ne suis plus la grand'-route à la monotone et obsédante médiocrité. Par un détour que seule je puis savoir tu parviendras au but magnifique que je t'accorde de pouvoir atteindre.

Viens-tu ?...

***

A l'entrée du soir, la troisième Femme que je rencontrai me parla d'une toute autre voix...

Il faisait demi-nuit et très doux. De grands pans

d'ombre étaient depuis quelques moments drapés sur toutes choses. Les contours devenaient flous, violacés dans la lumière violette du soir ; la ligne d'horizon seule se découpait très nette ; à ma gauche, une dentelle de futaies frangée sur le ciel perpendiculaire semblant une vitre orangée transparente devant une fournaise, — à ma droite une crête de coteau noire sur un arrière plan de ciel bleu s'assombrissant.

Devant moi c'était moins net. La grand'route s'enfonçait dans d'incertaines confusions d'arbres, de murs, de maisons de plus en plus rapprochées et nombreuses. Tout au loin des lueurs, des fumées, le bourdonnement d'un bruit indiscontinu, des sifflets, des appels, des chocs. Les gens, les charrois se multipliaient, me croisant, me dépassant et d'autres routes, des chemins, des sentiers de desserte convergeaient vers la grand'route que je suivais depuis ce matin et qui allait bientôt s'enfoncer au cœur de la ville.

A un carrefour, une petite chapelle s'élevait, abritée sous trois tilleuls. Devant une madone adornée de fleurs et de mignons ex-voto d'argent une lanterne était allumée. Sur le banc, à ses pieds, était prosternée une Femme.

Le bruit de mon pas lui fit lever la tête et elle était si belle et attirante, son regard avait tant de charme pur et très doux que je m'arrêtai, tout ému délicieusement.

Elle se leva et vers moi je vis venir la lente et calme marche de son grand corps souple et fluet drapé dans une étoffe mauve et si veloutée que ce devait être un morceau du ciel de velours et de mauve. Ses cheveux noirs tombaient très bas en ondes dont les flottements avaient des reflets lumineux. Sur son front un diamant éblouissait — comme une étoile retenue par un fil d'or. Sa voix était grave, sonore, mais caressante néanmoins :

— Tu vas achever bientôt ta route. Et tu ne sais pas encore, enfant ! Tout près de toi maintenant est la ville. Inconscient, tu vas y entrer... Hésite cependant et choisis. Tu vois ce grand jardin entouré d'ifs : tu dois m'y suivre. C'est une retraite calme et toute heureuse ; ni le souci, ni la douleur n'y ont accès. Je suis l'Etude, le Calme, la Consolation, la Prière.... Tu es las, Enfant. La chaleur et le long chemin ont exténué tes jeunes forces. Abandonne la grand'route qui va te mener au désordre, à l'agitation de la Ville, à ses incertitudes et ses dangers et viens connaître le repos et la paix dans mon domaine de félicité bienheureuse. Donne ta main, suis-moi...

Et j'allais tendre mon bras pour me laisser guider par cette troisième Femme dont la douceur et la bonté me semblaient plus désirables encore que l'ingénuité ou la splendeur de celle du matin, de celle du midi, — quand je perçus tout un grand bruit surgi de la Ville.

*
* *

La nuit était venue tout à fait et un semis d'étoiles avait été lancé par tout le ciel.

Le bruit se rapprochait plus intense et je vis venir sur toutes les routes sortant de la ville des foules qui semblaient en délire. C'étaient des chants, des rires, des pleurs, des cris, une tumulte des voix les plus effrayantes et les plus joyeuses. Des hommes de tous les âges, des femmes de toutes les beautés, des êtres de toutes les laideurs se précipitaient en un vacarme insensé. Il y avait là des gens qui se tuaient de coups, d'autres qui s'étreignaient en de furieuses tendresses, il y avait des baisers passionnés et des gestes obscènes, des faces qui portaient dans leurs yeux, dans leurs sourires, dans leurs épouvantes l'empreinte de toutes les douceurs, de toutes les haines, de toutes les souffrances, de toutes les férocités, de tous les bonheurs, de tous les désespoirs.

Et cette cohue en ivresse allait, venait, sortait de la ville pour y rentrer, surgissait par une issue pour se précipiter à nouveau par une autre ; des étreintes se dénouaient ici pour s'enlacer ensuite là-bas, c'était comme le flot que la mer apporte et reprend, qui monte, s'agite, mugit et puis s'effondre. Et de l'intérieur de la Ville le vacarme s'élevait plus intense et terrible encore... Les pleurs et les cris et les rires et les râles semblaient augmenter sans cesse de puissance et de beauté et d'horreur.

J'étais resté immobile, térrifié et admirant, à la place où j'avais vu la Femme si belle et si douce. Celle-ci, après m'avoir dit sa tristesse dans un suprême regard qu'elle attacha sur ma jeunesse inconsciente, s'en était allée vers le jardin paisible bordé d'ifs, derrière la chapelle et les trois tilleuls.

Mais je vis soudain une houle plus impétueuse bondir et s'agiter et se rouler aux portes de la Ville. Des mots qu'on hurlait dans un spasme ou dans une rage me parvinrent et tout à coup, dans la réverbération des lumières qui incendiait tout ce côté du ciel, parut, dominant la foule en délire dont toutes les mains se dressaient vers elle, une grande Forme de Femme nue sublimement impudique et radieusement attirante. Son grand geste plânait, passionné, sur les gens qui lançaient vers elle la rage de leurs désirs ; et parmi tous les autres un mot dit par mille bouches, — mot de joie exultante, de souffrance, d'imploration, de haine ou de tendresse — fut révélé à mes oreilles, à toute ma raison extasiée : L'Amour ! L'Amour !...

Et je me mis à courir, à courir et je vins me ruer à corps perdu dans le tumulte affolé de tout le monde.

PAUL ANDRÉ.

Le Secret.

—

Femme ! sphinx adorable, ô miroir d'infini,
Pronaos du mystère, échelle radieuse
Où brille en lettres d'or l'Enigme lumineuse,
Comprends-tu les secrets de ton cœur embruni ?

J'ai soulevé les sept voiles du sanctuaire
Et je t'ai révélé par l'hiéroglyphe inné
L'immensité dormant dans ton âme princière
Comme dans un écrin de lui-même étonné.

A travers-toi je vois les formes disparues ;
Je devine en ta voix des voix qui se sont tues ;
Ce sont des océans que je sonde en tes yeux,

Et je retrouve aux fonds le lointain archétype,
Femme, sphinx ignorant tes secrets merveilleux,
Sphinx pervers dont je suis le Mystère et l'Œdipe.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



L'Alcove au Sacrilège.

—

Lentement Héribert souleva la portière lourde et chaude de « sa » chambre, de crainte qu'Elle s'éveille encore ; lentement, avec d'infinies précautions, maternelles presque, il laissa retomber le smyrne dans ses plis profonds, et se trouva tout seul dans le silence épais et douloureux s'exhalant des tapis et des tentures. Tout d'abord, ses regards s'égarèrent, aveugles, parmi la buée de l'ombre molle et des lumières pâles. Ce lui semblait un endroit imaginaire : les rideaux blancs du lit laissaient fluer comme l'aube débile d'un ciel chaste et divin sur quelque invisible et angélique créature. Doucement il lui revint à la mémoire qu'il était dans la chambre d'Adilie pour une dernière et suprême visite. Ses yeux s'accoutumèrent à l'indécise ambiance. Ils perçurent les riens exquis détachés en leurs formes délicates et choisies, s'arrêtèrent à certaines poteries roses et bronzées où s'effeuillaient de fantasques chrysanthèmes, à certains détails de la cheminée, aux fleurs grimaçantes et monotones du papier, mais ils n'osaient s'insinuer sous l'inconnu des literies où dormait à jamais leur inappréciable amie.

Héribert ne pouvait cependant s'en aller sans avoir revu ce front large où ses idées, tant de fois, se magnifièrent et lui revinrent transposées en beauté et en rythme, — ainsi de maladives fleurs mises en serre chaude s'épanouissent éclatantes et harmonieuses — ; il ne pouvait non plus quitter ces yeux uniques, dont les résilles merveilleuses ensorcelèrent son âme frissonnante, et non plus ces lèvres où ses lèvres aspirèrent tout l'opium des suppliciantes et splendides voluptés ! Lors Héribert secoua le trouble glaçant ses muscles et s'approcha de l'alcove où la mort avait figé sa singulière camarade. Il écarta les rideaux : dans la nuit soyeuse de sa chevelure, le profil d'Adilie, virginal et pervers, éclosait pareil à un nénuphar pâle dans la nuit des eaux paludéennes.

Les chairs étaient imprécises et sombrantes en la lueur vague et blanche coulant des courtines. Les cils celaient la quiétude éternelle des yeux. Les lèvres s'étaient fermées, livides, sur le désert neigeux de ce corps sans âme.

Héribert songea, voyant la frêle dépouille, aux frissons qui l'animèrent, aux roseurs qui la fleurirent aux haleines qui la parfumèrent. Il songea aux gestes des doigts habiles aux caresses, aux fièvres des baisers aux soupirs tièdes et grisants. Et peu à peu, un souffle de luxure, épicé et vénéneux, lui titilla les sens. La pensée d'une dernière étreinte, d'un dernier sursaut de leurs êtres, qui tant s'aimèrent et s'unirent, un instant l'affola.

Mais Adilie était morte ; et ce mot, horriblement, — morte ! morte ! — martelait à coups sourds et prolongés sa cervelle trébuchante.

Il était venu vers la chambre, calme, satisfait presque que la mort emportât vers les rêves d'autrepart le rêve délicieux, savant, secret qu'ils vécurent à deux loin des vulgaires et indiscrètes existences ; heureux d'avoir aimé et pensé ces heures saintes, distraites au mystère, et qui, à présent, demeureraient insoupçonnées.

Tant qu'Elle avait regardé d'autres formes, tant qu'Elle avait parlé pour d'autres oreilles, une jalousie de prêtre, qui tremble à voir révéler à d'autres les arcanes magnifiques de ses adorations, avait fait panteler son cœur fanatique d'amant.

Et maintenant qu'il la voyait morte, qu'il la sentait morte à son intelligence et à sa chair, il pleurait seulement le léger bruit des sandales d'Adilie sur les fourrures, le grain de vie palpitant dans la clarté de ses prunelles, dans la pulpe rose de ses lèvres. Revoir rien que ce tressaillement, cette teinte attiédie, cette larme de sang vermeil, principe de vie et de beauté !..

Et dans la brume de ses regards égarés, Héribert apercevait le ruissellement de la magique liqueur, la voyait, en une source de rubis agités, mousser hors la blessure fraîchement œuvrée.

Sous l'occulte volonté de cette révélation, il décrocha, alors, de la muraille un stylet de forme spéciale et frêle, dont le manche ondoyait de ruisselis gemmés. Il découvrit le sein fané et bleuâtre de la morte, puis, tel un sacrificateur illuminé, précieusement il sertit le bijou dans la chair. La lame, en sortant, fit un éclair effilé ; l'entaille ne béa point. Exsangue, elle semblait une bouche pincée, close désespérément sur un secret maudit.

GASTON-DENYS PÉRIER.

CROQUIS URBAINS.

Une Nuit.

—

Sous ce ciel clos, plus lourd qu'un couvercle de bière,
Et qui serre la ville ainsi qu'en un tombeau,
Le gaz en pleurs dans le miroir de la rivière
Rend plus obscur et rend plus froid le fil de l'eau.

Les frissons de la nuit ont une voix plaintive
Dont s'aiguise l'effroi sur de grêles sifflets,
Et des ombres partout s'en vont à la dérive,
Errent au long des murs et sur les parapets.

Et de sourds clapotis dont le courant tressaille
Tombent du haut des ponts et partent tournoyés
Parmi les bruits confus d'une onde que travaille
Le désespoir ancien des fous et des noyés.

Et des yeux grands ouverts, d'une verdeur funèbre,
Rayonnent la stupeur des affres de la mort,
— Effarément la Mort, debout dans la ténèbre
Sur les môles brisés du Rêve et de l'Effort.

CHARLES GOVAERT.



ÉTUDES D'ESTHÉTIQUE.

L'Art et le « Jeu »,

D'APRÈS L'ECOLE DE L'EVOLUTION.

(suite)

—

C'est dans ce plaisir de créer des figurations offrant les caractères de la vie que l'école de l'évolution place l'origine de l'art. Pour leur créateur, ces simulacres sont l'objet d'une satisfaction intime ; il les admire, leur prête son individualité : ce sentiment, c'est un premier degré de la Beauté. L'origine première de l'idée de Beauté et l'origine de l'art lui-même, se trouvent donc dans cette activité productrice qui déjà préside aux jeux des enfants, et non dans la contemplation d'une prétendue perfection, d'un Idéal.

Ainsi formée, cette notion du Beau sera maintenant appliquée à d'autres objets ne dépendant plus, cette fois, de l'action du « joueur ». Ils lui causeront cette impression particulière de plaisir que son propre art lui avait fait connaître. Ainsi le sentiment ressenti par le créateur d'une œuvre sera partagé par d'autres, spectateurs de cette œuvre. Le lien qui les y attachera sera encore en relation avec leurs facultés productrices : ils l'apprécieront favorablement ou défavorablement selon que cette œuvre sera semblable ou non de celle-là que tend à créer leur jeu particulier. Le jugement esthétique sera le résultat de cette comparaison, et se formulera, pour chacun : « mon jeu personnel, convenablement appliqué, aboutirait-il aux mêmes fins que le jeu de l'artiste ? »

La doctrine du jeu détermine ainsi l'un des caractères les plus importants de la beauté : celui de résulter d'une conformité, d'une concordance des sentiments exprimés par l'œuvre d'art et des sentiments et des idées du contemplateur : elle est une relation dont la personnalité de ce dernier et le contenu de l'œuvre sont les deux termes nécessaires.

Cette relativité des jugements esthétiques, établie scientifiquement par spencer, est une observation souvent faite. « Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté, disait déjà Pascal, qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plait. Tout ce qui est formé sur ce modèle, maisons, chansons, vers, discours, proses, nous agrée. » Sully-Prudhomme fait la même remarque : « La jouissance expressive des perceptions est toute relative à l'individu qu'elle affecte, parce qu'elle prend des déterminations différentes pour chacun selon les dispositions de chacun. » *(De l'expression dans les Beaux-Arts.)*

Plusieurs systèmes anciens, et particulièrement celui de Diderot, n'ont d'autre base que cette relativité de la Beauté; ils la ramènent à une simple question de convenance et de goût. C'était aussi l'opinion de Voltaire, ainsi qu'en fait foi l'amusante boutade que sans doute il adressa en réponse aux divagations de quelque philosophe idéaliste de son temps : « Demandez à un crapaud ce que c'est que la Beauté, le grand Beau, le *to Kalon ;* il vous répondra que c'est sa crapaude avec ses gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée : le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté. Interrogez le diable : il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes et une queue. Consultez enfin les philosophes : ils vous répondront par du galimatias... »

Un autre caractère du plaisir esthétique, sur lequel s'accorde Kant et les évolutionnistes anglais, c'est d'être une jouissance de luxe, un superflu bienfaisant. Le sentiment du beau est le plus désintéressé des sentiments : le bien et le juste, les idées morales les plus hautes ont plus ou moins leur origine dans l'intérêt ; l'art seul est complètement inutile, et si c'est là, sous certains rapports, une cause d'infériorité, sous certains autres, d'ordre sentimental, il peut être considéré comme quelque chose de très pur et de très haut. C'est pourquoi Schopenhauer, le père du pessimisme moderne, en fait un consolateur des misères de l'existence, un libérateur nous affranchissant de la personnalité, momentanément, en attendant la pratique d'une morale de complète délivrance.

*
* *

Telle est, en ses lignes principales, la théorie développée par Herbert Spencer en son *Esthétique physiologique*. Cette théorie, Darwin et Grant'Allen l'ont complétée par la doctrine de l'évolution. Ils ont expliqué — solutions bien entendu tout hypothétiques — de quelle manière l'idée de Beauté a pu s'attacher à certaines formes, à certaines colorations, propriétés des choses qui ne résultent point d'un jeu humain. De même que les actions qui constituent habituellement le jeu, ces formes furent jadis des conditions particulières d'existence pour les êtres; elles se sont imposées à eux plus fortement que d'autres; actuellement, nous ne percevons plus leur utilité immédiate, mais, fixées par l'hérédité, elles sont devenues, ainsi que les actes et les pensers fréquemment renouvelés, un élément profond du jeu.

Dans le second de ses grands ouvrages, la *Sélection sexuelle*, Darwin soumet le monde de la beauté aux lois qu'il avait déjà si puissamment mises en lumière. Ce ne sont plus seulement les organismes, les fonctions vitales, les formes utiles à l'existence des individus et des espèces, mais aussi les caractères esthétiques sans importance physiologique, que les principes de l'hérédité, de l'adaptation, de la lutte pour la vie, doivent suffire à expliquer. « Un mécanisme brutal comme celui des forces qui gouvernent la pure matière, ou une finalité presqu'aussi aveugle que le pur mécanisme est chargée, *tout en ne poursuivant que l'utilité*, de réaliser par surcroît dans le monde des vivants la grâce et l'harmonie des lignes et des couleurs, d'enrichir, par exemple, le plumage des oiseaux et les formes des quadrupèdes des dons charmants que l'œil de l'artiste admire. » Darwin s'est attaché à détruire cet ancien préjugé, encore accepté par Kant, que tout une part de la création — vives colorations des fleurs, chants mélodieux des oiseaux — n'avait aucune nécessité par elle-même et dépendait uniquement du caprice d'un artiste divin.

Grant'Allen a tenté plus particulièrement de fixer, par la doctrine de la sélection sexuelle, les origines du sens de la couleur. D'après sa théorie, extrêmement originale et hardie, les fleurs et les fruits ont primitivement développé chez les animaux, le goût et le sens des colorations. Cette faculté, appliquée d'abord chez les êtres inférieurs au choix des aliments et à celui des mâles et des femelles, a grandi pendant le cours des développements successifs des ancêtres de l'homme; celui-ci, dernier venu dans la série zoologique, a hérité d'un sens longuement exercé, qu'il a porté à sa dernière perfection par son expérience propre, et dont il jouit sans préoccupation de ses lointaines origines.

(*à suivre*) LÉON ERY.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

—

EMILIO SEGOVIA ROCABERTI.

La Tuna

Parmi les sociétés bourgeoises, la plus connue était certainement la « Calamidad », réunion d'étudiants et de bourgeois distingués, qui donnaient deux fois par mois des fêtes au théâtre de l'Alhambra.

Les «Calamiteux» formaient le high-life de la Jeunesse estudiantine et pour se faire admettre parmi eux il fallait satisfaire à plus de conditions et fournir plus de références que pour se faire créer chevalier de n'importe quel ordre militaire.

Le Président de la Calamidad était Frédéric Sol, étudiant en médecine, établi depuis trois ans dans le quartier de la Faculté et connu partout sous le surnom de *Decano* ou *doyen*. Le Decano se disait chef du corps royal des hallebardiers, alors qu'en réalité il était le chef des hallebardiers, ou piliers d'estaminet du Café Royal, ce qui n'est ni la même chose, ni beaucoup moins.

Il était réputé pour ses nombreux « talents de société » : virtuose du violon, aussi habile à la pandereta qu'une Gitana; il possédait, en outre, une magnifique voix de ténor dont il usait et abusait peut-être aux heures tardives des retours de fêtes. Frederic Sol était fils d'un fermier de Castille la Vieille, brave homme qu'il ruinait beaucoup plus sûrement que les sécheresses prolongées qui règnent sur les campagnes palentines.

Le Decano était, naturellement, recherché par les jeunes filles avec autant d'empressement que les mères en mettaient à le fuir. C'est qu'en effet, sa réputation de ténor s'aggravait d'une autre qualité négative : le malheureux était poète!

Frédéric Sol était l'âme de la « Calamidad ». Président inamovible, son vote valait plus à lui seul que ceux de tous les autres sociétaires réunis, et cependant, personne n'aurait pu affirmer qu'il payait la cotisation mensuelle grâce à laquelle chacun contribuait à la splendeur des fêtes.

La « Calamidad » préparait un grand bal masqué pour le Carnaval. Huit jours avant cette fête, la Marquesita de Ventisquero, s'entretenant avec sa soubrette, lui demandait :

« Eh bien! que comptez-vous faire pour ce Carnaval, Justine? »

« Je pense me divertir, si Mademoiselle veut me laisser libre, la soirée du dimanche. »

« Pour aller au bal?

« Oui, Mademoiselle. Mon fiancé, le commis principal de la *Camériste élégante*, la mercerie de la rue des Postes, est membre de la Calamidad.

« La Calamidad ? »

Justine fit à sa maîtresse la description de ce qu'étaient les réunions de la Calamidad.

« Il y vient des gens de très bonne sorte.

Presque tous sont des étudiants ou des commis, la fleur de la rue de Espoz y Mina et de la Calle de Carettas. »

La Marquesita fut piquée de curiosité.

S'étant aperçue que le costume qui dominerait à cette fête serait la *Tuna*, c'est-à-dire la sorte de toge des étudiants de Salamanque et d'Alcala, elle fit confectionner ces folles vêtures à Paris. Le manteau, d'un tissu vaporeux, capricieusement plissé, ressemblait assez peu au vêtement authentique des drilles de la « Calamidad » et, seul, le chapeau figurait bien celui de l'époque.

Ayant passé le maillot de magnifique soie rouge, la Marquesita, se contemplant en son miroir, ressentit quelques scrupules mais le sentiment de la coquetterie triomphant de la pudeur, elle se dit qu'elle était séduisante et, hypocritement, ajouta : « Qui me reconnaîtra ? »

(à suivre.) EMILE LE JEUNE.



CHRONIQUE ARTISTIQUE.

—

« Pour l'Art »

Une des meilleures expositions de ce cercle. Tendances variées, et cependant ensemble homogène, car presque tous les exposants s'attachent a décrire le terroir flamand. Chacun d'eux dit sa plainte, ou sa joie sincèrement et parfois avec une très grande intensité. *Pour l'art* compte d'ailleurs parmi ses membres des Rousseau, des Laermans qui, seuls suffiraient au succès du salon.

Voici donc trois Laermans. Le peintre de *La Glèbe tragique,* nous répète, dans toute son âpreté la détresse de ses gens. On sait avec quelle force il synthétise, dans le paysage comme dans les figures, toute la vie des Terriens.

Firmin Baes, au contraire, nous montre les paysans heureux. Les voici, paisibles, tirant à l'arc, uniquement préoccupés de montrer leur adresse.

Citons, comme chantres des vieilles cités flamandes, de Bruges la pieuse, la silencieuse, MM. Coppens, Hanotiau, Duhem, Verhaeren et Jansens (ces deux derniers nous font merveilleusement humer l'odeur de sacristie). Amédée Lynen se révèle une fois de plus, l'interprête ému des gens de mer : bateliers et pêcheurs.

Les paysages : Les longs horizons, le vaste échiquier des champs sous le ciel gris et morne, par De Haespe, les mélancoliques nocturnes de Ottevaere, *Soir d'été* de Vierin, un très beau sous bois, *l'Hiver* par Viandier, et les toiles de Mlle Lacroix, MM. Smits, Van den Eckoudt, Fichefet, Dardenne etc..

Disons encore combien, chez tous ces artistes, l'âme est en communion avec le sujet qu'ils choisissent, et combien cette sincérité donne de charme à leurs œuvres.

Dans cet ensemble intime, la vision antique de Fabry étonne un peu. Cependant, dans *l'Ile de Delos* évocation d'un cortège se rendant à l'oracle d'Apollon, Fabry fait preuve d'un sentiment élevé et d'une belle compréhension de la forme et de la ligne. Nous l'aimons moins dans ses tapisseries aux tons étranges. Quant à l'idéal plastique de M. Colmant, nous ne l'admirons pas du tout. Jamais l'obésité n'a exprimé la puissance. Ses matrones de baudruche soufflée, qu'elles s'appellent Léda ou Suzanne nous font surtout penser aux femmes colosses des foires. M. Colmant n'est pourtant pas dépourvu de talent. Nous pouvons en juger par son portrait dans lequel la ressemblance lui interdisait les hyperboles. Nous verrons bientôt M. Colmant refréner ses trop enthousiastes admirations pour un maître qui le fascine.

En sculpture : C'est d'abord Rousseau qui apporte tout un contingent d'œuvres nouvelles et combien captivantes ! *Devant les Etoiles, Chantre et Penseur* sont d'une irrésistible séduction. Puis, un ingénieux projet de cariatides *Révolte et Résignation*, d'une plastique admirable, et un portrait de Mme Baes : on devine l'intensité de vie qu'y a condensée ce raffiné psychologue.

Les envois des autres sculpteurs sont peu importants, excepté celui de Springael qui l'est trop : un *Chemineau* gigantesque, dont la réduction est intéressante (nous préférons toutefois ses dessins, entre autres le *Portrait de femme*). Notons en finissant le *Crucifix* de Bonquet et un torse de femme, très expressif de Braecke.

Dans l'art appliqué : les bijoux de Ph. Wolfers, et six panneaux brodés de Mme De Rudder.

Au Cercle Artistique

Des portraits intéressants de M. Buchel. Ceux de De Vleeschouwer le sont moins et les nus de Houyoux sont fort lourds, bien que la facture soit assez large. Mais la forme !...

Exposent à présent MM. Lemmers et J. Stallaert.

A la Maison d'Art

A. HEYMANS

C'est toute la joie des premiers rayons de soleil, la joie des matins frais et roses dite en une centaine de poèmes délicieux qui vous transportent aux champs, loin de tous soucis. Voici les prairies luxuriantes, les bois, les ruisseaux, les eaux dormeuses et miroitantes près la route où la lumière poudroie et s'irise dans le brouillard...

Avec Claus et Verheyden, Heymans modifia, élargit la donnée première du pointillisme et arriva à cette profonde sensation de nature qui ruina totalement le bitumeux mil-huit-centtrentisme. Nous le suivons dans tout son œuvre et nous y voyons la lumière apparaître progressivement jusqu'à l'épanouissement actuel de son coloris qui semble composé à la fois de soleil et de rosée.

— P. S.

Petite Chronique.

Inauguration du monument Van Hasselt. — Dimanche 21 janvier a eu lieu l'inauguration du monument Van Hasselt, à St-Josse. Nombreuse assemblée, sympathique au poète et très attentive aux beaux discours de MM. Frick, au nom du collège, et Guilliaume, remerciant au nom de la famille.

Notre camarade Rosy y a dit quelques mots fort remarqués au nom du *Thyrse* et de la Jeune littérature belge — en remplacement de l'ami Roman, indisposé.

Notre enquête sur la situation des lettres belges. — Nous commencerons dans notre prochain numéro, la publication des réponses qui nous sont parvenues.

Correspondance.

M. F. Vanderl.... à M.... Travaillez beaucoup, lisez énormément. Envoyez-nous vos essais.

MM. P. Pr. et Jesul. Vers faibles. Voulez-vous assister à une de nos séances ? Samedi et mercredi à 7 1/2 h. Cordialement.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 15 FÉVRIER 1900 N° 20

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	RUE DU FORT, 16, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Réponses à notre Enquête sur la situation des Lettres belges.

I

Je ne crois nullement, quoi que vous en disiez, Messieurs, qu'il soit nécessaire de déterminer, aujourd'hui plus qu'hier, « la situation et les tendances des Lettres belges d'expression française. »

Moins les « jeunes » — mais à part vous, où sont-ils? — moins les « jeunes » auront conscience de cette « orientation » que vous voulez fixer, et plus fécond sera leur effort. L'art est comme l'amour. Il faut le faire et n'y plus penser. Que ceux qui, leur page écrite, se sentent du goût de reste aux théories, ma foi, daignent s'abaisser aux Sciences. Il y a là à vider quelques questions où leur génie ne sera pas de trop.

D'ailleurs, je réponds à vos questions I et II que je ne vois aucune tendance commune aux écrivains de nationalité belge; si ce n'est celle d'aller s'établir à Paris. Car, hors le respect qu'ont de leur art tous ces auteurs, que trouver qui réunisse les *Poëmes ingénus* de Séverin et *Escal-Vigor* d'Eekhoud, la *Route d'Emeraude* de Demolder et le *Cloître* de Verhaeren? Que trouver d'autre, qui réunisse tous ces beaux volumes — qu'un lecteur avisé?

A votre question III, j'affirme en toute l'ingénuité de ma jeunesse naïve, ô chers Messieurs du *Thyrse,* qu'il n'y a pas d'œuvres qui manifestent de façon plus vive et agissante *ma* compréhension de la littérature belge et même mondiale, ni les changements qui pourraient être survenus en cette compréhension depuis trois ans, époque d'*Une Rose à la Bouche* — que les *Marionnettes rustiques* et *Loi de Péché* de votre serviteur.

Je ne sais lequel des deux

ajoute même La Fontaine dans *l'Aigle et le Hibou!* Mais en souriant que ne dit La Fontaine? à votre dévoué

Dr DELATTRE.

26 janvier 1900.

II

Vous voulez bien me demander si, à mon avis, il existe encore des tendances communes aux écrivains de nationalité belge.

Au risque de froisser des sentiments très respectables, je conteste l'existence de ces tendances communes, et c'est en vain que je recherche, dans les œuvres littéraires des écrivains qui sont nos Compatriotes, des caractères spéciaux qui suffisent à différencier notre littérature d'aujourd'hui de la littérature française d'aujourd'hui.

Croire le contraire, c'est nourrir une illusion qui fait beaucoup d'honneur à notre amour-propre, mais qui en fait moins à notre légendaire bon sens.

Je n'ignore aucune des raisons qu'on a fait valoir à l'appui d'une thèse aussi flatteuse.

Le bon et ingénieux critique Francis Nautet les développa jadis en maints articles, avant d'en faire l'objet d'un livre. En étudiant les œuvres et la vie de Charles Decoster, d'Octave Pirmez, de Camille Lemonnier et de leurs puinés, il prétendait y découvrir l'empreinte d'un génie national. Il soulignait certains dons de nature, tels le don des couleurs particulièrement dévolu aux Flamands, et leur esprit tout spécial de concentration et de mutisme, en harmonie avec les paysages d'une contrée « qui invite au silence ». Il ajoutait qu'à l'heure du Romantisme, ce génie national, enfin dégagé d'un chaos séculaire, influencé à la fois par le génie germanique et le génie latin, avait fondu en un tout harmonieux et « original » les brumes du Nord et les clartés du Midi. Pour ces motifs de psychologie et d'histoire, il concluait à l'existence d'une « littérature belge ».

J'en demande bien pardon aux amoureux du paradoxe... mais je ne crois pas qu'une langue ait à la fois deux littératures. Un livre écrit en français (j'entends en bon français) est tout bonnement un livre de littérature française et ne sera pas autre chose.

Notre tempérament national confère, dit-on, une allure particulière aux écrivains de notre race.

Mais n'oublions pas que notre race est double. Une race qui est double est en perpétuelle opposition avec elle-même. Ce qui est vrai pour les flamands cesse d'être vrai pour les wallons. L'un vante notre mysticisme; l'autre nous fait honneur de notre réalisme! Celui-ci exalte notre subtilité affinée; celui-là notre force pratique! Tel critique admire en nous l'impulsion; tel autre la réflexion! Conciliez donc tout cela!

Dira-t-on que le choix des sujets ou du décor suffise à créer une littérature, et que, pour avoir interprété avec bonheur l'atmosphère et la vie de nos polders, de nos plaines et de nos plateaux, Decoster, Eekhoud, Verhaeren, Rodenbach, Demolder, et plusieurs autres ont cessé de faire de la littérature française?

A ce compte, Paul Féval eut créé la littérature du Morbihan et Cladel la littérature du Tarn-et-Garonne.

En dépit des décentralisateurs, nos écrivains écrivant en français sont de la province de Paris!

Peut-être, si nous reculions ce débat dans le temps, si nous nous demandions : Y a-t-il eu une littérature belge ? peut-être aboutirions-nous à d'autres conclusions.

Je m'explique.

Les conditions d'existence et les habitudes de pensée de nos anciens écrivains différaient sensiblement de nos mœurs littéraires d'aujourd'hui.

Il devient de plus en plus malaisé, à notre époque de cosmopolitisme, de délimiter par des frontières précises les caractères d'une race ou d'un art. La compénétration internationale, qui favorise la communauté des idées, réduit à leur minimum d'influence les lois de l'hérédité et de l'ambiance locale. Certains génies littéraires de France, — Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Verlaine, — étaient encore très discutés et très méconnus dans leur patrie, — et déjà ils faisaient école chez nous! Comment en serait-il autrement? Nous sommes à 5 heures d'express et à 2 frs 75 d'un format-Charpentier...

Il n'en allait pas ainsi, il y a quelques siècles. Les frontières étaient plus étanches. L'écrivain n'était pas encore un citoyen de l'humanité. Nos rhétoriciens, pour ne parler que d'eux, étaient avant tout des bourgeois des bonnes villes...

Et dans cette littérature cultivée par nos pères, on trouverait, en cherchant bien, quelques tendances communes : popularité, sensualité, preudhomie, qui, pour n'être pas tout-à-fait celles indiquées par Francis Nautet, n'en projetaient pas moins sur cette littérature, aujourd'hui fossile, un reflet d'originalité.

Il y a quelques années, j'ai essayé de relever ces tendances en une étude, que j'ai documentée de mon mieux, sur *les Caractères de l'ancienne littérature belge.*

Mais je doute qu'une étude de ce genre, entreprise pour nos écrivains belges d'aujourd'hui, puisse apporter à votre première question une réponse affirmative.

Prétendre apparenter les uns aux autres, pour les encadrer dans les rangs d'une petite famille locale des écrivains comme Verhaeren et Pirmez, comme Giraud et Maeterlinck, comme Eekhoud et Picard, comme Séverin et Lemonnier, qui appartiennent, par le droit de conquête, sinon par le droit du sang, à la grande et belle lignée de la littérature française, serait faire œuvre de parti pris ou de paradoxe.

Nos bons écrivains sont eux-mêmes, et c'est bien assez! H. CARTON DE WIART.

III

Monsieur Jules Destrée nous écrit :

« Mon cher Confrère,

» Le temps me manque absolument pour vous répondre. Je vous adresse le syllabus de mon cours sur les Ecrivains belges. Vous y trouverez des rudiments de réponse à vos questions.

» Bien dévoué

» J. DESTRÉE. »

Voici la conclusion de ce cours :

« Les hostiles ont disparu ; ne restent guère que les indifférents. Mais il y a éparpillement de forces; incertitudes sur les destinées; groupements ennemis. Le délétère mélange de politique et de littérature que l'on croyait proscrit, renaît; certains (Van den Bosch, Carton de Wiart, etc.) fondent *le Drapeau, le Magasin littéraire, Durendal,* revues de littérature et d'art catholiques; d'autres (Lebœuf, Sainte-Brigitte), *la Revue rouge* à tendances socialistes. *La Jeune Belgique* est déchirée par une scission, *le Coq rouge,* disparu déjà. En province, d'autres groupements intéressants, mais sans grande consistance : *Floréal,* à Liége; *le Réveil,* à Gand; *le Libre Journal,* à Mons; *la Nervie,* à La Louvière; *l'Art wallon,* à Verviers, etc. Et combien vivent encore à l'heure actuelle ! »

IV

Vous avez bien voulu m'inviter à répondre à votre « Enquête sur la Situation des Lettres Belges ».

Il faudrait, pour déterminer cette situation, avoir présentes à la mémoire les œuvres les plus marquantes

publiées durant ces dix dernières années. Cette vue d'ensemble me manque. Je répondrais donc difficilement à votre question.

Pour ma part je n'ai jamais appartenu à telle ou telle école littéraire.

Mon effort s'oriente d'idéalisme. Et il faut bien le dire, nos conteurs des Flandres et de la Wallonie — pour lesquels j'ai la plus haute estime — Lemonnier, Eekhoud, Delattre, Krains, Stiernet, Garnir... sont surtout des réalistes.

A mon sentiment l'écrivain «belge» est un mythe.

Le flamand reste *flamand* encore qu'il prenne la langue française comme truchement ; le wallon demeure, lui aussi, de sa race — la race française. L'*Ame Belge* n'existe pas, chez l'écrivain surtout.

Une évolution semble se produire parmi nous. J'ai classé C. Lemonnier parmi les *réalistes* ; quelques unes de ses œuvres sont pourtant empreintes d'idéalité.

Vous me demandez s'il existe une « tendance commune aux écrivains de nationalité Belge ». L'écrivain est et doit être essentiellement individualiste et subjectif, penser et créer à jamais seul.

C'est vous dire que je n'ai guère songé à avoir une tendance commune à d'autres.

Selon la formule idéaliste — dont s'inspireront mes « Contes et paraphrases d'amour » — je tâche à dégager l'essence des choses, à avoir et à donner aux autres une *Vision* de la nature et de l'humanité — à sublimer la vie.

J'estime cependant que le devoir de l'écrivain est de semer les idées de beauté, de justice et d'amour. Le temps est passé où il était un stylite, où il habitait une « tour d'ivoire ».

Il est encore, pour lui, de charitables missions et de nobles apostolats ! Qu'il s'intéresse aux belles actions, aux grandes causes, aux initiatives généreuses et qu'il fasse entendre sa voix au delà de ses œuvres !

Elle sera écoutée...

(à suivre) José Hennebicq.



Au Visiteur mystique.

—

Dans ton domaine étrange où la lumière vibre
Baignant de ses clartés les lucides couleurs,
Je te vis, cher Enfant, lorsque mon âme libre
Franchissant le rempart plongea dans les splendeurs!

Qu'es-tu? Comme ta sphère, une lumière pure,
Et, comme la lumière, une vierge clarté;
Ton corps est fait d'un calme et limpide murmure
Tel que notre art humain n'en a pas inventé.

L'enchantement divin de ta forme indicible,
Inconnu des regards aveugles de nos yeux,
Devant l'esprit descend, insondable et visible,
Semblable au chaste azur dans les rayons joyeux!

O cher Adolescent dépouillé de tout voile !
Ta beauté radieuse apparut dans mes nuits
Ainsi qu'au fond du ciel surgit l'ardente étoile
Qui nous verse l'extase et chasse les ennuis.

Tu planes dans mon rêve et tu vis dans mon âme ;
C'est toi qui m'élevas dans l'orbe épanoui ;
Et tu m'es un sourire, et tu m'es un dictame
Car tu sais étancher mon désir d'infini !

Je le sais! Je le vois! Présence coutumière
Faisant vibrer le sens secret des visions,
Tu viens m'envelopper de ta vaste lumière
Et tu fais dans mon cœur s'élargir des rayons !

Salut! Je te salue au seuil sacré du rêve
Et je m'unis à toi d'un amour fraternel !
Oh! te trouver toujours sur la céleste grève
Pour parcourir à deux le songe universel !

Car n'es-tu pas mon guide, Esprit missionnaire?
N'as-tu pas pris ma main dans ta main de clarté?
Et n'as-tu pas ouvert mon œil visionnaire
Dans l'éblouissement de ton éternité!

Julien Roman.



Des Mains.

—

Dans un wagon d'express en galop de vertige vers la ville, subitement la flamme de la lampe a vacillé, est morte...

Nuit... Au dehors contre les vitres de la voiture, l'ombre glisse en long flot visqueux de bitume, où bave en rouge la fuite saccadée de la machine.

Entre Luc et l'Inconnue ce drame secret dans l'assoupissement des autres : sur la main Luc a senti l'effleurement d'une caresse d'ombre ; le chatouillis s'est précisé en frôlement de satin, révélateur des doigts féminins, minces et agiles, experts aux gammes des voluptueux érithismes de la paume. C'est tout. La superficielle jalousie de l'époux dardant en face d'eux l'œil aveugle d'un cigare n'y verrait que cette chose : l'étreinte adultère, justiciable de ses droits. Il aurait tort.

D'autres lois les régissent dans la fantasmagorie de ce rêve, inaccessible aux fulgurances bourgeoises du Code, aux poings vengeurs d'un jaloux.

Ils ne sont pas amants, ils ne le seront jamais...

Ils sont inconscients.

Luc ignore la femme dont la main brûle la sienne. A peine entrant dans la voiture a-t-il posé l'indifférence d'un regard rapide sur les formes endormies de sa voisine. Belle cependant dans l'orgueil de sa robe en soie mauve qui l'identifie à quelque statue de marbre nu, la *Nonchalance* ou le *Repos* dans une chapelle d'améthystes lumineuses. Il ne sait d'elle que cette impression fugace et la vision d'une chose brillante sur la poitrine, une broche en barque d'or, sertissant des diamants et des rubis. Nul désir n'a exaspéré son sang. Il est somnambule, comme il le fut toute la journée, depuis son lever anormal avant l'aube jusqu'à son départ après l'extraordinaire soirée de souvenirs incantés en compagnie d'un ami, ambiances d'ombres, visages de jadis, évoqués et dont la présence frôleuse fut affolante dans l'ensorcellement d'un liquide âcre et perfide comme un philtre de sorcière.

Ainsi, par des voies étranges, le mystère l'aiguilla dès l'aube vers l'Aventure actuelle.

Dans un jaillissement de soie crissante, la femme s'érigea, les coudes à la portière, le buste perdu par la fenêtre dans la nuit, la croupe en silhouette plus opaque que les ténèbres du wagon, et ronde et lascive comme l'éclosion d'une fleur perverse, tendue au désir.

Luc a la tête vide et bourdonnante comme une conque. Il sent la main de la femme descendre sur lui, froide et dominatrice, égarée un instant tâtonnante sur le visage. Elle a des arrêts brusques et savants qui affolent. La main de Luc se retracte peureuse puis tout à coup elle se meut inconsciente vers celle qui la *fascine*.

Et voilà que les mains de l'homme, celle de la femme ne sont plus leurs. Ce sont d'étranges bêtes engendrées d'eux, libres et rampantes qui s'appellent vers un même désir. Elles se prennent, s'étreignent. Les doigts se mordent, vipères, et se baisent et se vident, et de toute leur chair, de leurs pores dilatés comme des bouches suceuses elles se possèdent en amants. Les bagues froissées crissent comme des squames, les pierreries ont des regards pâmés de bêtes lubriques dans l'ombre, cependant que les corps demeurent immobiles, témoins inertes d'un spectacle qui ne les émeut. Leurs désirs ne tendent pas au-delà de cette étreinte assouvissante, souverainement.

Il en fut ainsi jusqu'à l'invasion des lumières électriques à la gare dernière. Le charme se dissipa; les doigts comme des corps las, disjoignirent leurs fièvres, sans une pression d'adieu. En silence, les yeux aveugles pour Luc, l'Inconnue descendit sur le quai, édicta la séparation définitive par le geste soumis de l'épouse à l'époux, s'appuyant à son bras. Ceci ne fut pas hypocrite.

De loin Luc aperçut la robe mauve et la barque d'or scintillante de ses fanaux de diamants et de rubis, scintillante et qui sombra... comme sombra l'Aventure. A jamais.

Malgré les réveils anormaux et les liqueurs âcres et perfides comme des philtres de sorcière, il ne revit plus la femme mauve, aux doigts experts, la femme nue, drapée d'un reflet de verrière si mollement affaissée, avec une chose vague, en lumière sur la poitrine. Mais à chaque nuit un même cauchemar hanta son sommeil funèbre : Sa main maudite désormais se séchait, au regret de la caresse perdue, tombait du bras comme un débris de cadavre. Et subitement une vie étrange gonflait cette chose : la paume se soulevait, sur les doigts crispés et distendus en façon de pattes inégales d'araignée, au corps plat et velu. Le monstre escaladait d'une course oblique et boiteuse, des cadavres en monceaux, devenait tout rouge au bain sanglant des chairs ouvertes, courait, fou, en rut de sang... et les cadavres c'est Luc qui les faisait pour la nourriture de la bête folle, folle à la recherche vaine du charme maudit : le baiser inoubliable des mains perverses.

André Baillon.



Bon Repos.

—

Oh! prolonge l'extase et le rêve, demeure
Ainsi les yeux fermés longtemps puisqu'il te plut
De voir se refléter en toi ce qui n'est plus...
Sois aveugle, pour vaincre un peu le vol de l'heure,

Laisse à ton front le diadème de tes mains
Et tes doigts s'allongeant pour clore tes paupières,
De l'ombre! fais de l'ombre et ferme les barrières
D'où pourrait te venir un bruit de pas humains.

— Cellule douce! — entends-tu pas une musique,
Très lointaine, pleurer dans la nuit de ton cœur
Frissonnant... oh! cet orgue, en un rythme vainqueur,
Il m'évoque, sous un ciel très mélancolique,

Une procession de vierges. C'est Jadis!
Et je sens que des fleurs embaument, elles viennent
Du jardin d'autrefois: tous ces lys se souviennent
De leur éclosion dans un bleu paradis.

Or, pour ne point faner ces si frêles calices,
N'écoute plus, dans cette pourpre du couchant,
Les rires de ceux-là bien fous qui vont cherchant
L'inutile rancœur des visibles délices.

Et quand, las de rêver, tu rouvriras les yeux,
La Nuit réelle aura tendu ses chastes voiles
Et rallumé pour toi les pieuses étoiles,
Alors tu pourras vivre et regarder les cieux.

CHARLES GROLLEAU.



MYRIAM

Extrait.

La Danse.

—

Dans la salle immense toute lambrissée de cèdre du Liban, et dont le plafond s'entrouvre pour laisser pénétrer la tiédeur de la nuit sous le ciel étoilé, Myriam a réuni tout ceux qui, convoitant son corps, ont par monceaux apporté leur or, et tous ceux qui, chantant sa beauté ont offert les aromates et les parfums, ou simplement les chants alternés, berceurs de mélancolie.

Les vieux marchands d'Egypte et les puissants armateurs de Tyr — que l'on reconnait à leurs longs manteaux blancs, frangés de pourpre et à leurs sandales lacées de cuir, étendus par trois sur les coussins de cygne causent lentement avec les riches vignerons de Samos et de Falerne ; tous sont inquiets : le commerce est menacé par les mouvements populaires de la Grande Ville ; les Pauvres ont l'audace de se plaindre des péagers et des publicains et refusent l'impôt ; le consul manque de fermeté, et si Rome ne se hâte point de noyer dans le sang des Esséniens ces velléités de révolte, l'ordre des choses établi sera menacé et Jérusalem encore une fois sera détruite.

Des jeunes gens, aux yeux profonds rêvent tout haut d'Idéal et de Beauté et l'on entend la scande et le rythme de vers.

Tandis que, invisibles, les harpes syriennes pleurent de volupté.

Les esclaves, en chantant, circulent parmi les tables offrant, sur des plats d'argent chiffrés de signes chaldéens, de l'esturgeon aux olives, des loirs saupoudrés de miel et de pavots à la mode romaine, des cervelas brûlants aux prunes d'Assyrie.

Puis ce sont des œufs de paon et des becfigues au poivre, des matrices de jeunes truies, des testicules et des rognons de béliers.

Et de jeunes esclaves porteurs d'amphores aux larges cachets de cire verte, versent dans les cratères de poterie peinte, le Falerne vieux de cent ans et les vins de Grèce et de Sicile ; tandis que d'autres présentent, avec des sourires, sur des feuilles de palmier les dattes de Syrie et de Thébaïde.

Puis, ce sont les gibiers et les volailles ; tranches de sanglier au safran, côtes de cerf de Laconie à la frangipane, faisans et cailles bardées de lard, merles roses à la confiture de courges.

Et toujours à larges rasades les vins dorés et chauds.

Enfin, parmi les sanglots lascifs des harpes et des nébels, de jeunes femmes aux grands yeux rêveurs, en des bassins d'or fin apportent les parfums pour oindre les chevelures et les barbes, tandis que d'autres avec des gestes caressants posent sur les fronts ardents, le lilas entr'ouvert et la vigne fleurie.

Mais un jeune soldat gaulois au casque où rêve la chouette a repoussé les servantes, écartant les parfums d'un bras sauvage ; et les servantes ont ri.

Myriam n'a point encore paru.

L'ivresse commence à troubler les cerveaux, les paroles s'entrechoquent avec fracas.

— Oui, disent les poètes, il fut un temps où l'humanité puérile et charmante s'enivrait de danse et de poésie sous les caresses du Soleil, et la Beauté souriait à la Vie.

Mais on entend la voix rude d'un Assyrien à la barbe frisée, à la robe rouge où sont brodés des animaux fantastiques.

— Vous verrez des désastres et des hécatombes si on le laisse prêcher sa Révolte ; il parcourt les villes et les bourgs, flattant les pauvres et leur promettant on ne sait quelles richesses, on ne sait quelle Justice, éveillant dans leurs âmes on ne sait quelles folles espérances et quels rêves insensés !

Est-ce qu'il n'y a plus de croix au Golgotha ?

Que fait donc le gouverneur ?

— De qui parle-t-il ?

— Mais de ce fou de Nazareth ! On dit qu'il marche vers Jérusalem et qu'il sera au temple pour la fête des Maccabées, escorté d'une multitude de pauvres et qu'il y prêchera sa Doctrine !

— Je le connais, moi, dit un jeune homme vêtu de l'éphod à la manière hébraïque ; je l'ai entendu discourir sur une montagne près de Bethphagé.

Il dit des choses étranges.

Il vit seul et sans femmes ; il est mystérieusement beau et il est vierge !...

Mais une voix a répondu, délicieuse :

— Qu'il vienne donc !

Et tous les convives se sont levés car voici Myriam la Radieuse, parmi les roses, portée par quatre esclaves noirs sur un large plateau de vieil argent enchassé d'émeraudes et de perles.

Un frémissement a couru parmi la salle immense, et les harpes ont sangloté d'amour ; tandis que grave, le Gaulois a proféré ce cri d'extase :

— La coupeuse de Gui !

Myriam, nue parmi les roses, par trois fois a fait le tour de la salle et devant elle Naomi, Thamar et Déborah aux larges ceintures d'hyacinthe, brûlent des parfums et des plantes aromatiques.

Et la voici qui va danser.

Et c'est d'abord la danse craintive et chaste : Eve s'éveille à l'Aube des siècles, un clair matin de délicieux printemps, il y a des senteurs dans les airs et des chants d'oiseaux.

Et Myriam frissonne toute, dans la limpidité de son éveil en fleur; elle semble n'oser point laisser palpiter sa gorge et ses hanches s'effacent. Et doucement les harpes et les kitarrahs égouttent leurs notes de rosée.

Mais voilà l'amour qui vient frapper à la porte de son cœur; Eve en émoi écoute chanter les voix inconnues, une chaleur délicieusement troublante la pénètre toute.

Et Myriam s'étire langoureuse et inquiète, la gorge palpite et s'effare. Les hanches amoureuses semblent fuir les caresses et un peu de tristesse soudain a voilé la joie mystérieuse de ses grands yeux.

Et les harpes aux cordes frémissantes comme des âmes, soupirent d'inexprimables mélopées.

Eve pensive, veut fuir le charme mais tout son être frémit et frissonne; encore une fois elle évite la caresse et l'étreinte, mais soudain, comme vaincue, elle s'abandonne et soudain se reprend et fuit encore et puis de nouveau s'abandonne; et pourtant elle ne veut point car la voici fuir dans l'ondulation de ses hanches, pudique et affolée.

Mais la danse se précipite car voici le Désir qui tenaille son être; les reins se cambrent, les seins houleux se dressent violents, et les hanches élargies se gonflent de volupté tandis que la bouche tendue vers l'invisible bouche aspire les baisers...

Et les cris des hhalils de roseaux et les éclats des schofars de cuivre, sonores comme des cœurs de guerriers, dominent les sanglots des haçors à dix cordes, des kinnors et des nebels et chantent la victoire prochaine de l'Amour.

Myriam est haletante; la gorge se soulève en des bonds désordonnés et les hanches ondulent comme la mer, les jours d'orage.

Toute la salle est crispée d'angoisse, les vieux, le cou gonflé comme des buffles altérés qui hument le vent qui passe chargé de l'odeur des femelles, essuient d'un revers de main l'acre salive au coin de leurs bouches; et les jeunes aux prunelles profondes comme des veilleuses dans les sanctuaires, caressent éperdus toute la beauté de ce corps de femme, harmonieux et rythmique.

Mais le Gaulois est debout, attiré par la danseuse comme une barque démontée par le gouffre; son souffle halète et sa main barbare a tordu le manche de frêne de sa hache lourde.

Et Myriam danse toujours; les seins et les hanches et le ventre flamboient et roulent.

Une frénésie s'est emparée de la danseuse.

Selon le mode syrien, la voici qui simule les douze désirs d'Astarté : les pointes de ses seins se dressent, sa croupe frémit et son ventre houle; elle palpite et se pâme; éperdue et triomphante.

Et Myriam darde sur le Gaulois son œil trouble; et le Gaulois a levé sa hâche; mais les cymbales ayant jeté un cri perçant dans le sanglot voluptueux des harpes, la danseuse est tombée épuisée dans les bras de ses femmes.

PAUL GERMAIN.



Accolade maudite.

—

D'un œil sûr j'ai sondé ton âme ténébreuse.
A travers des forêts de mensonges cruels
J'ai remonté jusqu'à la source douloureuse
Des mystères hantant tes pensers criminels.

Jadis, l'ange clément et la vierge rêveuse
Sacraient de ton esprit les mystiques autels
Et des hymnes d'amour en gerbe harmonieuse
S'élevaient doucement vers des cieux éternels.

O grande âme blessée, ô martyre du rêve,
Lyre à jamais damnée, et mystérieux glaive,
Quel verbe de malheur a passé dans ta voix?

Va, je sais ton secret et ton pouvoir magique,
Ame prédestinée, et c'est pourquoi je bois
Sur tes lèvres de sœur le poison satanique.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

—

EMILIO SEGOVIA ROCABERTI.

La Tuna

(suite)

Le dimanche du Carnaval, la Marquesita, ayant revêtu le maillot de soie rose et jeté sur ses épaules le fastueux manteau de tuna fit mander sa dame de compagnie. La duègne, stupéfaite et devinant les projets de la folle jeune fille, voulut s'opposer à leur exécution. Mais la Marquesita l'ayant menacée de la suppression

de cervoise, elle soupira, piteusement drôle, et c'est avec la résignation d'une pensionnaire de la Prison Modèle, qu'elle se laissa mettre le domino noir qui lui était destiné et promit à sa capricieuse maîtresse de la suivre parmi toutes les péripéties de sa carnavalesque aventure.

Elles sortirent de l'hôtel de Titulcia par une petite porte donnant dans une allée étroite et solitaire.

Par ruelles et détours, elles arrivèrent à la rue de Tolède, cette artère démocratique du bon peuple de Madrid.

En face de la vieille basilique de San Isidoro, elles louèrent une berline qui les conduisit à l'Alhambra.

A minuit sonnant, la Marquesita de Ventisquero faisait son entrée au bal.

D'unanimes exclamations d'étonnement saluèrent l'apparition de la Marquesita. Il y eut quelques instants d'alerte.

— Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? se demandait-on, avec anxiété.

— Une tuna divine! s'écrièrent les hommes, se haussant sur la pointe des pieds pour contempler par-dessus les têtes cet original travesti, si différent de tous les autres.

— Place! Faites place! criait le Président des Calamiteux, en s'ouvrant un chemin à coups de coudes à travers la foule bigarrée.

Arrivé au nouveau couple, il s'arrêta devant la Marquesita, muet et ravi, et l'embrassa d'un coup d'œil où brillaient tous les désirs et toutes les violences de son âge.

La Tuna, s'étant ainsi assuré les sympathies du public masculin, s'entendit acerbement critiquer par toutes les femmes, qui ne pouvaient pardonner à la Marquesita sa beauté de provocante statue.

Par bonheur, au moment où les désapprobations se faisaient plus distinctes, l'intervention du président et celle non moins opportune de l'orchestre, attaquant les premières mesures d'une valse de Métra, sauvèrent la Calamidad d'un scandale.

Frédéric Sol invita l'inconnue qui accepta sans hésiter et s'avança dans le cercle de la danse, fièrement appuyée au bras du dictateur.

Le «Comité», respectueux des volontés présidentielles, se croisa les bras. En voyant Fréderic Sol danser avec la Tuna, tous pensèrent : « C'est une farce du Président! » Et de déduction en déduction, comme certain personnage de *Tête de Linotte*, ils en arrivèrent à dire que la Tuna au maillot rouge était une artiste de l'Opéra. Cela se voyait clairement à ses vêtures et à ses manières.

— C'est une prima dona, dit une dame à sa voisine.

Et celle-ci d'ajouter, avec un soupir :

« Une prima dona! et qui sait de quel étage! »

La Marquésita dansait à ravir — de son côté, Fréderic Sol valsait comme un étudiant du quartier Latin.

L'admiration qu'ils excitaient allait augmentant; les autres couples se retiraient peu à peu, formant une galerie de spectateurs devant la valse vertigineuse qui suscitait les bravos et les applaudissements de tous les coins de la salle.

Le Decano profitait des voltes de la valse pour serrer contre sa poitrine le sein de la Marquésita et celle-ci, comme en extase, se laissait enlever avec légèreté, s'appuyant à peine de la main droite, sur l'épaule de Frédéric, comme elle l'avait vu faire par les autres danseuses. Parfois son visage effleurait délicieusement celui de l'étudiant, et de son cœur montaient des transports impétueux, des courants inconnus d'elle.

Frédéric, lévite noire dégraffée, cravate inégale et presque défaite, était fort et beau. Ses cheveux noirs et flottants, naturellement bouclés, ses yeux rayonnants de feu, ses lèvres sèches et ardentes, tout en lui exprimait un vertige de sensualisme.

Il apparaissait à la Tuna comme le premier homme, l'unique mâle dont elle eut senti l'étreinte.

Les raffinés de la haute société lui faisaient maintenant l'effet de figurines de biscuit ou de mannequins échappés aux étalages des Fortis ou de Frèra.

(à suivre.) EMILE LE JEUNE.



Chanson lente.

—

C'est pour vous que j'ai composé
Cette triste chanson nouvelle
Où j'ai mis la douceur si frêle
Que doivent avoir vos baisers.

Elle s'envolera vers vous
En chantant ma plainte ingénue,
Et vous ne serez point émue
Devant ces vers tristes et doux.

Oh! jamais vous ne comprendrez
L'ennui vague des amours grises
Et toujours vous serez surprise
Que pour vous on puisse pleurer!

J'ai fait des vers roses et bleus
Pour dire ma peine mièvre,
Des vers roses comme vos lèvres
Et des vers bleus comme vos yeux...

MAURICE MARCHIN.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Exposition Degreef.

Voici réunies, dans la Galerie du *Rubens Club*, les principales œuvres de feu Jean Degreef, le peintre des étangs de Rouge Cloître et de la forêt de Soignes ; un vaillant, un sincère, qui jadis, avec les Boulenger, les Verwée, les Artan, affirma en dépit des vieilles routines et de tout le fatras des préjugés d'alors la valeur de l'instinct, de la spontanéité en peinture.

Vision saine, facture large presque brutale : la traduction directe de l'émotion de l'artiste devant la nature.

C'est un bel œuvre a revoir dans son ensemble, une page importante de l'histoire de notre art, que nos musées ont pour mission de conserver.

P. S.



Le Mois théâtral.

Saluons, au début de cet article, les nouveaux directeurs du théâtre de la *Monnaie*, MM. Kufferath et Guidé, qui, s'ils réalisent une partie seulement du programme qu'on leur prête, nous consoleront facilement de la mièvre saison musicale actuelle.

Nos meilleurs souhaits.

Les *Concerts populaires* chôment depuis la mort du regretté Dupont et, à part quelques auditions particulières, seuls les *Concerts Ysaye* nous procurent des sensations musicales hautement esthétiques.

Comme présent de joyeuse sortie, la Direction de la *Monnaie* a mis à la scène, avec un luxe de décors dont il faut lui savoir gré *Thyl Uylenspiegel* de Jan Blockx. Impatiemment attendu, bruyamment annoncé, le héros de Decoster est sorti de cette épreuve rapetissé, mutilé, tant le livret est lamentable. Et c'est là une excuse pour le compositeur qui n'a pas donné le chef d'œuvre promis. Il est vrai que le talent du Maître anversois ne se prête pas à des envolées géniales, de grande envergure, et que lorsqu'il tend à s'élever, il tourne court. Cependant, à notre humble avis, la critique a été sévère, trop sévère et l'éreintement dont elle a accablé l'œuvre n'a pas plus de raison que le panégyrique outré qu'elle nous fit jadis de la *Princesse d'Auberge*.

Princesse d'auberge aussi que le *Parc* nous a présentée avec *Blanchette*, mais d'un genre combien différent, éducateur s'il en fut, réaliste certes, empoignant, supérieur ! Le *Nouveau Théâtre* jadis nous avait déjà offert cette pièce savoureuse et d'observation et tout fut dit alors sur le danger qu'il y a pour les gens de condition inférieure à vouloir, par vanité souvent, par orgueil toujours, donner à leurs enfants une position sociale incompatible avec leur condition, leur éducation. Hélas, c'est navrant, mais ce n'est que trop vrai !

Histoire de princesse aussi que celle du *Faubourg*, au *Molière*, de princesse authentique, mais lointaine, étrange, que certaines affinités avec le mari qu'elle se choisit dans la noblesse française ne parviennent à rendre heureux, ni Elle ni Lui. Matière a plusieurs belles scènes que M. Abel Hermant a présentées avec la souplesse de talent qu'on lui connait. Le 3e acte surtout est superbe : le mari reprend sa femme parce que c'est son droit, parce qu'il lui plait d'agir ainsi, et la femme s'incline, passive, hautaine et... esclave.

Un mot suffirait à leur bonheur. L'orgueil les empêche de le dire. Et dans une scène de douloureuse mélancolie, ils se séparent ; lèvres closes aux sentiments qu'on devine dans leur cœur, mais dont eux-mêmes ne se doutent pas, sans doute.

Après ce spectacle à succès relatif, le *Molière* joue en ce moment, de M. G. Devore, *La Conscience de l'Enfant*, *ohnète* comédie, où l'émotion ne manque pas, la confusion non plus. Un *Serge Panine* se compliquant d'une enfant dont l'éducation est le prétexte à de longues déclamations sur l'honneur, de pathétiques douleurs paternelles, de tristes luttes entre l'amour et le devoir ! Pièce qui impressionne fortement néanmoins. On est homme avant d'être critique.

Citons pour mémoire, les *Femmes Nerveuses*, au *Parc*, comédie vaudeville qui semble bien dépaysée sur la scène de la rue de la Loi, mais à laquelle une interprétation soignée — Noblet et Mlles Vandoren et Lion en sont, — assure un joli succès.

Nous avons déjà signalé la vogue des conférences organisées par M. Chomé à ce théâtre. Elle ne s'est pas départie et M. Giraud, notre beau poète, qui y a présenté le rêveur philosophique *De Vigny* de même que M. Verlant qui y a parlé de *Corneille* ont fait applaudir leur belle causerie par le nombreux public accouru pour les écouter.

L. R.

Petite Chronique.

2de Conférence du Thyrse. Rue de la Victoire, 1, Bruxelles-Midi, samedi 17 février, à 8 heures, M. Albert Devèze parlera d'Alfred de Musset.

Partie musicale organisée par M. L. Ecrepont.

Poésies. Interprétation de *La Nuit d'Octobre*.

Le cercle *Tabarin* a bien voulu nous prêter son concours précieux.

Nos abonnés et lecteurs sont invités à assister à cette réunion.

La première représentation du *Cloître*, d'Emile Verhaeren est fixée au mercredi 21 février, au théâtre du *Parc*.

Au Diable au Corps, les répétitions de la *Revue* sont menées avec activité. En attendant la première, une désopilante fantaisie *Ane père et fils*, défile sur la toile du coquet théâtre le la *Maison de l'Etoile*.

Rabelais et Montaigne. Tel est le titre du cours qu'en 6 leçons, sous les auspices du Comité local de l'Extension universitaire, M. Spaak donnera le jeudi, à 8 1/2 heures, à l'Ecole rue de Bordeaux, à partir du 29 février courant. La première leçon gratuite, aura lieu à l'Hôtel communal de Saint-Gilles, le jeudi 22 février à la même heure. Carte d'entrée aux 6 leçons, donnant droit à un syllabus, 1 franc.

(Communiqué)

L'Art national vient de faire une perte sensible : J.-B Meunier le talentueux graveur vient de disparaître, laissant un œuvre dont peut s'enorgueillir, à bon droit, notre pays.

Vient de mourir également le beau peintre Clays.

Nous prions instamment nos abonnés qui ne reçevraient pas régulièrement le numéro du *Thyrse* d'en faire part à l'administration du journal. Celle-ci n'est pas responsable de ces contretemps, et elle adressera à l'Administration des Poste une protestation contre ces irrégularités préjudiciables au *Thyrse*.

Correspondance.

Monsieur Hamesse,

En effet, dans mon compte-rendu de « Pour l'art » j'ai *jugé « sur le nombre »* comme vous dites ; en d'autres termes, j'ai cité tous les exposants, à part vous : un oubli aussi involontaire qu'impardonnable. Certes, j'aime votre talent de peintre sincère et habile, j'aime votre parfait métier, mais ici, je ne puis que me flatter de vous avoir oublié : qu'auriez vous fait, ô Monsieur Hamesse, en voyant votre nom augmenter encore cette liste, déjà trop longue, à votre avis ? C'est, alors, par télégramme sans doute que vous vous seriez désabonné au *Thyrse !*

Enfin, puisque j'ai su vous émouvoir à ce point, je vous promets, Monsieur Hamesse, de *juger « sur la qualité »* le premier salon auquel vous prendrez part, et je n'omettrai plus votre nom... par distraction.

Pol Stiévenart.

Eug. de B... à Fribourg. Bien reçu lettre et journal. Merci, serons heureux de lire votre article. Vos vers au prochain no.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 1er MARS 1900 No 21

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :	ABONNEMENT :	ADMINISTRATION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.	UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	RUE DU FORT, 16, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Réponses à notre Enquête sur la situation des Lettres belges.

V.

I. Oui. Les écrivains belges, à quelques exceptions près, sont, enfin, délivrés du préjugé déplorable qui, durant tant d'années, après 1830, et sous l'inspiration d'esprits étroits et sans confiance, leur a fait croire qu'ils étaient et ne pouvaient être que des imitateurs des écrivains français. C'était l'époque du pastichage. Nous n'avions en Belgique que des sous Hugo, des sous Baudelaire, des sous Banville, des sous Musset, des sous tout le monde.

II. Les nouvelles tendances sont conformes aux lois naturelles et supérieures de toute Littérature. Nos écrivains redeviennent originaux. Ils s'occupent de plus en plus d'être l'expression de «l'Ame Belge», c'est-à-dire des spécialités historiques qui, par des évènement sans nombre, par un atavisme immémorial, par la communication constante avec notre sol patrial, distinguent nettement notre nationalité de toutes celles qui forment, avec elle, l'admirable bouquet des peuples de race européo-américaine.

III. Il est difficile et téméraire de signaler, parmi les œuvres littéraires si multiples de nos écivains qui incessamment augmentent, celles qui sont la manifestation la plus complète de ces tendances. Le caractère national devient universel dans notre Littérature. Les plus grands et les plus petits s'y soumettent avec une sorte de tendresse et d'abandon filial. Cela devient une condition nécessaire du succès. Toute œuvre qui n'y obéit pas s'expose au dédain et à une sorte de pitié, pour ne pas dire de mépris.

31 janvier 1900.

EDMOND PICARD.

VI

J'ai jugé toujours que la littérature belge d'expression française devait se différencier tout autant de la littérature française proprement dite que la littérature belge d'expression flamande se différencie de la littérature néerlandaise.

L'âme de notre race a sa caractéristique propre et nettement tranchée; deux courants la traversent de nature opposée et dont l'originale entre-fusion forme notre personnalité nationale : le courant d'énergie réaliste que Rubens peut-être incarne le mieux, et le courant de mysticisme nostalgique que symbolise souverainement Memling.

Que l'on songe à tous les écrivains belges issus de la féconde Renaissance Artistique de 1880 — et l'on pourra, par la tendance de leurs œuvres, les rattacher à l'un ou l'autre de ces deux courants historiques; Camille Lemonnier — le Lemonnier première manière, l'auteur du *Mâle* et de *Happe-Chair* et non le Lemonnier parisianisé des feuilletons bâclés et des contes hatifs — Camille Lemonnier n'est-il pas manifestement de lignée rubénienne; et d'autrepart Rodenbach n'emporta-t-il pas à Paris, comme un legs d'origine, l'atmosphère de candeur rêveuse et recueillie éparse autour des divins chefs-d'œuvre de l'Hôpital Saint-Jean à Bruges?

Naturellement ceux-là parmi nos écrivains sont les plus complets et méritent d'exercer la maîtrise et d'être comme les phares de notre direction intellectuelle, qui résument dans leur tempérament et reflètent dans leurs livres les deux poussées distinctes et si l'on veut contradictoires de notre génie : Edmond Picard, le rude naturiste de l'*Amiral* et le beau cérébral d'*Imogène*, Eugène Demolder, qui situe savoureusement les songes d'un Van Eyck dans un décor de Teniers et surtout Emile Verhaeren, ce torrent de puissance et de révolte — pailleté d'idéalisme.

C'est Verhaeren à mon sens qui personnifie le mieux et le plus glorieusement, au siècle nouveau, le lent, obstiné et victorieux effort de notre pays à ressaisir sa véritable tradition artistique.

FIRMIN VANDEN BOSCH.

VII

I-II. Encore actuellement, la littérature Belge, qui n'a guère que vingt ans, se distingue de la littérature Parisienne par sa jeunesse. Elle en a les qualités : *Le lyrisme* qui nous a donné trois grands poètes : Verhaeren, Iwan Gilkin, Giraud et des romanciers puissants comme Lemonnier et Eekhoud, qui sont des poètes en prose.

Elle a aussi les défauts de la jeunesse : La recherche. La prétention. L'obscurité et le manque de grâce.

III. L'Evolution se fera tout naturellement vers le roman d'action et le théâtre.

Mais elle n'est pas encore mûre.

MAURICE DE WALEFFE.

VIII

Vous désirez, Messieurs, que soient « de façon exacte et complète, déterminées la situation et les tendances présentes des Lettres belges d'expression française. » C'est de votre part un souci plein d'intérêt, de profit et de curiosité ; nous ne pouvons qu'y applaudir.

Mais à qui appartient-il de juger les œuvres de nos écrivains, à estimer leurs efforts, à rechercher leurs tendances, à caractériser leurs évolutions ? Je présume que le questionnaire de votre Enquête a été soumis aux prosateurs, aux poètes de Belgique. Ceux-ci sont-ils bien en situation pour y répondre? Ces questions d'état d'esprit, d'école, de tendances doivent-elles être envisagées et discutées par ceux-là qui sont sous la suggestion, dans l'atmosphère ou au pouvoir de leur influence?

Est-ce à moi qui écris un livre, qui conçois une œuvre, qui l'exécute sous l'empire de tels sentiments, de telles affinités, de telles préférences, de telle éducation, de tel entourage, est-ce à moi de juger mon roman, mon poème, mon étude ou n'est-ce pas plutôt à mon voisin qui, débarrassé de toute contribution, de toute immiscion étrangère, lit et apprécie mes vers ou ma prose ?

Ce serait au public, à ceux-là *pour qui* nous traduisons nos pensées et à qui nous les offrons dans le vêtement des petits elzévirs qu'il faudrait pouvoir poser vos questions si dignes de solliciter la réflexion et le jugement.

Mais, hélas ! vous avez eu la juste conscience, Messieurs, de la situation navrante dans laquelle continue à se déshonorer la nation belge soi-disant intelligente et instruite. Et vous savez trop bien que ce sont les écrivains belges seuls qui lisent les œuvres des écrivains belges. On est une centaine ; on offre le livre que l'on publie aujourd'hui ; on reçoit celui de l'ami le lendemain ; on s'écrit ses enthousiasmes, on se confie ses admirations ; — et au bout de l'an on règle la facture de l'éditeur.

A qui dès lors pouviez-vous demander un sage avis sur une littérature inconnue hormi des littérateurs ?...

Toujours est-il qu'il me semble que les écrivains de nationalité belge ne peuvent rien revendiquer de « national » dans leur art. Je ne puis découvrir de « tendances communes » et partant assigner à celles-ci l'une ou l'autre influence.

Que l'écrivain belge soit « spécial », oui; « national», non. Ou plutôt que l'on ne retrouve nulle autre part des caractéristiques aussi intenses et aussi nombreuses que celles qui diversifient nos auteurs, certes oui.

Mais je ne puis voir de tendances communes dans l'art tout en pensée profonde, en rêverie, en sagesse, en enseignement, en philosophie d'un Maeterlinck ; en truculence, en pittoresque, en couleur, j'oserai dire en brutalité d'un Eekhoud, d'un Demolder ; en naïve joliesse, en harmonieuse rêverie, en poésie de charme et de tendresse d'un Elskamp ; en vibrante et violente et sonnante et impressionnante inspiration d'un Verhaeren; en coquetterie, en grâce, en émotion, en détails si délicieusement menus d'un Delattre.

Et comment un Lemonnier serait-il *à la fois* puissant comme les Flamands farouches, lyrique comme un Poète émerveillant, mystique comme le plus ému des rêveurs, pittoresque et superficiellement rieur comme un conteur Wallon ?

Et je pourrais si loin poursuivre encore ! Ce n'est pas de tendances communes que je serais prêt à parler. C'est presque de tendances particulières à chacun des poètes, à chacun des prosateurs belges.

Car avec tous les Maîtres dont, parmi d'autres, le nom vient de tomber de ma plume, il en est plus d'un qui n'a esthétiquement ou philosophiquement nulle affinité.

Si MM. Krains et Séverin et Mokel et Delattre et Paschal sont « Wallons »; si MM. Eekhoud, Verhaeren, Demolder, etc. sont étiquetés « Flamands »; quelle région de la terre belge sera réservée pour dénommer tant d'autres écrivains ?

Il me semble que parce qu'ils ne sont ni flamands ni wallons et n'ont de « tendances communes » ni avec les flamands ni avec les wallons, MM. Picard, le doux poète Van Lerberghe, le précieux et joli Maubel, M. Giraud qui hérita de Banville le soin de ne pas laisser mourir la gloire de Pierrot et M. Gilkin et M. Gille et puis tous les plus jeunes qui n'attendent

qu'un bagage égal à celui des ainés pour atteindre à une gloire égale, — tous ceux-là ne sont pas pléïade à négliger.

Et ce n'est pas tout. Je n'en finirais pas, si je voulais me demander quels pourraient bien être les écrivains belges qui ambitionnent de posséder des « tendances communes » à celles du joyeux Francis de Croisset, le parrain désormais célèbre de *l'Homme à l'oreille coupée* ? M. Desombiaux lui-même un jour ne s'est-il pas avisé de vouloir nous prouver les «tendances communes » de la littérature belge et de la littérature italienne ?

PAUL ANDRÉ.

IX

Les tendances sur lesquelles vous me faites l'honneur de me questionner ont-elles jamais existé ?

Il est en tous cas malaisé de les découvrir. Qu'y a-t-il de commun entre Decoster et Pirmez ? Ils paraissent être à l'opposé l'un de l'autre.

Que trouve-t-on de commun chez les écrivains qui assignèrent à la *Jeune Belgique* une place prépondérante dans l'histoire de nos Lettres ? Quelle fut la devise de la génération littéraire de 1880 ? En quoi se résumait la volonté de son effort ? Pourquoi luttaient les jeunes auteurs ? Que retrouve-t-on dans chacune de leurs proclamations ? L'*Art pour l'art*. Ce fut en effet leur préoccupation principale, dominante, presqu'exclusive. Il faut reconnaître qu'elle n'avait rien de spécialement national.

Mais des divisions s'opérèrent et je ne crois point qu'il fallut en chercher la raison dans les vaines querelles qui se produisirent. Au-dessus des questions de personnes, au-dessus des discussions oiseuses, au-dessus de la mesquinerie des disputes, il faut chercher ce qui détermina les différents groupements. Les uns et les autres se réunirent autour d'aspirations communes. La technique du vers ne fut que la cause occasionnelle de la séparation et point du tout la raison dominante.

En somme, il y a chez nous des écrivains préoccupés de décrire leur coin de pays et ses mœurs, et d'autres que ce désir ne requiert point ; les problèmes d'humanité générale les tentent seuls. Leurs yeux ne regardent point la terre natale et ses traditions leur sont indifférentes. C'est presqu'indépendemment d'eux qu'ils sont des nôtres.

Chez les premiers, qui procèdent de Charles Decoster et de Camille Lemonnier, les tendances communes apparaissent d'elles-mêmes. Chez les seconds, il n'en est pas ainsi.

On peut parfois reconnaître dans leur expression certains caractères de leur race. Comparons, par exemple, ces deux beaux sonnets portant le même titre : *Les Conquérants* et dont le thème est le même. L'un est de M. José Maria de Hérédia, l'autre de M. Albert Giraud. Le premier évoque une fresque, il en a les couleurs unies et juxtaposées. Dans le second au contraire, les couleurs sont superposées, combinées, mélangées, triturées, c'est travaillé en pleine pâte comme un tableau de peintre flamand. Chaque adjectif est un ton d'une palette opulente telle qu'il ne s'en trouve qu'au seul pays de Flandre. Dans le premier, la pensée est ciselée comme un bijou précieux. Dans le second, elle s'emporte, elle apparaît aussitôt éblouie par les ors et les pourpres du spectacle évoqué.

Entre eux il y a des différences de races plutôt que de tempéraments.

Je ne crois pas que M. Giraud se réclame en littérature, de sa nationalité. Elle apparaît pourtant un peu dans son œuvre. Les expressions de sa passion, de sa violence, de son âpreté ne se rencontrent point chez la plupart des parnassiens, parmi lesquels on l'a rangé. Ainsi donc sa race ne ment point en lui. Il ne la saurait dissimuler, elle s'affirme malgré tout.

C'est cela seul que l'on peut trouver de commun à tous nos auteurs.

Notre école littéraire date de 1880. Ce fut la première fois que l'on vit chez nous un groupe d'écrivains. A quoi attribuer cette éclosion ? Je crois volontiers que c'était la graine jetée chez nous par les grands proscrits du 2 décembre qui se levait. Qui dira, en effet l'influence de ces hommes illustres sur la pensée un peu engourdie de nos concitoyens d'alors, sur leur goût et leur manière de vivre même.

Hugo, Edgar Quinet, Raspail, Arago, Lamoricière, Deschanel, Madier de Montjau, Bancel, Challemel-Lacour, David d'Angers et tant d'autres, colonisèrent la Belgique au point de vue intellectuel. Ils francisèrent notre pays. La Wallonie tenait déjà de très près à la France et par son passé, son langage, ses origines ; mais les glorieux exilés labourèrent surtout le terreau flamand. Ils transformèrent Bruxelles et en firent une capitale.

Le banquet des *Misérables* eut lieu ici même, les convives étaient ce qui avait de plus illustre au monde.

Le génie français éclipsa le génie national, mais le féconda.

Il est donc naturel que la première génération littéraire ait tourné ses regards vers la France, cette France prestigieuse, toute illuminée de gloire. Cladel vint à ce moment là en Belgique importer encore la littérature française. Sa nature généreuse et enthousiaste conquit les débutants. Il fit parmi eux des disciples.

Nos écrivains s'occupèrent peu de l'atmosphère morale et intellectuelle du pays. Notre littérature n'émane point de nos traditions et il n'y a guère lieu

de l'appeler nationale. Nous avons surtout beaucoup d'écrivains français nés sur notre territoire.

De Coster a mis toute l'âme de sa race dans un livre génial.

Lemonnier, ce prodigieux peintre de vie, a campé résolument son chevalet sur notre sol, il a trempé son pinceau dans les sèves montées de notre terre, il a décrit nos paysages, il a immortellement fixé des types nationaux.

Emile Verhaeren a fouillé l'humus de la Flandre, il a suscité les antiques ripailles de cette contrée glorieuse, puis sa religiosité, sa violence son énergie obstinée. Comme Lemonnier, il s'est aussi occupé d'humanité plus générale.

Rodenbach s'est enfermé dans Bruges pour chanter la beauté de la mort des choses.

Maeterlinck nous a montré en des œuvres magiques le mystère et la mysticité des êtres silencieux de sa race.

Enfin, d'autres encore ont célébré la terre patriale. En ceux-là nous trouvons des tendances communes.

J'aime ma terre et j'aime les écrivains qui célèbrent la leur comme un fils aime sa mère. Mais loin de moi, la pensée de répudier ceux qui ont d'autres préoccupations d'art. J'admire ceux qui ont d'autres chimères que les miennes dès l'instant qu'ils m'émeuvent.

Il y en a qui prétendent faire entrer l'humanité dans leur hameau natal. Il y en a qui ne veulent point la faire passer par là. *Trahit sua quemque voluptas.* Mon admiration peut aller aux uns, comme aux autres, aussi abondante, aussi fervente. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit.

L'expression géographique et politique qu'est la Belgique contient deux races bien distinctes qui ne sympathisent pas et qui sympathisent moins encore maintenant que par le passé, à cause de la forme agressive, hostile aux wallons, que les flamands ont donnée à des revendications parfois légitimes.

Ces deux races ont chacune leur génie propre et ces génies sont bien distincts. Il est malaisé de concevoir le moment où ils pourront se confondre. Comme je suis wallon, permettez-moi de me placer surtout à ce point de vue qui m'est plus familier.

Ce vieux chouan de Barbey d'Aurevilly aimait à dire, avec cette crânerie de grand seigneur qui le caractérisait : Je suis Français, mais encore plus Normand que Français. Fière parole qui explique tout une partie de son œuvre.

Je l'imiterais volontiers pour dire que je suis wallon, ce qui signifie quelque chose, et non belge ce qui ne signifie rien et que je suis plus wallon que Français.

Nous avons en wallonie une tradition poétique très ancienne, bien antérieure aux trouvères de la Cour de Bourgogne. Ce délicieux Gonthier de Soignies est peu connu et l'on oublie trop que Froissart fut des nôtres. Cette tradition n'est pas interrompue. M. Oscar Colson, un érudit et un lettré en même temps qu'un chercheur, a entrepris de rassembler les débris du patrimoine poétique de nos pères, il recueille les fabliaux, faceties et qui se transmettaient oralement. Déjà il a rempli sept tomes et il a de quoi en remplir dix encore avec les seuls documents collectionnés par lui jusqu'à présent.

Nos croyances, nos coutumes, nos superstitions, nos usages y sont consignés et, en un mot, toute notre histoire domestique et nationale.

Quelle patrie curieuse, pittoresque, pleine d'intérêt cela nous révèle !

Pour que notre littérature devint nationale, il faudrait donc, à mon avis, que nos écrivains allassent au peuple qui forme la nation et de qui dépend seule la nationalité d'une littérature et non du hasard qui fait naître un auteur à Ypres ou à Namur plutôt qu'à Maubeuge ou à St-Omer.

Pour intéresser le peuple, il faut exprimer son âme et ce n'est qu'en fouillant ses mœurs, ses coutumes et son génie poétique que l'on y parviendra.

Si ce n'est point à cela que tendent nos écrivains, leurs titres à l'intérêt de leurs compatriotes ne seront pas autres que ceux des écrivains de France.

Il nous faut sentir notre terre reconnaître nos aspirations et notre caractère. Alors nos écrivains auront conquis leur autonomie de Lettres, alors nous aurons une littérature nationale.

Souvent, je me sens plus près, par certains côtés, de Nicolas Defrecheux, de Bertrand le rampailleur de chaises, de Vernier, de Vriendts, le Hans Sachs liégeois, de Bartholomey et tant d'autres poètes wallons, que de certains de mes amis pour qui j'ai cependant une grande admiration.

Depuis Ronsard jusqu'au XIX[e] siècle, la littérature française a rejeté loin d'elle l'inspiration populaire, à l'encontre des littératures allemande, anglaise, norwégienne et russe. Il a fallu notre siècle, avec sa curiosité et sa méthode pour retrouver les trésors poétiques enfouis au fond des provinces françaises.

Profitons de ce qui a été fait chez nous, usons des richesses que l'on nous a rendues.

Mais sachons aussi nous inspirer de l'époque où nous vivons. Notre industrie compte parmi les premières du monde. Nous exportons partout. Notre activité a surmonté les plus grands obstacles au cœur de l'Afrique, pour la formation d'un grand empire. Nous avons presque colonisé la Russie au point de vue intellectuel, comme nous ferons de la Chine et des immenses provinces incultes du Brésil.

Cela correspond évidemment à une phase de notre tempérament, de notre génie national. Nos écrivains

à mon sens, doivent en tenir compte.

Reliant le passé au présent, ils exprimeront leur époque en toute sa grandeur nouvelle, ils montreront notre race dans le temps et par eux nous apercevrons l'avenir.

Mais je termine.

Plusieurs de nos auteurs ont tenté déjà de réaliser la première de ces propositions. Ils se sont campés sur notre sol. Félicitons nous en. Mais je ne connais, comme ayant eu les préoccupations que je viens d'indiquer et étant entré dans cette voie féconde, que Camille Lemonnier et Emile Verhaeren.

Cela ne m'empêche point, je le répète encore, d'avoir pour d'autres, pour leurs rêves hautains, une profonde admiration.

MAURICE DES OMBIAUX.



Doux Messie.

—

A RAYMOND DE LA TAILHÈDE

Que d'étés ont en vain rajeuni ma pensée
Pour une vierge floraison de son désir,
Mon âme d'autrefois vainement dépensée
Dans le calme ambiant n'a pu se ressaisir...
Que d'étés ont en vain rajeuni ma pensé !

Penché sur mon balcon, de vertige et d'émoi,
Et buvant dans l'espace un oubli léthargique
Que de fois j'ai cru voir se rallumer pour moi
Une étoile nouvelle au fond du ciel magique,
Penché sur mon balcon, de vertige et d'émoi.

Parmi la foule errante au milieu de la rue,
Sur le trottoir usé sous les pieds des passants,
Que de fois la clarté d'un regard apparue
M'a laissé le regret de soirs attendrissants,
Parmi la foule errante au milieu de la rue.

L'être s'il vient jamais, le doux musicien,
L'oiseleur adoré dont la tendresse exquise
Fera renaître en moi le bel hymne ancien
Dans l'extase d'une liberté reconquise,
L'être, s'il vient jamais, le doux musicien,

Qu'il soit le dernier né d'une très noble race
Et d'un pays étrange inconnu de mes yeux
Avec l'attrait mystique et la suprême grâce
Du frêle rejeton de celèbres aïeux.
— Qu'il soit le dernier né d'une très noble race.

Son enfantine voix — sans regret du passé —
Aura gardé l'écho de sa terre natale
Avec le timbre lent et doux — presque effacé —
D'une molle chanson de femme orientale :
— Une enfantine voix, sans regret du passé !

Il me tiendra les mains, en de chaudes soirées...
— A peine ses habits me trahissant un corps,
Ses lèvres daigneront, doucement implorées,
Baiser mon front lavé des anciens remords —
Il me tiendra les mains, en de chaudes soirées.

Et sachant à jamais — l'ayant voulu — bannis
Des hommes, qu'il nous faut demeurer solitaires
Dans la prison dont notre amour ferait un nid
Nous vivrons, ignorant les choses délétères —
Nous aimant, à jamais, l'ayant voulu — bannis.

CHARLES GROLLEAU.



L'Art et le « Jeu »

(Suite et fin).

Dans son beau livre «Les Problèmes de l'Esthétique contemporaine », M. Guyau, s'inspirant des travaux des esthéticiens anglais, aboutit à une théorie cependant bien distincte de celle de Spencer et de Darwin. Il y prétend restituer à l'action en elle-même une valeur de beauté ; attribuer un caractère esthétique à toute jouissance, physique ou intellectuelle, à la satisfaction, non seulement d'organes particuliers, mais de l'individu tout entier. Il ramène le beau à l'agréable, compris dans son acception la plus large, et lui ôte deux des caractères principaux reconnus par les évolutionnistes : la contemplativité et l'inutilité.

. Selon Grant Allen, le jeu simple consiste dans l'exercice des fonctions *actives* ; celui des fonctions *receptives* seul constitue l'art. Il n'y a pas lieu, selon Guyau, de distinguer l'art du jeu ; tout jeu renfermerait des éléments de beauté, et la définition de l'art se confondrait avec celle du jeu. « Distinguer la pure sensation de l'action est presqu'impossible — écrit le philosophe français — toute perception suppose un jeu des muscles et non pas seulement des nerfs ; l'œil juge la distance par des sensations musculaires ; l'organe vocal et les muscles de l'oreille nous fournissent des éléments essentiels dans l'appréciation du son. Il est impossible de dédoubler notre être, de supposer que cela seul est esthétique qui est passif. Au contraire, dans les grandes jouissances de l'art, voir et faire tendent à se confondre ; le poète, le musicien, le peintre, éprouvent un plaisir suprême à créer, à imaginer, à produire ce qu'ils contemplent ensuite. L'auditeur lui-même ou le spectateur jouit d'autant plus qu'il est moins passif, que l'œuvre est pour lui un sujet plus riche de pensées propres et comme un germe d'actions possibles. L'Art est action non moins que passion. »

Les limites de l'art sont ainsi, par l'identification avec le jeu, de beaucoup élargies. Cependant la formule n'est pas encore assez vaste. Ce qui est réel, vital, utile, ce qui constitue une activité nécessaire

peut être beau aussi bien que ce qui n'est que simulacre. Si tout jeu est art, tout art n'est point jeu essentiellement. La disposition des parties en vue d'une fin utilitaire peut devenir un élément de beauté: ainsi un édifice, un pont, un vaisseau ont une beauté propre, qui réside dans la logique disposition de leurs parties, dans la convenance des proportions et la rationalité du mode constructif. Les esthètes anglais ont mis en relief le caractère primitivement utilitaire des formes artistiques ; si la beauté est simplement une logique non perçue, si elle est, transmis par l'hérédité, un résidu déformé, méconnaissable sous son aspect nouveau, des désirs qui entraînaient nos ancêtres — un attachement atavique qui continue à se manifester bien que son objet ait perdu la signification précise que jadis il possédait — le désir et la satisfaction du désir ont donc nécessairement en eux-mêmes quelque chose d'esthétique. Rien ne sépare le beau de l'agréable ; au contraire, ils s'identifient ; le beau est l'agréable lui-même porté à son plus haut degré. L'évolution de la société, ajoute M. Guyau, en augmentant progressivement le nombre et la délicatesse des jouissances, amènera un moment où toutes nos satisfactions atteindront ce degré, « l'art ne fera qu'un avec l'existence, et toutes nos joies auront le caractère de la beauté. »

Cette théorie, définissant le Beau par le plaisir, semble à première vue se séparer tout à fait de la conception de Spencer et de ses disciples. Cependant, si l'on recherche les éléments psychologiques d'une détermination de l'agréable et si l'on tient compte de ce degré particulier qui, selon Guyau, est nécessaire pour son identification avec le plaisir esthétique, on aperçoit la filiation directe des deux doctrines évolutionnistes. L'agréable peut être constitué par la réapparition d'éléments anciens, antérieurement acquis soit par l'hérédité, soit au cours de l'existence propre à chaque individu. Il est lui-même, en dernière analyse, un jeu spécial, non plus physiologique simplement, jeu infiniment complexe auquel participent les quantités innombrables d'images sensorielles et intellectuelles localisées dans les centres émotifs.

Il apparaît que la théorie spencérienne est seulement trop particulière et trop restreinte. Elle explique d'une façon rationnelle une grande partie des phénomènes, mais non la totalité. Quelques antinomies subsistent encore, assez nombreuses pour déterminer de sérieuses objections. Mais celles-ci n'infirment point cependant l'ensemble de la théorie, mais uniquement ses conclusions. Il semble donc qu'il ne soit pas nécessaire de la reviser jusqu'en ses bases mêmes, et qu'une généralisation plus grande suffise à la mettre en complète concordance avec tous les faits artistiques jusqu'à présent observés scientifiquement.

Léon Ery.

La Voix silencieuse.

—

Ecoute la chanson lointaine qui se meurt...
N'entendais-tu dans l'ombre une voix inconnue
Errer comme un parfum magnétique et charmeur,
Comme un frisson troublant et doux sur la chair nue.

Tu rêvais !... Ta pensée en mes yeux se perdait
Comme en un gouffre où tu cherchais la voix muette,
Pauvre enfant tu croyais voir en mon cœur secret
Roméo murmurant aux pieds de Juliette.

O lyre frémissante à mes doigts douloureux,
Cygne d'un chaste rêve, ô lys harmonieux,
Savais-tu quel poison je buvais sur tes lèvres ?...

Des voiles enchantés nous cachaient le réel,
Tu souriais au rêve et tes mots doux et mièvres
Etouffaient pour toi seule un soupir éternel.

Maurice Boué de Villiers.



LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

—

Emilio Segovia Rocaberti.

La Tuna

La valse terminée, une tempête d'applaudissements éclata. Frédéric continua à se promener au côté de la Tuna. Celle-ci, se souvenant de sa compagne, la chercha du regard et la découvrit dans un angle du salon, immobile comme une statue de marbre noir. Sans quitter le Decano, elle vint jusque près d'elle.

— C'est ma compagne, dit-elle.

— Venez toutes deux au salon du Comité.

— Merci! répondit la Marquesita, je pense qu'il s'y trouvera des importuns...

— N'en crois rien, nous serons seuls, reprit Frédéric en l'interrompant. »

Après quelques instants d'hésitation, elle se laissa conduire, en disant en anglais à sa duègne de les suivre.

— Elle n'est pas espagnole, ta compagne ? demanda le Decano.

— Non, elle est anglaise.

— Elle ne parle pas l'Espagnol ?

— Pas un mot.

— Eh bien ! elle va s'amuser ! Ma foi tant mieux. »

Ils entrèrent au salon où se trouvaient deux ou trois étudiants que le président pria de sortir, en ces termes :

— Seigneurs chevaliers, j'ai besoin de cette solitude pour la soirée, et cette princesse ne tient pas à y coudoyer des malandrins de votre espèce !» Les disgraciés se retirèrent, baisant les pieds à son altesse et saluant la reine-mère, comme ils désignaient la Tuna et sa compagne.

— Tu as exagéré mon rang, s'écria la Marquesita, — mais pas autant que tu te l'imagines !

— Quoi? serais-tu quelque duchesse déguisée?

— Peut-être!

— Oh! la!

— Tu doutes?

— Pourquoi douter ? Je n'en crois rien!

Et Frédéric partit d'un éclat de rire.

La Marquesita se sentit frappée dans son amour-propre par cette franchise impolie.

— L'époque est loin, poursuivit Frédéric, des infantes battant le pavé. Sans nier que tu sois une créature supérieure, ce qu'il est impossible de nier, ne parlons ni de rangs, ni de blasons.... parlons de choses plus douces. »

— D'amour ?

— Soit! Allons-y! Comment te nommes-tu ?

— Mon prénom est Orencia. Mais qu'importe? Dis-moi ce que tu entends par amour?

— Oh! les théories! Parlons d'autres choses! D'ailleurs, sans boire, je n'entends rien de rien.

Et le Président fit venir une bouteille de Manzanilla.

— Je ne bois pas, dit Orencia.

— Il ne manquait plus que cela ! Allons, cette canette à ma santé.

La Marquesita but.

— Et maintenant, ta compagne?

— Oui. Fais venir une autre bouteille, si tu veux t'acquérir sa sympathie ; et si c'est de la bière, mieux encore.

— Elle a bonne bouche?

— Comme une bonne anglaise.

— Mais toi, tu es une véritable espagnole ; de quoi parlions nous?

— Oui, je répète ma question : Qu'entends-tu par amour?

— Je ne le définis pas, je le goûte.

— Comment?

— En l'achetant.

— Où?

— Où on le vend ; au théâtre, au café, à l'étable, dans le ruisseau.

— Cela n'est pas l'amour.

— Eh ! bien, définis-le, Colombe.

— Je le connais si peu... Je ne l'ai jamais ressenti.

— Ce soir tu peux t'instruire. Je t'enseignerai tout son programme, je te ferai subir l'examen et te donnerai le diplôme en même temps.

— Merci, mais je n'accepte pas.

— Le professeur ne te plaît pas?

— Fat! Attends-tu que je dise oui?

— Bien dit! Allons découvre ton visage!

— Non !

— Veux-tu me le faire désirer pour te donner de l'importance ? Je t'avertis que je n'aime pas les conquêtes difficiles et que je ne crois pas aux vertus masquées.

— Et de quelle importance peut être pour moi ton opinion ? Dans quelques minutes, je sortirai d'ici comme j'y suis entrée et nous n'échangerons plus jamais la parole. Moi, je puis te reconnaître, mais toi, tu ne sauras jamais...

— Veux tu me faire croire.....

— Que?

— Que tu es ce que tu ne dois pas être?

— Je ne te comprends pas.

— Tu vois? sans boire, les sens sont comme engourdis.

(à suivre.) EMILE LE JEUNE.



Lied.

Un matin de mai, ma brune adorée,
Le cœur débordant du besoin d'aimer
Dans un chemin creux je t'ai rencontrée,
Un matin de mai.

Un jour de juillet où le cœur devine
Des beaux yeux rêveurs le troublant secret,
Tu m'as dit tout bas des choses divines —
Un jour de juillet.

En automne, un soir, comme d'habitude
Sur le banc de bois je m'en fus m'asseoir
Mais tu ne vins pas... Oh! ma solitude,
En automne, un soir!

E. DE BOCCARD.



CHRONIQUE ARTISTIQUE

Au Cercle Artistique.

V. GILSOUL, MATHIEU et GOUWELOOS

« M. Gilsoul expose des vues, non pas des visions » dit M. Delville. En effet, notre paysagiste se borne à copier la nature. Il cherche le site pittoresque et il le peint avec un métier incontestable. De là à fixer, en la synthétisant, l'impression que fait naître un coin de nature, de là à extraire l'âme d'un paysage, il y a évidemment toute une évolution à accomplir. Aussi le public, qui suit le mouvement prudemment à distance, est arrivé au niveau de M. Gilsoul : il admire sa peinture, après avoir jeté les hauts cris, il y a trente ans, devant celle d'Hyp. Boulenger. C'est ce que, dans l'*Art moderne*, M. Maus exprime ainsi : « La » peinture de Gilsoul ne casse aucune vitre et passe pour être du » dernier bateau, jugez donc si on doit l'aimer ! »

Ce sont donc des toiles largement brossées, d'une facture plus serrée que celle de Courtens, moins commerciale aussi, bien que parfois on sente le peintre en pleine possession de sa formule, exécutant un morceau les yeux fermés. — Mais ailleurs,

une certaine émotion séduit. Citons surtout l'*Église de Nieuport* et l'*Étang* (acquis pour le Musée du Luxembourg.)

Si nous ne trouvons guère de personnalité en M. Gilsoul, nous en voyons moins encore en MM. Mathieu et Gouweloos qui lui ont succédé dans la galerie du Cercle. De l'un, des paysages, sincères ; de l'autre, un très beau portrait de femme, et de très bons morceaux de peinture comme savent en faire les artistes du *Sillon*, Roybet, Carolus Durand.... et Courbet donc?

Au Rubens Club.

MASCRÉ

C'est un jeune qui ne manque pas de talent ; mais on ne peut s'empêcher de déplorer la fascination que l'œuvre de Lambeaux exerce sur lui. Et alors, au lieu d'admirer la belle allure, le mouvement de certains groupes, comme : l'*Enterrement de Siegfried*, les *Haleurs*, etc., on préfère des œuvres de moindre envergure, comme ce *Buste de jeune femme*, où l'influence du maître n'a pas effacé tout sentiment personnel. — Partout le métier est superbe, cependant, et conduirait à des œuvres de premier ordre si l'artiste pouvait réagir contre l'éblouissement dont il est dupe.

La libre Esthétique.

Quelques notes, brièvement, à propos du salon de *la libre Esthétique*, qui s'ouvre aujourd'hui.

Comme toujours, c'est l'individualisme présenté sous toutes ses faces : des pointillistes, depuis les plus intransigeants ; Signac Luce, Toorop, jusqu'à ceux qui se sont assagis ou qui ont évolué : Claus, Heymans, Hart-Nibrig, etc. Puis les peintres de types locaux : Feu Evenepoel, expressif, certes, mais bien caricatural dans ses gens de la rue. Nous lui préférons de beaucoup Zuolaga qui sait parfaitement indiquer le caractère particulier de ses espagnols sans pour cela tomber dans la charge. C'est l'une de ses œuvres qui fut dernièrement achetée par l'Etat, puis, refusée par la Commission du Musée (Comme la *Journée ensoleillée* — de Claus et la *Nature morte* — de Verhaeren).

Citons encore : Delvin, également épris des mœurs espagnoles, Laermans, toujours trés intéressant malgré qu'il ne craint pas de se répéter, et Fréderic, dont un triptyque : *Le Clair de Lune*, est d'une poésie infinie.

Voici de l'art Idéaliste — ne sommes-nous pas, en réalité, à la *libre* Esthétique ? — C'est une seule œuvre de Jean Delville : *L'Amour des Ames*. On s'y arrête avec joie ; il y a si peu de réelle beauté dans tous ces contrebandiers, ivrognes, pioupious et trottins que l'on vient de voir.

Dans la prochaine chronique du *Thyrse*, nous parlerons plus longuement de toutes ces œuvres (et de celles des sculpteurs Meunier, Dubois, etc) dont l'ensemble constitue, bien que succintement, un très intéressant tableau des tendances actuelles.

P. S.

Petite Chronique.

—

Nos Samedis.

A DE MUSSET

Notre deuxième conférence, ayant eu lieu le samedi 17 février, a obtenu un légitime succès.

Le programme, comme on sait, comportait une conférence sur *Alfred de Musset*. M. Henry Maubel, rendant compte de notre réunion dans le *Messager de Bruxelles*, dit du conférencier, M. Albert Devèze : « Il écrit une langue souple, variée, expres- » sive, et la manière posée et ardente dont il *a dit* sa conférence, » annonce l'autorité qu'il aura bientôt. » C'est là un bel éloge et nous joignons nos félicitations à celles de notre confrère.

Nous n'avons certes pas l'intention de résumer ici la remarquable conférence de notre camarade : disons toutefois qu'il a su intéresser le nombreux public à un sujet qui n'a pas manqué, cependant, d'être développé dans ces derniers temps. Très simplement, il a dit la profonde impression que lui a faite de Musset, impression que chacun sans doute ressent parce qu'au fond de tout cœur saigne toujours la douleur d'aimer. Musset fut le chantre incomparable de cette douleur.

Après avoir examiné d'une façon très fouillée l'œuvre du poëte : *La Coupe et les Lèvres*, où celui-ci est caractérisé de la façon la plus remarquable, M. Alb. Devèze a dit un mot de ses autres productions, glissant sur le *théâtre*, s'apesantissant sur les *Nuits*, s'arrêtant plus spécialement à *La Nuit d'Octobre* que Mademoiselle Dinatty, une délicieuse Muse et M. Gérothwohl, un poète inspiré, tous deux du *Cercle Tabarin*, ont interprêté à la fin de la réunion. Conférencier et interprêtes ont recueilli une ample moisson d'applaudissements, bien mérités d'ailleurs.

Notre ami Ecrepont avait, avec le concours de Mlle Oostwall, et M. Weyts, pianistes, MM. Schmidt et Servais, violonistes, organisé une superbe partie musicale. Mlle Oostwall a joué admirablement deux mélodies de Schumann, et non moins bien accompagné un trio du même auteur que MM. Ecrepont et Servais ont très délicatement rendu. La réunion se terminait par un trio pour 2 violons et alto de Beethoven, où MM. Schmidt, Servais et Ecrepont ont vigoureusement été applaudis.

Réservons une mention toute spéciale à la première exécution de deux mélodies, suaves, que leur auteur M. Weyts, et M. Servais ont présenté au public, qui les a particulièrement appréciées.

Et ce n'est pas tout ! M. Léopold Rosy a dit de de Musset : *Pour une morte* et l'éternelle *Tristesse ;* M. G.-D. Périer, un fragment de *La Coupe et les Lèvres*, et M. Millaud, *Le Pélican*.

Excellente soirée qui espérons-nous, aura un lendemain : Notre prochain *Samedi* sera consacré à *M. Camille Mauclair* que notre collaborateur M. Vandekerckhove s'est chargé de présenter.

A titre de curiosité, — nous citons, des lettres écrites par Tourgueneff, à Paris, en 1870 et que vient de publier une revue américaine, les passages suivants : « De tous les jeunes compositeurs russes, deux seulement ont du talent : Tschaikowsky et Rensky Korsakof ; tous les autres pourraient être cousus dans un sac et jetés à l'eau sans qu'il en résultat un dommage pour l'art...»

« Je ne reconnais aucun don poétique à Théophile Gautier...»

« J'ai lu les derniers articles de Victor Hugo ; je regrette de ne pas avoir un vocabulaire assez expressif pour dire à quel point j'ai en horreur ses articles, d'ailleurs toute sa prose...»

Parlant de Sarah Bernhart : « Cette femme est habile, elle sait son métier sur le bout du doigt, elle a une voix exquise, beaucoup d'acquis ; mais elle manque totalement de naturel et ne possède pas l'ombre de sens artistique ; elle cherche vainement à remplacer ces dons absents par un parisianisme effréné ; elle n'est que chic et pose ; elle est la réclame incarnée.»

Il continue sur ce ton et finit par appeler la tragédienne : « une collection de trucs.»

Peste!..Il n'y va pas de pied mort...

La dernière « amoureuse » de Gœthe, Mademoiselle Ulrike de Levetzow, vient de mourir en Bohême à l'âge de quatre vingt seize ans.

Musée moderne. — Place du Musée, *Salon de la Libre Esthétique*, du 1er mars au 1er avril. Entrée, 1 franc ; les dimanches, 50 centimes.

Tous les jeudis, à 2 heures 1/2, conférence littéraire. Entrée : 2 francs.

Correspondance.

Paul Germain, à Mons. — Eh bien ! cher ami, qu'avez-vous décidé, quant à notre *Parnasse ?* Y adhérez-vous ?

Et vous *Lebacq, Boué, Govaert*, à quand votre manuscrit ?

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 15 MARS 1900 N° 22

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION : Rue Jourdan, 185, Bruxelles.

ABONNEMENT : Un An. . 5 francs | Six Mois fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

ADMINISTRATION : Rue du Fort, 16, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Réponses à notre Enquête sur la situation des Lettres belges.

X

« Il y a des écrivains belges, c'est-à-dire flamands ou wallons, mais il n'y a pas de littérature belge. Certaines œuvres, il est vrai, peut-être l'*Ulenspiegel* de De Coster, semblèrent jadis annoncer un art national. Mais à présent, à part de vagues travaux officiels, qui sont belges dans le mauvais sens du mot, je ne vois guère que des œuvres qui, tout en gardant un fond wallon ou flamand, doivent énormément à l'influence française ou européenne. Assurément, malgré l'individualisme qui a remplacé la solidarité du début, on peut noter des tendances communes, soit dans la pensée, soit dans les moyens d'expression. Mais ces tendances n'ont rien de particulièrement belge. Eekhoud, Maeterlinck, Giraud, Van Lerberghe, Verhaeren sont des Flamands ; Delattre et Krains sont des Wallons. Mais chacun d'eux est bien plus encore lui-même, et il faut les en féliciter. Nous avons des adeptes du vers libre et des fervents du vers traditionnel ; des gens qui croient à Tolstoï, d'autres qui jurent par Nietszche ; des naturistes et des mystiques, etc. Mais ces tendances ou ces prédilections ne sont pas plus belges que françaises. Et l'essentiel est que nous ayons des écrivains qui croient à eux-mêmes ; et nous n'en manquons pas.

Comment pourrais-je répondre à votre troisième question, puisque je ne crois pas à l'existence d'une littérature *belge?* Et d'ailleurs, à supposer qu'elle existât, il faudrait consulter à ce sujet les critiques, et non les « créateurs ». Un romancier, un poète, un conteur, ne saurait, sans se nier lui-même, signaler comme manifestant le mieux l'évolution de la littérature de son pays, une œuvre autre que la sienne. C'est pourquoi, si j'avais à vous répondre sur ce troisième point, je répondrais comme Louis Delattre. »

FERNAND SÉVERIN.

XI

Je ne crois pas qu'il y ait une littérature belge ; il y a en Belgique une littérature flamande et une littérature française. Pour ce qui regarde celle-ci, méfions-nous des programmes gonflés d'ambitions nationales ; n'allons point, n'est-ce pas, faire, — en retournant une formule connue, — « de la littérature française d'expression belge ! »

S'il est des tendances communes à beaucoup d'écrivains de nationalité belge, c'est, hélas ! le défaut de grâce et le défaut d'intellectualité. Nous possédons d'autre part de riches aptitudes de coloristes et de musiciens.

IWAN GILKIN.

XII

Pardonnez-moi de ne pas répondre — ou de répondre très brièvement — aux intéressantes questions que vous me faites l'honneur de me poser. Il faudrait, pour être complet, un livre, qui serait l'histoire très curieuse de notre évolution littéraire actuelle, avec ses hésitations, ses « emballements », ses tendances si opposées et si déroutantes parfois... Et hélas ! je n'ai pas le temps de l'écrire.

A mon sens, tous les actes de notre vie, toutes nos pensées, — et tout notre art, — sont déterminés, toujours, par ces deux facteurs : l'éducation et l'hérédité. C'est la loi commune. Elle s'applique à nos écrivains, comme à tous les autres. Par l'hérédité, notre Ecole littéraire a conservé le goût du pittoresque et de la couleur ; notre pays, notre ciel, nos mœurs, tout ce qui constitue notre race, elle a tout cela dans le sang, et tout cela la distingue malgré tout des autres Ecoles littéraires.

Par l'éducation, elle est un peu le reflet des écoles du nord, mais surtout le reflet de l'Ecole française : elle s'est nourrie de son esprit ; elle parle sa langue, et la forme de la langue entraîne toujours un peu la forme des idées...

Ce qui, selon moi, caractérise notre Ecole littéraire, c'est, en somme, le mélange, en des proportions très variables, de ces qualités natives et de ces qualités acquises.

LUCIEN SOLVAY.

XIII

Pourquoi rechercher des tendances communes? il n'y en eut, à vrai dire, jamais entre les écrivains de « jadis » comme vous dites. Différents par le caractère, le tempérament et l'esprit, ils s'efforcèrent de réaliser le plus entièrement, dans la forme la plus adéquate, leur désir spirituel.

Voulez-vous me permettre de vous répondre en toute conscience?... Je pense que les jeunes ont tort de regarder par la fenêtre les tendances qui passent; ils ne devraient adresser de questions à personne *qu'à eux-mêmes*.

MAUBEL.

XIV

Puisque le *Thyrse* me pose également les questions de son enquête sur la situation des Lettres belges, j'y répondrai avec une entière franchise. Il me semble toutefois que ces questions sont posées prématurément bien que trois générations de poètes et d'écrivains se soient succédées depuis l'origine du mouvement actuel.

I. Pour la première génération l'heure du jugement objectif a déjà sonné. Aux écrivains comme Pirmez et De Coster, aux poètes comme André Van Hasselt et Eugène Dubois il nous est facile d'assigner une place définitive au Parnasse belge.

II. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit des artistes de la deuxième génération. Leur évolution continue toujours et marque, pour quelques-uns du moins, une marche ascentionnelle. Les Verhaeren, les Gilkin, les Maeterlinck, les Giraud, les Séverin, les Gille ne semblent pas avoir dit leur dernier mot.

Certes, ces jeunes maîtres avaient subi des influences multiples — de Baudelaire, de Banville, d'Edgar Poë, de Victor Hugo, de Verlaine, des mystiques, de Leconte de Lisle, de Taine, de Goethe, mais à leur tour ils ont influencé la génération actuelle et même leur influence s'étend au-delà des limites de leur pays. Témoins: le poète polonais Miriam (Pvzesmycki) et les poètes de la Jeune Allemagne d'aujourd'hui.

Après la grande et mémorable brouille qui a divisé la *Jeune Belgique*, deux clans se furent créés aussitôt arborant chacun un programme diamétralement opposé l'un à l'autre. Le premier clan préconisait le vers classique largement compris et une discipline salutaire aux jeunes ; le deuxième, par contre, prêchait l'absolue liberté du faire et l'absence de toute discipline. D'un côté on voulait l'art pour l'art, d'un autre la fantaisie et la liberté bien ou mal comprises.

Au bout de peu d'années, de ces deux clans plus rien ne subsiste en tant que clans: la *Jeune Belgique* a cessé d'exister, le *Coq Rouge* a poussé son dernier cri d'agonie.

Chacun s'oriente en ce moment un peu à sa façon. Néanmoins, d'autres groupes se sont formés depuis lors: celui des néo-catholiques, celui des symbolistes; le *Thyrse* me paraît vouloir tenir un juste milieu aussi éloigné des tendances prépondérantes religieuses que des préoccupations philosophiques.

Telle est la situation actuelle, si je ne me trompe.

III. Les fluctuations multiples d'un art d'une époque sont le signe de sa vitalité ou de sa décadence. Le temps seul en décide en fin de compte : c'est le grand critique dont le critérium est infaillible.

IV. En ce qui concerne le nationalisme, celui-ci est purement le résultat de l'instinct de la race ; tant vaut la race, tant vaut son nationalisme. Cela ne s'acquiert donc par aucune orientation extérieure; cela vient du dedans au dehors par intussusception. Là où manquera une virtualité nécessaire, là manquera aussi l'expression attendue. C'est fatal. Exemple suggestif : l'âge d'or de la littérature polonaise tombe au moment de ses plus grands et tragiques malheurs, alors que toute pantelante et ensanglantée elle se sentit déchirée en trois parties. Les Mickiewitch, les Krasinski, les Syrokomlé ont trouvé leur nationalisme en eux-mêmes et au contact du sol de leur patrie.

V. Que dire de la troisième génération qui commence à peine son évolution !

A mon sens, le seul conseil raisonnable à donner à ces jeunes poètes et écrivains c'est de leur dire : « Apprenez votre métier à fond, instruisez-vous et préparez-vous longuement afin de vous rendre maître de la matière et la façonner à votre guise; faites vous, *fils*, ce qu'ont fait vos *pères*; montrez le même esprit de sacrifice, le même mépris pour les succès éphémères et la même méfiance envers le *dernier bateau* d'importation exotique ; si avec cela vous avez le talent nécessaire vous vous affirmerez comme eux et continuerez le mouvement glorieusement commencé par vos prédécesseurs.

VI. A ce propos, j'attire votre attention sur une loi historique qui régit tous les mouvements littéraires et artistiques. Quand on est jeune on se coalise, on forme des groupes, on se constitue en cénacles. Aussitôt qu'une individualité s'y cristallise, qu'une personnalité s'y affirme, celle-ci se dégage fatalement de l'association et, à l'instar d'une planète détachée de sa nébuleuse, elle poursuit son chemin. L'orbite du vrai artiste est intraçable *à priori*. Or, le vrai artiste seul est en état d'imprimer tôt ou tard un mouvement dans l'avenir, donc lui seul compte en définitive.

Actuellement vos jeunes maîtres agissent d'autorité

privée. Je souhaite cordialement à l'actuelle génération d'arriver un jour à faire comme eux.

VII. Reste la dernière question.

Vous me demandez quelle est l'œuvre la plus marquante, la plus typique de la littérature moderne belge d'expression française ? C'est une question difficile et fallacieuse. A mon sens cette littérature n'a pas produit *une* composition qui soit en même temps la plus haute et la plus typique comme œuvre d'art et expression nationale, pouvant servir ainsi de guide ultime au mouvement de l'avenir.

Vous ne trouverez *cette* œuvre ni chez Valère Gille, ni chez Albert Giraud, ni chez Verhaeren, Séverin, Iwan Gilkin ou Maeterlinck.

Mais je crois que chacun de ces poètes a reflété en partie l'*âme belge*, d'ailleurs, par sa nature trop jeune elle-même encore et certes peu définie, difficilement saisissable, car cette âme est composée d'éléments hybrides et, en partie, cosmopolites.

Parmi les compositions littéraires certes le *Prométhée* de Gilkin est l'œuvre la plus considérable qui ait paru jusqu'ici en Belgique si on se place au point de l'envergure du plan, de l'audace des situations, de la profondeur des idées, mais c'est précisément dans cette œuvre que je ne parviens pas à découvrir la moindre trace de l'*âme belge*. D'autres chercheurs seront-ils plus heureux que moi ?

L. WALLNER.

XV

Je regrette vivement que mes occupations ne me laissent pas davantage aujourd'hui le loisir de développer mon sentiment sur ce point et de vous dire pourquoi je pense qu'il n'y a, chez nos écrivains, aucune tendance littéraire commune et pourquoi je préfère qu'il en soit ainsi.

A. SALMON.



Lieu désert

—

Mon âme, précieux réduit,
N'a jamais eu de visiteuse ;
D'ailleurs, l'apparence est menteuse
Et personne n'en fut séduit.

On a si bien scellé la porte
Que nul rayon n'a pu filtrer
Et dire : « Vous pouvez entrer,
Car la veilleuse n'est pas morte ;

La douce hôtesse vous attend,
Ouvrez, vous la verrez assise,
Avec cette pose indécise
Qu'elle garde depuis longtemps,

Une pose de désolée.... »
Mais toujours ont fui les passants,
Avec des rires indécents
Et l'injure pour l'Isolée.

C'est que l'huis était si discret,
Qu'avec des gestes inhabiles,
Où s'irritaient leurs mains débiles,
Ils en ont faussé le secret.

...Ainsi je veille, ainsi je songe,
Immobile comme un portrait
Qu'une âme ingrate laisserait
Sous la poussière qui le ronge.

Avec des yeux presque vivants,
Dans une chambre abandonnée,
Il mire sa grâce fanée
Aux miroirs clairs et décevants,

Sans espérer que s'y reflète
Un être charmé quelque jour,
S'illuminant à cet amour
Qui fleurit sa bouche muette.

CHARLES GROLLEAU



Au Jardin d'un Rêve.

—

« ...Elle ouvrirait la fenêtre aux lumières matinales du jardin, et, dans la baie festonnée de claires guipures, ses joues halées laiteusement se baigneraient aux rutilantes fontaines du soleil ; ses yeux grisâtres et profonds s'éveilleraient sous l'onde d'or et le velours sombre de sa chevelure ondoyerait en une somptueuse mollesse. Les frisselis d'ailes et de feuilles, les haleines subtiles de fleurs et de sources, les halitueuses goutelettes de rosée et de sève la transformeraient toute, exquise, rêveuse, féerique.

» Elle aurait l'idéale conscience d'être la lyre où vibreraient les sensations légères des brises aux ramures ; le miroir où se reflèteraient le découpage délicat des herbes, les diaprures charmantes des corolles, l'attitude religieuse des sévères futs d'arbres, le contour indécis et mystérieux des nuées, et son amour serait le merveilleux magistère instillé de l'essence spirituelle.»

— Lucy ! Lucy ! faiblement, derrière une porte, gémit le morbide rêveur.

Celle de la fenêtre ouverte sur l'imaginaire région fleurie et de verdure, vint, éplorée et belle sous les bandeaux noirs drapant sa précieuse figure ambrée.

— Il me semble, continua la voix très douce sur la blancheur ouatée de l'oreiller, t'avoir enfin retrouvée, là-bas, dans l'enclos choisi de nos songes. Tu regardais avec les yeux que j'ai dessillés à la beauté

des choses, le parc magnifique enrubanné de soleil, enguirlandé de roses, de paquerettes, d'iris et de magnolia, encensé de parfums vagues, frais et un peu humides du serein des bois.

Il y avait un sentier venu d'un boccage où s'érigeait la nudité frêle et figée d'une oréade, tout vergeté d'aiguilles de pins, conduisant aux clartés smaragdines des pelouses. Je t'appelai et, tes mains encerclant mon bras comme deux coquilles lisses, rosâtres et bleutées du fil soupçonné des veines, bien silencieux vers la solitude et la statue, nous allâmes.

Tu ne paraissais pas étonnée, puisque le vent léger t'avait apporté sur sa caresse le tendre mystère des retraites et que tes regards avaient compris intimement l'enchantement du paysage.

Aussi notre affection se sublima-t-elle tant, que je ne désirais plus ta chair, espérant par la possession vaine de ta forme à jamais te ravir aux autres, car ton âme était à présent la mienne, je pensais, aimée, ta propre pensée.... et nous étions les amants très purs du jardin d'amour. »

Il avait trop parlé et le rythme artificiel des mots dits bourdonnait à son front échauffé.

Lucy lui ferma les paupières sous la douce apposition de ses lèvres. Le malade s'assoupit dans le paysage épars de ses visions.

L'adorable initiée sortit de la chambre où mourait le jour des stores baissés, endolorie de l'approche fatale du funeste départ.

L'éden illusoire, déjà, lui avait enlevé son frère d'élection et ce n'était plus que par la grille rouillée qu'elle pouvait encore l'apercevoir et l'entendre.

— Lucy ! recommença la plainte lugubre du souffrant, Lucy !...

Alors les souvenirs tourbillonnèrent enchevêtrés dans la conscience inquiète de l'amie. Puis l'obsession reparut.

Elle le voyait seul, perdu, vague et beau dans la sente bombée d'un tapis d'aiguilles de pins, mouvant comme un smyrne dense. Il s'égarait vers le boccage secret à la nymphe de pierre figeant ses froides tentations. Et là, s'énervait, incapable de fondre en une dernière possession son âme souvenante des perversités fines, et désireuse — désespérément — de l'unique et chaste volupté.

— Lucy ! Lucy !... L'appel errait parmi les impressions et les émois de l'anxieuse... — Lucy ! — et s'alanguissait — Lucy ! — et la taraudait, glacée et lente et longue, infiniment, et l'attirait.

Elle retourna où larmoyait l'angoissante imploration et croyant réaliser l'ultime rêve du moribond, elle s'offrit souple et spécialement grande, en holocauste généreux, aux étreintes impuissantes et sépulcrales de son agonie.

Les pauvres yeux lointains, à l'horizon brumeux des paupières, lui souriaient d'un remerciement d'au-delà.

***

Une autre aurore promena sous le ciel ses tulles neufs de fiançailles.

Lucy fixant la vitre blanche, vit — son cœur s'agitant de folie — l'ami, avec à la commissure pâle des lèvres closes le sourire de la dernière nuit, glisser fatidique sous les cyprès vers l'oréade de marbre.

L'inutile martyre comprit alors que derrière elle ricanait le frigide cadavre après avoir exhalé son impossible songe, ne l'ayant pas reconnue derrière la grille rouillée du jardin.

GASTON-DENYS PÉRIER.



Incantation.

—

Tu songeais au balcon où les parfums de mai
Montaient harmonieux parmi le clair de lune,
J'avais paré de lys ta chevelure brune
Comme pour couronner un rêve inexprimé.

Tu souriais heureuse et ton regard pâmé
Avait une caresse étrange, et douce, et lente,
Caresse de velours, caresse ensorcelante
Où vibrait l'abandon de ton cœur enflammé.

O tes yeux ! tes grands yeux, tes yeux pleins de magie,
Tes yeux où notre amour ardent se réfugie,
Tes beaux yeux chatoyants, magnétiques et forts,

Tes yeux avaient ce soir d'insondables mystères
Car un être avait fait, à travers plusieurs morts,
Briller l'éternité dans leurs feux éphémères.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



NOTES D'ART.
Gustave Moreau.

—

Ce fut un solitaire et un méditatif.

Loin de l'agitation vaine des foules, il vécut, en des chambres closes, avec son rêve. Il s'appliqua à d'assidues études de lui-même, il fouilla les profondeurs enténébrées de sa raison et de son cœur, les replis mystérieux de son âme. Il découvrit de merveilleuses régions de pensées, de vierges paysages de subtile sentimentalité, et des horizons de philosophie s'ouvrirent en lui, profonds et vastes. Et riche de cette vie complexe, il passa, penché sur les énigmes absconses de son âme, indifférent aux spectacles du siècle.

Il ne vit ni la nature ni les hommes; son esprit ne refléta point les ambiances. Il ne se plut point à ces

églogues vers lesquelles de raffinés besoins d'antithèse poussent les âges de trop artificielle civilisation; il ne fut, non plus, ni un amateur d'âmes ni un psychologue des foules. Son art n'est point d'observation et de documentation, et c'est par cela, d'abord, que s'affirme son originalité. Gustave Moreau, cédant à sa nature, échappa aux influences de son temps; il évita d'exploiter le vieux fonds commun d'idées et de formes patiemment amassées par ses devanciers classiques et romantiques. S'il emprunta quelque chose à ses contemporains — à Delacroix, à Chasseriau — ce fut là plutôt le résultat de certaines analogies de tempérament que soumission à des principes d'école.

La réflexion, en tuant en lui tout besoin d'extériorat
ion, particularisa son talent. Mais le domaine qui lui restait à exploiter était vaste encore : il pouvait donner un corps sensible et symbolique à son rêve, à ses pensées, ses sentiments, sa philosophie, révéler le plus profond et le plus pur de son âme mélancolique d'esseulé. Et certes c'eut été d'un art plânant haut, parce que portant la forte empreinte d'une originalité puissante, d'un art qui eut dominé la foule comme l'homme même la dominait.

Mais, pour qui a vécu longtemps replié sur lui-même, dans l'intimité de ses songes et de son esprit, dans la contemplation des idées pures rencontrées en des recherches d'Absolu et s'est complu à d'immatérielles et merveilleuses visions de mystère et de volupté, livrer, figés éternellement, son rêve et sa pensée, à l'hostilité incompréhensive des foules, semble être une profanation, une prostitution intellectuelle. Le peintre de « Prométhée » s'était cloîtré par crainte d'étaler aux yeux indifférents son mal et sa tristesse, par crainte de laisser lire en lui comme en un livre ouvert. Une dignité aiguë, maladive presque, de sa pensée, un respect de sa sentimentalité à ce degré extrême anormale chez l'artiste, l'éloignèrent des tréteaux de banales parades; il ne se donna point, en un art précis de générale compréhension. Taine, en constatant, autrefois, chez Prosper Mérimée, une même préoccupation de ne se point livrer, y vit un sacrifice imposé par l'homme à l'artiste, et dont son œuvre pâtit. Je ne crois pas qu'on puisse regretter cette attitude chez Moreau ; en s'enfermant dans cette réserve quasi-absolue, il est resté lui-même; obéissant jusqu'au bout à son caractère hautain et fier, il est resté sincère. Et d'ailleurs, ceux qui aiment ce superbe artiste savent, par delà les formes énigmatiques de son art et les symboles sous lesquels il déroba ses pensers, communier avec lui.

Cédant à son tempérament, Gustave Moreau sortit de la formule réaliste comme de la formule classique; il évita de puiser à ces deux grandes sources d'inspiration que sont la nature et les idées générales. C'est pourquoi les critiques, tant classiques que naturalistes, ne le comprirent guère. « C'est un rêveur et ses œuvres sont d'un visionnaire » disait de lui Charles Blanc, et Camille Lemonnier écrivait, vers 1878 : « Gustave Moreau. Un somnambule. Art apocalyptique qui n'est pas du domaine de la peinture. S'est trompé de moyen d'expression. Eût dû se faire homme de lettres. »

Beaucoup ont répété, après l'auteur du « Mâle », que Moreau eut tous les dons d'un vrai et grand poète et que son génie est essentiellement littéraire. C'est là, ce semble, une erreur. La poésie qu'exprime l'œuvre du maître serait incomplète, sans nuance, altérée, rendue par les mots; elle est picturale exclusivement. Moreau fut peintre parce que son tempérament et son intellectualité spéciale étaient d'un peintre; il ne choisit point son procédé d'expression, mais celui-ci s'imposa, il fut logiquement ce qu'il devait être.

Ne communiant point avec la nature, et refusant de livrer à la foule son rêve et son âme, seule la couleur lui resta. Il l'aima par dessus tout, il en fut obsédé comme d'autres le sont de la ligne ou de l'expression; sa vie entière se passa dans la recherche laborieuse des opulences et des transpositions du ton, de ses subtilités et de ses raffinements. Mais il ne fut point coloriste au sens ancien du mot; il se sépare complètement des maîtres vénitiens et flamands. Chez ceux-ci, en effet, la couleur fut due au spectacle familier d'ambiances particulières; elle fut un caractère des milieux, et ce caractère, ils le rendirent par réalisme, par fidélité de vision. Titien, Véronèse, Rubens, Jordaens, la rencontrent, naturellement, sans ardues recherches; les réalités les inspirent. Moreau, au contraire, trouva le coloris en lui-même, il le créa. Les œuvres inachevées, les esquisses et les ébauches réunies par le « Musée Moreau » trahissent toutes les phases de cette création; elles révèlent un travail opiniâtre, un effort constant, tout une série de longs tatonnements, précédant les œuvres définitives, et mieux que celles-ci, elles permettent de pénétrer l'intimité de ce génie, de l'étudier sous de nouveaux aspects.

***

Le peintre d'« Œdipe devant le Sphinx » n'interpréta point la vie moderne. Il fut un nécromant, un évocateur des siècles morts, des âges disparus. Il peignit des cauchemars babyloniens, une Inde monstrueuse et troublante, une Grèce mystique et prestigieuse; il peupla des paysages de rêves d'hyppogriffes et de chimères. Ainsi que les primitifs, il se complut dans les maigreurs ivoirées des nus, il édifia de fantastiques architectures; il fut un ciseleur patient et un orfèvre émerveillé : son pinceau prodigua des joyaux et répandit à profusion des scintillements de gemmes

et de topazes, des éclats d'émeraudes et d'escarboucles. Mais cette antiquité qui inspira les formes de son art, il ne la traduisit point en froid et érudit archéologue : il se servit des fables et des figures antiques comme symboles de ses pensées modernes, il en étendit le sens, il les déforma, il les recréa.

Il fut moderne aussi par sa compréhension du coloris : il sut lui donner une intellectualité que jamais ne connurent les maîtres anciens ; il lui fixa un sens et une sentimentalité : il le rendit poignant et tragique, subtil et puissant, douloureux et voluptueux ; il découvrit les liens précis qui rattachent les états d'âme et les pensers à la sensation.

C'est, du reste, par cette seule compréhension particulière qu'on peut déterminer la place de son talent dans l'histoire artistique du siècle, car par la nature de l'inspiration il est isolé parmi ses contemporains.

Le sens de la couleur, comme celui de la polyphonie musicale, a subi, d'âges en âges, un lent développement. Rudimentaire dans l'antiquité, il s'est raffiné et compliqué de plus en plus ; de nos jours — et c'est ce qui explique, ce me semble, la vogue de certains genres picturaux, du paysage spécialement — le ton a acquis une valeur propre, intrinsèque, une signification précise et indépendante, que les théories esthétiques de certaines écoles sont bien près d'exagérer. Si l'on considère au point de vue de ce développement le talent de Gustave Moreau, on s'aperçoit qu'il établit une transition naturelle et rationnelle entre l'Art de Delacroix et celui de Manet, entre le romantisme et l'impressionnisme.

Léon Ery.



Sonnet.

—

> Nul homme n'est ton ennemi, nul homme n'est ton ami. Tous sont également tes Instructeurs. — *Lumière sur le Sentier.*

O doux adolescent au timbre grave et beau,
La grâce de la vierge à ton être est mêlée ;
Sa beauté, sa pudeur, son âme immaculée
Se mirent en ton œil calme et pur comme l'eau.

Cher songeur devant moi curieux et nouveau,
A toi de délivrer ma jeune âme voilée
De l'ingénu bandeau qui la garde celée
Derrière l'ignorance aimable du berceau.

Il faut toujours apprendre et garder — ô mystère
Du vrai bonheur planant sur une vie austère ! —
La sainte joie au cœur, malgré l'Arbre fatal.

Que vais-je donc connaître, étranger qui m'attire,
Puisque je sens mon cœur et ma lèvre sourire
Quand j'évoque, en priant, ton seul nom amical.

Eugénie Vanden Houten.

Emilio Segovia Rocaberti.

La Tuna

—

Le Président demanda d'autres bouteilles.

— Je vais m'expliquer, dit-il. En règle générale : toute femme qui, dans un bal masqué se vante d'être pour la première fois à assister à un spectacle de ce genre, est de celles qui n'en manquent pas un Dis moi ce que tu penses, je te dirai qui tu n'es pas.

— Je ne t'ai pas dit qui je suis et je n'ai pas à te dire qui je ne suis pas.

— Tu peux être une exception. Cependant, voyons, une canette !

— Merci. Je devine ton stratagème : tu veux me faire boire pour me faire parler !

— Superbe !

— Que ma duègne boive pour moi et pour elle.

— Ah ? nous avons une duègne ? serais-tu quelqu'aristocrate excentrique ?

— Cela se peut.

— J'aurais dû m'en apercevoir avant... à l'odeur ?

— A l'odeur ?

— Naturellement. C'est la meilleure façon de deviner la position et la provenance des femmes. Je me place à la porte du salon et par l'odeur exhalée, je détermine la qualité des masques ; ce soir il est venu trois ou quatre cuisinières et deux gouvernantes de curés. Je sais ce que chacune sent, depuis l'écureuse jusqu'à la maîtresse de la maison.

— Et moi ? à quel rang me places-tu ?

— Toi ! tu m'as dépisté !

Les cuisinières exhalent une forte odeur de musc, parce qu'elles cherchent, sans y réussir, à cacher le relent propre à l'atmosphère qui les entoure continuellement ; la femme de chambre de bonne maison, grâce à ce qu'elle dérobe à la toilette de sa maîtresse, répand un arôme mieux choisi, malheureusement perverti par le mélange avec les parfums grossiers qu'elle achète chez le dentiste. Quant aux dames, qui forment le noyau principal de la réunion, elles embaument le Coldcream et l'eau de Cologne. »

Pendant que Frédéric développait cette théorie que l'on peut résumer en un aphorisme fameux

telle femme, telle odeur,

la duègne anglaise se chargeait l'estomac de Manzanilla.

La Marquesita était enchantée ; cette conversation, si nouvelle pour elle et d'un genre si différent des parlottes qu'elle était habituée à entendre, lui semblait infiniment attrayante. Elle se sentait transportée dans un monde nouveau, où tout lui était inconnu. Frédéric Sol, l'initiateur aux mystères de cette existence enchanteresse, par le fait même qu'il se

montrait affranchi de tout conventionalisme, grandissait à ses yeux. La géniale franchise et la quasi truanderie du Decano la séduisaient.

Après deux heures d'une conversation capiteuse, le Decano se sentit étrangement attiré vers cet être enigmatique dont il ne comprenait ni l'essence, ni les idées, et qu'il pressentait d'une race si pure et si éloignée de lui qu'il s'en effrayait et regrettait cette aventure dont il ne pouvait prévoir la fin.

Orencia consultant une petite montre richement ornée qu'elle tira de son corsage, se plaignit de la rapidité avec laquelle les heures s'enfuiaient, la forçant à rentrer daus la grande maison vide, si morne au milieu du vieux Madrid. Elle donna pourtant le signal du départ et Frédéric ne put la retenir.

« Acceptez au moins un petit souper, lui disait-il, tout transformé et presque suppliant, si nous ne devons plus nous revoir ! Et même, si mon heureux sort veut que je vous retrouve, il se peut que je ne sois pas riche ce jour là... Je suis même sûr de ne pas l'être, car mon père n'ouvre pas sa bourse aussi facilement que je la vide. »

Ces paroles furent inutiles. Tout ce que la Marquésita voulut accorder c'est qu'elle assisterait au bal de la Pignata (pot au feu) que la Calamidad donnait le dimanche suivant. Cependant le Decano dut promettre de ne pas la suivre et de ne rien faire pour savoir qui elle était.

Selon sa promesse, il les accompagna jusqu'à la porte du théâtre.

Orencia se fit ramener à la cathédrale San Isidoro, d'où elle regagna à pied, sa demeure, sans que personne se fût douté de son absence.

Frédéric Sol rentra au salon l'air taciturne, refusant de répondre aux questions qui lui venaient de toutes parts. Parmi ses camarades, on ne discutait plus sur la qualité de la Tuna au maillot rouge : c'était tout simplement une cantatrice qui utilisait les services du Président, chef de claque au Royal.

Celui-ci était méconnaissable et complètement transformé. Sa distraction était si grande qu'il paya son écot... et c'était là un des symptômes les plus alarmants.

(à suivre) EMILE LE JEUNE



La Curée.

POUR FANNY.

En appétit glouton, sur leurs ailes de houille,
De lourds vols de corbeaux sont venus des lointains
Sur le blessé gisant par les feuilles de rouille
S'abattre croassants, pour de sanglants festins.

Des pattes et des becs la meute noire fouille
Les muscles pantelants, hideusement atteints;
Tandis qu'un pleur de mort, tel un humain pleur, [mouille
Du chevreuil moribond les beaux yeux mal éteints.

Ce rapace cruel, à la griffe acérée,
C'est ton désir, empreint en mon âme parée
Du mal d'un autrefois, que l'amour a brisé;

Et la bête impuissante à défendre sa vie,
Faible, qui s'abandonne aux larmes d'agonie,
C'est mon malheureux cœur blasé.

ALBERT D'AILEZ.



CHRONIQUE ARTISTIQUE

La Libre Esthétique.

Chaque année, la *Libre* — oh ! très libre ! — *Esthétique* invite, à exposer, les artistes qu'il lui plaît : probablement ceux qui, d'après Elle, représentent le mieux les tendances modernes. Ainsi, elle nous révéla jadis Carrière, Knopff, Greiffenhagen et, aussi bien que Besnard, Monet et Van Ryselberghe. Cette fois-ci il est indiscutable que l'exposition est fort inférieure aux précédentes.

Certes, les paysagistes deviennent encombrants, et presque tous se contentent de donner plus ou moins la sensation de « nature » ; d'autres, même, ont trouvé plus facile encore de réduire l'art au simple métier : pêche, oignon ou hareng, peu importe, pourvu que cela soit largement brossé.

Et, en ce salon, au lieu de nous montrer surtout ceux qui, bravement, réagissent contre cette dégénérescence générale, les organisateurs semblent avoir eu pour mot d'ordre de n'exposer que des tableaux absolument vides de pensée.

Dans la grande salle, à part quelques rééditions intéressantes, mais toujours les mêmes (Meunier, Fréderic, Laermans), pas une seule œuvre dans laquelle on sente une âme. Les caricatures de feu Evenepoel n'ont avec l'« Esthétique » que de très vagues rapports, fussent-elles, même, fort spirituelles et fort bien peintes. Quant aux types espagnols, quant aux trains, quant aux taureaux, ils sont d'un intérêt plutôt secondaire.

Mais dans quelle intention a-t-on si soigneusement relégué dans l'antichambre l'œuvre superbe de Jean Delville? la seule en ce salon qui soit vraiment une création artistique. Cependant, éclairée convenablement et placée de façon à ce qu'on puisse la regarder — c'est-à-dire sans qu'une vitrine se trouvat en face — *L'Amour des Ames* eut été, pour les visiteurs, le sujet d'une intense joie spirituelle, et un merveilleux diapason pour classer à leur valeur les tableaux voisins. La futilité, l'incohérence de tous ces petits paysages, des plus vrais, des plus lumineux, fut devenue sans doute par trop évidente...

De tous temps, la figure humaine n'a-t-elle pas été le plus noble, le plus complet si pas le seul mode expressif en peinture ? Il est vrai que les mannequins de la conventionnelle et emphatique école de David étaient devenus insupportables; mais ce remède empirique, qui fut de ne plus peindre la figure, est moins supportable encore.

Le paysage réaliste fut du neuf en ce sens que personne, jusqu'à son apparition, n'avait encore confondu l'œuvre d'art et le « trompe l'œil » Au point de vue documentaire, cette méprise a

peut-être eu son utilité, mais, de même qu'un tas de traités sur la réforme de l'orthographe ne constituerait pas un monument littéraire, l'ensemble des paysages réalistes n'apparaîtra jamais que comme une réforme accessoire du métier.

Néanmoins, constatons avec quelle intensité certains arrivent à donner cette impression de nature : le *Lever de Lune* de Claus, par exemple, ou tel *Matin* de Hazledine ou d'Heymans, tel *Soir* de Buysse. Il y en a d'autres encore qui ne visent qu'à vous aveugler... Quand nous voyons des effets semblables en nature, et même ici, nous nous empressons de nous retourner du côté de l'ombre. Voici les sculptures de C. Meunier, Du Bois, etc. Hélas ! les organisateurs, cette fois, furent bien obligés d'admettre des figures et des nus : les paysagistes impressionnistes ayant jusqu'à présent... dédaigné le marbre et le bronze.

P. S.



Le Mois théâtral.

—

Le Théâtre français, à Paris, vient d'être la proie des flammes, et bien que ce douloureux évènement intéresse plus spécialement le public parisien, il atteint trop profondément l'art dramatique universel pour que nous omettions de le signaler dans ces chroniques. Le sinistre sera réparé assez rapidement mais ce que l'on ne nous rendra pas, en réédifiant le temple de la Comédie française, c'est la toute gracieuse Jane Henriot, la benjamine de l'ancestrale société que l'incendie perfide a choisie pour offrir un holocauste sacrilège à nos âmes éplorées. On la connaissait bien à Bruxelles : Sylvette des *Romanesques*, Urgèle du *Baiser*, et plus d'un a senti se mouiller ses yeux à l'annonce de cette fin tragique et prématurée, tant l'actrice avait conquis de sympathies ici.

Elle nous dit d'adorables choses, au Parc, et j'y songe tandis que se déroule, sur la scène de ce théâtre l'écœurante médiocrité de la *Mariée du Touring-Club*. Un vaudeville dont les deux premiers actes, pénibles, laborieux amènent au dernier, meilleur, celui-ci, mais grâce à quel embrouillamini de situations ! L'énergique défense des acteurs du Parc n'est pas parvenue à faire priser cette malheureuse bouffonnerie tout au plus bonne pour quelque théâtre de 3e ou 4e ordre. *Divorçons* représenté précédemment, avec sa finesse, sa causticité et l'excellente interprétation de Noblet, avait pourtant préparé le public aux pièces « gaies ». Mais il serait fastidieux de s'apesantir sur ce sujet ; constatons, à la décharge des directeurs du *Parc* nous offrant une « Mariée du Touring Club » que le répertoire nouveau est d'une pauvreté frisant le dénuement. Au Molière même, où pourtant l'on ne manque pas de hardiesse, on reprend la *Dame aux Camélias*. Il est vrai que cette œuvre est d'un beau rendement pour le directeur de théâtre possédant dans sa troupe une artiste qui se croit assez forte pour se charger du lourd fardeau du rôle principal. Le théâtre d'Ixelles compte heureusement parmi ses pensionnaires Mlle Ratcliff, à qui ce rôle sied à ravir et qu'elle rend si non avec plus de talent, du moins avec tout autant, peut être plus de sincérité que ses brillantes devancières dans la carrière ; si elle nous a paru bien fatiguée par la laborieuse saison, au début, elle s'est resaisie au 3e acte et elle a soutenu sans faiblir l'intérêt grandissant de la pièce, secondée d'ailleurs par M. Kemn, son remarquable partenaire dont les gestes sobres et fermes ont beaucoup plu dans la grande scène du 4e acte.

Et j'examine l'agencement de la *Dame aux Camélias*, dont l'intérêt gradué retient l'attention de l'auditoire, la fixe, encore à présent, malgré l'âge de cette œuvre, la banalité actuelle de son sujet. Il faut conclure avec peine : nos auteurs ne connaissent plus le théâtre. Ainsi le *Cloître* de Verhaeren, que l'on vient de représenter au Parc, par intermittences, avec un succès auquel on ne s'attendait pas, n'est pas ordinaire. Au contraire. Eh ! bien ! malgré la nouveauté des situations, l'originalité du décor, la richesse, la pompe de la langue, le dernier acte, trop long, peu vraisemblable lasse l'auditeur qui oublie les beautés des actes précédents, où cependant, les dialogues ne manquent pas de souplesse, les idées d'un revêtement somptueux, les situations d'un certain effet scénique.

Puisque nous voilà au *Parc*, signalons y la fin des matinées du jeudi par celle où M. Maubel y a présenté Baudelaire, cet incompris souvent, cet inconnu de maint et que beaucoup ne jugent que par les « petits papiers ». Sans pédanterie, sans pause, le conférencier a lu sa splendide étude sur le Poète des *Fleurs du Mal*. Mais il l'a faite courte, a-t-il dit, car il faut apprécier Baudelaire soi-même, sans prévention contre l'homme que la Douleur a aigri. Et les artistes du Parc ont lu Baudelaire, véritable régal si certains avaient mis moins de nonchalance dans leur lecture. Mais nous tenons cependant à citer la mignonne Mlle Laurent qui a fait délicieusement miauler, ronronner le « chat » du cerveau baudelairien et Mlle De Nys qu'une trop grande conviction conduit à des exagératione parfois.

Terminons en disant qu'à la Monnaie on a repris *Hamlet* et l'*Africaine*, deux œuvres du vieux répertoire ni meilleures, ni plus mauvaises que d'autres reprises sans tapage, doucereuses, tranquilles dans le genre et le goût de ce qu'on fait à la Monnaie actuellement, peu remarquables. Mlle Miranda en Ophélie a très bien réussi néanmoins, et M. Seguin, comme toujours d'ailleurs, a obtenu un grand succès dans l'*Africaine*.

L. R.



Petite Chronique.

—

Nos Samedis.

du THYRSE, 3e **Conférence** — *Rue de la Victoire, 1* *samedi, 31 mars, à 8 heures, Monsieur* GUILLAUME VANDE KERCKHOVE *parlera de*

Georges Eekhoud.

PARTIE MUSICALE. LECTURES.

Nos lecteurs sont invités à y venir.

Iphigénie, *(d'Euripide à Goethe)*. — Conférence illustrée de poésie et de musique donnée par M. Charles Morice le 17 mars à la Maison d'Art.

Fernand Delgouffre, le doux paysagiste, poète et rêveur, vient de mourir des suites d'une opération subie il y a quelques jours.

Il disparaît en plein épanouissement de son talent et laisse de sincères regrets parmi tout le monde artiste.

Musée moderne. — Place du Musée, *Salon de la Libre Esthétique*, du 1er mars au 1er avril. Entrée, 1 franc ; les dimanches, 50 centimes.

Tous les jeudis, à 2 heures 1/2, conférence littéraire. Entrée 2 francs.

Errata : Page 164, au bas de la 2e colonne on lit : Nous avons presque colonisé la Russie au point de vue *intellectuel*. C'est *industriel* qu'il faut dire.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 1er AVRIL 1900 N° 23

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION : Rue Jourdan, 185, Bruxelles.

ABONNEMENT : Un An. . 5 francs | Six Mois fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

ADMINISTRATION : Rue du Fort, 16, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Réponses à notre Enquête sur la situation des Lettres belges.

XVI

La réponse aux questions que vous me faites l'honneur de me poser est ardue, pour ne pas dire impossible; car, à les prendre dans l'acception rigoureuse de leur libellé, leur solution ne pourrait être que négative.

Les tendances communes aux écrivains belges? A la vérité, il faudrait dire, pour résumer paradoxalement, que leur seule tendance générale est de n'en avoir aucune qui leur soit commune!

Baudelaire a écrit quelque part que les Belges ne pensent qu'en société! mais, apparemment, cette observation est-elle dénuée de réalité pour nos littérateurs, car chacun d'eux (à ne prendre, bien entendu, que les écrivains dont la personnalité est arrivée à maturité) pense à part, marche dans sa voie isolée, claquemuré, pour ainsi dire, dans son rêve de la vie et de l'art.

Cela ne signifie pas, évidemment, qu'ils n'aient point subi d'influences étrangères ou réciproques ou que leur talent ne doive rien à personne; ce serait une absurdité. Mais on ne se hasarderait pas beaucoup en affirmant que l'originalité de la plupart d'entre eux était tellement particularisée, dès le début, qu'ils n'ont subi et accepté d'influences, depuis, que celles susceptibles de développer encore la prédisposition native de leur esprit.

Nous n'avons possédé que des groupements, comme la *Jeune Belgique*, l'*Art moderne*, etc., dont les collaborateurs, unis par quelques idées très générales, un amour égal de l'art, manifestaient dans leurs œuvres des physionomies infiniment diverses.

L'épithète de « *Jeune Belgique* » n'a jamais désigné une école, sauf dans l'imagination badaude du public et des petits journaux, pour lesquels elle servait à définir on ne sait quelle extravagance flamboyante du style, de la chevelure et du costume!

Le tempérament de nos écrivains est, donc, subjectif — pour parler avec quelque pédanterie. Je pense, surtout, ici, à Gilkin, si singulièrement personnel au milieu de l'ondoyant éclectisme de ses philosophies; à Maubel, lucide dans la subtilité, et à l'admirable Séverin, ouvrier d'une poésie vraiment *absolue*, héroïque, ombrageuse et tendre. Les qualités caractéristiques de notre race, son sens aiguisé de la couleur et du pittoresque, se révèlent moins chez eux què chez quelques autres: Lemonnier, par exemple, Verhaeren, Eekhoud et Delattre. Mais l'œuvre de Giraud, d'une inspiration si haute et si intime, et revêtue d'une incomparable somptuosité verbale, où la classerons-nous?...

Quant aux conteurs et aux romanciers, s'il est facile de discerner, pour quelques-uns (Eekhoud, Delattre), les antécédents ataviques et régionaux de leur talent, pour certains autres, Blanche Rousseau, par exemple, dont l'imagination charmante s'est développée d'une façon toute spontanée et primesautière, une détermination de ce genre serait hasardeuse et purement spéculative.

ARNOLD GOFFIN.

XVII

Le caractère belge est trop accentué pour qu'il n'exerce pas d'influence sur la littérature belge, fût-elle d'expression française. Notre climat coloré, notre vie plantureuse, ce côté charnel de nos mœurs, notre mysticité se reflètent en nos lettres comme ils se sont reflétés dans l'œuvre de nos peintres. D'autre part, le grand nombre de vieilles villes, de monuments anciens, de choses et de manifestations religieuses, d'œuvres d'art d'autres siècles, dont nous sommes entourés, et aussi nos souvenirs historiques, glorieux et tenaces et une certaine mysticité sont de nature à

produire une influence sur nos écrivains. Beaucoup ont été impressionnés par ces éléments : ce sont les écrivains qui procèdent le plus de ce qu'on a appelé l'Ame Belge. Toutefois il en est d'autres, qui n'ont rien de ce caractère. Et de ceux-ci il s'en trouve qui ont un grand talent. Je pense même qu'ils sont en nombre dans les nouveaux venus. Je ne l'affirme pas : il y a près de cinq ans que j'ai quitté la Belgique et beaucoup de choses récentes m'ont échappé. Mais M. André Ruyters, par exemple, — le plus remarquable, sans doute, de la jeune génération — me paraît (je ne connais pas tous ses livres) s'orienter plus vers l'esprit français. Il a peu de l'Ame Belge. Ceci n'est point un reproche mais une constatation. Je ne professe aucune théorie.

Une qualité, d'une autre nature, distingue la plupart des écrivains belges : une haute probité d'art. Ils ne font pas des livres pour faire des livres, par métier, par commerce, par snobisme. Ils écrivent pour dire leurs propres émotions, poussés par le seul instinct, par la seule force mystérieuse qui gît au fond des poètes. Chacun a sa personnalité. En somme, peu imitent, peu plagient. Il y eut et il y a encore, je crois, une loyale « tenue », une belle fierté. Elle a été peu troublée. C'est là précieux et noble joyau que beaucoup admirent.

Le poète belge le plus original ? Emile Verhaeren. Le prosateur ? Georges Eekhoud. Le dramaturge ? Maurice Maeterlinck. A mon avis.

Je vous signale, sur votre sujet, les articles remarquables de Francis Nautet et, dans la *Société Nouvelle*, une pénétrante étude du beau poète : Albert Giraud. Je ne sais plus en quelle année : cherchez !

EUGÈNE DEMOLDER.

XVIII

I. II. Certes, nos écrivains, nos prosateurs surtout, affirment de plus en plus leur autonomie littéraire. Le « genre » français reste le monopole de Lemonnier ; d'autres subissent encore l'influence anglaise ; mais nos maîtres s'affranchissent graduellement de ces tutelles et fondent définitivement les Lettres belges.

Cette heureuse impulsion est due, avant tous, à ceux de nos écrivains qui, dans les classifications générales, expriment en commun « l'âme flamande » — Eekhoud, Demolder, pour la prose, Verhaeren, pour les vers, sont les premiers noms qui viennent sous ma plume. Ceux-là ne sont pas même des libérés ; ils sont de purs autochtones.

La Wallonie a moins d'originalité ; c'est d'ailleurs, en elle, un caractère de race.

III. Négligeant donc — pour répondre à la dernière question — notre littérature impersonnelle, inconsistante de l'Est, malgré les intéressantes éclosions qu'elle a produites, il me semble que la dualité Eekhoud-Verhaeren répond le mieux à la tendance flamande, la seule qui soit bien patriale.

...Et je suis embarrassé de finir sur ce, en songeant aux gloires que sont Maeterlinck, Picard, Van Lerberghe, Séverin, Delattre, Maubel, Giraud, et tant d'autres, aux tendances *individuelles !*

GEORGES RENS.

Sonnet.

Les meubles, les rideaux sont vaguement hantés,
Sous les doigts de la nuit, d'une vie incertaine...
L'horloge, doucement, dans son coffre de chêne
Bat comme un cœur discret qui veille à mes côtés.

Paisibles et rangés ainsi que des fioles
Pleines d'un filtre, sûr remède à mes ennuis,
Avec l'écho lointain de très graves paroles
Les vieux livres fermés chuchotent dans la nuit.

La chambre est recueillie et le silence écoute...
Un calice de paix s'épanche, goutte à goutte,
Sur mon front effleuré par les esprits du mal.

Et la calme veilleuse éclairant la pénombre
Semble, dans sa prison d'albâtre et de cristal,
Un peu de lune encor qui guette et charme l'ombre.

CHARLES GROLLEAU.

Fernand Séverin

POÈMES INGÉNUS

Il nous est doux de trouver l'occasion de saluer, en M. Fernand Séverin, le véritable poète aimé et admiré de tous ceux qui s'intéressent à l'art. Nous pouvons dire que notre admiration est plus grande pour lui qu'envers nos autres beaux poètes car, selon nous, son art est plus pur que le leur et à l'abri de toute critique. Pour ceux qui comprendront notre pensée, qui n'est pas à developper ici, nous émettrons cet avis que M. Séverin est le plus *naturellement* poète de notre littérature, l'artificialité, malheureusement à la mode de nos jours, n'ayant, dans son œuvre, aucune place. Nous ne voyons chez lui rien de ce déplorable goût du bizarre tant couru ni de cette recherche du vague qui semblent devoir caractériser la nouvelle génération. Non ! M. Séverin est un poète complet. Il ne consacre pas seulement à un aspect de la beauté. Il n'est pas, comme beaucoup, exclusivement descriptif, ou exclusivement musical. Bien loin de là ! Il a su harmoniser, avec un tact remarquable, les sentiments, l'émotion, la pensée qui doivent être le fond de toute œuvre, la couleur

et le rythme qui en sont l'accompagnement Ainsi, ces poëmes, où tout s'épanche, se déroule avec une sincérité, une vérité et une égalité vraiment lumineuses concourent à mettre successivement en évidence les précieux dons poétiques qui furent dispensés à cette nature fine et distinguée. Le *don!* M. Séverin en a profondément conscience. C'est un de ses mots préférés, — non pour le mot, certes, mais pour sa signification mystérieuse et divine. On le rencontre dans maints poèmes et, là où il ne s'est pas *glissé,* on en pressent la présence virtuelle et voilée. Partout, l'on voit que l'artiste a exploité, si nous osons dire, certaines aptitudes innées, spécialement rares. Il est, en effet, largement doué; tous les beaux sentiments, les aspirations élevées, les richesses du cœur et de l'intelligence, la propension de sa pensée calme, l'entente de l'harmonie, entre autres facultés et qualités souveraines, le prouvent abondamment. La grâce, en lui, se mêle à une douceur charmante; la délicatesse, à une sensibilité incomparable. Son geste n'est pas tumultueux; alangui, plutôt, mais noble, il fait songer aux mouvements lents et eurythmiques d'êtres vivant d'une vie idéale, loin de tout contact mondial, les yeux emplis des mélancoliques splendeurs de leur contrée « élyséenne ».

Que M. Séverin soit essentiellement un rêveur, il n'en peut être autrement. Par sa conception de la vie en flagrante opposition avec celle des contemporains, plus imaginatif qu'actif, l'artiste en général, se trouve en permanent antagonisme avec ce qui l'entoure. Ne trouvant pas, parmi la foule dont l'instinct de beauté devient de plus en plus rudimentaire, l'élite qu'il s'était configurée, n'attendant plus qu'on réponde à ses sentiments, à ses pensées, par des sentiments et par des pensées adéquats aux siens, il redoute toute promiscuité pressentie dangereuse et dissolvante et, tout à coup, rompt tout rapport avec l'extérieur.

Logiquement, il se délimite une solitude et s'y confine. Cette solitude, si terrible et souvent néfaste pour les esprits faibles, demande à être peuplée. C'est ce que M. Séverin a entrepris et a réalisé exquisement. Il ne s'est point, comme d'autres, révolté dans un pessimisme inutile ou dans un scepticisme orgueilleux. Sa modestie, son humilité, sa tendresse s'y opposaient. Comprenant la vanité des efforts qu'on dépenserait à la recherche de ce qu'on sait impossible, résigné et, sans doute, attristé aussi, il s'est décidé à créer ses admirables phantasmes, puisque leur correspondance réelle n'existait pas. *Réelle,* disons-nous, bien que nous sachions le rêve plus réel que la réalité tangible, de toute l'immortalité qu'il porte en lui! Cette vérité, au reste, éclate d'un bout à l'autre de l'œuvre. Le poète la proclame avec une assurance absolue. Le songe a la suprématie sur la chose transitoire où il n'est rien qui vaille la peine d'y porter les regards. Cette vision, cette compréhension merveilleuse se précise et s'affirme d'une manière si continue qu'elle semble toute la trame des deux premières parties des *Poèmes ingénus,* et fait que le *Chant dans l'Ombre,* surtout, est d'une tenue unitive irréprochable. Il n'est pas une seule de ces poésies qui ne tende, volontairement, à former un tout complet, portant l'empreinte d'un cachet unique, apposé partout avec un talent progressif et enfin soutenu fortement. Et ce cachet, cette marque qui nous permet de pénétrer l'essence de ce chant, est frappée à l'effigie de l'âme du poète. Dès que celui-ci se fut isolé, ayant voulu communier avec les splendeurs suprêmes dont il avait l'intuition, il sentit croître en lui et s'installer la certitude de ne pouvoir saisir l'impossible, de ne pouvoir s'élever au-delà de la limite où tout élan trop téméraire se heurte et se blesse, à cette triple porte d'airain contre laquelle tant de poètes se sont acharnés. Leur désir et le sien n'étaient peut-être pas assez ardents? Mais lui, aussitôt, a compris que, par la voie choisie du moins, il ne pouvait forcer la barrière fatale, et, ne connaissant pas, alors, la route certaine, il s'est replié sur lui-même, s'est contenté de vivre dans la riche atmosphère de son imagination, dans son calme songe où passent les visions adorables. La mélancolie, avec la résignation, l'envahirent; le souvenir des beautés accessibles se déploya dans sa pensée lasse; il se retira en sa conscience et ne se départit point de son existence intérieure. Et dans sa solitude où plane une félicité languide, une sérénité presque maladive, dans le crépuscule de son âme, dans la nuit étoilée de son cœur, s'est élevé ce chant dans l'ombre, doux, suave, limpide, touchant comme une plainte.

Mais voici que la révélation a projeté sa clarté La plainte a été entendue et l'ange de compassion a tendu la main à celui-là qui s'était résigné! Mais cette résignation comportait, par la façon même dont elle fut formulée, une supplication, un appel où vibrait quelque vieil espoir! La nuit s'est écoulée, et le matin surgit, inattendu! Le rêveur a ouvert ses yeux frappés soudainement par la lumière vivante de l'aurore avant-courrière! Le voici réveillé. Il déploie de nouveau ses ailes encore un peu faibles d'être restées si longtemps fermées et plonge lentement dans la sphère céleste, communie enfin avec elle, s'y abreuve à la source de la consolation et du bonheur non plus négatif, et, possédant enfin la vérité suprême, élargit religieusement les hymnes chrétiens des *Matins angéliques!*

JULIEN ROMAN.



LES GLAIVES MAUDITS

A Sathan.

—

O Sathan! j'ai senti ta large main de fer
Se crisper sur mon front comme un casque infrangible
Et tes doigts me donner, en un spasme terrible,
La bénédiction suprême de l'enfer.

O père des maudits, ô père des poètes!
O grand calomnié qu'on renie et qu'on sert,
Toi l'éternel vaincu dont le sourire amer
Donne aux fronts douloureux des splendeurs de tem-
[pêtes,

De nos cœurs dévastés ranime les tisons,
Distille la vengeance, excrète les poisons
Que le monde nous verse et dont notre âme est pleine,

Dresse le vice nu de toute sa hauteur
Et fais briller soudain ta cynique lueur
En nos esprits bardés de mépris et de haine.

* * *

Sathan! mage du mal, maître de la science,
Sombre prédestiné, destructeur souverain,
Conquérant du cœur las et de l'esprit hautain,
Guerrier au front saignant grand jusqu'à l'impuissance,

Protecteur des damnés chassés de la maison
De celui qui naquit sous les feux bénéfiques,
Ton cœur est fraternel à nos cœurs faméliques
Et ta main nous est douce ainsi que du poison.

Plus beau dans le mépris, plus grand dans la défaite,
Sous la sombre clarté de ta gloire imparfaite,
Tu règnes rayonnant de haine et de fureur,

O toi qui, par l'orgueil bravant la repentance,
— Plutôt que de plier devant le Dieu vainqueur —
Préféras au pardon l'éternelle souffrance.

* * *

O maître! gloire à ton orgueil inexpugnable
Que nous voyons sans cesse éclater sous les cieux
Dans l'étrange beauté de tes yeux dédaigneux
Et de ton invincible rire inexorable;

Prince de la douleur, persécuté géant
Dont les cris font frémir la clémence divine,
Gloire à toi dans la nuit où ton regard fulmine,
Précurseur du retour suprême du néant.

Domine nos esprits, illumine nos cœurs,
Car nous avons compris tes sublimes douleurs
Et nous serons, Sathan! tes marches filiales

Quand, à la fin des fins, nimbé d'or et de feu,
Tu monteras, vainqueur, sur le trône de Dieu
Pour le broyer au choc de tes mains triomphales.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.

L'Autre.

—

Et maintenant qu'elle s'était abandonnée, toute, aux étreintes frénétiques de Guido, Lidwine s'imaginait avec bonheur avoir ravi aux désirs latents, qui le suppliciaient, le cœur inquiet de son amant. Mais Guido demeurait taciturne et plus soupçonneux encore qu'autrefois. Sa jalousie s'était comme aiguisée à des doutes imprécis et par cela même plus cruels, plus désespérants. Bien loi d'en attiédir, d'en calmer les affres frissonnantes, la possession l'activait, l'aiguillonnait, la martyrisait avec la précision raffinée d'une pointe ardente torturant le nerf dans la plaie. Un geste, un soupir, l'appréhension même d'un regard pensif, la souvenance d'une parole, d'une attitude que son imagination vacillante rendait équivoques, le regret étrange enfin de n'être pas né le frère de Lidwine, de n'avoir point connu son premier sourire, ses premiers mots, sa première pensée, évoquaient en lui une vie inconnue qu'un rival mystérieux lui avait extorquée.

Par suite il en était venu à matérialiser son rêve douloureux, à le parer d'attraits choisis, d'une forme nette, d'un visage adolescent adorné de blondes boucles, d'yeux verts comme les reflets des glaces biseautées, de lèvres humides pareilles aux ruisselets où stagnent des corolles de roses, de mains lisses et opalines tentaculées de doigts pervers. Ainsi humainement créé, il en avait fait l'initiateur imprévu, aimé, dont sa femme avait subi, appris, retenu les caresses nouvelles. Certain baiser suraigu qu'elle savait insinuer habilement dans l'oreille, à chaque fois raclait les fibres si impressionnables de son être et faisait retentir son cerveau des murmures sourds du doute.

« Ce baiser, disait-il, c'est de Lui qu'elle en connut la virtuosité térébrante. » Et alors il se dégageait, s'esseulait, se perdait plus lointainement dans les arcanes maudits du passé.

Un jour Lidwine du haut de ses tristesses plongeant les regards au gouffre où s'abîmait Guido, brusqua les aveux funestes. La scène fut tragique et se perpétua pour à jamais entre les deux amants.

Tout d'abord pour Lidwine ce fut une stupéfaction chagrine devant l'étrangeté d'un fait que sa conscience était incapable de comprendre. Elle crut à une manie passagère que son amour finirait bien par guérir. Mais le mirage en elle se magnifiait. Elle se plaisait à présent à analyser les sensations spéciales suggérées par la ténébreuse confidence, elle s'ingéniait à y trouver des raisons plausibles, finalement s'emprisonna dans la résille charmante que lui tendait le rétiaire fatal et mythique.

Cet état nouveau établit entre les amants une haine farouche qui les unissait encore par une attraction inverse de l'amour, — plus intense.

* * *

La chambre est pimpante et toute de soleil. La lumière venue d'entre les feuilles y sème une poudre d'émeraudes. Le paysage d'été est enclos dans la glace.

Dans la joie du dehors la paix se symbolise et verse son répit émollient dans l'âme de Guido et Lidwine. Mais ce salon rempli de la rumeur des arbres, du parfum de l'air, de la beauté des floraisons, installe autour d'eux l'intruse nature, — ce décor immuable du passé, — et de l'*autre* ils se resouviennent. Voyant leurs têtes enténébrées de denses cheveux au fond du miroir, leurs pensers font resurgir l'antithétique figure blonde de l'ennemi. La jalousie alors tenaille, à nouveau, d'un désir forcené les sens de Guido. Il cherche les lèvres de sa femme, coule ses caresses jusque sur ses paupières afin de l'enlever aux regards de l'*autre*, et la possède longuement d'une puissante victoire pour l'emporter dans le triomphe de l'avenir. — Quand il s'éveille l'heure égoutte de l'autrefois.

Des nuits et des jours les ont rapprochés des temps disparus et désormais le rival s'est imposé à leur vie, incarné dans la pâle forme de leur enfant.

Comme l'*autre* il a les yeux fatidiques, clairs de l'ombre de ses boucles d'or, les doigts industrieux aux vices et son âme est d'anxiété et de tendresse.

Précieux corps de mystère, de vertige et d'amour !

Trop souvent Guido regardant le couple — mère et fils — baigné dans les effluves ensoleillés, odorants d'un après-midi, souffrait épouvanté, — comme au réveil épouvanterait la réalité d'un affreux cauchemar, — pour que ne germa point en sa cervelle l'idée consolatrice du meurtre.

Il se dit : « Tuant l'enfant, je tuerai le démon qu'il incarne, le rival misérable et beau qui regarde par « ses » yeux et caresse par « ses » mains ».

Un de ces matins, donc, que les fleurs frêles le long des sentiers du courtil invitaient Lidwine et son fils à de douces promenades rieuses et puériles, lui parut propice.

Ils suivaient le vol fantasque d'un papillon ou la curiosité active d'une abeille, puis, les doigts enlacés, couraient sans but sur l'ouate verte des pelouses... Et de ce spectacle de l'invraisemblable adultère Guido attisait sa soif de vengeance, éloignant encore le moment où sa gorge sèche irait s'abreuver aux sources sanglantes du crime, pour avec plus de bonheur s'en désaltérer.

A l'ombre d'un lilas, fatigués de leurs courses folâtres et engourdis par la chaleur du ciel, reposaient Lidwine et l'enfant. Sa tête blonde fondait sa claire douceur parmi le reflet des feuilles sur la robe maternelle. Lidwine, on la devinait contempler affectueusement les paupières roses et d'un peu d'azur de son fils.

Tout à coup le cri brusque d'un coup de feu déchira le bandeau de paix du paysage et le Malheur hurla par le jardin.

« Je l'ai tué ! » et Guido soupira, mais son illusoire vengeance n'était point accomplie, car, se retournant, l'*Autre* se dressait terrible en son impalpable réalité qu'aucune arme ne pouvait détruire, dressant le geste épouvantable et magnifique d'un justicier.

Hagard, l'assassin excusable sombra dans l'étreinte de la vision qui l'emportait enfin hors du passé, vers la Folie !

GASTON-DENYS PÉRIER.



Les Heures.

—

Vulnerant omnes, ultima necat.

A MON AMI ET POÈTE FERNAND URBAIN.

Chaque heure a sa blessure et toutes sont des leurres.
Du haut des vieux clochers, lentement, lourdement,
Du fond des vieux castels, tristement, sourdement,
Du loin des vieux beffrois, elles tombent les heures.
Des cadrans des manoirs, en fatidique accord,
Des bourdons martelés de cathédrales grises
Et des tocsins sonnant sous des portails d'églises
Les heures tombent comme un morne glas de mort
Frappant à coups de temps et nos cœurs et nos fronts.
Elles marquent nos pas sur la route battue
Des jours pavés d'angoisse et de chagrins profonds.
Et chaque heure meurtrit, et la dernière tue.

* * *

Le chemin de ma vie a frolé des bosquets
Rares, piqués des fleurs de moires et de soies,
De l'argent blanc des fleurs, des amours et des joies,
Dont mes ferventes mains ont cueilli les bouquets :
Les heures du baiser des vierges liliales,
Du rire insoucieux de mes vingt ans flâneurs,
Et les brises d'azur chantaient pour les bonheurs
Entrevus et fuyants, des hymnes triomphales.
Les pétales fanés parfument le passé
Du regret d'avoir vu mourir ce qu'on adore ;
Et les chants ne sont plus que des pleurs de mandore
Ou les mourantes voix d'un instrument lassé.

Il est une heure rose, où notre âme en jachère
De son seul sein tira l'inane floraison
De fols espoirs et rêves vains, dont le poison
Plonge dans les sommeils d'une illusion chère.
Mais, comme, par les nuits, une astrale clarté,
Nimbant des horizons les fugaces images,
S'éclipse dans le noir aux baisers des nuages
Noyant les alentours de flots d'obscurité,
Ainsi passe l'espoir, ainsi s'éteint le rêve :

Si les présents sont faits d'ineffables flambeaux,
L'avenir nous fait choir au gouffre des tombeaux.
Hier fut un sanglot, et demain est un glaive.

Et toutes ont leur peine, et toutes ont leur deuil.
Si l'épave d'amour, vivante souvenance,
Si les espoirs sombrés par une vague errance
Font parfois glisser, lente, une larme de l'œil ;
Toujours les maintenants ont leurs plaintes gémies
Par les cœurs, que le Temps aux incessants chagrins
En pâture a jetés, comme ces faix de grains
Qu'aux meules du meunier déversent les trémies.
Et leur fuite invincible aux loins hiers pleurés,
Fait, des plus forts humains, l'Humanité vaincue
Par la géante Mort : des nains désespérés.
Car chaque heure meurtrit, et la dernière tue.

ALBERT D'AILEZ.



EMILIO SEGOVIA ROCABERTI.

La Tuna

—

Le jour suivant il était une heure de l'après-midi lorsque Orencia appela sa camériste, qui se présenta avec des traces visibles de fatigue :

— Eh bien Justine, s'est-on bien amusée cette nuit au bal ? lui demanda-t-elle.

— Beaucoup, Mademoiselle, le bal était très animé.

— Y avait-il du beau monde ?

— Comme jamais ; il y avait même une chanteuse de l'Opéra.

— Est-ce vrai ?

— Il n'y a rien d'étrange à cela ; chacun sait que don Frédéric est un familier du théâtre Royal.

— Qui est ce don Frédéric ?

— C'est le président ; mais que ces artistes ont des façons scandaleuses. Figurez-vous qu'elle s'est présentée vêtue d'une tuna, et d'un maillot rouge moulant ses formes. En tous cas elle est loin d'être bien faite.

Dans son babillage Justine n'observa pas l'expression d'ennui qui se répandait sur le visage de sa maîtresse et continua :

Quant à danser, elle danse bien et rien qu'à cela on pouvait voir qu'elle appartient au théâtre, ces femmes font bien ces choses là. Si elle avait passé dix ans comme vous chez les nonnes !...

Orencia en vint à se demander si Justine ne se moquait pas, mais elle se tranquillisa devant l'expression naïve de la voix et du geste.

— Don Frédéric, reprit la camériste, ne se sépara pas d'elle de toute la soirée ; on dit qu'à eux seuls ils ont bu quatre bouteilles de Manzanilla et qu'elle a fumé un puro gros comme un bâton.

— C'est à peine croyable.

— Ces gens sont capables de tout.

— Ce don Frédéric doit être un prince charmant ?

— C'est une mauvaise tête de très bonne famille, mais hier il était bien lourd... dès que la Tuna fût partie il ne reparut plus au bal, il n'ennuya plus personne. Les autres le raillaient, disant qu'il était amoureux.

En ce moment une servante entra, annonçant qu'un monsieur désirait voir la Marquesita.

— Qui est-il ? demanda Orencia.

— Il ne m'a pas dit son nom.

— Eh bien, qu'il s'annonce !

La servante revint bientôt annonçant don Frédéric Sol.

La Marquesita et sa camériste se regardèrent, surprises.

Orencia ne savait que penser. Ne parvenant pas à reprendre son empire sur elle même elle envoya une seconde fois demander au visiteur l'objet de sa demande.

— Il vient, dit l'ambassadrice, pour remettre à Mademoiselle un porte-cartes qu'il dit avoir trouvé je ne sais où.

La Marquesita pâlit ; si elle s'était avisée de regarder Justine elle aurait vu que sa caméristе était devenue livide.

La servante attendait à la porte; Orencia, recouvrant son sang froid lui ordonna d'introduire le visiteur au salon, et arrangeant sa toilette du matin sans l'aide de Justine qui se montrait d'une stupeur désespérante, elle alla à la rencontre de son cavalier de la nuit passée, confiante dans l'idée qu'il ne la reconnaitrait pas.

Frédéric, en effet, ne la reconnut pas. Le président de la Calamidad passait en revue les richesses antiques et modernes qui convertissaient l'immense salle en un riche musée de l'industrie et des arts.

Dès que Orencia, prononça à mi-voix : Que désirez-vous, Monsieur ? le décano ressentit une secousse magnétique. Il se figurait entendre le propre accent de l'inconnue enchanteresse rencontrée au bal, mais trouvant cette supposition absurde, il s'inclina et répondit :

— Au bal d'une société dont je suis le président, on a trouvé cette nuit dans un coin du vestiaire ce porte-cartes que je me suis permis d'ouvrir. Une facture et deux ou trois cartes m'ont indiqué que cet objet appartient a quelque dame de cette maison.

Orencia prenant le porte-cartes s'écria :

— C'est étrange ! ce carnet m'appartient en effet et cependant je ne suis pas allée au bal hier.

Elle sonna Justine qui parut toute troublée.

Avant que sa maîtresse lui eut rien demandé la caméristе, implorant son pardon raconta que désirant

se présenter sous un costume convenable dans une société aussi choisie, elle s'était permise d'enlever la pélerine de la Marquesita où se trouvait sans doute le malencontreux porte-cartes.

A ce récit, Orencia reprit contenance et invitant Frédéric à s'asseoir elle dit à Justine avec toute la douceur qu'elle put y mettre, de se garder dorénavant d'user sans sa permission d'objets qui pouvaient la compromettre.

— Je vous remercie mille fois, Monsieur, dit-elle à Frédéric, de votre délicatesse. Ma camériste aurait pu me créer des ennuis, si ce carnet était tombé en d'autres mains.

Frédéric ne voulant reconnaitre aucune espèce de valeur à son action, Orencia cueillit, dans une petite corbeille de la serre, un camélia qu'elle lui offrit en disant :

— Je sais que je vous offenserais en vous récompensant d'autre façon, mais je ne pense pas que vous refuserez cette fleur...

Frédéric l'accepta et se retira.

Dans la rue, l'étudiant plein d'une confusion qui l'étonnait, se disait :

— « C'est drôle ! La voix de cette femme résonne à mes oreilles comme celle de la Tuna ! Malheur ! L'accent de la Tuna n'a pas cessé d'assaillir mes oreilles ! Elle s'est introduite dans mon cœur ! Malheur ! malheur à moi !

La Marquesita demeura pensive. L'action de Frédéric indiquait une grande rectitude de conscience et elle n'ignorait pas le manque d'argent dans lequel vivait d'ordinaire l'éternel étudiant palentin. Si elle avait pu trouver une façon de le récompenser pécuniairement, sans l'offenser, elle l'aurait fait, mais elle n'avait trouvé aucun moyen de le faire et elle ne voulait le blesser en rien.

. . . .

(à suivre) Emile Le Jeune



Du dernier Jour de l'An

Pour Arlette, en fraternelle amitié.

—

Mes souvenirs défunts ! flambez avec la braise,
Du dernier jour de l'an au bûcher du passé ;
Mes souvenirs en larme et pourtant que je laisse
Errer en moi toujours ! triste et jamais lassé.
L'an passe et tombe et meurt en les nuits qui sont lentes,
Et l'an meurt comme un vieux puis renaît pour mourir ;
C'est un chant monotone aux tristesses dolentes...
Et je ne saurai pas quand l'exil doit finir...

L'an s'éteint au foyer des espérances vaines,
La cendre reste seule et notre espoir est mort ;
J'avais trop écouté les promesses humaines ;
Il me reste deux glas : Souvenir et Remord.
Souvenirs ! Souvenirs ! Choyez avez l'année ;

Faites en moi surgir une moisson d'ardeur,
En moi qui n'ai connu que l'idéale aimée,
Pourtant mes horizons ne sont qu'une douleur !...

Souvenirs ! Souvenirs ! passé qui fut un leurre,
Pourtant j'ai l'amitié d'une sœur — mon orgueil !
Sans rancune jamais et j'y songe à cette heure
Je crois en ses beaux yeux ! j'ai l'amour de mon deuil.
L'an nouveau va renaître, une chute dans l'ombre
En plus, et c'est fatal, mon cœur endolori
N'a goûté qu'une extase et cette extase sombre,
Souvenirs ! Souvenirs ! espoir déja fini.

La dernière heure est triste et résume une vie,
Une clarté de lampe ou d'étoile qui meurt,
Un peu de nous qui tombe en l'étrange agonie ;
Une larme pensive à côté d'une fleur.
Cette larme d'un rêve et qu'on aime en soi-même
C'est l'amour douloureux qu'on cherche et qu'on sait [vain,
C'est ce qui fait de nous, une ombre, un rêve blême
Qui naît, palit et meurt dans un regard divin !

Chant d'ange dans les cieux ! Harmonie ! Harmonie,
Qu'on écoute un beau soir sans savoir, et sans loi,
Etrange volupté, voix qui nous psalmodie
Des Espoirs grands et fous d'enthousiasme et de foi.
L'an nouveau va renaître, un plus triste calvaire,
Une exode banale, en des infinis longs,
Jusqu'à l'heure où sans voix sous quelque if solitaire
J'irai dormir très pâle en des voix de violons.
Les Muses que j'invoque aux heures des navrances,
Viendront là-bas chanter l'ultime chant d'amour,
Leurs luths au soir décru chanteront des souffrances ;
Ce sera l'hymne seule après le seul beau jour...

Reposer dans la mort : Poésie et Silence,
Laisser un regret vague à ceux qui resteront ;
Emporter avec soi l'Echo d'une romance
Et s'enfuir pour jamais sans une tâche au front.

*
* *

L'an meurt et se lamente en les bises lointaines
Emportant des clameurs en les gris de la nuit,
Je rêve et je regarde en mon âme des peines
Qui ne finiront pas. Pourtant l'an mort à fui.

Fernand Urbain.



CHRONIQUE ARTISTIQUE

—

Chez M. Alex. Marcette.

Comme au retour d'une excursion aux pays des horizons vastes et des étendues immenses, il m'est resté, des quelques heures, passées dans l'atelier de M. Marcette, une impression troublante de grandeur et de poésie. C'est que le peintre, en délicat poète, sent et exprime l'âme des choses et leur immatérialité. Ses toiles dégagent de la rêverie et leur contemplation nous soustrait aux réalités tristes.

M. Marcette excelle à rendre le charme discret des harmonies nocturnes ; la profondeur troublante des ciels lunaires, réfléchis et balottés par les flots aux remous incessants. Ses barques aux voiles grises, indécises, noyées dans l'ambiance de l'athmosphère, voguent bien, calmes ou cahottées, dans l'espace infini.

Quel tableau de style magistral *l'Escaut près d'Anvers,* au clair de lune. Le ciel est superbe de mouvement et de grandeur. Cette grandeur, cette vision originale et large se retrouve, du reste, dans toutes les œuvres de M. Marcette ; *Les bateaux de pêche,* très vigoureux, un *Lever de lune sur l'Escaut*, en septembre, d'une fine note grise ; des paysages de Dordrecht, Tamise, etc. très distingués et des vues de ville, *L'église St-Michel,* (aquarelle) et le *Canal à Gand,* vers le soir, par un temps pluvieux, noyant de brumes, les vieilles maisons tristes...

Quel doux instant j'ai passé devant le tableau : *Le Soir,* un grand ciel marin admirable tout simplement. Et le *Retour de la Pêche*, à l'heure crépusculaire, cette toile délicate, blonde, nacrée, charmante autant que cette autre : *Côtes de l'Escaut,* en Hollande, dont le ciel et les lointains éclairés, sont merveilleux de profondeur et de fluidité.

Plusieurs jolies choses aussi, dans la note grise, le *Départ des barques,* mouvementé et d'une belle allure, *Gros temps,* toile intéressante, mais un peu sèche, peut-être, et à laquelle je préfère celle intitulée : *Vent du Nord,* d'une si puissante coloration, et une petite impression, après le coucher du soleil, d'un effet original et inattendu.

J'en passe, et des meilleures, mais n'omettrai cependant pas le remarquable *Temps orageux* qui, avec les autres toiles que Monsieur Marcette termine, formeront, pour une prochaine exposition, un contingent d'œuvres qui vaudront à l'artiste un franc et légitime succès.

L. T.



Petite Chronique.

—

Nos Samedis.

Rue de la Victoire, 1

samedi, 14 avril, à 8 heures, Monsieur GUILLAUME VANDE KERCKHOVE *parlera de*

Georges Eekhoud.

PARTIE MUSICALE. LECTURES.

Notre conférence sur Georges Eekhoud. — Par suite des répétitions pour les Concerts Ysaïe, du Conservatoire, Huberti, les artistes qui devaient prêter leur concours à notre *Samedi* du 31, sont empêchés de travailler pour nous. Nous nous sommes donc vus obligés de remettre notre Conférence au **14 avril** afin de pouvoir lui conserver tout l'éclat qu'elle doit avoir.

A la Société des Beaux-Arts. — Le septième Salon de la Société des Beaux-Arts s'ouvrira, au Musée Moderne, le samedi 7 avril. Parmi les envois étrangers, il y aura : de Paris, un groupe de toiles et d'aquarelles de feu Gustave Moreau, des œuvres de Fantin-Latour, Latouche, René Gilbert, Walter Gay, etc.

D'Angleterre, des portraits de Sargent, des tableaux par Sauter, Graham, Lady Grauby, et une série d'œuvres de l'école de Glasgow, de Guthrie, Lavery, George Henry, Grosvenor, Thomas, A-K. Brown, Stuart Park, Morton, Walton, Pirie et Macaulay Stevenson.

A la Libre Esthétique : -

Une conférence sur « Les Poètes mis en musique », par le poète délicat, l'exquis musicien des frêles chansons que sont les *Filles-fleurs* et les *Squelettes fleuris,* avait attiré, dans l'espoir d'un régal artistique, une société d'élite à la *Libre Esthétique*. M. Tristan Klingsor garde dans la forme de sa conférence la souplesse harmonieuse qui fait le charme de ses vers, mais, comme eux, sa causerie ne contient rien. Elle ne fût qu'une lecture énumératrice des compositeurs modernes qui se sont appliqués à adapter des notes à la musique des poètes. De conceptions générales ou d'appréciations personnelles sur cette forme de l'art, point ; si ce n'est deci delà une peut-être habile autant qu'incompréhensible et soporifique critique de l'emploi du ré mineur ou du la majeur naturel. Sans s'occuper des différents âges littéraires ni des diverses formes actuelles de la juxtaposition des deux arts, l'orateur borne ses citations aux mélodies contemporaines. Sans nous avoir dit ce qu'elles étaient, il termine en déclarant qu'il ne peut prédire ce que donnera l'avenir. Nous non plus, du reste, et notre science ne s'est pas accrue à l'audition de M. Klingsor.

Mlle Claire Friché, heureusement, nous a donné quelque idée du sujet par l'interprétation, avec la voix sûre et le sentiment juste qu'on lui connait, de quelques mélodies modernes, parmi lesquelles : *Les Lauriers sont coupés,* une délicieuse musique de M. de Bréville sur de gentilles paroles de M. Klingsor, ont obtenu le meilleur succès.

A la Maison d'Art. *Conférence par C. Morice.* — Conférence très intéressante sur *Iphigénie* — païenne avec Euripide ; *polie* et chrétienne avec Racine ; antique avec Gœthe. Mesdames Artot, Angelet, Collet, de Nys, Monsieur Collet — collaborateurs intelligents et de bonne volonté — y ont récité des vers, ou chanté.

Madame Bastien surtout, a interprêté du Glück avec un sentiment dramatique profond et d'une belle émotion.

Monsieur Charles Morice a dit sa causerie en une langue élégante et souple, d'une parole lucide et grave.

Et, toujours, nous avons été impressionnés des vers jeunes et sentis de l'immortel Racine.

A l'atelier Marin. — Sculpteur de talent et d'avenir, Marin est un de nos « Jeunes » les mieux doués.

Il nous a été donné d'admirer chez lui un bas relief tombal remarquable, dont la figure est d'une belle plastique et d'heureuse attitude, — ainsi qu'un buste de caractère : M. Vandenplas, intendant général du Congo.

Le **Cloître**, d'Emile Verhaeren, sera très prochainement représenté à Paris.

La troupe de la Monnaie pour 1900, compte déjà : MM. Cossira et Lafarge, ténors ; Mmes Raunay, Chambellan, Gottrand, Bastien et Mattiva

MM Kufferath et Guidé ont acquis le droit de représenter *Louise*, de M. Charpentier, qui obtient un si beau succès à l'Opéra comique.

Bruxelles. — Imp. N. Dekouink, rue du Fort, 16.

PREMIÈRE ANNÉE TOME I 15 AVRIL 1900 N° 24

LE THYRSE

Journal Littéraire, Artistique et Scientifique

BI-MENSUEL

RÉDACTION :
RUE JOURDAN, 185, BRUXELLES.

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

ADMINISTRATION :
RUE DU FORT, 16, BRUXELLES.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Réponse à notre Enquête sur la situation des Lettres belges.

(suite et fin)

—

XIX

Vous m'avez adressé aussi le questionnaire de votre enquête sur ce que vous appelez la situation des Lettres Belges, à moi qui fais de la littérature peut-être sans le vouloir. Je ne suis, tout simplement, faut-il le dire, qu'un peintre faisant *malgré lui* des vers aussi mal, aussi bien, paraît-il, que la plupart des jeunes poètes d'ici, sans jamais me préoccuper si ces vers sont belges ou cochinchinois. J'écris comme je peins — loin de toute préoccupation nationaliste, mon âme de poète et d'artiste ayant surtout le désir de communier avec l'âme universelle.

Je ne sais, d'aillleurs, si je suis bien placé pour répondre à vos questions, doublement isolé que je crois être dans le domaine littéraire autant qu'en celui de la peinture en Belgique.

En vertu du caractère particulier et militant de mes idées spiritualistes, je me trouve, en effet, un peu en dehors du mouvement littéraire belge, de même que je me trouve en même temps, grâce à mes catégoriques et indépendantes tendances d'art idéaliste, un peu à l'écart de l'école de peinture belge proprement dite.

De plus, le préjugé veut que le peintre écrivain est considéré comme étant plutôt une anomalie, un cas déplorable, négligeable. Et ce préjugé prend des proportions tout au moins bizarres lorsque ce peintre a l'audace de vouloir se libérer des *tendances communes*.

Je me permets de vous parler de la sorte dans le simple but, croyez-le bien, de vous faire mieux comprendre mon étonnement de ce qu'il vous soit venu à l'idée de me faire l'honneur de me questionner sur la situation des Lettres Belges. Si vous m'eussiez posé les mêmes questions il y a quelques années, c'est-à dire à l'époque trouble où je *suivais*, comme tant d'artistes le font encore à cette heure, le courant littéraire local, je vous aurais répondu dans le même sens ou dans le même esprit que ceux de la plupart des réponses déjà publiées à cette place.

Aujourd'hui, je ne saurais ni ne voudrais vous parler ainsi. Mon orientation psychique et mentale vers de plus hauts et plus profonds problèmes, qui semblent sortir du cadre assez étroit où se place le tableau littéraire du moment, a déplacé le point de vue en moi — et j'ai presque peur de vous dire tout ce qu'il y aurait à dire. Je serais d'ailleurs très mal compris par ceux qui ne demandent pas mieux que de ne pas comprendre.

Evidemment, des bons et puissants livres existent en Belgique, où l'évolution des lettres, c'est incontestable, s'est faite rapidement, avec la spontanéité juvénile des forces latentes trop longtemps comprimées. Il me paraît superflu de dire que mes admirations vont à Maeterlinck, à Verhaeren, à Gilkin, à Giraud, ces poètes, à Camille Lemonnier, à Georges Eekhoud, à Picard, à Demblon, ces prosateurs, aussi naturellement que mes sympathies vont à tout ce qui est le signe d'une renaissance. Je pense avoir lu à peu-près tout ce qui s'est édité ou ce qui s'édite en Belgique, livres et revues, proses et poésies, romans et contes, vers parnassiens et vers-libres.

Pourquoi le manque d'idéalité vivante, le manque de beauté pure, l'absence d'intellection et de connaissance spirituelle m'apparaissent-ils maintenant flagrants et pourquoi, au-dessus de mes admirations, plane ma grande réserve ? Il n'y a là de ma part aucune espèce de prétention, je vous l'assure, mais je ne crois pas que la lacune vienne de moi.

Comment se fait-il que sous le prestige de cette florissante verbalité poétique comme sous l'éclat de cette plantureuse phraséologie s'ouvre, à mes yeux, un vide immense?

Et de quoi est fait ce vide? Ne serait-ce point de toute l'indifférence ou de toute l'inconscience d'une génération littéraire, intellectuelle, devant la nouvelle et renaissante Spiritualité?

Il y a quelque chose de plus encore que la culture — la *Connaissance*!

Plus ou moins, les écrivains cités plus haut et la plupart de ceux, plus jeunes, qui les suivent de près, appartiennent consciemment ou inconsciemment, à la génération matérialiste du siècle finissant.

Sans qu'ils s'en doutent, peut-être, leurs œuvres sont imprégnées de cette philosophie et de cette science dont les exclusives spéculations intellecto-naturalistes détournèrent, par leur matérialisme dominant, l'esprit moderne des hauts mystères du monde et qui ne surent trouver de solution aux profonds et révélateurs problèmes de la destinée humaine, de la vie universelle.

Il y a des exceptions. Les expliquer serait trop long. Maeterlinck, Gilkin, Verhaeren, Arnold Goffin, André Ruyters aussi, avec leur personnalité distincte, avec du génie même parfois, semblent se distinguer par une psychologie moins sensualiste et plus spiritualisée. Mais leur spiritualisme est tout en superficie, intermittent et confus. Peu ou pas de lumière s'en irradie, parce que leur initiation aux grandes et nouvelles vérités psychiques qui vont régénérer l'âme moderne, n'est point faite. Leur personnalité n'est pas encore accordée aux harmonies nouvelles qui viennent d'une science révélatrice de l'Esprit vivant. J'ose à peine le dire, tant cela paraîtra téméraire et prématuré à certains, ces hommes voyent, sentent, pensent et s'émeuvent encore dans les ténèbres extérieures où leur admirable talent flotte, se disperse ou se perd.

Mais la prochaine génération littéraire pourrait, si elle veut évoluer et si elle veut faire descendre véritablement l'esprit dans la lettre, avoir une conscience plus claire, plus haute de la valeur *réelle* de l'idée, ce sang de l'intelligence, dans la littérature. Elle pourrait concilier la *Vie*, qui n'est pas limitée aux sens ni à la nature physique, avec l'*Idéal*, qui n'est point une vaine abstraction imaginative.

Là gît, à mon sens, le germe de l'évolution future des Lettres belges. Je regrette n'avoir pas la place nécessaire pour développer mon humble avis, trop hâtivement, trop imparfaitement formulé ici.

JEAN DELVILLE.



Les Lettres « belges »

—

A PROPOS DE L'ENQUÊTE DU « THYRSE »

—

Il y a quelques mois, le *Thyrse* soumettait aux principaux littérateurs et critiques de Belgique la question suivante : « Existe-t-il, actuellement, des tendances communes aux écrivains de nationalité belge, tendances originales et caractéristiques d'une école nationale? »

La question était quelque peu complexe, en raison de l'imprécise détermination de son objet. En outre, l'exacte appréciation de ce phénomène artistique exigeait certains aperçus synthétiques, certaines vues d'ensemble, et ceux-là mêmes, poètes ou prosateurs, à qui nous nous adressions, portés naturellement à considérer les choses de très près, par le menu détail, et parfois à la faveur de leurs doctrines particulières, ne pouvaient que malaisément bénéficier du recul nécessaire à des jugements plus ou moins généraux. Aussi, les lettres dont le *Thyrse* vient de terminer la publication, offrent-elles de nombreuses contradictions. Pour le moment, il suffit d'en retenir celles-là seules qui se rapportent directement à l'objet de l'enquête. Les autres, bien qu'intéressantes encore, n'ont à cet égard qu'une importance très secondaire.

La plupart des écrivains qui ont bien voulu nous communiquer leur appréciation s'accordent à résoudre de façon négative cette question de l'existence de tendances littéraires « nationalistes ». A leur avis, la littérature « belge » est un mythe; elle ne répond à rien de bien précis, parce que l'*âme belge* qu'elle devrait traduire ne possède aucun caractère défini. Les raisons que l'on donne de cette absence d'une source commune d'inspiration reposent, généralement, sur l'existence, côte à côte, de deux races entièrement dissemblables et antipathiques. « N'oublions pas, écrit M. Carton de Wiart, que notre race est double. Une race qui est double est en perpétuelle opposition avec elle-même. Ce qui est vrai pour les Flamands cesse d'être vrai pour les Wallons. L'un vante notre mysticisme; l'autre nous fait honneur de notre réalisme! Celui-ci exalte notre subtilité raffinée; celui-là notre force pratique! Tel critique admire en nous l'impulsion, tel autre la réflexion! Conciliez donc tout cela! » Et M. M. Des Ombiaux : « L'expression géographique et politique qu'est la Belgique contient deux races bien distinctes qui ne sympathisent pas... Ces deux races ont chacune leur génie propre et ces génies sont bien distincts. Il est malaisé de concevoir le moment où ils pourront se confondre ». L'âme belge eût-elle même quelque possibilité de plus complète formation, ajoute-t-il, qu'elle serait par sa nature

même incapable d'une influence quelconque sur l'écrivain; celui-ci s'occupant très peu de l'atmosphère morale et intellectuelle du pays.

Entièrement différentes sont les opinions de Messieurs Picard, Van den Bosch et Demolder. Ces écrivains reconnaissent l'existence, dans l'art de la plupart des littérateurs de Belgique, d'un élément, national bien déterminé. « L'âme de notre race a sa caractéristique propre et nettement tranchée — dit M. Firmin Van den Bosch, — deux courants la traversent de nature opposée et dont l'originale entrefusion forme notre personnalité nationale : le courant d'énergie réaliste que Rubens peut-être incarne le mieux, et le courant de mysticisme nostalgique que symbolise souverainement Memling. » « Le caractère belge est trop accentué, constate aussi M. Eug. Demolder, pour qu'il n'exerce pas d'influence sur la littérature belge, fût-elle d'expression française. Notre climat coloré, notre vie plantureuse, ce côté charnel de nos mœurs, notre mysticité se reflètent en nos lettres comme ils se sont reflétés dans l'œuvre de nos peintres ». M. Edmond Picard, lui, est encore plus catégoriquement nationaliste : « Nos écrivains, écrit-il, s'occupent de plus en plus d'être l'expression de « l'âme belge », c'est-à-dire des spécialités historiques qui, par des événements sans nombre, par un atavisme immémorial, par la communication constante avec notre sol patrial, distinguent nettement notre nationalité de toutes celles qui forment, avec elle, l'admirable bouquet des peuples de race européo-américaine ».

La situation très particulière des Lettres en notre pays, justifie jusqu'un certain point, ces contradictions. Certains de nos écrivains, et non des moins illustres, relèvent directement de la littérature française; ils sont français de pensée et d'expression, et le hasard seul les a fait naître parmi nous. Mais les autres — qui sont, je crois, en majorité — trahissent dans leurs œuvres, d'évidente façon, l'influence de leurs milieux.

L'antipathie des races flamande et wallone, dit-on, ne permet point leur fusion. Mais il faut remarquer que les caractères primitifs de ces races s'affaiblissent de jour en jour, non seulement par suite de la communauté des destinées politiques, mais surtout par cette compénétration internationale qui tend à tout unifier, et à laquelle les traditions locales résistent peu. En outre, cette influence des milieux n'intervient que d'une façon très générale dans la formation des talents; l'artiste n'y est point totalement et exclusivement soumis. Un mélange des qualités propres à chacune des races peut s'effectuer, d'autant plus aisément que la plupart de nos écrivains sont placés sur la frontière délimitative de la Flandre et de la Wallonie.

Mais, si l'on doit constater la présence d'un élément mixte, « belge », dans l'art de beaucoup de nos littérateurs, il ne faut point en exagérer l'importance et la signification. Il est, par sa nature même, tellement indéfini et peu prononcé que, à lui seul, il ne peut caractériser franchement un courant littéraire. L'écrivain flamand reste toujours plus flamand que « belge », et il en est de même de l'écrivain de wallonie. Si, en leurs œuvres, cet élément neutre s'introduit, c'est plutôt par *surcroît*, à la faveur des autres éléments qui, eux, sont en concordance avec les caractères des ambiances particulières. L'âme belge est tellement superficielle et factice qu'elle ne peut, à elle seule, inspirer l'artiste, et donner à son talent une orientation originale. Aussi, aucun de nos écrivains ne se préoccupe, ce semble, d'en révéler les particularités ou la puissance, et d'aucune façon ce n'est là, chez eux, une tendance commune. Bien au contraire, la seule direction qu'on puisse leur reconnaître y est diamétralement opposée.

Partis du réalisme, extrêmement favorable, par son procédé même, à l'affirmation artistique de l'originalité des milieux, les littérateurs, que la peinture de leur coin de pays tenta jadis, se sont libérés à peu près entièrement des influences locales. Est-ce là uniquement le résultat d'une rationnelle évolution de leurs talents; ou bien ont-ils reflété les tendances actuelles de leurs confrères français? Peut-être les deux à la fois; mais un effort vers un art de pensée et de philosophie devient de jour en jour plus évident. Ceux-là mêmes qui jamais n'appartinrent à l'un des grands courants, wallon ou flamand, traversant notre littérature, et restèrent confinés, pour la plupart, dans un art de pure virtuosité, trahissent aussi dans leurs œuvres dernières cette orientation nouvelle. Ainsi, on peut écrire sans trop de témérité que la seule tendance *générale* du moment est une tendance franchement *idéaliste*.

Pour l'instant, les Lettres de Belgique présentent cette phase intermédiaire entre le réalisme ancien et cet idéalisme. Cette transition crée une situation extrêmement complexe, et de détermination malaisée; aucun principe d'unité ne peut s'en dégager. D'un côté, nous voyons subsister dans l'expression les qualités propres au naturalisme; de l'autre, nous constatons la préoccupation d'aborder les hauts problèmes de la pensée. Mais, comme une étroite corrélation s'établit toujours entre la forme et l'idée, la généralité de l'une requérant inévitablement la généralité de l'autre, cet aspect particularisant de l'expression s'affaiblira jusqu'à disparaître entièrement; à certain moment proche, l'influence des milieux étant réduite à son minimum, nos écrivains ne seront plus ni « flamands », ni « wallons »; rien ne permettra de les distinguer des écrivains de France.

Cette phase intermédiaire n'est, à vrai dire, réelle que chez ceux-là de nos romanciers et poètes qu'un passé d'œuvres plus ou moins méritoires rattache encore à leurs principes d'autrefois; ils ne peuvent s'en libérer brusquement et les renier du jour au lendemain. Mais chez les jeunes — que n'inquiète aucune obligation semblable d'évoluer — l'accord de la pensée inspiratrice et de l'expression est complètement réalisé, et avec eux la période d'idéalisme et d'individualité est déjà commencée.

Cet *âge classique* qu'il nous est permis d'entrevoir, il n'est guère possible de le caractériser d'une façon précise. Nos écrivains aborderont les questions d'humanité générale, ils révèleront leurs conceptions totales de la vie; ils résoudront, avec le cœur et la raison, les hauts problèmes qui ont passionné les penseurs de notre fin de siècle; et j'en vois déjà qui contredisent catégoriquement cette formule de l'*Art pour l'Art*, chère à ceux qui provoquèrent notre réveil littéraire de 1880.

Récemment — à propos de cette enquête — un critique bruxellois très autorisé écrivait dans *le Petit Bleu* : « Je crois que, loin de chercher à nous nationaliser, à nous isoler de la pensée étrangère, nous devons tendre au cosmopolitisme. Avec sa dualité de races, la Belgique est un carrefour naturel de la pensée européenne. Elle offre une demi-synthèse du nord et du midi, de la culture latine et de la culture germanique, et c'est à Bruxelles, sans doute, que se formeront le mieux, dans un avenir relativement peu lointain, ces nobles esprits européens dont Stendhal fut le prototype ». Acceptons-en l'augure, sans toutefois nourrir à ce sujet trop d'illusions; car cette phase future de l'évolution de nos Lettres exigera, chez nos artistes, un effort intellectuel considérable, accompli en dépit des indifférences et des hostilités que rencontrent, en notre cher pays, les choses de l'esprit. En outre, en cet art inspiré de principes nouveaux, tout est à créer : notre passé littéraire et philosophique ne le prépare point, et ne peut lui fournir cette base d'éléments profonds et primitifs constituant une tradition. Il ne suffira pas à nos écrivains de s'assimiler Taine, Barrès, Tolstoï, Renan, Ibsen, Adam, Schopenhauer ou Nietzche, et d'en offrir un reflet plus ou moins heureux dans leurs œuvres. A ce compte, très pauvre sera leur originalité. Ils devront, eux aussi, créer de la pensée, — affirmer hautement, en même temps que leur personnalité sentimentale, leur individualité philosophique — et c'est cet effort — qu'on est en droit d'attendre de la génération littéraire actuelle — qui décidera de l'avenir des Lettres françaises de Belgique.

LÉON ÉRY.



Petite Chronique.

A la Libre Esthétique. — La série des conférences données à la Libre Esthétique fut clôturée, le 29 mars, par M. André Gide qui parla de l'influence en littérature. Il le fit avec talent grande intelligence, et spirituelle ironie.

M. Gide annonça tout d'abord qu'il allait faire l'apologie de l'influence et même des influencés. Il ne faut pas regarder de bien près pour remarquer qu'il n'y a partout qu'influences. Tout ce qui nous entoure a une action sur notre esprit et nous ne pouvons rien faire sans que, de quelque part, nous ne recevions des influences. Nous venons de lire un livre; nous le remettons à sa place dans la bibliothèque; nous ne songeons plus à ce livre; même nous l'oublions. Mais la lecture que nous en fîmes a ouvert en nous des horizons inconnus jusque-là; ce livre nous a fait voir certaines choses encore par nous inaperçues; l'influence agit et, en dehors de l'esprit de ce livre, nous élaborons des idées, des systèmes qui n'ont peut-être même pas de rapport avec lui. Cette influence a changé la position de notre prisme, de sorte que certain autre aspect de la vie et de la pensée nous est perceptible. Elle a, comme dit M. Gide après je ne sais plus qui, réveillé en nous maintes princesses ignorées qui se mettent à chanter un chant insoupçonné auparavant. Et, ayant ainsi en nous de nombreuses princesses endormies, des potentialités, pour parler avec quelque pédantisme, latentes, chaque lecture, chaque contemplation d'œuvres éveilleront les princesses correspondantes, nous induiront selon ces potentialités. L'influence, après tout, n'est autre chose que notre nourriture, et nous ne pouvons nous nourrir que si nous lisons. « Je suis homme de quelque leçon, disait Montaigne, je suis homme de nulle retention. » Certes, voilà un résumé de cette conférence. L'influence ne consiste pas en l'assimilation des nourritures comme telles; l'influence est l'aliment qui produit le sang spirituel qui est nôtre et non semblable à la source où nous nous sommes pourvus. Les abeilles vont butiner de fleur en fleur, dit encore Montaigne, et, de retour à la ruche, font le miel. Ce n'est plus suc de marjolaine. Non, ajoute Montaigne et cela vaut mieux. Les grands hommes n'ont jamais craint les influences, ni d'imiter. Goethe, en écrivant *le Tasse* était influencé par l'Italie; c'est le *Manfred* de Byron, inspiré de *Faust*, qui influença Goethe pour une partie du *Second Faust*; l'influence de l'Orient sur Goethe lui valut d'écrire *le Divan*, de la Grèce, *Iphigénie*. Qui reprochera Euripide à Racine? et à la Fontaine Esope? Il n'y a que bon nombre de jeunes sans personnalité qui craignent de la perdre par la lecture et semblent fuir les influences. « Lire Goethe? disait un de ces jeunes à M. Gide; je ne le veux, j'ai peur d'être impressionné! » S'étendant trop peu dans ce sens, M. Gide a dû pourtant chatouiller désagréablement quelques jeunes oreilles par des vérités nuancées dites avec une charmante ironie. — Recherchons les influences, plutôt que de les repousser; nourrissons-nous de la pensée des grands hommes, des œuvres hautes qui, elles-mêmes, furent écloses par influence; et, si nous avons quelque chose de vivant et de fort, nous en retirerons des fruits; ce ne sera pas du pastiche si nous valons par nous-mêmes, si nous avons cette personnalité qu'aucune influence ne peut détruire lorsqu'elle est réelle, mais des fruits authentiques et de pur aloi, — « car, on ne se promène pas inutilement sous les palmes »!

Nous mettons en recouvrement les quittances d'abonnement et d'annonces au *Thyrse* pour l'année 1900-1901.

Nous prions les intéressés d'y réserver bon accueil, afin de nous éviter les frais de représentation.

La Publication, dans ce numéro, de la table des matières du Tome premier du *Thyrse* nous oblige à remettre à notre prochain numéro plusieurs de nos articles : Chronique artistique, mois théâtral, etc. Il contiendra la couverture pour 1899-1900.

Le Thyrse paraîtra le 1er mai sur 16 pages.

Table des Matières

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

LIVRES NOUVEAUX.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.



Imprimerie N. Dekonink — Bruxelles